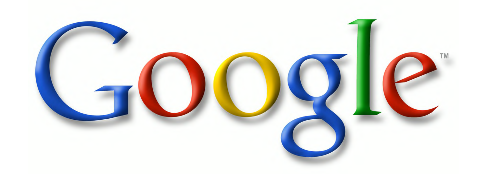
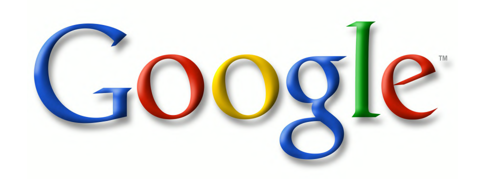
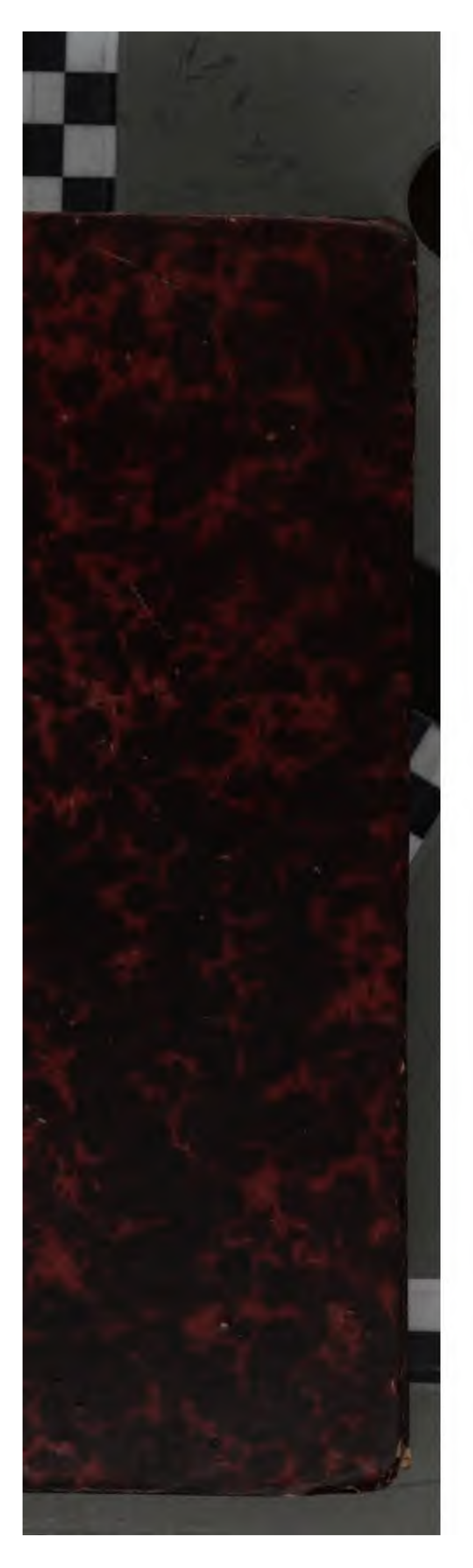
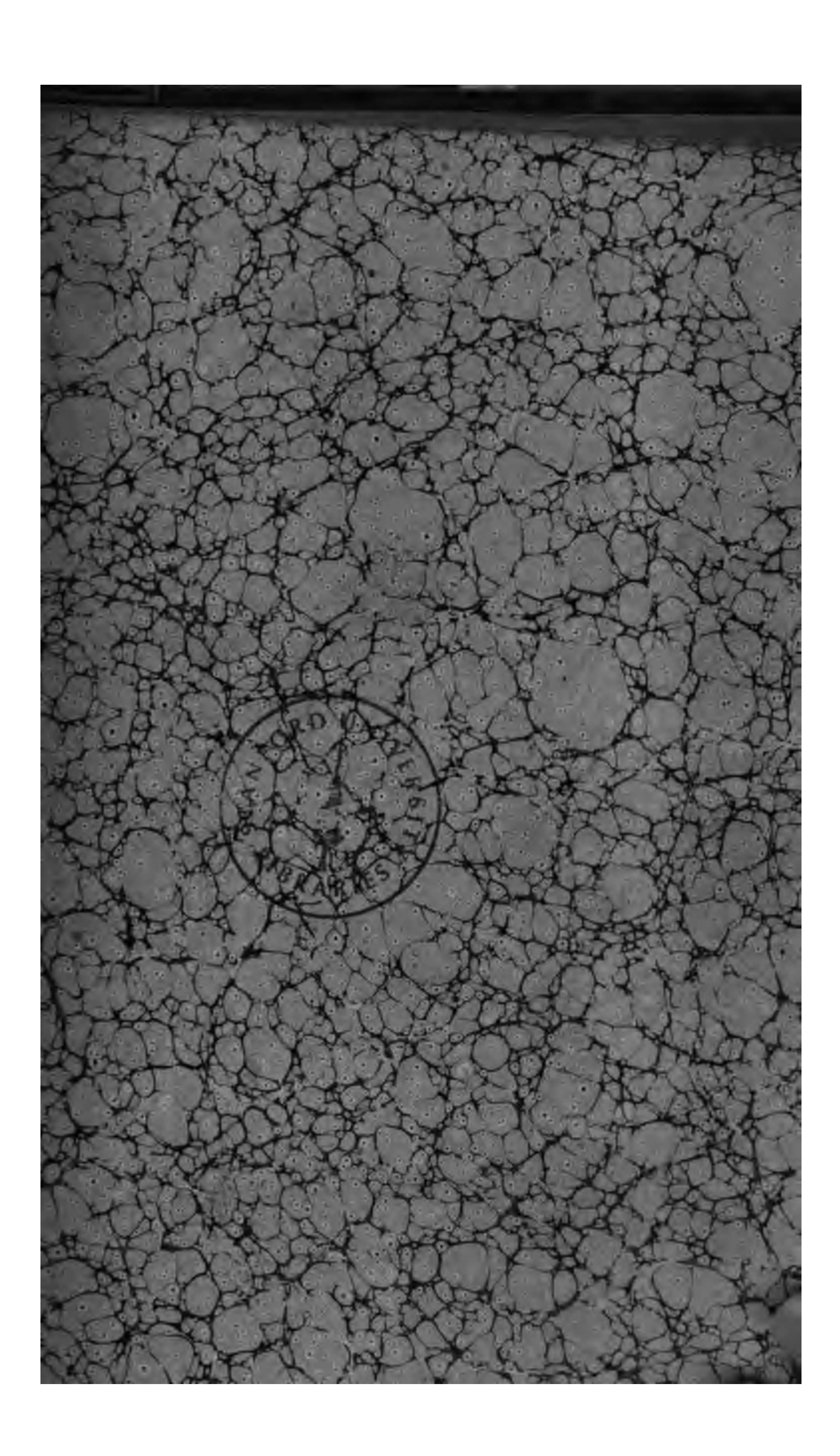







BIBLIOTHÈQUE
CONGREGATION DE NOTRE DAME
MAISON des OISEAUX
TD4 31 lot 17.50



LES

SAINTS LIEUX

II

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET COMPAGNIE, RUE D'ERFURTH, 1.

LES

SAINTS LIEUX

PÈLERINAGE A JÉRUSALEM

EN PASSANT

PAR L'AUTRICHE, LA HONGRIE, LA SLAVONIE, LES PROVINCES DANUBIENNES,
CONSTANTINOPLE, L'ARCHIPEL, LE LIBAN,
LA SYRIE, ALEXANDRIE, MALTE, LA SICILE ET MARSEILLE.

PAR Mgr MISLIN

ABBÉ MITRÉ DE SAINTE-MARIE-DE-DEG EN HONGRIE,
CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ PIE IX, CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE GROSSWARDEIN,
MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

TOME DEUXIÈME



PARIS
JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
29, RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29

1858

LES

SAINTS LIEUX

CHAPITRE XVII.

DE TYR AU MONT CARMEL.

Le port de Tyr. — Fontaine. — Fête annuelle. — Ain-Abrian. — Colline d'El-Ma'schoûk. Environs de Tyr. — Aqueduc. — Les puits de Salomon. — Étendue de Palæ-Tyrus. — Fort de Thoron. — Arbres de la côte. — Le cap Blanc. — Scanderium. — Sida. — Le solitaire Zosime — Échelle de Tyr. — Limites de la Galilée. — Montagne de Saron. — Première vue du mont Carmel. — Les pastèques. — Zib. — Souvenirs du moyen âge sur les hauteurs du Saron. — El-Esmeriêh. — Encore le choléra. — Siége de Jotapat par Vespasien. — Saint-Jean-d'Acre. — Anecdotes relatives au siége de cette ville par les croisés. — Richard Cœur-de-Lion et Léopold, duc d'Autriche. — Prise de Ptolémaïs par le sultan d'Égypte. — Population. — Guillaume de Clermont. — Mort du dernier patriarche de Jérusalem. — Liste des rois de Jérusalem — Le château des Templiers. — Les religieuses de Sainte-Claire. — Action de la Providence sur les destinées politiques des peuples. — Les croisés du dix-neuvième siècle. — Prise de Saint-Jean-d'Acre en 1840. — Une forêt de palmiers. — Le Bélus. — Invention du verre. — Mort de Foulques d'Anjou. — Pêche au tir. — Baie de Caïpha. — Torrent du Cison. — Victoire de Débora. — Le prophète Élie et les prêtres de Baal. — Palmes de Caïpha. — Caïpha et son vieux Carme.

26 *septembre*. Ma chambre avait ses fenêtres sur le port ; le matin, quand je voulus contempler cette belle mer de Syrie, en songeant aux flottes nombreuses qui l'animaient autrefois, je vis un enfant qui, s'avançant sur un fût de colonne, traînait par un fil une feuille de nopal épaisse et recourbée qu'il avait ornée d'un mât et d'une petite voile : c'était le seul navire qui se trouvât dans le port

de Tyr. Dans la rade, en dehors, il y avait quelques saïques abritées derrière des écueils.

Je pars seul de grand matin pour aller chasser dans la plaine, ou plutôt pour explorer l'emplacement de l'ancienne ville[1]. Quelques-uns de mes compagnons, qui s'étaient fait un autre itinéraire, étaient partis pendant la nuit. En Orient, même dans les meilleures maisons, il n'y a ni bois de lit, ni matelas, ni rideaux : la nuit venue, on jette à terre des nattes et des tapis, quelquefois des coussins, et on se couche comme on le ferait sous la tente. L'évêque et moi, nous avions dormi au milieu de la salle de réception, les autres dans une pièce attenante. Ceux de mes compagnons qui n'avaient pas pris les devants vinrent me rejoindre aux *puits de Salomon*.

On sort de Tyr par une seule porte, devant laquelle on trouve une fontaine très-fréquentée. Les premiers jours d'octobre, il se célèbre là une fête dont l'origine remonte à la plus haute antiquité. A cette époque de l'année, l'eau de la fontaine se trouble et prend la couleur de la terre : alors le peuple vient en foule de la ville en chantant et en dansant; on verse cinq ou six seaux d'eau de la mer dans le puits, ce qu'on appelle le mariage de l'eau de la mer avec l'eau de terre, et on croit que c'est ce qui rend à celle-ci sa couleur naturelle. Nous avons parlé d'une fête analogue qui se célébrait à Byblos en l'honneur d'Adonis. Une autre se célébrait à Hiérapolis de Syrie en souvenir du déluge.

Au delà de cette fontaine, il faut gravir des montagnes de décombres. Dans la campagne, vers le sud, il y a des champs fertiles, traversés par les débris de l'aqueduc qui amenait l'eau des *puits de Salomon* à Tyr, et qui a été détruit tant de fois par ceux qui ont assiégé cette ville; ce qui a obligé ses habitants à creuser des puits dans l'intérieur des murs : cet aqueduc remonte à la plus haute antiquité, puisqu'il en est déjà fait mention à l'occasion du siége de Salmanasar[2].

[1] On trouve dans l'ouvrage de MM. Jean Yanoski et Max. Veydt l'indication de toutes les sources relatives à l'histoire, au commerce, à la religion des anciens Syriens.

[2] Jos., *Antiq. jud.*, lib. IX, c. XIV.

Il y a aujourd'hui deux fontaines dans la presqu'île de Tyr; elles sont alimentées par des conduits souterrains qui amènent l'eau probablement des sources de Ras-el-Ain. Ces conduits sont très-anciens, et peut-être faut-il en faire remonter l'origine à l'époque qui a suivi immédiatement le siége de Salmanasar; car pendant les autres guerres on n'a plus parlé du manque d'eau dans l'intérieur de l'île.

Il est possible qu'une de ces fontaines soit entretenue par l'eau de la source appelée *Ain-Abrian*, située au nord de Palæ-Tyrus; le long de la mer on voit de ce côté des parties d'un ancien aqueduc.

Sur une colline en face de Tyr, il y a une mosquée très-vénérée dans la contrée. Cette butte, appelée *El-Ma'schoûk*, est un rocher qui a deux cents mètres de circonférence et seize de hauteur; les trois aqueducs de l'ancienne Tyr venaient s'y réunir, et on y remarque encore aujourd'hui de grands réservoirs; de là, l'eau était dirigée dans les différents quartiers de la ville.

La position de ce rocher au centre de la ville continentale, son nom, qui signifie *colline de la bien-aimée* (Tell-el-Ma'schoûk), l'eau qui y arrivait de toutes parts et qui avait une connexion si intime avec le culte qu'on rendait à la principale déesse des Phéniciens, font croire que c'est là que se trouvait le sanctuaire d'Astarte, la bien-aimée d'Hercule, à laquelle il donna le premier habit de pourpre, tandis que lui, le dieu insulaire et des marchands, avait son temple vis-à-vis dans la mer, au milieu des arsenaux, des comptoirs et des navires.

Dans le voisinage de ce rocher il y a plusieurs sarcophages, et un peu au delà commence une vaste nécropole qui va s'unir à celle d'Adnoûn[1].

En suivant le pied des montagnes, je trouvai des ruines éparses sur plusieurs autres monticules. Tandis que mon muletier, à une lieue de distance, suivait le bord de la mer, j'errais seul à pied, avec un indicible plaisir au milieu de toutes ces ruines, dont quelques-unes remontent à plus de mille ans avant Jésus-Christ.

[1] Voyez W.-R. Wilde, *Narrative*. — De Berton, *Essai sur la topographie de Tyr*. — Movers, *Phoenicier*.

L'histoire évoquait de leurs tombes tous ces monuments, ces dieux, ces héros, ces empires dont les restes forment la poussière que je foulais avec un respect religieux. Pour ce peu de poussière, me disais-je, que de nations se sont entre-tuées! Elles croyaient être grandes et puissantes, elles ont combattu pour de grands principes, elles ont voulu fonder de grandes choses... et tout est là enseveli sous ces débris! Aujourd'hui encore, les hommes, les nations, s'agitent et pensent édifier des œuvres éternelles : oh que ne puis-je, en prenant un peu de ces cendres éloquentes qui sont à mes pieds, les répandre sur leurs têtes en leur disant avec l'Église : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris!*

Je suis arrivé ainsi aux puits de Salomon. Ces puits, appelés aujourd'hui *Ras-el-Ain*, sont à une lieue et demie de la ville, au milieu d'une fraîche verdure et de plusieurs moulins.

Ce sont quatre immenses réservoirs d'eau de différentes grandeurs, et s'élevant de quinze pieds au-dessus du sol : le plus grand, qui est octogone, a soixante pieds de diamètre. Un mur d'une extrême solidité renferme cette masse d'eau, qui sort de terre à une grande profondeur, et s'élève jusqu'au niveau du mur; là elle se partage, et elle est conduite par des aqueducs dans les moulins qui sont alentour et qui forment un petit hameau. Autrefois l'aqueduc dont nous avons parlé conduisait ces eaux à l'ancienne Tyr, la ville du continent, et les arches qu'on observe encore aujourd'hui s'y rendent directement. Mais, lorsque les Tyriens se furent retirés dans leur île, ils prolongèrent cet aqueduc jusque dans la nouvelle ville; c'est pourquoi il se dirige à angle droit vers l'isthme actuel : ce qui est une nouvelle preuve que la première ville de Tyr était sur le continent, et que cet aqueduc est antérieur à la ville prise par Alexandre; car, s'il eût été construit pour la ville insulaire, il s'y rendrait en ligne directe.

L'eau sort de ces puits immenses en bouillonnant, comme d'une source très-forte; les Arabes disent qu'on n'en connaît pas la profondeur. Je n'avais rien pour les sonder; il est impossible d'ailleurs de faire un sondage exact au bord d'une surface si étendue, et par un courant ascendant si considérable, sans un appareil et des dispositions particulières.

D'après Laroque, c'est M. de Nointel qui le premier a fait usage de la sonde d'un vaisseau pour en déterminer la profondeur, et il l'aurait trouvée de trente-cinq pieds; d'après Maundrell, elle ne serait que de trente. Le mur qui retient ces eaux a près de deux toises d'épaisseur; il est fait en cailloutage, et revêtu intérieurement d'un ciment extrêmement dur. On se promène sur ces murs comme sur un rempart, et on ne se lasse pas d'admirer ce travail antique, qu'on attribue à Salomon.

Hiram, roi de Tyr, avait fourni à Salomon des bois de cèdre et des ouvriers pour la construction du temple; plusieurs auteurs croient que, par reconnaissance, Salomon a fait construire ces puits qui portent son nom [1], et que c'est là ce qu'il a désigné dans le Cantique des Cantiques par ces mots : « La fontaine des jardins; *le puits des eaux vives, qui se précipitent du Liban.* » (IV, 15.) Il est certain que cette expression s'applique à merveille à ces puits, et je ne sache pas qu'elle convienne aussi bien à aucun autre. Il n'y a pas dans toute la Palestine de *puits d'eaux vives qui se précipitent du Liban* aussi remarquables que ceux-ci. Nous avons un document historique qui prouve que ces puits existaient déjà sept cents ans avant Jésus-Christ, ce qui les rapproche considérablement de Salomon. Ménandre, cité par Flavius Josèphe, en parlant de Salmanasar, dit que le roi d'Assyrie, en s'en retournant, laissa une quantité de troupes le long du fleuve et des *aqueducs* pour empêcher les Tyriens d'en tirer de l'eau, de sorte qu'à la fin, au bout de cinq ans, ils furent obligés de creuser des puits [2]. Évidemment ces *aqueducs* sont ceux qui conduisaient l'eau de ces fontaines dans la ville de Tyr. Plutarque a parlé de ces fontaines [3]; le poëte Nonnus les a chantées avec enthousiasme [4].

Jacques de Vitri suppose qne notre Sauveur s'est arrêté à ces puits en se rendant à Tyr avec ses disciples. Ce fait est probable, puisque la plupart des voyageurs s'y arrêtent; mais nous n'en avons aucune preuve.

[1] *D. Hortal.*, l. III; *Titelm.*; *Adrichom.*; *Quares.*; *Niebuhr.*, t. III, p. 78; *Robinson*, t. III, p. 659.

[2] Josèphe, *Antiq.*, XIV, 9.

[3] Plut., *Vie d'Alex.*, 24.

[4] *Nonnus in Dionys.*, XL, 359.

Ces eaux sont fraîches, salubres et abondantes. Depuis que l'aqueduc est en ruine, elles se rendent directement à la mer, dont elles ne sont éloignées que de quatre à cinq cents pas. Des masses épaisses et noircies de concrétions calcaires formées sous les arches de l'aqueduc prouvent sa haute antiquité.

Il est impossible de s'assurer aujourd'hui si ces puits sont des puits artésiens, dont il faudrait alors reporter l'invention, comme tant d'autres que nous nous attribuons, aux temps les plus anciens; ou des sources naturelles descendant des hauteurs voisines par des canaux souterrains, dont on aurait barré et emprisonné les eaux pour élever leur niveau.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, les puits de Salomon sont des monuments extrêmement remarquables, et ce lieu de station est un des plus intéressants et des plus agréables de la côte.

Plusieurs auteurs ont cru devoir admettre que la ville continentale de Tyr (Palæ-Tyrus) s'étendait au nord jusqu'au Nahr-Kasmieh, et au sud jusqu'aux puits de Salomon : ce qui lui donnerait plus de deux lieues de longueur. Comme elle était à trois stades du rivage, et que les montagnes sont assez rapprochées de la mer, elle devait donc s'étendre du nord au sud. Or Pline lui donne dix-neuf mille pas de circonférence [1], ce qui la prolongerait même au delà des deux points extrêmes que je viens de désigner; ce qui est rendu plus probable encore par l'indication fournie par Scylax, qui dit que cette ville était traversée par un fleuve [2] : ce fleuve ne peut être que le Nahr-Kasmieh. D'un autre côté, Strabon nous dit encore qu'elle s'étendait à trente stades (environ une lieue et quart) au sud de l'île de Tyr [3]. Tous ces rapprochements fournissent, ce me semble, la preuve évidente que l'ancienne ville de Tyr occupait l'immense espace compris entre Ras-el-Ain et le Nahr-Kasmieh, et que, par conséquent, les grottes sépulcrales qui commencent près de ce fleuve et vont jusqu'à Sarepta n'étaient qu'une nécropole proportionnée à l'étendue d'une telle ville.

[1] Plin., *Hist. nat.*, V, 17.
[2] Scylax de Caryandre, Παλαίτυρος πόλις. *Peripl.*, éd. Hudson, p. 42.
[3] Strab., XVI, 758.

Alexandre le Grand avait dressé sa tente près de ces fontaines pendant le siége de Tyr[1].

A trois lieues dans les montagnes se trouvait, au moyen âge, le fort de Thoron, si connu par le malheureux siége et les dissensions des croisés[2]. Pendant ce siége, des Saxons, venus des mines de Goslar, employèrent pour la première fois les mines pour faire sauter les murs de la forteresse. Ce fut alors que les Sarrasins, effrayés de voir leur château s'écrouler sans qu'on eût employé des machines de guerre, firent la proposition de se rendre, proposition qui ne fut pas acceptée. Peu de temps après, les chefs des croisés ayant quitté clandestinement le camp pour se retirer à Tyr, tous les autres les suivirent et abandonnèrent le siége.

J'étais revenu au bord de la mer, et je m'approchais du cap Blanc, *Ras-el-Abiad;* je me trouvais à peu près au milieu des terres qui avaient été assignées à la tribu d'Aser, et, en voyant cette plaine inculte, ces collines sans arbres, je pensais aux bénédictions qui avaient été autrefois répandues sur ces campagnes : « Que la bénédiction d'Aser soit une postérité nombreuse; qu'il soit cher à ses frères, et *qu'il baigne ses pieds dans l'huile.* » (Deut., xxxiii, 24.) Les Hébreux faisaient un grand commerce d'huile. Aujourd'hui, le long de cette côte, je n'ai plus guère trouvé d'oliviers que dans les environs de Sarepta. Un autre arbre qui était fort commun autrefois dans la terre de Chanaan, et qui y est devenu extrêmement rare, c'est le *pistachier :* les pistaches qu'on mange aujourd'hui en Palestine viennent toutes d'Alep. C'est le *caroubier* qu'on trouve le plus fréquemment sur les collines environnantes; mais il est rare qu'on le laisse s'élever à la hauteur d'arbre : ce n'est qu'un buisson au feuillage foncé et touffu, incliné selon la pente des montagnes et comme taillé par les vents de la mer; il sert de remise au gibier.

Les caroubes de cette côte, notamment celles de Na'ama, connues sous le nom de caroubes de Damas, surpassaient toutes les

[1] Arrian., *Exp.*, II, 20.

[2] *Chroniques des Slaves,* continuées par Arnold de Lubeck; Michaud, tom. III, liv. IX.

autres en grosseur et en bonté; on les portait dans toute la Syrie et en Égypte[1].

Le cap Blanc termine la plaine de Tyr On le passe par un chemin étroit et escarpé, qui suit les sinuosités des rochers; ces rochers sont ébréchés du côté de la mer : la route longe souvent un mur à pic de plusieurs centaines de pieds de hauteur; un petit parapet de deux pieds de haut avait été construit sur le bord extérieur, mais il est fortement endommagé, et il n'en existe plus de traces dans les endroits les plus périlleux[2]. « Je descendis de cheval à l'une de ces passes, dit M. Robinson, et je me hasardai à regarder en bas. Quel terrible spectacle! Et cependant la mer est dans ce moment parfaitement calme. En hiver, lorsque la Méditerranée, soulevée par de violents vents d'ouest, vient se briser avec fureur contre la côte, les vagues s'élèvent, me dit-on, jusqu'à la hauteur même où nous sommes. En me retournant, le vertige qui s'était emparé de moi pendant que je regardais ainsi en bas de la falaise s'accrut encore en voyant la montagne, qui, à partir de mes pieds, s'élevait perpendiculairement à une hauteur encore plus considérable[3]. » J'étais demeuré à cheval jusqu'au sommet; il eût été imprudent de continuer sur une pente rapide et glissante : je descendis, et j'admirai ce passage, qui a servi à tant de peuples, et qui est si remarquable par les scènes les plus imposantes de la nature.

On prétend que ce chemin a été creusé par Alexandre : il est probable qu'il y a fait faire des travaux; mais cette route a été frayée bien avant que le héros de Macédoine vînt dans ces contrées. Les brisures des rochers sont blanches comme de la craie; les roches retentissent sous les pas des chevaux. Des blocs énormes se sont détachés des montagnes, et les lames de la mer viennent continuellement se rompre contre eux et les couvrir d'écume. On voit au bord de la mer une vieille tour en ruines, comme on en rencontre assez fréquemment sur ce rivage, et qui devait servir à des gardes-côtes.

[1] Édrisi, *Géog.*

[2] Album promontorium, ubi inter preminentes montes et æstuosum mare arctus et periculosus transitus est. (Adrich., *in Aser.*)

[3] *Palestine*, ch. XIII.

Au delà du cap, j'ai trouvé les traces d'une ville totalement détruite; on n'y voit que quelques fragments de mosaïques.

C'est entre les deux caps *Abiad* et *Nakora* qu'il faut placer le fort de *Scanderium*, nom dérivé de celui d'Alexandre, son fondateur[1]. Il l'avait élevé pendant que son armée assiégeait la ville de Tyr, *dans un site agréable, arrosé par des fontaines et des ruisseaux, fertile en blé, en figues, en olives et en fruits de toutes espèces.* Cette description, faite par Guillaume de Tyr, ne saurait plus entièrement convenir au lieu indiqué; mais il y a encore beaucoup de points à éclaircir sur les ruines qu'on trouve en cet endroit. Les cartes anciennes sont très-défectueuses, et les auteurs modernes, dont plusieurs ont confondu l'*Échelle de Tyr* avec le cap *Blanc*, ont augmenté la confusion.

Berghaus place entre ces deux caps, tout près de l'Ain-el-Gaafat, les ruines de *Sida*, bourg maritime de Phénicie, éloigné de vingt stades de Tyr, selon Nicéphore, et qui fut la patrie du solitaire Zosime.

Entre autres histoires curieuses rapportées par Nicéphore[2] sur ce pieux solitaire, se trouve celle-ci, qui rappelle celles de la Thébaïde.

Zosime cheminait le long de la mer, se rendant de Sidon à Césarée, accompagné d'un âne qui lui portait ce dont il avait besoin; tout à coup un lion sortit des montagnes, se précipita sur l'âne et l'enleva. Le vieillard le suivit lentement dans la forêt, selon que lui permettaient ses forces. Quand il l'eut atteint, le lion déjà rassasié de la chair du pauvre animal était sur le point de s'éloigner; mais le saint homme, le regardant en souriant, lui dit : « Je n'ai plus la force, mon ami, de porter les bâts de mon âne : l'âge et la pauvreté m'ont affaibli. Ainsi il faut que, mettant de côté les prérogatives que t'a données la nature, tu te charges de mon fardeau, si tu veux être libre et continuer à être lion. » Le lion s'approche doucement de Zosime, le caressant de sa queue et se montrant disposé à lui obéir. Le vieillard le charge de ses effets et le conduit jusqu'à Césarée, « faisant assez voir, ajoute Nicéphore, que tout obéit à l'homme qui observe la loi de Dieu, ainsi qu'il arrivait dès le commencement à notre premier père Adam[2]. »

[1] Édrisi appelle encore ce lieu Alexandrie. (*Géog.*)
[2] Nicéphore, *Hist. ecclés.*, liv. XVII, ch. IV.

Nous avions devant nous la montagne de Saron, terminée du côté de la mer par le *Ras-el-Nakora* ou *Echelle de Tyr*, et qui court directement vers l'est. Arrivés au sommet, nous avons trouvé établis dans une vieille tour deux Arabes, qui sont là soit pour protéger les voyageurs, soit pour donner des signaux. Il y a plusieurs corps-de-garde de ce genre dans cette partie des montagnes ; on les nomme *caphars*[1].

C'est ici que M. de Lamartine place la limite de la Palestine : « Sublime porte, dit-il, pour entrer dans le sol des miracles ; » Moïse et Josué l'avaient placée à Sidon. (Genèse, x, 19 ; Josué, xix, 28.)

La côte où nous nous trouvons faisait la limite occidentale de la Galilée, qui s'étendait de Sidon à la pointe du mont Carmel : le haut Jourdain et les deux lacs de Séméchonte et de Tibériade étaient les confins de cette province du côté de l'Orient : elle n'avait que vingt lieues de longueur sur une largeur de dix ou douze. Son nom lui est venu du mot hébreu *galil*, qui veut dire province. Ce coin de terre est mille fois plus célèbre que les plus grands empires.

A peine avais-je gagné le haut du rocher qui était devant nous, que je vis à l'extrémité de l'horizon le mont Carmel, ce phare de la Terre promise, si cher au pèlerin, auquel il annonce le voisinage de Nazareth, de Bethléhem, de Jérusalem, villes saintes qu'il est venu chercher à travers tant de fatigues ; mais ces peines, il les oublie bien vite quand il se voit si près d'un tel but. Moi aussi, je fis mon humble prière pour rendre grâces à Celui qui me soutient dans ma course ; je lui rendis gloire au fond de mon cœur, et je m'écriai : « Mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore : mon âme a soif de vous ; ma chair se consume pour vous dans cette terre inculte, déserte, aride, jusqu'à ce que je contemple dans le sanctuaire votre puissance et votre gloire. » (Ps. LXII, 1, 2.)

De ce point élevé on domine la plaine de Saint-Jean-d'Acre, et l'on voit cette ville s'avancer comme un cap de marbre au milieu des ondes bleues de la mer.

Vespasien, en marchant contre Jérusalem, suivit toute cette côte

[1] Le mot hébreu *caphar*, qui se voit dans la composition de plusieurs noms de villes, signifie campagne, bourg ou village.

depuis Antioche jusqu'à Ptolémaïs, tandis que Titus était allé en Égypte pour y prendre la cinquième et la dixième légion et les amener en Judée.

En moins d'une demi-heure nous fûmes au bas de la montagne; nous dressâmes nos tentes auprès d'une source, *Ain-Mieskerty*, sur un peu de gazon, chose si rare en Palestine, et à côté d'un champ de pastèques[1]. Le gardien sortit de sa cabane de roseaux, et vint nous en offrir : elles étaient de la seconde récolte, et elles sont beaucoup moins bonnes que celles de la première. J'ai mangé des pastèques dans toute la Palestine : elles sont délicieuses; ce fruit est un grand bienfait de la Providence dans une contrée chaude, aride, où l'eau est rare et malsaine. Quand on a vécu en Orient, on ne s'étonne pas que ce soit un des fruits que les Israélites ont tant regrettés dans le désert. Une chose digne de remarque, c'est que tous les fruits qu'ils regrettaient si amèrement : les concombres, les pastèques, les poireaux, les oignons et l'ail (*Nomb.*, XI, 6), sont encore aujourd'hui la nourriture presque exclusive des Orientaux. Les melons d'eau chez les Égyptiens servaient de nourriture, de boisson et de médecine[2] : leur jus, mêlé avec du sucre et de l'eau de rose, était employé contre la fièvre chaude.

Le vent soufflait avec violence du fond de la vallée, le long des flancs de la montagne contre la mer; pendant la nuit, j'ai cru plusieurs fois qu'il enlèverait nos faibles demeures. Les gardiens des champs nous ayant dit que dans ce moment cette route était peu sûre, et que récemment plusieurs voyageurs avaient été détroussés par les Arabes, nous nous mîmes sur nos gardes; les armes chargées furent placées au milieu des tentes, et les muletiers se relevèrent pour faire sentinelle pendant la nuit.

27 *septembre*. De grand matin, j'allai explorer la campagne et chercher les ruines d'Achzib. L'eau des sources mentionnées plus

[1] Ce mot vient sans doute de leur nom arabe ou hébreu, qui est *badech*; on les appelle aussi *angura*.

[2] A Rome, le peuple a coutume de dire de ces melons : *Ce se manga, ce se beve, ce se fa la barba*. Leur chair est déjà si rouge en Italie, que ceux qui les vendent ont coutume de crier dans les rues : *E roscio, roscio, c'è el diavolo dentro*.

haut, arrêtée par les sables de la mer, forme une mare longue et assez profonde, qui sert à fertiliser des champs de maïs, de tabac et de cannes à sucre; des arbres de différentes espèces ombragent ce lieu, qui a sans doute été habité autrefois. Je n'ai pas trouvé d'habitations dans le voisinage, ni de ruines le long de la mer, mais partout du sable et des bruyères. En m'approchant des collines, j'ai parcouru des champs qui pourraient être fertiles, et dont quelques-uns sont cultivés par les habitants d'un petit village situé au pied du Saron, à un ou deux milles de la mer.

Pendant le moyen âge, les chevaliers de l'ordre teutonique avaient trois forteresses sur les principales cimes du mont Saron; dans les anciennes cartes on les trouve indiquées comme suit : au bord de la mer, le *castrum Lamberti;* à l'extrémité orientale, *Indi*, et entre les deux, le *mons Fortis*.

Les auteurs arabes de la même époque appellent cette montagne *Karouba*, probablement à cause des caroubiers dont elle était couverte[1]. C'est là que se retirait Saladin, pendant que les croisés assiégeaient Saint-Jean-d'Acre, pour passer l'hiver, appeler des renforts et harceler les chrétiens de la plaine, tandis que les assiégés leur livraient journellement des combats sous les murs. Saladin était informé de ce qui se passait dans la place par des *pigeons* qui portaient des lettres sous leurs ailes, et par des nageurs qui traversaient la flotte chrétienne pendant la nuit.

A une lieue du pied de la montagne, au bord de la mer, on trouve un monticule surmonté d'un petit groupe de maisons avec une mosquée et un bouquet de palmiers; ce lieu s'appelle *Zib :* c'est à peu près là tout ce qui reste de l'antique ville phénicienne Achzib. Elle avait été donnée à la tribu d'Aser; mais les Israélites n'en exterminèrent point les habitants (*Jug.*, I, 31) : elle était nommée par les Grecs Ecdippa[2]. Josué (XV, 44) la place entre Céila et Marésa. Le prophète Michée (I, 14), faisant allusion au nom de cette

[1] Le mot français *caroubier* vient de *kharroub*, nom que les Arabes donnent à cet arbre.

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. XIII. Eusèbe la place à neuf milles au nord de Saint-Jean-d'Acre.

ville, qui signifie *tromperie*, dit que « les maisons d'Achzib tromperont les rois d'Israël ; » prédisant par là qu'elles ne demeureront pas en leur pouvoir. Une rangée d'écueils, comme à Tyr, comme à Sidon, protégeait ce rivage, qui porte de nombreuses traces d'une opulente cité. Aujourd'hui elle regarde tristement la mer dans son humiliation ; je ne crois pas qu'elle ait 600 habitants.

Phazaël, frère d'Hérode, et le grand prêtre Hircan furent arrêtés par les Parthes à Ecdippa. Hircan eut les oreilles coupées, et Phazaël se brisa la tête contre un mur[1].

Sur quelques collines, on aperçoit les cahutes isolées de quelques nègres, qui gardent des champs de pastèques. Ces tristes habitations ont servi de comparaisons aux prophètes. « La fille de Sidon est abandonnée comme une cabane dans un champ de melons : » *Sicut tugurium in cucumerario.* (Isa., I, 8.)

Ayant rejoint mes compagnons, nous continuâmes notre route jusqu'au lieu appelé *El-Esmerièh*, délicieuse petite oasis arrosée par une fraîche rivière, et plantée d'orangers, de figuiers, de grenadiers ; des oiseaux au plumage jaune et azuré habitent seuls ce petit Éden, et en disputent les fruits aux voyageurs. Nous avions une petite provision de sucre ; l'eau et les limons étaient là en abondance : nous nous fîmes une limonade dont le premier limonadier aurait pu être jaloux. Mais nous fûmes moins heureux pour les grenades ; il y en avait pourtant une quantité : les trompeuses ! elles étalaient leurs joues du plus bel incarnat à côté des oranges dorées ; quand nous les eûmes cueillies, véritables pommes de Sodome, elles étaient vides en dedans. Les oiseaux, premiers occupants et légitimes propriétaires, en avaient adroitement tiré les grains par une petite ouverture faite d'un côté ; ils semblaient se rire de notre désappointement, et poussaient un cri moqueur en se sauvant dans l'épaisseur des bosquets.

Un peu plus loin, nous atteignîmes un bel aqueduc, en partie découvert, qui conduit à Saint-Jean-d'Acre une eau échauffée par les rayons du soleil, et salie par tous les débris qu'y jettent constamment les hommes et les brises de la mer.

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. XIV, ch. XXV.

A mesure que nous approchions de la ville, nous rencontrions des caravanes de plus en plus nombreuses qui la fuyaient : c'étaient de longues files d'hommes, de femmes et de bagages, portés par des chameaux. Plusieurs de ces hommes nous crièrent en passant de ne pas aller à Acre, que chaque jour il y mourait un nombre infini de personnes, que tout le monde se sauvait. Il n'en fallait pas tant pour effrayer de nouveau nos muletiers : toutes les fois qu'il passait quelqu'un, ils se serraient le nez pour ne pas prendre le choléra; quelqu'un de notre suite ayant tué une bécassine, ils refusèrent d'aller la chercher, dans la crainte qu'elle ne fût infectée de la maladie.

Arrivés à une demi-lieue de la ville, nous vîmes un grand nombre de tentes dressées sous des arbres au milieu des champs : c'étaient encore des fuyards qui les occupaient. Nos guides nous dirent alors qu'il fallait renoncer au projet de visiter la ville; que dans les circonstances actuelles nous ne trouverions pas à y loger, et qu'il nous restait suffisamment de temps pour aller coucher au mont Carmel. Bien que tout cela nous parût exagéré, nous nous rendîmes à ces discours : il nous aurait fallu user de violence pour faire changer à nos gens de résolution, et peut-être même n'aurions-nous pas réussi.

Voilà donc encore une ville dont je n'ai pas pu approcher. Quel triste pays que la Syrie actuelle! On trouve partout des débris dont le temps a effacé jusqu'au nom, et, quand après des marches pénibles on rencontre des murs encore debout, ou quelques ruines habitées, il faut les fuir comme des lieux d'infection ou comme des repaires de brigands.

Vers la mi-avril de l'année 67 de notre ère, l'armée de Vespasien, en sortant de Ptolémaïs, se déployait dans cette plaine, et allait pour la première fois éprouver, sous les murs de Jotapat, à quelle résistance désespérée elle devait s'attendre de la part des derniers défenseurs de la Judée : l'armée romaine comptait 60,000 combattants, non compris les troupes des princes alliés. Titus servait sous les ordres de son père; Trajan commandait la dixième légion; Ulpien, son fils, qui devint empereur, avait suivi son père en Syrie; plusieurs autres chefs qui devinrent célèbres se

trouvaient dans l'armée. Jotapat, que des explorations modernes ont fixée avec la plus grande probabilité à Schéfât[1], sur une des premières collines au delà de la plaine, à une distance égale de Saint-Jean-d'Acre et de Nazareth, protégeait la frontière occidentale de la Galilée; elle fut défendue par Josèphe.

Joseph, fils de Matthias, qu'on a coutume d'appeler *Josèphe* pour le distinguer des autres, et qui plus tard reçut encore de Vespasien le nom de Flavius, du surnom de la famille de cet empereur, est le célèbre historien qui nous a laissé dans ses deux principaux ouvrages, les *Antiquités judaïques* et la *Guerre des Juifs*, les plus précieux documents sur l'histoire de son pays, particulièrement de l'époque du soulèvement contre les Romains. Dès le principe, il avait mesuré toutes les conséquences de cette guerre; mais, craignant d'attirer sur lui la fureur des factieux, il fit semblant d'entrer dans leurs sentiments, afin de contenir leur ardeur, et il fut nommé gouverneur de la Galilée par le conseil d'insurrection de Jérusalem. Il fortifia toutes les places qui pouvaient opposer de la résistance, entre autres le rocher de Jotapat. Il vint s'y enfermer aussitôt qu'il eut appris que les Romains en faisaient le siége. De Ptolémaïs, où il avait établi son quartier général, et où il avait admirablement organisé son armée, Vespasien, instruit par la défaite de Cestius, qui s'était jeté trop précipitamment sur Jérusalem, avait pris la résolution de réduire les provinces avant de marcher sur la capitale : ce qu'il exécuta en trois campagnes. Il se porta d'abord sur Gabara, qui se soumit sans résistance : tous les habitants néanmoins furent passés au fil de l'épée, la ville fut réduite en cendres, ainsi que les bourgs et les villages qui l'environnaient. Jotapat n'en était qu'à une distance de deux lieues, que les Romains mirent quatre jours à franchir, tant on avait multiplié les obstacles. Ce fut alors que commença ce siége, un des plus remarquables dont l'histoire fasse mention. Vespasien y fut blessé; Titus pénétra un des premiers dans la ville; le carnage fut horrible : on compta quarante mille morts, et on fit douze cents captifs. Josèphe parvint à se cacher dans une caverne avec quarante miliciens; au bout

[1] Schultz, *Inneres Galiläa, in Zeitsch. der Deutsch. Morgenl. Ges., Bd.* III.

de quelques jours il se rendit aux Romains avec un seul de ses compagnons; les autres avaient mieux aimé s'entre-tuer. Vespasien voulait envoyer son prisonnier à Néron; mais Josèphe, lui ayant demandé un entretien secret, lui prédit sa grande fortune [1], et demanda à être gardé dans les fers jusqu'à ce que sa prédiction serait accomplie [2]. Vespasien lui fit épouser aussitôt une fille native de Césarée, qui se trouvait parmi les captives; plus tard il lui donna une pension annuelle et des domaines considérables en Judée. Josèphe accompagna Titus dans son expédition contre Jérusalem. A la prise de cette ville, il reçut des mains de Titus les livres sacrés des Juifs, puis il alla à Rome, où il reçut le titre de citoyen romain; il y écrivit son histoire, et mourut l'an 93 de J. C. [3]. Titus lui avait donné pour habitation le palais qu'il avait occupé lui-même avant d'être empereur.

Comme on attendait l'arrivée d'un pacha à Saint-Jean-d'Acre pour faire l'inspection de la place, on avait badigeonné quelques murs, et remis un peu de plâtre dans les crevasses. La forteresse, telle qu'elle est aujourd'hui, a été bâtie par Ibrahim-pacha en 1838.

A cette distance, la ville paraît fort belle encore : elle brille au soleil derrière sa double enceinte de murailles, au milieu de ses bastions, de ses tours, de ses minarets, de ses temples et de ses palmiers; l'intérieur est dégoûtant de misère, de despotisme et de saleté. L'évêque Pompallier et le baron Baum y avaient passé la nuit précédente chez les pères Franciscains; ils s'étaient hâtés d'en sortir, et nous attendaient au mont Carmel. Ils nous donnèrent les renseignements suivants.

On trouve à Saint-Jean-d'Acre des ruines de toutes les époques : des églises, des mosquées, des palais, des cloitres, des hôpitaux; mais elles ont été tellement endommagées par la barbarie des

[1] *Tu Cæsar eris, Vespasiane, et imperator, tu et filius iste tuus.* (*Bell. Judaïc.*, lib. III, c. VIII.)

[2] On ne peut guère révoquer en doute la prédiction de Josèphe, qui est aussi rapportée par Suétone (*Vie de Vespasien*, ch. V). Sa perspicacité naturelle, la connaissance parfaite qu'il avait de son époque et de la marche des événements dans l'empire romain, l'affection qu'il savait que l'armée portait à Vespasien, tout cela a dû lui faire pressentir, pour un temps plus ou moins rapproché, l'élévation de Vespasien.

[3] Josèphe, *Vie* et *Guerre*, liv. III.

hommes, qu'on a peine à les discerner les unes des autres. La célèbre mosquée de Djezzâr, pour la construction de laquelle il avait achevé de détruire tant de monuments, sera bientôt elle-même un monceau de décombres. Les rues sont étroites, les maisons lourdes, les bazars sales et peu fréquentés. Le port, si vaste et si profond autrefois, est à peu près comblé. Les consuls étrangers et les Pères de Terre-Sainte demeurent dans des khans pareils à celui de Sidon. On évalue la population actuelle à dix ou douze mille âmes.

La population de Saint-Jean-d'Acre peut se répartir comme suit :

Musulmans	9,000
Grecs schismatiques	1,400
Grecs unis	1,400
Maronites	100
Catholiques latins	70
Total	11,970

L'ancien nom de Saint-Jean-d'Acre est Acco, qui signifie sable échauffé par le soleil; les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Acca; dans la distribution de la Terre-Promise, elle était aussi tombée en partage à la tribu d'Aser. Soumise à l'Égypte par les rois de la dynastie grecque des Ptolémées, environ cent six ans avant notre ère, elle prit le nom de Ptolémaïs; elle devint successivement colonie romaine sous l'empereur Claude, possession des Arabes sous Omar; reprise par l'Égypte avant les croisades, elle tomba au pouvoir de Baudouin I[er], roi de Jérusalem, en 1104; elle conserva la plus grande importance pendant toutes les guerres de cette époque. Saladin s'en empara en 1187; mais Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste la rendirent aux chrétiens en 1191. Les chevaliers de Saint-Jean s'y établirent l'année suivante, et dès lors elle s'appela Saint-Jean-d'Acre. Elle fut presque entièrement détruite par le tremblement de terre qui désola toute la Syrie l'année 1202[1]. Saint Louis y aborda en 1250, et en fit réparer les murs. Elle se

[1] Abdulatif, p. 414. – S. Antonin, dans Baronius, *Annales ecclés.*, an 1202.

soutint pendant un siècle, puis elle fut le dernier asile des chrétiens en Palestine; le sultan d'Égypte Serapha l'assiégea avec 150,000 hommes, et la prit d'assaut en 1291. Les Turcs la prirent en 1517, et les pachas Daher et Djezzâr augmentèrent ses fortifications à la fin du dernier siècle : c'est le fameux Djezzâr-pacha qui la défendait en 1799, quand elle fut attaquée par Napoléon. De nos jours elle a été bombardée deux fois, par Ibrahim-pacha et par les flottes combinées de l'Angleterre et de l'Autriche.

On ne conçoit pas comment, après tant de catastrophes, auxquelles s'est jointe encore la peste, il peut rester quelques vestiges d'une cité sur laquelle tous les fléaux se sont appesantis.

Il est fait souvent mention de Ptolémaïs dans les livres des Machabées. Jonathas, frère de Judas, y vint plusieurs fois : il y parut avec une magnificence royale aux noces de la fille de Balas et du roi d'Égypte; ce fut aussi dans cette ville qu'il fut attiré par Tryphon, qui se saisit de lui par trahison, fit massacrer les mille Juifs qui l'accompagnaient, et le fit ensuite mourir avec ses deux enfants[1].

Alexandre Jannée, qui avait senti l'importance de posséder les villes de la côte, vint mettre le siége devant Ptolémaïs; mais les Syriens, avec l'aide de Ptolémée-Lathurus, gouverneur de l'île de Chypre, le contraignirent à se retirer, et lui firent éprouver une déroute complète à Asoph, sur les bords du Jourdain[2].

Pendant les trois mois que Vespasien employa à Ptolémaïs à préparer son expédition contre la Judée, une foule de rois et de princes des contrées environnantes vinrent lui offrir leurs hommages et recevoir ses ordres. Ce fut probablement pendant ce temps que Titus apprit à connaître Bérénice, fille d'Agrippa Ier, qu'il paraît avoir épousée secrètement, et qu'il renvoya en parvenant à l'empire, par la crainte de mécontenter le peuple romain[3].

Comme Tyr, Ptolémaïs fut honorée de la visite de saint Paul, et nous voyons que dès les commencements l'Église y compta des fidèles : « De Tyr nous vînmes à Ptolémaïs, où finit notre naviga-

[1] I *Machab.*, v. 10, 11, 12, 13; et II *Machab.*, XIII.
[2] Josèphe, *Antiquités*, l. XIII, c. XIII.
[3] *Berenicen statim ab urbe dimisit invitus invitam.* Suéton., *in Tit.*, § 7.

tion; et, ayant salué les frères, nous demeurâmes un jour avec eux. » (Act., xxi, 7.) Déjà vers la fin du second siècle il y avait un évêque à Ptolémaïs, et il eut plusieurs successeurs[1].

Le siége de Ptolémaïs par les croisés, commencé en 1189, et qui ne finit que deux ans après par la chute de cette ville, est sans contredit un des événements les plus mémorables, non-seulement dans l'histoire des guerres saintes, mais dans les annales du monde. Ce siége, comparé à celui de Troie, l'égale par l'enthousiasme des guerriers, leurs hauts faits et leurs malheurs; mais il lui est supérieur par la force des deux armées, par les immenses travaux d'attaque et de défense, et surtout par le but qui avait amené en présence tant de peuples de l'Europe et de l'Asie. Un historien arabe, en parlant des chrétiens, dit qu'ils étaient si nombreux, *que Dieu seul en eût pu décrire le nombre*[2]; et un auteur chrétien assure que *l'armée de Saladin était plus nombreuse que celle de Darius*[3].

On peut lire dans une foule d'histoires et de chroniques le récit de ce siége[4]; je ne citerai ici que quelques traits moins connus, qui caractérisent cette époque et les chefs qui se sont rencontrés sous les murs de cette ville.

C'était après la malheureuse bataille de Tibériade[5], qui avait enlevé aux chrétiens Jérusalem et la vraie croix; Guy de Lusignan avait été fait prisonnier, l'Europe était consternée : on prêcha une nouvelle croisade; ce fut la troisième, et tout l'Occident se mit en mouvement vers la Palestine. Le roi de Jérusalem, sorti de captivité, errait dans son royaume, et cherchait à relever son trône par une action d'éclat : il vint assiéger Ptolémaïs. Les fortifications de cette ville venaient d'être relevées; deux tours surtout, devenues célèbres, la protégeaient du côté de la mer : l'une s'appelait la tour des *Mouches*, parce que c'était là, dit un auteur, que les an-

[1] Reland, l. V, p. 541.
[2] Boha-eddin, *Bibl. des croisades.*
[3] Gauthier Vinisauf.
[4] Voyez entre autres Michaud, *Hist. des croisades*, tom. II, liv. VIII, et plusieurs chroniques citées dans la *Bibl. des croisades.*
[5] Voyez tom. III, ch. XL, *Bataille d'Hittin.*

ciens faisaient leurs sacrifices, et que les mouches y étaient attirées par la chair des victimes; et l'autre la tour *Maudite*, parce que ce fut dans ses murs qu'on fabriqua les pièces d'argent pour lesquelles Judas vendit Notre-Seigneur[1]. Ce fut par cette tour que, l'année 1291, les Sarrasins pénétrèrent dans la ville et s'en emparèrent.

Les Français, les Anglais, les Allemands, les Vénitiens, les Lombards, les Tyriens, les Danois, les Pisans, les Frisons, les Hospitaliers et les Templiers prirent part à cette guerre. Les archevêques de Ravenne, de Pise, de Cantorbéry, de Besançon, de Nazareth, de Montréal; les évêques de Beauvais, de Salisbury, de Cambrai, de Ptolémaïs, de Bethléem, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et conduisaient les guerriers de Jésus-Christ[2].

L'armée des chrétiens s'étendait devant la place, et s'appuyait à la colline de *Thoron;* celle des musulmans avait dressé ses tentes sur la colline de *Kisan*, derrière les croisés, et elle tenait tout l'espace renfermé entre le Bélus et la colline de la *Mosquée*.

Voici la description qu'Ibn-Alatir, médecin de Bagdad, qui se trouvait auprès de Saladin, nous a laissée du camp des musulmans. « Au milieu du camp, dit-il, était une vaste place contenant jusqu'à cent quarante loges de maréchaux ferrants; on peut juger du reste à proportion. Dans une seule cuisine étaient vingt-neuf marmites, pouvant contenir chacune une brebis entière. Je fis moi-même l'énumération des boutiques enregistrées chez l'inspecteur des marchés : j'en comptai jusqu'à sept mille. Notez que ce n'étaient pas des boutiques comme nos boutiques de villes : une de celles du camp en eût fait cent des nôtres; toutes étaient bien approvisionnées. J'ai ouï dire que, quand Saladin changea de camp pour se retirer à Karouba, bien que la distance fût assez courte, il en coûta à un seul vendeur de beurre soixante-dix pièces d'or pour le transport de son magasin. Quant au marché de vieux habits et d'habits neufs, c'est une chose qui passe l'imagination. On comptait dans le camp plus de mille bains : la plupart étaient tenus par des

[1] *Itinéraire du roi Richard*, par Gauthier Vinisauf.
[2] Michaud, liv. VIII.

hommes d'Afrique; ordinairement ils se mettaient deux ou trois ensemble. On trouvait l'eau à deux coudées de profondeur. La piscine était d'argile; on l'entourait d'une palissade et de nattes pour que les baigneurs ne fussent pas vus du public : le bois était tiré des jardins des environs. Il en coûtait une pièce d'argent, ou un peu plus, pour se baigner[1]. »

Le camp des chrétiens était fortifié comme une ville; les métiers et les arts mécaniques y étaient exercés comme en Europe; on y trouvait des marchés où s'étalaient toutes les productions de l'Orient et de l'Occident. L'historien des patriarches d'Alexandrie fait remarquer qu'il y avait plusieurs églises surmontées d'un clocher de bois; les fidèles s'y rassemblaient en foule. Souvent les musulmans profitaient du moment où ils assistaient à la messe pour les attaquer. « Il s'était formé des associations d'hommes pieux pour assister les mourants et ensevelir les morts. Un pauvre prêtre d'Angleterre fit construire à ses frais, dans la plaine de Ptolémaïs, une chapelle consacrée aux trépassés; il avait fait bénir autour de la chapelle un vaste cimetière, dans lequel, chantant lui-même l'office des morts, il suivit les funérailles de plus de cent mille pèlerins[2]. Quarante seigneurs de Brême et de Lubeck firent des tentes avec les voiles de leurs vaisseaux pour y recevoir les pauvres soldats de leur nation et les soigner dans leurs maladies; ce fut là l'origine d'un ordre célèbre qui existe encore aujourd'hui sous le nom d'*ordre Teutonique*. Ce fut à la même époque que s'établit l'institution de la *Trinité* pour le rachat des captifs. »

Malgré la vie des camps, le clergé exhortait les chrétiens à l'observation des préceptes de l'Évangile, et on trouve fréquemment des récits naïfs et touchants relatifs à des actes de piété et de pénitence des croisés.

« Ce qu'il y a de singulier, écrit le Catholique d'Arménie, dans sa trop célèbre lettre à Saladin, c'est que les Allemands s'interdisent tout plaisir. Malheur à celui qui se permettrait quelque volupté! ses compagnons le repousseraient aussitôt et l'accableraient d'ou-

[1] *Bibl. des crois. : Chroniques arabes*, p. 262.
[2] Michaud, lib. VIII.

trages. Tout cela vient de la tristesse où ils sont d'avoir perdu Jérusalem. Plusieurs d'entre eux se sont fait longtemps scrupule de se vêtir comme de coutume; ils se sont interdit les étoffes les plus grossières, et ils n'ont voulu être habillés que de fer [1]. »

Des auteurs se sont plu à rechercher dans des ouvrages écrits par des musulmans de graves inculpations contre les chrétiens réunis sous Saint-Jean-d'Acre. Il est impossible que, parmi une telle multitude, il ne se soit pas trouvé un grand nombre d'aventuriers venus pour une autre fin que la délivrance des Saints Lieux; ainsi ces inculpations, fussent-elles vraies, ne prouveraient rien contre le très-grand nombre de ceux qui ont pris part à cette expédition. Au reste, j'aime mieux citer quelques autres faits moins suspects et plus instructifs.

Les musulmans firent un grand usage du feu grégeois pour brûler les tours immenses construites par les croisés. L'historien Ibn-Alatir raconte qu'il y avait dans la ville un homme, originaire de Damas, qui s'amusait à manipuler le naphte et à étudier les matières propres à irriter le feu, entre autres celles qui pouvaient vaincre la résistance du vinaigre et de l'argile, substances employées jusque-là pour se garantir du feu grégeois. Quand il eut fini ses expériences, il alla trouver l'émir Caracousch, gouverneur de la ville, et lui dit : « Ordonnez au chef des machines de faire ce que je lui dirai : en lançant contre les tours ce que je lui ordonnerai, elles prendront feu. » Caracousch alors très-irrité le reçut fort mal; mais, un des assistants lui ayant fait observer qu'on ne courait aucun risque à faire un essai, il y consentit [2]. Les trois tours, dit un témoin oculaire [3], paraissaient de loin comme autant de hautes montagnes; on les faisait marcher sur des roues; chacune pouvait contenir plus de cinq cents guerriers; le dessus était disposé en plate-forme et pouvait recevoir des pierriers. A l'aspect de ces tours, les cœurs musulmans éprouvèrent une tristesse im-

[1] *Bibl. des crois. : Chron. arabes*, p. 279.

[2] Caracousch, qui était bossu, est le Marlborough de l'Orient; il est tout à la fois la terreur des enfants et un symbole de moquerie et d'amusement populaires. (Michaud, *Hist. des Crois.*, année 1191.)

[3] Boha-eddin, *Bibl. des crois.*, p. 264.

possible à décrire. Ce fut alors que l'homme de Damas jeta sa préparation sur ces tours : elles prirent feu aussitôt, et ressemblaient à des montagnes de flammes. Les musulmans éprouvèrent une telle joie, qu'ils en pensèrent devenir fous.

Le récit d'un autre historien nous fait voir que déjà alors les musulmans avaient une espèce de *lettres de change*.

Sur ces entrefaites, dit Emad-eddin, on vit arriver un ambassadeur du calife de Bagdad; il était porteur de deux charges de naphte et de roseaux, et il amenait cinq personnes habiles à distiller le naphte et à le lancer[1]. De plus, il était chargé d'*une cédule* de vingt mille pièces d'or, payable sur les marchands de Bagdad, et à l'ordre du divan du calife.

Pendant cette guerre, on inventa aussi ou l'on perfectionna le *zenbourek*, cette arme terrible dont les papes défendirent de se servir entre chrétiens. C'était une flèche de l'épaisseur du pouce, de la longueur d'une coudée, qui avait quatre faces; la pointe de la flèche était en fer, et des plumes en rendaient le vol rapide. Ce trait traversait quelquefois deux hommes du même coup, perçait à la fois la cuirasse et l'habillement du soldat, et allait ensuite se planter en terre; il pénétrait même dans la pierre des murailles.

Voici encore quelques anecdotes de ce siége, rapportées par Vinisauf.

Un croisé, près des fossés de la ville, examinait les murs, soit pour en reconnaître les endroits faibles, soit pour frapper quelque ennemi, car il portait une baliste à la main; ce croisé était de la tête aux pieds bardé de fer : un Sarrasin, qui l'aperçut, lui lança contre la poitrine un trait qui, traversant son armure, pénétra jusqu'à un scapulaire sur lequel était écrit le nom de Dieu; mais le trait, comme s'il eût frappé une lame de fer, retomba tout courbé, et ne fit aucun mal au guerrier[2].

[1] Emad-eddin rapporte que le prince de Mossoul envoya de son côté tout le naphte blanc qu'il put se procurer. Cette substance, ajoute-t-il, était fort rare. Le naphte se tirait probablement des sources de Kerkouk, au delà du Tigre, dans l'ancienne Médie, où on le recueille encore de nos jours. *Bibl. des crois. : Chron. arabes*, p. 261.

[2] *Bibl. des crois.*, tom. II, p. 678.

La femme d'un croisé portait avec un zèle et une ardeur infatigables des matériaux propres à combler les fossés de la ville. Un Sarrasin placé en embuscade lui décocha un trait et la renversa. Au milieu des tourments que lui causait sa blessure, elle appela de toutes ses forces son mari à son secours. Il arriva avec beaucoup d'autres chrétiens, qui déplorèrent le sort de cette femme ; mais elle, sur le point de mourir, conservant le même zèle, supplia ceux qui l'entouraient de jeter son cadavre dans le fossé, afin qu'après sa mort elle fût encore utile aux travaux du siége.

Quelques croisés avaient coutume de jeter des filets non loin du bord, et de pêcher des poissons, qu'ils vendaient à l'armée. Il arriva un jour qu'au coucher du soleil, pendant que les filets étaient tendus, un guerrier chrétien, assis sur le rivage, aperçut au loin dans la mer un homme qui nageait ; sa tête seule paraissait au-dessus de l'eau. Le guerrier en avertit les pêcheurs, qui se mirent de suite à la poursuite du nageur ; ils reconnurent que c'était un Sarrasin. Celui-ci, effrayé de les entendre, voulut retourner en arrière ; mais les pêcheurs, faisant force de rames, l'enveloppèrent dans leurs filets et le saisirent. Comme il était très-habile à nager, il avait passé les premiers filets avec le fardeau qui était suspendu à son cou : c'était du feu grégeois renfermé dans un sac de cuir, qu'il portait aux assiégés. Les Sarrasins faisaient ainsi passer dans la ville, par le moyen des nageurs, du feu grégeois, des lettres et des colombes.

Boha-eddin raconte un combat qui eut lieu entre les enfants des chrétiens et des musulmans ; il ajoute que de part et d'autre on se battit avec beaucoup de courage.

Un incident assez curieux est cité par Vinisauf. Il raconte que les mineurs français, qui avaient pénétré sous la tour *Maudite*, se rencontrèrent avec les mineurs sarrasins, qui avaient creusé la terre vers le même endroit. Tous ces mineurs firent ensemble un traité par lequel il fut convenu que les Sarrasins se retireraient sains et saufs, et qu'ils rendraient la liberté à quelques chrétiens tombés entre leurs mains.

Ces traits, avec une infinité d'autres, se trouvent dans les différents recueils de la *Bibliothèque des croisades* : on y voit aussi que

quelquefois les deux armées, fatiguées de la guerre, se conviaient réciproquement à des réjouissances. Les croisés donnèrent plusieurs tournois dans la plaine de Ptolémaïs et y invitèrent les musulmans. Comme les héros d'Homère, les champions se haranguaient avant de se battre; le vainqueur était porté en triomphe, et le vaincu était obligé de payer sa rançon : puis on dansait au son des instruments des musulmans et des chants des chrétiens.

Le siége avait duré plus de deux ans, et les croisés avaient perdu soixante mille combattants, lorsque la ville se rendit aux chrétiens : une des principales conditions fut la restitution de la vraie croix, qui avait été prise à la bataille de Tibériade; mais cette condition, ainsi que plusieurs autres, ne fut pas remplie.

C'est à la suite de ce siége que la plupart des historiens placent le différend qui s'éleva entre le roi d'Angleterre et Léopold, duc d'Autriche[1]. Richard, qui avait eu une si grande part au succès, traita avec hauteur les autres chefs des croisés. Le duc d'Autriche, qui, dans plusieurs occasions, avait fait aussi des prodiges de valeur, avait arboré son drapeau sur une des tours de la ville; Richard le fit enlever et jeter dans les fossés. Les Allemands allaient se venger de cet affront; mais Léopold les en empêcha, ne voulant pas qu'on exigeât satisfaction du roi d'Angleterre aussi longtemps qu'il serait en Palestine. A son retour, Richard, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, non loin d'Aquilée, et craignant de s'en retourner par la France, prit le chemin de l'Allemagne. Reconnu dans un village des environs de Vienne, il fut arrêté par les soldats de Léopold, et enfermé dans le château de Durenstein, au bord du Danube. On ne savait en Europe ce qu'était devenu le roi d'Angleterre : un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel, parcourut l'Allemagne pour le découvrir. Blondel, étant venu au pied d'un vieux château, chanta un couplet d'une chanson qu'il avait faite avec Richard; celui-ci, ayant reconnu le troubadour, lui répondit par le second couplet. Blondel revint en Angleterre annoncer qu'il avait découvert la prison du roi. Le duc d'Autriche livra alors son prisonnier à Henri VI, fils de *Barberousse*, qui ne le mit

[1] Selon Bromton, ce différend serait survenu au siége d'Ascalon.

en liberté qu'après lui avoir fait subir une nouvelle détention d'une année dans le château de Trifels, sur le Rhin[1].

Lorsque déjà tout faisait présager la fin prochaine des dernières conquêtes des croisés, Aymar, seigneur de Césarée, et l'évêque de Ptolémaïs allèrent demander à Philippe-Auguste un époux pour l'héritière du royaume de Jérusalem, Marie de Lusignan. Le choix du roi de France tomba sur Jean de Brienne, fils d'Érard II, comte de Brienne, et d'Agnès de Montbéliard, qui débarqua à Ptolémaïs avec trois cents compagnons d'armes, en 1209; il y épousa Marie et fut sacré roi de Jérusalem. Il fut le dernier roi qui habita la Palestine : vingt ans plus tard il reçut le titre d'empereur de Constantinople.

Depuis que Gui de Lusignan avait échangé son titre de roi de Jérusalem contre celui de seigneur de Chypre[2], la Palestine avait eu pour souverains titulaires : Conrad de Montferrat, qui fut assassiné à Tyr en 1192; Henri de Champagne, qui mourut à Saint-Jean-d'Acre, en 1197, des blessures qu'il s'était faites en tombant d'une fenêtre de son palais; et Amauri II de Lusignan, père de Marie : il mourut aussi à Saint-Jean-d'Acre, le 1er avril 1205[3].

[1] Cette histoire est différemment racontée par les historiens : une des plus intéressantes relations est celle d'Ebendorffer, qui, en plusieurs points, ne s'accorde pas avec le récit quelque peu fabuleux qui est généralement admis.

[2] Il fut depuis cette époque désigné dans les chroniqueurs par ces mots : *Rex Guido, Dominus Cypri.*

[3] Voici la liste des rois de Jérusalem :

Godefroi de Bouillon, du 23 juillet 1099 au 18 juillet 1100.
Baudouin Ier, du 25 décembre 1100 au mois de mars 1118.
Baudouin II, du Bourg, du jour de Pâques 1118 au 21 août 1131.
Foulques d'Anjou, du 14 septembre 1131 au 13 novembre 1144.
Baudouin III, du 25 décembre 1144 au 10 février 1162.
Amauri Ier, du 18 février 1162 au 11 juillet 1173.
Baudouin IV, du 15 juillet 1173 au 16 mars 1185.
Baudouin V, du 16 mars 1185 au mois de septembre 1185.
Gui de Lusignan, du 15 septembre 1185 à 1192.

Rois titulaires :

Conrad de Montferrat, 1192.
Henri de Champagne, de 1192 à 1197.
Amauri II, de 1197 à 1205.
Marie, de 1205 à 1210.
Jean de Brienne, de 1210 à 1237.

Un siècle après la prise de Ptolémaïs par les chrétiens, cette ville était de nouveau assiégée par toutes les forces de l'Asie, commandées par le sultan d'Égypte. Elle était redevenue riche et puissante; le commerce y avait amené le plus grand luxe; à mesure que les autres villes de la Palestine tombaient au pouvoir des musulmans, elle recueillait les débris de leurs populations chrétiennes, dont elle devint le dernier asile. Enfin elle devait tomber elle-même, bien plus par la faute des chrétiens que par les armes des infidèles. Il y avait encore en Syrie de nombreux croisés, mais l'esprit des croisades n'y était plus : la discorde, la mollesse, la corruption, l'indifférence, s'étaient élevées parmi eux; l'Europe, alors comme aujourd'hui, était froide pour les Lieux Saints; aucun secours n'arrivait de l'Occident aux assiégés de Ptolémaïs, qui tournaient sans cesse leurs regards vers la mer.

Voici quelques-unes des scènes de désolation du dernier jour des chrétiens en Palestine : on est heureux de trouver, au milieu de tant de sujets de pleurs, des actes héroïques de courage et de vertu.

Une brèche était déjà faite dans les murs; le roi de Chypre, chargé de défendre ce point menacé, s'était sauvé pendant la nuit avec trois mille combattants; les musulmans pénétraient de toutes parts dans la ville, poursuivant le petit nombre des guerriers chrétiens qui, harassés de fatigue, cherchaient à leur résister en attendant des secours; les habitants, divisés par quartiers selon leur nation, et qui jusque-là avaient été dans des dissensions continuelles pour obtenir la prépondérance dans les affaires, voulant réserver leurs forces pour ces luttes intestines, refusaient d'exposer leurs soldats pour le salut commun, et voyaient même avec un secret plaisir le massacre de leurs frères. Guillaume de Clermont, maréchal des Hospitaliers, combat seul au milieu des musulmans; il rallie les chrétiens, ranime leur courage, et refoule hors des murs l'ennemi, qui se croyait déjà maître de la ville. Il retarda de quelques jours la chute de cette malheureuse cité; enfin, son cheval étant tombé de lassitude au milieu d'une foule de Sarrasins, Guillaume, accablé par le nombre, fut tué à coups de flèches.

Le patriarche de Jérusalem, Nicolas Anapiis, qui s'était aussi

retiré à Ptolémaïs depuis la prise de la ville sainte, témoin des dissensions, de la lâcheté, du désespoir des chrétiens, leur expose les dangers qui les menacent, les rappelle à leur devoir, les exhorte à la pénitence et à mourir pour la défense de la foi. Il se montre partout, et jusqu'au dernier moment il s'expose à tous les périls. La ville étant prise, il est enlevé malgré lui et transporté sur un bateau, où il se plaint amèrement d'être séparé de son troupeau. Là, il reçoit sur son navire tous ceux qui se présentent ; le nombre en est si grand, que le vaisseau est submergé, et le saint évêque meurt avec tous ceux qu'il voulait sauver. Ce fut le dernier patriarche de Jérusalem.

Le château des Templiers s'élevait comme une forteresse au milieu de la ville ; les chevaliers s'y défendaient encore, et un grand nombre de chrétiens s'y étaient réfugiés. Le sultan leur offrit une capitulation, et leur envoya trois cents hommes pour l'exécution du traité. A peine ceux-ci y furent-ils entrés qu'ils outragèrent les femmes des chrétiens : les chevaliers, indignés, les massacrèrent jusqu'au dernier. Le sultan ordonna alors qu'on fît le siége de la tour ; elle s'écroula au moment où les musulmans montaient à l'assaut et les écrasa sous ses débris avec tous ceux qu'elle renfermait.

Il est un autre trait de vertu qui est cité par plusieurs auteurs ; mais il ne saurait être trop connu : il rachète à lui seul bien des actes honteux, commis pendant cette déplorable guerre.

Il y avait à Saint-Jean-d'Acre, dit saint Antonin, un célèbre monastère de religieuses de Sainte-Claire ; l'abbesse, qui avait un grand cœur, apprenant que les Sarrasins avaient pénétré dans la ville, appelle toutes ses sœurs au son de la cloche, et les exhorte à conserver intacte la promesse qu'elles ont faite à Jésus-Christ leur époux. « Mes très-chères filles et excellentes sœurs, leur dit-elle, dans ce danger certain de la vie et de la pudeur, il faut nous mettre au-dessus de notre sexe. Ils sont près de nous, ces ennemis, non autant de notre corps que de notre âme, qui, après avoir assouvi leur passion brutale sur celles qu'ils rencontrent, les percent de leurs épées. S'il ne nous est plus possible de leur échapper par la fuite, nous le pouvons par une résolution pénible, il est vrai, mais

sûre. C'est la beauté des femmes qui séduit le plus souvent les hommes : dépouillons-nous de cet attrait, servons-nous de notre visage pour sauver notre pudeur : il faut détruire notre beauté pour conserver intacte notre virginité. Je vais vous donner l'exemple; que celles qui désirent aller sans tache au-devant de leur époux immaculé imitent leur maîtresse. » Ayant dit cela, elle se coupe le nez avec un rasoir; les autres font de même, et se défigurent avec courage pour paraître plus belles devant Jésus-Christ. Par ce moyen, elles conservèrent leur pureté; car les musulmans, en voyant leurs visages ensanglantés, conçurent de l'horreur pour elles, et se contentèrent de leur ôter la vie[1].

Jamais on ne commit plus de crimes dans une ville prise d'assaut. Les renégats, qui étaient nombreux dans le camp des infidèles, s'avancèrent les premiers; tout fut passé au fil de l'épée ou réduit en esclavage. Les églises furent profanées, pillées et livrées aux flammes; les femmes, les filles des chrétiens outragées, mises en vente; les enfants égorgés. On n'entendait que des cris, on ne voyait que des torrents de sang. Un grand nombre furent précipités dans la mer. Les édifices furent démolis. Une foule de fugitifs, courant de ruine en ruine, cherchent un refuge dans la tente du sultan : il partage ces malheureux aux émirs, qui les font massacrer. La rage des musulmans s'étendit sur tout ce qui avait appartenu aux chrétiens; la ville fut rasée, et la domination des chrétiens en Palestine fut ensevelie sous ses décombres[2].

Des auteurs modernes font observer que la plupart des chroniques contemporaines attribuent de si grands désastres aux péchés des habitants de la Palestine, et ne voient dans les scènes de la destruction du royaume chrétien que l'effet de cette colère divine qui s'appesantit sur Ninive et sur Babylone; ils qualifient d'explication facile cette manière d'interpréter ce déplorable événement. Assurément, cette explication est *facile* pour ceux qui ont foi en la parole de Dieu; car il suffit d'ouvrir les Livres saints pour trouver à chaque page les preuves de l'intervention divine dans les destinées des

[1] Saint Antonin, tit. XXIV, ch. IX, 5, 11. Wadin, *Annales Minorum*, liv. XI, p. 585. Michaud, *Hist. des crois.*, tom. V, lib. XVIII.
[2] *Chroniques* de Thomas Ebendorffer. Michaud, *Hist. des croisades*.

empires. Il me semble même que c'est pénétrer moins avant dans la philosophie de l'histoire de s'en prendre aux instruments dont Dieu se sert pour châtier la corruption ou la sagesse humaine, plutôt que de remonter à l'intelligence suprême, qui, du plus haut des cieux, dirige les volontés et les passions des hommes. Si d'ailleurs cette explication est facile, pourquoi tant d'hommes ne la trouvent-ils pas? Volney, en parcourant les ruines de la Palestine, s'écrie : « Tout égare mon jugement et jette mon cœur dans le trouble et l'incertitude; » et il prouve effectivement que son jugement est égaré en allant faire du scepticisme sur une terre où l'on ne saurait faire un pas sans rencontrer une preuve de la foi. *La malédiction dévorera leur terre* (Isa., xxiv, 6), a dit un prophète, et cette malédiction la dévore encore aujourd'hui ; sans cela, verrions-nous tant de nations chrétiennes qui se disent puissantes, et qui le seraient en effet si elles étaient unies pour la cause de Dieu, oublier la manière cruelle dont elles ont été chassées de la Palestine, et laisser entre les mains des musulmans, que nous disons faibles et méprisables, cette terre arrosée du sang de Jésus-Christ? Les chroniqueurs du moyen âge, en considérant la perte des Saints Lieux comme un effet de la colère divine, sont au moins aussi philosophes que ces historiens anciens ou modernes qui ne voient dans l'élévation et l'abaissement des États que l'effet des lois physiques du cœur humain[1].

Après la prise de Saint-Jean-d'Acre, le peu de villes qui appartenaient encore aux chrétiens sur les rivages de la Syrie ouvrirent successivement leurs portes aux musulmans, et les derniers débris des colonies chrétiennes en Orient vinrent échouer sur les côtes d'Italie ; alors les peuples de l'Europe, n'ayant plus à combattre un ennemi infidèle et barbare au delà des mers, purent tout à leur aise s'entre-déchirer, et recommencer les guerres qui avaient été interrompues par les croisades[2].

[1] Volney, les *Ruines*, ch. xi.

[2] On sait les efforts que firent les papes pendant tout le temps des croisades pour étouffer les guerres en Europe, afin d'engager les princes chrétiens à réserver leurs armées pour la délivrance des Saints Lieux. « L'Occident se tut, dit Michaud, et l'Europe jouit pendant quelques mois d'une paix qu'elle ne connaissait plus. » En parlant

Depuis un demi-siècle des soldats chrétiens ont été ramenés deux fois sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Cette ville, attaquée en 1799 par les Français, fut défendue par Djezzâr et Sidney-Smith: les canons français enlevés par la flotte anglaise, le manque de provisions, une triste rivalité entre les chefs, la crainte de la peste et d'une nouvelle armée turque, obligèrent Bonaparte, après un siége de deux mois et une perte de trois mille hommes, de reprendre le chemin de l'Égypte. Le sort de cette ville décida, comme toujours, de celui de la Syrie.

En 1832, elle servit de prétexte à la rébellion de Méhémet-Ali; assiégée deux fois par son fils Ibrahim, elle ne fut prise d'assaut qu'après qu'un ingénieur européen fut venu diriger les travaux du siége.

Le traité du 15 juillet 1840 ayant été signé à Londres entre la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre et la Porte, les flottes de l'Angleterre et de l'Autriche vinrent reprendre cette ville aux musulmans de l'Égypte, soutenus par M. Thiers, pour la rendre aux musulmans de Constantinople, incapables de s'en emparer eux-mêmes sans le secours des chrétiens : voilà quels sont les croisés du dix-neuvième siècle!

On voit combien nous sommes loin des croisades de saint Louis. De nos jours, quand les armées chrétiennes sont en Palestine, elles songent aussi peu au saint sépulcre que les matelots du Foreing-Office ou les capidjis du grand vizir : la politique a remplacé la religion. L'étendard de la croix, ou plutôt les drapeaux d'où la croix a disparu, flottent à côté des bannières de Mahomet, sur lesquelles le croissant se voit encore, et sont levés contre d'autres armées chrétiennes : tels sont les miracles de la politique et de l'incrédulité.

Cette même ville de Saint-Jean-d'Acre, qui avait soutenu des siéges si opiniâtres, tomba au pouvoir des alliés de la Porte après un bombardement de quelques heures. Le 3 novembre 1840, à

de la première croisade, le chroniqueur Guibert ajoute : « Avant ce grand événement des nations, partout on entendait parler de vols, de brigandages, d'incendies. Au lieu de continuer leur détestable métier, les brigands demandaient pardon de leurs péchés, et portaient la croix. »

deux heures et demie après midi, 928 bouches à feu commencèrent à vomir à la fois contre elle la mort et la destruction. Le colonel Schutz, qui commandait la forteresse, avait été atteint par un des premiers boulets. A quatre heures un quart, le magasin à poudre de la ville sautait en l'air en ensevelissant 1,600 soldats sous ses ruines. Peu à peu toutes les batteries des remparts démontées cessèrent leur feu, et à six heures du soir tout était fini. La brèche que l'explosion de la poudrière avait faite dans les murs, du côté de la terre, au lieu de servir aux assiégeants, servit aux assiégés : ce fut par là que les Égyptiens se sauvèrent pendant la nuit. A l'aide des ténèbres, l'archiduc Frédéric, suivi de peu de soldats, pénétra le premier dans la ville par une petite ouverture qui se trouvait au sud-est; après avoir erré longtemps dans des rues obscures, encombrées de débris et de cadavres, et avoir mis en fuite quelques sentinelles perdues, qui ignoraient la fuite de leurs camarades, l'archiduc arriva dans la citadelle. A la pointe du jour on vit flotter sur ces murs ce même étendard qui avait été autrefois jeté dans les fossés par Richard d'Angleterre, et qu'on n'avait plus revu depuis. Cette fois il fut salué par les Anglais et par les Turcs.

La chute de cette ville porta le dernier coup au pouvoir de Méhémet-Ali en Syrie. Il n'avait fallu que deux mois à la flotte combinée pour arracher cette vaste province au vice-roi.

La plaine de Saint-Jean-d'Acre s'étend du sud au nord, entre le mont Carmel et la montagne de Saron, sur une longueur de sept lieues; et entre la mer et les montagnes de la Galilée, sur une largeur qui varie d'une à deux lieues. Elle pourrait être d'une grande fertilité, coupée comme elle l'est par des sources qui descendent des montagnes. Quelques villages, placés de loin en loin à l'entrée des vallées, jouissent seuls de la fécondité de ces eaux; le superflu, que l'apathie des habitants ne sait ni retenir ni diriger par des digues ou des canaux, se perd dans le sable, ou va droit à la mer. La plaine est déserte : quelques mares qui se dessèchent en été la rendent malsaine; on y cultive quelque peu de blé, de dourra, de maïs et de coton. Au pied des collines, on trouve des arbres fruitiers; du côté de la mer et derrière les dunes de sable, on voit les plus beaux palmiers de la Syrie; ils y forment une déli-

cieuse petite forêt : c'est la seule que j'aie vue en Palestine. Dans quelques autres endroits, comme à Jaffa, à Naplouse, à Tibériade, à Caïpha surtout, on en trouve quelques-uns ; à Jérusalem il y en a très-peu de grands, et ils ne portent pas de fruits. J'ai mangé d'excellentes dattes fraîches vers la mi-octobre à Jérusalem ; elles venaient de Gaza. Celles de Saint-Jean-d'Acre n'étaient pas encore mûres, elles formaient de belles grappes rouges au sommet de cet arbre majestueux, qui les couvrait sous le dôme vert de son gracieux feuillage. Une quantité de jeunes palmiers, sans tiges apparentes, et semblables à ceux de nos serres dont on ne voit que les feuilles, sortent du sable, et embellissent encore ce lieu, qui est un des plus agréables qu'on rencontre en Palestine.

Autrefois le palmier était commun en Palestine ; aujourd'hui il y est très-rare : la Bible, Tacite, Pline, Strabon, parlent de ce *roi du règne végétal*. On voit par d'anciennes médailles qu'il était l'emblème de la Judée : il en existe de Vespasien représentant une femme désolée assise sous un palmier, avec l'inscription *Judæa capta ;* de Titus, avec un bouclier suspendu à un palmier, et une Victoire qui écrit dessus. Shaw cite une médaille de Domitien portant un palmier comme emblème de la ville de Naplouse, et une autre de Trajan, comme emblème de Sepphoris, capitale de la Galilée[1].

Shaw pense que les palmiers n'ont jamais été cultivés avec avantage dans ces contrées, attendu qu'ils ne peuvent y être féconds, parce que le climat et l'air de la mer leur sont contraires. Cette observation est démentie par Strabon, qui dit (liv. XVI, c. XLI) que les dattes de la Judée sont préférables à celles de Babylone et de la Thébaïde, et qu'il y avait près de Jéricho un bois de palmiers de cent stades de longueur. Quant à l'air de la mer, les beaux palmiers de Saint-Jean-d'Acre, de Gaza et d'Alexandrie, dont j'ai mangé d'excellents fruits à mon retour, prouvent assez qu'il ne leur est pas nuisible.

[1] On ne saurait parler des médailles de la Palestine sans citer la belle collection faite récemment par M. Castellinard, consul de Sardaigne à Jérusalem. Quand M. Castellinard reviendra en Europe, il y apportera un trésor, dont plusieurs pièces sont entièrement inconnues, et qu'il a trouvées lui-même sur le mont Moriah et dans les environs de Jérusalem.

On portait des branches de palmier dans les marches triomphales, comme on le voit dans les livres des Machabées. (Liv. I, c. XIII, 51, et liv. II, c. X, 7.) Le peuple de Jérusalem en porta aussi devant notre Sauveur quand il fit son entrée solennelle : « Une grande multitude qui était venue pour la fête, ayant appris que Jésus venait à Jérusalem, prit des branches de palmier, et alla au-devant de lui, criant : Hosanna ! » (Saint Jean, XII, 13.) M'étant trouvé à Hébron pour la fête des *Tabernacles*, j'ai vu que les Juifs se servent encore de branches de palmier avec des feuillages d'olivier, de saule et de myrte pour la construction des *cabanes* dans les cours et sur les terrasses. Il était dit au Lévitique, au sujet de la fête des récoltes : « Le premier jour, vous prendrez les fruits des plus beaux arbres, et des spathes de palmier, et des rameaux d'un feuillage épais, et des saules du torrent, et vous vous réjouirez en la présence de Jéhovah votre Dieu. » (XXIII, 40.) Autour de cette forêt de palmiers, il y a quelques vignes rampantes, qui garnissent le côté des dunes opposé à la mer.

A une petite distance de la ville, on remarque une vaste enceinte entourée de murs au-dessus desquels s'élèvent des touffes de verdure et des kiosques élégants : c'est la maison de plaisance du pacha, construite à beaucoup de frais par Abdallah.

Au delà, sur le penchant de la colline, il y a de grands approvisionnements de blé au milieu des champs.

Le *Bélus*[1] coule tout près de Saint-Jean-d'Acre. Son cours n'est que de deux lieues ; il a peu d'eau, et il forme le marais de *Cendevia*, dont Pline fait mention. C'est là l'humble origine d'une des plus admirables inventions des hommes, à l'aide de laquelle la science est parvenue à découvrir les secrets les plus intimes de la nature, et à porter ses regards audacieux dans les profondeurs impénétrables du ciel : c'est à l'aide du sable que charrie cette petite rivière que les Phéniciens découvrirent la manière de faire le verre[2].

[1] Les auteurs arabes du moyen âge l'appellent *Nahr-Alhalou*.

[2] Rivus Pagida sive Belus, vitri fertiles arenas parvo littori miscens : ipse e palude Cendevia e radicibus Carmeli profluit. (Plin., *Hist. Nat.*, lib. V, c. XIX.)

Tacite s'exprime ainsi, *Histoires*, liv. V : Belus amnis Judaico mari illabitur; circa ejus os lectæ arenæ admixto nitro in vitrum excoquuntur; modicum id littus, et egerentibus inexhaustum.

On n'en faisait déjà plus usage au temps des croisades [1], et aujourd'hui on ne fabrique le verre qu'à Hébron; c'est de là que viennent les anneaux, les bracelets et les divers ornements de verre colorié que les femmes portent dans toute la Syrie et la Palestine [2].

La mythologie, considérant les fleuves comme les veines du corps divinisé de la nature, qui possèdent une force productive et qui représentent la vie de la nature dans son cours continuel, avait un culte spécial pour l'eau, les sources et les fontaines; de là les noms des principaux dieux de la nature donnés à des fleuves, comme le Bélus (Baal), l'Adonis, l'Adige, etc.

Le Bélus, auquel Pline donne aussi le nom de Pagida, et qui porte aujourd'hui le nom de Nahr-Na'man, ou mieux Nu'màn, encore Nahr-Nahmin et Wadi-Abilin, était un fleuve saint par excellence. C'est près de ce fleuve que Josèphe place le tombeau de Memnon [3], peut-être la colline appelée Tell-Janin. La plaine abonde en gibier; j'y ai trouvé des gazelles, des lièvres et des perdrix.

Après la prise de Panéas, Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, traversant la plaine de Ptolémaïs, et poursuivant un lièvre, tomba de son cheval, et mourut des suites de sa chute le 13 novembre 1144.

En traversant la presqu'île d'Acre, on trouve des élévations de terrain considérables, évidemment faites de main d'homme, qui ont servi de forteresses à ceux qui ont assiégé cette malheureuse ville; autour de ces monticules, j'ai retrouvé plusieurs boulets de canon épars dans les champs, derniers témoins des luttes de Méhémet-Ali contre la Porte. Quelques-uns de ces tertres, tout à fait semblables à ces tumulus qu'on voit dans la Troade, dans la Cœlé-Syrie et dans plusieurs endroits de la Palestine, paraissent être des monuments qui remontent aux premiers âges du monde.

Nous avions rejoint le bord de la mer en passant à travers de mauvais villages et les dunes élevées d'un sable très-fin et éclatant de blancheur, qui bordent la côte. Nous longions une vaste baie qui s'arrondit dans les terres, et qui porte à ses deux extrémités Saint-

[1] *Gesta Dei per Francos*, p. 1166.
[2] Voyez la note A, à la fin du volume.
[3] *Guerre*, liv. II, c. x.

Jean-d'Acre et le couvent du mont Carmel; il faut quatre heures pour aller de l'un à l'autre. Une mer d'émeraude, moirée d'or par les rayons du soleil qui se jouent dans les flots, verse constamment ses vagues argentées sur le rivage.

Jusqu'à Caïpha nous nous sommes livrés à un passe-temps qui était tout nouveau pour nous. Le sable est si fin, et le talus si mollement incliné, que chaque flot amenait une quantité de poissons, qui se laissaient à moitié échouer sur la grève, et glissaient en se chatouillant sur le sable jusqu'à ce qu'ils fussent emportés par le retour de la vague. Nous suivions le rivage avec nos fusils; quand le flot nous amenait des poissons assez grands, il nous était facile de les tuer, parce qu'ils étaient en partie hors de l'eau; mais il fallait se hâter de les prendre avant l'arrivée d'une nouvelle vague : c'était le divertissement de nos moucres. Souvent le poisson leur échappait, et, au moment où ils se baissaient pour le ressaisir, la mer arrivait, les couvrait tout entiers de ses ondes, et quelquefois, aux grands applaudissements de leurs camarades, les échouait comme des poissons.

Au reste, aucune voile, aucune barque de pêcheur ne se berce sur une mer si belle. Des débris de navire, enfoncés dans le sable, attestent que cette plage est quelquefois dangereuse; et des voleurs enchaînés, conduits dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre, nous prouvent que la voie de terre n'offre pas non plus une bien grande sécurité aux voyageurs.

De temps en temps nous rencontrions quelques Arabes portant sur l'épaule un bâton court, terminé par une boule, et semblable au casse-tête des sauvages : c'est l'arme de ceux qui n'ont pas de fusil. Ces Arabes n'étaient vêtus que d'une tunique légère, retroussée jusqu'au-dessus du genou et retenue par une ceinture. On voyait leurs jambes et leurs bras noirs et nerveux; la tête seule était bien garantie contre l'ardeur du soleil. Nous avons peine à comprendre comment, sous un ciel aussi chaud, on peut supporter des coiffures lourdes et incommodes : c'est pourtant la seule manière de se préserver des atteintes du soleil, toujours dangereuses et souvent mortelles; pour bien se porter dans les climats méridionaux, il faut toujours avoir la tête en moiteur.

Nous approchions du mont Carmel. Il est bien différent des montagnes de la Galilée que nous avions à notre gauche : celles-ci sont nues et blanchâtres; le mont Carmel est sombre et couvert de végétation : ce ne sont pourtant pas des forêts continues, ce sont plutôt des arbres isolés, au milieu d'un sol rocailleux. Une nuée de grues, venant s'abattre devant nous, nous indiqua un petit lac allongé, caché derrière des monceaux de sable : c'est le Nahr-Mokâtta ou Mukâttua, l'ancien Cison. Je l'ai revu plus tard à sa source, tout près du mont Thabor, et j'ai traversé son lit desséché dans la plaine d'Esdrelon. En hiver, il se grossit d'une partie des eaux de la Samarie et de la Galilée; c'est alors une rivière considérable, tandis qu'en été son lit n'est qu'un marais : c'est pourquoi les Septante l'appellent le *fleuve d'hiver*. Dans ce moment il est sans embouchure; les sables du rivage, soulevés par le vent, ont entièrement comblé son lit.

Il est célèbre dans l'Écriture par la victoire de Débora sur l'armée de Jabin, roi des Chananéens : Ce fut alors que *le torrent de Cison roula les cadavres des ennemis*. (Juges, v.) Nous parlerons de cette victoire sur le champ de bataille de Débora, dans la plaine d'Esdrelon.

Cette rivière faisait la limite de la tribu de Zabulon. (Jos., xix, 11.) Dans ce passage elle est appelée *torrent qui est vers Jeconam;* ailleurs elle est désignée sous les noms de *torrent de Jephtaël*, *eau de Mageddo*, *rivière des Combats*. (Jug., v.) Souvent on lui donne aussi le nom de *Nahr-Haïfa*[1].

Il s'est passé sur le mont Carmel et au bord du Cison un autre événement biblique que ne comprennent point certaines gens qui approuvent des rébellions où des milliers d'hommes, dont un grand nombre sont innocents, perdent la vie, tandis qu'ils blâment de justes châtiments exercés sur des coupables par les ordres de Dieu.

Le prophète Élie, après avoir ressuscité le fils de la veuve de Sarepta, reçut l'ordre de Dieu de se présenter à Achab : c'était la troisième année de la sécheresse qui désolait la terre, et Dieu voulait la faire cesser. Achab vint à la rencontre d'Élie, et lui dit :

[1] *Vita Saladini;* — Schultens, *Ind. geograph.*

« *Es-tu celui qui trouble Israël?* Élie lui répondit : Ce n'est pas moi qui trouble Israël, mais toi, qui as abandonné les commandements de Jéhovah et as suivi Baal. »

Élie ordonna qu'on rassemblât le peuple sur le mont Carmel, et tous les prêtres de Baal, qui étaient au nombre de quatre cent cinquante. Il dit ensuite au peuple : « Jusqu'à quand boiterez-vous de deux côtés? Si Jéhovah est Dieu, suivez-le; et si Baal est Dieu, ne suivez que lui. » Le peuple ne lui répondit pas.

Élie fit apporter deux bœufs, et préparer des autels pour les sacrifices. Les prêtres de Baal en choisirent un, ils invoquèrent leur dieu pour qu'il déclarât par le feu qu'il les avait exaucés; mais il demeura sourd à leurs cris.

Alors Élie s'approcha de son autel et dit : « Jéhovah, qu'on sache aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël et que je suis votre serviteur, et que c'est *par votre ordre* que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Jéhovah, afin que ce peuple apprenne que vous, Jéhovah, vous êtes Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur cœur. » Et le feu du Seigneur tomba et dévora l'holocauste.

A la vue de ce prodige, le peuple se prosterna le visage contre terre et dit : « C'est Jéhovah qui est Dieu. Alors Élie lui dit : Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. Et, le peuple les ayant pris, Élie les mena au torrent de Cison, où ils furent mis à mort. » (III liv. des Rois, XVIII.) Ils avaient fait massacrer les vrais prophètes et perverti le peuple; Achab et Jézabel étaient réservés à d'autres châtiments.

Ces prêtres de Baal, que nous trouvons ici en si grand nombre, étaient des devins ou des magiciens qui entouraient les rois de Juda et d'Israël lorsqu'ils tombaient dans l'idolâtrie; ils souillaient tous les lieux où ils établissaient le culte de Baal ou de Moloch. Ils exerçaient le même art que les magiciens qui étaient à la cour de Pharaon du temps de Moïse. Malgré la peine de mort prononcée contre eux par le législateur des Hébreux, ils avaient des écoles nombreuses, même dans la Palestine. Ils prédisaient l'avenir par les intestins des victimes ou le sang des hommes et des bêtes; ils évoquaient les morts. C'est cet art qu'on appelle magie noire.

En remontant la vallée où coule le Cison, on peut en sept heures

se rendre à Nazareth, et de là en deux jours aller à Jérusalem par Naplouse; mais, comme je ne voulais parcourir la Galilée et la Samarie qu'à mon retour, je me dirigeai vers Caïpha. Cette triste bourgade est au pied du mont Carmel; tout y respire l'abandon et la misère : c'est une solitude plantée de cabanes et entourée de murs. Des chameaux occupent seuls la place publique; quelques pavillons flottent sur les maisons des consuls; cinq navires arabes se perdent dans cette vaste baie; des palmiers d'un côté, de vieux oliviers de l'autre : telle est cette ville, qui a été donnée à Tancrède par Godefroi de Bouillon, qui a été ravagée par Saladin, dont les habitants ont été emmenés en esclavage, qui était le siége d'un évêque pendant les croisades, et qui n'est plus aujourd'hui que celui d'un pauvre religieux de l'ordre des Carmes.

Pendant que les chrétiens occupaient la Palestine, ils avaient coutume de venir à Caïpha chercher des palmes pour la semaine sainte. Ce fut pendant un pareil pèlerinage qu'Amauri, roi de Jérusalem, tomba malade; peu de temps après il mourut à Ptolémaïs[1]. La rue de Jérusalem où l'on distribuait des branches de palmier aux pèlerins, qui les rapportaient dans leur patrie, s'appelait la *rue des Paumes*. Les branches de palmier ont toujours été considérées comme un symbole de victoire : le premier campement des Israélites après le passage de la mer Rouge eut lieu auprès des soixante et dix palmiers d'Élim (Exod., xv, 27); saint Jean vit les justes dans le ciel vêtus de blanc et ayant des palmes dans leurs mains (Apoc., VII, 9); l'Église met des palmes dans les mains de ses martyrs.

M. de Prokesch dit, dans son *Voyage en Terre Sainte :* « Deux hommes parmi ceux que j'ai vus à Caïpha se sont dessinés dans ma mémoire, le gouverneur de la ville et un moine. Le premier, Algérien, me reçut dans une tour, au milieu d'une troupe de soldats et d'un nuage de fumée; il était pauvre comme un mendiant, fier comme un roi et comme un héros. L'autre me servait avec empressement et avec la plus intelligente humilité, dans les petites choses comme dans les grandes. Il était de Malte, vivait depuis vingt-cinq ans dans sa petite maison de Caïpha, qui, toute murée et fermée,

[1] Sanuti, liv. X, ch. III, ann. 1205

y compris son jardin, n'est pas plus grande qu'une salle de nos palais. Prêtre, médecin et ouvrier tout à la fois, il avait autour de lui une Bible, un missel, des fioles et un traité des simples, une bêche et un crucifix, des branches de palmier et des sabres turcs; le tout placé pêle-mêle dans le plus pacifique désordre, qui était, si je puis le dire, l'image de son âme. »

Ce bon religieux n'y est plus. Il a vécu plus de quarante années dans sa petite maison, cultivant son petit jardin et sa petite paroisse, priant, donnant l'hospitalité aux voyageurs, soignant les malades, portant des remèdes et des consolations aux Juifs et aux Arabes, cher aux chrétiens, respecté des musulmans. Il ne monte plus au Carmel, où il a été rencontré par M. de Lamartine; il est monté plus haut, laissant ses fioles et son crucifix à son successeur, qui continue son œuvre; car, en Asie comme en Europe, *les moines ne meurent pas*. C'est à bon droit qu'on peut leur appliquer ce que Pline disait des Thérapeutes qui habitaient sur les bords de la mer Morte : *Ita per sæculorum millia (incredibile dictu) gens æterna est, in qua nemo nascitur*[1].

M. de Lamartine a écrit à son sujet quelques lignes bien senties. « A moitié chemin, dit-il, nous rencontrâmes un des Pères du Carmel, qui depuis quarante ans habite une petite maisonnette qui sert d'hospice aux pauvres dans la ville de Caïpha, et qui monte et descend deux fois par jour la montagne pour aller prier avec ses frères. La douce expression de sérénité d'âme et de gaieté de cœur qui brillait dans tous ses traits me frappa. Ces expressions de bonheur paisible et inaltérable ne se rencontrent jamais que dans les hommes à vie simple et rude et à généreuses résolutions. L'échelle du bonheur est une échelle descendante : on en trouve bien plus dans les humbles situations de la vie que dans les positions élevées. Dieu donne aux uns en félicité intérieure ce qu'il donne aux autres en éclat, en nom, en fortune. J'en ai fait maintes fois l'épreuve. Entrez dans un salon, cherchez l'homme dont le visage respire le plus de contentement intime, demandez son nom : c'est un inconnu, pauvre et négligé du monde. La Providence se révèle partout. »

[1] Plin. V, c. XVII. *Bibl. Carm. in apolog.*, § 7, tome I.

M. de Lamartine oublie seulement que les inconnus pauvres et négligés du monde fréquentent peu les salons des grands, et que ce n'est pas précisément la pauvreté qui donne la sérénité de l'âme, mais la vertu : *L'homme dont le cœur est pur, qu'il soit riche ou pauvre, aura un visage serein en tout temps.* (Eccl., xxvi, 4.)

La rade de Caïpha, étant plus sûre que toutes celles de la côte de Syrie, pourrait un jour donner plus d'importance à cette ville, qui est l'entrepôt naturel des denrées de la Galilée et de la Samarie.

La ville chananéenne de Jokneam, dont il est parlé au livre de Josué (xii, 22; xix, 11; xxi, 34), était au pied du mont Carmel et au bord du Cison.

Des auteurs pensent que la ville phénicienne de Sycaminum, Porsina ou Porphyrion[1], occupait l'emplacement de Caïpha, ou quelque point peu éloigné. Il ne peut être ici question que de la ville de Porphyrion du moyen âge; la ville chananéenne de ce nom est beaucoup plus au nord. L'empereur Justinien bâtit une église dans la ville de Porphyrion, au pied du mont Carmel, et il la dédia à la Mère de Dieu. Cette ville eut plusieurs évêques, qui siégèrent aux conciles de Chalcédoine, de Tyr et de Constantinople[2]. Quant à la ville de Sycaminum, c'est-à-dire *ville des sycomores*, il est plus probable qu'elle était au sud du mont Carmel, entre cette montagne et Césarée, de même que la ville de Boucolum (ville des bergers de bœufs)[3].

En sortant par la porte du couchant, on laisse à sa droite quelques jardins arides, arrosés par l'eau d'un puits dont un âne fait tourner la roue; ensuite on traverse une campagne nue, sablonneuse, puis une forêt d'oliviers séculaires; enfin on monte pendant un quart d'heure un chemin à pic, et on arrive au couvent du mont Carmel, « ce donjon du christianisme, comme l'appelle un voyageur[4], dont les sentinelles regardent continuellement vers la plaine, et au couchant dans la vaste étendue des mers, afin de découvrir s'il n'arrive pas quelques preux chevaliers pour délivrer enfin une terre si fortement opprimée par l'islamisme. »

[1] Guill. de Tyr. — Adrich., *in Issachar*. — Josèphe, *Antiquités*, 13, 12, 3.
[2] *Oriens Christ.*, II, p. 830.
[3] Strab., XVII, 823.
[4] J. Russegger, tome III.

CHAPITRE XVIII

DU MONT CARMEL A TANTOURA.

Le mont Carmel. — Sa hauteur. — Des hauts-lieux. — La gloire du Carmel. — Ses habitants. — Souvenirs sacrés et profanes. — Les prophètes Élie et Élisée. — Anciens anachorètes. — Les Carmes. — Si la sainte famille a été sur le mont Carmel. — Le kiosque d'Adballah. — Le Frère Jean-Baptiste. — Le couvent actuel. — L'ancien pavillon du mont Carmel. — Hospitalité et reconnaissance. — L'église et les grottes du mont Carmel. — *Ces moines, que font-ils là?* — L'école des prophètes. — Cavernes des fils des prophètes. — Naufrage de saint Louis. — La fontaine du prophète Élie. — La vallée des Martyrs. — Couvent de saint Brocard. — Le champ des Melons. — Deux naufragés. — Dernière soirée. — Des traditions chrétiennes en Palestine. — Légendes des moines. — Marche des croisés vers Jérusalem. — Les Chemins étroits. — Athlit, ou Castel-Pelegrino. — Aspect de la plaine et des montagnes. — Sauterelles. — Des mouches et des scorpions.

Les 28 et 29 *septembre*. Le mont Carmel court du sud-est au nord-ouest sur une longueur d'environ cinq lieues, et se termine dans la mer par un promontoire fort remarquable, à l'extrémité duquel est situé le célèbre couvent des Carmes, à une hauteur de 582 pieds. A l'est, il va aboutir à la plaine d'Esdrelon; puis, se dirigeant vers le sud, il s'abaisse et forme, après avoir perdu son nom, les collines et les vallées de la Samarie, son sommet le plus élevé n'atteint pas 2,000 pieds.

La montagne n'a plus d'autres habitants que des Druses disséminés dans les vallées, quelques Bédouins, et un grand nombre de chacals.

Il y a un autre mont Carmel au sud de Jérusalem, dont il est parlé au Ier livre des Rois; mais le premier est le plus connu : il était appelé quelquefois le *Carmel de la mer*. (Jos., XIX, 29.)

Déjà aux époques les plus reculées, on regardait cette montagne

comme un temple sacré où l'on venait adorer Dieu. Jamblique nous apprend que Pythagore se rendait souvent dans le temple qui y était de son temps. Vespasien monta sur le Carmel pour y consulter un prêtre nommé Basilide: il n'y avait alors ni temple ni statue, mais seulement un autel et la vénération du lieu[1].

Plusieurs peuples païens bâtissaient leurs temples ou allaient exercer leur culte religieux sur des montagnes, parce qu'ils croyaient par là être plus près de leurs dieux et plus facilement entendus. C'est de là que nous voyons si souvent les prophètes s'élever contre le culte que les Israélites rendaient sur les hauts-lieux.

Suétone parle également de l'oracle du Carmel. « Vespasien, dit-il, consulta l'oracle du dieu Carmel dans la Judée, qui lui promit un succès heureux pour tous ses projets, quelque grands qu'ils pussent être[2]. »

Pline parle du promontoire du Carmel et d'une ville du même nom qui était sur la montagne[3].

Mais c'est dans l'Écriture qu'il faut chercher la *gloire du Carmel*. Il est toujours désigné dans les prophètes comme un lieu plein de beauté, de fertilité et de délices; son nom même signifie *plantation, vigne de Dieu* : il était orné d'oliviers, de vignes, d'arbustes, d'herbes odoriférantes et d'arbres fruitiers[4]. C'est de là que dans le Cantique des Cantiques la tête parée de l'épouse est comparée au Carmel : *Ta tête est comme le Carmel : Caput tuum ut Carmelus, et comæ capitis tui sicut purpura regis vincta canalibus.* (C. VII, 5.) Isaïe dit que la *gloire du Liban* et la *beauté du Carmel* seront données à l'Église. (XXXV, 2.)

[1] Tacite, *Hist.*, l. II. Est Judæam inter Syriamque Carmelus : ita vocant montem deumque; nec simulacrum deo aut templum : sic tradidere majores; ara tantum et reverentia.

[2] Suétone, *Vie de Vespasien*, c. V.

[3] Promontorium Carmelum, et in monte oppidum eodem nomine. (Plin., l. V, c. XVII.)

[4] Lingua punica sive arabica, quæ hebrææ vicina est, adhuc hodie in Bætica amœnissimæ ac pulcherrimæ villæ vocantur *Carmenes*. Delrius, *Adagio* 970. — Carmelus maris, qui hebraice dicitur *Carmel*, sive *Charmel*, mons excelsus valde et nemorosus, nobilissimis vineis, oleis, arbustis, fructiferis arboribus, herbisque odoriferis abundans; ut ob summam rerum omnium copiam fertilitati et abundantiæ in Scriptura comparetur. (Adrichom., *in Issachar*, 19.)

Les prophètes Élie et Élisée, non-seulement y sont venus dans de certaines circonstances, mais ils y ont fait leur demeure, et le peuple y venait déjà pour adorer Dieu [1].

Nous avons vu que c'est sur le Carmel que Dieu a confondu les prêtres de Baal par le ministère du prophète Élie. Après ce miracle, « Élie monta au sommet du Carmel, et se prosterna contre terre, et il dit à son serviteur : Monte et regarde du côté de la mer. Le serviteur monta, regarda et dit : Il n'y a rien. Élie lui dit : Retourne par sept fois. Et la septième fois le serviteur dit : Voilà un petit nuage, comme le creux de la main, qui s'élève de la mer. Élie lui dit : Monte et dis à Achab : Mets les chevaux à ton char, et descends, de peur que la pluie ne te surprenne. Et, lorsqu'il allait d'un côté et d'un autre, le ciel se couvrit de nuages, le vent s'éleva, et il tomba une grande pluie. » (IIIe liv. des Rois, XVIII.)

Ce nuage a été considéré par les saints Pères comme le symbole de la sainte Vierge : c'est de là qu'il est dit, dans l'office de l'Église, qu'on bâtit une chapelle à la sainte Vierge sur le mont Carmel, *ubi Elias olim ascendentem nebulam Virginis typo insignem conspexerat* [2].

Élie ayant été enlevé dans un char de feu, son disciple *Élisée alla sur la montagne du Carmel*. (IVe liv. des Rois, II.) Il était sur cette montagne quand la Sunamite vint se jeter à ses pieds et lui dit que son fils était mort. Élisée alla avec elle, pria le Seigneur, et rendit cet enfant plein de vie à sa mère. (IVe liv. des Rois, IV.)

A l'exemple de ces prophètes qui venaient si souvent dans les solitudes du Carmel fortifier leur âme dans la pensée de Dieu, d'autres anachorètes [3] vinrent méditer les vérités éternelles sur cette montagne miraculeuse, et s'assurer « combien le repos et la soli-

[1] Ce que prouve évidemment le texte suivant du IVe livre des Rois. La Sunamite, après la mort de son enfant, voulant aller sur le Carmel, près d'Élisée, son mari lui dit : « Pourquoi vas-tu vers lui ? Ce n'est point aujourd'hui le premier jour du mois ni un jour de sabbat. » On y allait donc ces jours-là.

[2] *Breviar, rom. Officium B. M. V. de monte Carmelo*, XVI *jul.*

[3] Alii (viri sancti) ad exemplum Eliæ prophetæ in monte Carmelo vitam solitariam agebant in alvearibus modicarum cellularum, tanquam apes Domini dulcedinem spiritualem mellificantes. (Vitria, *Hist. Jeros.*, p. 1075.)

tude est une belle chose, ainsi que l'enseigne le Carmel d'Élie[1]. »

Il y a plus de deux mille grottes dans les vallées du mont Carmel : c'étaient des habitations naturelles offertes à la prière et au recueillement. L'entrée de la plupart des cavernes du mont Carmel est si basse, les corridors qui sont dans l'intérieur, si étroits et si tortueux, qu'il serait fort difficile d'atteindre ceux qui y chercheraient un asile. De là ce passage d'Amos (IX, 3) où le Seigneur dit, en parlant de sa vengeance sur la maison d'Israël : « S'ils se cachent au sommet du Carmel, j'irai les y chercher et les en ferai sortir. » C'est à cause de ses grottes et de ses forêts que le mont Carmel a été longtemps un repaire de voleurs[2].

On lit dans l'office de l'ordre des Carmes que, dès le premier siècle, des hommes pieux, voulant imiter la vie des prophètes Elie et Élisée et celle de saint Jean-Baptiste, se retirèrent sur cette montagne, et que, animés d'une tendre dévotion pour la sainte Vierge, qu'ils avaient eu le bonheur de voir et d'entendre, ils construisirent une chapelle sous son invocation, dans laquelle ils se réunissaient plusieurs fois par jour pour prier Dieu. Des auteurs assurent également que le mont Carmel fut un des lieux où sainte Hélène fit bâtir une église.

Il est difficile d'établir par des documents authentiques ces deux faits : le premier, qu'une église ait été dédiée à la sainte Vierge sur le Carmel l'année 83 ; l'autre, que sainte Hélène y en ait fait bâtir une pendant le quatrième siècle. Il faut consulter à cet égard la dissertation d'un des plus célèbres continuateurs de Bollandus, le P. Papebroch, *Vie de saint Albert*, 8 *avril*. S'il est certain que les anachorètes ont vécu sur le Carmel dès les temps les plus anciens, on ne saurait prouver, dit-il, qu'il y eût une église avant le douzième siècle. Voici le plus ancien document qu'on puisse citer à cet égard. Le prêtre Jean de Phocas, qui visita les Saints Lieux l'année 1185, s'exprime ainsi en parlant du Carmel :

« A l'extrémité de la montagne, du côté qui regarde la mer, est la grotte du prophète Élie, dans laquelle cet homme admirable passa une vie angélique, et fut ensuite enlevé au ciel. Il y avait ancienne-

[1] Nazianz., *Orat.* 16.
[2] Strab., XVI, 759.

ment dans ce même lieu une grande habitation, comme il paraît par les restes de constructions qu'on y voit encore aujourd'hui : mais elle a été détruite par le temps, à l'action duquel rien n'échappe, et par les fréquentes incursions des ennemis. Il y a quelques années qu'un moine, revêtu de la dignité sacerdotale, couvert de cheveux blancs, arriva de la Calabre et s'établit en ce lieu en conséquence d'une révélation du prophète. Il y fit parmi les restes de l'ancienne habitation un mur de clôture, y construisit une tour, y éleva une petite église, y réunit environ dix frères, et maintenant il habite ce saint lieu. » Qu'était-ce que cette grande habitation qui alors déjà était ancienne, et dont on ne voyait plus que les ruines? Nous n'avons à cet égard que des conjectures, sur lesquelles il faut consulter le savant travail du P. Papebroch.

Dans un ouvrage que j'ai trouvé au mont Carmel[1] à mon second voyage, j'ai puisé les renseignements suivants, que je m'empresse de reproduire.

Après la mort du prophète Élie, ses disciples, les fils des prophètes, reconnurent Élisée pour leur maître et lui dirent : « Voici que le lieu où nous demeurons avec vous est trop petit pour nous : allons jusqu'au Jourdain, et que chacun de nous prenne une poutre, et faisons-nous là un lieu pour y demeurer. » (IV Rois, VI, 1.) Plusieurs autres passages de l'Écriture prouvent encore que les disciples des prophètes menaient une vie commune, et que leur nombre était assez considérable. Saint Jérôme pense que les fils des prophètes étaient les mêmes que les Réchabites, dont Jérémie nous fait connaître le genre de vie. « Les enfants de la maison des Réchabites répondirent : Nous ne buvons point de vin; car Jonadab, fils de Réchab, notre père, nous a fait ce commandement : Vous ne boirez point de vin, ni vous, ni vos enfants jusqu'à jamais. Vous ne bâtirez point de maisons; vous ne sèmerez point de grains; vous ne planterez point de vignes, et vous n'en aurez point à vous; mais vous habiterez toujours sous des tentes, afin que vous viviez longtemps sur la face de la terre où vous demeurez. Et nous avons obéi à

[1] En voici le titre : *Compendio istorico dello stato antico e moderno del Carmelo, dei paesi adjacenti, e dell' ordine monastico orientale. Opera di Fra Giambattista di S. Alessio carm.* Torino, 1780.

la voix de Jonadab, fils de Réchab, notre père..... C'est pourquoi ainsi dit Jéhovah des armées, le Dieu d'Israël : Il ne manquera pas à Jonadab, fils de Réchab, des descendants qui se tiendront toujours devant ma face. » (Jérém., XXXV.)

Ainsi les Réchabites, et plus spécialement encore les Esséniens et les Thérapeutes, comme nous le verrons dans la suite, faisant vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, vivaient en commun loin du monde, sous des tentes ou des rochers, et s'occupaient de prières et de contemplation, c'est-à-dire qu'ils étaient les moines de l'ancienne loi, et pour cela ils sont loués dans l'Ecriture. C'était la vie d'Elie, d'Elisée, de saint Jean-Baptiste et d'une foule de saints personnages [1]. Ce genre de vie prépara les Thérapeutes à la réception de l'Évangile : aussi, selon un auteur juif, Philon, ils l'embrassèrent en foule aussitôt qu'il leur fut annoncé [2]. Plusieurs des disciples des prophètes qui avaient habité les solitudes du mont Carmel, étant devenus chrétiens, allèrent avec les apôtres prêcher l'Évangile sur toute la terre [3].

Selon une tradition locale, saint Joachim et sainte Anne, qui habitaient ordinairement à Safouriéh, à six lieues du mont Carmel, auraient eu sur cette montagne une maison pour leurs pasteurs, et y seraient venus plusieurs fois avec la sainte Vierge, d'où les ermites qui s'y trouvaient auraient eu occasion de voir la sainte famille; connaissant les Ecritures et doués qu'ils étaient du don de prophétie, ils ont pu facilement avoir le pressentiment de ce qui allait se passer, en apprenant de la bouche même de la sainte Vierge la présentation au temple et les autres événements qui la concernaient [4]. L'office de la Vierge du mont Carmel prouve que le sentiment de l'Eglise n'est pas opposé à cette tradition [5].

C'est aussi d'après de pareilles traditions qu'on dit que la sainte Vierge est venue sur le mont Carmel avec l'enfant Jésus, notam-

[1] Sur la vie contemplative des Thérapeutes, consultez : *Philo judæus, lib. de Vita contemplativa.*

[2] Voir aussi Euseb. Cæsarien., lib. II, *Hist. eccl.*, c. XVI et XVII. — *Officium B. M. V. de Carm.*

[3] *Compendio istor.*, les. II ; cap. V, p. 62.

[4] *Promp. Carm. dial.* 8. n. 140. — Joan. Hierosol., cap. XLII.

[5] *Brev. roman.* — *Off. B. V. de Monte Carmelo*, lect. IV.

ment en revenant de l'Égypte, ce qui est d'autant plus probable que le chemin de Nazareth passe au pied de cette montagne : dans la suite elle a sans doute aussi suivi la pieuse coutume des populations voisines, qui, aux jours de fête, quand elles ne devaient pas aller à Jérusalem, montaient sur la montagne sainte, disant avec Isaïe : *Ascendamus ad montem Domini*, pour y louer Dieu ; comme nous l'apprenons par la Sunamite. (IV Rois, IV, 23.) Jésus, pendant sa vie publique, prêchait non-seulement dans les synagogues de toutes les villes et de tous les villages de la Galilée, mais il alla même jusqu'à Tyr et à Sidon : *Et circuibat castella in circuitu docens. Et circuibat Jesus omnes civitates et castella, docens in synagogis eorum.* Il n'est donc pas probable qu'il ait négligé de se faire entendre aux habitants du mont Carmel, si rapprochés de Nazareth et si disposés à l'entendre. C'est dans la prévision de la présence du Sauveur sur cette montagne sainte qu'on pense que le prophète Isaïe s'est écrié : « Le Carmel et le Saron verront eux-mêmes la gloire de Jéhovah, la magnificence de notre Dieu. » (Isa., XXXV, 2.) Si notre Sauveur est venu prêcher dans les cités du mont Carmel, les apôtres et les disciples, qui le suivaient dans toutes ses courses, y sont venus aussi : *Et sequebantur eum discipuli sui.*

C'est ainsi qu'on déduit que notre Sauveur, la sainte famille et les apôtres ont sanctifié par leur présence un lieu qui avait été si bien préparé par les prophètes.

Ce ne sont là, il est vrai, que des inductions, qu'on n'est pas plus obligé d'admettre que le savant bollandiste que j'ai cité en commençant ; mais elles sont si conformes aux données historiques, et elles ont pour elles de si graves autorités, qu'on aurait tort de les rejeter légèrement.

On prétend qu'Élie, qui avait eu sur le Carmel la vision prophétique qui avait rapport à la sainte Vierge, consacra au même endroit un lieu de prière à celle qui devait être la mère de Dieu : *Sacra ædicula in monte Carmelo erecta ab ipso Elia Virgini parituræ*[1]. Les disciples d'Élie, après avoir embrassé le christianisme, touchés

[1] Joan. Hierosol., VIII, c. XIX.

de reconnaissance pour la mère de notre Sauveur, dont ils avaient pu admirer les vertus, eurent pour elle une dévotion particulière, et c'est pour cela qu'ils furent communément appelés les *Frères de la vierge Marie du mont Carmel : Quam ob rem Fratres B. V. Mariæ de monte Carmelo passim ab omnibus appellari cœperunt*[1]. La chapelle qui existait depuis longtemps n'aurait été que renouvelée et agrandie par eux, l'année 83 de notre ère. Josèphe d'Antioche écrivait déjà, l'an 130, que de pieux solitaires, imitateurs des prophètes Élie et Élisée, descendaient souvent du mont Carmel, où ils habitaient, et allaient répandre la foi de Jésus-Christ dans la Galilée, la Samarie et la Palestine[2].

Le Frère Carme, auteur du *Compendio istorico* dont je fais ces extraits, cite les noms de plusieurs saints personnages qui ont vécu sur le mont Carmel pendant les premiers siècles de l'Église.

Ce qui ne saurait être mis en doute, c'est qu'il y avait depuis longtemps sur le mont Carmel des ermites qui regardaient le prophète Élie comme leur modèle, lorsqu'un d'entre eux, nommé Bertold, les réunit en communauté. L'année 1209, Brocard, alors leur supérieur, s'adressa à saint Albert, patriarche de Jérusalem, qui leur donna une règle pleine de sagesse. Des prières très-fréquentes à l'église et dans leurs cellules, le jeûne de chaque jour excepté le dimanche, l'abstinence de la viande depuis l'Exaltation de la sainte croix jusqu'à Pâques, le travail des mains, le silence pendant une partie de la journée, telles sont les principales dispositions de la règle des *Frères de la Sainte Vierge du mont Carmel*, qui, avec les modifications apportées par le Saint-Siége, sont encore en vigueur aujourd'hui.

Cet ordre se répandit promptement en Europe, et surtout en Angleterre, où il y a toujours eu tant de piété, et où la vie catholique avait de si profondes racines avant les crimes et les persécutions de Henri VIII.

Saint Simon, du pays de Kent, étant devenu général de l'ordre, institua la confrérie du Scapulaire, pour réunir en un seul corps,

[1] *Brev. roman.* — *Offic. B. V. de monte Carm.*
[2] Joseph. Antioch., *Lib. de perfecta militia primitivæ Ecclesiæ*, cap. XII.

par des exercices de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la Sainte Vierge : Édouard I[er], roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, se mirent de cette confrérie.

En France, en Italie, en Espagne, on vit s'élever au milieu des forêts, sur le penchant des collines, au bord des ravins, de beaux ermitages, qu'il aurait fallu conserver pour l'ornement de l'Europe, puisqu'on ne tenait plus à les garder comme des écoles de morale. Sainte Térèse, qui rappelle tout ce qu'il y a de pur, de saint, d'ardent, d'aimable dans la vie monastique, était de l'ordre des Carmélites. On aime mieux voir aujourd'hui des hauts fourneaux que des clochers, des forgerons que des Carmes, et on fait disparaître tous nos anciens monuments religieux.

Les Turcs en ont fait autant sur le mont Carmel. En 1821, Abdallah, le fameux pacha de Saint-Jean-d'Acre, sous le prétexte que ce point pourrait être occupé et fortifié par ses ennemis (les prétextes ne manquent jamais pour détruire les couvents), renversa de fond en comble l'église et le couvent du mont Carmel, et, avec les matériaux, il bâtit à côté un palais, où il venait chercher la fraîcheur en été.

Voilà où en étaient les choses il y a quelques années; voyons ce qui s'est passé depuis.

On a dit : « Si vous voulez que le Louvre soit achevé, il faut le donner aux Capucins[1] : » les Carmes ont fait un bien autre prodige : ils ont failli bâtir le Louvre sur le Carmel; pour cela il ne leur a manqué que les dessins de Claude Perrault.

Le Frère Jean-Baptiste de Frascati avait été envoyé par ses supérieurs de Rome en Orient; il arriva sur le mont Carmel pour être témoin du vandalisme d'Abdallah-pacha, et pour pleurer sur la dernière pierre de son couvent à côté de la grotte du prophète Élie, seul asile qui restât aux religieux et aux pèlerins de Terre Sainte sur cette montagne révérée. Comme Élie, il se prosterna contre terre, fit sa prière et revint en Europe.

Il ne s'agissait de rien moins que de faire désavouer la conduite d'un pacha tout-puissant par le Grand Seigneur, d'obtenir un acte

[1] *Corresp. d'Orient*, tome IV.

de justice de la Porte, de recueillir dans notre Europe, qui détruit ses propres couvents, des sommes immenses pour en rebâtir un en Asie, de trouver un architecte, des ouvriers de toute espèce, des pierres de construction, des matériaux, du bois, de l'eau, sur une montagne où il n'y a rien....

Eh bien, ce nouveau miracle s'est encore opéré sur le Carmel; tout cela s'est fait et existe au su de tout le monde.

Sur les réclamations de la France, le sultan a rétabli les Carmes dans leurs anciens droits; il a même ordonné à Abdallah de rebâtir leur couvent à ses frais : c'était trop exiger d'un pacha. D'ailleurs, le Frère Jean-Baptiste avait d'autres ressources : il se mit à parcourir l'Europe. Il ne sait que l'italien : avec cela il alla à Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin; il fut accueilli dans les cours, chez les grands et chez les pauvres; chargé, comblé de politesses et de présents : sans s'en douter, le Frère Jean-Baptiste était devenu le *lion* de l'époque.

Pour lui, les poëtes faisaient des vers; les premiers artistes, des tableaux; les compositeurs, des morceaux inédits; les romanciers, des réclames; les grandes dames brodaient, organisaient des loteries et des concerts; pour lui, on a même vu un ministre déchu aller solliciter un ministre au pouvoir. J'ai vu sa liste de souscription, sur laquelle on trouvait pêle-mêle l'empereur d'Autriche et Louis-Philippe, la reine d'Angleterre et le roi de Prusse, M. de Rothschild et le primat de Hongrie, un cardinal et un curé de village, l'archevêque de Paris et Réchid-pacha : tous les pays, tous les rangs, toutes les religions, y étaient représentés. Le roi de Prusse avait même ordonné qu'il fût accordé au Frère Jean-Baptiste une place gratuite dans les diligences et sur les chemins de fer, pour qu'il pût faire sa quête où il voudrait dans toute l'étendue de ses États; et, chose étrange, un Carme en froc put parcourir sans insulte des pays protestants et des pays catholiques.

Voyant que Dieu bénissait son œuvre en Occident, il appela un collaborateur, le Frère Charles [1], pour la continuer; et lui, il re-

[1] Le Frère Charles a été accueilli en France avec un véritable enthousiasme. On se souviendra longtemps du concert qui a été improvisé à l'Odéon, le 1er juillet 1844,

tourna en Orient pour y aborder de plus grandes difficultés. Il est facile de bâtir en Europe quand on a des fonds; mais au désert, il faut plus que de l'or, il faut de la patience, avec une incroyable force de volonté. Le Frère Jean-Baptiste se fit architecte, maçon, tailleur de pierre; il façonna des ouvriers qui n'avaient jamais rien fait, jamais rien vu; il creusa des citernes dans le roc vif. Pendant six mois il ne pleut pas : il fait apporter de l'eau du pied de la montagne. *L'eau*, m'a-t-il dit, *nous coûtait plus que le vin.*

Qu'on se figure tout ce qu'il a fallu de peines, d'intelligence et de bonheur pour mener à bonne fin une œuvre aussi surprenante, aussi colossale que le couvent actuel du mont Carmel, qui est à la fois une église, un couvent, une hôtellerie, une forteresse, un lazaret; qui possède un orgue, une pharmacie, une bibliothèque. Les pèlerins y sont servis comme en Europe : on y trouve de la porcelaine et des cristaux, des sofas, des tableaux, des cartes géographiques, et mille autres choses que nous avons continuellement sous les yeux, et que nous ne savons apprécier que lorsque nous en sommes privés. Chaque clou de cet immense établissement vient d'Europe; quand on brise un verre ou qu'on égare un couteau, il faut écrire à huit cents lieues pour les remplacer.

en faveur de l'*œuvre du mont Carmel,* et des applaudissements qui éclatèrent dans toutes les parties de la salle lorsque le président, M. le comte de Fernig, parut, accompagné du Frère Charles. Qu'on me permette de citer ici une cantate composée par M. Émile Deschamps, qui a été chantée dans cette occasion.

I

Nos paladins et notre armée,
Sous Bonaparte et Godefroy,
Ont des palmes de l'Idumée
Couronné la France et le roi.
Beaucoup, par le sabre ou la bombe,
Sont morts d'un trépas immortel...
Et qui les dota d'une tombe?
Notre-Dame du mont Carmel.

II

De nos jours, bravant mille obstacles,
Les brillants pèlerins des arts
De la gloire au sol des miracles
Vont tenter les nobles hasards.
Le tigre, la faim les assiége,
Ou l'Arabe encor plus cruel...
Et qui les soutient, les protége?
Notre-Dame du mont Carmel.

III

Un moine vient tendre à l'aumône
Ses deux mains pour le saint couvent;
La France encor s'émeut et donne,
Elle qui donna si souvent!
De votre or emportant l'offrande,
Le bon Frère va, près du ciel,
Prier, pour que Dieu vous le rende,
Notre-Dame du mont Carmel!

Le couvent du mont Carmel est aujourd'hui, non pas le Louvre assurément, mais, sans contredit, le plus grand et le plus bel édifice de la Syrie et de la Palestine. « Il est vaste, dit M. le maréchal Marmont, très-bien construit et disposé pour la défense. On pourrait y soutenir un siége, et, pour peu que l'on voulût résister, il serait imprenable pour des gens qui l'attaqueraient sans canon de gros calibre. Les portes sont revêtues de fer, défendues par un flanquement et des feux de protection; des créneaux et des meurtrières sont ouverts dans toutes les directions, et la terrasse est défilée des hauteurs qui la dominent. »

Depuis la restauration du mont Carmel, on hisse sur le couvent le pavillon français les jours de fête et dans toutes les grandes occasions. Je crois qu'on eût mieux fait de conserver l'ancien pavillon du mont Carmel, c'est-à-dire, la *bannière de la Sainte Vierge :* c'est elle qu'on voyait flotter sur la montagne sainte, aux jours de fête, du temps de saint Louis, roi de France [1]; et le saint roi, arraché au naufrage par la protection de Notre-Dame du mont Carmel, n'a pas prétendu lui enlever sa bannière. Les rois de France ont été honorés du titre de *protecteurs des religieux du mont Carmel* [2], et même de tous les couvents catholiques de Terre Sainte; et ce n'a pas été un vain titre, car dans mille occasions leur protection a été

[1] Nei giorni festivi vedendo da noi esposto lo *stendardo di Nostra Signora,* si recano (i cristiani) alla nostra chiesa per assistere alla S. messa, o per sentire qualche spirituale esortazione dei religiosi. (*Compendio istorico del Carmelo,* etc., cap. x, p. 373.)

[2] Lorsqu'en 1767 les religieux du mont Carmel, chassés de leur ancien couvent par le gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, furent obligés de le transporter au lieu où il se trouve aujourd'hui, ils firent graver sur la pierre fondamentale l'inscription suivante, dans laquelle ce titre est solennellement exprimé :

D. O. M.

Primum universi christiani orbis sacellum Deo optimo maximo, in honorem BB. Virginis Mariæ in terris adhuc agentis, ab Eliæ sectatoribus in vertice Carmeli dicatum, a Saracenis an. christianæ æræ circiter 1290 penitus eversum, summo pontifice Clemente XIII, Romanorum imperatore Josepho II, Galliarum rege Ludovico XV, hujus conventus nostrarumque missionum speciali protectore, congregationis præposito Michaele a sancto Philippo, sub ejusdem BB. Virginis Mariæ, S. P. N. Eliæ, totiusque sacræ familiæ auspiciis, vicarius loci lapidem primum ad restaurationem die xv novembris Beatæ Virginis sacra, anno 1767, posuit.

a plus puissante; mais ils n'ont jamais exigé, que je sache, des démonstrations qui n'auraient pas rendu leur protection plus efficace, et qui auraient pu éveiller des susceptibilités nationales nuisibles à nos établissements religieux. Tous les couvents de Franciscains en Palestine sont sous la protection spéciale de la France, et pourtant ils n'ont pas d'autre pavillon que celui de Terre Sainte. C'est précisément sous le règne de Louis-Philippe, époque où l'on a le moins protégé nos missionnaires en Orient, que le faux zèle de quelques employés subalternes a soulevé le plus de prétentions. Quiconque aime la Terre Sainte doit désirer qu'il y ait le plus parfait accord entre toutes les puissances catholiques pour la protéger, et qu'on évite ce qui peut provoquer des rivalités et amener des conflits.

J'avais vu à Vienne le Frère Jean-Baptiste, et j'avais été assez heureux pour lui rendre quelques légers services. Nous nous étions quittés, il y a quelques années, comme deux frères qui ne pensent plus se rencontrer ici-bas. *Au revoir là-haut!* m'avait-il dit en m'embrassant; et j'avais ajouté : *Auparavant sur le mont Carmel!* sans me douter que je disais si vrai.

A peine arrivé, je demandai à voir le Frère Jean-Baptiste; on me dit qu'il avait la fièvre : je montai dans sa petite cellule; il était sur son lit, tout habillé. *Je viens vous rendre ma visite*, lui dis-je. Il sauta de son lit pour s'assurer que ses yeux ne le trompaient pas, puis il ajouta : *Dieu est toujours bon pour le Frère Jean-Baptiste! Venez et donnez-moi des nouvelles de tous mes bienfaiteurs. — Hélas! ils sont tous en fuite. — En fuite! mais, si tous les braves gens sont en fuite, que reste-t-il?... Dieu est juste : cela ne durera pas.* Après que nous eûmes longuement causé de la situation de l'Europe, qu'il connaissait très-imparfaitement, il alla chercher une bouteille de vin de Malaga, et me la montrant : *Voyez ce cachet* (c'était celui de la cave impériale); *c'est la dernière*, me dit-il; *la famille impériale, que Dieu bénisse, nous a fait beaucoup de bien : à dîner nous boirons ce vin à sa santé. — Et la fièvre! — Va pour la fièvre de la reconnaissance! celle-là n'a jamais tué personne.* Je lui parlai de son couvent. — *C'est le bon Dieu qui a tout fait*, me répondit-il, *et les bonnes gens.*

Le Frère Jean-Baptiste a fait plusieurs fois le voyage d'Europe pour venir solliciter des secours, et se procurer tout ce dont il avait besoin. Mais il ne s'est pas contenté de faire un appel à la charité, il a aussi eu recours à l'industrie. Quand il vint la première fois sur le Carmel, après y avoir répandu ses larmes et ses prières, il parcourut les environs, et il trouva quelque part sur le chemin de Nazareth une chute d'eau. Le terrain appartenait à un Turc : le Frère lui fait voir le parti qu'on peut en tirer; ils font un contrat, le Turc avance les fonds, le moine y met son talent, et de beaux moulins fournissent aujourd'hui de la farine à toute la contrée, et d'honnêtes bénéfices aux sociétaires.

Qu'est devenu le fameux kiosque d'Abdallah, qui se dressait menaçant sur la pointe la plus avancée du Carmel, à cent pas du couvent? Eh, mon Dieu! ce que deviennent toujours les œuvres d'iniquité : le palais du pacha a été abandonné. Les Grecs, qui se montrent partout en Orient là où il y a quelque avanie à faire aux catholiques, voulurent s'emparer des dépouilles d'Abdallah, qui appartenaient à tant de titres aux Pères Carmes; plusieurs fois ils essayèrent de s'y établir; un jour, entre autres, ils vinrent au nombre de soixante ou quatre-vingts pour en prendre définitivement possession. Les religieux voulurent s'y opposer, leur prouvant que le terrain et les pierres qui avaient servi à la construction de l'édifice étaient à eux; mais les Grecs étaient en force, les raisons ne servirent qu'à les irriter : les religieux furent obligés de se retirer, et ils allèrent avertir le Frère Jean-Baptiste, qui était malade. Il sortit, et de tout loin il s'écria : *In nome di Dio, canaglia*[1]*!*... Le prophète Élie aurait difficilement produit plus d'effet : les Grecs se sauvent par-dessus les rochers, à travers les ravins, les précipices; ils s'écoulent comme la pluie des torrents; il n'en reste pas un seul. Ce fait a passablement d'analogie avec un autre arrivé au mont Carmel le 1er du mois d'août 1653. A onze heures de la nuit, des voleurs forcèrent la porte du couvent, où se trouvait alors le P. Prosper, qui, lui aussi, avait retiré des mains des infidèles les sanctuaires du mont Carmel et les avait consacrés à la charité et à

[1] « Au nom de Dieu, canaille !... »

la prière. Le P. Prosper, hors d'état de résister à ces hommes armés, eut recours au prophète Élie, et il prononça d'une voix forte ces paroles de l'Écriture : « Le prophète Élie se leva comme le feu, et sa parole brûlait comme un flambeau. » (Eccli., XLVIII, 1.) Les brigands, frappés de terreur, se sauvèrent comme s'ils eussent déjà senti le feu du prophète[1].

Pour enlever le dernier prétexte à de pareilles visites, le Frère Jean-Baptiste a acheté le palais du pacha, qui sert aujourd'hui d'hospice aux Levantins.

L'église du mont Carmel, dédiée à la Sainte Vierge, quoique simple, est fort belle. Au fond de la nef est la grotte du prophète Élie; le chœur est bâti au-dessus; un tableau représentant la mort de saint Louis le décore : il a été envoyé par M. de Pariset. On descend dans la grotte par quelques marches; elle est fort vénérée, aussi bien par les Turcs et les Druses que par les Grecs et les catholiques. Le couvent enferme l'église de toutes parts, de sorte qu'on n'en voit rien à l'extérieur, excepté le dôme qui la surmonte.

C'est sur le maître-autel que se trouve la belle et célèbre statue de la Sainte Vierge que tout le monde connaît. Les anciens tableaux ont été en partie transportés en Europe du temps des persécutions : il y en a un à Bologne. La statue du prophète Élie est dans la grotte au-dessous du chœur.

Devant le couvent, il y a un jardin en terrasse; au milieu s'élève une chétive pyramide, en attendant un monument plus convenable : c'est là qu'on a enseveli une quantité de soldats français, morts sur le mont Carmel en 1799. A cette époque, le couvent avait été converti en hôpital pour les blessés et les pestiférés.

Bonaparte y monta un jour après la levée du siége de Saint-Jean-d'Acre; il passa devant ces malheureux, mais sans les toucher, quoiqu'on ait tant de fois célébré ce fait, qui eût été d'ailleurs aussi inutile qu'imprudent. Après la retraite de l'armée française, les Turcs les massacrèrent tous, et laissèrent leurs ossements épars sur la montagne. Lorsque les PP. Carmes furent rétablis dans leur

[1] Quaresmius, *Elucid.* T. S.

couvent, ils les recueillirent pieusement, les portèrent avec respect dans le tombeau qu'ils leur avaient préparé, et célébrèrent pour ces victimes d'un double fléau un service funèbre solennel.

Dans le voisinage, on voit quelques ruines : elles sont probablement les restes d'un petit fort construit par les Templiers en 1217.

Le plus ancien sanctuaire du mont Carmel est celui qui est appelé la *Colline du sacrifice d'Élie*. On croit que le prophète Élisée se trouvait au même lieu quand la Sunamite vint se jeter à ses pieds [1].

La grotte appelée l'*École des Prophètes* se trouve au pied de la montagne; elle est habitée par un *santon* musulman.

C'était la synagogue où les fils des prophètes étudiaient les Écritures et se livraient aux saintes contemplations; une petite grotte attenante, où l'on croit qu'Élie allait souvent faire sa prière, a été tenue en grande vénération par ses disciples. Elle est appelée la *grotte de saint Élie de Keder*. Les Carmes l'ont nommée la *grotte de la Madone*, parce que l'on croit que la Sainte Vierge l'a habitée en revenant de l'Égypte, et en se rendant à Nazareth avec quelques saintes femmes après la dispersion des apôtres [2]. Quelques-unes de ces femmes s'établirent dans une maison voisine, où elles fondèrent un monastère qui existait encore du temps de saint Jacques de Porphyrion; c'est là que se retira, après sa conversion, une femme qui avait voulu le séduire [3]. Les Frères Carmes eurent longtemps en leur possession ces différents sanctuaires, qui étaient visités par un grand nombre de pèlerins; ils y furent souvent inquiétés par les infidèles, et à la fin ils y furent tous massacrés [4]. L'École des Prophètes est convertie en mosquée depuis l'année 1635. Sur les parois de la synagogue, on distingue encore quelques restes d'inscriptions grecques fort anciennes. D'après la forme des lettres, elles doivent être des premiers temps du christianisme. Elles ont été copiées en 1820 par M. Scholz; il serait impossible de les copier aujourd'hui [5].

[1] Scripta Carmeli et Ludov. a S. Teresia.
[2] Lezan., an. Christi 40, n. 6.
[3] Bolland. in vita S. Jacobi Porphyrion.
[4] *Compendio istorico*, etc., p. 582.
[5] Scholz, *Reise*.

Outre cette école des prophètes, ou cette synagogue, il y avait dans l'intérieur de la montagne, notamment dans la *vallée des Martyrs*, dont je parlerai bientôt, des grottes appelées *cavernes des Fils des prophètes*, où ceux-ci se retiraient quand ils n'étaient pas occupés dans la synagogue, où ils venaient prier trois fois par jour[1].

D'après un passage du Talmud, cité par Reland, la pêche des coquillages qui donnaient la pourpre se faisait tout le long de la côte, depuis l'Échelle de Tyr jusqu'à Caïpha. Aujourd'hui encore, c'est aux points désignés par les auteurs les plus anciens, comme Tyr, Dora, le cap Carmel, qu'on trouve la plus grande quantité de coquillages. Le nom de la ville de Porphyrion, qui devait se trouver dans les environs du mont Carmel, indique aussi qu'on y préparait la pourpre. C'est sans doute à cela que Salomon fait allusion en disant à l'épouse, dans le Cantique des Cantiques : « Ta tête, sur toi, est comme le Carmel, et les cheveux de ta tête comme la pourpre. » (Cant., VII, 5.)

Dans la petite plaine qui est au pied du mont Carmel, et à une centaine de pas du bord de la mer, j'ai trouvé des rochers qui n'ont que dix ou douze pieds de hauteur : ils sont tout percés de grottes sépulcrales extrêmement anciennes. J'ai découvert plus tard que Benjamin de Tudèle en a déjà fait mention, et les a prises pour des tombeaux des Juifs.

Plusieurs protestants qui ont visité le Carmel ne comprennent pas ce que des moines sont venus faire sur cette montagne, et ils ont trouvé bon d'exprimer leur blâme, non-seulement dans leurs ouvrages, mais jusque dans le livre où s'inscrivent les étrangers; ils ont pris le couvent pour une auberge, et ils ont payé leur hospitalité par des livres sterling et des calomnies, comme si le dévouement se payait avec de l'or, et si l'ingratitude était moins odieuse pour

[1] Elias et ejus discipuli de eorum tabernaculis et speluncis egredientes ad domum illam tribus vicibus quotidie conveniebant, non quidem ad refectionem corporalem, vel ad aliqua corporis ministeria peragenda, sed ad Creatorem omnium litaniis et orationibus suppliciter placandum, et ut unusquisque eorum cum Propheta diceret : Vespere, mane et meridie, narrabo et annuntiabo; et exaudies vocem meam. (*Joan. Patriar. Hierosol.*)

s'il n'a pas toujours reçu le doctorat, il a étudié à l'école de la charité, il traite ses malades avec affection et dévouement, et il prie pour eux; le bon Dieu fait le reste : « Celui qui sème dans les bénédictions moissonne aussi dans les bénédictions. » Vivre dans la retraite comme Élie, prier Dieu sur la montagne comme Moïse, accueillir les étrangers comme Tobie, soigner les malades comme le bon Samaritain, tâcher d'éviter le mal et de faire le bien, puis, au sortir de cette vie, aller avec humilité et confiance solliciter les miséricordes du Seigneur... voilà ce que ces moines font sur le Carmel, et pas autre chose.

Dans ce moment, ils sont douze, six prêtres et six Frères laïques.

Un des plus illustres pèlerins qui aient été sur le mont Carmel, c'est le roi saint Louis. Ayant appris la mort de sa mère, il s'en retournait en Europe, lorsqu'il fut assailli par une violente tempête. Son vaisseau, jeté sur cette côte, y périt; mais le saint roi, qui avait invoqué la protection de Notre-Dame du mont Carmel, fut sauvé avec tous les siens. Pour rendre grâces à Dieu et à sa divine mère, il voulut monter la nuit même sur la montagne sainte. Il visita tous les sanctuaires, y fit ses dévotions, et en partant il emmena six religieux[1] pour établir le même ordre en France.

La pointe du mont Carmel est dangereuse : un bâtiment anglais y a péri il n'y a pas longtemps. Un autre naufragé est venu échouer sur cette côte : c'est un pauvre mécanicien d'Alsace, protestant, autant qu'il m'en souvient. Après avoir parcouru l'Europe et l'Asie pour se créer quelques ressources; après avoir perdu ses parents et ses amis dans sa patrie, et ses petites épargnes chez les Turcomans, il est venu frapper à la porte d'un couvent. Bien accueilli dans son dénûment, il a songé à payer sa dette de reconnais-

[1] Un des Pères Carmes fit en cette occasion les vers suivants.

Multaque perpessus fortis discrimina, tandem
Carmeli juga conscendit, nostrosque revisit
Per montis spelæa Patres, ubi vixerat olim
Maximus Helias, secumque ad gallica duxit
Littora plerosque illorum : sic nostra propago
Venit ad Occasum, terramque exivit in omnem.

An. mem. Carm., *et Parad. Carm. in vita S. Ludovic. regis* (11), *Parad. Carm.*, p. 444.

leur dévouement : hommes sans religion, ils voulaient détruire un établissement religieux. Demander de sang-froid ce que ces moines font là, c'est peut-être plus odieux encore[1]. En Orient, tout le monde ne saurait voyager en prince : que deviendraient les pèlerins pauvres, s'ils n'avaient pas leurs étapes marquées, à travers les déserts de la Palestine, dans les couvents des Carmes et des Franciscains? Il arrive même tous les jours que les détracteurs de ces moines sont trop heureux d'aller réclamer leur hospitalité. Où en sommes-nous donc venus pour que la charité même ne soit plus comprise?

Au reste, je n'ai signalé que de déplorables exceptions : l'empressement avec lequel toute l'Europe catholique et protestante a contribué au rétablissement du couvent du mont Carmel fait assez voir que l'œuvre évangélique de ces bons religieux a été partout comprise.

Le mont Carmel, quoique dépouillé en grande partie des forêts, des vignes et de la culture qui l'ornaient autrefois, conserve de beaux restes de son antique splendeur : des arbres couronnent son sommet, et des plantes rares et odoriférantes embaument ses coteaux[2]. Les arbres sont isolés, il est vrai; les rochers percent à travers le feuillage des arbustes; mais en Palestine la moindre touffe de verdure a son prix. Les religieux cueillent ces plantes, dont ils font une liqueur fort belle, et très-estimée comme remède dans plusieurs maladies. Leur petite pharmacie est assez bien fournie, et les Arabes viennent de fort loin pour chercher des remèdes. Dans presque tous ces couvents, il y a un Frère qui a quelques notions de médecine;

[1] « Les Frères sont quinze : le Carmel, la gloire du Carmel, l'établissement du Carmel, voilà leur dada. Frère Charles reçoit les étrangers, les autres disent les offices, travaillent au jardin, surveillent quelques cultures. Les Frères ont l'air d'excellentes gens : que font-ils là? à quoi bon? est-ce là le service de Dieu? Tout cela ne m'empêche pas d'aimer les moines... et c'est justement parce que j'aime les moines que je n'aime pas l'état monastique. » (M[me] de Gasparin, *Journal d'un voyage au Levant*, tome III.)

C'est justement parce que j'aime les chrétiens que je n'aime pas le christianisme qui les fait : voilà un argument qui mérite d'être conservé.

[2] Voyez le catalogue des plantes du mont Carmel dans l'excellent ouvrage intitulé : *Reise in das Morgenland, von D[r] G.-H. von Schubert*, tome III, p. 212.

appelé le *couvent de saint Brocard* sont à deux cents pas plus haut. C'est là qu'habitait ce saint religieux, en qualité de prieur général, lorsqu'il demanda à saint Albert, patriarche de Jérusalem, une règle pour les religieux de son ordre. Ce couvent, souvent saccagé par les Sarrasins et les Arabes, est abandonné depuis longtemps. Il fut complétement détruit l'année 1238 par une troupe de Sarrasins, qui tuèrent tous les religieux qui s'y trouvaient, traînèrent leurs cadavres jusqu'auprès de la fontaine d'Élie, et en remplirent le bassin dont j'ai parlé. Des auteurs portent à quarante mille le nombre des Carmes et des Carmélites martyrisés de la sorte en Orient à différentes époques. En 1291, cent religieux furent massacrés à la fois sur le mont Carmel pendant qu'ils chantaient le *Salve Regina*. Plusieurs saints vénérés par l'Église, entre autres saint Albert, patriarche de Jérusalem, saint Bertold, saint Brocard, saint Cyrille, saint Ange, etc., ont habité le couvent de cette vallée. Tout près de ces ruines, il y a une petite source, qui cache son eau fraîche sous la voûte d'un rocher; souvent elle ne donne de l'eau que goutte par goutte, et en pleurant, comme disent les auteurs : on l'a confondue avec la fontaine d'Elie, qui est beaucoup plus abondante.

Si on se fraye un passage à travers les épaisses broussailles qui garnissent cette colline, et si on monte à quatre ou cinq cents pas au-dessus du couvent, on arrive au sommet du monticule dans un endroit assez aride aujourd'hui, qu'on appelle le *jardin d'Élie*, ou le *champ des Melons*. Voici sa légende.

Le prophète Élie, passant en ce lieu, vit un homme qui gardait un champ de melons; comme il avait faim, il le pria de lui en donner un. « Un melon? lui dit cet homme, je n'en ai point : ce que vous voyez, ce sont des pierres. — Eh bien, que ce soient des pierres! » répondit le prophète en continuant son chemin. Les melons furent changés en pierres, et depuis ce temps on en trouve toujours en ce lieu comme preuve de la dureté et du châtiment de cet homme [1]. Des auteurs prétendent qu'on y trouve aussi des pierres qui ont la

[1] Doubdain, *apud Olaum Dapperum Syriæ*, p. 78. — Thevenot, *Itinerar.*, l. II, p. 303. — Troilo, *Orientalische Reise-Beschr.* 68. — Geramb, *Pèlerinage*, tome II, lettre 40°. — Monconys, *Journal de voyage*, p. 329.

forme de différentes autres espèces de fruits, par exemple, des pêches et des olives : pour peu que l'imagination s'en mêle, je ne sais ce qu'on n'y trouvera pas.

Ces pierres, qui deviennent de plus en plus rares sur le mont Carmel, sont de la grandeur et de la forme d'un melon; leur masse est composée d'une roche calcaire dans laquelle il y a des géodes de pierre de corne; vides à l'intérieur, leur cavité est tapissée de cristaux de quartz. Elles ont été souvent décrites[1], et on en voit dans les principaux musées, qui proviennent, soit du mont Carmel, soit de différentes autres localités, notamment de la Saxe, de la Bavière et de la Transylvanie.

Un auteur instruit les appelle des prodiges, non du prophète Élie, mais de la nature, et il s'étonne des fables qui ont été faites à leur sujet *pour remplir la bourse des moines*. Ces pauvres moines! s'ils n'avaient d'autres ressources que la vente des melons de pierre, ils seraient bien vite réduits à prier le prophète Élie, qui

[1] Hi melones, ait Cornelius de Bruyn, lapidei externe, eadem figura ac veri præditi sunt, quidam sphærica, alii oblonga, eadem quoque ac veri gaudent magnitudine, corticeque ejusdem fere crassitiei. Diffracti cavitates ostendunt instar verorum fructuum, odorem etiam aliqualem non ingratum spirantes. Præterea refert se una cum melonibus etiam olivas accepisse lapideas, quas addita figura illustrat. (*Reysen door Klein Asia*, p. 306.)

Voici la description qu'en donne Breynius.

Sunt nimirum lapides conglobati, nunc sphæroidei, nunc ferme sphærici, variæ magnitudinis; ab ovi gallinacei enim ad mediocris melonis, imo majoris, ut ex partibus eorum quas depictas mihi transmisisti concludi potest, adscendunt dimensionem, immersi saxo arenario satis duro, diluti cinerei coloris, a quo liberati superficie gaudent æquali non nihil scabra, coloris grisei, sæpius ferruginei dilutioris. Diffracti in meditullio cavitatem fovent irregularem plerumque, nunc majorem, nunc minorem, lapidis magnitudini ut plurimum proportionatam, minutis crystallinis concretionibus, diaphanis et splendentibus, cuspidibus sæpius hexangulis, versus globi centrum directis, undique vestitam; sive ut melius explicem, ipsa lapidis substantia, quæ marmorea est, polituram admittens, flavescentis coloris instar marmoris fere florentini, dimidium pollicem, subinde integrum, pro magnitudine speciminis, crassa, quamvis etiam in eodem specimine non ubique æqualis, cujus margo circumcirca ad dimidii straminis crassitiem, dilutiore colore se a reliqua substantia distinguit, et quasi corticem mentitur, in interna cavitate circumcirca in crystallos efflorescit. (Johannis Phil. Breynii *Epistola de Melonibus petrefactis montis Carmel vulgo creditis ad D. Joh. Anderson. Lipsiæ*, 1722.)

Videatur Agricola, *De natura fossilium*, l. V, c. XVII; — Wormii Museum, p. 222. — Ferrando Imperat., *Hist. nat.*, L. XXIV, c. XIX.

protége cette montagne, de rendre à ces melons leur premier état.

Nous n'avons appris à admirer que les poétiques et sublimes mensonges dont est entourée l'antiquité païenne, et nous n'avons que des dédains pour les naïfs récits de nos pères. Chacun devrait savoir discerner les chroniques populaires d'avec la croyance religieuse. S'il est permis de rapporter les récits fabuleux des temps héroïques sans blesser la vérité de l'histoire, pourquoi ne le serait-il pas de recueillir, sans offenser la science moderne, les chroniques des anciens pèlerins, qui ont toutes un caractère moral, et qui peignent si bien la naïveté de temps plus simples, si vous voulez, mais probablement plus heureux que les nôtres[1]?

J'ai passé plus d'une heure sur cette montagne à chercher des melons. La récolte n'a pas été abondante; car, bien que nous fussions quatre ou cinq personnes, c'est à peine si nous pûmes en découvrir quelques-uns qui fussent à notre convenance : ils étaient tous ou trop grands, ou difformes, ou brisés, ou tellement incrustés dans le roc, qu'il était impossible de les avoir sans instruments, et sans y employer beaucoup de temps. J'en ai rapporté quelques-uns, qui sont grands, les uns comme un œuf de poule, d'autres comme un œuf d'autruche. J'aime trop mon prochain pour ne pas conseiller, même à ceux qui accusent les moines, pour le cas où ils voudraient s'enrichir en vendant de ces melons, de tâcher de se procurer un emploi plus lucratif. Les moines, du reste, sont assez malhabiles pour déprécier eux-mêmes leur marchandise; car le Frère Carme auteur du *Compendio* a consacré tout un chapitre de son livre à prouver que ces prétendus melons miraculeux ne sont que des *scherzi della natura*[2] : l'expression n'est peut-être pas savante, mais elle est franche, ce que n'est pas l'accusation qu'on adresse à ces pauvres religieux.

30 *septembre*. Il fallut prendre congé du Frère Jean-Baptiste. « Cette fois, me dit-il, c'est sérieux : j'ai soixante et onze ans; j'ai

[1] Voyez tome III, chap. XXXII, *des Pois pétrifiés de Bethléem*, et chap. XLII *des Langues de vipères de l'île de Malte*. Voyez aussi, sur les *monnaies pétrifiées de la Transylvanie*, Car. Clusius, *in Nomenclatore plantarum Panonicarum*. — Joh. Jac. Scheuchzerus, *in Specim. Litho. Helvet.*, p. 31, *et in Oryctogra. Helv.*, p. 326.

[2] « Jeux de la nature. » *Compendio istor.*, cap. XV, p. 389.

fini mes voyages.... il ne m'en reste plus qu'un.... ce sera quand le bon Dieu voudra. Ici ou là, prions l'un pour l'autre [1]. » J'étais trop ému pour lui répondre. J'allai serrer la main au Père gardien, au Frère Charles, au Frère Clément, qui m'avaient servi avec tant de cordialité, et qui étaient occupés à remplir toutes nos poches de provisions pour la route. Après une dernière visite à la Sainte Vierge, je montai à cheval, et nous descendîmes la montagne par le côté opposé à celui de Caïpha.

Avant d'aller plus avant sur cette *terre des souvenirs*, disons un mot des traditions. Ici, le présent n'est rien; car l'homme, aveugle instrument de la colère divine, a tout détruit. Julien l'Apostat, au moment où il croit résister à Dieu, exécute ses éternels décrets en renversant les dernières pierres du temple aussi bien que l'ange exterminateur qui frappe l'armée de Sennachérib; aujourd'hui encore, le stupide fellah qui, pour avoir quelques ramées, met le feu aux montagnes de la Galilée [2], obéit aux prophéties comme ce soldat romain qui jette un tison enflammé dans le temple de Jérusalem malgré les ordres de Titus. Le présent n'est que le terrible accomplissement des divines vengeances : c'est ce que nous pourrons observer à chaque pas. Mais, pour comparer les deux époques, il ne suffit pas de constater l'état actuel de la Palestine, il faut évoquer les anciens souvenirs, c'est-à-dire, les traditions. Le pèlerin chrétien qui veut lire sur la page miraculeuse qui s'étend du mont Sinaï jusqu'à Damas, et du Jourdain jusqu'au Carmel, l'histoire de sa rédemption au lieu où elle s'est opérée, doit repeupler toutes ces contrées désertes, et relever pour un instant tous ces monuments détruits; mais tant de nations, tant de siècles, tant de malédictions, ont passé sur cette terre désolée, que souvent on ne retrouve plus la moindre trace, non-seulement des monuments, mais des cités et des peuples tout entiers. Peu importe au chrétien plein de foi : son culte n'est pas un culte de pierres; ce qu'il vient chercher à travers tant de fatigues, c'est Dieu; il vient l'adorer là où il a fait éclater plus particulièrement sa puissance et sa bonté infinies. S'il

[1] Le Frère Jean-Baptiste est mort peu de temps après.
[2] Voir au volume III[e], chap. XLI, l'article sur le déboisement de la Palestine.

retrouve le Calvaire, la grotte de Bethléem, le Jourdain, il les vénère comme des lieux sanctifiés par la présence de Jésus-Christ. Il cherche partout les traces de son Rédempteur et de ses miracles, heureux s'il découvre une fontaine où l'homme-Dieu s'est désaltéré, une pierre où il s'est reposé, un sentier qu'il a suivi; s'il considère tout cela avec respect, est-ce la pierre ou la fontaine qu'il adore? il faudrait avoir un cœur bien mal fait pour le supposer. Ce pèlerin se trompe peut-être; on a surpris sa piété, ou les preuves ne sont pas assez évidentes aux yeux de la raison... Et qu'importe, au fond? celui qui lit dans les cœurs sait bien à qui ces hommages s'adressent. Faut-il pour cela tout admettre sans discernement, sans preuves, sans examen? A Dieu ne plaise! La première qualité d'un pèlerin, c'est la foi sans doute : rien de plus déplacé qu'un touriste sceptique sur la terre sacrée; mais, avec beaucoup de foi et de piété, un peu de science n'est pas inutile. Ainsi les deux grands écueils sont de tout rejeter et de tout croire; mais le premier est incomparablement plus dangereux que le second. Aller du Prétoire au Calvaire et du jardin des Oliviers chez Caïphe en disant : « On ignore si Jésus a suivi tel chemin ou tel autre; je viendrai faire ma prière quand on l'aura découvert, » c'est aussi insensé que peu chrétien. Nous avons vu dernièrement des pèlerins s'en aller à Bethléem, au saint sépulcre, à Nazareth, et secouer partout la tête en disant : *Je ne sais pas*. En accusant vingt siècles de superstition et d'erreur, il vaudrait bien la peine de faire au moins quelques recherches pour détruire les traditions qui existent et asseoir quelque chose à leur place; mais établir, ce n'est pas ce qu'on veut : on veut tout nier pour être dispensé d'adorer; c'est-à-dire, cacher son impiété derrière quelques lambeaux de science, ou plutôt d'orgueil. Combien j'aime mieux la simplicité de ces pieux fidèles qui, ne sachant pas par quel chemin Jésus allait de Béthanie à Jérusalem, font plusieurs fois cette course par des sentiers divers pour être assurés d'avoir parcouru celui qu'a suivi notre Sauveur! cette simplicité vient de l'amour, le dédain vient de la haine. Ici, au reste, il ne s'agit pas d'articles de foi : on peut aller au ciel en croyant que l'empreinte qui est au sommet du mont des Oliviers est celle du pied de Jésus-Christ comme en le révoquant en doute.

Bien des protestants croient que, lorsqu'on parle *de traditions*, il s'agit toujours pour nous de cette tradition apostolique que nous égalons à l'Écriture, selon ce précepte de l'Apôtre : *Mes frères, demeurez fermes, et conservez les traditions que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par notre lettre* (II Thess., II, 14) : pour nous faire sérieusement de pareils reproches, il faut plus que de la simplicité. C'est un musulman qui m'a expliqué les traditions chrétiennes qui se rattachent à plusieurs lieux de la Galilée : on comprend bien que je n'ai pas pris tous ses dires pour des articles de foi. Les guides en Orient sont comme les valets de place en Europe : ils cherchent à se rendre intéressants, quelquefois aux dépens de la vérité. La tradition apostolique est confiée à l'Église comme la lettre et l'interprétation de l'Écriture; cette tradition-là, vous ne parviendrez jamais à la faire comprendre à un protestant, parce que le jour où il la comprendra il sera catholique. C'est pour cela qu'il se plaît à la confondre avec ce qu'on appelle traditions populaires, légendes, pieuses croyances, fables, et dans lesquelles on fait tout entrer, le vrai, le faux, l'absurde et l'impossible. Ici donc il ne s'agit pas d'articles de foi; il n'est question que de monuments historiques, sur la valeur desquels on peut discuter, sous sa responsabilité personnelle, comme de ceux de Rome ou d'Athènes.

M. de Chateaubriand a fait un *Mémoire* dans lequel il examine l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem : c'est à ce travail que je vais emprunter quelques réflexions générales, en attendant que nous puissions peser la valeur des traditions relatives aux principaux sanctuaires de la Terre Sainte à mesure que nous les visiterons.

La vie de Jésus-Christ est le fait historique le plus incontestablement prouvé : la plupart des monuments qui se rattachent à son histoire ont pour eux de plus nombreux témoignages que le Colisée ou le Parthénon.

Les disciples de Jésus-Christ, déjà au nombre de huit mille après les premières prédications de saint Pierre, étaient des hommes qui assurément connaissaient les lieux sanctifiés par leur divin Maître, ou qui se sont hâtés de se les faire montrer après leur conversion; ce qui était d'autant plus facile, en tenant compte des temps de per-

sécution, que tous les principaux sanctuaires se trouvaient hors de l'enceinte de la ville.

Une réflexion que je ferai ici, parce que je voudrais qu'on l'eût toujours présente dans le cours de ce raisonnement, c'est que j'ai l'intime conviction qu'un chrétien qui a vu le Calvaire, Gethsémani, la grotte de Bethléem, s'oublierait lui-même plutôt que de perdre le souvenir de ces lieux sacrés : ils sont si reconnaissables, ils se détachent tellement de tout ce qui les environne, ils se gravent si profondément dans la mémoire et surtout dans le cœur, qu'un grand nombre d'années après les avoir vus on pourrait les retrouver facilement et les montrer à d'autres. Or qu'est-ce que deux mille ans? C'est la vie de quarante personnes qui, de demi-siècle en demi-siècle, seraient dans les conditions voulues pour voir les Saints Lieux dans leur jeunesse, et, en mourant, les montrer comme un saint héritage à leurs après-venants. Je le demande, peut-on supposer que, parmi les millions de chrétiens qui ont habité la Palestine depuis Jésus-Christ, il ne s'en soit pas trouvé deux par siècle dans de pareilles conditions?

Nous, nous avons mieux que des suppositions, nous avons des faits.

Premier siècle. Jacques, frère du Sauveur, fut élu premier évêque de Jérusalem l'an 35 de notre ère; il eut pour successeur Siméon, cousin de Jésus-Christ; puis vint une série non interrompue de treize évêques[1], jusqu'au règne d'Adrien, c'est-à-dire, jusqu'à l'année 137 après Jésus-Christ. Pendant ce temps, Titus s'empara de Jérusalem, l'an 70. Les chrétiens, qui s'étaient retirés à Pella, revinrent quelques mois après s'établir sur ses ruines.

Deuxième et troisième siècle. Les païens maintenant vont aider les chrétiens à marquer l'emplacement des Saints Lieux. Adrien rebâtit Jérusalem et l'appelle Ælia ; il élève une statue à Vénus sur le mont du Calvaire, une statue à Jupiter sur le saint sépulcre, et la grotte de Bethléem est livrée au culte d'Adonis. Par cette horrible profanation, l'authenticité des Lieux Saints est mise, pour ainsi dire, sous la sauvegarde des dieux du paganisme.

[1] Voici leurs noms : Juste Ier, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathias, Philippe, Sénèque, Juste II, Lévi, Éphrem, Joseph, Judas.

Jusque-là tous les évêques de Jérusalem avaient été de nation juive; une nouvelle série commence, celle des gentils. Eusèbe nous en a conservé le catalogue jusqu'à Dioclétien, et plusieurs circonstances de leur vie. Nous voyons par là que les chrétiens célébraient les saints mystères à Jérusalem, qu'ils y avaient des écoles et des bibliothèques; ils y étaient donc nombreux, et, s'ils ne possédaient pas les sanctuaires, ils savaient où ils étaient : des idoles leur en marquaient la place.

Quatrième siècle. La première persécution de Dioclétien eut lieu au commencement du quatrième siècle, l'année 303 de Jésus-Christ. Elle fut si violente, que les ennemis du christianisme crurent qu'il ne se relèverait plus; ils s'en vantèrent entre autres dans une inscription qui portait qu'ils avaient *aboli le nom et la superstition des chrétiens, et rétabli l'ancien culte des dieux.* Dix ans après, Dioclétien mourait à Salone, et, avant sa mort, il avait la douleur d'apprendre les succès de Constantin et le commencement du triomphe du christianisme.

Constantin devenu empereur écrivit à Macaire, évêque de Jérusalem, et lui ordonna de bâtir une superbe basilique sur le tombeau du Sauveur. Sainte Hélène, mère de Constantin, se rendit pour cela elle-même en Palestine; elle retrouva le saint sépulcre sous les fondations des édifices d'Adrien, et les trois croix dans une grotte profonde au pied du Calvaire : on sait comment fut reconnue celle de notre Sauveur. Cela se passait l'année 327.

Sainte Hélène fit construire des églises sur le saint sépulcre, sur la grotte de Bethléem et sur la montagne des Oliviers, en mémoire de l'ascension du Seigneur; insensiblement d'autres églises s'élevèrent sur tous les lieux consacrés par les actions de Jésus-Christ.

Depuis cette époque, le christianisme s'est répandu sur toute la terre, et les pèlerins sont arrivés en foule pour vénérer les Lieux Saints; les descriptions en sont faites dans toutes les langues; les traditions orales sont écrites, et dès lors rien de tout ce qui concerne la Terre Sainte ne saurait plus tomber dans l'oubli. Que l'on consulte les bibliothèques, et l'on verra s'il est un lieu sur la terre

qui ait été parcouru, étudié, décrit, comme le théâtre de la vie de Jésus-Christ.

Déjà l'année 385 saint Jérôme disait : « qu'il serait trop long de parcourir tous les âges, depuis l'ascension du Seigneur jusqu'au temps où il vivait, pour raconter combien d'évêques, combien de martyrs, combien de docteurs sont venus à Jérusalem; car ils auraient cru avoir moins de piété et de science, s'ils n'eussent adoré Jésus-Christ dans les lieux mêmes où l'Évangile commença à briller du haut de la croix[1]. »

Quand on lit la lettre de saint Jérôme à Eustochie, lettre écrite il y a 1444 ans, et qui parle des stations que fit sainte Paule en Palestine, on croirait qu'elle est de ces derniers temps, tant elle s'accorde avec les stations que les pèlerins font encore aujourd'hui.

Sans doute, bien des édifices ont été détruits, l'église du Saint-Sépulcre, entre autres, a été incendiée au moyen âge, comme elle l'a été de nos jours; mais qui pourrait admettre qu'en présence de milliers de chrétiens elle ait été reconstruite sur un autre emplacement?

En suivant le Mémoire de M. de Chateaubriand, on trouve siècle par siècle les témoignages les plus éclatants en faveur des traditions de la Terre Sainte, et il n'est pas un homme de bonne foi qui ne dise avec lui : *S'il y a quelque chose de prouvé sur la terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem*[2].

C'est au pèlerin judicieux à discerner les traditions qui reposent sur l'Écriture et sur les documents historiques, de tous ces autres récits auxquels certains voyageurs ne donnent de valeur qu'afin de pouvoir les reprocher aux catholiques.

Le protestantisme, obéissant instinctivement à l'impulsion première qui lui a été donnée dès son origine, à la logique de son existence, *proteste* partout, il n'établit rien; il n'affirme pas, il nie; il ne vient pas en Palestine chercher les véritables monuments des premiers temps du christianisme, il vient dire à ceux qui croient les avoir trouvés depuis longtemps, et qui les gardent respectueu-

[1] *Epist. ad Marcel.*
[2] *Itinéraire*, Introd. Second Mémoire.

sement depuis deux mille ans : « Vos monuments sont apocryphes! » Dans la crainte qu'on ne l'oblige à courber la tête devant quelque sanctuaire, tout protestant (je montrerai ailleurs qu'il y a d'honorables, mais rares exceptions) vient ici la sape à la main. Il y a cependant çà et là quelques monuments dont il est difficile de révoquer en doute l'authenticité : tel est, sans contredit, le mont Sinaï. Il est curieux de voir comment, dans ces occasions, les voyageurs peu crédules se tirent d'embarras. En voici un exemple. Au couvent du mont Sinaï, dans le livre d'inscription des étrangers, on lit ces mots : *Le 9 septembre 1825, sont arrivés ici, non pour voir le mont Sinaï, mais dans un but d'utilité. Fréd. Burkardt et Charles Talkenstein, du Holstein, avec Martin Bretzka, de la Moravie*[1]. Ces savants voyageurs ont si peur qu'on ne puisse attribuer leur présence en un lieu où Dieu est descendu visiblement dans toute sa majesté à un sentiment de respect ou de religion, qu'ils éprouvent le besoin de protester contre la possibilité d'une pareille imputation : *leur voyage a un but plus utile!* A quoi bon prouver à de tels hommes l'authenticité de nos sanctuaires? Ils ne s'occuperaient du saint sépulcre, de la grotte de la Nativité, etc., que pour nous dire qu'ils sont de nature calcaire, ou, au besoin, ils nieraient l'authenticité du mont Carmel, du Jourdain, de la ville de Jérusalem et de toute la Palestine.

Encore un dernier mot sur ce sujet.

On est convenu d'appeler *littérature des couvents*, *légendes des moines*, *tromperies des moines*, toutes les absurdités qui ont été débitées dans tous les temps et par toutes sortes de pèlerins et de voyageurs venus d'Europe, d'Asie et d'Afrique, catholiques, grecs, cophtes, abyssins, protestants, juifs, mécréants et musulmans, sur les localités profanes et religieuses de la Palestine. Il est très-possible que dans leur désir de vénérer tous les lieux sanctifiés par notre Sauveur, et de les faire connaître à d'autres, des religieux aient trop facilement admis quelquefois des traditions qui ne soutiendraient pas l'examen d'une critique sévère; mais quelle triste littérature, quelles longues légendes n'aurait-on pas si on

[1] Géramb, *Pélerinage*, lettre 52[e].

recueillait les absurdités qui ont été dites par les savants sur les monuments de la Terre Sainte! Ces tromperies, ou pour me servir d'un terme plus convenable, ces erreurs pourraient au moins être attribuées à leurs véritables auteurs, tandis que ceux-ci imputent sans équité le plus souvent, et lorsque bien des motifs leur commandent de l'indulgence, une crasse ignorance à des hommes qui ont mieux à faire que de compulser les ouvrages originaux des anciens, dont l'étude est bien loin d'ailleurs de rendre infaillible, comme l'expérience nous le fait voir tous les jours dans les livres de ceux qui s'en prévalent le plus.

Nous étions arrivés au pied des montagnes, et nous nous avancions lentement vers *Athlit;* nous étions sur le chemin qu'avaient suivi les croisés après la prise de Ptolémaïs. Les auteurs, tant arabes que chrétiens, nous donnent d'intéressants détails sur la marche des armées de la croix.

Cent mille hommes avaient passé le Bélus; ils étaient divisés en trois corps : le premier était commandé par Gui de Lusignan et formait l'avant-garde, c'étaient les Templiers et les Hospitaliers; le second était composé des Anglais et des Français; le reste formait l'arrière-garde. « Au centre, dit Boha-eddin, dominait une espèce de tour roulante, semblable à un de nos grands minarets, et placée sur un char : c'était l'étendard des chrétiens. » Le *Standard*, ou char de ralliement, que les Italiens appelaient *carroccio*, sur lequel s'élevait une tour surmontée d'une croix et d'un drapeau blanc, était confié à la garde des Normands[1]. Les croisés s'avancèrent entre la mer et le mont Carmel; les musulmans garnissaient les montagnes et harcelaient l'armée. La marche était lente; car les chrétiens allaient de conserve avec la flotte, qui longeait la côte, et qui était chargée de vivres et de provisions; ils avaient constamment à se défendre contre les traits des ennemis, et, manquant de bêtes de somme, ils portaient les bagages et les tentes. « Remarquez la constance de ce peuple, dit l'auteur musulman, de s'exposer ainsi aux fatigues les plus pénibles, sans *être payé*, sans retirer aucun avan-

[1] Voir la description de Vinisauf, liv. IV, ch. x.

tage réel[1]. » Pendant le jour, le soleil embrasait la terre; pendant la nuit, des insectes tourmentaient les guerriers par des piqûres douloureuses. La chaleur et la fatigue firent mourir beaucoup de croisés, qu'on ensevelissait dans le lieu même où la mort les avait frappés; les autres continuaient leur route en chantant les hymnes des morts. Les lieux qu'ils traversaient étaient souvent couverts d'herbes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme; dans les endroits marécageux, une quantité d'animaux sauvages sautaient entre les jambes des soldats. « L'armée faisait à peine trois lieues par jour; chaque soir elle dressait ses tentes; avant que les soldats se livrassent au sommeil, un héraut d'armes criait dans tout le camp : *Seigneur, secourez le saint sépulcre!* Il prononçait trois fois ces paroles; toute l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel. Le lendemain, à la pointe du jour, le char qui portait l'étendard de l'armée s'ébranlait au signal des chefs; les croisés s'avançaient en silence, et les prêtres, dans leurs chants religieux, rappelaient les voyages, les souffrances, les périls d'Israël marchant à la conquête de la Terre Promise[2]. » Ce fut ainsi, dit Vinisauf, qu'on arriva à trois lieues de Caïpha, dans un endroit appelé les *Chemins étroits*, parce qu'en ce lieu la route se resserre entre deux bancs de rochers, où elle a été taillée de main d'homme dans un espace de près d'un demi-mille.

Quand j'arrivai aux *Chemins étroits*, il était près de midi; la chaleur était suffocante. Le sol s'élève, et le chemin se dirige tout à coup à droite vers la mer à travers cette passe resserrée, taillée dans des rochers de douze à quinze pieds de haut; la largeur de la route n'est souvent que d'une toise. On remarque encore sur les rochers l'empreinte des chars, qui, hélas! depuis longtemps ont disparu de ces lieux.

Au delà de ce défilé, à une petite distance, se dressent les ruines d'une antique cité que Strabon appelle Sycaminum[3], et que Josué plaçait déjà parmi les villes très-fortes sous le nom de Magdalel[4];

[1] *Bibl. des croisades*, tome IV.
[2] Michaud, *Hist. des crois.*, suite du livre VIII.
[3] Strabon, liv. XVI; Pline, *Hist. nat.*, liv. V, c. XIX.
[4] Civitates munitissimæ, Assedim... Magdalel. etc. (*Jos.* XIX, 38.)

elle n'était plus qu'un petit village du temps de saint Jérôme[1]. Relevée et fortifiée au moyen âge par les Templiers, qui l'appelèrent Fort des Pèlerins, *Castel-Pelegrino*, elle n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de décombres, surmonté d'un immense pan de mur, et gardé par une tribu d'Arabes, qui le nomment *Athlit*.

Ce petit coin de terre a subi tant de transformations, il s'y est accumulé tant de nations et tant de débris, que le terrain en est considérablement exhaussé. Du côté de la terre, les murailles, quoique fortement ébréchées, sont encore assez élevées; elles avaient été construites très-solidement : c'est à leur pied que nous allons faire une halte. Les fentes des remparts se garnissent aussitôt d'une vingtaine d'individus à sinistres figures : leur réputation est faite dans la contrée, ils passent tous pour des voleurs. Il serait impossible de choisir une retraite plus pittoresque et plus convenable à ce genre d'industrie, si la route était plus fréquentée. J'avais lu à mes compagnons la description fantastique que M. de Lamartine fait de ce lieu, et les dispositions militaires qu'il crut devoir prendre pour le visiter; il n'y en eut que deux qui voulurent m'accompagner dans l'intérieur, et ils s'armèrent jusqu'aux dents. Je pris comme à l'ordinaire mon encrier et mon journal, et nous franchîmes la porte de ce terrible manoir. La presqu'île n'est pas grande, et les cabanes qui la recouvrent aujourd'hui ne peuvent abriter qu'une cinquantaine de familles. Ce qui frappe le plus, c'est ce pan de muraille qui domine les autres ruines, et qui menace d'écraser tout ce qui l'environne : c'est le reste d'une église gothique considérable, qui n'existera bientôt plus; car des hommes perchés comme des oiseaux de proie sur ces corniches croulantes démolissent ce dernier vestige de civilisation. Inhabiles même à détruire, ils peuvent à peine jeter à terre ces blocs immenses que leurs devanciers avaient su élever jusqu'au ciel. Des barques attendent dans le port ces pierres incrustées de moulures et d'arabesques, pour les transporter à Beyrouth ou à Saint-Jean-d'Acre, où elles serviront d'empattement pour une digue ou de moellons pour les murs de quelque mosquée[2]. C'est ainsi que

[1] Magdiel, parvus viculus in quinto milliario Doræ pergentibus Ptolemaidam. (Hieron., *in loc. hebr.*)
[2] Nouvelle preuve du respect que les Turcs portent *aux ouvrages de l'art.*

voyagent les monuments sous l'impulsion de la barbarie. Pour élever la mosquée de Djezzâr-pacha, il a fallu détruire tous les temples de la Syrie, comme à une autre époque on avait dépouillé Delphes, Ephèse, Chalcédoine et cent autres villes pour orner Constantinople. Au reste, en fait de vandalisme, les Turcs ne sont pas les seuls coupables. « C'est une chose triste à remarquer, s'écrie M. de Chateaubriand, que les peuples civilisés de l'Europe ont fait plus de mal aux monuments d'Athènes dans l'espace de cent cinquante ans que tous les barbares ensemble dans une longue suite de siècles. » Lord Elgin a démoli de la sorte le Parthénon, et a reçu pour son vandalisme 30,000 livres sterling du gouvernement anglais.

Dans tout l'Orient, les peuples actuels, comme de malheureux passants, ne savent plus que glaner sur un sol qu'ils n'ont ni le temps ni l'industrie de féconder. Enfants abâtardis ou stupides héritiers des nations les plus civilisées de l'ancien monde, ils se parent d'oripeaux trouvés dans la poussière, et leurs plus grands efforts se bornent à remuer des ruines : quatre capitales et un grand nombre d'autres villes ont été bâties seulement avec quelques débris de Babylone[1].

Ici les plus misérables cahutes qu'on puisse imaginer sont entassées autour de ces belles ruines ; elles sont en terre, et ressemblent à des fours. Des enfants nus, des chèvres, des poules et des chiens sortent de ces bouges obscurs, crient, bèlent et aboient à notre passage ; les femmes, couvertes seulement de leur longue chemise bleue, nous font assez voir, par l'expression de leur physionomie, que si l'hospitalité est la vertu de l'Orient, elle n'est pas celle des habitants d'Athlit ; des groupes d'hommes étaient accroupis au coin des rues, les uns armés de fusils, les autres de leurs narghiléhs ; des fûts de colonnes en granit gris, des rosaces, des chapiteaux, gisaient çà et là. En errant dans ce dédale d'immondices, je perdis mes compagnons, qui avaient hâte de s'en retourner : je restai seul. Je n'avais pas tout vu ; à l'extrémité de la presqu'île sont les restes d'un bel édifice, dont il est assez difficile de deviner l'ancienne destination : c'était peut-être un palais ; la mer a englouti ses plus beaux

[1] Voyez Ker Porter. *Travels*, tome II, p. 338.

ornements : on les voit au fond des eaux parmi les algues et le sable.

En m'en retournant, je fus assailli, non par des voleurs, mais par une demi-douzaine de chiens, qui en appelèrent un grand nombre d'autres. Les habitants ne m'inquiétèrent nullement, ils me laissèrent même rudoyer tout à mon aise mes agresseurs, ce qui était beaucoup ; mais ils voyaient que les chiens étaient évidemment dans leurs torts.

Hors de l'enceinte de cette agglomération de cabanes, qui échappe certainement à nos classements géographiques, se trouve une fontaine, un port, et quelques traces d'un môle et d'un vieux mur; ce qui ferait croire que la ville qui a été élevée sur ce rivage s'étendait au delà de la presqu'île actuelle, trop petite d'ailleurs pour enfermer une ville, même de médiocre grandeur. Adrichomius prétend qu'elle était séparée du continent [1]. Les *Chemins étroits*, et les tombeaux taillés également dans le roc qu'on voit encore aujourd'hui près de ce passage, prouvent l'importance qu'a dû avoir cette ville autrefois. Ce que nous en voyons maintenant date de la troisième croisade (l'an 1218); les Templiers avaient fait élever cette forteresse pour protéger les pèlerins contre les voleurs : c'est juste l'inverse de sa destination actuelle. Jacques de Vitri nous apprend que, lorsqu'on en creusait les fondements, on découvrit dans la terre des sources d eau vive, des colonnes et des trésors qui avaient appartenu à des temps ignorés. Le port est au sud : c'est une anse qui m'a paru peu profonde; il pouvait contenir un grand nombre de vaisseaux [2].

Cette place fut entièrement démolie par Bibars. « Le sultan, raconte Makrisi, s'étant transporté à Athlit, donna ordre de démanteler complétement cette ville et de couper les arbres. Ils furent tous abattus, et les bâtiments démolis dans l'espace d'un seul jour. Le sultan regagna sa tente, qui était placée à Kaïsarieh (Césarée), et fit compléter la démolition de cette ville, en sorte qu'il n'en

[1] Castrum Peregrinorum, quondam insula in corde maris sita, dicta Petra incisa. (Adrich., *in Issachar*, 47.)

[2] Jacent in terra multæ marmoreæ columnæ, et est ibi portus maris multis navibus idoneus. (Quaresm., tome II, p. 892.)

resta pas le moindre vestige[1]. C'était l'année 1264. Il paraît cependant qu'après la destruction ordonnée par Bibars les Templiers cherchèrent à relever encore une fois cette forteresse, comme ils l'avaient fait en 1218, parce qu'elle avait été leur principale résidence en Palestine, et qu'elle était plus que jamais nécessaire au but pour lequel elle avait été bâtie : elle ne fut entièrement délaissée qu'après la perte de Saint-Jean-d'Acre. Athlit et Tortose (Dor) furent les deux derniers points occupés par les chrétiens en Palestine. Après le désastre de Ptolémaïs, les Templiers se maintinrent pendant six semaines dans cette forteresse, qui, enfin abandonnée pour toujours, fut réduite par les Égyptiens à l'état où nous la voyons. Jacques de Vitri[2] raconte que, lorsque cette forteresse fut bâtie par les Templiers, aidés par les chevaliers de l'ordre Teutonique, on y trouva de grandes richesses : c'étaient probablement des monnaies romaines ou phéniciennes. Sous les Romains, elle s'appelait *Mutatio Certha*[3].

Une chronique musulmane, en parlant des derniers malheurs des croisés et de leur expulsion de la Terre Sainte, ajoute : *Les choses, s'il plaît à Dieu, resteront ainsi jusqu'au dernier jugement*. Depuis bien des siècles ce vœu continue à s'accomplir : la Palestine est toujours ensevelie sous ses ruines, et rien n'annonce encore que cet état de choses ne *dure pas jusqu'au dernier jugement*.

Nous avions fini de déjeuner avec les provisions du Frère Clément; un Arabe nous apporta dans une outre un peu d'eau chaude qu'il avait puisée probablement aux fontaines dont parle Jacques de Vitri; nous en remplîmes les petits sacs en cuir que nous portions à la selle de nos chevaux, et nous nous remîmes en route par une température de 30 degrés Réaumur.

A la distance d'une lieue, nous avons toujours les montagnes à notre gauche, mais elles s'éloignent et s'abaissent de plus en plus. Sans végétation, elles présentent leurs flancs nus, éblouissants, du côté de la plaine, à laquelle elles donnent encore un aspect plus désolé.

La plaine, à cette époque de l'année, est complétement dépouillée

[1] Traduction de Quatremère, *Hist. des sultans mamelouks*, par Makrisi, tome I.
[2] *Epist. I ad Honor. III.*
[3] *Itiner. Hierosol.*

de verdure, elle parait comme brûlée par un incendie ou dévorée par une armée de sauterelles : quelques plantes desséchées, qui bruissent sous l'haleine de la mer, apparaissent seules de loin en loin sur ce sol ardent et profondément crevassé. Au printemps, sans doute, ces champs ont quelque fraicheur ; mais, malgré leur grande fécondité, ils ne produisent que des chardons et des épines : il n'y a plus personne pour les cultiver. *Je verserai des larmes, je pousserai des gémissements sur le désastre des montagnes : je pleurerai sur ces beaux lieux du désert, parce que tout a été brûlé ; personne n'y passe plus, on n'y entend plus les cris des troupeaux ; depuis les oiseaux du ciel jusqu'aux animaux des champs, tout a fui, tout a disparu.* (Jérém., IX, 10.)

Les seuls êtres animés que nous rencontrions sur ces champs de la mort, c'étaient de grosses sauterelles jaunes, tachetées de brun, qui se levaient sous les pas de nos chevaux. Quoique fort nombreuses, ce n'étaient pas ces nuées dévorantes « dont le bruit est pareil à celui des chars, qui obscurcissent le soleil et la lune, et qui brûlent les campagnes comme un désert de désolation. » (Joel.) Ce phénomène terrible, qui se reproduit encore en Orient, est pourtant assez rare ; plusieurs voyageurs en ont parlé. « La quantité de ces insectes, dit Volney, est une chose incroyable pour quiconque ne l'a pas vue par lui-même : la terre en est couverte sur un espace de plusieurs lieues. On entend de loin le bruit qu'elles font en broutant les herbes et les arbres, comme une armée qui fourrage à la dérobée. Il vaudrait mieux avoir affaire à des Tartares qu'à ces petits animaux destructeurs : on dirait que le feu suit leurs traces. Heureusement que ce fléau n'est pas trop répété ; car il n'en est point qui amène aussi sûrement la famine et les maladies qui la suivent[1]. »

Ces sauterelles prennent naissance dans le désert d'Arabie. Quand elles en sortent, elles vont à travers la Palestine, la Syrie, la Caramanie, l'Anatolie, quelquefois la Bithynie, jusqu'en Pologne et au delà, comme cela a eu lieu en 1749 et 1750, et continuent leur route en ligne directe ; rarement elles passent par l'Égypte. Lorsque

[1] *État physique de la Syrie*, § 5.

les vents du sud ou du sud-est viennent à souffler, elles sont jetées dans la Méditerranée, où elles périssent le plus souvent : le rivage alors est infecté pendant plusieurs jours[1]. Pendant les croisades, elles corrompirent de la sorte toutes les citernes dans les environs de Tyr[2].

En parlant du roi de Bithynie (Phinée), qui a été abandonné aux Harpies par les dieux, nous avons dit que des auteurs expliquent cette fable par des sauterelles. En effet, il y a beaucoup d'analogie entre la description qu'on a faite de ces monstres fabuleux et les insectes qui nous occupent. Les Harpies étaient filles de la Terre et de l'Océan, parce qu'on attribuait la formation des insectes à l'eau corrompue de la terre. Elles portaient des noms qui conviennent fort bien à cette explication, comme *Céléno*, qui signifie obscurité ou nuage; *Aëllo*, tempête; *Ocypète*, qui vole, etc. Elles causaient la famine partout où elles passaient et répandaient une odeur infecte; elles salissaient tout; on avait beau les chasser, on ne pouvait s'en défaire. On leur attribuait le don de prophétie : effectivement, elles annonçaient toujours la famine et les maladies. Les Harpies furent chassées par les fils de Borée dans les îles Strophades, c'est-à-dire par un vent du nord. Elles jouissaient de l'immortalité : les sauterelles reviennent toujours.

Voici quelques traits de la description que font les prophètes de la Palestine désolée par les sauterelles :

Réveillez-vous, ivres, et pleurez,
et lamentez-vous, vous tous, buveurs de vin,
à cause du moût; car il est retranché de votre bouche.
Car une nation[3] est montée sur ma terre;
elle est forte et sans nombre :
ses dents sont des dents de lion,
et elle a des molaires comme la lionne.
Elle a fait de ma vigne une dévastation,
et de mon figuier une brisure;
elle l'a dépouillé tout à fait et l'a jeté;
blancs sont devenus ses rameaux.
Lamente-toi[4], comme une vierge ceinte d'un sac
parce qu'elle a perdu l'époux de sa jeunesse.

[1] Voir les *Voyages* d'Hasselquist et de Niebuhr.
[2] *Gesta Dei per Francos.*
[3] Celle des sauterelles.
[4] Sous-ent. : *fille de Sion.*

L'oblation et la libation sont retranchées de la maison de Jéhovah;
dans le deuil sont les prêtres, ministres de Jéhovah.
Ravagés sont les champs, dans le deuil est la terre
parce que le froment est ravagé;
honteux est le moût [1], languissante est l'huile.
Soyez confus, laboureurs; lamentez-vous, vignerons,
à cause du blé, et à cause de l'orge :
car la moisson des champs a péri;
La vigne est confuse, et l'olivier languissant;
le grenadier, le palmier aussi, et le pommier,
tous les arbres des champs ont séché;
car la joie, confuse, a fui des enfants des hommes.
. . . .
Combien gémissent les animaux! dans quelle angoisse sont les troupeaux de bœufs!
car ils n'ont point de pâturage :
les troupeaux mêmes de brebis périssent.

(Joël, I, 5.)

On a aussi voulu profiter de ces sauterelles (de quoi l'impiété ne cherche-t-elle pas à profiter?) pour expliquer, sans l'intervention divine, les prodiges opérés par Moïse. Asssurément des nuées de sauterelles peuvent affliger toute une contrée sans qu'il y ait miracle. De même, plusieurs des plaies d'Égypte auraient pu, jusqu'à un certain point, n'être que des événements naturels; mais quand un homme commande à la fois aux animaux, à la peste, aux éléments, qu'il frappe l'Égypte et n'épargne que la terre de Gessen habitée par les Israélites, qu'à sa voix les fléaux se montrent et disparaissent, et que les enchanteurs de l'Égypte, tout le peuple et le roi lui-même sont obligés de reconnaître le doigt de Dieu, on a droit de s'étonner qu'il y ait des hommes dont le cœur soit plus endurci que celui de Pharaon.

Les Égyptiens n'ont été guère plus touchés de la mort de tous leurs premiers-nés que de la plaie des sauterelles, et c'est pour cela qu'ils ont péri dans la mer Rouge. J'ignore dans quelle mer nous périrons en punition de nos mépris; mais nous sommes déjà frappés de la dernière plaie, la plus terrible de toutes, de la plaie de vertige : *Dominus miscuit in medio ejus spiritum vertiginis.* (Isa., XIX, 14.) Les livres saints nous enseignent que plus Dieu veut humilier un peuple, plus il se sert d'instruments méprisables : *Attende ne seductus in stultitiam humilieris.* (Eccli., XIII, 10.)

[1] Parce qu'il ne peut répondre à l'attente des hommes.

L'Ecriture, en parlant de saint Jean-Baptiste, nous dit *que sa nourriture était des sauterelles et du miel sauvage.* (Matth. III, 4.) Je ne saurais ajouter comme un autre voyageur : « J'ai mangé de bons plats de ces sauterelles à l'exemple des Arabes, qui les mangent cuites dans l'eau avec du sel. Elles sont aussi bonnes que les plus grosses chevrettes de mer, auxquelles elles ressemblent[1]. » Il faisait trop chaud pour se livrer au passe-temps de la chasse. Au reste, j'avoue que j'étais peu tenté de faire cet essai ; mais on m'a assuré plusieurs fois depuis que les Arabes et plusieurs peuples de l'Orient les mangent avec le même plaisir. Il était permis aux Juifs d'en manger. (Levit., XI, 22[2].) Il y en a de plusieurs espèces, plus délicates les unes que les autres. Quelquefois on les prépare en fricassée; quelquefois on les sèche pour les moudre ou les piler ; on fait des gâteaux de cette farine. Nous nous étonnons que les Arabes mangent des sauterelles, comme les Arabes s'étonnent que nous mangions des huitres, des crabes et des escargots.

Les sautèrelles ont un ennemi acharné dans un oiseau très-commun en Palestine, qui est un peu plus grand que l'hirondelle, dont il a les allures : c'est le *samarmar* (turdus seleucis). Il passe l'hiver en Afrique ou dans l'Hindoustan; mais pendant l'été, il vi dans la partie antérieure de l'Asie. Il poursuit les sauterelles, non-seulement pour s'en nourrir, mais pour les exterminer. C'est pourquoi il est respecté dans tout l'Orient.

Il est un autre genre d'insectes dont je puis parler d'après ma propre expérience, non pas que j'en aie mangé, mais parce que j'en ai été dévoré.

Il est dit dans Josué : « J'ai envoyé devant vous des insectes, et ils ont chassé de leurs terres deux rois amorrhéens, sans que vous vous soyez servis ni de l'épée ni de l'arc. » (Josué, XXIV, 12.) Ce ne serait pas l'Écriture qui nous montre ces deux rois fuyant devant *des mouches*, que je le croirais également. Un ennemi invisible, acharné, dont on ne peut se garantir, qui vous perce de mille traits,

[1] Joseph de Saint-Ange, *Gazophylacium persicum.* Voyez aussi la description qu'en donne Shaw, tome I, page 331.

[2] Dans l'empire de Maroc les sauterelles étaient assujetties à la taxe des objets de première nécessité, appelée *kebala,* — dont on a fait le mot *gabelle.* (Voir la traduction d'Édrisi, par A. Jaubert, tome I, p. 216.)

qui vous harcelle jour et nuit, et qui, comme les barbares, se sert de dards empoisonnés, est plus à craindre que l'arc et l'épée qu'on voit et contre lesquels on peut se défendre. Ce fléau ne se fait pas sentir partout ni en tout temps, sans quoi on ne pourrait vivre : c'est surtout dans la vallée du Jourdain, à Hébron, dans quelques plaines marécageuses, comme celles d'Esdrelon, de Saint-Jean-d'Acre, à l'embouchure de quelques fleuves, au Nahr-Kasmieh, et près de plusieurs eaux stagnantes sur cette côte, entre le Carmel et Jaffa, à l'approche du soir et pendant la nuit, que ces insectes se trouvent en plus grand nombre et sont plus acharnés. Ce sont de toutes petites mouches noires qui pénètrent partout, jusque dans le nez et les oreilles. J'ai été mis souvent dans un état tel, que je ressemblais à un véritable lépreux : j'emploie ce mot au lieu d'un autre, qui serait plus exact : j'avais souvent, aux mains surtout, une éruption qui durait pendant plusieurs jours et qui était très-douloureuse. En voyant avec quel stoïcisme les Orientaux supportent ces affreux ennemis, on croirait facilement que la vermine, comme les serpents de la Mésopotamie dont parle Aristote, ne tourmente que les étrangers, sans faire le moindre mal aux indigènes, ou que ceux-ci ont, comme certains bandits des Indes, une peau presque aussi dure que celle de l'hippopotame, qui est impénétrable aux traits[1]. Cependant les auteurs anciens nous fournissent une assez longue liste de peuples qui ont fui, comme les Chananéens, devant des insectes. Les peuples qui habitaient près de la Péonie et de la Dardanie ont été chassés de leur pays par des grenouilles, de même que les Abdérites; les Chalcidiens et les Mégariens l'ont été par des souris; les Neures et les Amycléens, par des serpents; les Éthiopiens, par des scorpions; les Rhauciens, par une espèce d'abeilles, et les Phaséliens, par des guêpes; des mouches ont repoussé l'armée de Sapor, et des abeilles ont mis en fuite une armée de Babyloniens[2]. Les Philistins avaient un dieu spécial qu'ils invoquaient contre ces redoutables ennemis : c'était Baal-Zeboub, le dieu des mouches[3] : comme j'avais peu de confiance dans ce dieu-là, je supportai mes piqûres avec pa-

[1] Ptolémée, liv. VII, ch. II.

[2] Voyez Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, tome II, p. 86. — Appian., *Bell. Mitrid.*, § 78.

[3] Cyreniaci Achorem deum (invocant) muscarum multitudine pestilentiam affe-

tience, et je guéris. Des voyageurs, dans la prévision de mille petites mésaventures, emportent avec eux toute une pharmacie, et laissent souvent en Europe le seul remède efficace, la patience; je conseille fortement ce dernier : d'abord il est plus facile à porter, il coûte beaucoup moins qu'on ne pense, et il opère merveilleusement sous tous les climats.

Les Grecs avaient aussi à Élis un dieu chasse-mouches (Ζεὺς ἀπόμυιος) auquel ils portaient des offrandes annuelles[1]. Les Juifs, qui avaient adopté tous les autres dieux du paganisme, avaient celui-ci en horreur : c'est pourquoi ils donnèrent son nom au chef des mauvais esprits, et qu'en parlant de notre Sauveur ils disaient : « Il ne chasse les démons que par Beel-Zebub, prince des démons. » (Matth., XII, 24.)

Les anciens, comme cela se pratique encore en Italie, en Égypte, etc., se préservaient des insectes en se couvrant d'un réseau pendant le sommeil. Si Horace eût passé une seule nuit dans ces contrées, il aurait reproché peut-être avec moins d'amertume cette précaution aux soldats de Cléopâtre[2]. Il n'y a pas jusqu'à Holopherne qui ne se servît d'une cousinière. (Judith., XIII, 10.)

Vinisauf, racontant l'arrivée des croisés dans la vallée d'Hébron, parle d'une espèce particulière que je n'ai remarquée que dans la plaine de Jéricho. « L'armée, dit-il, eut beaucoup à souffrir dans ce lieu de la chaleur de la saison et de la piqûre de certaines petites mouches, semblables à des étincelles volantes, et qu'on appelait *cincenelles*. Tout le pays en était rempli : elles piquaient les mains, le cou, la gorge, le visage, et leur piqûre occasionnait sur-le-champ une tumeur brûlante, en sorte que les pèlerins ressemblaient à des lépreux[3]. »

La piqûre des scorpions est beaucoup plus dangereuse, mais

tente, quæ protinus intereunt postquam litatum est illi Deo. (Plin., *Hist.* X, cap. XXVIII.) Le principal temple de ce Dieu était à Accaron. C'est là qu'Ochosias, après être tombé d'une fenêtre, voulait envoyer ses gens pour savoir s'il guérirait. (IV, Rois, I, 2.) Jupiter, Mercure, etc., étaient adorés sous le même nom. (Voyez Selden, *De diis syris*.)

[1] Pausanias, *Élide* I, ch. XIV.

[2] Interque signa turpe militaria
Sol aspicit conopæum.
(*Epod.*, IX, XV.)

[3] *Bibl. des Croisades*, tome II, page 710.

il est plus facile de s'en garantir. Il parait que cet insecte est le même que la *tarente*, dont parlent si fréquemment les historiens des croisades. Vinisauf, Shaw, indiquent la thériaque de Venise comme remède[1]; Albert d'Aix dit qu'il suffit de presser fortement la place de la piqûre pour en exprimer le venin. Dans les environs de la mer Morte, nous avons trouvé des scorpions jusque sous nos tentes; mais personne n'en a été inquiété. Le scorpion a une longue queue terminée par un aiguillon avec lequel il pique et insinue son venin; c'est à cause de cela qu'il est regardé comme l'emblème du traître. *Le prince grec*, dit un vieil auteur, *est comme l'escorpion, qui par devant ne fait nul mal, et poingt (pique) de la queue*[2].

Shaw dit que les scorpions de Zaab et du Sahara sont plus gros et plus noirs que ceux qui sont en deçà de l'Atlas, et que leur venin est beaucoup plus violent et cause souvent la mort[3]. Le scorpion est appelé *hakrâb* dans l'Écriture, et saint Jean en fait mention dans l'Apocalypse. (Apoc., IX, 3, 5.)

Il était d'assez bonne heure quand nous arrivâmes à Tantoura; nous eûmes le temps de nous établir fort agréablement au bord de la mer, à quelques centaines de pas de ce hameau, et de visiter les ruines du rivage pendant que nos gens allaient chercher des provisions et préparaient notre repas.

[1] A Venise, où ils sont très-nombreux, on se guérit de leur piqûre au moyen d'une huile préparée avec le corps même de cet insecte. Déjà dans l'antiquité on a eu l'idée de combattre l'action délétère d'un corps sur l'économie animale par son identique ou son semblable. Ce serait donc là qu'il faudrait chercher la première origine de l'*homœopathie*, de l'*isopathie*, etc. Quant aux scorpions, Oswaldus Crollius, qui écrivait vers la fin du seizième siècle, s'exprime ainsi en traitant des maladies vénéneuses qui sont guéries par leur propre antidote : « Les escorpions portent leur guerison aussi bien que les autres animaux; et, de fait, en Provence, l'on a coutume de casser l'escorpion entre deux pierres et de l'appliquer dessus la picqueure, et, par ce moyen, le mal s'en va d'où il est venu. » *Des signatures, ou vraie et vive anatomie du grand et petit monde*.

C'est sans doute la pensée qu'on a voulu exprimer dans l'antiquité par l'histoire de Télèphe, qu'on dit avoir été guéri par la rouille du même fer dont il avait été blessé :

. . . . . Qua cuspide vulnus
Senserat, hac ipsa cuspide sensit opem.
Propert., lib. II, El. I.

[2] Bernard le Trésorier, *Hist. des Croisades*.

[3] Shaw, tome I, page 334.

CHAPITRE XIX

DE TANTOURA A JAFFA.

Tantoura. — Ruines de Dor. — Liberté religieuse énergiquement proclamée par un proconsul romain. — Rivière de Koradje. — La Zerka, ou fleuve des Crocodiles de Pline. — Crocodeilonpolis. — Victoire des croisés sur Saladin. — Le plongeon. — Césarée; sa fondation; son état actuel. — Souvenirs bibliques et historiques. — Marais de Césarée. — Tortues. — La forêt d'Arsur. — Pays des Phérézéens et des Raphaïm. — Des géants de l'Écriture. — Faune de cette contrée. — Galgal. — Aspect de la plaine de Saron. — Antipatris. — Les tentes des Bédouins. — Bataille d'Arsur. — La rivière de Haddar. — Ruines d'Apollonia. — Siéges et destruction d'Arsur. — Le village d'Aliebn-Harami; son école et sa mosquée. — Du flux et du reflux. — Des citernes et des puits. — Troupeaux de bœufs. — Des animaux domestiques. — Le Nahr-Ugeh, ou torrent de Gaas. — Vue de Jaffa. — Notre campement à la porte de la ville.

30 *septembre*. Nous avions passé la nuit sur l'emplacement d'une ville puissante, dont il ne reste guère que le souvenir.

Le misérable amas de cabanes qu'on nomme aujourd'hui *Tantoura* était autrefois la ville de Dor, capitale d'une contrée de la terre de Chanaan. Josué en tua le roi (Jos., XII, 23), et donna la ville à la demi-tribu de Manassé, quoiqu'elle fût située dans la tribu d'Aser. (Jos., XVII, 11; I Paral., VII, 29.) Le mot Dor signifie *demeure*. Dans l'Écriture, elle est appelée Nafath-Dor, c'est-à-dire promontoire de Dor, parce qu'elle était bâtie sur une petite élévation qui s'avance dans la mer: c'est là qu'on en retrouve encore quelques traces. Salomon établit à Dor un des douze intendants qui devaient fournir chacun pendant un mois tout ce qui était nécessaire à la maison du roi. Benabinadab, qui avait l'intendance de Dor, avait épousé Taphet, fille de Salomon (III Rois, IV, 11.). Dor devint ensuite une forteresse considérable; le roi de Syrie, Antiochus Sidètes,

l'assiéga par terre et par mer avec 120,000 hommes d'infanterie et 8,000 cavaliers, parce que l'usurpateur Tryphon s'y était réfugié; mais celui-ci se sauva par mer à Orthosie. (I Mac., xv.)

Sous les Romains, les Juifs y avaient une synagogue; des jeunes gens de la ville s'étant permis, de leur propre mouvement, d'y placer une statue de l'empereur, le roi Agrippa porta ses plaintes à Pétrone, gouverneur de la province. Celui-ci écrivit une lettre remarquable et très-énergique aux magistrats de cette ville, en leur ordonnant de lui envoyer les auteurs de cet acte audacieux, et de veiller à ce qu'à l'avenir on ne cherchât plus aux Juifs aucune occasion de querelle, et qu'on laissât à chacun la liberté d'adorer Dieu selon ses rites[1].

Ce qu'on est convenu d'appeler tolérance a toujours été plus grand dans ces villes maritimes que dans les villes de l'intérieur. Une foule d'étrangers, attirés par le commerce, étaient venus se mêler à la population juive fixée sur ces rivages. Le principe d'unité religieuse, de croyance en un seul vrai Dieu, s'affaiblit insensiblement parmi les Juifs, qui se trouvaient continuellement en contact avec des idolâtres de toutes les nuances. Pétrone aussi, dans la lettre que nous venons de citer, parle du dieu César comme du Dieu des Juifs. A des peuples placés dans de telles conditions, il ne faut qu'une seule chose, la paix, pour acquérir de l'or ou pour jouir sans crainte de celui qu'on a gagné; un seul culte est commun à

[1] Publius Petronius, legatus Tiberii Claudii Cæs. Aug. Germanici, magistratibus Doriensium. Quoniam tam audax est quorumdam vestrum insolentia ut etiam contra edictum Claudii Cæs. Aug. Germanici, quo Judæi permittuntur suis legibus vivere, synagogam eorum profanaverint, illata Cæsaris statua, quod religione ipsorum non est licitum, atque hoc facto non Judæorum tantum pietas læsa est, sed numen etiam Cæsaris, cui rectius in proprio templo statua poneretur quam in alieno, maxime in synagoga, cum justum sit et imperatoris judicio comprobatum ut sui quisque loci sit dominus : ne mea decreta commemorem post contemptam auctoritatem Cæsaris, qui Judæis non religionem tantum permisit, verum etiam æquum civitatis jus cum Græcis cohabitantibus : his ergo de causis eos qui contra edictum Augusti ausi sunt talia, indignantibus etiam propriis magistratibus, hæc furore populi, non suo consensu facta asseverantibus, jubeo per centurionem Vitellium Proculum ad me adduci rationem reddituros.

(Josèphe, *Antiq.*, l. XIX, c. vi.)

Voilà un proconsul romain bien autrement avancé en fait de liberté religieuse que les libéraux de nos jours.

tous, celui de Mammon; tous les sentiments de la religion et de la patrie se perdent dans l'intérêt. On s'accommode de tous les dieux et de tous les dominateurs aussitôt que leurs trônes et leurs autels sont dressés, de peur de troubler le bonheur public en témoignant quelques regrets aux maîtres de la veille. En Judée, ce furent les habitants des montagnes qui défendirent avec le plus d'énergie le culte et les lois nationales. Parcourez l'histoire du monde, partout les peuples des montagnes sont ceux qui ont gardé le plus longtemps, avec leur pauvreté, la santé du corps et de l'âme, leur vertu, leur nationalité et leur foi.

Josèphe cite la ville de Dor parmi celles qui furent relevées et fortifiées par Gabinius[1].

Dor eut depuis un évêque chrétien, qui dépendait de l'Église métropolitaine de Césarée. Un de ses évêques assista à un concile de Constantinople; mais au temps de saint Jérôme, cette ville était déjà entièrement détruite, et sainte Paule en admira les ruines[2]. A l'époque des croisades, les chrétiens rebâtirent une ville ou une forteresse sur son emplacement; elle était appelée Mirla[3] On l'a aussi désignée sous le nom de Tortosa. Aujourd'hui on la nomme Tortura (hauteur de Dora), et plus communément Tantoura. Il ne reste debout au sommet du promontoire qu'un seul pan de mur, dernier débris sans doute d'une tour de la forteresse des croisés; il s'élève comme une colonne au milieu de cette ville ensevelie : il semble que la première tempête le confondra avec le sable qui entoure sa base; un bouquet de verdure couronne son sommet, sur lequel des oiseaux de proie viennent continuellement se reposer. Au-dessous, et sur des rochers travaillés par la main des hommes, on voit encore quelques bouts de murs aussi solides que leurs fondements. La côte est coupée par plusieurs petites baies; au bord de la mer il y a des dunes dont la base rocheuse ressemble aux scories d'un volcan; les pores nombreux de ces rochers sont remplis de coquillages, il y en a une grande quantité au bord de la

[1] *Antiquités*, liv. XVI, c. XIV.

[2] Mirata ruinas Dor, urbis quondam potentissimæ... (Hieron., *Epitaph. Paulæ.*) Vide *Onomast.* Art. Nephe-Dor.

[3] Voir la *Chronique de Vinisauf.*

mer. C'est à ces coquillages que cette ville dut son existence et sa richesse[1]; car, de même que ceux de Tyr, ils donnaient de la pourpre, et plusieurs voyageurs modernes, comme Buckingham, Seetzen, Olivier, assurent avoir reconnu le *murex trunculus* et l'*helix janthina* parmi ceux qui garnissent ce rivage. Des rochers à lames horizontales, qui s'élèvent à peine au-dessus du niveau de la mer, garnissent une anse arrondie qui baignait la ville; ils sont creusés par le bas et percés de plusieurs trous : quand les vagues viennent les frapper et s'engouffrer par-dessous, les eaux jaillissent par ces ouvertures, comme les jets d'eau de nos jardins. Des pêcheurs, tenant leur amorce à un bâton, la font passer par ces ouvertures, et prennent les poissons qui viennent se cacher en grand nombre sous ces rochers. Le port est petit et sans profondeur; il est abrité par des îlots, qui ne laissent qu'un étroit passage vers le sud.

C'est dans ce port que s'embarquèrent, après la prise de Saint-Jean-d'Acre (en mai 1291), les derniers croisés pour s'en retourner en Europe : c'était au mois de juillet de la même année. Je n'ai vu dans ce port que de petites barques. Vis-à-vis est la mauvaise bourgade actuelle, qui n'a pas 300 habitants : ils sont mahométans, et ils font un commerce de blé et de lentilles, dont nous voyons de grands tas dans une aire au milieu de la plaine. Les aires ici et dans toute la Palestine sont plus vastes que dans le Liban; c'est aussi un terrain aplani, ouvert au milieu des champs, où le blé est battu ou foulé et mis en tas : les plus grandes que j'aie vues étaient près de Tantoura, de Saint-Jean-d'Acre, de Nazareth, et dans la plaine d'Esdrelon. Celles-ci sont des espèces de halles au blé en plein vent, où l'on vient de fort loin faire ses approvisionnements. C'est encore comme aux temps bibliques, où il est fait mention de l'aire d'Atad (Gen., L, 10), de l'aire de Nachon (II Rois, VI, 6), de l'aire d'Ornan. (II Rois, XXIV, 16.) Isaïe parle de quatre manières de battre les grains, selon leurs différentes espèces : avec le fléau, la planche garnie de pointes de fer, la roue de chariot, et la trituration sous les pieds des bœufs ou des chevaux (XXVIII, 27, 28)[2]. La

[1] Claudius Julius apud Steph. Byz.

[2] Voyez aussi : Isaïe, XLI, 15; I Cor., IX, 9; I Tim., V, 18; Jacq., V, 4. — Ho-

paille devient très-menue et sert de fourrage : on la sépare du grain en jetant l'un et l'autre en l'air avec une pelle ; la paille est portée au loin par le moindre vent, le prophète Osée s'est servi de cette figure en parlant de la dispersion des enfants d'Israël : « Ils seront dissipés, dit-il, comme la menue paille qu'un tourbillon emporte de l'aire. » (XIII, 3.) Il était défendu aux Israélites de lier la bouche du bœuf qui foulait le grain dans l'aire. (Deut., XXV, 4.) Cette défense est encore respectée dans quelques parties de l'Asie[1], surtout par les musulmans.

Une source, située à égale distance entre l'ancienne ville et le village actuel, abreuve toute la population, et les femmes y vont constamment puiser de l'eau. La source est si près de la mer que chaque vague un peu forte vient y mêler ses eaux.

C'est près de Tantoura que finit la chaîne du Carmel : c'est pourquoi les Arabes appellent ce lieu *Ras-el-Hetschel*, extrémité de la plaine.

Nous levâmes notre petit camp vers huit heures, et, après une heure de marche, nous atteignîmes la rivière peu considérable appelée *Koradje* (Kerseos). Allant toujours directement au sud, à travers une plaine sablonneuse, nous fûmes bientôt au bord de la rivière *Zerka* (Nahr-el-Zerka)[2], que nous passâmes à gué à quelques pas de son embouchure, près des restes d'un pont : ce devrait être l'ancien Crocodilon, le fleuve des Crocodiles. *Il est ainsi appelé*, dit Vinisauf, *parce que des crocodiles avaient autrefois dévoré deux soldats qui se baignaient dans ses eaux*. Ce nom a une origine beaucoup plus ancienne, puisque Pline, Strabon et Ptolémée en font mention, ainsi que d'une ville qui était bâtie à son embouchure, Crocodeilonpolis[3], mais qui était déjà détruite du temps de Strabon[4].

Sur la rive gauche de la rivière se trouve un tertre peu élevé, sur

mère compare les coursiers d'Achille, qui foulaient les cadavres et les armes des Troyens, « aux taureaux au large front foulant la moisson dans une aire unie où les grains légers des épis sautent sous les pieds de ces animaux mugissants. » (*Iliade*, XX.)

[1] Shaw, *Voyages*, page 221. — Russel, *Hist. nat. d'Alep*, 1re partie.

[2] Zerka veut dire *bleu foncé*. Un autre fleuve du même nom se jette dans la mer Morte : c'est le Yabbok de la Bible.

[3] Pline, *Hist. nat.*, l. V, c. XIX.

[4] Strab., l. XVI, page 758.

lequel on remarque quelques débris de constructions et les restes d'une tour : c'est probablement là que devait se trouver la petite ville dont parlent les auteurs anciens.

Je n'ai pas remonté la rivière pour m'assurer si elle forme plus haut ces marais profonds qui nourrissaient des crocodiles; mais il est certain qu'il n'y a jamais eu de crocodiles dans la partie de son cours que j'ai pu observer : dans cette saison, il y a à peine deux pieds d'eau, et le rivage peu élevé ne permet guère qu'il y en ait le double dans la saison des pluies. Je crois donc que c'est à la pièce d'eau que nous trouverons au delà de Césarée qu'il faut appliquer ce qu'on lit sur le fleuve des Crocodiles.

Une bataille sanglante a été livrée sur les bords de ce fleuve par les croisés à l'armée de Saladin. Voici comme elle est racontée dans la chronique de Jean Bromton.

« Richard, approchant de Césarée et du fleuve qui porte le même nom, rencontra Saladin et sa grande armée, qui, occupant les rives du fleuve, se disposaient à arrêter les chrétiens dans leur marche. Richard, qui vit que les croisés et les bêtes de somme périraient de soif pendant la nuit si l'eau leur manquait, ou seraient tués par les Sarrasins, qui les environnaient, s'ils tentaient de reculer, partagea aussitôt son armée par bataillons, et donna l'ordre d'attaquer vigoureusement les ennemis. Il se fit jour à travers leurs rangs, et, traversant le fleuve avec les siens, il se rendit maître des deux rives[1]. »

Saladin fut blessé d'un coup de lance par le roi d'Angleterre, et il ne parvint qu'avec peine à s'éloigner du combat.

C'est ici que j'ai remarqué pour la première fois l'oiseau désigné par le mot *schâlâch* dans l'Écriture, et que les Grecs appelaient *katarraktès* : c'est le *plongeon*. Je l'ai observé depuis sur plusieurs autres rivières. Il se nourrit de poisson : pour le prendre, il s'élève à une quinzaine de pieds au-dessus de la surface de l'eau, où il plane en cherchant sa proie; quand il l'a aperçue, il se place verticalement, et fond sur elle comme un trait.

Un bel aqueduc, qu'on peut suivre encore dans toute sa lon-

[1] *Chronicon Johannis Bromton, abbatis Jornalensis*, tome I, c. DCCXXV; *Biblioth. des croisades*, tome II, page 748.

gueur, quoiqu'il soit souvent enfoui sous le sable, portait les eaux de la Zerka à Césarée, dont on aperçoit bientôt les ruines imposantes.

Il était une heure lorsque nous y arrivâmes. Nous franchîmes d'abord les fossés et les murs d'enceinte, en partie parfaitement conservés; on croit entrer dans une ville de guerre moderne. En pénétrant plus avant, on se trouve au milieu de ruines immenses, qui semblent faites de la veille, et plutôt par un tremblement de terre que par la main des hommes; car l'homme détruit comme il édifie, pierre par pierre; il démonte ses propres œuvres : Dieu seul les anéantit tout d'un coup. A Césarée, des murailles tout entières gisent sur le sol, ou ont été jetées dans la mer. D'immenses colonnes de granit, des blocs de marbre, des fragments de porphyre, des débris de temples et de palais, des tours renversées, un amphithéâtre comblé, des troupeaux de Bédouins, tout cela est entassé, confondu sur une vaste étendue.

Un fort, appelé *Tour de Straton*, peut-être du nom du général qui y commandait les troupes de Darius lorsque Alexandre l'attaqua et s'en rendit maître, et qui paraît l'avoir agrandi et fortifié, occupait alors l'emplacement de Césarée.

Hérode l'Ascalonite, dit le Grand, et qui ne le fut que par ses crimes, le même qui régnait à Jérusalem quand Jésus naquit à Bethléem, qui fit massacrer les Innocents, mourir ses proches, ses amis, sa femme, étrangler ses enfants, et qui périt rongé de vers. fut celui qui bâtit cette ville en honneur d'Auguste et lui donna le nom de Césarée : vil jusqu'à l'impiété, il érigea dans sa nouvelle ville un temple à Auguste, comme à un dieu, parce qu'il lui avait conservé et agrandi son royaume.

Cependant Josèphe nous fait connaître qu'Hérode avait encore un autre motif, celui d'élever une forteresse capable d'imposer aux Juifs, toujours prêts à se soulever[1].

Outre différents édifices dont nous aurons occasion de parler dans la suite, Hérode, pour flatter tous ceux qu'il voulait dominer, fit construire des gymnases à Tripoli, à Ptolémaïs, à Damas, des rem-

[1] Josèphe, *Guerre*, lib. II, c. XIV.

ports à Byblos, des lieux d'assemblée, des greniers publics, des temples à Béryte et à Tyr, des théâtres à Sidon, des aqueducs à Laodicée, des bains et des portiques à Ascalon.

Josèphe[1] se plaît à décrire les travaux immenses que fit Hérode à Césarée pour orner, défendre sa nouvelle ville, et en faire un lieu de délices. Il construisit un port magnifique, égal en grandeur à celui du Pirée, en jetant dans la mer des masses énormes de rochers qu'il fallait aller chercher au loin. Un vaste quai, embelli par de nombreux édifices de marbre, entourait ce port, *locus ad inambulandum animi causa jucundissimus:* de hautes tours, dont la plus belle était consacrée à la mémoire de Drusus, protégeaient les murs; sur un monticule s'élevait un temple que les navigateurs apercevaient de loin, et dans lequel étaient les statues de Rome et de César. Les cloaques mêmes, dit Josèphe, étaient admirables; un théâtre, et dans la partie méridionale du port, un amphithéâtre, se faisaient remarquer par leur solidité et leur étendue : tous ces travaux furent terminés dans l'espace de douze ans, avec des subsides enlevés aux Juifs. Alors Hérode donna des fêtes splendides en l'honneur d'Auguste; elles devaient être renouvelées tous les cinq ans.

Cette ville, qui devint une des plus grandes de la Palestine, fut bâtie vingt-deux ans avant Jésus-Christ, et appelée Césarée de Palestine, pour la distinguer de Césarée de Philippe. Dans la suite, on la nomma Colonia Flavia, lorsque Vespasien lui accorda les priviléges de colonie romaine, et elle devint la capitale de toute la Palestine après la ruine de Jérusalem[2].

Cette ville est fréquemment citée dans le Nouveau Testament. Hérode Agrippa y vint après la délivrance miraculeuse de saint Pierre, et après avoir ordonné qu'on menât au supplice les soldats qui l'avaient gardé. Étant monté sur son trône avec ses habits royaux, il harangua le peuple, et le peuple s'écria : « C'est la voix d'un Dieu, et non pas d'un homme! » En ce moment un ange du Seigneur le frappa, et il mourut dévoré par les vers. (Act., XII.)

Césarée est la première ville des Gentils qui fut éclairée des lu-

[1] Josèphe, *Antiquités*, I, 15, c. XIII.
[2] Il reste plusieurs médailles de Césarée : voir Ekhel, 428.

mières de la foi dans la personne du centurion Cornélius : il était Romain de naissance, et se trouvait à la tête d'une cohorte italienne. Averti par un ange, il fit chercher saint Pierre, qui vint de Joppé et le baptisa avec ses parents et ses amis. (Act., x.) Cornélius succéda à Zachée, premier évêque de cette ville. Du temps de saint Jérôme on voyait encore sa maison, qui avait été convertie en église.

L'apôtre saint Philippe vint à Césarée après avoir baptisé le gardien des trésors de la reine d'Éthiopie (Act., VIII, 40); il y avait sa demeure. Ses quatre filles y vivaient dans la prière et la virginité; elles peuvent être regardées comme les premières religieuses du monde chrétien; Dieu leur avait accordé le don de prophétie. Sainte Paule, dans son pèlerinage de la Terre Sainte, visita leurs chambres, qui étaient alors en grande vénération[1].

Saint Paul fut amené à Césarée par les fidèles lorsque, ayant disputé à Jérusalem avec les Grecs, ceux-ci cherchèrent à le tuer. (Act., IX, 30). L'Apôtre s'arrêta dans cette ville en revenant d'Éphèse, et, plus tard, il demeura quelques jours dans la maison de saint Philippe : ce fut alors que le prophète Agabus lui annonça qu'il serait lié par ses ennemis à Jérusalem. Saint Paul lui répondit : *Je suis prêt non-seulement à être enchaîné, mais à mourir pour le nom du Seigneur Jésus.* (Act., XXI.) Peu après son arrivée à Jérusalem, il fut saisi par les Juifs, qui ne lui pardonnaient point sa conversion, maltraité et livré au tribun romain, auquel il imposa par sa fermeté, comme il venait de le faire au peuple. Envoyé à Césarée, sous une escorte de deux centurions, deux cents soldats, soixante et dix cavaliers et deux cents lances, il fut mis en prison dans le palais même d'Hérode, et il y demeura deux ans, parce que le gouverneur Félix *voulait plaire aux Juifs*. Ce fut pendant ce temps qu'il parla avec tant de force à Agrippa, que ce roi lui dit : *Peu s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien.* Saint Paul s'embarqua à Césarée pour aller à Rome. (Act., XXVI.)

Saint Paul n'avait que trois coudées, nous dit un auteur, *et pourtant il touchait le ciel*. Oui, il touchait le ciel, où il puisait constamment une science et une force divines. Il a confondu par son courage,

[1] Hieron., *in Epit. Paulæ;* Act., XXI.

par sa sainteté, par son éloquence, la synagogue, l'aréopage, la corruption de Rome et la philosophie de tous les temps. Bossuet disait que, si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les épîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. Aussi les ennemis du christianisme, qui s'en prennent à tout, sont toujours embarrassés quand il s'agit des écrits de ce grand homme; ils n'ont à leur opposer que les sarcasmes et les injures, de même qu'autrefois, parmi les Athéniens qui l'entendirent parler de la résurrection des morts, que les impies redoutent plus que le néant, les uns se moquèrent de lui, tandis que d'autres s'en allèrent en disant : « Nous vous écouterons sur cela une autre fois : *Audiemus te de hoc iterum.* » (Act., XVII, 32.) Saint Pierre, en louant la sagesse qui a été donnée à Paul, et qui est exprimée dans ses lettres, dit cependant qu'elles renferment des passages difficiles à entendre, et condamne ces hommes ignorants et légers qui les détournent, aussi bien que les autres écritures, à de mauvais sens pour leur propre ruine. (II Epit., III, 16.)

Vespasien apprit à Césarée la mort de Néron et l'avénement de Galba; il fit partir immédiatement son fils Titus, accompagné du roi Agrippa, pour complimenter le nouvel empereur. L'année suivante (69), il reçut dans la même ville la nouvelle de l'avénement de Vitellius; cette nouvelle excita le mécontentement de l'armée qui était sous ses ordres, et qui le proclama empereur à Césarée, tandis que d'autres légions le proclamaient aussi à Alexandrie.

Les habitants de Césarée étaient en grande partie Grecs ou Syriens; comme ils s'entendaient fort mal avec les Juifs, qui, riches et puissants, voulaient occuper seuls le sénat de la ville, une insurrection sanglante s'éleva. Les Juifs se prévalaient de ce que le fondateur de la nouvelle ville, Hérode, était Juif, tandis que les Syriens alléguaient que, lorsqu'elle s'appelait Tour de Straton, il n'y avait pas un seul Juif dans la ville. Pendant quelque temps, les Juifs durent se retirer à Nabata, à soixante stades de Césarée; mais, étant revenus, ils furent tous massacrés, sans que le gouverneur romain cherchât à l'empêcher. Il s'ensuivit bientôt entre les Juifs et les Romains une guerre générale, qui amena la ruine de la Judée[1].

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. XX, ch. VIII.

Il y a un article du Talmud qui explique mieux encore que la relation de Josèphe le motif secret de la haine que les autres habitants de Césarée portaient aux Juifs, et cet article nous concerne tous tant que nous sommes; le voici : *Il est permis de faire l'usure aux Cuthéens de Césarée*[1].

C'est à Césarée que Titus, venu d'Alexandrie par le désert avec les renforts qu'il était allé chercher en Égypte, organisa l'armée qui devait enfin assiéger Jérusalem; on l'évalue à quatre-vingt mille hommes[2].

Saint Procope de Jérusalem fut le premier chrétien qui souffrit le martyre à Césarée. Le juge Paulin lui ayant commandé de sacrifier aux quatre empereurs qui gouvernaient alors le monde (Dioclétien, Galère, Hercule et Constance Chlore), Procope lui cita en souriant ce vers d'Homère : *Il n'est pas bon d'avoir plusieurs maîtres; qu'il n'y ait qu'un seigneur et qu'un roi.* Cette réponse lui valut un arrêt de mort.

Comme nous l'avons vu, Césarée eut un évêque dès les premiers temps de l'Église; plus tard elle eut un siége métropolitain, auquel tous les évêques de la Palestine étaient soumis[3]; elle le conserva encore lorsque fut érigé le siége patriarcal de Jérusalem : ce fut un des trois siéges métropolitains de la Palestine, relevant du patriarche. L'archevêché de Césarée fut rétabli lorsque les croisés se furent emparés de cette ville, et il subsista aussi longtemps que le royaume chrétien en Palestine[4]. Un concile tenu à Césarée l'an 195 décida que la Pâque devait être célébrée le dimanche, jour où le Sauveur avait triomphé de la mort. Plusieurs autres conciles y furent tenus jusqu'en 553.

Ce fut à Césarée qu'Origène, ce docteur *tombé comme un éclair du ciel en terre*, fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, et qu'il expliqua les divines Écritures.

Eusèbe, qui nous a laissé de si précieux écrits sur la Terre Sainte, était évêque de Césarée. Un grand nombre de martyrs expièrent en

[1] Talmud de Jérusalem, traité Gnaboda-Zara, ch. v, fol. 24, col. 4.
[2] *Guerre*, liv. II, ch. xiv; liv. III, ch. ix.
[3] Hieron., *Epist.* xxxviii *ad Pammach.*; Reland, page 676.
[4] Guillaume de Tyr, liv. XIV, ch. xii. — S. Car. a S. Paulo, *Geogr. sacr.*, p 299.

de n'être occupé que du plaisir de la chasse; les émirs avaient ordre de faire comme lui : personne dans l'armée ne savait où l'on allait. En attendant, on travaillait nuit et jour aux machines du siége; le sultan lui-même était au milieu des ouvriers, les animant par son exemple. Quand tout fut prêt, l'armée se rassembla tout d'un coup devant Césarée. On était alors au jeudi, 9 de gioumadi premier (26 février), et les habitants n'avaient fait aucun préparatif. L'attaque eut lieu le jour même. Les soldats, se faisant des espèces d'échelles avec les piquets de fer et les courroies de leurs chevaux, sautèrent dans les fossés et escaladèrent les remparts. En un moment la ville fut occupée, et les chrétiens se réfugièrent dans la citadelle : c'était un des châteaux les mieux bâtis et les plus forts de la Palestine; le roi de France (saint Louis), pendant son séjour en Palestine, l'avait fortifié avec beaucoup de soin; il était entouré de tout côté de fossés baignés par les eaux de la mer; les pierres qui avaient servi à sa construction étaient extrêmement dures et s'enchâssaient les unes dans les autres en forme de croix, ce qui les mettait à l'épreuve de la brèche et de la mine; après même qu'on était parvenu à creuser sous le mur, la partie supérieure restait suspendue et ne tombait pas. Pendant qu'on l'attaquait, Bibars envoya dévaster les pays situés du côté du Jourdain, ainsi que les campagnes d'Acre.

« Cependant les assauts ne discontinuaient pas. Le sultan s'était établi en face de la citadelle, au haut d'une église, d'où il dirigeait les attaques. Quelquefois il s'avançait dans les machines roulantes, et venait visiter lui-même la brèche. Un jour on le vit, le bouclier à la main, combattre avec intrépidité, et à son retour avoir son bouclier hérissé de traits. Il ne cessait de donner lui-même l'exemple de la bravoure : quiconque se distinguait était sur-le-champ récompensé; plusieurs fois il distribua des robes d'honneur aux émirs et aux soldats. A la fin les chrétiens, lassés de tant d'efforts, se rendirent moyennant la vie sauve. Le siége n'avait duré que quelques jours. La ville fut détruite; les émirs et les soldats se partagèrent les travaux; le sultan y prit part en personne.

« On dévasta aussi les environs; les arbres furent coupés, les

maisons rasées. Quand tout fut détruit, le sultan se remit en marche et se porta contre Arsouf[1]. »

Il n'y a plus aujourd'hui un seul habitant à Césarée. L'espace occupé par ses ruines forme un parallélogramme de 540 pas de long sur 350 de largeur. La ville devait avoir quatre portes, dont deux sont encore visibles ; une d'elles, assez bien conservée, nous servit d'abri : elle est près d'un puits où de jeunes Arabes tiraient de l'eau pour abreuver leurs troupeaux. La forteresse s'avançait dans la mer sur une pointe de rocher ; de chaque côté il y avait un port. Dans la partie nord-ouest de la ville, on remarque encore les restes d'une église souterraine. En face de la citadelle, plusieurs murs de soutènement de l'église sur laquelle se tenait Bibars pour diriger l'attaque sont encore debout. Plusieurs restes de tours sont assez bien conservés ; il y en a dix du côté de l'orient seulement. Dans ces dernières années, on a achevé de démolir ses plus beaux édifices pour en transporter les débris à Saint-Jean-d'Acre et à Jaffa. Césarée est à 31 milles de Jaffa, à 25 de Naplouse, et à 20 de la pointe du Carmel ; les Arabes l'appellent encore Kaiçariyé[2].

Un des plus touchants récits de la vie des Pères du désert se rattache à l'histoire de Césarée. Saint Martinien vivait sur une montagne voisine dans une grande austérité ; le bruit de ses vertus se répandit au loin. Un jour qu'on s'en entretenait dans une place de Césarée, une femme nommée Zoé dit que Martinien n'était pas moins fragile que les autres hommes, qu'il ne passait pour vertueux que parce qu'il n'avait pas l'occasion d'offenser Dieu ; et, pour en donner la preuve, elle se rendit dans sa cellule afin de le porter au mal. Mais le Seigneur vint en aide à son serviteur. Martinien, qui avait été sur le point de faiblir, alluma du feu, et, en présence de cette femme, il se mit au milieu du brasier, les pieds nus, et se disant en lui-même : « Que t'en semble, Martinien ? ce feu est-il comparable à celui de l'enfer, que le démon te prépare si tu commets le péché ? » Cette femme fut touchée de repentir, et elle se retira à Bethléem dans le monastère de sainte Paule, où

[1] *Bibl. des crois.*, tome IV, page 491.

[2] Jules David, *Syrie moderne;* Munk, *Palestine*, page 59 ; Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, tome IV, page 160 ; Scholz, 147 ; Prokesch, 29 ; Allioli, 424.

prendre la fuite. Ils portèrent ensuite Baudouin à Jérusalem, dont la population entière versa des larmes ; mais par les soins de médecins habiles toutes les craintes furent calmées[1].

J'ai parcouru les deux rives de ce petit lac, mais je n'ai pu m'assurer s'il renferme encore des crocodiles : ceux qu'on y voyait autrefois étaient moins grands que ceux d'Égypte. Notre cuisinier est allé chercher, à la nage, les poules d'eau et les canards sauvages que j'avais tués, et il ne lui est pas arrivé l'accident rapporté par Vinisauf.

J'ai trouvé quelquefois des tortues le long de ce rivage : c'étaient des émydes assez petites, qui vivent près du Nahr-Kasmieh, près de l'Haddar et du fleuve Ugeh.

Mes compagnons avaient continué leur route ; Soleyman m'engagea à ne pas demeurer seul en arrière, parce que nous avions des contrées dangereuses à traverser. En effet, à une lieue au delà, le terrain commence à s'élever, des rochers s'avancent jusque dans la mer, et le chemin, qui ne saurait plus côtoyer le rivage, pénètre dans une région montueuse, couverte de bruyères, de hautes herbes, de chênes nains, de caroubiers qui ont à peine dix ou douze pieds de hauteur, et qui déploient comme des tentes leurs tiges rameuses et touffues, abri des animaux sauvages et des voleurs. Ce lieu est connu dans les chroniques du moyen âge sous le nom de forêt d'Arsur.

Après avoir marché quelques heures sous un soleil ardent dans cette forêt sans ombre, nous entrâmes sous le dôme frais d'un caroubier dont les branches s'étendaient jusqu'à terre. Nos moucres, qui formaient l'arrière-garde, allaient passer sans nous apercevoir ; lorsque nous les appelâmes, ils nous firent observer que nous avions choisi une retraite de voleurs, ce qui nous ôta l'envie d'y séjourner longtemps. Plusieurs fois je pus remarquer que nous n'étions pas seuls dans ce lieu de sinistre aspect ; cependant il ne nous arriva aucun accid en.

Les croisés, toujours harcelés par les Sarrasins, traversèrent aussi cette forêt. « En quittant les bords de la *Rivière salée*, dit Vinisauf, l'armée chrétienne devait traverser la forêt d'Arsur : on

[1] *Bibl. des croisades*, tome I, page 75.

croyait que l'ennemi mettrait le feu à cette forêt; mais les pèlerins la traversèrent sans péril et sans obstacle. Ils allèrent dresser leurs tentes dans une vaste plaine, près d'une rivière nommée *Rochetalie*. Ce fut là qu'ils apprirent que l'armée de Saladin, au nombre de 300,000 hommes, se préparait à livrer un combat à l'armée chrétienne, qui ne comptait alors que 100,000 guerriers[1]. » Nous parlerons du succès de cette bataille lorsque nous arriverons dans la plaine d'Arsur.

Cette grande forêt montagneuse n'est habitée que par des Bédouins nomades, dont nous avons aperçu quelques tentes, ainsi que les troupeaux. Aux époques les plus anciennes, cette contrée était fréquentée par les fils des géants, les Phérézéens et les formidables Raphaïm, peuples aborigènes de cette partie de la terre de Chanaan.

Les Chananéens n'ont pas été les premiers habitants de cette terre : ils n'en devinrent maîtres qu'après avoir exterminé les anciennes races, ou les avoir contraintes à se disperser dans les parties les plus éloignées et les plus inaccessibles du pays. Nous en dirons quelques mots à mesure que nous parviendrons dans les contrées qu'elles occupaient à l'époque de l'entrée des Hébreux dans la Terre Promise.

Les descendants de Chanaan, qui formèrent autant de peuples, furent : Sidon, Heth, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Hévéens, les Aracéens, les Sinéens, les Aradiens, les Samaréens et les Amathéens. (Gen., x, 15-18.)

Sidon, les Aracéens, les Sinéens, les Aradiens et les Samaréens s'établirent dans la Syrie et la Phénicie; les autres dans la terre de Chanaan.

Après que les Israélites eurent soumis les Chananéens, les enfants de Joseph, peu contents des montagnes d'Éphraïm, qui leur étaient échues en partage, se plaignirent à Josué, qui leur répondit : « Si vous êtes un peuple si nombreux, montez dans la forêt, et étendez-vous en abattant les bois dans la terre des Phérézéens et des Raphaïm. » (Jos., xvii, 15.) En effet, cette forêt se prolonge vers le

[1] Seconde partie de la Chronique de Vinisauf; *Bibl. des croisades*, tom. III, p. 696

sud-est jusqu'aux montagnes d'Éphraïm, qu'on aperçoit bientôt le long de la plaine de Saron.

Les Raphaïm, que les versions chaldaïque et syriaque, ainsi que la Vulgate, rendent par *géants*, habitaient encore d'autres contrées de la terre de Chanaan, dans les environs de Jérusalem, à Hébron, et même au delà du Jourdain; mais ils étaient surtout répandus dans les montagnes de Juda et d'Israël : les géants Goliath et Saphai étaient de la race des Raphaïm.

L'Écriture parle fréquemment de plusieurs autres races d'hommes gigantesques, qui ont habité la Palestine; elle les désigne comme des hommes formidables, d'une grande force, violents, guerriers. Moïse parle du lit d'Og, roi de Basan, qui avait neuf coudées de long, c'est-à-dire *quinze pieds quatre pouces et demi*[1]. Goliath avait six coudées et une paume de haut, c'est-à-dire, dix pieds sept pouces[2].

Les traditions des peuples, comme les récits d'une foule d'auteurs, attestent qu'il y a eu des hommes d'une taille beaucoup plus élevée que celle des hommes ordinaires. Saint Augustin[3], Pline[4], Plutarque[5], etc., citent des faits aussi surprenants que ceux de la Bible; de sorte que, si l'on voulait nier l'existence des géants, il faudrait, comme le fait observer dom Calmet, « s'inscrire en faux contre l'Écriture sainte, contre les histoires les plus certaines, et contre la tradition de tous les peuples[6]. »

Nous avons d'autant moins de raisons de nier l'existence des géants, surtout pour l'époque antérieure au déluge, que nos musées d'histoire naturelle s'enrichissent journellement de débris de plantes et d'animaux antédiluviens auprès desquels, comme les Israélites

[1] Deutér., III, 11. C'est ce même Og qui, d'après l'opinion des rabbins, s'est sauvé du déluge en montant sur le toit de l'arche. Og signifie *long cou*.

[2] I Rois, XVII, 4. Ces mesures ne peuvent être données que par approximation, puisqu'on ne connaît pas le rapport exact de la coudée avec nos mesures.

[3] Aug., *de Civitate Dei*, lib. XV, c. IX.

[4] Plin., *Hist. natural.*, lib. VII, c. XVI.

[5] Plutarch., *in Sertorio*. Voyez aussi Appollodor., *Biblioth.*, l. I, c. VI; Diodor. de Sic., l. I, c. XXVI.

[6] *Dict. de la Bible*, art. *Géants*. Consultez Glaire, les *Livres saints vengés*, t. II, ch. I, art. 5.

auprès des fils d'Énac, nos plantes et nos animaux actuels, sans en excepter les baleines et les éléphants, ne paraîtraient *que comme des sauterelles*. (Nomb., XIII, 33, 34.) « Si nous pénétrons dans l'intérieur de la terre, dit M. de Humboldt, si nous fouillons les tombeaux des plantes et des animaux, les pétrifications ne nous annoncent pas seulement une distribution de formes qui se trouvent en contradiction avec celles des climats actuels ; elles nous montrent aussi des configurations gigantesques, qui ne contrastent pas moins avec les petites dimensions dont nous sommes entourés aujourd'hui que l'héroïsme simple des Grecs avec le caractère de grandeur des temps modernes. La température de notre planète a-t-elle subi des changements considérables, et qui reviendront périodiquement ? La proportion entre la mer et la terre et la hauteur de l'océan aérien, aussi bien que sa pression, n'ont-elles pas toujours été les mêmes ? Dans cette hypothèse, la physionomie de la nature, la grandeur et la forme des organes, ont dû être soumises à de nombreuses modifications[1]. »

Quand on se trouve en présence de ces ruines antiques dont l'origine se perd dans la nuit des temps, on est frappé de stupeur en voyant les masses qu'ont su mouvoir des hommes qui n'avaient pas à leur disposition les forces motrices dues aux découvertes modernes. « En général, dit M. de Saulcy en parlant d'une ruine cyclopéenne qu'il propose de reconnaître comme celle de la ville d'Hasor, en général, vers cette limite de la ville antique, dès qu'un mamelon un peu large se présente, on est à peu près sûr à l'avance qu'il sera couvert de ces étranges décombres d'une cité de géants. J'avoue que sur place la pensée m'est venue qu'une ville construite avec des matériaux d'une dimension pareille ne pouvait avoir été que la demeure d'une race éteinte, du genre de celles des Anakim, des Émim et des Rephaïm, dont nous trouvons la mention expresse dans les saintes Écritures[2]. »

Sans même avoir besoin de recourir à des époques reculées, si réellement la température de notre planète a subi de notables modi-

[1] A. de Humboldt, *Tableaux de la Nature*, tome II, *Physionomie des Végétaux*.
[2] De Saulcy, *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, tome II, page 543.

fications, comme tant d'indices peuvent porter à l'admettre, ne voyons-nous pas en passant d'une zone à une autre quels prodiges, dans les proportions des animaux et des plantes, ont dû en être la conséquence? « Le nekera dendroïdes, dit encore M. de Humboldt, qui est sans doute le juge le plus compétent en pareilles matières, le nekera, espèce de mousse européenne, est réellement arborescente; et les fougères de la zone torride, souvent plus élevées que nos tilleuls et nos aunes, offrent encore aujourd'hui à l'Européen un aspect aussi surprenant que le paraîtrait celui d'une forêt de hautes mousses à quiconque la verrait pour la première fois. La grandeur et le développement des organes dépendent d'un climat qui les favorise. La forme étroite et élancée de nos lézards s'étend dans le sud jusqu'à celle de ces terribles crocodiles dont le corps est colossal et cuirassé. Dans le tigre, le lion, le jaguar et autres grandes espèces du même genre, on trouve répétée la forme du chat, l'un de nos animaux domestiques les plus petits[1]. »

Dans les temps primitifs, il en était de l'âge des hommes comme de leur taille : la tradition universelle des peuples, venant toujours à l'appui des récits bibliques, nous parle d'un âge d'or pendant lequel les hommes, vivant dans un état d'innocence, atteignaient un âge qui est hors de toute proportion avec le nôtre : Hésiode, comme les livres des Bramines, et tous les écrits chaldaïques, égyptiens et phéniciens, donnent mille ans d'existence aux hommes qui vivaient avant le déluge. Ce fut pour ne pas contredire ce témoignage unanime des peuples que Varron imagina des années lunaires ou d'un mois, opinion qui soulève de bien plus grandes difficultés que l'interprétation commune[2].

Les animaux sauvages qu'on trouve dans la forêt d'Arsur et dans la chaîne de montagnes qui l'avoisine jusqu'à la plaine d'Esdrelon et la pointe du Carmel sont : le sanglier, la panthère commune, l'once, l'hyène, le chacal, le renard, le hérisson, le lièvre et le porc-épic.

En sortant de la forêt, nous aperçûmes une vaste plaine qui s'étend

[1] A. de Humboldt, *Tableaux de la Nature*, tome II, *Physionomie des Végétaux.*
[2] Josèphe, *Antiquités*, l. I, c. III.

jusqu'au centre de la Judée : c'est la plaine célèbre de Saron. Les montagnes la bordent du côté opposé à la mer; sur plusieurs cimes on voit des villes dépeuplées qui les surmontent, comme on voit sur les bords du Rhin ou du Danube les ruines du moyen âge. Dans une plaine si belle et si fertile, aucun village n'arrête les regards : des troupeaux de chèvres, quelques oliviers épars, quelques tentes de Bédouins, ce sont là les seuls habitants d'une plaine qui pourrait nourrir 300,000 hommes. Quoiqu'elle soit souvent mentionnée dans l'Ancien Testament[1], aucun texte ne nous fait connaître sa position précise : ce n'est que par un passage des Actes des Apôtres que nous savons qu'elle était peu éloignée de Lydda (Act., IX, 35); puis nous voyons dans Eusèbe et saint Jérôme qu'elle s'étendait de Césarée de Palestine jusqu'à Joppé.

Sur une petite élévation où se trouvaient quelques tentes de Bédouins et quelques cahutes en terre, ou faites seulement avec des branches d'arbres, il y a un immense sycomore, et à une portée de fusil une excellente source : c'est là que nous jetons nos tentes pour la nuit. Les Arabes s'empressent de nous apporter de très-bonnes pastèques, des œufs, du lait et des fruits. Des femmes tatouées, et portant une espèce de masque noir qui leur couvre le bas de la figure, viennent nous offrir de l'eau. Ce lieu s'appelle Galgal[2].

Galgal, au temps de Josué, avait un roi qui fut vaincu et tué par les Hébreux quand ils s'emparèrent de la Terre Promise[3]. Ce n'était plus qu'un village du temps de saint Jérôme, et je ne sais quel nom lui donner aujourd'hui. M. de Lamartine avait campé à une lieue d'ici, du côté de la mer, dans le village de El-Mukhalid; ne pouvant dormir il avait contemplé pendant la nuit cette terre ensevelie sous une nuit éternelle. « La nuit est brûlante, dit-il, je ne puis tenir sous la tente; je me lève et vais m'asseoir près de la fontaine sous un olivier. La lune éclaire toute la chaîne des montagnes de la Galilée, qui ondule gracieusement à l'horizon, à deux lieues environ de l'endroit où je suis campé. C'est la plus belle ligne de

[1] Isaïe, XXXIII, 9; XXXV, 2; LXV, 10; Cant., II, 1; I Paral., V, 16; XXVII, 29.

[2] Une ville du même nom, dont nous parlerons dans la suite, se trouvait sur les bords du Jourdain, près de Jéricho.

[3] Josué, XII, 23; I Macc., IX, 2. *Onomast.*, art. *Gelgel.*

l'horizon qui ait encore frappé mes regards. Les premières branches de lilas qui pendent en grappes au printemps n'ont pas une teinte plus fraîche et plus nuancée que ces montagnes à l'heure où je les contemple. A mesure que la lune monte et s'en approche, leur nuance s'assombrit et devient plus pourpre; les formes en paraissent mobiles comme celles des grandes vagues qu'on voit par un beau coucher du soleil en pleine mer. Toutes ces montagnes ont de plus un nom et un récit dans la première histoire que nos yeux d'enfants ont lue sur les genoux de notre mère. Je sais que la Judée est là, avec ses prodiges et ses ruines; que Jérusalem est assise derrière un de ces mamelons; que je n'en suis plus séparé que par quelques heures de marche; que je touche ainsi à un des termes les plus désirés de mon voyage[1]. »

Moi aussi, je suis venu pendant les heures du silence et du recueillement contempler cette scène admirable, si pleine de souvenirs et de tendres émotions. J'étais à trois lieues de Sébaste, à cinq de Sichem, la ville de Jacob; j'avais à mes pieds la plaine de Saron; au delà, l'immense amphithéâtre des montagnes d'Éphraïm, et derrière.... la Ville sainte, objet de tous mes vœux. A mesure que j'en approchais, je sentais augmenter mon impatience; depuis bien des nuits j'éprouvais cet empressement des croisés si naïvement décrit dans les anciennes chroniques : *Ils ne purent oncques dormir cette nuit, tèle ardeur avoient de voir la cité qui devoit estre fin de leur travail et accomplissement de leur vœu; moult leur tardoit que le jour venist, et leur sembloit que cèle nuit estoit beaucoup plus longue que les autres*[2].

1er *octobre*. Hérode, le fondateur de Césarée, avait la manie de bâtir; l'intérêt de sa gloire, *studium memoriæ propagandæ ad posteros*, ne lui faisait épargner aucune dépense pour fonder des villes et des châteaux : toutes ses œuvres sont détruites; on en trouve à peine les traces, et, s'il n'en était fait mention dans quelques livres, on en aurait perdu le souvenir : telle est la ville d'*Antipatris*, qu'on

[1] *Voyage en Orient*, 23 octobre 1832.
[2] *Hist. des croisades*, par Bernard le Trésorier.

ne saurait retrouver, malgré les indications précises des auteurs. « Après la célébration des fêtes quinquennales, dit Josèphe, Hérode bâtit une autre ville dans une plaine qu'on nomme Caphar-Saba, après avoir choisi un lieu convenable, arrosé et fertile ; un fleuve enferme la ville, et un bois des plus beaux arbres l'environne ; il l'appela Antipatris, du nom de son père Antipater[1]. » Nous savons en outre par un texte de la Bible que cette ville était sur le chemin de Jérusalem à Césarée : *Les soldats donc ayant pris Paul, selon l'ordre qu'ils en avaient, le conduisirent la nuit à Antipatris, et, le jour suivant, laissant des cavaliers pour aller avec lui à* (Césarée), *ils retournèrent à la forteresse.* (Act., XXIII, 31.) L'historien de la *Guerre des Juifs* nous donne la distance exacte : « sur la route de Jérusalem à Césarée, à 150 stades de Joppé[2]. » Il semblerait, après cela, qu'on me pardonne cette expression, qu'il n'y a qu'à mettre la main dessus, et pourtant on ne peut la retrouver : tant les ruines mêmes en Judée sont détruites! *etiam periere ruinæ.*

Un évêque d'Antipatris a siégé au concile de Calcédoine.

Cette ville était déjà bien déchue au quatrième siècle[3] ; cependant elle existait encore au huitième[4]. Sa situation la plus probable est celle qui est indiquée par M. de Prokesch, à environ deux lieues de Galgal, et à quatre milles et demi d'Allemagne au nord de Lydda[5] ; on y trouve quelques ruines : ce lieu s'appelle encore Kefr-Saba ; un peu au delà j'en ai vu de plus considérables qui sont sans nom.

Au commencement de sa seconde campagne, Vespasien, étant parti de Césarée, s'arrêta deux jours à Antipatris ; le troisième jour, il se mit en marche, dépeuplant et incendiant tous les bourgs qui se trouvaient sur son passage[6].

Parmi ces tas de poussière, qui furent d'opulentes cités, on cherche vainement la tour d'Aphec, la ville riche de Saron (Act., IX, 35), Aphérima donnée par Démétrius à la Judée, Hélon la ville

[1] Jos., *Antiq.*, lib. XVII, c. IX.
[2] Jos., *Bell. jud.*, I, 4, 7 ; IV, 8, 1 ; I, 21, 9.
[3] Deinde (venit) Antipatrida, semirutum oppidulum. (*Epit. Paulæ.*)
[4] Théoph., *Chron.*, page 358.
[5] Adrichomius confond Antipatris avec Dora, Jacques de Vitri avec Arsur, Guillaume de Tyr avec Apollonia, et Berghaus la place trop au nord.
[6] Josèphe, *Guerre*, liv. IV, c. VIII.

sacerdotale, Balsalisa, qui pendant la famine envoya du pain à Élisée (IV Rois, IV) : tout cela est détruit; la fertilité des champs, l'ombre des forêts, les eaux mêmes du fleuve, tout a disparu; les ennemis ont dévoré cette terre avec fureur : *Devorabunt Israel toto ore.* (Isa., IX, 12.) Et, qu'on ne l'oublie pas, cette terre, c'est la plaine de Saron, si célèbre par sa fertilité et sa beauté. Il y a plus de deux mille ans qu'Isaïe, dans toute la concision de son langage, a annoncé ce qu'elle est aujourd'hui : « Saron n'est plus qu'un désert, » *Factus est Saron sicut desertum.* (Isa., XXXIII, 9.)

Et il y a encore des hommes qui disent : « Nous ne voyons plus de miracles, il n'y a plus de prophètes au milieu de nous. » (Ps. LXXXIII, 10.) Comme les dieux dont parle Baruch, la poussière de la terre leur couvre les yeux : *Oculi eorum pleni sunt pulvere.* (Bar., VI, 16.) On aurait beau ressusciter des morts en leur présence, ils ne le verraient pas. Ne sont-ce pas précisément les villes où notre Sauveur a fait le plus de miracles qui ont le plus persisté dans leur aveuglement? Les villes de Corozaïn et de Capharnaüm sont célèbres par leur incrédulité, les habitants de Nazareth ont voulu précipiter Jésus d'un rocher, ceux de Jérusalem l'ont fait mourir. Les hommes qui ne croient pas à Moïse et aux prophètes ne croiraient pas non plus aux nouveaux prophètes qu'ils demandent à Dieu pour le tenter.

Après avoir parcouru la plaine à l'aube du jour, je vins rejoindre mes compagnons; nous nous mîmes en route en nous rapprochant de la mer, où nous n'arrivâmes cependant que vers midi. Nous traversâmes des terrains sablonneux, souvent couverts de hautes herbes et de bruyères, parcourus par de nombreuses gazelles. Sur cette immense étendue, on n'aperçoit aucune habitation, sinon, de loin en loin, quelques tentes de Bédouins, quelquefois une tribu tout entière. Au printemps, ces tribus s'avancent vers le nord; maintenant elles retournent vers le midi. Les tentes sont placées selon les saisons : en été, au sommet des collines, dans les lieux ouverts, où l'Arabe peut voir de loin ce qui se passe dans le désert; en hiver, au bord des vallées, souvent dans le voisinage de la mer et dans quelque endroit abrité; toujours rapprochées, autant que possible, des sources ou des puits.

Les tentes sont plus grandes que celles que j'ai vues sur le Liban : ce sont probablement celles de quelques chefs; elles ont deux, quelquefois trois compartiments; le dernier, appelé *alcobbah*[1], est toujours destiné aux femmes. Les tentes sont leur ouvrage : ce sont elles qui filent le poil de chèvre ou de chameau dont elles sont faites, qui le tissent ensuite, qui dressent les tentes, et qui, avec une incroyable promptitude, les chargent sur les chars quand le signal est donné de lever le camp. A défaut de ces tissus grossiers, on se sert encore d'une toile faite avec les filaments d'une racine appelée *lift adum*. Ces tentes sont impénétrables à la pluie; elles sont noires ou d'un brun foncé, comme dans les temps anciens : « Je suis noire, dit l'épouse du Cantique des Cantiques, je suis noire comme les tentes de Cédar[2]. » (I, 4.) D'ordinaire il y a dans chaque village (daouar), ou plutôt dans chaque camp des Arabes, une tente destinée aux hôtes; ils l'appellent *mensel*. Les Arabes qui s'adonnent aussi à la culture ensemencent l'emplacement qui était occupé par leur daouar l'année précédente.

Telle était la demeure des patriarches et des Israélites dans le désert il y a trois mille cinq cents ans, telle est encore aujourd'hui la demeure de l'Arabe nomade, et il la préfère à nos habitations, que nous croyons si commodes; mais il y jouit de trois choses que nous avons rarement dans nos villes, de l'air, du ciel et de la liberté.

De temps en temps nous rencontrons de longues files de chameaux avec leurs guides bruns ou noirs assis et se balançant sur le dos de ces animaux aussi utiles que disgracieux.

Nous arrivons près de la rivière appelée *Rochetalie* par les croisés, ou plus probablement *Rochetaille*, de *roche taillée*, parce qu'il avait fallu couper des rochers pour faciliter son écoulement; et *El-Haddar* par les Arabes. C'est ici que Saladin, avec une armée de trois cent mille hommes[3], attendait les croisés, qui ne comptaient alors que cent mille guerriers.

L'armée chrétienne s'avançait rangée en bataille; à la troisième

[1] C'est là l'origine du mot français *alcôve*.
[2] Cédar est le nom d'une tribu d'Arabes nomades.
[3] D'autres chroniques disent deux cent mille.

heure du jour, une troupe nombreuse de Turcs tomba sur elle, lançant des traits et des flèches, poussant des cris horribles, et faisant un vacarme épouvantable ; ils avaient parmi eux des hommes dont l'unique emploi était de pousser d'affreux hurlements. Les guerriers chrétiens, entourés de Sarrasins, n'apercevaient que le ciel et les ennemis : Vinisauf les compare à un troupeau de brebis près de tomber sous la dent des loups. Parmi leurs ennemis, on voyait toutes les nations barbares de l'Asie et de l'Afrique, des Arabes bédouins, des Scythes à la longue chevelure, des Éthiopiens au teint noir, le visage peint de blanc et de rouge ; ils fondirent avec impétuosité sur les chrétiens, et la terre tremblait sous leurs pas. L'attaque des musulmans était dirigée à la fois vers la mer et vers les montagnes ; ils se portèrent surtout à l'arrière-garde, où étaient les Hospitaliers.

Richard avait donné l'ordre de se tenir sur la défensive ; mais deux guerriers, appelant à leur secours saint George, le patron des braves, se précipitèrent contre les Turcs, et ils furent suivis d'un grand nombre d'autres. La mêlée devint si confuse, que des croisés tombèrent sous les coups de leurs compagnons ; bientôt toute l'armée se trouva engagée. Richard se portait partout, en répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : *Dieu, secourez le saint sépulcre!* Les ennemis, étonnés de la violence de ses attaques, lui livrent passage ; il était au milieu d'eux, dit l'historien, comme un moissonneur qui fait tomber les épis sous sa faux.

Les musulmans vinrent trois fois à la charge ; mais, toujours repoussés, ils se dispersèrent de tous côtés, et leur armée eût été détruite si les bois n'eussent recueilli leurs débris et dérobé leur retraite précipitée. Saladin perdit plus de huit mille hommes et trente-deux de ses émirs. La victoire ne coûta aux chrétiens que mille guerriers ; mais parmi eux était l'intrépide Jacques d'Avesne, dont toute l'armée pleura la perte. Son corps fut transporté à Arsur. Le roi Richard et le roi Gui assistèrent à ses funérailles, et on dit une messe pour le repos de son âme dans l'église de la sainte Vierge, dont on célébrait la nativité[1].

[1] Voir la *Chronique* de Vinisauf, et le récit de M. Michaud dans l'*Histoire des croisades*, tome II, page 402.

En voyant ces deux rois, l'un français, l'autre anglais, qui s'avancent victorieusement à la tête des guerriers de tant de nations, tous unis par la même foi, enflammés par le même but, allant ensemble aux combats et à la messe, marchant sous le même étendard, celui de la croix, on ne peut s'empêcher de songer à une époque moins éloignée de nous, où l'on vit une armée française se retirant, après une compagne désastreuse, devant la peste et les Turcs, ces alliés des Anglais, et suivant ces mêmes rivages, décimée, découragée, jetant ses canons dans le port de Tantoura, mourant de faim et de fatigues dans les ruines de Césarée, obligée de craindre jusqu'au Bédouin caché dans la forêt d'Arsur, et dont le chef, rentrant au Caire par la porte *de la Victoire*, protestait de son affection pour la religion de Mahomet[1]. Ces fils des croisés, aujourd'hui divisés dans leur foi, ont fait alliance avec les infidèles pour se déchirer entre eux; ils viennent sur la terre où est mort Jésus-Christ, et détournent leurs regards du saint sépulcre.

Je passai l'Haddar à pieds secs, comme la plupart des fleuves de la Palestine. Dans une petite vallée est un lieu marécageux, appelé improprement *Moïet el Tamsah* (l'eau des crocodiles) : je n'y ai vu que des roseaux d'une prodigieuse élévation; il doit y avoir de l'eau plus bas. M. de Lamartine y a vu des buffles. Cette rivière séparait la demi-tribu de Manassé de la tribu d'Éphraïm.

Lorsque Josué se fut emparé de la Terre Promise, elle fut divisée en douze parts, selon le nombre des tribus. Aucune terre ne fut assignée à celle des Lévites, mais ils reçurent quarante-huit villes pour y habiter. (Nom., xxxv, 2; Jos., xxi.) Par contre, les enfants de Joseph reçurent deux parts, parce que Manassé et Éphraïm, les deux fils de Joseph, furent adoptés par Jacob. Une partie de la tribu de Manassé demeura au delà du Jourdain avec les descendants de Gad et de Ruben, et l'autre vint s'établir au couchant le long de la mer; au nord son territoire touchait à la tribu d'Aser, au sud à la *rivière*

[1] A la suite de tous ces revers, voici la proclamation que fit répandre Bonaparte : « Il est arrivé au Caire, le *Bien Gardé*, le chef de l'armée française, le général Bonaparte, qui aime la religion de Mahomet; il est arrivé bien portant et bien sain, remerciant Dieu des faveurs dont il le comble. Il est entré au Caire par la porte de la Victoire. Ce jour est un grand jour. »

de Canah, ou, selon la traduction de saint Jérôme, *la vallée des Roseaux*. (Jos., XVI, 8; XVII, 9, 10.) Je pense que cette rivière n'est autre que l'Haddar[1].

Non loin de là, à l'embouchure de cette rivière, doivent être les ruines d'Arsur; je ne les ai pas visitées, trompé que j'ai été par d'autres ruines que je voyais devant moi. Jusqu'au village voisin, le chemin suit le bas d'une colline assez élevée, qui le sépare de la mer. Des ruines percent le sol en plusieurs endroits, et elles sont assez étendues pour être les restes d'une ville. C'est là probablement que s'élevait Apollonia, que les tables de Peutinger placent à vingt-deux milles romains au sud de Césarée, et dont il est fait si souvent mention dans l'histoire des Juifs[2]. Les cartes modernes placent les ruines d'Apollonia à une lieue plus au nord, près de celles d'Arsur.

Après la victoire d'Ascalon, la ville maritime d'Arsur ou Arsouf fut assiégée par Godefroy de Bouillon; ce fut alors que les habitants attachèrent à un mât fort élevé Gérard d'Avesne, qui leur avait été donné en otage, et l'exposèrent aux coups des assiégeants. Le chevalier supplia le roi de le délivrer en renonçant à prendre la ville: « Lors même que mon frère Eustache serait à votre place, lui répondit le roi, je ne pourrais le délivrer de la mort. » Les chrétiens attaquèrent vigoureusement la ville; mais ils furent repoussés. Les habitants d'Arsur, touchés de la constance de Gérard d'Avesne, qui s'était résigné à mourir, mais qui n'avait pas été atteint par les traits des croisés, le renvoyèrent au roi de Jérusalem.

Ce fut pendant ce siège que des émirs de Naplouse et de Samarie, qui avaient entendu parler des hauts faits de Godefroy, descendirent des montagnes pour venir le saluer et lui offrir des présents. Un d'eux, qui avait entendu dire que le roi pouvait abattre d'un seul coup la tête des plus grands chameaux, le pria de renouveler ce prodige sous ses yeux. Le roi se prêta de bonne grâce à ce qu'on demandait de lui; alors les Arabes se retirèrent en proclamant que jamais homme n'avait été plus digne de commander aux nations.

[1] Voir *Vita Saladini*, pages 191, 193.
[2] Josèphe, *Antiq.*, 13, 5, 4; *Guerre*, 1, 8, 4.

Je puis dire avec l'éloquent historien des croisades : J'ai vu, dans l'église du Saint-Sépulcre, cette terrible épée, qui tour à tour abattait les têtes des chameaux et pourfendait les géants sarrasins[1].

Plus tard, Arsur fut prise par Baudouin I[er], et les chrétiens la gardèrent jusqu'à l'année 1265, qu'elle fut détruite par les Mameluks.

Bibars, après avoir détruit Césarée, vint assiéger la ville d'Arsouf, qui était aussi une des places fortifiées par saint Louis. On se battit de part et d'autre avec le plus grand acharnement : « J'ai vu, dit le cadi Mohi-Eddin, auteur d'une vie de Bibars, j'ai vu ce prince marchant seul et sans suite, un bouclier à la main. Tantôt il était dans les galeries couvertes, tantôt aux ouvertures qui donnaient sur les fossés, tantôt sur les bords de la mer, d'où il lançait des traits aux navires chrétiens qui approchaient du rivage, tantôt dans des machines roulantes, tantôt derrière les parapets, d'où il combattait de pied ferme, ou observait les efforts des siens, pour les récompenser. Un jour il lança trois cents traits de sa main ; une autre fois il se plaça à une ouverture du chemin couvert, du côté des fossés, un arc à la main. En vain les assiégés s'avancèrent contre lui, armés de dards et de crocs pour le mettre en pièces : rien ne put lui faire lâcher pied. Il avait à ses côtés un émir qui le fournissait de flèches et de pierres, avec lesquelles il tua deux cavaliers chrétiens. Pendant tout le siége, il ne cessa d'aller et de venir au milieu des combattants, seul et sans suite, ne voulant pas qu'on fît attention à lui[2].

Au bout de quarante jours, le sultan planta l'étendard du Prophète sur les tours de la ville, et les musulmans furent appelés à la prière dans les églises converties en mosquées. Les Mameluks massacrèrent une grande partie des habitants; les autres, réduits à la servitude et chargés de chaînes, furent condamnés à détruire leur propre ville.

Le même auteur, en parlant de ce siége, nous fait connaître une

[1] Michaud, *Hist. des croisades*, tome II, liv. V.

[2] Makrisi, *Bibl. des crois.*, tome IV, p. 492 ; Michaud, *Hist. des crois.*, tome V, liv. XVII.

circonstance assez singulière, c'est-à-dire la présence d'une espèce de *vivandières* dans le camp des musulmans. « Parmi les personnes qui assistèrent à cette expédition, dit-il, on comptait un grand nombre de religieux, d'anachorètes, de jurisconsultes, de fakirs, d'hommes de toutes les classes. On ne vit dans le camp ni vin, ni aucun genre d'actions honteuses. Des femmes vertueuses venaient au milieu du combat donner à boire aux soldats, et traînaient elles-mêmes les machines[1]. »

A midi, nous arrivâmes au village d'Ali-ebn-Harami, c'est-à-dire, *Ali*, *fils de voleur* : c'est toute une tribu d'Arabes groupés avec leurs tentes et leurs cahutes autour de la mosquée d'Ali ; elle renferme son tombeau. Il est placé au milieu d'une assez vaste cour, dans une petite enceinte découverte, où les Arabes viennent continuellement faire leurs prières. Un minaret d'une architecture fort ancienne est isolé au milieu de la cour ; il ressemble à une tour, et il est plus orné que tous ceux que j'ai vus jusqu'ici en Palestine. Ne trouvant pas d'ombre ailleurs, nous entrâmes sans difficulté dans cette cour. J'allai examiner le tombeau du santon, pour lequel les musulmans ont une grande vénération ; mais un Arabe vint me dire en assez mauvais termes qu'il n'était pas permis à un infidèle de regarder ce tombeau : c'est exiger bien des égards pour un fils de voleur. J'allai dans une autre partie de l'édifice : c'était une école, où une sixaine d'enfants chantaient sur tous les tons les louanges du Prophète, comme exercice de lecture : c'étaient des textes du Coran. On le voit, les musulmans n'ont pas encore proscrit les livres religieux de leurs écoles. J'assistai à la leçon : c'était une espèce d'enseignement mutuel ; je ne m'attendais pas à le trouver là ; le maître était couché sur une natte et laissait chanter ses élèves.

Dans quelques pays, ont fait apprendre par cœur le Coran tout entier aux enfants. Lorsqu'ils ont achevé leur tâche, ils sont promenés par la ville sur des chevaux richement caparaçonnés, tenant en main le Coran, accompagnés de leurs parents et de leurs condisciples, et précédés de joueurs d'instruments.

[1] Makrisi, *Hist. des sultans Mameluks*; trad. par Quatremère; tome I, année 1264.

Cependant le muezzin était monté au minaret et appelait le peuple à la prière. Il voulut sans doute se distinguer ce jour-là : il le prit sur un diapason si élevé, que je craignis pour le peu qui restait des ruines d'Apollonia, qui étaient vis-à-vis. L'usage de convoquer ainsi pour la prière était établi dans ces contrées bien avant l'existence de l'islamisme. Devant le temple d'Astarte, à Hiéropolis, il y avait deux colonnes pareilles à des minarets, et hautes de cent quatre-vingts pieds; un stylite montait sur une de ces colonnes, et pendant sept jours il était obligé d'y faire entendre le chant de la prière.

Chez les Juifs, un des sacrificateurs, monté sur une tour, annonçait à son de trompe le commencement et la fin des jours de fête et des jours de sabbat[1]. Au reste, le muezzin eut plus de succès que beaucoup de nos cloches : les musulmans vinrent en foule; il y en avait de toutes couleurs, même de noirs, armés de casse-tête. Comme d'habitude, il n'y avait pas de femmes : c'est l'inverse de chez nous. Mais là c'est une loi et un usage absurdes qui excluent les femmes des assemblées religieuses, comme si elles en étaient indignes : parmi nous, ce sont les hommes eux-mêmes qui dédaignent les pratiques de la religion, et qui les abandonnent aux femmes; pour eux, ils se font un culte plus digne, sans doute, de leur haute intelligence. Ces Arabes ne voulurent point prier en ma présence, et ils me renvoyèrent; ils étaient dans leur droit : ce fut précisément un de ces nègres armés de casse-tête qui leur servit de suisse. Au reste, il y mit toutes les formes dont il était capable; il nous tira de l'eau fraîche d'un puits voisin pour en remplir nos outres, et nous souhaita un bon voyage.

En descendant une petite vallée, nous eûmes bientôt rejoint le bord de la mer, de cette belle mer de Syrie que je côtoyais depuis si longtemps et que je devais bientôt quitter; je l'aimais beaucoup mieux que la forêt que j'avais traversée la veille. Nous reprenons notre allure accoutumée sur le sable d'or blanchi à tout moment par les flots d'argent de la mer. Je regarde chaque vague qui s'ap-

[1] *Ubi unus de sacerdotibus pro more astans clangore tubæ vespertino diem quemlibet septimum incuntem præsignificabat...* (Jos., *Bell. Judaic.*, l. IV, c. IX.)

proche en mugissant; d'autres, puis d'autres encore la suivent; une enfin, plus grande, les engloutit toutes et se précipite avec fureur pour nous engloutir nous-mêmes. Qu'est-ce qui nous en sépare? Rien, un peu de sable couché sur le rivage; et la vague menaçante s'arrête paisiblement à nos pieds, comme le timide animal qui vient chercher nos caresses, puis elle retourne dans ses abîmes profonds. Comment m'expliquera-t-on ce miracle? Par les lois de l'équilibre et de l'attraction, répond le physicien. Et cette force d'attraction, qui l'a mise dans les molécules des corps?... Plaisante science que la nôtre! Quand nous croyons avoir deviné une des lois que nous appelons lois de la nature, nous nous imaginons sérieusement l'avoir faite, et nous parlons du ciel et de la terre comme si les astres marchaient à notre commandement : on n'entend plus le nom de Dieu sur les lèvres de nos physiciens, et c'est dans leurs formules qu'ils ont trouvé la dernière raison des choses. *C'est moi*, dit le Seigneur, *qui ai donné le sable pour borne à la mer, loi éternelle qu'elle ne dépassera jamais : et ses flots se précipiteront, et ils n'iront pas au delà; et ses flots monteront, et ils ne le franchiront pas.* (Jérém., v, 22.)

Pendant tout le temps que j'ai parcouru les côtes de la mer de Syrie, je n'ai pas remarqué de différence entre le flux et le reflux, tant il est peu sensible; tandis que dans l'Adriatique, à Venise, la marée est d'environ trois pieds.

Nous longions la côte entre la mer et un mur de rochers qui en est éloigné d'une centaine de pas. Il y avait en cet endroit de nombreux troupeaux de gros bétail; nulle part en Palestine je n'en ai trouvé d'aussi considérables : ils descendaient de la plaine de Saron, et venaient s'abreuver aux puits qui sont au pied de ces rochers.

Les puits et les citernes sont d'une extrême importance pour les peuples nomades, surtout dans un pays où les sources d'eaux vives sont très-rares, et nous voyons déjà dans la Bible qu'ils furent la cause de nombreuses querelles[1] : Salomon ne trouve pas de meilleure image pour peindre le bonheur domestique. « Bois de l'eau

[1] Gen., xxi, 25; xxvi, 18; Exod., ii, 16.

de ta citerne, dit-il, et des eaux vives du milieu de ton puits. Que tes fontaines se répandent dehors, et tes courants d'eau dans les places. Qu'ils soient pour toi, pour toi seul, et qu'ils ne soient pas pour les étrangers avec toi. » (Prov., v, 15 et suiv.) Les chefs tenaient à honneur d'appeler les puits de leur nom. Ils appartiennent aux tribus qui les ont creusés, et qui viennent y abreuver leurs troupeaux : des auges en pierre, ou des trous creusés dans le roc, sont à côté, et les pasteurs y versent l'eau qu'ils ont puisée.

Les citernes sont des excavations quelquefois d'une très-grande étendue, ordinairement enduites à l'intérieur d'un ciment inaltérable ; elles reçoivent les eaux des pluies et les conservent pures et fraîches, même pendant les plus grandes chaleurs. Leur ouverture est fort petite ; on la ferme au moyen d'une pierre ; quelquefois on la recouvre de sable pour la cacher aux étrangers. J'en ai trouvé un grand nombre autour de Jérusalem, sur les chemins de Jéricho et d'Hébron, qui étaient à sec. Dans cet état elles servaient de prison, comme nous le voyons par l'histoire de Joseph et par d'autres passages de l'Ancien Testament[1] ; on y jetait aussi des cadavres[2], et elles devenaient quelquefois le repaire d'animaux sauvages : « Banaïas descendit dans une citerne, et y tua un lion au temps de la neige. » (I Paral., xi, 22.) Pendant des guerres malheureuses, le peuple s'y cachait en foule comme dans les antres des montagnes (I Rois, xiii, 6) ; à l'approche des ennemis on les comblait ou on en corrompait les eaux : ces moyens ont été souvent employés contre les croisés[3].

De jeunes garçons et de jeunes filles vinrent très-obligeamment tirer de l'eau pour nos montures.

Je fus étonné de trouver tant de bœufs et tant de vaches en ce lieu ; je n'en avais pas vu depuis longtemps : ils avaient assez mauvaise apparence, mais aussi la plaine était entièrement desséchée. C'est dans cette plaine que venaient paître les troupeaux du roi (I Paral., xxvii, 29) ; aujourd'hui elle ne pourrait pas fournir sa

[1] Jérém., xxxviii, 6 ; Ps. xxxix, 2.
[2] Jérém., xli, 7, 9. — Après la bataille de Bedr, Mahomet fit jeter les morts dans une caverne desséchée. Abulfeda, *Annales*, 1re partie.
[3] *Gesta Dei per Francos.*

table pendant une semaine. « Les vivres pour la table de Salomon étaient chaque jour dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, outre les cerfs, les chevreuils, les daims et les oiseaux de l'air. » (III Rois, IV, 22, 23.) Où faudrait-il prendre maintenant les vingt-deux mille bœufs et les cent vingt mille brebis (III Rois, VIII, 63) que Salomon offrit en holocauste le jour de la consécration du temple?

Rien ne peint mieux l'état dans lequel se trouvent les troupeaux de la Palestine pendant cette saison que la réponse que me fit le Père gardien de Bethléem. Comme il y avait fort longtemps que je n'avais pris de café au lait quand j'y arrivai, et que j'avais vu trois ou quatre vaches paître non loin du couvent, je priai les religieux de me procurer un peu de lait. « Du lait? me dit le gardien, il n'y en a pas durant tout l'été : les vaches n'ont rien à manger. — De quoi vivent-elles donc? lui dis-je. — *De l'espoir d'avoir de l'herbe au printemps.* » Pendant l'été on les nourrit de quelques plantes potagères; aussi le peu de lait qu'elles donnent sent-il l'ail ou l'oignon : c'est pourquoi on préfère le lait de chèvre, qui est considéré comme une des plus grandes ressources de la famille. Il est dit dans les Proverbes : « Le lait des chèvres suffira à ta nourriture, à la nourriture de ta maison et à l'entretien de tes servantes.... » (Prov., XXVII, 27.)

Les *animaux domestiques* de la Palestine sont : le *bœuf*, qui est rare et petit dans les environs de Jérusalem; on le trouve plus fréquemment dans la Galilée, au delà du Jourdain, et au nord de la mer de Tibériade; il y a des *buffles* le long de la côte jusqu'en Égypte. Le *chameau* est employé partout pour porter des fardeaux. Mais l'*âne* est l'animal utile par excellence, comme monture et comme bête de somme; il est plus grand, plus fort et plus leste qu'en Europe; on le rencontre sur tous les chemins. L'âne était la monture ordinaire des juges et des rois d'Israël; aujourd'hui encore de grands personnages, des femmes surtout, ne dédaignent pas de s'en servir, même dans les villes : les Orientaux le dédommagent de nos mépris. Aussi ses allures sont plus fières : il sent son prix; sensible aux bons traitements, il paye largement sa dette de reconnaissance; du reste, il est sobre, comme partout. Que de

fois j'ai rencontré une mère montée sur un âne et portant son enfant sur les genoux, tandis que son mari menait le patient animal par la bride ! et je pensais à la *fuite en Égypte*. Sur le chemin de Bethphagé, à travers le mont des Oliviers, j'ai pensé aussi à cette ânesse sur laquelle notre Sauveur a voulu faire son entrée triomphale à Jérusalem. Ce sont là des titres assez beaux pour que l'âne puisse supporter nos injustes dédains. Le *mulet*, souvent mentionné dans l'Écriture, quoique sa reproduction fût défendue aux Hébreux (Lévit., XIX, 19), se voit encore très-fréquemment en Palestine, où il est plus cher que le cheval. Le *cheval* est petit, le plus souvent de sang arabe; mais, mal nourri, mal soigné, il atteint rarement les belles proportions que nous lui connaissons en Occident. La Palestine est un pays de montagnes, où le cheval ne peut pas être d'une bien grande utilité; c'est plutôt un objet de luxe. Aussi Dieu avait-il défendu aux chefs de son peuple d'avoir beaucoup de chevaux. (Deut., XVII, 16.) Salomon est le premier des rois qui ait violé ce précepte. Viennent ensuite les *brebis* et les *chèvres*; elles ont toujours été très-nombreuses, et Josèphe nous apprend qu'on tuait deux cent cinquante-six mille cinq cents agneaux pour célébrer la pâque[1]. Elles ont diminué, comme tout le reste, dans la proportion des habitants, de l'abondance et de la sécurité; pourtant le nombre en est encore fort considérable. Les béliers sont pour la plupart de l'espèce à large queue. Les chèvres ont le nez aquilin, les oreilles pendantes, les cornes très-courtes, le poil fin et très-long. Les *chiens* sont très-nombreux dans les villes, et ils n'appartiennent à personne; ils se nourrissent dans la rue de ce qu'on leur jette en passant et de ce qu'il y a de plus sale dans les égouts; ils étaient déclarés impurs par la loi de Moïse. Il paraît que déjà dans l'antiquité il y avait de ces chiens errants dans les rues. Élie dit à Achab : « Si Achab meurt dans la ville, les chiens le mangeront. » (III Rois, XXI, 24.) Quand Jézabel mourut, son sang fut léché par les chiens. Les Bédouins ont toujours des chiens pour garder leurs tentes et leurs troupeaux. Le *porc* est rare en Palestine; il est en aversion à la plupart des Orien-

[1] *Bell. jud.*, lib. VI, c. IX.

recours à leur grand moyen, celui de nous faire passer pour des pachas d'Occident : le pauvre nègre fut condamné à nous faire des excuses. Je n'ai jamais tant regretté de ne pas savoir l'arabe que dans ce moment-là, pour m'inscrire en faux contre un pareil jugement. Mais notre interprète avait pris parti contre l'innocent, il aurait mal rendu ma protestation : je me tus, et la condamnation eut force de chose jugée. *Si la justice est le pain du peuple*, il y a bien des gens condamnés à mourir de faim.

J'avais des lettres pour les Pères de Terre Sainte et pour M. Damiani, le consul de France et d'Autriche, si connu par l'aimable accueil qu'il fait aux voyageurs; mais j'avais peu de temps à donner à Jaffa; je craignais les visites et les réceptions : je pris un guide et je parcourus la ville.

CHAPITRE XX

DE JAFFA AU PUITS DE JOB.

Joppé. — Sa haute antiquité. — Dercéto. — Indications historiques sur la ville de Jaffa. — Ses jardins. — La plaine de Saron. — État de l'agriculture; opinion d'un pacha. — Ramleh. — Tour des *Quarante Martyrs*. — Ruines du couvent des Templiers. — Vasques de Sainte-Hélène. — Route des caravanes. — Distances. — Lydda. — Séjour de saint Pierre. — Zéno, son premier évêque. — Saint George. — Coup d'œil sur le pays des Philistins. — Nivellements entre Jaffa et Jérusalem. — Latroun. — Des chemins. — Des renards de Samson. — Puits de Job. — Une attaque de voleurs.

Jaffa[1], c'est la ville des pèlerins : qu'on vienne en Palestine par l'Égypte, par la Grèce ou par Constantinople, par le nord ou par le sud, il faut toucher à Jaffa; c'est le port des vaisseaux et des caravanes; tous les voyageurs s'y arrêtent, tous les écrivains en ont parlé. Je ne ferai donc qu'indiquer rapidement les principaux traits de ses traditions et de son histoire : j'ai hâte de visiter d'autres lieux.

Jaffa est une des plus anciennes villes du monde; on prétend même qu'elle fut bâtie avant le déluge[2]. On dit que c'est là que l'arche fut construite par Noé. Josèphe, Bérose et Nicolas de Damas assurent que de leur temps on montrait encore des fragments de l'arche, et que la poussière du goudron dont elle avait été enduite était employée comme préservatif contre les maladies[3]. Selon la mythologie, c'est à Joppé qu'Andromède fut enchaînée au rocher pour être exposée au Centaure, et qu'elle fut délivrée par Persée.

[1] Jafo, en hébreu, signifie *beauté*. Jope, en phénicien, signifie *hauteur*.
[2] Est Joppe ante diluvium, ut ferunt, condita. (Pompon. Mela, l. I, c. II.)
[3] Josèphe, *Antiquités*, l. I, c. II.

Pline raconte qu'on montrait encore de son temps les trous des chaînes d'Andromède[1]; saint Jérôme lui-même confirme le même fait[2]. Le squelette du monstre marin, long de quarante pieds, fut dans la suite transporté à Rome. Les habitants de Joppé le considéraient comme étant celui de leur divinité Dercéto, à laquelle sans doute on offrait des victimes humaines[3]. Pausanias raconte que l'eau de la fontaine dans laquelle Persée se lava après avoir tué le monstre conserva depuis lors une teinte de sang[4].

Il paraît que la ville de Joppé fut donnée par Josué à ceux de la tribu de Dan (Jos., xix, 46); mais il n'est pas dit à quelle époque ils purent s'en rendre maîtres.

La divinité qui était particulièrement vénérée dans cette partie de la Syrie, c'était Derkéto ou Dercéto. Dercéto était le nom que l'on donnait à la mère inconnue de Sémiramis, adorée elle-même sous la forme d'une colombe. Voici comment cette fable est racontée par Diodore : « Il y a dans la Syrie une ville nommée Ascalon, auprès de laquelle est un grand et profond lac abondant en poissons, et un temple dédié à une déesse fameuse, que les Syriens appellent Dercéto. Elle a la tête et le visage d'une femme, mais tout le reste du corps est d'un poisson. Les plus habiles de la nation disent que Vénus, ayant été offensée par Dercéto, lui inspira une passion violente pour un jeune sacrificateur. Dercéto, ayant eu de lui une fille, en conçut une si grande honte, qu'elle fit disparaître le jeune homme; et, ayant exposé l'enfant dans un lieu désert et plein de rochers, elle se jeta elle-même dans le lac, où son corps fut métamorphosé en poisson. De là vient que les Syriens s'abstiennent encore aujourd'hui de cette nourriture et révèrent les poissons comme des dieux. Cependant la petite fille fut sauvée et nourrie par des colombes, qui

[1] Joppe Phœnicum, antiquior terrarum inundatione, ut ferunt. Insidet collem præjacente saxo, in quo vinculorum Andromedæ vestigia ostendunt. Colitur fabulosa Ceto. (Plin., *Hist. nat.*, l. V, c. xiii.) Cicéron dit aussi : Piscem Syri venerantur. (Lib. III., *de Nat. deor.*) — Josèphe, *Guerre*, l. III, c. xxix. — Strab., l. I et XVI.

[2] Hic locus est in quo usque hodie saxa monstrantur in littore, in quibus Andromeda religata Persei quondam sit liberata præsidio. (*Comment. in Jonam.*, c. i.)

[3] Plin., IX, iv.

[4] Paus., IV, xxxv. Cette fontaine est à une demi-lieue au nord de la ville. Cette fable a la même origine que celle que nous avons citée en parlant du fleuve Adonis.

venaient en grand nombre faire leur nid au lieu où elle avait été exposée. Un berger recueillit cette petite fille, l'éleva avec autant d'affection que si elle eût été la sienne, et la nomma Sémiramis[1]. » Ce nom en syriaque fait allusion aux colombes, que ces peuples regardèrent comme des divinités. Elle épousa dans la suite Ninus, le dieu-poisson des Assyriens[2].

Selon le même historien, ce serait à Sémiramis que les Orientaux devraient leur costume ample, élégant, et si bien approprié à leur climat. Pour pénétrer dans l'intérieur de l'Asie, elle prit un habit ambigu, par lequel on ne pouvait pas juger si elle était homme ou femme; d'un côté, il était très-propre à garantir son corps et son visage des impressions du soleil dans le chemin; de l'autre, il laissait une pleine liberté pour les exercices de guerre : cet habit avait d'ailleurs tant de grâce, qu'il a été adopté par les Mèdes, ensuite par les Perses, et se voit encore dans presque toute l'Asie.

D'après plusieurs auteurs, Dercéto n'était autre que Rhéa, et Attès aurait été le premier fondateur de son temple. Higin affirme aussi que la déesse de Syrie qu'on adorait à Hiérapolis était Vénus. « Un œuf, dit-il, tomba du ciel dans l'Euphrate; les poissons le conduisirent au rivage, où il fut couvé par des colombes. Vénus, en étant sortie, devint la déesse des Syriens, et Jupiter, à sa prière, plaça les poissons dans le ciel, qui devinrent des divinités, ainsi que les colombes. De là vint que les Syriens ne mangeaient pas de poissons. » Mnaséas donne une explication toute différente. Il dit que la reine de Syrie, Atergate, aimait tant les poissons, qu'elle défendit à ses sujets d'en manger sous les peines les plus graves, et leur ordonna de porter dans ses cuisines tous ceux qu'ils prendraient. Atergate (dont le nom est dérivé d'*Addir daga*, qui signifie poisson puissant), ou Dercéto, ayant été placée après sa mort au rang des divinités, ceux qui voulurent se la rendre favorable lui offrirent des poissons en or et en argent, et aussi de véritables poissons frits; les prêtres, qui étaient au nombre de plusieurs centaines, en leur

[1] Diod., l. II, c. IV.

[2] Ninus signifie *poisson*. On donne aussi à Sémiramis le nom de Ninava. Ninus a donné son nom à la ville de Ninive, dont il fut le fondateur, et où fut également introduit le culte du poisson.

qualité de représentants de la déesse, mangeaient ceux-ci, sans pour cela dédaigner les autres. Plusieurs auteurs anciens parlent de l'abstinence des poissons observée par les Syriens. Ovide dit qu'ils tenaient pour néfaste[1] de les servir sur leurs tables, dans la crainte de souiller leur bouche. Xénophon, en parlant du fleuve Chalus, dit qu'il était plein de poissons que les Syriens honorent comme des dieux, et ne permettent pas qu'il leur soit fait aucun mal, de même qu'aux colombes. Cette tradition s'est conservée jusqu'à nos jours; car aujourd'hui encore les habitants de Tripoli, de Syrie, professent une espèce de culte pour les poissons d'un petit lac qui est près de leur ville; jamais ils n'en mangent, et, quand ces poissons meurent, ils les enterrent respectueusement sur le rivage. Cependant les Phéniciens n'ont pas toujours observé strictement cet usage, puisque nous voyons dans la Bible qu'ils ne les offraient pas tous à leur divinité. « Et les Tyriens, est-il dit au livre de Néhémie, XIII, 16, y demeuraient (à Jérusalem), et apportaient du poisson et toutes sortes de choses à vendre, et les vendaient dans Jérusalem aux enfants de Juda les jours de sabbat. »

C'est entre Joppé et Ascalon que se trouvaient la ville d'Azot et le temple de Dagon dont il est fait mention au Ier livre des Rois, V, où fut portée l'arche du Seigneur après avoir été prise par les Philistins[2]. Comme nous l'avons vu ailleurs, le mot DAG signifie poisson. Le second jour après que l'arche eut été mise dans le temple, les prêtres trouvèrent la statue de Dagon renversée devant l'arche; la tête et les deux mains étaient détachées; il ne restait que la figure du poisson. Ce fut aussi dans un temple de Dagon, à Gaza, que Samson mourut en faisant périr avec lui les Philistins.

Au reste, Dagon, comme Neptune, Amphitrite, Salacia, l'Océan et Thétys, n'était que la personnification de la mer.

Néron méprisait tous les dieux, excepté la déesse syrienne; il l'eut en honneur jusqu'à ce qu'il se mit entièrement sous la protec-

[1] Genus hoc imponere mensis
Ne violent timidi piscibus ora Syri.
(Fast., II.)

[2] II Paral., II, 16. — I Esdras, III, 7.

tion d'une divinité *Icuncula puellaris*, qui lui avait été donnée par un homme inconnu[1].

Aujourd'hui il existe encore aux Indes un temple de Dagon, qu'on nomme le temple de Schodagon ou Dagon d'or; il se trouve dans les environs de Rangoun.

Ce fut dans le port de Joppé qu'arrivèrent les cèdres du Liban pour la construction du temple de Salomon et de celui de Zorobabel. Le prophète Jonas vint s'y embarquer pour Tharsis afin de fuir la face du Seigneur. (Jon., I, 3.) Judas Machabée, pour venger la mort de deux cents de ses frères que les habitants de Joppé avaient fait mourir par trahison, vint mettre le feu au port, brûla les navires, et fit périr par le glaive les meurtriers qui avaient échappé au feu [2]. Plus tard, les deux princes Jonathas et Simon Machabée enlevèrent cette ville aux Syriens et la fortifièrent [3].

La ville de Joppé compta de bonne heure un grand nombre de disciples de Jésus-Christ. Saint Pierre y ressuscita Tabithe. « Il y avait à Joppé une femme nommée Tabithe, en grec Dorcas. Sa vie était pleine de bonnes œuvres, et elle faisait beaucoup d'aumônes. Or il arriva qu'étant tombée malade elle mourut, et, après qu'on l'eut lavée, on la mit dans une chambre haute. Comme Lydda était près de Joppé, les disciples, apprenant que Pierre était là, envoyèrent vers lui deux hommes, le priant de se hâter de venir jusque chez eux. Et Pierre, se levant, vint avec eux. Quand il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute, et là toutes les veuves s'assemblèrent autour de lui, pleurant, et lui montrant les tuniques et les vêtements que Dorcas leur faisait. Pierre, ayant fait sortir tout le monde, se mit à genoux et pria; et, se tournant vers le corps, il dit : Tabithe, levez-vous. Et elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Alors Pierre lui donna la main, l'aida à se lever, et, ayant appelé les saints (les fidèles) et les veuves, il la leur rendit vivante. Ce miracle fut connu de toute la ville de Joppé, et plusieurs

[1] Suéton., *Nero*, 56.
[2] I Mac., x, 74, 76; xiv, 5, 34. II Mac., xii, 3.
[3] Josèphe, *Antiq.*, 14, 4, 4; 15, 7, 3; 17, 11, 4.

crurent au Seigneur; et Pierre demeura plusieurs jours à Joppé, chez un corroyeur nommé Simon[1] »

Saint Pierre était encore chez Simon quand les serviteurs du centurion Corneille vinrent le prier de se rendre à Césarée : ce fut alors qu'il eut la vision qui lui enjoignit de porter l'Évangile aux Gentils[2].

Après que les Juifs se furent soulevés contre les Romains, Cestius assiégea Joppé, la prit d'assaut, la brûla, et fit périr huit mille habitants. Cependant elle fut bientôt rebâtie. Des pirates étant sortis de son port pour infester les côtes de Syrie, Vespasien la reprit, la rasa, et fit élever une citadelle à sa place. Elle ne tarda pas à être entourée d'une nouvelle ville[3], qui fut le siége d'un évêque depuis le règne de Constantin jusqu'à l'invasion des Arabes en 633; les croisés rétablirent cet évêché, qui fut soumis au siége métropolitain de Césarée. Pendant les croisades, elle fut érigée en comté, et embellie et fortifiée par Baudouin Ier.

Quand saint Louis vint à Jaffa, la ville était occupée par Gauthier de Brienne, qui fit de son mieux pour lui donner un bon aspect, quoiqu'elle fût alors dans un misérable état. « Et, quand le comte de Japhe, dit Joinville, vit que le roi venoit, il assorta et mist son chastel de Japhe en tel point, qu'il ressembloit bien une bonne ville défensable. » Saint Louis en releva les murs, et fit des dépenses considérables pour l'embellissement de la ville et l'ornement des églises. « Les grands deniers que le roi mit à fermer Japhe, ajoute Joinville, ne convient-il pas parler que c'est sans nombre, car il ferma le bourg dès l'une des mers jusques à l'aultre? là il ot bien vingt-quatre tours, et furent les fossés curés de l'un dehors et dedans. Trois portes y avoient, dont le légat en fit l'une et un pan de mur. » Ce fut à Jaffa que Louis IX reçut la nouvelle de la mort de sa mère[4]. Quand le saint roi vit que l'archevêque de Tyr et son con-

[1] Act., IX, 36.

[2] Act., X.

[3] Josèphe, *Guerre*, 2. 18. 10; 3. 9. 3.

[4] D'après la chronique de Geoffroy de Beaulieu, confesseur du roi. M. Michaud, adoptant le récit de Joinville, dit que saint Louis était alors à Sidon. Entre de telles autorités, le choix est difficile.

fesseur entraient chez lui avec une grande tristesse sur le visage, il les fit passer dans sa chapelle, *qui était son arsenal contre toutes les traverses du monde*. Lorsqu'il eut appris la fatale nouvelle, il se jeta à genoux, et, les mains jointes, il s'écria en pleurant : « Je vous remercie, ô mon Dieu! de ce que vous m'avez prêté madame ma mère tant qu'il a plu à votre volonté, et de ce que maintenant, selon votre bon plaisir, vous l'avez retirée à vous. Il est vrai que je l'aimais au-dessus de toutes les créatures, et elle le méritait; mais, puisque vous me l'avez ôtée, votre nom soit béni éternellement. »

L'année 1268, Bibars, arrivant d'Égypte avec une puissante armée, détruisit les travaux de saint Louis; la citadelle fut rasée; le marbre et le bois qu'on put sauver furent envoyés par mer au Caire, où on les employa à la mosquée que Bibars y faisait bâtir[1]. En 1583, Christophe Radziwil n'y trouva que des ruines[2]. Quand Monconys visita la Palestine, il ne vit à Jaffa qu'un château et trois cavernes creusées dans le roc. Thévenot ajoute que les moines de Terre-Sainte avaient élevé devant les cavernes des baraques de bois, et que les Turcs contraignirent les Pères de les démolir[3]. Enfin, prise par les Français en 1799, occupée par Ibrahim en 1832, cette ville subit aujourd'hui, comme toutes celles de la Palestine, les tristes destinées que lui fait le gouvernement ottoman. Jaffa, avec son territoire, fait une partie de l'apanage de la sultane Validé. Sa population est de plus de 10,000 âmes : 8,800 musulmans; 1,000 Grecs schismatiques; 800 catholiques latins, grecs et maronites, et quelques familles juives et arméniennes. Les Sœurs de Saint-Joseph y tiennent une école très-fréquentée.

La population de Jaffa s'est considérablement accrue ces dernières années : ce qu'il faut attribuer aux troubles qui ont eu lieu dans les environs de Naplouse, et qui ont obligé un grand nombre de familles à y venir chercher un asile; au commerce, qui se concentre de plus en plus dans cette ville, et à l'état sanitaire, qui, je ne sais par quelle cause, semble s'améliorer d'année en année.

Le passage de Bonaparte à Jaffa est marqué par deux événements

[1] Makrisi, *Bibl. des crois.*, tome IV, page 503.
[2] Hierosolymitan. Reise und Wegfart. S. 123.
[3] Chateaub., *Itinér.*, tome II.

d'une égale cruauté, qu'on ne justifiera jamais en alléguant la dure loi de la nécessité : le massacre de plusieurs milliers de prisonniers albanais et arnautes, et l'empoisonnement des pestiférés.

« Pendant trois jours, dit M. A. Gabourd, Bonaparte résista aux cris de la troupe et aux conseils des officiers; enfin, ne pouvant trouver aucun moyen de sauver la vie aux prisonniers, il donna à regret l'ordre, tant de fois réclamé, de les fusiller. Ce déplorable massacre fut exécuté; mais le sang des victimes retomba sur l'armée, et la peste, fléau plus redoutable que la guerre et la faim, fut chargée de faire expier aux Français leur précaution criminelle. » Le second fait est ainsi raconté par le même auteur : « Bientôt les Français atteignirent Jaffa. Là aussi un dépôt de pestiférés avait été établi. Pour soustraire ces misérables aux horreurs du sort qui les attendait, on crut pouvoir sans crime abréger leurs jours par le poison. Cet acte de pitié coupable a été révoqué en doute, mais il est maintenant bien avéré. Ajoutons qu'on n'agit ainsi qu'à l'égard des pestiférés réputés incurables[1]. »

La ville de Jaffa est bâtie sur sa colline en forme d'amphithéâtre; les murs sont crénelés dans quelques endroits, mais faibles partout. Chaque maison a sa petite coupole, c'est-à-dire que la terrasse est arrondie et renflée au milieu.

La porte de la ville et quelques rues adjacentes sont très-animées; le reste est désert. Sur les murs, on voit quelques canons; ils sont du plus petit calibre et de la plus chétive apparence. Les maisons sont plus solidement construites que dans les autres villes de la côte; mais les rues sont tout aussi sales et aussi étroites. Les femmes, avec leurs linceuls blancs, ressemblent toujours à des spectres; les femmes du peuple ne portent qu'une robe bleue, et, sur le visage, un masque noir accroché sur le nez; des rangées de piastres leur entourent la figure : tout cela est très-laid. Ajoutez que la seule partie découverte, les yeux, est d'un aspect dégoûtant. L'habitude de coucher en plein air, d'être exposé à l'abondante rosée du matin occasionne des ophthalmies purulentes, hideuses à voir; une quan-

[1] Am. Gabourd, *Hist. de la Révolution et de l'Empire*, tome V. — M. Thiers nie ce fait : pour l'honneur de l'humanité, il serait à désirer que son avis pût prévaloir.

tité de personnes en sont atteintes, des enfants surtout; on rencontre beaucoup d'aveugles. Les maux d'yeux et les fièvres intermittentes sont les maladies les plus fréquentes en Palestine. Quelquefois, vers la fin du printemps, il souffle un vent chaud et violent du sud-est qui souvent élève la température à 30 degrés Réaumur. Le soleil s'éclipse et le firmament prend une teinte cuivrée. Ce vent amène toujours des maladies graves, telles que des dyssenteries intenses, des fièvres typhoïdes très-pernicieuses et des ophthalmies aiguës.

D'après le Lévitique, les Juifs devaient coucher sous des tentes, et non sur la terre humide, mais sur des peaux d'animaux. Des médecins présument que l'ophthalmie se propage aussi par les mouches qu'attire cette maladie, et qui la communiquent à d'autres en s'abattant sur leurs yeux.

Il est facile de supposer que le gouvernement, c'est-à-dire les pachas, s'occupe assez peu de la santé publique, surtout dans ces provinces éloignées. Dans quelques villes, on rencontre de loin en loin l'un ou l'autre médecin européen; mais il faut qu'ils aient eu peu de succès chez eux pour être venus s'établir ici. Tout Européen passe pour médecin. Dans bien des lieux on trouve encore la coutume d'exposer les malades devant les maisons ou sur la voie publique, afin de consulter les passants. Maxime de Tyr prétend que ce fut d'après les observations recueillies de la sorte que s'est formée peu à peu la science de la médecine[1]. Anciennement dans ces contrées les médecins étaient extrêmement nombreux; non-seulement chaque ville, mais chaque famille notable en avait plusieurs, parce qu'il y avait un médecin pour chaque maladie : ils n'étaient que des serviteurs attachés au maître de la maison. (Gen., L, 2.) Chez les Perses, à la mort des rois ou des chefs de famille, on renvoyait tous les astrologues et les médecins, ceux-là parce qu'ils n'avaient pas prévu la mort, et ceux-ci parce qu'ils ne l'avaient pas empêchée.

Je passais dans une rue écartée, non loin de la mer; je vis plusieurs personnes entrer et sortir par une porte basse : elles étaient assez mal vêtues, leur costume décelait des Européens. Mon guide me dit que c'étaient de pauvres pèlerins, et que cette maison était

[1] *Dissertation* XL°.

le couvent des Pères de Terre Sainte. Je venais de lire ce passage de M. de Lamartine. « Le couvent latin est magnifique. On l'embellissait encore à notre passage; mais nous n'éprouvâmes pas l'hospitalité de ces religieux. Leurs vastes appartements ne s'ouvrirent ni pour nous ni pour aucun des étrangers que nous rencontrâmes à Jaffa[1]. Ils restent déserts, pendant que les pèlerins cherchent avec peine l'abri de quelque misérable khan turc, ou l'hospitalité onéreuse de quelque pauvre toit de Juif ou d'Arménien habitant de Jaffa. » J'entrai; j'allai d'abord à la chapelle, qui est petite, mais fort propre. Les matériaux de cette église ont été amenés de Césarée. Ainsi, comme le remarque le Père de Géramb, les pierres qui avaient servi à Hérode pour élever des palais à son orgueil et des temples en l'honneur d'Auguste sont employées maintenant à la construction d'une église consacrée à l'enfant qu'il avait voulu faire périr, et qui n'avait pas de son vivant un lieu pour y reposer sa tête.

Le couvent est assez bizarrement construit; il a plusieurs étages. Dans la rue, il y avait une quantité de chevaux et de mulets; les chambres et les galeries étaient remplies de pèlerins: je doute que, dans le cas même où je l'aurais voulu, j'eusse pu y trouver place. Les religieux (ils sont cinq, dont quelques-uns Espagnols) allaient, venaient de l'un à l'autre, cherchant à héberger et à contenter tout ce monde. C'est ainsi qu'ils répondent à leurs détracteurs, en offrant à tous l'hospitalité, tantôt dans des cavernes, tantôt, quand la Providence accorde des temps meilleurs, dans des cellules plus commodes. En sortant de Jaffa, M. de Lamartine était accompagné d'un médecin qui lui raconta le trait suivant. « Il y a quelques jours que je me trouvais à Acre; un voyageur, revenant de Bethléem, frappa à la porte du couvent des Pères de Saint-François; ils ouvrirent, ils étaient sept. Le surlendemain, les portes du couvent étaient murées par l'ordre du gouverneur : le pèlerin et les sept religieux étaient morts en vingt-quatre heures[2]. » Ici M. de Lamartine ne fait au-

[1] Leurs appartements s'ouvrent pour les pèlerins qui vont demander l'hospitalité au couvent; il sied mal à ceux qui la dédaignent de calomnier ces religieux.

[2] *Voyage en Orient*, 23 octobre 1832.

cune réflexion : sept religieux qui meurent de la peste en vingt-quatre heures pour avoir donné l'hospitalité à un pèlerin l'intéressent beaucoup moins que « les pistolets du médecin, incrustés de ciselures d'argent, » dont il fait une brillante description. C'est d'ailleurs une chose si simple de voir des religieux quitter leur patrie et s'exposer chaque jour à la mort et aux avanies des mécréants pour soulager leurs frères, qu'elle est à peine remarquée de certains voyageurs. Il y a deux autres couvents dans la ville, un pour les Grecs, l'autre pour les Arméniens : ce sont ces religieux qui tiennent les deux lazarets construits il y a quelques années.

Le port est petit, en partie ensablé, inabordable pour des bâtiments, même d'un faible tonnage, qui sont obligés de se tenir dans la rade. La rade est aussi fort dangereuse; car le fond n'est qu'un banc de rochers qui s'étend tout le long de la côte. On croit que les brisants qu'on voit percer à la surface de la mer sont les restes de l'île Paria, dont il est fait mention dans Pline[1]. A Jaffa, comme à Dor, à Tyr et autres ports, on remarque que le rivage a subi de grandes modifications et a dû se soulever, parce que des quais et des escaliers taillés dans le roc, qui devaient être au bord de la mer, sont maintenant tout à fait à sec. Si Jaffa avait un bon port, cette ville deviendrait sans doute une station des bateaux à vapeur allant d'Alexandrie à Beyrouth, et le trajet de Marseille ou de Trieste à Jaffa pourrait s'effectuer dans une huitaine de jours. Maintenant, si l'on ne veut pas se servir des mauvaises barques, souvent non pontées, des caboteurs arabes, il faut traverser le désert ou faire le détour de Beyrouth.

Cependant, dans ces derniers temps, des communications régulières, par des bateaux à vapeur, se sont établies, d'une part avec l'Égypte, de l'autre avec les ports de Syrie.

Un naturaliste rapporte qu'il existe à Jaffa une espèce de poissons qui donnent, quand on en mange, des vertiges et de violents maux de tête. Il paraît que le siége du venin se trouve dans la tête du poisson, parce que, si on a soin de la couper pendant qu'il est vivant, on peut manger le reste impunément[2].

[1] *Hist. nat.*, liv. V, c. XXXI.

[2] J. Russegger, *Reise in Europa, Asien und Afrika*, tome III, page 122.

Puisque nous nous trouvons dans le principal port de la Palestine, ou plutôt le seul avec Caïpha, je vais donner ici un tableau des produits et du commerce de ce pays.

TABLEAU DES PRODUITS DE LA PALESTINE PENDANT L'ANNÉE 1854.

Productions de la Palestine.

NATURE des PRODUITS.	LIEUX OU ILS SONT LE PLUS ABONDANTS ET LE MIEUX ESTIMÉS.	QUANTITÉ APPROXIMATIVE. (Ocques [1]).	PRIX DE L'OCQUE. (Piastres [2].)	TOTALITÉS. (PIASTRES.)
HUILES.	Naplouse, Lydda, les montagnes de la Judée.	12,000,000	Paras. 6 »	72,000,000
SÉSAME.	Naplouse, Gaza, etc..	2,100,000	2,20	5,250,000
BLÉ. .	Gaza, y compris les tribus de la lisière du désert.	38,000,000	2 »	76,000,000
ORGE.	Gaza, y compris les tribus de la lisière du désert.	3,500,000	1 »	3,500,000
MAÏS. .	Gaza et Naplouse..	1,100,000	1,20	1,650,000
COTONS.	Naplouse.	140,000	6 »	840,000
LAINES.	Naplouse et Karak au delà du Jourdain.	35,000	6 »	210,000
FRUITS.	Jaffa (les jardins et les alentours). .	»	»	550,000
		56,875,000		160,000,000

[1] 80 ocques font 100 kilogrammes.
[2] La piastre turque vaut 40 paras, et le franc 4 3/4 piastres.

Exportation.

HUILES. — Très-estimées en général; elles sont expédiées sur Marseille, sous pavillon français.

SÉSAME. — Cette graine oléagineuse, de qualité supérieure, a la même destination.

1° BLÉ, 2° ORGE et 3° MAÏS, — Ces trois articles, de bonne qualité, sont expédiés :
1° Ordinairement vers l'Angleterre, quelquefois à Constantinople;
2° Un peu pour l'Algérie, beaucoup sur Londres;
3° Tout sur Londres et en Irlande.

COTONS et LAINES. — Presque tout est employé dans le pays.

Importation.

De MARSEILLE. — Café, sucre et manufactures, mais en très-petite quantité.

De LONDRES. — Fer, sucre, café, drogueries et manufactures

De l'ARCHIPEL. — Diverses denrées et marchandises.

De DAMIETTE. — Riz, poissons salés, toile, dattes, sel et diverses denrées.

Industrie.

A JAFFA, LYDDA, RAMLEH, } Savon pour Tarsous, la côte de Caramanie et le Caire,
A JÉRUSALEM et NAPLOUSE. } par la voie du désert.

A HÉBRON. — Verroteries pour l'Égypte et la Caramanie.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Jaffa, ce sont les jardins, sans contredit les plus beaux de la Palestine. Qu'on se figure une enceinte d'une étendue de deux milles toute plantée des plus beaux arbres : c'est une forêt, verte et odorante, d'orangers chargés de fleurs et de fruits, de grenadiers dont les pommes le disputent en éclat aux fleurs qui les ont produites, de bananiers au feuillage large et satiné, de figuiers de toute espèce, d'amandiers, de pêchers, d'abricotiers, de pruniers et de palmiers s'élevant au-dessus de cet Éden, enfermé dans des haies de nopals, et arrosé par de nombreuses fontaines. Depuis quelques années le mûrier a été planté sur une grande échelle, et l'on espère pour l'avenir de belles récoltes de soie. Ces jardins sont en grande partie cultivés par des Maronites qui viennent du Liban, Au fond, ces jardins ne sont que des champs plantés d'arbres : quel parti on pourrait en tirer ! Mais les fruits, peu soignés, sont de médiocre qualité.

Les habitants de Jaffa viennent quelquefois passer des journées entières sous ces délicieux ombrages. Nous voyons par différentes relations qu'à l'époque des croisades la reine Bérengère, la veuve de Guillaume, roi de Sicile, et la fille d'Isaac, vinrent rejoindre dans ces mêmes jardins le roi d'Angleterre. « L'armée chrétienne, dit M. Michaud, était campée dans des vergers et des jardins où les arbres se courbaient sous le poids des figues, des pommes et des grenades[1]. »

2 *octobre*. Au milieu de la nuit, je fus réveillé par deux coups

[1] *Hist. des crois.*, suite du liv. VIII.

dans toute l'étendue de ces jardins, dont je ne cessais d'admirer la fraîcheur et la fertilité; ces puits, avec ces sortes de chapelets hydrauliques qu'on appelle norias, se rencontrent fréquemment en Orient [1]. Ces conduits, qui sont comme des chéneaux en bois, peuvent être placés dans toutes les directions; c'est de là sans doute qu'est prise cette image des Proverbes : « Comme des courants d'eau est le cœur du roi dans la main de Jéhovah : de quel côté il veut, il l'incline. *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini : quocumque voluerit, inclinabit illud.* » (Prov., xxi, 1.)

Tout à coup cette belle végétation cessa, et nous nous trouvâmes dans le désert, qui ne discontinue plus jusqu'à Jérusalem, jusqu'au Jourdain. Pourquoi ce contraste? N'est-ce pas la même terre, la même plaine, toujours la plaine de Saron, une des plus fertiles de la Terre Promise? Il n'y a pas un seul village dans ces vastes campagnes, qui n'attendent que des mains laborieuses pour rendre au centuple la semence qu'on leur refuse depuis tant de siècles. Les maisons qu'on voit blanchir au pied des montagnes sont abandonnées; les ruines qui couronnent ces rochers à l'entrée de la vallée sont habitées par des voleurs. Pourquoi cette terre, qui pourrait être si riche, est-elle si misérable? Le voyageur qui vient ici la Bible à la main et un peu de droiture dans le cœur voit la réponse écrite sur chacune des pierres de cette contrée, comme il la trouve dans chacune des pages de l'Écriture. Un autre y vient avec un bandeau sur les yeux : que peut-il voir? il juge à travers les ténèbres : *quasi per caliginem judicat.* (Job, xii, 13.)

Excepté le petit nombre des voyageurs qui sont venus en Palestine uniquement pour donner un démenti aux Livres saints, tous ceux qui ont visité ce pays nous apprennent qu'il se trouve dans le plus déplorable état. Voici comment s'exprime Volney :

« Dans les cantons ouverts aux Arabes, tels que la Palestine, il faut semer le fusil à la main. A peine le blé jaunit-il, qu'on le coupe pour le cacher dans les caveaux souterrains. On en retire le moins

[1] L'usage de ces machines hydrauliques, ainsi qu'une quantité d'autres usages qui y ont été introduits par les Arabes, est fort commun en Espagne. Les norias ont fourni à sainte Térèse le sujet d'une admirable comparaison. Voyez sa *Vie écrite par elle-même*, chap. xiv

que l'on peut pour les semences, parce que l'on ne sème qu'autant qu'il faut pour vivre; en un mot, l'on borne toute l'industrie à satisfaire les premiers besoins. Or, pour avoir un peu de pain, des oignons, une mauvaise chemise bleue et un pagne de laine, il ne faut pas la porter bien loin. Le paysan vit donc dans la détresse; mais du moins il n'enrichit pas ses tyrans, et l'avarice du despotisme se trouve punie par son propre crime[1]. »

Là où il n'y a pas de sécurité, il ne peut y avoir d'agriculture, et le paysan, exposé à des dangers continuels, réduit à la plus profonde misère, ne peut rien donner à ses oppresseurs : mais aussi la terre qui demeure en friche ne saurait nourrir ses habitants; la population doit donc diminuer de jour en jour, et c'est ce qui arrive. Volney, comme la plupart des voyageurs, en jette la faute sur le gouvernement ottoman, ou sur les pachas, envoyés plutôt pour ruiner que pour administrer les provinces. J'ai pu me convaincre également jusqu'à quel point ces reproches sont fondés. Je n'ai pas la moindre envie de disculper les pachas de leurs méfaits, mais j'ai été bien aise d'avoir l'occasion d'apprendre comment ils expliquent le malheureux état de la Palestine.

Dans le cours de ce voyage, comme je le dirai ci-après, j'ai rencontré Méhémet-pacha, qui se rendait à Londres en qualité d'ambassadeur de la Porte. C'est un homme fort distingué, instruit, ayant des formes agréables, et s'exprimant parfaitement en français. Je tenais d'autant plus à avoir son avis sur plusieurs questions qui concernent la Palestine, qu'il a été pacha de Jérusalem il y a peu d'années. Je lui ai donc demandé pourquoi la Palestine est dépeuplée et inculte. Voici sa réponse : « Il n'y a rien à faire avec les Arabes : ils sont vagabonds et paresseux, ils aiment mieux vivre de rapine que de cultiver la terre. J'ai fait différents essais dans la plaine du Jourdain et à Jaffa; à Jéricho, j'ai fait planter l'indigotier, qui réussissait à merveille; mais, avant qu'il fût mûr, les Bédouins venaient d'au delà du Jourdain, détruisaient tout, et mettaient le feu aux moissons des fellahs. J'ai fait réparer la tour de Jéricho, j'y ai mis cinquante soldats pour protéger les pèlerins et

[1] Volney, *Voyage en Syrie*, ch. XIII.

les récoltes; mais il en faudrait autant pour chaque champ : les tribus se détestent, elles font des excursions pendant la nuit, elles coupent les arbres, ravagent les champs et enlèvent tout ce qu'elles peuvent. A Jaffa, où la sécurité pourrait être plus grande, j'ai engagé les habitants à étendre leurs jardins dans la plaine. Le terrain appartient au gouvernement; j'ai voulu leur en céder autant qu'ils voudraient, moyennant une faible redevance de quelques piastres, uniquement pour constater le droit de propriété du gouvernement; l'eau se trouve en abondance, il suffit de creuser la terre à cinq ou six mètres pour en avoir. Eh bien, ils ont tous refusé. Alors je leur ai signifié que, s'ils ne voulaient pas étendre leurs plantations, je ferais couper tous les arbres qui entourent la ville. Voilà où il a fallu en venir pour les forcer d'agrandir un peu leurs jardins. »

On pensera ce qu'on voudra de cette manière de protéger l'agriculture; je veux constater une seule chose, l'*état dans lequel se trouve cette terre désolée*. Pendant la captivité, les enfants d'Israël s'en allaient en pleurant, et jetaient leur semence dans la terre; mais ils avaient l'espoir de revenir avec des transports de joie en portant les gerbes de leur moisson : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua; venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (Ps. cxxv, 6.); tandis que la captivité actuelle n'aura pas de fin, et en Palestine on sèmera éternellement dans les pleurs.

Comme on le voit, le gouvernement jette la faute sur le peuple, et le peuple sur le gouvernement : ils sont tous, sans le savoir, les instruments de la Providence; car le Seigneur a dit par la bouche de son prophète : « Votre terre est une solitude, vos villes sont la proie des flammes; des étrangers, sous vos yeux, dévorent votre patrie : elle est comme une contrée dévastée par l'ennemi. » (Isa., I, 6.)

Quand on pense combien chaque année l'Europe envoie de milliers de colons dans le Nouveau-Monde pour défricher ces terres lointaines, tandis que les côtes de Syrie sont si près de nous, et que, vu le prodigieux accroissement de ces émigrations, il suffirait d'une série de peu d'années pour donner à la Palestine une population chrétienne aussi nombreuse que le fut celle de la Judée sous

les règnes de David et de Salomon[1], et que pourtant personne ne songe à aller s'y établir, il faut bien convenir qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, même quand on refuse d'y voir le doigt de Dieu.

Jusqu'ici, en parcourant la partie maritime de la Terre Sainte, nous avons rencontré de Sidon à Jaffa près de vingt villes, dont quelques-unes comptaient parmi les plus célèbres du monde, et aujourd'hui leur population totale n'est pas de trente mille âmes.

A quatre lieues au nord-est de Jaffa, on remarque, près du village de Tahun, et sur le Nahr-Odsche, les restes d'une ancienne écluse dont l'usage, sans aucun doute, était de retenir les eaux de cette rivière pour l'irrigation de la plaine; ce qui indique un degré de culture bien supérieur à celui qui existe aujourd'hui. Ibrahim-pacha avait conçu le projet de faire un canal pour amener les eaux d'une rivière qui n'est qu'à une lieue de Jaffa dans les grandes plaines de Lydda, de Ramleh et d'Ascalon. Les pachas actuels ne font aucun projet dont l'exécution doive commencer pour eux par une mise de fonds.

En parlant de la plaine de Saron, M. de Chateaubriand s'exprime ainsi : « Le sol est une arène fine, blanche et rouge, et qui paraît, quoique sablonneuse, d'une extrême fertilité. Mais, grâce au despotisme musulman, ce sol n'offre de toutes parts que des chardons, des herbes sèches et flétries, entremêlées de chétives plantations de coton, de dourra, d'orge et de froment. Çà et là paraissent quelques villages toujours en ruines, quelques bouquets d'oliviers et de sycomores[2]. »

Dans une autre occasion, j'ai traversé cette plaine au printemps (le 28 mars); combien son aspect était différent! Partout de la verdure, partout des fleurs. Les plus belles fleurs cultivées dans nos jardins, les tulipes, les lis, les roses blanches, les narcisses, les anémones, s'épanouissaient spontanément, et couvraient cette vaste plaine d'un tapis comme n'en a jamais eu Salomon, même dans toute sa gloire.

[1] Il est constaté par le dernier concile de Baltimore que l'émigration européenne et catholique pour l'Amérique du Nord dépasse chaque année le chiffre de 250,000 âmes.

[2] *Itinéraire*, tome II.

Au pied des montagnes, il y avait encore une forêt du temps des croisades. C'est là qu'un jour, dans la *forêt de Saron*, le roi d'Angleterre, étant à la chasse, s'arrêta et s'endormit sous un arbre. Tout à coup il fut réveillé par les cris de ses compagnons : une troupe de musulmans accourait pour le surprendre. Il monte à cheval et se met en défense; mais, accablé par le nombre, il allait périr, lorsqu'un chevalier français, Guillaume de Pratelle, s'écrie : *Je suis le roi, sauvez ma vie!* Ce guerrier fut fait prisonnier, et le roi *Richard put regagner Joppé*[1]. *Il rendit aux musulmans plusieurs émirs en échange d'un chevalier si dévoué.*

Après avoir passé auprès d'un puits souvent mentionné dans les auteurs, on arrive, à l'extrémité de la plaine, à Ramla ou Ramleh.

Deux Arabes se disputaient au milieu du chemin pour la possession d'un sac; ils allaient en venir aux mains. Je m'avançai vers eux, et celui qui avait crié le plus fort se sauva à toutes jambes : il arrive partout qu'on cherche à cacher la faiblesse des raisons par la force des cris. Nous ne fîmes à Ramla qu'une halte de quelques heures.

Avant d'y arriver, on voit d'assez loin une vieille tour carrée, connue sous le nom de *tour des Quarante Martyrs*. On se rappelle ces généreux soldats de la douzième légion exposés nus, par l'ordre de Lysias, sur l'étang glacé de Sébaste en Arménie, pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. Après leur mort, les chrétiens se partagèrent une partie de leurs reliques, qu'ils purent soustraire aux flammes, et elles furent déposées dans différentes églises, entre autres à Constantinople, à Césarée. On pense qu'une partie fut aussi transportée à Ramla, où l'on bâtit cette église qui leur était dédiée.

Ramla est aujourd'hui une ville de 3,000 habitants, la plupart musulmans; il y a des Grecs, des Juifs et quelques catholiques. On croit que c'est l'ancienne Arimathie, où demeurait Joseph, cet homme riche qui alla chez Pilate pour lui demander le corps de Jésus, et qui eut le bonheur de l'ensevelir[2]. Le nom que les Arabes lui don-

[1] Michaud, *Hist. des crois.*, suite du livre VIII.

[2] Matth., XXVII, 57.— On lit dans saint Jérôme : *Haud procul ab ea* (Lydda) Arimathiæ viculus est, ex quo Joseph oriundus, qui Dominum sepelivit. (*In Epitaph. Paulæ.*)

nent aujourd'hui, Ramleh, signifie *sable*. D'après quelques auteurs, ce serait la ville de Rama ou Ramatha, citée fréquemment dans l'Écriture; mais il y avait en Judée plusieurs villes de ce nom, comme nous le verrons ci-après. Le mot arabe *Ramleh* n'a aucun rapport avec le mot hébreu *Rama*, qui signifie hauteur. Celui-ci ne convient nullement à cette ville, qui est dans la plaine. On l'a aussi appelée anciennement Ramula et Ramel.

Les auteurs arabes disent qu'elle a été bâtie par Abdel-Melek au commencement du huitième siècle, lorsque la ville de Lydda commençait à tomber en ruines et qu'il y fixa sa résidence[1]. Cette assertion peut très-bien être prise pour l'agrandissement d'une bourgade déjà existante; car les deux villes sont trop rapprochées pour qu'il soit probable qu'elles aient été florissantes en même temps. Au moyen âge, Ramleh était la principale ville de la Palestine avec Jérusalem; elle avait un château, douze portes et des bazars très-fréquentés[2]. Elle fut célèbre pendant les guerres saintes. Les croisés s'étant d'abord emparés de Lydda, et y ayant laissé un évêque, entrèrent à Ramla en 1099; la ville avait été abandonnée de ses habitants. Plus tard, elle donna son nom à une bataille funeste aux chrétiens, dans laquelle périrent le comte de Blois et le comte de Bourgogne; Harpin, comte de Bourges, et le connétable Conrad, y furent faits prisonniers. Baudouin Ier, roi de Jérusalem, se retira presque seul du combat, et se cacha parmi les herbes et les bruyères qui couvraient la plaine. Les musulmans y mirent le feu, et il fut sur le point d'être étouffé; il se réfugia à Ramla, où il fut délivré pendant la nuit par un émir qui le conduisit à Arsur; le lendemain, tous les chrétiens qui se trouvaient dans la ville furent tués ou faits prisonniers. Saladin et Richard occupèrent cette ville tour à tour, et ce fut dans les plaines de Ramla que le roi d'Angleterre signala surtout sa valeur. Comme les pèlerins arrivaient en foule, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, y fonda, en 1420, un hospice à leur usage, et la chapelle fut dédiée à saint Joseph d'Arimathie. Au seizième siècle, elle avait à peine douze maisons habi-

[1] Abulféda, *Tab. Syr.*, page 79.
[2] Édrisi.

tées [1], et au dix-septième elle ne ressemblait qu'à un grand village [2].

Aujourd'hui, indépendamment de l'hospice catholique, il y a encore un couvent grec et plusieurs mosquées. Les pèlerins de toutes les nations et de tous les cultes sont bien accueillis par les Pères Franciscains, qui sont au nombre de trois. Pendant l'expédition française en Syrie, le couvent latin était le bivac de l'état-major de Bonaparte, et l'église de Ramla se changea en hôpital pour les blessés; quelques soldats de cette armée, morts à Ramla, y furent ensevelis parmi les vieux sépulcres des chevaliers de la Croix [3]. Ainsi les Français arrivent à une journée de Jérusalem, et ils ne daignent pas même la visiter. *Jérusalem n'entre pas dans ma ligne d'opération*, répondit Bonaparte à quelqu'un qui lui proposait d'aller jusqu'à la ville sainte. Saint-Jean-d'Acre fut comprise dans sa ligne d'opération, et nous savons comment cette opération a réussi.

La tour dite des *Quarante Martyrs* et l'ancien couvent des Templiers ne sont qu'à quelques centaines de pas au couchant de Ramleh. Je suis monté au sommet de cette tour, d'où l'on a une vue magnifique sur toute la contrée. La tour, assez bien conservée, est d'un beau style; mais assurément elle ne date pas de l'époque des martyrs de Sébaste : on y monte par cent vingt marches. Une inscription placée dans le mur dit qu'elle a été bâtie en 1310 par le sultan Abul-Fetach-Mohammed : cette inscription paraît avoir été mise postérieurement, à l'occasion de quelque restauration, comme cela s'est pratiqué sur plusieurs monuments de l'Égypte. A côté de la tour sont les ruines fort étendues du couvent des Templiers : on y remarque les fondements d'une église, et, en descendant une trentaine de marches, on se trouve dans une église souterraine à deux nefs. Les musulmans avaient érigé trois mosquées sur ces ruines; mais tout cela est abandonné aujourd'hui. Les Templiers avaient bâti ce couvent pour héberger et protéger les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem.

[1] Ed. Robinson, *Palestina*.
[2] Chev. d'Arvieux, *Mémoir.*, tome II.
[3] *Corresp. d'Orient*, suite de la lettre XCIII.

A dix minutes de là sont les réservoirs souterrains appelés *Vasques de Sainte-Hélène;* ils sont au milieu des champs et assez difficiles à trouver; ils forment, avec Ramleh et la tour des Quarante Martyrs, un triangle à peu près équilatéral. Les voûtes ressemblent à celles de l'église souterraine dont je viens de parler; mais, au lieu de deux nefs, il y en a six, qui forment un seul réservoir; j'y ai encore trouvé de l'eau.

Une des deux mosquées de Ramleh était une ancienne église dédiée à saint Jean-Baptiste.

La grande route des caravanes entre l'Égypte et Damas passe aujourd'hui à Ramleh et à Lydda, comme aux temps de la prospérité de ce pays; elle y croise la route de Jaffa à Jérusalem. Cette circonstance vient encore confirmer l'importance que devait avoir cette localité à une époque où ces contrées absorbaient le commerce du monde. Uniquement parce que des auteurs catholiques, notamment saint Jérôme, qui y a amené sainte Paule, ont conservé la tradition que cette ville est la même que l'ancienne Arimathie, d'autres ont voulu élever des doutes sur l'existence de cette ville du temps de Notre Sauveur : on comprend qu'avec de tels hommes il est inutile de raisonner.

A mon second voyage, au lieu d'aller directement de Jaffa à Ramleh, j'ai passé par Lydda. Voici l'itinéraire : De Jaffa à Yazour, une lieue. Puis, jusqu'à un autre village, une lieue. De là jusqu'à Lydda, une lieue trente-cinq minutes. De Lydda à Ramleh, quarante-cinq minutes. En tout quatre lieues vingt minutes.

La ville de Lydda, qui appartenait à la tribu de Benjamin, a été rebâtie par les Benjamites après la captivité. Son premier nom, Lud, qui vient de l'hébreu, s'est conservé dans sa dénomination actuelle : les Arabes l'appellent encore aujourd'hui Loud. Sous les Grecs et les Romains, elle s'appelait Diospolis. Josèphe dit que de son temps Lydda n'était qu'un bourg, mais qu'il était aussi grand qu'une ville. Il en est parlé au II[e] livre des Paralipomènes (VIII, 12,) au livre d'Esdras (II, 33), dans Néhémie (XI, 35), dans le I[er] livre des Maccabées (X, 30, 38; XI, 33) et dans les Actes des Apôtres à l'occasion de la guérison d'Énée le paralytique par saint Pierre. Il s'y forma de bonne heure une communauté chrétienne, et l'on

croit que Zéno, un des soixante-dix disciples de Notre Sauveur, et dont parle saint Paul (ad Tit. III, 13), a été le premier évêque de cette ville [1]. Elle devint la capitale d'une toparchie, se rendit à Vespasien, et fut, après la destruction de Jérusalem, le principal siége de la doctrine juive. Déjà pendant les troubles qui s'élevèrent dans le commencement de la domination romaine, Cassius tomba sur Lydda, et la réduisit en cendres, pendant que les habitants étaient allés à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, n'y ayant laissé qu'une garnison de cinquante hommes. La ville fut rebâtie, et ce fut alors qu'on l'appela Diospolis, *ville de Jupiter*, parce qu'on y éleva un temple à ce dieu [2].

L'année 415 il y fut tenu un concile contre Pélage. On trouve la signature des évêques de Lydda dans les actes de plusieurs conciles jusqu'au commencement du sixième siècle.

C'est à Lydda que se trouvait la célèbre église de Saint-George. Ce saint, né à Lydda, fut martyrisé à la cour de Dioclétien, à Nicomédie, où il était en qualité de tribun militaire et de comte de l'empereur. Ses reliques furent transportées dans sa patrie, et l'on croit que ce fut Justinien [3] qui lui dédia ce monument. Cette église fut détruite par les habitants de Ramla à l'époque des croisades, puis rebâtie par Richard, roi d'Angleterre [4]. Dans la suite, le chef de saint George fut trouvé sous des ruines, à Constantinople, par un prêtre de Picardie, lors de la prise de cette ville par les croisés; ce prêtre l'offrit à la cathédrale d'Amiens [5]. Il reste de fort belles ruines de l'église de Saint-George à Lydda : les Grecs y vont célébrer un office le jour du saint, et y sont d'ordinaire insultés par les Turcs. Saint George, le patron des croisés, est en grande vénération dans tout l'Orient sous le nom de *El-Khudr* et *Mar Giorgios* : une quantité d'églises, de couvents, de villages, de khans, etc., portent ce nom.

[1] *Oriens Christianus*, tome III, page 582.
[2] Josèphe, *Antiq.*, liv. XX, c. VI. — *Guerre*, liv. II, c. XIX. — Théodore, *Annot.* ad Antonini Itiner., page 150.
[3] Guill. de Tyr, l. VII, c. XXII.
[4] Cotwyk. *Itiner. Hierosolym*, page 138.
[5] Fleury, *Hist. ecclés.*, tome XVI.

En parlant de la vénération que les chrétiens de Lydda ont conservée pour la mémoire de saint Pierre, il est échappé à Volney une naïveté qui mérite d'être rapportée : « Tout ce pays, dit-il, est plein de pareilles traditions. L'on n'y fait pas un pas que l'on ne vous y montre des traces de quelque apôtre, de quelque martyr, de quelque vierge; mais quelle foi ajouter à ces traditions, quand l'expérience constate que les événements d'Ali-bek et de Dâher sont déjà contestés et confondus? » C'est que les pachas ont le sort des philosophes, leurs miracles sont bientôt oubliés. Le sentiment religieux de Volney ne va pas même jusqu'à soupçonner qu'on puisse mettre une différence entre saint Pierre et Ali-bek.

Le village de Lydda, bien bâti, est encore assez considérable.

Le chemin qui conduit de Lydda à Ramleh passe par des jardins plantés d'oliviers et entourés d'énormes cactus.

Reprenons le chemin de Jérusalem.

Combien il faut laisser, de chaque côté de la route, de lieux mémorables sans pouvoir les visiter! Je n'étais pas loin de l'ancienne ville de *Thamna* (Thimnah), une des plus anciennes villes chananéennes, où Juda, fils de Jacob, se rendit pour tondre ses brebis, et où il rencontra sa belle-fille Thamar (Gen., xxxviii, 12); où Samson descendit pour se marier, dans le voisinage de laquelle il brûla les blés des Philistins et déchira le jeune lion. Boschius, qui a admis comme emblème de la sainte Eucharistie cette gueule de lion dans laquelle se trouvent un rayon de miel et un essaim d'abeilles, y a joint cette belle inscription : *Morte unius tot millia vivunt.* Tant de milliers vivent par la mort d'un seul.

J'avais au couchant tout le pays des Philistins, et, à une distance assez rapprochée, l'emplacement de ses principales villes : *Jamnia*, Jabneh ou Jabneel (Jos., xiii, 3; xv, 11), autrefois une des plus populeuses cités, donnée à la tribu de Juda; ses murailles furent détruites par Osias (II Paral., xxvi, 6). Judas Maccabée poursuivit Gorgias jusqu'à Jamnia et Azot (I Macc., iv, 15); mais, pendant que Judas et Jonathas étaient au delà du Jourdain, les Juifs furent battus par Gorgias, qui s'était enfermé dans Jamnia (I Macc., v, 58). Ce fut là que vint camper l'armée syrienne sous les ordres d'Apollonius, avant la défaite que lui fit éprouver Jonathas près de Joppé.

(I Macc., x, 69-79.) Dans la suite, Jamnia eut un évêque. Tout près était *Accaron*, *Ekron* (Jos., xv, 45; xix, 43; Jug., i, 18), où fut transportée l'arche sainte en sortant du temple de Dagon. (I Rois., v, 7.) C'est à Accaron que Beelzébub (Baal-Zeboub), c'est-à-dire *dieu des mouches*, avait son temple, et c'est là qu'Ochosias, roi d'Israël, envoya ses gens pour savoir s'il guérirait. (IV Rois, i, 2.) Jonathas Maccabée obtint Accaron d'Alexandre Balas, roi de Syrie, pour les services qu'il lui avait rendus contre Démétrius. (I Macc., x, 88.) Plusieurs prophètes ont prédit la ruine de cette ville. (Jérém., xxv, 20; Zach., ix, 5, 7; Amos, i, 8; Sopho., ii, 4.) *Azot* (Asdod), c'est-à-dire *la forte*, a été donnée à la tribu de Juda; mais il paraît qu'elle n'a appartenu aux Israélites que fort tard. (III Rois, iv, 24.) C'est là qu'était le temple de Dagon, dans lequel fut placée l'arche du Seigneur, après qu'elle eut été enlevée par les Philistins. (I Rois, v, 1.) Azot fut prise par Osias (II Paral., xxvi, 6), par Tarthan, envoyé de Sagon, roi d'Assyrie (Jérém., xx, 1) et par Psammétique, roi d'Égypte, après un siége de vingt-neuf ans[1]. Judas Maccabée détruisit les autels et les idoles (I Macc., iv, 15); Jonathas et Simon brûlèrent la ville et le temple de Dagon. (I Macc., x, 84.) Azot fut rebâtie par Gabinius[2]. Saint Philippe alla enseigner l'Évangile à Azot, après avoir baptisé le trésorier de la reine d'Éthiopie. (Act., viii, 39.) Au commencement du quatrième siècle, elle avait un évêque dépendant du patriarche de Jérusalem[3]. *Geth* (Gath), dont le nom signifie *pressoir*, était la patrie de Goliath. (I Rois, xvii, 4.) David, fuyant la colère de Saül, se réfugia chez Achis, roi de Geth, où il se tira d'un nouveau danger en contrefaisant l'insensé. (I Rois, xxi, 13.) Il y revint une seconde fois et reçut la ville de Siceleg pour sa demeure; c'est là qu'il apprit la mort de Saül. (I Rois, xxvii; II Rois, i, 1.) *Saraa*, où naquit Samson; *Esthaol*, ville près de laquelle il fut enseveli; *Léchi*, nom qui signifie mâchoire, parce que Samson y défit les Philistins avec la mâchoire d'un âne (Jug., xv, 14), sont peu éloignées. A deux lieues au sud-est est le champ de bataille où les Israélites perdirent l'arche du Seigneur, et

[1] Hérodote, liv. II, ch. clvii.
[2] Josèphe, *Antiquités*, liv. XIV, ch. v.
[3] Reland, *Palæst.*, page 609.

où périrent les fils du grand prêtre Héli; le camp des Philistins était à Aphec[1]. Ce fut près de là que Samuel, après que les guerriers d'Israël eurent frappé les Philistins, plaça une pierre pour marquer le lieu où le Seigneur avait secouru son peuple, et elle fut appelée la *Pierre du secours*. (I Rois, IV, 10; VII, 12.)

Cent autres lieux célèbres de l'histoire sacrée se pressent sur ce petit espace, qui forma l'héritage d'une partie des tribus de Dan et de Benjamin. Mais comment les visiter tous? La vie d'un homme ne suffirait pas pour remuer la poussière de tant de peuples, et évoquer tant de grands souvenirs. C'est ici qu'on peut dire avec bien plus de raison encore que M. Poujoulat en parlant de l'Italie : « A mesure qu'on y fait un pas, l'horizon de l'intelligence s'étend par des initiations nouvelles. Les monuments ou les débris expliquent, complètent les souvenirs qui vous assiégent; par la puissance de votre imagination, la poussière s'anime, les tombeaux rendent leurs illustres morts, et vous entrez en société avec les grandes figures dont le monde sait les noms. Ce qui jusque-là avait été un songe brillant de votre esprit devient une réalité plus magnifique que le rêve, une réalité vivante, que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de vos mains. »

Si cela est vrai lorsqu'il s'agit des ruines de Rome ou d'Athènes, que n'éprouve-t-on pas quand on peut se dire : C'est ici que l'arche sainte a passé; c'est là que le soleil a obéi à Josué; ces rochers ont entendu la voix des prophètes; cette terre a été arrosée du sang de Jésus-Christ!

Oh! que celui qui vient ici sans convictions religieuses est malheureux! Ses émotions profondes et poétiques, il les a laissées dans la plaine de Troie et sur les rives de l'Eurotas : là tout était pour lui d'un immense intérêt, le moindre débris, les roseaux des fleuves, les arbustes des champs, et jusqu'à la couleur des eaux et de la poussière; il ne doutait de rien; un paysan d'Argos ou un pâtre des Thermopyles était pour lui un guide infaillible. Ici, où les traditions sont si constantes, les preuves si nombreuses, il doute de

[1] Deux autres villes de ce nom se trouvaient, l'une dans le Liban, l'autre dans la plaine d'Esdrelon.

tous les monuments chrétiens; pour lui toutes les ruines sont d'anciennes mosquées ou des forteresses du moyen âge; plus insensible que les rochers frappés par Moïse dans le désert, il demeure indifférent aux prodiges qui ont sillonné cette terre en y laissant des traces indestructibles des châtiments ou de l'infinie miséricorde de Dieu. Le chrétien, au contraire, s'abandonne aux plus douces comme aux plus saintes émotions : l'histoire d'Abel, de Ruth, de Joseph, les anges qui luttent avec Jacob, qui guident le jeune Tobie, qui apparaissent à Abraham, ces trois jeunes gens qui chantent les louanges du Seigneur au milieu des flammes, tous ces récits, qui sont si bien compris par l'innocence, et qui ont fait le bonheur de son jeune âge, reviennent à sa mémoire, peuplent ces solitudes, et raniment son cœur en le remplissant de vérité, d'amour et d'espérance.

Au delà de Ramla, le chemin continue pendant deux heures sur un terrain inégal et pierreux jusqu'au premier défilé des montagnes de la Judée. Là on trouve quelques masures habitées, et sur les collines on aperçoit les ruines de *Latroun*, lieu du séjour présumé du bon larron[1]. *Latroun*, ainsi que les châteaux forts des *Plans* et celui de *Maé*, dont on voit à peine les débris sur les hauteurs voisines, étaient à l'époque des croisades comme les gardiens du chemin de Jérusalem; ils ont été démolis par Saladin après la destruction de Joppé, de Ramla et d'Ascalon. Ces ruines, dont l'aspect est aussi sinistre que la réputation, étaient plus considérables il y a quelques années; mais, comme elles servaient de repaire à des bandits, qui n'avaient conservé du bon larron que les traditions de sa vie et non celles de son repentir, Ibrahim avait renversé ces forteresses du brigandage, et sous sa domination la sécurité avait reparu. Mais, lorsque les pachas de Constantinople furent rentrés dans leurs anciennes possessions, les voleurs de Latroun et autres lieux revinrent dans les leurs. Ils paraissent assez nombreux aujourd'hui. Il n'a pas dépendu de Volney de faire croire que ce sont les Arabes qui sont détroussés par les pèlerins, et il a découvert un proverbe

[1] Quelques auteurs assurent qu'une église avait été construite en ce lieu en l'honneur du bon larron, qui s'appelait Dima, et qui était Égyptien d'origine. (Quaresm., tome II, liv. v.)

qui dit : *Prenez garde au pèlerin de Jérusalem.* Les voyageurs peuvent se tenir pour avertis[1].

La position remarquable des ruines de Latroun, qui semble convenir avec les anciennes descriptions de la demeure des Maccabées, a fait supposer que c'est là qu'était Modin, et non à Soba, qui est beaucoup plus dans l'intérieur. C'est à Modin que demeurait Mattathias, père des Maccabées, quand un officier d'Antiochus vint dans ce bourg pour forcer les habitants à renoncer au culte du vrai Dieu. C'est là aussi que Simon, après avoir recueilli les ossements de tous les héros de sa famille, les ensevelit, éleva sur leur sépulcre sept pyramides, des colonnes, des armes et des navires sculptés, qui étaient aperçus de tous ceux qui naviguaient sur la mer : on les voyait encore du temps de saint Jérôme. Je ne pense pas que cette question soit encore suffisamment éclaircie.

Quelquefois on faisait payer le caffar aux pèlerins quand ils entraient dans les montagnes; on nous laissa passer sans nous inquiéter.

Ici le chemin paraît affreux à ceux qui ne connaissent pas ceux du Liban : il serpente autour des rochers et au fond d'un torrent; des pierres tantôt aiguës, tantôt arrondies et glissantes, le recouvrent partout. Les collines sont nues, éblouissantes; elles réfléchissent avec une égale intensité la lumière et la chaleur, si incommodes l'une et l'autre à ceux qui parcourent ces tristes contrées. C'est là à peu près l'état de tous les chemins de la Palestine; nulle part ils ne sont tracés ou entretenus : ils sont l'œuvre des torrents et des caravanes.

La vallée que nous allons suivre s'appelle Wadi-Aly. On monte considérablement jusqu'à Jérusalem; les nivellements barométriques de Wildenbruch ont fourni les résultats suivants : Ramleh 256 1/2 pieds; Latroun, 619 1/2; Jérusalem, 2349 1/2.

Voici les distances. De Ramleh au village de Kubab, sur la première colline, deux lieues; de là à Latroun, une lieue; puis à Saris, au sommet de la montagne, deux lieues trente minutes; en descendant jusqu'à Kiryet-el-Enab dans la vallée, trente minutes; enfin,

[1] Volney, *État politique de la Syrie*, ch. vi.

jusqu'à Jérusalem, trois lieues trente minutes. En tout, de Ramleh à Jérusalem, neuf lieues trente minutes.

Mes compagnons étaient accablés de soif, de chaud et de fatigue ; un d'eux, M. C., qui était en avant, et qui d'ordinaire avait soin de notre campement, trouvant un peu de gazon auprès d'un puits et d'une petite source, arrêta nos bagages, et fit dresser les tentes. Quand nous arrivâmes, nos mules avaient bu l'eau de la source; celle du puits était à une quinzaine de pieds de profondeur, et nous n'avions pas de corde pour y descendre. Le besoin rend ingénieux : nous nous aidâmes des sangles et des brides de nos chevaux, et nous eûmes bientôt quelques vases pleins d'une eau impotable partout ailleurs, mais qui avait un prix infini dans ce désert. Ce lieu s'appelle *Beer Ayoub*, le Puits de Job, et dans l'Écriture, fontaine de *Nephtoa* (fontaine ouverte).

L'abbé Mariti, qui avait vu tant de choses en Palestine, aurait rendu un immense service aux voyageurs en indiquant plus exactement où se trouvent toutes les cascades et les fontaines qu'il a admirées là où des pèlerins moins philosophes que lui sont réduits à périr de soif.

La vallée est très-resserrée en cet endroit : nous n'avions devant nous qu'un terrain en pente de trente pas de largeur, qui allait finir dans le lit desséché du torrent, bordé de saules et d'arbustes assez élevés. Au delà, la montagne se relevait abrupte et sauvage, mais sans forêts, sans rochers élevés; quelques arbres nains, des pierres brisées, une terre déchirée, tout décèle une nature usée et vieillie.

La nuit était venue, Soleyman préparait notre dîner, nous étions assis devant nos tentes, causant de ce que nous avions vu, mais plus encore de ce que nous verrions le lendemain; quelques voyageurs attardés, craignant de continuer leur route, s'étaient joints à nous et fumaient leur narghiléh près du feu, lorsque les chacals vinrent nous donner le plus désharmonieux concert que j'aie entendu de ma vie. Ces hurlements qui sortent de toutes les cavernes, de toutes les fentes de rochers, qui ne se font entendre que pendant la nuit et dans les plus affreuses solitudes, produisent une étrange sensation. C'est à ces chacals du désert que l'Écriture compare les faux pro-

phètes : *Quasi vulpes in desertis prophetæ tui, Israel*[1]. (Ézech., XIII, 4.)

Je ne sais s'il y en avait trois cents, mais j'ai acquis la certitude que, si un nouveau Samson voulait brûler tous les blés de l'ancien pays des Philistins, il trouverait dans cette seule vallée encore aujourd'hui plus de renards et plus de sarments qu'il ne lui en faudrait. Comme on l'a vu, dans une même journée j'ai trouvé la plaine où Samson a lâché ses trois cents renards dans les champs des Philistins, et, la nuit, les descendants de ces mêmes renards sont venus, par leurs cris lugubres, me prouver qu'ils ont survécu à toutes les nations qui se sont succédé sur cette terre coupable, qui sont tombées sous le tranchant du glaive et qui sont devenues la proie des chacals : *Tradentur in manus gladii, partes vulpium erunt.* (Ps. LXII, 11.)

Le mot *schouhal* ou *schoughal* de l'Écriture signifie à la fois *loup* et *renard*, ou plutôt cet animal qui tient de l'un et de l'autre, et que dans le Levant on appelle *dschaghâl*[2], d'où vient évidemment le mot français *chacal* : de tout temps les loups et les renards ordinaires ont été fort rares en Palestine, tandis que les chacals s'y sont toujours trouvés en grande quantité. Ainsi on ne peut douter que ce ne soient là les animaux qui ont été pris, attachés deux à deux pour qu'ils ne pussent pas rentrer dans leurs tanières, et lâchés avec des flambeaux allumés dans les moissons des Philistins[3].

Quant au moyen employé par Samson pour prendre un si grand nombre de renards, l'Écriture n'en dit rien ; mais je pense que cela ne lui fut pas plus difficile, à lui qui habitait le pays, et qui a dû, sans aucun doute, trouver parmi les ennemis des Philistins un grand nombre de personnes disposées à l'aider, qu'il ne le fut à Probus de lâcher à Rome, dans le théâtre, mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, et une infinité d'autres animaux[4].

Divers passages des auteurs de l'antiquité font allusion à l'usage

[1] « Comme des chacals dans les déserts, ainsi sont tes prophètes, ô Israël ! »

[2] Pour désigner cet animal, les Arabes se servent du nom *waug* ou *wauy* : le mot *tsacal* est persan.

[3] La ville d'Ephra, patrie de Gédéon, qui se trouvait dans ces montagnes, est appelée par Josué la *Terre des renards*. (Jos., XV, 28.)

[4] Apud Vopisc., *in Probo*.

de dévaster les champs des ennemis en y lâchant des renards avec des tisons enflammés. Cassandre, dans le poëme de *Lycophron*, appelle Ulysse *un renard portant à la queue un flambeau ardent*, parce que, partout où il allait, toutes sortes de maux suivaient ses pas[1]. On trouve dans les *Fastes* d'Ovide la description d'une fête curieuse qui se célébrait à Rome au mois d'avril. On lâchait dans le cirque des renards qui portaient sur le dos des flambeaux allumés, et le peuple prenait plaisir à voir courir ces animaux, jusqu'à ce que le feu qu'ils portaient sur eux les eût fait mourir. Quelques auteurs ont pensé que cela se faisait en souvenir de l'action de Samson, et que cet usage, comme beaucoup d'autres, avait passé de l'Orient à Rome. Ovide, montrant le dommage que ces animaux causent aux moissons en y portant l'incendie, qui est encore augmenté par le vent[2], dit que c'est par une juste peine qu'on les fait périr de la même manière[3].

Le voisinage de tant de chacals ne nous avait pas empêchés de dormir; nous avions fait un grand feu pour les éloigner, et, comme à l'ordinaire, un de nos moucres montait la garde. A une heure du matin, nous fûmes réveillés par un coup de fusil et par le cri de détresse : *Les voleurs! les voleurs!* Nos fusils étaient chargés, j'en pris un au mât de notre tente, et je sortis. Tous nos gens étaient déjà sur pied; je me trouvai au milieu d'un épouvantable vacarme : des coups de feu partaient dans tous les sens, on criait, on hurlait; quelques-uns de nos muletiers, montés sur nos chevaux, couraient vers la montagne. Notre feu s'était éteint; nous n'avions pour nous diriger que les éclairs de nos armes, qui rendaient ensuite l'obscurité plus profonde encore. Quand je pus distinguer un peu les objets, je m'aperçus qu'il n'y avait personne en face de nous; cependant nos

[1] Cassandra, v. 344.

[2] Qua fugit, incendit vestitos messibus agros;
Damnosas vires ignibus aura dabat.
(Fast., v. 707.)

[3] Utque luat pœnas gens hæc, cerealibus ardet,
Quoque modo segetes perdidit, ipsa perit.
(V. 711.)

Consultez sur ce sujet Glaire, les *Livres saints vengés*, tome II, art. II.

fut renversée par un tremblement de terre l'an 131 de Jésus-Christ, et rebâtie en 224. Pendant la durée du royaume chrétien, cette ville eut un évêque ; ses ruines ont servi depuis à la reconstruction des murs de Jérusalem. Plusieurs médailles attestent son ancienne importance[1]. Un peu au delà était Nob, la ville sacerdotale où était venu David lorsqu'il fuyait la colère de Saül. Le grand prêtre Achimelech lui donna les pains de proposition, et lui remit l'épée de Goliath ; c'est pourquoi Saül, en ayant été informé, fit tuer tous les prêtres et tous les habitants de Nob, et saccagea la ville[2]. Nob est nommée par Isaïe comme la dernière station où devaient s'arrêter les Assyriens avant d'attaquer Jérusalem. (Isa., x, 32.) Plus au sud était la ville de *Bethsamès*[3], où l'Arche, renvoyée par les Philistins, s'arrêta dans le champ de Josué le Bethsamite[4]. Salomon plaça dans cette ville un des douze officiers qui fournissaient la table du roi[5]. Joas, roi d'Israël, vainquit Amasias, le prit dans Bethsamès et l'emmena à Jérusalem[6]. Sous Achaz, roi de Juda, les Philistins s'emparèrent de Bethsamès. (II Paral., xxviii, 18.)

J'étais presque au centre de la Judée, entre la mer Morte et la Grande Mer; mes regards s'étendaient sur une grande partie des tribus d'Éphraïm, de Benjamin et de Juda, auxquelles il avait été promis tant de bénédictions et de prospérité. *Les enfants d'Israël*, avait dit Jacob en mourant, *lorsqu'ils voudront bénir quelqu'un, diront : Que Dieu vous rende comme Éphraim !* Moïse avait dit de Benjamin : *Le bien-aimé de Jéhovah habitera auprès de lui avec sécurité; Jéhovah le protégera tout le jour, et il établira sa demeure dans son héritage*. Juda, plus que tous les autres, devait habiter une terre heureuse et féconde. Et je ne voyais au loin que des pierres et des ronces, deux ou trois misérables villages perdus au milieu de ces

[1] Quaresmius, II; Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. II, c. iii, v; *Chroni. Pasch., ad ann.* 223. — Jules Africain était prêtre à Nicopolis; il a vécu pendant le troisième siècle Nous n'avons de sa Chronologie que des fragments conservés par quelques auteurs grecs, et la traduction latine de saint Jérôme.

[2] I Rois, xxii, 9.

[3] De *Beth-Shemesh*, maison du soleil.

[4] I Rois, vi, 19. Consultez Glaire, les *Livres saints vengés*, tome II, ch. viii.

[5] III Rois, iv, 9.

[6] IV Rois, xiv, 11

immenses solitudes, et quelques pâles oliviers, qui se détachaient à peine de l'arène poudreuse du désert.

Et je me rappelai que les prophètes avaient dit : « Dans soixante-cinq ans Éphraïm sera brisé de manière à cesser d'être un peuple. (Isa., VII, 8.) Malheur à la couronne d'orgueil des ivrognes d'Éphraïm, à cette fleur éclatante dont la gloire va se faner, qui s'élève au-dessus de la fertile vallée des hommes troublés par le vin! Je vois quelque chose de fort, de terrible entre les mains du Seigneur, comme une grêle impétueuse, comme un tourbillon qui ravage, comme une forte pluie qui inonde, qui se précipite sur la terre avec violence. Les enfants de Juda chancellent dans le vin, ils vont çà et là dans l'ivresse; le prêtre et le prophète chancellent, ils sont engloutis dans le vin; ils s'égarent dans la vision, ils vacillent dans le jugement. Toutes les tables sont pleines des traces dégoûtantes de leur intempérance; il n'y a pas de lieu qui n'en soit souillé... C'est pourquoi écoutez la parole de Dieu, railleurs qui dominez sur mon peuple de Jérusalem. Vous dites : Nous avons fait un pacte avec la mort, nous avons fait un traité avec l'enfer : quand le fléau inondateur passera, il ne viendra pas jusqu'à nous; nous avons fait du mensonge notre asile, nous nous sommes cachés sous la tromperie. A cause de cela le Seigneur, Jéhovah a dit : L'équité sera ma règle, et la justice ma loi; la règle détruira l'asile du mensonge, et les eaux inonderont le lieu où il se cache. Et votre pacte avec la mort sera détruit, votre alliance avec l'enfer sera rompue; quand le fléau inondateur passera, vous en serez écrasés. » (Isaïe, XXVIII.)

Et je descendis des hauteurs d'Éphraïm en répétant ces paroles du même prophète : « Seigneur, vous êtes mon Dieu; je vous glorifierai et je célébrerai votre nom, parce que vous avez fait des prodiges; vos conseils éternels sont fidélité et vérité. »

Arrivé près de nos tentes, je pris le *Voyage* de M. de Lamartine et je lus le passage suivant : « Quand nous fûmes au revers de cette colline (une colline de la Galilée), la Terre-Sainte, la terre de Chanaan, se montra tout entière devant nous (ce qui est tout aussi impossible que de voir l'Italie des bords du lac de Genève); l'impression fut grande, agréable et profonde. Ce n'était pas là cette

terre nue, rocailleuse, stérile, cette roche de montagnes basses et décharnées qu'on nous représente pour la Terre Promise, sur la foi de quelques écrivains prévenus ou de quelques voyageurs pressés d'arriver et d'écrire, qui n'ont vu, des domaines *immenses* et variés des douze tribus, que le sentier de roche qui mène, entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem ; trompé par eux, je n'attendais que ce qu'ils décrivent, c'est-à-dire un pays sans étendue, sans horizon, sans vallées, sans plaines, sans arbres et sans eau ; terre potelée de quelques monticules gris ou blancs, où l'Arabe voleur se cache dans l'ombre de quelques ravines pour dépouiller le passant : telle est peut-être la route de Jérusalem à Jaffa ; MAIS VOICI LA JUDÉE [1]... » Jusqu'à ce que nous apprenions comment la Judée peut se trouver au milieu de la Galilée, ou plutôt, que nous ayons parcouru, non pas les *immenses domaines* des douze tribus, mais la terre désolée qui fut la Terre Promise, pour la décrire comme nous l'aurons trouvée nous-même, je recommande à l'attention du lecteur la peinture suivante de la Judée : « C'est bien là que Sion était assise, site bizarre et malheureux pour la capitale d'un *grand* peuple : c'est plutôt la forteresse naturelle d'un petit peuple chassé de la terre, et se réfugiant avec son temple *sur un sol que nul n'a intérêt à lui disputer, sur des rochers qu'aucunes routes ne peuvent rendre accessibles, dans des vallées sans eau, dans un climat rude et stérile, n'ayant pour horizon que des montagnes calcinées par le feu intérieur des volcans, les montagnes d'Arabie et de Jéricho, et qu'une mer infecte, sans rivage et sans navigation, la mer Morte !* VOILA LA JUDÉE [2]. »

Cette Judée-ci est aussi celle de M. de Lamartine. Il faut lire dans le même auteur toutes ces contradictions pour savoir jusqu'où peut aller une imagination qui s'est jetée en dehors de toute vérité.

Comme je n'ai rien dit encore des différentes dénominations de la Palestine, de son étendue, de sa population, j'en parlerai ici brièvement.

Le plus ancien nom de ce pays est celui de *Pays* ou *Terre de Cha-*

[1] *Voyage en Orient*, tome I, page 281, édition in-12, 1845.
[2] *Voyage en Orient*, tome I, page 429.

naan [1], qui lui est venu de Chanaan, fils de Cham, dont les descendant peuplèrent cette langue de terre comprise entre le Jourdain et la Méditerranée. Le nom de Pays des Hébreux n'est pas synonyme de celui de Terre de Chanaan; car les Israélites s'établirent aussi sur la rive orientale du Jourdain, qui n'était pas comprise dans le Pays de Chanaan [2]. La Phénicie au nord, et le pays des Philistins au sud, faisaient partie de la Terre de Chanaan [3]. Les pays occupés par les douze tribus, des deux côtés du Jourdain, s'appelèrent le *Pays d'Israël* après que les Israélites en eurent pris possession [4], et aussi le *Pays des Hébreux* [5]. Les prophètes le nomment quelquefois le *Pays de Jéhovah* [6], parce que Dieu en était le roi. C'est pour le même motif, et parce que Dieu y avait son sanctuaire, que Zacharie l'appelle *Terre Sainte* [7]. Les chrétiens lui ont conservé plus spécialement ce nom, parce qu'il a été sanctifié par Jésus-Christ. Le nom de *Terre Promise* [8] lui a été donné parce que Dieu l'avait promise aux descendants d'Abraham. Le nom de *Terre de Juda*, ou de *Judée* [9], qui ne convenait proprement qu'à la tribu de Juda, s'étendit au pays entier après le retour de la captivité, et le nom de Juif (en hébreu *Yehoudt*, de *Yehoudah* ou *Juda*) à tous les enfants d'Israël, parce que cette tribu était la principale. *Palestine*, d'où *Palestin*, est la transcription grecque de l'hébreu *Pelés-cheth*, *pays des étrangers*, d'où dérive *Pelischthim* ou Philistins [10] : ce nom, dans l'origine, n'était attribué qu'à la côte qui s'étend au nord de l'Egypte; plus tard il a été donné à tout le pays. On le fait aussi dériver du mot sanscrit *palli*, qui signifie pasteur; les établissements de ces pasteurs s'appellent *Pallist'han*, dont on aurait fait

[1] Exode, VI, 4. — Levit., XXV, 38. — Ps. CI, 11.
[2] Exode, XVI, 35. — Jos., V, 10 et suiv.
[3] Isaïe, XXIII, 11 et 12. — Sophon., XI, 5.
[4] IV Rois, VI, 23. — Ezech., VII, 2. — Matth., II, 22.
[5] Gen., XL, 15.
[6] Levit., XXV, 23. — Os., IX, 3. — Jer., II, 7. — Ezech., XXVI, 20.
[7] Zach., II, 12.
[8] Épître aux Hébreux, XI, 9.
[9] Agg., I, 1, 14; II, 3. — II Paral., IX, 11.
[10] Josèphe, *Antiquités*, l. I, c. VI; l. IX, c. XIII.

Palestine : ainsi ce nom signifierait *pays de pasteurs*. Cette étymologie toutefois est peu probable.

Les limites de la Terre Promise sont ainsi marquées dans l'Exode (XXIII, 31) : « Je te donnerai pour confins depuis la mer Rouge jusqu'à la mer des Philistins, et depuis le désert (de l'Arabie) jusqu'au fleuve (de l'Euphrate). » Dans plusieurs autres passages de la Bible, il est donné des points plus précis, sans que pourtant on puisse fixer avec exactitude les limites de la Palestine dans tous ses contours. Elles ont aussi varié à différentes époques, puisque nous voyons, par exemple, David s'emparer de Damas (II Rois, VIII, 6), Salomon bâtir Tadmor si avant dans le désert (III Rois, IX, 18), et Jéroboam porter vers le nord les limites d'Israël jusqu'à l'entrée d'Emath (IV Rois XIV, 25), c'est-à-dire jusqu'aux frontières de cette principauté. L'expression la plus exacte pour marquer l'étendue, du nord au sud, des pays réellement possédés par les Hébreux, est celle-ci : *de Dan à Bersabée*, qu'on trouve fréquemment dans l'Écriture. Les Israélites, peuple de pasteurs, ont bien pu parcourir avec leurs troupeaux les contrées qui s'étendent jusqu'à l'Égypte, à l'Arabie et à l'Euphrate, mais ils n'en ont jamais été entièrement les maîtres. On peut donc fixer ainsi approximativement les limites de la Palestine : au couchant, la mer Méditerranée ; au nord, une ligne qui irait de Sidon au mont Hermon vers les sources du Jourdain ; à l'est, le cours du Jourdain et la mer Morte ; au sud, une autre ligne qui joindrait la pointe méridionale de la mer Morte au fort de El-Arisch (Larissa de l'époque des croisades). Il faut ajouter à ces pays les deux tribus et demie qui étaient au delà du Jourdain. La Palestine était donc comprise entre le 31e et le 33e degré et demi de latitude N., et entre le 32e et le 35e degré de longitude E. Saint Jérôme, qui avait longtemps voyagé dans cette contrée, dit dans sa lettre à Dardanus (*Ep*. 29) que de la limite du nord jusqu'à celle du midi il n'y avait qu'une distance de 160 milles romains : ce qui fait environ cinquante-cinq lieues. Il rend cet hommage à la vérité, bien qu'il craigne, comme il le dit lui-même, de livrer par là la *Terre Promise* aux sarcasmes des païens[1]. La Palestine, à la

[1] Pudet dicere latitudinem terræ repromissionis, ne ethnicis occasionem blasphemandi dedisse videamur.

vérité, est un des plus petits pays de la terre; mais aucun, comme elle, ne remplit le monde de son nom.

Telle fut l'étendue des pays qui furent partagés entre les douze tribus d'Israël.

De même que l'année solaire est divisée en douze mois, le nombre douze a servi fréquemment de base aux peuples anciens pour la division de leurs États. Diodore nous montre l'Égypte partagée entre douze princes. L'Égyptien Cécrops fonda douze bourgs dans l'Attique. Le peuple d'Athènes fut divisé en douze phratries. On connaît la confédération des douze villes de l'Achaïe. L'Ionie et la Carie furent aussi constituées sous la forme de douze États confédérés. Douze peuplades réunies formèrent la population primitive de Delphes. Selon Xénophon, les Perses, dans l'origine, étaient une famille de douze peuples ou tribus. Platon a divisé en douze parties égales sa république imaginaire et sa capitale, comme aujourd'hui la capitale de la France est divisée en douze arrondissements.

Il en est de même du nombre quatre, correspondant au nombre des saisons et des points cardinaux.

Ces nombres ont reçu une espèce de consécration religieuse par le fréquent emploi qui en a été fait pour les choses saintes : le peuple de Dieu a eu quatre grands et douze petits prophètes; Jésus-Christ a choisi douze apôtres et soixante et douze disciples; il y a quatre évangiles; dès le commencement, l'Église avait institué quatre patriarches, etc.

La Palestine également a été divisée en quatre parties : la Judée, la Samarie, la Galilée, et les pays au delà du Jourdain. Déjà dans les campements du désert les douze tribus étaient groupées trois à trois, et rangées selon les quatre points cardinaux; chaque groupe avait son étendard. La tribu de Juda, qui devait dresser ses tentes vers l'orient avec celles d'Issachar et de Zabulon, portait le lion sur ses enseignes; le camp de Ruben de Gad et de Siméon était au midi : la figure d'un homme était représentée sur son étendard; à l'occident devaient être les enfants d'Éphraïm avec ceux de Manassé et de Benjamin, qui avaient un bœuf sur leur drapeau; les enfants de Dan, avec ceux d'Aser et de Nephtali, campaient à l'aquilon, et l'aigle (aquila) planait sur leur étendard. *Vexillum*

Judæ leo, *Rubenis homo*, *Ephraimi bos*, *Danis aquila*[1]. Ces enseignes, dont il est parlé au livre des Nombres (I, 52; II, 2; X, 14), sont assurément les premières que l'on connaisse. Ces quatre figures d'animaux devinrent les emblèmes des quatre provinces de la Palestine : le lion celui de la Judée, qui régnait sur les autres ; le bœuf celui de la Samarie, riche en pâturages ; l'aigle celui de la Galilée, pays de montagnes, d'où devait s'envoler, comme de son aire, le Désiré des nations ; et l'homme celui des pays de géants situés au delà du Jourdain. On remarquera que ces figures mystérieuses sont aussi les emblèmes des quatre évangélistes et des quatre églises patriarcales : l'homme de l'évangéliste saint Matthieu, attribué à l'Église patriarcale de Jérusalem ; le lion, de l'évangéliste saint Marc, attribué à celle de Rome ; l'aigle, de l'évangéliste saint Jean, attribué à celle d'Alexandrie, et le bœuf, de l'évangéliste saint Luc, attribué à celle d'Antioche, puis à celle de Constantinople. On remarquera de plus que ces figures mystérieuses sont, dans l'Apocalypse (Apoc., IV, 7) comme dans la vision d'Ézéchiel (Ézéch., I, 10), les quatre animaux représentés comme soutenant le trône de Dieu.

Si on voulait suivre cette idée dans les traditions des peuples, on remonterait, d'une part, aux quatre fleuves du paradis terrestre, qui sortaient de rochers représentant ces têtes d'animaux, et qui coulaient vers les quatre points cardinaux, et on descendrait, d'autre part, jusqu'à nos jours, en observant que ces figures symboliques se trouvent dans les armoiries de presque toutes les nations. Tandis que l'aigle, le bœuf et le lion figurent sur les enseignes guerrières, on voit le quatrième symbole, sous la forme d'un ange ou d'un saint, flotter sur les bannières pacifiques de l'Église[2].

Ces quatre animaux ont donné leur nom à un grand nombre de fleuves, ou sont demeurés comme leurs emblèmes : par exemple, le *taureau* pour le Tibre (Tiberis corniger), le Rhin (Rhenus bicornis), le Nil (ταυρόκρανος), le Jourdain (Muscosum caput et taurino cornua

[1] *Rabbi* Ben-Esra, *Bereschith rabba*.

[2] Consultez Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, tome IV, page 346. — Hullman, *Urgeschichte des Staats*, page 45. — Sepp, *Das Heidenthum*, etc. I Th., page 467.

vultu); le *lion* pour le Lycus, le Lyncestis, le Léothénus, le Léontès; l'*aigle* pour le Volturno, l'Aquilaria, et l'*homme* ou le *verseau* pour plusieurs fleuves, particulièrement ceux dont le nom dérive de celui de Danaüs, comme le Danube, le Tanaïs, le Tanare, etc.

Un article qui est aussi d'un grand intérêt, et qui à lui seul réfute bien des objections, est celui de la population. Ici, sans doute, il est difficile de donner des chiffres exacts; cependant on trouve dans les Livres saints et dans les auteurs profanes différents recensements qui permettent d'approcher beaucoup de la vérité.

La population dépend surtout de la fertilité d'un pays et de la manière de vivre de ses habitants; or nous savons que la Palestine était un pays d'une extrême fertilité. Nous lisons au Deutéronome (VIII) : « Jéhovah votre Dieu vous introduira dans une terre excellente, dans une terre pleine de torrents, de fontaines et de lacs dont les eaux jaillissent dans les vallées et sur les montagnes; dans une terre de froment, d'orge, de vignes, de figues et de grenades; dans une terre d'huile d'olive et de miel; dans une terre où vous mangerez votre pain sans éprouver la disette, où vous ne manquerez de rien; dans une terre dont les pierres sont du fer [1], et des montagnes de laquelle vous tirerez l'airain : et vous mangerez, et vous serez rassasiés, et vous bénirez Jéhovah votre Dieu de vous avoir donné une si excellente terre. »

L'Écriture est pleine de passages qui attestent le même fait. Saint Jérôme dit que celui qui aura parcouru la Judée dans toute son étendue ne pourra douter qu'elle ne soit la plus fertile de toutes les terres [2]. Les auteurs profanes confirment les paroles des auteurs sacrés [3]. Aujourd'hui encore nous retrouvons les restes de la plus admirable végétation dans les jardins de Sidon, de Jaffa, d'Hébron, de Naplouse, et dans ceux de Salomon au delà de Bethléem,

[1] Probablement le *basalte*, qui contient une grande proportion de fer oxydé, et qui se trouve très-abondamment dans le pays de Basan, autour du lac de Tibériade et au delà du Jourdain. C'est la tribu d'Aser qui est particulièrement désignée dans le Deutéronome comme renfermant du fer et du cuivre, et c'est entre Sidon et le Carmel, où se trouvait cette tribu, que furent les hauts fourneaux des anciens.

[2] Hieron., *Comm. in Ezech.*

[3] Tacit., *Hist.*, l. V, c. VI; Justin., lib. XXXVI, c. III; Ammien. l. XIV, c. VIII

comme preuve toujours existante de l'antique fertilité de la Terre Promise. Dans les environs de Jérusalem, sur le chemin d'Hébron, sur les collines de la Samarie, on voit encore les traces des murs qui soutenaient, comme dans le Liban, des terrasses cultivées; on voit même les *tours des gardes*, dont il est fait si souvent mention dans l'Ecriture, ou plutôt on en voit les ruines, là où il n'y a plus aucun champ à garder : d'Arvieux et Volney ont fait la même observation. Si dans le Liban occidental, que nous avons vu si verdoyant, si bien cultivé, il survenait une guerre d'extermination qui anéantit la population laborieuse à laquelle est due la fertilité actuelle de ces montagnes, ou ne l'éloignât même que pour quelques années, bientôt les terrasses renversées abandonneraient toutes les terres végétales à l'impétuosité des torrents, et ces montagnes si belles, si productives et si peuplées, ne seraient plus que des roches arides, comme les montagnes de la Judée le sont aujourd'hui. Ainsi il est tout aussi impossible de douter de l'ancienne fertilité de la Palestine que de sa désolation actuelle. Volney fait remarquer que les territoires de Jamnia et de Joppé, qui, selon le géographe philosophe Strabon[1], furent jadis si peuplés, qu'ils pouvaient armer quarante mille hommes, pourraient à peine en fournir trois mille aujourd'hui.

L'extrême sobriété des Orientaux est connue. Pendant tout le temps que j'ai voyagé avec des guides arabes, je ne les ai jamais vus manger, excepté dans quelques occasions de réjouissance où nous leur faisions partager notre dîner; souvent c'est pendant les marches qu'ils font leur repas, qui consiste dans les galettes ou quelques fruits qu'ils portent avec eux. La grande chaleur ôte l'appétit, surtout pendant le jour. Il est facile de remarquer, même en Europe, la grande différence qui existe dans le manger entre les peuples du Midi et ceux du Nord, et dans le même pays entre l'hiver et l'été. La principale nourriture des Hébreux se tirait du règne végétal; on y ajoutait le lait des animaux : le peuple, comme aujourd'hui, ne mangeait presque jamais de viande. On peut donc conclure que si les Orientaux consomment beaucoup moins pour leur subsis-

[1] *Locus hic adeo hominibus abundavit, ut ex Jamnia proximo vico et circumvicinis habitationibus quadraginta hominum millia armarentur.* (Strab., lib. XVI.)

tance que les peuples de l'Occident, et que si la Palestine était un pays d'une si grande aboudance, la population a pu s'y agglomérer dans une proportion beaucoup plus forte que dans nos pays occidentaux.

Voici les principales données que nous trouvons dans l'Écriture à différentes époques :

Le nombre d'hommes en état de porter les armes s'élevait lors de la sortie d'Égypte à.	600,000[1]
Un peu plus d'un an après, à.	603,550[2]
Au moment d'entrer dans la terre de Chanaan, à. .	601,730[3]
Sous les Juges, après une cruelle guerre civile, à. .	426,700[4]
Saül ne put réunir que.	330,000[5]
Tandis que David eut une armée de.	1,300,000[6]
Et même de	1,570,000[7]
Après la séparation des royaumes de Juda et d'Israël, Abia, roi de Juda, comptait.	400,000
Et Jéroboam, roi d'Israël.	800,000[8]
Ainsi, pour toute la Judée.	1,200,000
Quelques années après, Asa, roi de Juda, marche contre le roi d'Éthiopie avec.	580,000[9]
Son fils Josaphat avait, sans compter les troupes qui gardaient les places fortes.	1,160,000[10]

En admettant que le nombre d'hommes en état de porter les armes soit environ le cinquième de la population d'un pays, on peut porter à 6,500,000 le nombre total des habitants de la Palestine à l'époque de sa plus grande prospérité. Jansens la porte à 7 millions[11].

[1] Exode, XII, 37.
[2] Nomb., I, 46.
[3] Nomb., XXXVI, 51.
[4] Juges, XX, 2, 15, 17.
[5] I Rois, XI, 8.
[6] II Rois, XXIV, 9.
[7] I Paral., XII.
[8] II Paral., XIII, 3.
[9] II Paral., XIV, 8.
[10] II Paral., XVII.
[11] Jans., *Herm. sacr. Append.*, tome II. Voyez aussi Glaire, *Introd. hist.*, etc.

A la destruction de Jérusalem par les Romains, cette population était déjà considérablement diminuée. « D'après le tableau assez bien constaté de la Judée au temps de Titus, dit Volney, cette contrée devait contenir quatre millions d'âmes ; et aujourd'hui elle n'en a peut-être pas trois cent mille[1]. »

Voici, d'après M. A. David, le tableau de la décroissance de la population pour toute la Syrie :

Sous les Romains.	15,000,000
Sous les Ommiades.	10,000,000
Sous les Abassides..	8,000,000
Sous Hakem.	5,000,000[2]
En 1785, d'après Volney.	2,305,000[3]

Si le décroissement continue dans la même proportion, dans trois siècles il n'y aura plus personne.

Un phénomène bien frappant est celui-ci : tandis que nous voyons la population générale de la Syrie décroître d'une manière si effrayante, nous voyons en même temps une seule peuplade prospérer, et sa population suivre une progression inverse : c'est le peuple chrétien du Liban. La nation dominante, oppressive, qui occupe les parties fertiles, les plaines et le rivage de la mer, dépérit; et la nation opprimée, refoulée sur des montagnes inaccessibles, sur des rochers stériles, grandit pour de meilleurs temps sous la protection du ciel.

L'évaluation de M. Perrier, faite en 1840, diffère peu de celle de Volney. En voici le tableau divisé par nations :

Arabes, mahométans indigènes.	1,350,000
Turcs.	360,000
Chrétiens.	870,000
A reporter.	2,580,000

page 19. Munk, *Palestine*, page 16, l'évalue à 5 millions; Rosenmüller seulement à 2,500,000. (*Bibl. Alth.*, B. II, Th. I.)

[1] Volney, *Voyage en Syrie*, c. VIII.

[2] *Syrie moderne*, page 215.

[3] *Voyage en Syrie*, c. VIII.

Report	2,580,000
Druses	83,000
Métoualis	38,000
Juifs	27,000
Turcomans, Curdes, Ansariens, etc. . . .	100,000
Population de la Syrie	2,828,000

On évalue généralement la population de la Palestine proprement dite à 300,000 âmes.

Elle se divise aujourd'hui de la manière suivante :

1° *El-Kods* (la sainte), nom que les Arabes donnent à Jérusalem, on y joint Jéricho;

2° *El-Khalil* (l'ami de Dieu), c'est-à-dire Hébron;

3° *Gaza* avec tout le littoral jusqu'à Jaffa;

4° *Loudd*, c'est-à-dire Lydda, avec tous les villages environnants,

5° *Naplouse* et l'ancienne Samarie;

6° *Aréta*, le mont Carmel avec la partie occidentale de la plaine d'Esdrelon;

7° *Sapheth* avec l'ancienne Galilée [1].

Nos tentes avaient été pliées et chargées : chacun reprit son bourdon de pèlerin, cette fois pour ne le déposer qu'au terme du pèlerinage.

Nous quittâmes le Puits de Job, qui est mentionné deux fois dans l'Écriture, sous le nom de fontaine de Nephtoa [2], comme faisant la limite des tribus de Juda et de Benjamin. Nous gravîmes bientôt les coteaux pierreux de ces tristes montagnes, et, après trois heures de marche, nous atteignîmes un sol élevé, sur le revers duquel est assis le village de Kiriath-el-Enab, ce qui signifie *ville du raisin;* on remarque quelques vignes dans les environs : c'est ici la rési-

[1] Comme complément des indications que nous avons déjà données sur la Palestine, on peut encore consulter le *tableau hypsométrique* qui se trouve à la fin du volume, note B.

[2] Jos., XV et XVIII. On ne trouve nulle part une raison suffisante pour motiver ce changement de nom. Le P. Boniface, qui a parcouru ces contrées au seizième siècle, dit à ce sujet : « En nous avançant vers le Levant, nous avons trouvé un grand puits; les habitants de la contrée disent communément qu'il a été creusé par Job. Ils montrent aussi sa maison à gauche. Je nie avec la même facilité ce qu'ils affirment, parce qu'il n'est pas prouvé que Job ait habité la Terre-Sainte. »

dence, autrefois si redoutable, de la famille Abou-Gosch. Comme il y avait une bonne source et d'assez beaux arbres sur le bord du chemin, en face du village, nous nous y reposâmes quelques moments. Un de mes compagnons, ayant remarqué un grand figuier, monta dessus pour cueillir quelques fruits; mais les voleurs n'aiment pas à être volés : un homme armé arriva aussitôt, coucha en joue M. C., et menaçait de le tuer : c'était le propriétaire ; il était parent du fameux brigand Abou-Gosch. Nous allâmes au secours de notre ami, et nous parvînmes à calmer un peu son adversaire, qui voulait bien se contenter, nous disait-il, d'une somme d'argent pour le dommage qu'on lui avait fait. En attendant, nous avions eu le temps de nous apercevoir que les figues avaient déjà été cueillies, et nous avions appris quel était le personnage à qui nous avions affaire. Nous lui fîmes observer qu'il n'y avait pas une figue sur cet arbre, et que d'ailleurs il était au-dessous de la dignité d'un homme comme lui d'exiger de l'argent pour si peu de chose. Alors il se déclara satisfait, et nous dit que nous pouvions manger des figues *autant que cela nous ferait plaisir*. Cette affaire était à peine réglée qu'un jeune homme, accompagné de plusieurs domestiques, vint nous saluer et nous inviter à accepter l'hospitalité dans sa maison : c'était le neveu d'Abou-Gosch, le chef actuel de la famille ; sa physionomie était extrêmement sévère, quoiqu'il s'efforçât de lui donner un air obligeant.

Le P. Nau, en parlant de la tradition qui rapporte que le bon Larron était seigneur de Latroun, fait cette réflexion, *qu'il est rare qu'un seigneur de marque se fasse voleur de grand chemin :* c'est pourtant ce qui est arrivé ici. La famille d'Abou-Gosch est la première de la contrée; le chef de cette famille est à la tête de la tribu; les Arabes du voisinage lui obéissent, marchent sous ses ordres : il s'en sert pour ravager les tribus ennemies et rançonner les voyageurs, et partage le butin avec eux. Ces différentes peuplades se croient indépendantes des pachas, qui n'exercent aucune autorité sur elles, qui souvent les craignent ou cherchent à les gagner.

Pendant un grand nombre d'années, tous les voyageurs ont parlé d'Abou-Gosch et de l'impôt qu'il exigeait d'eux. C'est Méhémet-pacha qui a mis fin à ce brigandage.

On raconte qu'il s'y prit de cette manière. Abou-Gosch était en

guerre avec un autre cheik; sous prétexte de travailler à un rapprochement, Méhémet, alors pacha de Jérusalem, les fit mander chez lui : ils vinrent sans défiance; mais il se saisit de tous les deux, et les envoya dans les prisons de Saint-Jean-d'Acre, où leurs parents croient qu'ils sont encore. Méhémet-pacha m'a dit qu'il les a fait enfermer, l'un à Belgrade, l'autre à Widin. Il m'a confirmé que c'est lui qui les a fait arrêter, mais il ne m'a pas parlé de la manière dont il s'y est pris. Il a ajouté qu'il avait eu l'intention de faire construire une caserne dans ce village, qui a toujours été un repaire de voleurs, mais qu'il n'en a pas eu le temps.

Déjà Ibrahim-pacha, qui a si énergiquement comprimé le brigandage dans toute la Syrie, avait fait arrêter Abou-Gosch, et l'avait fait jeter dans les galères de Saint-Jean-d'Acre; mais, en 1834, lorsque les habitants de la Galilée, de la Samarie et de la Judée se furent soulevés contre lui, et qu'il était étroitement assiégé dans Jérusalem par Kasim-Akmet de Naplouse, Méhémet-Ali, voyant le péril de son fils, vint à son secours; il délivra Abou-Gosch, lui donna beaucoup d'argent et une pelisse d'honneur pour qu'il usât de son influence en faveur de la cause égyptienne.

C'est ainsi qu'on entend la justice.

Plusieurs membres de la famille d'Abou-Gosch, qui avaient voulu exercer la même industrie, ont été arrêtés depuis. Le neveu de ce cheik nous fit remarquer les deux palais qui lui appartiennent, et qui s'élèvent au-dessus du village; il nous dit que c'était son oncle qui les avait fait bâtir, l'un pour les Européens, l'autre pour lui et sa famille; qu'il en occupait un avec les femmes et les enfants des *princes exilés*, et que l'autre était à notre disposition. Nous le remerciâmes; il parut contrarié de notre refus.

Quand je repassai dans ce village quelques années plus tard, le grand Abou-Gosch, comme on l'appelait alors, avait été mis en liberté, et je reçus chez lui les honneurs de la pipe et du café, tandis qu'il se tenait modestement accroupi dans un coin de son appartement. Il me parut avoir une soixantaine d'années; il est gros et très-robuste; son costume était fort riche.

Les habitants du village ont l'air farouche: leur physionomie annonce qu'ils reprendront contre les pachas et les pèlerins une écla-

tante revanche si jamais il se présente une occasion favorable.

Ce village compte environ mille habitants.

Le moine Boniface dit qu'en venant du Puits de Job on rencontre sur le chemin une grande église sous l'invocation du prophète Jérémie ; que de son temps déjà elle était en ruines, ainsi que le couvent de Franciscains qui y existait autrefois. Quatre-vingts ans auparavant, des voleurs arabes avaient massacré pendant une nuit tous les religieux qui s'y trouvaient et avaient saccagé le couvent. Les ruines de cette église existent encore aujourd'hui ; elles servent d'écurie : partout la barbarie obtient le même résultat. C'était une église à trois nefs et de style gothique, dont les murs étaient couverts de peintures à fresque de vingt pieds de haut : on en voit quelques restes ; la couleur bleue est la mieux conservée. L'autel était tourné vers l'orient, la niche ornée de mosaïques ; l'église avait trente pas de longueur et vingt-quatre de largeur. Les murs sont en assez bon état, ainsi que les voûtes souterraines.

Les chrétiens appellent ce lieu Saint-Jérémie. Les auteurs, tant anciens que modernes, sont entièrement partagés sur son ancien nom. Les uns pensent que c'est Anathoth, la patrie de Jérémie ; les autres Emmaüs, le bourg où se rendaient les deux disciples lorsque notre Sauveur se joignit à eux ; d'autres encore, que c'est *Cariathiarim* (Kiriath-jearim), la ville des forêts : la contrée est encore un peu boisée. Elle s'appelait aussi Cariath-Baal (Jos., xv, 60), parce que Baal y avait un temple, et aussi Baala, *maîtresse*. (Jos., xv, 9.)

Sans vouloir décider une question fort difficile, il me semble que cette dernière ville est celle qui réunit le plus de probabilités : nous trouverons l'emplacement d'Anathoth et d'Emmaüs au nord de Jérusalem.

L'arche sainte était demeurée à Bethsamès; mais les habitants firent dire à ceux de Cariathiarim : « Les Philistins ont ramené l'arche du Seigneur : descendez et conduisez-la chez vous. » Ils vinrent donc, emmenèrent l'arche, et la placèrent dans la maison d'Abinadab, où elle demeura pendant vingt ans[1]. Mais, après que David eût été établi roi sur tout Israël, il rassembla le peuple et il monta sur-

[1] I Rois, vi, vii.

la colline de Cariathiarim. On mit l'arche de Dieu sur un char neuf, et David et tout Israël témoignèrent leur joie devant l'arche en chantant des cantiques, et en jouant de la harpe, de la lyre, du tambour, de la cymbale et des trompettes : elle fut amenée ainsi à Jérusalem et placée dans la maison d'Obédédom[1].

Le prophète Uri, fils de Séméi, était de Cariathiarim; il prophétisa contre cette ville et contre toute cette terre. Le roi Joachim le frappa du glaive, et jeta son cadavre dans les sépultures des derniers du peuple[2]; ce qui n'a pas empêché l'accomplissement de la prophétie : depuis deux mille ans, cette terre est sous le poids des malédictions : aujourd'hui, parmi tant de ruines, on cherche Cariathiarim, et, si on la trouve, elle est la proie des voleurs.

Le prophète Zacharie était de la même ville[3]. Voici en quels termes il avait annoncé la plus heureuse nouvelle à sa patrie ; on dirait que ses paroles sont d'un évangéliste, tant elles sont précises, et pourtant elles ont été écrites cinq cents ans avant Jésus-Christ : *Tressaille d'allégresse, fille de Sion; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem : voilà que ton roi reviendra vers toi, juste et sauveur ; il sera doux, monté sur un âne, sur le fils de l'ânesse* (Zach., IX, 9) : et les Juifs ont tué Zacharie entre l'autel et le temple.

A une petite distance, sur une montagne vers le nord-est, se trouve le village de *Saint-Samuel*, Rama[4], ou Ramathaïm-Sophim de la Bible, qui fut la patrie du prophète Samuel, le dernier des juges d'Israël[5]. Josèphe la place à quarante stades, et saint Jérôme à six milles romains, c'est-à-dire deux lieues, de Jérusalem. Elle était frontière d'Éphraïm et de Benjamin. Samuel y avait érigé un autel au vrai Dieu et y jugeait le peuple. C'est là que les anciens d'Israël vinrent le trouver pour lui demander un roi. Saül, avec un serviteur, passant sur la montagne d'Éphraïm pour chercher les ânesses de son père, vint à Ramatha, et il fut sacré roi d'Israël[6].

1 Paralip., XIII.
2 Jérém., XXVI, 20.
3 Adrichomius, *Dan.*, 17.
4 Rama signifie *hauteur*.
5 I Rois, I, 1, 19; VII, 5.
6 I Rois, IX, X.

David, persécuté par Saül, se réfugia à Ramatha près de Samuel. Saül envoya plusieurs fois des soldats pour le prendre ; enfin il vint lui-même ; mais l'esprit du Seigneur descendit sur lui, et il prophétisa avec les autres devant Samuel. De là était venu le proverbe : *Saül est-il aussi entre les prophètes* [1]? A la mort de Samuel, les Israélites le pleurèrent ; et ils l'ensevelirent dans sa maison à Ramatha.

Lors de la séparation des royaumes de Juda et d'Israël, elle fit partie de ce dernier, quoiqu'elle se trouvât dans la tribu de Benjamin. Baasa la fit fortifier et y mit une garnison, afin d'empêcher ses sujets d'avoir des relations avec ceux du royaume de Juda. (III, Rois, xv, 17. — II, Paral., xvi, 1.) Mais Asa, sentant toute l'importance qu'il y avait à éloigner son ennemi d'une position aussi forte, envoya tout l'argent qu'il possédait, et même les trésors du temple, au roi de Syrie, en l'engageant à attaquer le royaume d'Israël au nord. Cette diversion obligea Baasa à retirer ses troupes de la forteresse de Rama. Le roi de Juda la prit et la fit raser. Les matériaux furent employés à Gabaa et Maspha. C'est à Rama que Jérémie, après la prise de Jérusalem par les Chaldéens, fut découvert parmi les captifs qui devaient être amenés à Babylone, et rendu à la liberté par Nabuzardan, général de l'armée, qui avait établi son quartier général sur cette montagne. (Jérém., xl.)

Le village de *Nebi-Samuel* (prophète Samuel), qu'on voit blanchir au loin, est habité par quelques Arabes; il est entouré de ruines. On y remarque une mosquée faite d'une ancienne église; dans l'intérieur on montre le tombeau de Samuel. Saint Jérôme nous apprend que les ossements du prophète furent transportés en Thrace par le profanateur Arcadius.

Non loin de Rama se trouvaient Maspha, Gabaa, Socho, dont nous parlerons ailleurs.

Toutes ces villes sont égalées au sol, et l'étranger qui les cherche demande où sont leurs ruines. « Israël est-il un esclave ou un fils d'esclave? pourquoi est-il devenu une proie? Les lions ont rugi contre lui, et ils ont poussé de grands cris, ils ont réduit sa terre

[1] Rois, xix.

en solitude; ses villes ont été brûlées, et personne n'y habite. » Jérém., II, 14, 15.)

Le bourg d'*Emmaüs* est à mi-chemin entre Saint-Samuel et Jérusalem : ce n'est qu'un amas de ruines, avec quelques maisons de fellahs ; on voit encore quelques restes d'une église construite autrefois sur l'emplacement de la maison du disciple Cléophas.

Nous nous étions remis en route, et nous avions fait à peine une demi-lieue que, le cavas du baron Baum, qui nous avait aperçus du haut de la montagne, vint nous annoncer que monseigneur Pompallier et le chancelier nous suivaient de près. Effectivement, nous les vîmes bientôt arriver avec toute la vitesse de leurs chevaux : nous n'avions compté les revoir qu'à Jérusalem. Après leur voyage de Nazareth et de Tibériade, ils avaient voulu se rendre à Jérusalem par le chemin le plus direct; mais, ayant appris que le choléra sévissait fortement à Naplouse et que d'ailleurs les chemins étaient peu sûrs, ils avaient fait un détour assez considérable par la route de Djenin à Ramla. Partis à deux heures du matin, ils avaient rencontré des voleurs qui emmenaient une vache ; les Arabes, dans la crainte sans doute de perdre le butin qu'ils avaient déjà, les avaient laissés passer sans les inquiéter : j'étais heureux de les revoir et de faire avec eux mon entrée dans la ville sainte.

Vers le sud, nous avions en face de nous la montagne conique couronnée du village de Sôba (Schôba). Ce village, depuis des siècles, est considéré comme occupant l'emplacement de Modin, la patrie des Maccabées; des auteurs modernes viennent de transporter Modin à Latroun, par la raison que de Sôba on ne saurait voir ni la mer ni la plaine de Saron. Pas plus que MM. Quatremère et Robinson, je n'ai escaladé cette montagne; par conséquent j'éclaircirais très-peu cette question en disant que je ne doute nullement que de Sôba on n'aperçoive la mer : quant à la plaine, je puis affirmer que des environs de Ramleh j'ai vu distinctement la hauteur de Sôba. Je recommande la question de Modin à de futurs explorateurs.

Nous descendîmes dans la vallée par un chemin escarpé, couvert de pierres arrondies qui glissaient sous les pas de nos chevaux; nous avions à notre gauche les ruines d'un antique et vaste bâtiment.

Le moine Boniface dit qu'il y avait en ce lieu un grand monastère et une belle église. M. de Chateaubriand croit y avoir trouvé des traces d'une architecture romaine, si pas hébraïque : effectivement ce qui reste de ce monument n'a pas le caractère des constructions du moyen âge. Nous fûmes bientôt au fond de la vallée et près du torrent célèbres dans l'Écriture par la victoire de David sur Goliath : c'est la vallée de Térébinthe, et le torrent dans lequel David choisit cinq pierres pour armer sa fronde.

L'histoire de Goliath se retrouve dans le Coran, où il est appelé Dschalûd. Achmed-al-Fassi raconte qu'à la suite de leur défaite les Philistins se retirèrent sur les côtes septentrionales de l'Afrique, et que c'est d'eux que descendent les Berbers. Il est digne de remarque que ces peuples reconnaissent les Philistins pour leurs ancêtres, et que le combat de David leur soit si bien connu que, lorsqu'il survient un différend entre les enfants, et qu'un grand en provoque un petit, celui-ci a coutume de lui répondre : « Qui est-ce qui se battrait contre toi? tu es de la famille de Goliath[1]! »

Quoique la vallée de Térébinthe soit assez étroite, c'est une des plus riantes de la Palestine.

Cette vallée, qui occupe une si grande place dans les souvenirs de notre enfance, est resserrée entre des collines couvertes de mûriers et d'oliviers. Elle est variée dans ses contours ; le lit du torrent serpente autour de ces montagnes, tantôt nues, calcinées, brûlantes, tantôt ombragées par des sycomores, des vignes, des térébinthes ; quelques villages, entourés de nopals et échelonnés sur les coteaux, animent cette nature tout à la fois grande, triste et sauvage, bizarre et solennelle, digne des combats des géants et des scènes sublimes de la Bible, où il semble qu'on entend retentir encore les chants de victoire des femmes d'Israël et les sons lugubres des lamentations de Jérémie.

Le térébinthe, qui a donné son nom à cette vallée, est un bel arbre dont la feuille ressemble à celle du laurier ; il porte des fruits qui sont verts d'abord, puis rouges et enfin noirs : c'est de la résine de cet arbre qu'on fait la térébenthine et une espèce de baume.

[1] Voyez Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, tome III, Sam., XVII, 4.

On comprend quelquefois sous ce nom le chêne vert, qui se trouve fréquemment dans cette vallée et dans plusieurs contrées de la Palestine.

Nous passâmes le torrent à pied sec; puis il fallut gravir et descendre plusieurs montagnes qui se touchent par la base, et qui se ressemblent toutes par les assises régulières et circulaires de leurs rochers, qu'on prend de loin pour les murs d'enceinte d'une forteresse. A part quelques rares oliviers au fond des vallées, on ne trouve plus aucun arbre; partout où la vue peut s'étendre, on ne voit que des pierres : on dirait qu'un volcan a couvert de ses laves cette terre désolée. Mais il est temps de se recueillir, nous approchons de la cité sainte.

Mes compagnons se pressaient d'atteindre les hauteurs, dans l'espoir de découvrir quelque chose de Jérusalem; mais toujours de nouveaux obstacles, de nouveaux sommets, de nouveaux déserts, se présentaient à leurs regards. Je savais que ce n'est qu'au moment d'y entrer qu'on peut voir la cité de Dieu : je suivais de loin, occupé d'une seule pensée, plein d'émotion, et le cœur agité d'amour et de reconnaissance.

J'étais au milieu d'une plaine nue et pierreuse; à l'extrémité, mes compagnons s'étaient découverts et se tenaient immobiles et silencieux; je vis sur une montagne quelques édifices d'une éclatante blancheur : c'était le Mont des Oliviers; et, bientôt après, des murs crénelés, des dômes, des tours : c'était Jérusalem... et je sentis couler mes larmes...

« Je te salue, cité sainte, tabernacle que le Très-Haut a sanctifié pour sauver en toi et par toi le genre humain. Je te salue, cité du grand roi, où, presque sans interruption depuis l'origine du monde, ont éclaté des miracles nouveaux. Je te salue, maîtresse des nations, reine des provinces, possession des patriarches, mère des prophètes, institutrice de la foi, gloire du peuple chrétien. Tu as toujours été attaquée, selon la permission de Dieu, pour donner à tes vaillants défenseurs l'occasion d'exercer leur courage et de mériter le salut. Je te salue, Terre Promise, qui ne faisais couler autrefois des ruisseaux de lait et de miel que pour tes habitants, et qui donnes maintenant à l'univers entier les remèdes du salut, la

nourriture de la vie; terre bonne, excellente, qui, recevant dans ton sein fécond la semence céleste qu'y a déposée le cœur de Dieu, as produit de si riches moissons de martyrs, et les a encore multipliées au centuple par toute la terre. Aussi ceux qui t'ont vue, délicieusement remplis et inondés de tes douceurs, proclament la magnificence de ta gloire devant ceux qui n'ont pas eu ce bonheur, et leur racontent tes merveilles. Des choses glorieuses sont dites de toi, ô cité de Dieu[1]! »

En arrivant à Jérusalem par Jaffa, on ne rencontre au dehors de la ville aucun jardin, aucune habitation; rien ne sépare la ville de Sion du désert qui l'environne. On la voit apparaître tout à coup, dix minutes avant d'y entrer, avec ses créneaux, ses coupoles, ses murailles, ses tours; tout cela a une teinte grisâtre comme les vallées, les montagnes, comme le pays tout entier. Je remarquai que l'ensemble de la ville, de ses murs et de ses monuments a un air de dignité qui me fit un vif plaisir, et je me dis : Elle est belle encore dans sa désolation. Mon imagination était tellement frappée, qu'il me semblait distinguer comme une image de la ville sainte dans les vapeurs blanches qui voilaient légèrement une partie du ciel, et je voyais à la fois la cité de David sur la colline de Sion, et une Jérusalem nouvelle, *resplendissante de clarté, qui descendait du ciel, venant de Dieu.* (Apoc., XXI, 10.)

Je puis dire, avec l'auteur du *Génie du Christianisme :* « Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert, qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort. »

Jérusalem ne ressemble à aucune autre ville. Ce n'est pas une place forte comme nous en voyons en Europe; ce n'est pas une ruine antique, noircie ou couverte de lierres; c'est moins encore une cité moderne, agitée et bruyante : c'est une enceinte vaste et lugubre, entourée de débris et de monuments funéraires; aucun bruit ne sort de ses murs, aucun être vivant ne parcourt les sentiers pierreux de ses vallées; les oiseaux du ciel se taisent, le torrent du Cédron est sans eau, les piscines sont desséchées, les rochers d'-

[1] Ex D. Bernardo, tome I, *Serm. ad milites templi*, c. V, 11.

lentour sont brisés, les collines sont des monceaux de sable, la terre est comme brûlée et couverte de cendres, les animaux des champs n'y trouvent point de pâture, la mort et la douleur habitent seules cette profonde solitude. A quoi te comparerai-je, ô fille de Jérusalem? que trouverai-je qui égale tes malheurs, et comment te consolerai-je, ô vierge, fille de Sion? Ta douleur est grande comme la mer : qui te guérira?... Est-ce là cette ville d'une beauté si parfaite, la joie de toute la terre? Tous tes ennemis ont ouvert la bouche contre toi; ils ont sifflé, ils ont grincé des dents, et ils ont dit : Nous la dévorerons... Jéhovah a fait ce qu'il a pensé, il a accompli la menace qu'il avait proférée dès les jours anciens : il a détruit et il n'a pas épargné; il t'a faite un sujet de joie pour tes ennemis, il a exalté la force de tes oppresseurs. » (Jérém., Lam., II.)

Arrivés à la porte de Jaffa, ou des Pèlerins, quelques soldats turcs voulurent nous soumettre à je ne sais quelle formalité. Pendant que notre drogman disputait avec eux, nous pénétrâmes dans la ville, et nous prîmes la direction du couvent de Saint-Sauveur, où nous arrivâmes à quatre heures après midi.

Les Pères Franciscains nous reçurent avec toute la bonté, toute la prévenance et tous les égards possibles. On nous donna, à monseigneur Pompallier et à moi, des chambres au couvent, et nos compagnons furent installés à la *Casa-Nuova*, qui appartient aussi au couvent, et n'en est séparée que par une rue étroite. Deux Pères vinrent se mettre à notre disposition, le Père Laurent, Piémontais, et le Père Joseph, Espagnol.

A peine étions-nous dans nos chambres que nous eûmes la visite de monseigneur Valerga, le patriarche latin, qui daignait nous prévenir et nous souhaiter la bienvenue.

Dès que je fus installé dans ma petite cellule, je voulus aller d'abord au Saint-Sépulcre. Le Père Laurent me fit observer qu'il fallait en obtenir la permission des Turcs, et que cela ne pouvait avoir lieu que le lendemain. Eh bien, commençons par la *Voie Douloureuse*, lui dis-je : c'est le chemin du Calvaire. Une heure après mon arrivée à Jérusalem, je parcourais le *Chemin de la Croix*, ce chemin qu'un Dieu a tracé en portant l'instrument de son supplice, et que des millions de chrétiens ont arrosé de leurs larmes. Il est impossible

de rendre ce qu'on éprouve sur ce chemin de la passion quand votre guide vous dit : *C'est ici que Jésus tomba pour la première fois; c'est ici qu'il fut rencontré par sa mère...* On ne peut faire aucune prière, l'âme tout entière s'épanche dans une effusion d'amour et de douleur. J'ai suivi plusieurs fois la Voie Douloureuse pendant mon séjour à Jérusalem : je ne l'ai jamais fait sans être ému jusqu'aux larmes. Le premier jour je voulus être seul; le lendemain j'y vins avec mes compagnons de voyage, nos domestiques, nos muletiers. Nous nous mettions à genoux dans la rue, aux lieux des stations; nous baisions la terre foulée par les pas de notre Sauveur : il y avait deux protestants parmi nous, j'ai été témoin de leur émotion [1].

4 *octobre*. C'était le jour de saint François, la fête patronale des Pères de Terre-Sainte : après avoir dit la messe dans leur église, j'assistai à la messe pontificale célébrée par monseigneur Pompallier. Ensuite je fis ma visite aux dignitaires du couvent. Le révérendissime Père gardien était absent : il visitait les maisons de l'ordre; je ne l'ai pas vu pendant tout le temps de mon séjour : il était remplacé par le Père vicaire.

Je reçus ensuite la visite du consul de France, M. Hélouis-Jorelle, et du consul de Sardaigne, M. Castellinard, dont j'ai eu tant à me louer pendant mon séjour à Jérusalem : ces messieurs sont assez obligeants pour prévenir les pèlerins, et doubler, par leur extrême politesse, le prix des services qu'ils sont à même de rendre chaque jour. L'Autriche, dans ce moment, n'a pas de consul à Jérusalem : c'est M. Weber, agent consulaire de Prusse, qui gère les affaires d'Autriche.

Je sortis vers midi pour faire mes visites : elles se font à pied. Les patriarches, les consuls, ont à leur service des employés du gouvernement qui les précèdent, et qui portent à la main des cannes avec un grand pommeau d'argent : on les appelle cavas ou janissaires, comme à Constantinople. Chez quelques peuples orientaux, la pomme était le symbole du soleil : c'est pourquoi chez les rois de Perse, adorateurs du feu, des domestiques portaient des pommes d'or au

[1] J'ai appris depuis que l'un d'eux s'est fait catholique.

haut d'une canne; les Grecs les appelaient *porteurs de pommes* (μηλοφόροι). Si c'est là l'origine de nos cannes à pommeaux, il faut convenir que nos portiers et nos cavas ne se doutent guère des rapports qui existent entre eux et Zoroastre. On me donna le cavas du couvent, et j'allai d'abord chez le patriarche latin, monseigneur Valerga; puis chez monseigneur Mazloum, patriarche melchite ou grec-uni; ensuite chez les consuls de France et de Sardaigne, et enfin chez l'agent consulaire de Prusse, qui me conduisit chez le pacha.

Le gouverneur de Jérusalem occupe une maison sans apparence; la cour était pleine de soldats et de janissaires. Le pacha me reçut dans une salle basse; le chef de police se tenait debout à la porte. Il fut aussi obligeant qu'il pouvait l'être : il me demanda des nouvelles de Constantinople, du choléra, comment je trouvais la Syrie; il m'offrit ses services pour mon voyage en Palestine. Après avoir accepté des rafraîchissements, je pris congé de lui. Il me dit alors que, sans doute, je serais bien aise de voir d'aussi près que possible *Kubbet-el-Sachrah* (la mosquée d'Omar); il me donna le chef de la police pour me conduire à la caserne, ou maison de Pilate. Du haut de la terrasse de cette maison, on domine l'immense enceinte de l'emplacement du temple de Salomon, occupé par la mosquée d'Omar et une quantité d'autres édifices. Le colonel qui commande les deux bataillons formant la garnison turque de la ville, après le cérémonial de la pipe et du café, me fit les honneurs de la vue admirable dont on jouit sur cette terrasse. Non-seulement on voit, dans ses moindres détails, tout ce qui se trouve aujourd'hui sur le mont Moriah, mais encore toute la ville, la vallée de Josaphat et la montagne des Oliviers. Avec quelle avidité mes regards se portaient sur tant d'objets qui m'intéressaient si vivement, que j'avais vus en imagination toute ma vie, et que je voyais alors en réalité! Je suis donc réellement à Jérusalem! me disais-je : voilà l'église du Saint-Sépulcre, voilà le jardin des Oliviers, la grotte de Jérémie, le torrent de Cédron!... Mon cœur avait deviné tous ces lieux avant qu'on me les montrât : si j'avais été seul, combien je serais demeuré à les contempler!

En rentrant au couvent, j'appris que je pouvais aller au Saint-

Sépulcre. Je partis immédiatement avec le Père Laurent, et cinq minutes après j'étais agenouillé auprès du tombeau de mon Sauveur... Voilà donc le lieu où ils l'ont placé!... *Ecce locus ubi posuerunt eum*. (Marc, XVI, 9.)

Se retrouver, après une vie d'agitation, après s'être occupé si longtemps de tant de choses qui dissipent l'âme et la détournent de Dieu, se retrouver, dis-je, tout à coup si fortement sous la pensée de Dieu, avec les émotions vives et pures de l'enfance, c'est la plus douce jouissance qu'il soit donné d'éprouver. C'était le bonheur continuel des saints, qui se pénétraient de la présence de Dieu, et que Dieu récompensait en se révélant à eux; c'est un avant-goût du ciel, et c'est pourquoi ils s'écriaient avec le prophète : *Un jour passé avec vous, ô mon Dieu! vaut mieux que mille jours*. C'est là ce que nous ne comprenons plus au milieu du monde, c'est là ce que j'ai senti auprès du Saint-Sépulcre.

Il faut que notre langage soit bien imparfait, puisque, pour exprimer vivement la reconnaissance, l'admiration, l'amour, la joie, la douleur, il faut toujours y suppléer par nos larmes! Les larmes, c'est le langage de l'enfant, de la femme, du vieillard; disons mieux, c'est le langage de l'âme sensible : et pourquoi l'homme, qui se montre si sensible quand il s'agit de son honneur et de ses intérêts, rougirait-il de l'être quand il s'agit des plus nobles affections de l'âme? J'avoue que j'ai pleuré rarement en ma vie, que ce n'est qu'en Palestine que j'ai éprouvé combien il y a de douceurs dans les larmes, et que j'ai compris que c'est quelquefois un châtiment de Dieu de ne pouvoir pleurer. Oh! que je m'estimerais malheureux si je n'avais pas trouvé de larmes dans mon cœur auprès du tombeau de Jésus-Christ!

Je montai ensuite sur le Calvaire, où s'est consommé le plus grand sacrifice, où le Fils de Dieu a racheté le monde.

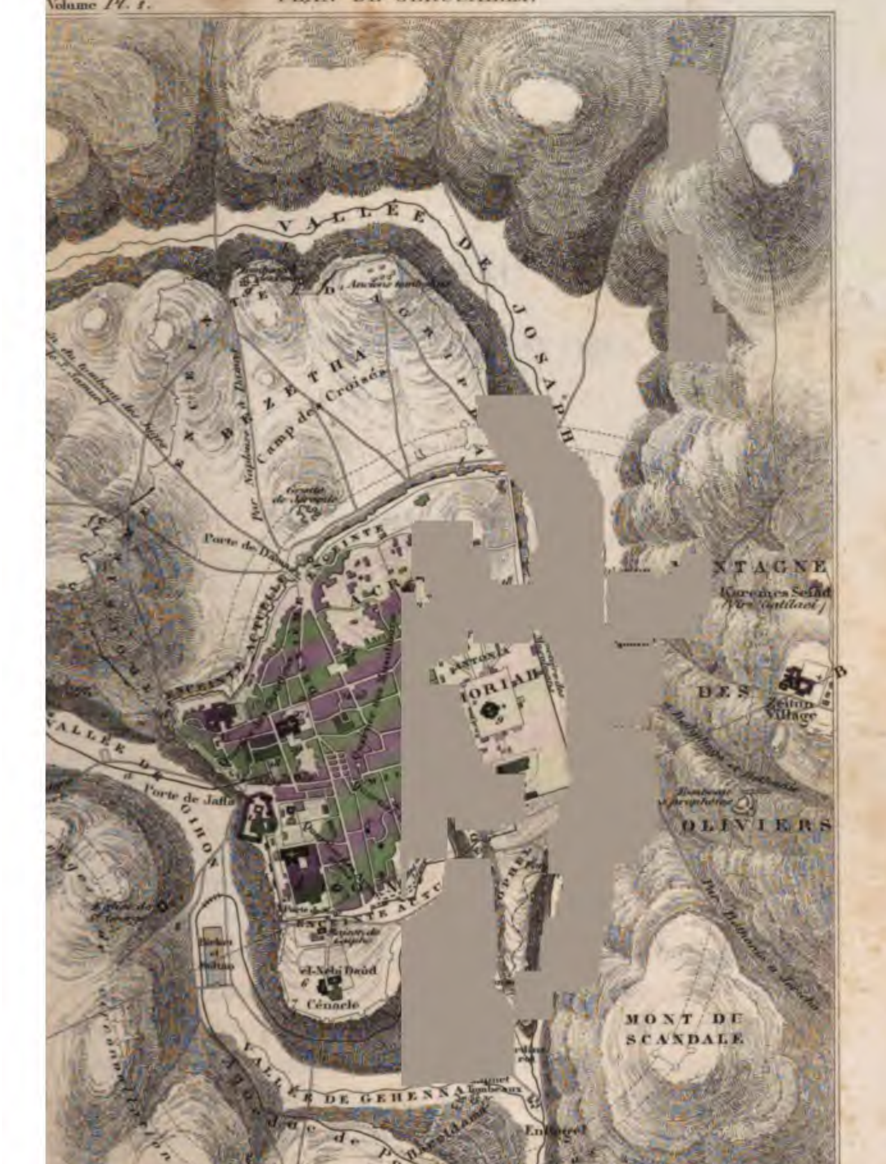
M. de Chateaubriand, après avoir parcouru les stations de l'église du Saint-Sépulcre, s'exprime ainsi : « Où trouver dans l'antiquité rien d'aussi touchant, rien d'aussi merveilleux que les dernières scènes de l'Évangile? Ce ne sont point ici les aventures bizarres d'une divinité étrangère à l'humanité : c'est l'histoire la plus pathétique; histoire qui non-seulement fait couler des larmes par sa

beauté, mais dont les conséquences, appliquées à l'univers, ont changé la face de la terre. Je venais de visiter les monuments de la Grèce, et j'étais encore tout rempli de leur grandeur; mais qu'ils avaient été loin de m'inspirer ce que j'éprouvais à la vue des Lieux Saints[1]! » C'est là le langage d'un chrétien que la vue des Saints Lieux console et fortifie dans la foi, tandis que ceux qui viennent ici avec le doute dans le cœur et le mépris sur la langue s'en retournent sans avoir rien compris, et sont pires qu'auparavant : *Les méchants et les imposteurs avanceront de plus en plus dans le mal, séduisant les autres et étant eux-mêmes jouets de la séduction.* (II Timoth., III, 13.)

Je rentrai au couvent pour écrire à ceux qui, en Europe, faisaient avec moi, par la pensée, ce saint pèlerinage. J'avais atteint le but de mes vœux, je devais à mes amis de les rendre participants de mon bonheur. Je me préparai ensuite à visiter, les jours suivants, méthodiquement et avec fruit, tout ce qui m'intéressait à Jérusalem[2].

[1] *Itinér.*, tome II.
[2] Les personnes qui aiment à connaître les indulgences qu'on peut gagner en Palestine doivent consulter la note C à la fin de ce volume. Cette note est en même temps la plus complète indication des sanctuaires de la Terre-Sainte.

PLAN DE JÉRUSALEM.



COUPE DES MONTAGNES SUIVANT LA LIGNE A. B.

Barlier sculp.

CHAPITRE XXII

LA PASSION RACONTÉE SUR LES LIEUX.

Jésus va avec ses disciples au jardin des Oliviers. — Description de Gethsémani. — Témoignages de plusieurs voyageurs. — Rocher sur lequel les apôtres se sont endormis. — La grotte de l'Agonie. — Les Juifs s'assemblent chez Caïphe. — Mont du Mauvais Conseil. — Agents provocateurs. — Corruption. — Trahison de Judas. — Lieu où Jésus fut arrêté. — Voie de la Captivité. — Maison d'Anne et de Caïphe. — La Prison du Christ. — Saint Pierre renie notre Sauveur. — Caverne où il pleura sa faute. — Interrogatoire et condamnation de Jésus par le Sanhédrin. — Désespoir de Judas. — Haceldama. — Le Prétoire; première station de la Voie Douloureuse. — *Scala sancta.* — Le procès de Jésus devant Pilate. — Jésus renvoyé à Hérode. — Il est reconnu innocent, mais condamné à être flagellé. — Église et colonne de la Flagellation. — Chapelle où Jésus fut couronné d'épines. — La couronne d'épines. — *Ecce Homo.* — Jésus livré aux bourreaux par Pilate. — Il rencontre la Sainte Vierge. — Il tombe pour la première fois. — Simon le Cyrénéen. — La maison du Mauvais Riche. — Jésus tombe pour la seconde fois. — Il rencontre les femmes de Jérusalem. — Sainte Véronique. — Porte Judiciaire. — Le Golgotha. — Les Juifs démentent sur le Calvaire l'accusation qu'ils ont portée à Pilate contre Jésus.

La pensée qui domine toutes les autres à Jérusalem, c'est celle de la *Passion* du Sauveur; ce qu'on veut connaître avant tout, ce sont les lieux où se sont passées les grandes scènes de la rédemption, ces lieux où la plus innocente victime a été trahie, maltraitée, condamnée, mise à mort par un peuple qu'elle venait sauver, et qu'elle avait comblé de bienfaits : ce sont ceux-là que je vais décrire.

Prenant l'Evangile pour guide, je vais suivre la Passion en m'occupant tout à la fois de la *description des lieux et de l'examen du procès de Jésus-Christ* : ces deux choses ont tant de rapport, qu'on me permettra de les unir, et de m'étendre sur un sujet qui intéresse à un si haut point tant d'âmes chrétiennes, que les préoccupations du temps ne sauraient détourner des pensées et des affections reli-

L'Évangile nous apprend que Jésus-Christ, après avoir célébré la sainte cène avec ses disciples, s'en alla avec eux sur la montagne des Oliviers, et qu'il vint en un lieu appelé Gésémani ou Gethsémani : ces mots signifient, le premier *vallée de l'huile* (vallis pinguedinum), le second *pressoir d'huile ;* c'est là sans doute qu'on pressait les olives cueillies sur la montagne. C'est à Gethsémani, remarque saint Augustin, que Jésus-Christ a commencé à nous communiquer l'huile de sa miséricorde pour nous faire renaître dans la joie, l'huile de sa vertu pour nous donner la force de combattre, à son exemple, le démon avec succès [1]. Les évangélistes donnent à ce lieu les noms de jardin, villa, domaine : c'était un lieu retiré, planté d'oliviers, comme il l'est encore aujourd'hui, où Jésus-Christ *avait coutume* de venir prier [2]. Il passait souvent le jour à enseigner dans le temple, puis il venait prier sur la montagne des Oliviers, et y passait la nuit avec ses disciples. Dans le temps des grandes solennités surtout, où tant de monde affluait à Jérusalem, on passait la nuit dans les environs en plein air : ce que permettait la douceur du climat, et ce qui a lieu encore aujourd'hui.

Arrivé dans ce jardin, Jésus laissa ses disciples, et, prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, il commença à s'attrister et à s'affliger, et il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort : demeurez ici et veillez avec moi. » (Matth., XXVI, 36, 37, 38.) Et il s'éloigna d'eux à la distance d'un jet de pierre, et, s'étant mis à genoux, il priait, disant : « Mon Père, si vous voulez, éloignez de moi ce calice ; toutefois que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre. » Et il lui apparut du ciel un ange qui le fortifiait ; et, entrant en agonie, il priait avec plus d'instance. Et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui tombaient sur la terre. Et, s'étant levé après sa prière, il vint vers ses disciples, qu'il trouva endormis de tristesse. Et il leur

[1] In montem Oliveti, in montem chrismatis intravit Jesus; ibi nos unxit oleo lætitiæ, quo ipse a Deo unctus erat. Ideo autem nos unxit, quia contra diabolum luctatores effecit. August., *in Joan.*

[2] Venit Jesus in villam quæ dicitur Gethsemani. (Matth., XXVI, 36.) Et egressus ibat secundum consuetudinem in montem Olivarum. (Luc, XXII, 39.) Egressus est Jesus cum discipulis suis trans torrentem Cedron, ubi erat hortus, in quem introivit ipse et discipuli ejus. (Joan., XVIII, 1.)

dit : Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous, et priez, afin que vous n'entriez point en tentation. » (Luc, xxii, 41.)

Au lieu appelé encore aujourd'hui Gethsémani, il y a d'abord un enclos, tout à côté un rocher bas et uni, et à un jet de pierre une grotte assez vaste[1].

La simple inspection des lieux fait voir comme ils conviennent admirablement avec le récit des évangélistes.

Puisque Notre-Seigneur venait du cénacle, il remontait la vallée de Josaphat, et il s'arrêta dans le jardin des Oliviers. Ce jardin appartient aux Pères de Terre-Sainte ; ils l'ont entouré récemment d'un mur d'environ huit pieds de haut pour protéger les arbres qui occupent seuls cet espace, long de cent soixante pieds et large de cent cinquante. Ce jardin, le plus saint qui existe, et ses arbres, les plus vénérables après l'arbre de la Croix, puisque Jésus-Christ venait prier sous leurs ombrages, sont honorés par les pèlerins de toutes les religions. Aussi ceux-là mêmes qui leur refusent une si haute antiquité ne peuvent nier qu'ils ont été nourris dans une terre arrosée des pleurs et du sang de notre Sauveur. Aujourd'hui ils sont encore au nombre de huit.

Voici comme en parle un auteur protestant, botaniste distingué, qui les a visités en 1837[2].

« On trouve dans ce jardin quelques oliviers de la plus haute antiquité, que les Turcs mêmes entourent d'un pieux respect, et qu'ils ne permettent pas aux autres de violer. Leur aspect, joint à la considération de la grande vétusté que cet arbre peut atteindre, autorise le sentiment qui reporte leur origine à des siècles très-reculés. Ils sont creux à l'intérieur ; afin qu'ils ne puissent être brisés par le vent on les a remplis de pierres, et on a également entassé autour de leurs troncs des tas de pierres pour les protéger et les consolider. »

M. le maréchal Marmont, qui a visité la Terre-Sainte non-seulement comme savant et comme militaire, mais encore comme chrétien, s'exprime ainsi : « Huit oliviers sont debout, probablement les mêmes qui existaient du temps de Notre-Seigneur. Deux de ces

[1] Consultez le plan joint à ce volume, et la légende, note K.

[2] Le Dr G.-H. de Schubert, *Voyage en Orient*, tome II, page 519.

arbres ont vingt-cinq pieds de tour. On sait comme l'olivier vit longtemps, et combien il est lent à croître et à prendre son développement. C'est donc sous l'ombrage de ces mêmes arbres que Jésus-Christ s'est reposé, qu'il a conversé avec ses disciples, qu'il fut arrêté, et que ses disciples effrayés l'abandonnèrent et prirent la fuite[1]. »

M. de Chateaubriand fait cette observation. « L'olivier est, pour ainsi dire, immortel, parce qu'il renaît de sa souche. On conservait dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontait à la fondation de la ville. Les oliviers du jardin de ce nom à Jérusalem sont au moins du temps du Bas-Empire. En voici la preuve : En Turquie, tout olivier trouvé debout par les musulmans lorsqu'ils envahirent l'Asie ne paye qu'un médin au fisc, tandis que l'olivier planté depuis la conquête doit au Grand Seigneur la moitié de ses fruits; or les huit oliviers dont nous parlons ne sont taxés qu'à huit médins[2]. »

On lit dans la *Correspondance d'Orient :* « Les oliviers qu'on remarque dans cette enceinte ont assisté à toutes les révolutions de Jérusalem. Ils sont mentionnés dans les relations de nos vieux pèlerins; on en comptait neuf au dix-septième siècle, on n'en compte plus que huit; ils ne sont défendus que par une simple clôture de pierre[3]; personne ne songe à dérober leurs fruits, dont on fait de saintes reliques, et tout le monde les respecte comme les témoins de Dieu et les contemporains de Jésus. Quelques écrivains ont objecté que Titus avait fait couper tous les arbres aux environs de Jérusalem[4],

[1] *Voyage de M. le maréchal duc de Raguse*, tome III.

[2] J'ai encore été témoin cette année de l'exactitude de cette assertion. Ces oliviers, à raison sans doute de leur grand âge, ne portent plus que rarement des fruits. Il y avait huit ans qu'ils n'en avaient porté; ils en ont eu cette année; les religieux se les sont partagés sans qu'il en soit revenu un seul au gouvernement. Ils en ont fait un peu d'huile; j'ai été assez heureux pour en obtenir un petit flacon, que je conserve comme un de mes plus précieux souvenirs de Terre-Sainte.

[3] Le mur dont j'ai parlé a été élevé cette année.

[4] On a souvent parlé de l'ordre donné par Titus d'abattre *tous* les arbres autour de Jérusalem. Le texte de Josèphe prouve évidemment qu'il ne s'agissait pas des arbres de la vallée de Josaphat. Quand Titus donna cet ordre, les Romains étaient précisément du côté opposé, où il fit tout raser et aplanir pour faire avancer son ar-

mais on sait que l'olivier renaît de sa souche et de ses racines [1]. »

Pour qu'il ne manque aucun genre de témoignage à ces antiques témoins des prières et des angoisses de Jésus-Christ, citons encore celui de M. de Lamartine. « Il reste, non loin de la grotte de Gethsémani, un petit coin de terre ombragé encore par sept (huit) oliviers, que les traditions populaires assignent comme les mêmes arbres sous lesquels Jésus se coucha et pleura. Ces oliviers, en effet, portent réellement sur leurs troncs et sur leurs immenses racines la date des dix-huit siècles qui se sont écoulés depuis cette grande nuit. Ces troncs sont énormes, et formés, comme tous ceux des vieux oliviers, d'un grand nombre de tiges qui semblent s'être incorporées à l'arbre sous la même écorce, et forment comme un faisceau de colonnes accouplées. Leurs rameaux sont presque desséchés, mais portent cependant encore quelques olives. Nous recueillîmes celles qui jonchaient le sol sous les arbres; nous en fîmes tomber quelques-unes avec une pieuse discrétion, et nous en remplîmes nos poches pour les apporter en reliques de cette terre à nos amis. Je conçois qu'il est doux pour l'âme chrétienne de prier en roulant dans ses doigts les noyaux d'olives de ces arbres dont Jésus arrosa

mée. Il ne pouvait être question assurément de la vallée de Josaphat, qui est le point le plus inaccessible de la ville. Toutes les opérations du siége ont été dirigées par le nord et le couchant, et la dixième légion elle-même, qui était d'abord en observation sur la montagne des Oliviers, quitta ce poste pour attaquer avec le reste de l'armée, et peu après nous la voyons campée près de la piscine Amygdalon. (Josèphe, liv. VI.) Il est absurde de prétendre que les Romains soient venus couper des arbres à une portée de trait des murailles, sans aucun but, au fond d'une vallée où ils auraient couru les plus grands dangers. Au reste, voici le passage de Josèphe : « Titus ayant résolu de quitter le mont Scopus pour rapprocher son camp de la ville, disposa ce qu'il crut suffisant de troupes, tant cavalerie qu'infanterie, dans le but de repousser les assiégés s'ils tentaient quelque sortie, et donna ordre au reste de son armée de niveler le terrain jusqu'aux remparts. On abattit donc tous les murs, toutes les haies que les habitants avaient construites autour de leurs jardins et de leurs vergers, toute la forêt *intermédiaire* d'arbres fruitiers; on combla les creux et les ravins; on attaqua avec le fer les éminences formées par des rochers, et on aplanit tout l'espace qui s'étend *du Scopus jusqu'aux tombeaux d'Hérode*, près de la piscine dite des *Serpents*. » (*Guerre des Juifs*, liv. VI, ch. IV.) La seule inspection du plan et la lecture de ce passage de Josèphe prouvent avec la dernière évidence qu'il ne saurait être ici question des arbres de Gethsémani, ni de la vallée de Josaphat, qui ne se trouve pas entre le Scopus et les tombeaux d'Hérode, et qui n'a jamais été nivelée.

[1] Tome IV, lettre XCIV.

et féconda peut-être les racines de ses larmes, quand il pria lui-même pour la dernière fois sur la terre. Si ce ne sont pas les mêmes troncs, ce sont probablement des rejetons de ces arbres sacrés. Mais rien ne prouve que ce ne soient pas identiquement les mêmes souches. J'ai parcouru toutes les parties du monde où croît l'olivier : cet arbre vit des siècles, et nulle part je n'en ai trouvé de plus gros, quoique plantés dans un sol rocailleux et aride[1]. »

Tout près de ces arbres se trouve un rocher plat, sur lequel six ou huit personnes peuvent s'asseoir ou se coucher commodément; indépendamment de la tradition, tout porte à croire que c'est là que Jésus dit à ses disciples : « Asseyez-vous ici, *sedete hic*, tandis que j'irai là pour prier. » (Matth., xvi, 36.) C'est donc sur ce rocher que se sont endormis les apôtres pendant que leur divin Maître endurait près de là toutes les douleurs de la mort.

Selon saint Luc, Jésus s'avança encore *du jet d'une pierre*, et ce fut là qu'il tomba le visage contre terre pour prier, et que l'ange lui apparut. Or, à la distance d'un jet de pierre de ce rocher, toujours en s'avançant vers le nord, se trouve une grotte assez spacieuse; il est donc naturel de croire que Jésus, voulant être seul, s'est retiré là : on l'appelle la *grotte de l'Agonie*. Elle est dans l'état où plusieurs personnes voudraient que fussent les autres sanctuaires, c'est-à-dire, comme elle était au temps de Notre-Seigneur. Seulement, dans la partie orientale on a placé un autel, au-dessus duquel est un tableau qui représente l'agonie de Notre Sauveur et l'apparition de l'ange. On y lit cette inscription :

Hic factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram. (Luc, xxii, 44.)

« C'est ici que lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre. »

J'ai eu le bonheur d'offrir à Dieu sur cet autel la victime innocente qui s'était offerte elle-même à son Père pour des hommes coupables, et qui a bu en ce lieu jusqu'à la lie le calice de toutes les amertumes.

[1] *Voyage en Orient*, tome I, page 470.

A cette occasion, on ne lira pas sans intérêt les remarques sur la longévité de certains arbres, citées à la fin du volume, note D.

Isaïe, en prophétisant cette agonie de notre Rédempteur à la vue de nos péchés, dit que le cœur de Jésus fut broyé par la douleur : *Attritus est propter scelera nostra.* (Isaïe, LIII, 5.) Écoutons ce divin Sauveur nous adressant à tous, par la bouche de Jérémie, ces paroles de tendresse et d'amertume : « O vous tous qui passez par le chemin, considérez, et voyez s'il est une douleur comme ma douleur ! » *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus!* (Thren., I, 12.)

Il y avait des inscriptions et des peintures sur les parois des rochers, mais le temps les a fait disparaître. Saint Jérôme nous apprend que de son temps il y avait une église en ce lieu[1]; il n'en reste plus le moindre vestige. Elle existait encore au moyen âge[2]. Mais revenons à la Passion de Notre Sauveur.

Quelques jours avant la Pâque, des Juifs *qui avaient assisté à la résurrection de Lazare*, et qui n'avaient point cru au Fils de Dieu, étaient allés chez les pharisiens, et leur avaient dit ce que Jésus avait fait.

« Les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent, et ils disaient : Que faisons-nous? *car cet homme opère beaucoup de miracles.* Si nous le laissons ainsi, chacun croira en lui, et les Romains viendront et détruiront notre ville et notre nation. Or l'un d'eux, nommé Caïphe[3], le grand prêtre de cette année-là, leur dit : Vous n'y entendez rien, et vous ne considérez pas qu'il vous est expédient qu'un homme meure pour le peuple, et que toute la nation ne périsse pas. Depuis ce jour, ils cherchèrent ensemble les moyens de le mettre à mort. » (Jean, XI, 48.)

Une chose bien digne de remarque pour les personnes qui ne se contentent pas de Moïse et des prophètes, mais qui, encore aujour-

[1] Gesemani, locus ubi Salvator ante passionem oravit. Est autem ad radices monti Oliveti nunc ecclesia desuper ædificata. (*De Locis hebraicis.*)

[2] Nous lisons dans un manuscrit du treizième siècle : « Au pié du mont d'Olive avoit I. moustier en une roche que on appeloit *Gessemani :* là fu Jhesu Cris pris d'autre part la voie, si con l'en monte au mont d'Olivet, tant con on giteroit une pierre avoit I. moustier que on apeloit S. Sauveur; là Jhesu Cris a ourer la nuit qu'il fu pris; et là li sueurs de son cors aussi com sans. » (*Assises de Jérusalem*, tome I, page 531, *manuscrit de la Bibliothèque royale, publié par M. le comte Beugnot.*)

[3] Caïphas signifie *qui recherche avec soin*, ou *vomissement.*

d'hui, disent comme les scribes et les pharisiens de l'Évangile : *Maître, nous voudrions voir un miracle de vous* (Matth., XII, 38), c'est l'exemple que nous donnent les princes des prêtres, qui voulurent tuer Lazare, après sa résurrection, afin d'empêcher les Juifs, qui allaient en foule pour le voir, de croire en Jésus-Christ. *Cogitaverunt autem principes sacerdotum ut et Lazarum interficerent, quia multi propter illum abibant ex Judæis, et credebant in Jesum.* (Joan., XII, 10, 11.) Ce qui confirme d'une manière si frappante ces paroles d'Abraham au mauvais riche : *S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne croiront pas, quand même quelqu'un des morts ressusciterait.* (Luc, XVI, 31.)

Du reste, les paroles de Caïphe sont pleines de la plus noire hypocrisie. Il commence par inspirer au peuple cette peur qui le rendra ensuite capable de tout. D'abord il intimide ceux qui devront ensuite intimider Pilate. Au lieu de dire : « Si l'on croit en Jésus, on ne croira plus en nous ; » ce qui serait la vérité; il dit : « Si nous laissons Jésus faire des miracles, les Romains nous extermineront; » ce qui est un mensonge.

On croit par tradition que le conseil où il fut résolu d'arrêter Jésus-Christ a été tenu dans la maison de campagne de Caïphe, située vis-à-vis du mont Sion, de l'autre côté de la vallée, par conséquent hors de la ville, au lieu appelé depuis montagne du Mauvais Conseil, *mons Mali Consilii;* on n'y voit plus que des ruines.

Les ennemis de Jésus-Christ, qui étaient les princes des prêtres, les pharisiens, les scribes et hommes de loi, tous *gens lettrés*, commencèrent par envoyer contre lui des *agents provocateurs*[1]. « Comme ils ne cherchaient que les occasions de le perdre, ils lui envoyèrent *des personnes apostées qui contrefaisaient les gens de bien*, pour le *surprendre* dans ses paroles, afin de le livrer au magistrat et au pouvoir du gouverneur (XX, 20) s'il lui échappait le moindre mot contre les puissances et le gouvernement. »

Il importe de remarquer que le Talmud et les livres historiques des Juifs confirment tous ces récits des évangélistes. Le Talmud,

[1] Voir l'excellent ouvrage publié en 1828 par M. Dupin aîné, intitulé *Jésus devant Caïphe et Pilate.*

après avoir cité deux miracles faits par Jésus à Bethléem, ajoute :

« Les habitants de Bethléem, frappés de ces merveilles, se prosternèrent devant lui et l'adorèrent, en lui disant : *Vous êtes véritablement le Fils de Dieu*. Le bruit de ces merveilles ayant été porté à Jérusalem, les *méchants* en eurent beaucoup de joie; mais les *gens de bien*, les sages, les sénateurs, en ressentirent la douleur la plus amère.

« Ils prirent la résolution de l'attirer à Jérusalem pour le condamner à mort. Pour cela, ils lui députèrent deux sénateurs du petit sanhédrin, qui, s'étant transportés auprès de lui, l'adorèrent. *Jeschu*, croyant qu'ils venaient augmenter le nombre de ses disciples, les reçut avec bonté. Ces sénateurs, s'étant ainsi *insinués* dans ses bonnes grâces, lui dirent : Les sages et les personnages les plus considérables nous ont envoyés près de vous pour vous prier de venir dans cette ville, *parce qu'ils ont appris que vous étiez le Fils de Dieu*[1]. »

On n'a jamais porté plus loin la bassesse et l'espionnage.

Jésus, dans son admirable réponse : « Rendez à César ce qui appartient à César, » ainsi que dans tout le cours de sa vie, avait fait voir quel était son respect pour les autorités établies; mais il passait pour aimer le peuple et son pays. Les pharisiens, qui étaient Juifs comme lui, et qui auraient dû aussi aimer leur pays, se font les espions des Romains, et cherchent à surprendre leur compatriote dans son amour pour sa patrie, afin de pouvoir le livrer aux magistrats étrangers.

On trouve dans le procès de Jésus-Christ, à ne le considérer que sous le rapport purement humain, les moyens employés tant de fois depuis pour perdre l'innocence.

Les Juifs, c'est-à-dire les prêtres et les hommes de loi, voyant bien que légalement ils ne pouvaient rien contre lui, prirent la résolution de s'en défaire d'une manière quelconque : *Ils tinrent conseil ensemble sur les moyens de s'emparer de Jésus par dol et de le tuer*. (XXVI, 5.)

Mais Jésus était entouré de ses disciples, et le peuple l'aimait... Ils eurent recours à la trahison. Un des douze, nommé Judas Isca-

[1] Talmud de Babylone : voir Wagenseil, *Tela ignea Satanæ*. Altorf, 1681.

riote, alla trouver les princes des prêtres et leur dit : *Que voulez-vous me donner? et je vous le livrerai.*

C'est une honte pour l'humanité; mais, tant qu'il y aura quelqu'un pour payer la trahison, il y aura des traitres.

On lui promit trente deniers[1]. Dès lors il chercha l'occasion de le livrer. Judas connaissait le lieu où était son maître : « Jésus y était allé souvent avec ses disciples. Judas, prenant donc une cohorte et des serviteurs des princes des prêtres et des pharisiens. vint en ce lieu avec des lanternes, des flambeaux et des armes. » (XVIII, 2, 3.)

C'est toujours ainsi que cela se pratique : *de nuit*, et avec une cohue de valets et de gens apostés; si parmi eux il y avait des soldats romains, ils n'avaient pas été légalement requis, puisque Pilate ignorait encore ce qui se passait.

Cependant Jésus, ayant achevé sa prière, revint près de ses disciples, et leur dit : « Levez-vous, allons : celui qui doit me livrer est près d'ici. » Comme il parlait encore, Judas arrivait avec sa troupe, et, s'approchant de Jésus, il dit : « Je vous salue, Maître; » *et il le baisa*, ainsi qu'il avait été convenu. Le témoignage le plus expressif d'affection et de respect est choisi comme signe de la plus indigne trahison.

La trahison de Judas est ainsi rapportée dans le Talmud.

« Le lendemain, *Jeschu* étant venu au temple, Judas se jeta à ses pieds (pour l'adorer), comme il en était convenu. Alors tous les citoyens de Jérusalem, bien armés ,se saisissent de Jeschu, tuent plusieurs de ceux qui l'accompagnaient, en arrêtent quelques-uns, tandis que le reste prend la fuite dans les montagnes[2]. »

Le lieu où Judas trahit Notre Sauveur est à dix ou douze pas du rocher où se trouvaient les apôtres. Jésus s'était un peu avancé vers Judas, et il lui dit : « Ami, pourquoi êtes-vous venu? » *Amice, ad*

[1] 15 francs d'après D. Calmet, qui estime le denier à 10 sous. Il est assez difficile de comparer exactement la valeur des monnaies romaines et hébraïques avec nos monnaies actuelles. Le denier romain pesait 69 grains 8/10; ainsi 30 deniers pesaient 2,094 grains d'argent : en admettant 94,1 gr. pour 1 fr., 2,094 grains vaudraient 22 francs 26 centimes.

[2] Loco citato.

quid venisti? Alors ceux qui étaient venus avec Judas se saisirent
Jésus. C'est dans ce même lieu que saint Pierre coupa l'oreille
Malchus, valet du grand prêtre; que Jésus fit un miracle pour
guérir, et qu'il dit à ceux qui se saisissaient de lui, et qui le garr
taient : « Vous êtes venus comme pour un voleur, avec des glaiv
et des bâtons. J'étais tous les jours avec vous dans le temple,
vous n'avez pas mis la main sur moi. Mais c'est maintenant vot
heure et la puissance des ténèbres. » (Luc, XXII.)

C'est donc ici que commence la *Voie de la Captivité;* elle a envir
un mille de longueur jusqu'à la maison du grand prêtre sur le mo
Sion. Elle descend la vallée de Josaphat, en croisant le chemin q
Notre-Seigneur avait suivi quelques jours auparavant lorsqu'il
son entrée triomphante à Jérusalem; puis elle traverse le Cédro
vis-à-vis des monuments de Josaphat et d'Absalon, monte la colli
du temple, pénètre dans la ville par la porte Sterquiline, et va abo
tir à la maison de l'ancien grand prêtre Anne[1]. La maison d'An
était sur le mont Sion, dans l'intérieur de la ville actuelle; elle
été convertie en église, et elle appartient aux Arméniens.

Quand les disciples virent qu'on emmenait Jésus, ils l'abando
nèrent tous et s'enfuirent. (Marc, XIV.) C'est là le plus gra
exemple de la faiblesse humaine et la preuve la plus frappante q
de nous-mêmes nous ne pouvons rien. Ces apôtres qui, après av
reçu le Saint-Esprit, se sont exposés tant de fois à la mort pour co
fesser leur divin Maître à la face du monde, fuient lâchement d
vant quelques ministres du temple. Ils avaient été témoins de la
et des miracles de Jésus-Christ, ils croyaient en lui, et ils l'aba
donnent.

Combien en cela ils ont d'imitateurs de nos jours! Il y a ta
d'honnêtes gens qui vénèrent pieusement Jésus-Christ au fond
leur cœur, et qui seraient peinés si sa doctrine disparaissait to
à fait de la terre! mais, quand il s'agit de la défendre contre d'
justes agressions, ils fuient honteusement : ils laisseraient, com
le jeune homme de l'Évangile (Marc, XIV, 52), le dernier lambe
de christianisme pour mettre en sûreté leur personne nue de to

[1] Annas, *qui afflige, qui humilie,* ou *gracieux, miséricordieux.*

bien; ils abandonnent le Christ entre les mains des scélérats qui l'outragent.

Ici l'œuvre de la rédemption devait s'accomplir, et Jésus-Christ lui-même ne veut pas qu'on oppose de résistance; du reste, il aurait pu aller dans un autre lieu, *puisqu'il savait ce qui devait arriver;* mais, au point de vue légal, la résistance eût été légitime, et, pour les apôtres, elle était un devoir. On a cherché à prouver que résister eût été *un acte de rébellion à main armée contre un mandement de justice;* mais il n'y avait ni ordre légitime, ni forme légale, ni autorité compétente : c'était un guet-apens organisé par les prêtres et les pharisiens.

Saint Pierre seul, qui avait fait plus de promesses et montré un peu plus de courage, suit de loin son divin Maître : *Petrus, promissor egregius, cœpit ambulare longinquius*[1]; encore le renie-t-il bientôt après.

Nous lisons dans l'Évangile de saint Jean (XVIII, 16) que dans la cour du grand prêtre il y avait un autre disciple : tout porte à croire que c'était saint Jean lui-même, que nous retrouvons plus tard sur le Calvaire.

Près du monument d'Absalon est l'antre de Saint-Jacques, dont nous parlerons plus tard : on croit que ce fut dans cette grotte que les apôtres se cachèrent pendant la Passion de Notre Sauveur.

Ainsi Jésus-Christ est arrêté, garrotté, maltraité, sans jugement, sur un ordre émané d'un conciliabule composé de prêtres et de docteurs de la loi; et cela au milieu de la nuit, avec l'aide d'un traître et d'une troupe de valets : c'est-à-dire qu'on a violé toutes les lois, mis de côté toutes les formes juridiques, et que ces prêtres et ces jurisconsultes ont agi comme les malfaiteurs qui attendent leurs victimes dans les bois et dans les antres des rochers, ou comme tant d'autres magistrats qui, à différentes époques, ont voulu perdre quelques disciples de Jésus-Christ, coupables d'avoir enseigné la doctrine de leur maître.

Une tradition porte que Notre Sauveur, en traversant le Cédron, tomba sur une pierre, qui conserva l'empreinte de ses genoux et de

[1] Saint August., *Serm. III, de Temp.*

ses mains. Quaresmius, en citant entre autres le témoignage du cardinal Baronius et celui du prince de Radziwil, qui assure avoir vu ces empreintes encore parfaitement conservées, ajoute : « Je n'ignore pas que quelques-uns ont tourné en ridicule ce fait comme vain et apocryphe ; mais c'est bien plutôt à eux que le ridicule appartient, puisque non-seulement l'impression de ces vestiges n'est pas opposée à la raison, mais elle a pour elle une certaine convenance, l'autorité, et d'autres faits semblables[1]. »

Les empreintes qu'on voit aujourd'hui sont peu distinctes.

« Ils l'amenèrent premièrement chez Anne; *car* il était beau-père de Caïphe : » singulier motif pour avoir le droit d'interroger un accusé ! « Anne interrogea donc Jésus sur ses disciples et sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement au monde : j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple, où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? interrogez ceux qui m'ont entendu : ceux-là savent ce que j'ai dit. Et, comme il disait cela, un des ministres qui étaient présents donna un soufflet à Jésus, disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, montrez en quoi j'ai mal dit ; mais, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Que pouvait-on répondre à ces raisons de Jésus ?

Anne l'envoya enchaîné chez Caïphe. (Jean, XVIII.) Ainsi on cherchait des griefs contre Jésus ; on n'en avait pas, et pourtant on l'enchaînait, on le frappait ! On l'enferme ensuite dans une cour, et, en attendant, les valets qui l'ont arrêté, sachant qu'ils feront plaisir à leurs maîtres, couvrent d'outrages le Fils de Dieu. « Ceux qui tenaient Jésus se moquaient de lui, le frappant, et ils lui voilèrent les yeux, et ils le frappaient au visage, et ils l'interrogeaient, disant : Devine qui t'a frappé. Et ils disaient encore beaucoup d'autres choses en blasphémant contre lui. » (Luc, XXII, 63, 64, 65.) Ce sont bien là ces âmes vénales qui n'ont pas d'autre dieu que le salaire qu'ils reçoivent, et qui outre-passent encore les volontés criminelles de leurs maîtres.

Isaïe avait ainsi prédit les outrages qu'on ferait au Messie : « J'ai

[1] Quaresm., tome II, page 170.

abandonné mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je n'ai point détourné mon visage de ceux qui me couvraient d'injures et de crachats. » (L. 6.) Jésus lui-même, en venant à Jérusalem pour la dernière fois, avait dit à ses apôtres : « Nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été écrit par les prophètes touchant le Fils de l'homme va être accompli. Car il sera livré aux gentils, on se moquera de lui, on le fouettera, on lui crachera au visage. » (Luc, XVIII, 32.)

La maison de Caïphe était peu éloignée de celle de son beau-père; elle est aujourd'hui en dehors de la porte de Sion, et est convertie en un couvent qui appartient aux Arméniens. Dans l'intérieur de l'église, près du maître autel, on montre le lieu où Notre Sauveur était attaché pendant la nuit cruelle qu'il passa dans la maison de Caïphe; on l'appelle la *prison du Christ*. Sainte Hélène y avait fait bâtir une église dédiée à saint Pierre; plus tard, elle fut appelée *église du Saint Sauveur*.

Ce fut aussi dans cette cour que saint Pierre renia son maître.

« Ils (les gardes) allumèrent du feu au milieu de la cour, et s'assirent auprès, et Pierre s'assit parmi eux. Une servante, l'ayant vu assis devant le feu, et l'ayant considéré, dit : Celui-ci était aussi avec lui. Mais Pierre le nia, disant : Femme, je ne le connais pas. Et, un peu après, un autre, le voyant, dit : Tu es aussi de ces gens-là. Pierre répondit : Homme, je n'en suis pas. Et, environ une heure après, un autre assurait la même chose en disant : Certainement cet homme était aussi avec lui, car il est Galiléen. Et Pierre dit : Homme, je ne sais ce que vous dites. Et soudain, comme il parlait encore, le coq chanta. Et le Seigneur, se retournant, *regarda Pierre;* et Pierre se rappela ce que le Seigneur lui avait dit : Avant que le coq chante, tu me renonceras trois fois. Et, étant sorti, il pleura amèrement. » (Luc, XXII, 56, etc.)

Les fidèles avaient construit une chapelle au lieu où saint Pierre alla pleurer son péché; elle était à une petite distance de la maison de Caïphe, à l'extrémité orientale du mont Sion, où l'on remarque encore une caverne[1]. Nous lisons dans un document du treizième

[1] Est etiam ibi ecclesia dicta vulgariter *Gallicantus*, in qua cavea profunda est, ubi Petrus flevit amare. (Sanutus, lib. III, c. IX.)

siècle : « Et de cele porte à mein destre sur cele voie, avoit I. moustier de saint Pierre en Galiceinte (Chant du coq). En tel moustier avoit une parfonde (caverne), là où en disoit que saint Pierre se musa quant il ot Jhesu Cris renoié, et il oï le coq chanter, et la ploura il[1]. »

« Or, le matin étant venu, tous les princes des prêtres et les anciens du peuple tinrent conseil contre Jésus *pour le livrer à la mort.* » (Matth., xxvii, 1.) Ce n'était donc pas *pour le juger*, c'était pour le *condamner*. Cette observation est d'autant plus importante, que nous savons qu'avant toute procédure, avant l'audition des témoins, avant l'examen de la cause, *à l'occasion d'un miracle de Notre Sauveur*, la résurrection de Lazare, Caïphe, dans une assemblée tenue dans son palais, s'était déjà prononcé pour la mort de Jésus en disant ce mot hypocrite et cruel : « Il est avantageux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. » *Erat autem Caïphas qui consilium dederat Judæis, quia expedit unum hominem mori pro populo.* (Jean, xviii, 14.) Caïphe, l'interrogeant, lui dit : « Si vous êtes le Christ, dites-le-nous. » Et Jésus reprit : « Si je vous le dis, vous ne le croirez pas. » (Luc, xxii, 66, 67.)

Jusque-là tout s'était passé de nuit, quoique, dans les causes capitales, cela fût interdit par la loi[2] : le temps des audiences était la matinée, où la foule était plus nombreuse. Caïphe, qui a déjà commis tant d'illégalités, qui est à la fois juge et accusateur, procède maintenant à un interrogatoire captieux. Si Jésus dit qu'il est le Messie, Fils de Dieu, on le condamnera comme blasphémateur; s'il dit qu'il est roi des Juifs, on le livrera au gouverneur romain comme séditieux; s'il pouvait dire qu'il n'est ni l'un ni l'autre, on le perdrait auprès de ses disciples. Au lieu de produire des témoins, comme cela était nécessaire dans les affaires criminelles[3], Caïphe veut surprendre Jésus par ses aveux. C'est pourquoi Jésus lui fit

[1] Voyez *Assises de Jérusalem*, tome II, page 531.
[2] Selden, *de Synedr.*, lib. II, c. ix, art. 2, page 425.
[3] Il en fallait au moins deux. (Nomb., xxxv, 30; Deut., xix, 15.) Il faut même, disent les rabbins, que les témoins aient averti le coupable de la peine qu'il encourrait. (Maïmonid., l. c., ch. xii, § 1.) On interrogeait chaque témoin à part, et en présence de l'accusé. — Voyez Munk, *Adm. de la justice*, page 219.

cette réponse aussi simple que sublime : « Si je vous dis que je suis le Christ, vous ne le croirez pas. »

En attendant, on avait trouvé deux faux témoins, apparemment de ceux *qui avaient feint d'être justes* pour pouvoir approcher le Sauveur; ils vinrent déposer et ils dirent : « Celui-ci a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. » (Matth., xxvi, 61.)

Par le langage et l'intelligence de ces témoins, on voit qu'ils étaient dignes de ceux qui les employaient. Aussi Jésus ne répondit rien. En parlant de sa résurrection, il avait dit : *Détruisez ce temple, et dans trois jours je le rebâtirai* (Jean, xi, 29); c'est-à-dire : Vous me ferez mourir, et je ressusciterai dans trois jours. Ce *crime* n'étant pas encore suffisant pour une condamnation à mort, le grand prêtre lui dit : « Je vous adjure par le Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » C'était aux témoins qu'il fallait faire cette terrible adjuration pour les obliger à dire la vérité, et c'était ce que voulait la loi (Lévit., v, 1), tandis qu'un juge ne pouvait pas mettre un accusé dans l'alternative d'être parjure ou de s'incriminer lui-même. Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit : *je le suis*. » Alors le grand prêtre déchira ses vêtements en disant : « *Il a blasphémé!* qu'avons-nous plus besoin de témoins? Vous venez vous-mêmes d'entendre le blasphème : qu'en pensez-vous? » Et ils répondirent : *Il mérite la mort*. (Matth., xxvi, 65.)

Le roi-prophète avait aussi prédit cette circonstance de la Passion : « Des témoins d'iniquité se sont élevés contre moi, et l'iniquité a menti contre elle-même. » (Ps. xxvi, 12.)

Les saints Pères ont fait la remarque que c'est au moment où Jésus-Christ, en présence des chefs de la nation juive, déclare solennellement qu'il est le Fils de Dieu, que le grand prêtre déchire ses vêtements, emblèmes de la dignité sacerdotale, et que le sacerdoce d'Aaron cesse pour faire place au sacerdoce de Jésus-Christ [1]. Sur le Calvaire, la robe sacerdotale du Christ, sa sainte tunique, demeure intacte entre les mains des soldats gentils, dont nous sommes les héritiers; tandis que les prêtres déchirent leurs vête-

[1] Christi majestate audita, vestem sibi discidit, ipsum videlicet, quo contegebatur, velamentum legis abrumpens. (S. Hilarii *Canon.* xxxiii in Matth.)

ments et proclament eux-mêmes la cessation de la loi ancienne[1].

Pour mériter la mort par le blasphème, il fallait avoir prononcé *un des sept noms sacrés*[2]; ce que Jésus n'a pas fait. Mais moins ce juge inique trouve de motifs de condamnation, plus il se met en colère; il veut grossir le crime en grossissant ses emportements. Cela devait produire de l'effet sur ses collègues; car il y a des juges qui ne sont accessibles qu'à de telles preuves.

Jésus est donc condamné à mort par le Sanhédrin *pour cause de blasphème*. Nous verrons bientôt ce tribunal abandonner ce chef d'accusation; remarquons maintenant que les Juifs, soumis aux Romains, n'avaient plus le droit de vie et de mort, que les Romains n'abandonnaient jamais : *Apud Romanos jus valet gladii, cætera transmittuntur*. Ils avaient laissé aux Juifs l'exercice public de leur religion et l'usage de leurs lois civiles, mais il ne leur était plus permis de faire mourir personne. (Jean, XVIII, 31.) Dans les émotions populaires, dont ils avaient déjà le secret, ils se permettaient bien de tuer quelqu'un, comme ils firent à l'égard de saint Étienne, et comme ils furent sur le point de faire plusieurs fois à l'égard de Jésus, de saint Paul et des autres apôtres; mais ils n'avaient que ce *jugement de zèle*, comme l'appellent les auteurs juifs, qui ressemble si fort à l'assassinat. Ainsi la condamnation de Jésus par le Sanhédrin était une nouvelle infraction aux lois.

On lit dans la *Palestine* de M. Munk, p. 567, la note suivante : « Selon le Talmud, la condamnation de Jésus aurait eu lieu longtemps avant la Pâque, et le Synédrium l'aurait fait proclamer publiquement pendant quarante jours, en invitant tous ceux qui sauraient justifier Jésus à venir déposer en sa faveur. Voyez le traité *Synhédrin*, fol. 43, *a*, édition de Venise. Dans la plupart des éditions du Talmud, ce passage a été supprimé par la censure. »

Comme M. Munk ne cite pas les éditions du Talmud qui, selon lui, ont été mutilées par la censure, nous n'avons pu vérifier l'exactitude de cette assertion. Mais ce que nous pouvons assurer, c'est que ce passage, qu'il croit peut-être fort dangereux pour la foi

[1] Milites gentiles non scindunt tunicam Christi; sacerdotes vero scindunt dignitatem sacerdotii sui. (Hieron.)
[2] Mischna, tit. Sanhedr., c. VII; Jarchi ad Levit., XXIV, 15.

chrétienne, se trouve reproduit en entier, non-seulement dans nos éditions du Talmud, mais dans une foule d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde[1]. Dans l'intérêt, non du christianisme, mais de la synagogue, la censure aurait bien fait de supprimer autre chose que de simples passages de l'immense et absurde rapsodie des rabbins, à laquelle il est assez étrange que M. Munk attache tant de valeur.

M. Munk dit en outre : « Selon le Talmud, la condamnation de Jésus aurait eu lieu longtemps avant la Pâque. » Nous lisons dans le Talmud, précisément au lieu cité par M. Munk : *La veille de la fête de Pâques, Jésus fut pendu.* Sa condamnation a dû être très-rapprochée, puisque nous voyons dans le même ouvrage de M. Munk, page 219, *Administration de la justice*, que, chez les Hébreux, *si l'accusé était déclaré coupable, l'exécution du jugement ne se faisait pas attendre.*

Quant à la proclamation du Synédrium, je répondrai : 1° qu'il n'est pas probable que les Juifs, qui traitaient toujours leurs procès d'une manière *sommaire* (Munk, p. 219), aient fait une exception en cette occasion; du reste, M. Munk lui-même en convient quand il dit, en parlant de Jésus-Christ (page 567) : « Il serait inutile de raconter son procès *sommaire* et sa mort. » 2° Que si le Synédrium a réellement fait publier cette proclamation, ce n'a été qu'un nouvel acte d'hypocrisie, puisque nous lisons dans le Talmud que les sénateurs, avant même de s'être emparés de Jésus, *avaient pris la résolution de l'attirer à Jérusalem*, non pour entendre des dépositions justificatives, mais *pour le condamner à mort.*

Après ce *jugement*, les Juifs conduisirent Jésus de la maison de Caïphe au prétoire, chez Ponce-Pilate[2], gouverneur et procurateur romain.

« Cependant Judas, voyant qu'il était condamné, touché de repen-

[1] Voyez entre autres : Wagenseil, *Tela ignea Satanæ*, tome II. — Bullet, *Hist. de l'établissement du christianisme.* — Raymond des Martins, *Poignard de la foi.* — *Annales de Philos. chrétienne*, 2e année, tome III, page 52, etc., etc.

[2] *Pontius, marin*, Pilatus, *armé d'un dard.* On a supposé qu'il s'appelait *Pontius* parce qu'il était du royaume de Pont, et que le surnom de *Pilatus* lui a été donné parce qu'il excellait à lancer le dard ou le javelot, en latin *pila*.

tir, reporta les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux sénateurs, et leur dit : J'ai péché en livrant le sang *innocent*. Ils lui répondirent : Que nous importe ? c'est votre affaire ! Alors, jetant cet argent dans le temple, il se retira et alla se pendre. » (Matth., XXVII.)

Judas, *par avarice*, a été un instrument de la haine des Juifs ; après qu'ils s'en sont servis, ils l'abandonnent. Le traître se repent : *que leur importe ?* Il va se pendre : *c'est son affaire !* Il se rétracte et déclare que sa victime est *innocente....* : encore une fois, *que leur importe ?* Naguère ils feignaient d'attacher de l'importance aux dépositions des témoins : il fallait donner quelque apparence légale au crime qu'on voulait commettre ; maintenant que Jésus est condamné, que leur importent la rétractation et la mort de Judas ? Cet exemple ne servira-t-il donc jamais à tous ceux que l'on flatte quand on a besoin d'eux, et que l'on abandonne au désespoir quand on s'en est servi ?

Le champ du potier que l'on acheta avec le *prix du sang*, et qui s'appela *Haceldama* (le champ du sang), est situé au sud de Jérusalem, à la jonction des trois vallées, sur la hauteur [1].

Ponce-Pilate, dont le nom est resté pour qualifier la lâche condescendance des juges, avait succédé à Valérius Gratus comme gouverneur, *præses*, de la Judée. C'était une créature de l'indigne Séjan, qui alors était tout-puissant à Rome ; son administration, qui a duré onze ans, est appelée tyrannique par les auteurs juifs ; Josèphe nous le peint comme un homme emporté et avide. Deux ans après la mort de Notre Sauveur, il fut destitué par Vitellius, alors gouverneur général de la Syrie, et envoyé à Rome pour se justifier devant l'empereur sur plusieurs actes de cruauté qu'il avait commis. Exilé par Caligula à Vienne dans les Gaules, d'où il était originaire, il se tua de désespoir [2].

Pilate habitait le palais situé au coin nord-ouest de la grande enceinte extérieure du temple, dont une partie sert aujourd'hui de caserne, comme nous l'avons dit plus haut ; le lieu où il rendait la

[1] Voyez ci-après, chap. XXVII, et sur le plan, *Montagne du Mauvais Conseil*.

[2] Selon une légende suisse, il se serait noyé près du mont Pilate, dans le canton de Lucerne.

justice, le prétoire, était vers la partie orientale du bâtiment : c'est la première station du *Chemin de la Croix*, ou de la *Voie Douloureuse*.

Les Juifs, qui devaient manger la pâque le soir, et qui ne craignaient pas de se souiller en répandant le sang innocent, ne voulurent pas entrer dans la maison d'un païen, et se tinrent dans la cour, où Pilate vint les trouver. *Alienigenæ judicis*, dit saint Augustin, *prætorio contaminari metuebant, et fratris innocentis sanguinem fundere non timebant.* Pilate leur dit : « De quel crime accusez-vous cet homme? » Ils lui répondirent : *Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré.* Cette phrase n'a pas encore cessé de servir aux injustes accusateurs. Pilate leur dit ironiquement : « Eh bien, jugez-le selon votre loi. » Ce fut alors que les Juifs, reconnaissant qu'ils n'avaient pas le droit de faire mourir personne, lui firent cette réponse : *Nobis non licet interficere quemquam.* (Jean, XVIII, 31.)

Pilate entra dans le prétoire, où il interrogea Jésus. L'escalier que monta Notre Sauveur est connu sous le nom de *Scala sancta;* il est maintenant à Rome, près de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Notre Sauveur l'a monté trois fois pendant sa passion : cette première fois pour son interrogatoire, la seconde en revenant de chez Hérode, et la troisième après sa flagellation. Cet escalier, arrosé du sang de Jésus-Christ, a vingt-huit marches; il fut transporté à Rome par ordre de Constantin. Il a été tellement usé par les fidèles qui le montent à genoux, qu'on a été obligé de le revêtir en tables épaisses de bois de noyer, et on les a déjà renouvelées plusieurs fois[1].

Après l'interrogatoire, Pilate vint dire aux Juifs : *Je ne trouve aucun crime en cet homme.* (Jean, XVIII.) Première sentence du juge compétent : elle est contraire à celle du Sanhédrin.

Alors les ennemis de Jésus-Christ, qui l'avaient condamné pour cause de *blasphème*, sans plus faire mention de ce chef d'accusation, en inventent un nouveau, et lui imputent un *crime politique : Il soulève le peuple.* (Luc, XXIII, 5.)

[1] Voyez une *Notice* très-intéressante dans les *Sept Basiliques de Rome*, par M. de Bussière, tome I, page 203.

Quelle infamie! Ces Juifs qui supportaient si impatiemment le joug des Romains, qui organisaient contre eux des conspirations et des émeutes dans toutes les villes de la Syrie, et qui ont fini, peu d'années après la mort de Jésus-Christ, par amener la destruction entière de leur nation en donnant le signal d'un soulèvement général contre Rome, ces mêmes Juifs poussent maintenant l'hypocrisie jusqu'à se constituer les délateurs d'un de leurs concitoyens, et lui imputent un crime qu'ils ont dans le cœur, tous, excepté Jésus qu'ils accusent.

Ils s'écrient : « Nous avons trouvé celui-ci pervertissant notre nation, et empêchant de payer le tribut à César, disant qu'il est le Christ *roi*... Il soulève le peuple, enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. » (Luc, XXIII, 2.)

Autant de calomnies. Ils savaient fort bien que Jésus avait dit ; « Rendez à César ce qui est à César, » et qu'il s'était sauvé quand ils avaient voulu le faire roi; mais ils voulaient se montrer bons citoyens romains, ces Juifs *si avides de payer l'impôt*, qu'ils viennent dénoncer Jésus, qui, selon eux, cherchait à les en empêcher[1].

Quelques années plus tard, Agrippa II, voyant que les Juifs allaient se soulever contre les Romains, leur fit voir, dans un discours qui nous a été conservé par Josèphe, toute la folie de leur conduite, et lui-même, pour faire acte de soumission, paya le tribut à César.

[1] Voici comment les peuples voisins de la Judée, c'est-à-dire les Syriens, les Phéniciens, les Ammonites, les Moabites et les Samaritains, dépeignirent le caractère des Juifs à Cambyse, quand ils lui écrivirent pour l'engager à les empêcher de rétablir le temple et la ville de Jérusalem :

« Il faut que vous sachiez, ô roi! que les Juifs qui avaient été transférés à Babylone sont revenus en ce pays, qu'ils rebâtissent leur ville rebelle et méchante, qu'ils en relèvent les murs, qu'ils y établissent des marchés, et qu'ils rebâtissent aussi le temple. Que si on leur permet de continuer, ils n'auront pas plutôt achevé qu'ils refuseront de payer les tributs et d'exécuter vos ordres, parce qu'ils sont toujours prêts à s'opposer aux rois par cette humeur qui les porte à vouloir toujours commander et jamais obéir. Ainsi, voyant avec quelle ardeur ils travaillent à l'édification de ce temple, nous avons cru, ô roi! qu'il était de notre devoir de vous en donner avis, et, s'il vous plait de vous faire lire les registres de vos ancêtres, vous trouverez que les Juifs sont naturellement ennemis des souverains, et que ç'a été pour cette raison qu'on a ruiné leur ville. » (Josèphe, *Antiquités*, liv. XI, c. II.)

Les Juifs en furent tellement indignés, qu'ils lancèrent des pierres à leur roi et le chassèrent de la ville[1]. Bientôt les zélateurs s'engagèrent par serment à détruire l'impôt.

Les princes des prêtres continuent leurs accusations; moins ils ont de preuves, plus ils multiplient leurs calomnies. Pilate, poursuivant son interrogatoire, dit à Jésus : « Voyez de combien de choses ils vous accusent. » Mais Jésus garda le silence. *Jesus autem amplius nihil respondit.* (Marc, xv, 5.) Pilate en fut vivement frappé : *Ita ut miraretur præses vehementer.* (Matth., xxvii, 14.) Il comprit en effet toute la portée de ce silence, et il fut plus convaincu que jamais de l'innocence de Jésus[2].

Ce silence mystérieux et sublime a été prédit par David : « Je suis comme un homme qui n'entend point, et dans la bouche duquel il n'y a point de réplique. » (Ps. xxxvii, 14.)

Pilate, apprenant que Jésus était de la Galilée, le renvoya à Hérode, tétrarque de la Galilée, qui venait d'arriver à Jérusalem[3]. N'ayant pas le courage de résister en face aux Juifs, il était bien aise d'avoir un motif de se débarrasser de cette affaire Hérode se réjouit de cette circonstance; car depuis longtemps il souhaitait de voir Jésus, parce qu'il avait ouï beaucoup de choses de lui, et il espérait lui voir faire *quelque miracle.* (Luc, xxiii.) Depuis la mort de saint Jean-Baptiste, l'esprit d'Hérode était inquiet; en entendant parler de tout ce que faisait Jésus, il avait craint que le saint Précurseur ne fût ressuscité, et il s'était dit : « J'ai fait couper la tête à Jean; mais qui est celui de qui j'entends dire de si grandes choses? » (Luc, ix, 9.) Il avait dès lors témoigné le désir de le voir; mais Jésus s'était retiré dans le désert, près de Bethsaïde. Maintenant Hérode, profitant de l'occasion qui lui est offerte, adresse plusieurs questions à Jésus; mais il n'en reçoit aucune réponse :

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. II, c. xvi et xvii.

[2] Magnum id certe et mirificum in Salvatore, qui tacendo, et non respondendo, tam efficax erat in persuadendo ut judex ultro factiones adversus eum initas agnosceret. (*S.* Athan., *de Pass. Domini.*)

[3] C'est Hérode-Antipas, fils de l'Ascalonite, qui fut dans la suite dépouillé de ses États par Caligula, exilé à Lyon, où Hérodiade le suivit, et où ils moururent tous les deux misérablement. Selon d'autres, après avoir quitté Lyon, ils seraient allés mourir en Espagne.

c'est pourquoi, se moquant de sa royauté, il le revêt d'une robe blanche et le renvoie à Pilate.

Le palais d'Hérode n'était qu'à une petite distance du prétoire, sur la colline d'Acra. Le lieu où fut traduit Notre Sauveur avait été converti en une église; mais elle est en ruines aujourd'hui, ainsi que le reste du palais[1].

L'innocence de Jésus est reconnue partout; Pilate va la proclamer solennellement. Ayant convoqué les princes des prêtres, les sénateurs et le peuple, il leur dit : « Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple; et néanmoins, l'ayant interrogé en votre présence, je ne l'ai trouvé coupable d'aucun des crimes dont vous l'accusez; ni Hérode non plus, car je vous ai renvoyés à lui, et il ne l'a pas plus que moi jugé digne de mort. Je m'en vais donc le renvoyer, après l'avoir fait châtier[2]. » (Luc, XXIII, 13.)

Cette sentence est d'une souveraine injustice; mais enfin « elle est utile pour élever une fin de non-recevoir contre toute nouvelle procédure en raison du même fait. *Non bis in idem :* cet adage nous est venu des Romains[3]. » Jésus a subi trois condamnations différentes dans un seul jour.

Mais Pilate est entré dans la voie des concessions : il fait flageller un innocent; sa faiblesse cruelle est plus funeste à l'accusé que ne l'eût été un arrêt de mort : au lieu d'un supplice, Jésus en subira deux. « Pilate prit donc Jésus et le fit flageller. Et les soldats, entrelaçant une couronne d'épines, la mirent sur sa tête, et le revêtirent d'un manteau de pourpre. Et ils venaient à lui et disaient : Salut, roi des Juifs! et ils lui donnaient des soufflets. » (Jean, XIX, 1.)

Le Talmud confirme ce fait : « Les sénateurs firent attacher *Jeschu* à une colonne de marbre qui était dans la ville, le firent fouetter, et lui mirent une couronne d'épines sur la tête. »

Nous voyons dans plusieurs auteurs profanes que ce genre de

[1] Villalpandus, tome III, *Appar.*, p. I, lib. II, c. v; Quaresmius, tome II, p. 204.

[2] Adrichomius rapporte la sentence de Pilate. « Jesum Nazarenum, virum seditiosum et mosaicæ legis contemptorem, per pontifices et principes suæ gentis accusatum, exspoliate, ligate et virgis cædite. I, lictor, expedi virgas. » (*Jerus.*, LVII.)

[3] M. Dupin aîné, *Jésus devant Caïphe et Pilate*, page 104.

supplice était aussi en usage chez les Romains, et qu'ils attachaient le supplicié à une colonne[1].

L'instrument dont les Romains se servaient était composé de plusieurs courroies, au bout desquelles il y avait des morceaux de plomb ou de fer; c'est pourquoi un de leurs poëtes (Martial) appelle ces courroies *lora horrida*, et un autre (Horace) *horribile flagellum*. Pour subir cet horrible supplice, il fallait être dépouillé de tout vêtement jusqu'à la ceinture, se tenir profondément baissé, en ayant les mains attachées à un anneau en fer fixé à une colonne de pierre qui ne pouvait avoir qu'un pied et demi de hauteur[2].

Les Juifs infligeaient ce châtiment avec des courroies, avec des cordes ou avec des verges. C'était à cette peine qu'étaient condamnés *ceux qui ne méritaient pas la mort;* le nombre des coups était proportionné au délit. Les juges assistaient à l'exécution; aussi longtemps qu'elle durait, le président prononçait à haute voix ces paroles du Deutéronome (XXVIII, 58) : « Si tu ne gardes et n'accomplis toutes les paroles de cette loi... Jéhovah augmentera de plus en plus tes plaies, » etc.; et il terminait par ces mots du Psalmiste : « Mais le Seigneur, usant de miséricorde, leur pardonnait leurs péchés, et ne les perdait pas entièrement. » (Ps. LXXVII, 38[3].)

On avait coutume de flageller les malfaiteurs hors de l'enceinte du palais, et nous voyons d'ailleurs dans saint Marc (XV, 15, 16) que « les soldats conduisirent Jésus dans la cour du prétoire » après qu'il eût été battu de verges; il a donc été flagellé ailleurs.

Le lieu de la flagellation est de l'autre côté de la rue; une petite église marquait cet emplacement. Elle avait beaucoup souffert par les injures du temps et des infidèles : un illustre pèlerin écrivait il y a peu d'années : « La salle où eut lieu l'horrible flagellation n'est plus qu'un endroit immonde, en face des ruines du prétoire et sur la même rue; à peine y trouve-t-on une place où le genou puisse se reposer[4]. » Mais le duc Maximilien de Bavière, l'ayant visitée en

[1] Adducite hunc
Intro, atque adstringite ad columnam fortiter. (Plaute.)

[2] Stollberg, *Gesch. der Relig.* Th. V.

[3] Rosenmüller, *Das alte und neue Morgenland*, tome V, page 55.

[4] De Géramb. *Pèlerinage à Jérusalem*, tome I, page 311.

1838, la fit réparer avec soin, et maintenant les pèlerins ont la consolation de trouver dans un état convenable ce sanctuaire vénéré, où le sang le plus pur a coulé si cruellement sous la main des bourreaux : j'y ai célébré la sainte messe.

Il existe deux colonnes de la flagellation, l'une à Jérusalem dans l'église du Saint-Sépulcre, et l'autre à Rome dans la basilique de Sainte-Praxède. On croit communément que la première est celle du prétoire, et la seconde celle de la maison de Caïphe[1].

Jésus-Christ a été couronné d'épines dans le prétoire, comme nous le voyons dans saint Marc (xv, 16).

On comprend que l'on ne peut faire que des conjectures sur la matière employée pour la couronne d'épines.

« La tradition des chrétiens de Jérusalem, dit M. de Chateaubriand, est que la couronne fut prise sur l'arbre épineux *lycium spinosum*, tandis que le savant botaniste Hasselquist croit qu'on employa le *nabka* des Arabes[2]. » Dans mes courses autour de la ville sainte, je me suis souvent demandé quel a pu être l'arbuste qui a servi à la cruauté des soldats du prétoire. Aujourd'hui il n'y a plus ni arbres ni arbustes dans les environs de Jérusalem, autres que des oliviers et quelques figuiers ; dans l'intérieur des murs il y a quelques palmiers, des grenadiers, des cyprès et des nopals ; le seul arbuste épineux que j'aie trouvé, c'est une espèce de nerprun, qu'on voit assez fréquemment dans les haies dans d'autres parties de la Palestine, notamment en allant à Jéricho, le long du lit des torrents (*paliurus spinæ Christi*). Ses branches sont si flexibles, si épineuses, qu'il m'est arrivé plus d'une fois de m'y déchirer les mains et les habits[3].

A la prise de Constantinople par les croisés, l'année 1204, Baudouin trouva dans le palais de Bucoléon la couronne de Notre Sauveur, et la garda pour lui. On lit dans la Chronologie sacrée de Génébrard, liv. IV : « Saint Louis, roi de France, racheta des Grecs la

[1] Bossius, lib. IV, c. VI, 7. *Peregrinat.*; Quares., tome II, page 386.

[2] *Itinéraire*, tome II.

[3] Plusieurs raisons me font croire que c'est là le bois de sittim, employé dans la construction de l'Arche, du Tabernacle, etc. (Exode, XXIV et suiv.) Voyez ci-après chap. XXXV, *Torrent des Épines*, et *Baume de Galaad*.

couronne d'épines et ordonna de la porter à Paris; lui-même, accompagné des évêques et des grands du royaume, vint à sa rencontre les pieds nus et en versant des larmes au milieu d'une foule nombreuse et prosternée. » Saint Louis en distribua quelques morceaux aux églises qu'il affectionnait. Elle fut longtemps conservée dans la Sainte-Chapelle. Au mois de brumaire an XII, on la restitua à l'église de Notre-Dame, où chaque année elle est exposée à la vénération des fidèles.

« Pilate ne cherchait qu'un moyen de *délivrer* Jésus. Mais les Juifs criaient : Si vous délivrez cet homme, vous n'êtes point ami de César. » (Jean, XIX, 12.)

Chaque mot de cette mémorable procédure est d'une immense portée. On voit toutes les passions mises en jeu. Ici on veut intimider le *fonctionnaire public* en suspectant sa fidélité à l'empereur. et en lui faisant voir que, s'il ne veut pas perdre cet homme, il pourrait bien *perdre sa place.*

A une centaine de pas du prétoire, en suivant la Voie Douloureuse, on remarque une galerie couverte, ayant une double fenêtre, et passant au-dessus de la rue : c'est là que devait être le tribunal du préteur. Il est probable que Pilate, voulant toucher le peuple de compassion en lui montrant dans quel état d'opprobre, d'humiliation et de souffrance se trouvait Jésus après la flagellation, et n'ayant pas dans le prétoire un lieu assez vaste pour contenir la foule qui se pressait à ce douloureux spectacle, choisit un lieu élevé pour être vu de tout le monde; il y vint donc avec Jésus conspué, couronné d'épines, ayant en main un sceptre de dérision et sur les épaules un manteau de pourpre, et dit aux Juifs : *Voilà l'Homme!*

Cette galerie est habitée aujourd'hui ou profanée par je ne sais quel derviche musulman. Les chrétiens ne peuvent y aller; mais on comprend sans peine avec quel sentiment de douleur ils se prosternent au-dessous, et comme ils se représentent vivement cette scène déchirante de la Passion[1].

« Pilate mena Jésus hors du prétoire, et s'assit dans son tribunal,

[1] M. de Lamartine reproche à M. de Chateaubriand *son itinéraire poétique* de la

au lieu appelé en grec *Lithostrotos*, et en hébreu *Gabbatha*[1]. Il était environ la sixième heure ; et il dit aux Juifs . Voilà votre roi. Mais ils se mirent à crier : Otez-le, ôtez-le du monde, crucifiez-le! » (Jean, XIX, 13, 14, 15.)

Pilate essaye d'un autre moyen. Les jours des grandes solennités, il avait coutume d'accorder au peuple celui des prisonniers qu'il voulait : c'était l'*amnistie* de ce temps-là. Il tenait en prison un voleur nommé Barabbas[2], qui s'était rendu coupable *de meurtre dans une sédition*. Il demanda aux Juifs : « Lequel des deux voulez-vous que je vous délivre? Ils crièrent : Barabbas. » Les sympathies de ces *amis de César* sont pour le voleur, pour le séditieux, pour le meurtrier. « Que ferai-je donc de Jésus? leur dit Pilate : Qu'il soit crucifié! Le gouverneur leur dit : Quel mal a-t-il fait? Mais eux criaient encore plus fort : Qu'il soit crucifié! » (Matth., XXVII.) Tel est le peuple quand on a excité ses passions : que lui importent la justice, l'innocence? C'est l'assassin Barabbas qui doit être délivré, et Jésus mis à mort. Pilate continue, et prend des termes de raillerie pour les désarmer. « Crucifierai-je votre roi? » Les princes des prêtres, se montrant toujours plus Romains que Pilate, répondent servilement : « Nous n'avons pas d'autre roi que César. » (Jean, XIX, 15.)

La haine que les Juifs portaient au nom de César était telle, qu'on vit bientôt des enfants mêmes supporter les plus cruels tourments plutôt que d'avouer César pour leur maître[3].

Il s'élevait toujours de nouveaux cris : *Mort! mort! crucifiez-le!*

Voie Douloureuse. Quant à lui, lorsqu'on lui disait : « Voilà la *Porte du Juif-Errant*, la *Fenêtre du prétoire*, ces paroles, dit-il, ne faisaient qu'une pénible impression, démenties qu'elles étaient par l'aspect évidemment moderne et par l'invraisemblance parlante de ces démonstrations arbitraires. » (Tome I, page 418.) Je ne sache pas que M. de Chateaubriand ait parlé de la *Porte du Juif-Errant*; quant à l'arc de l'*Ecce Homo*, ainsi que tant d'autres choses de la Jérusalem actuelle, nous les vénérons comme étant aux lieux où se sont passés les principaux événements de la vie du Sauveur, sans prétendre qu'elles soient exactement dans l'état où elles étaient alors.

[1] Lieu élevé et découvert, ordinairement pavé avec des dalles de diverses couleurs.

[2] Barabbas signifie *fils de la confusion*, ou encore *fils du père* (le fils du péché).

[3] *Omni genere tormentorum et corporis vexatione in eos excogitata ob hoc solummodo ut Cæsarem dominum agnoscerent, nemo cessit....* (Jos., *Bello Jud.*, lib. VII, c. x.)

(Jean, XIX, 15) et ils devenaient de plus en plus menaçants. (Luc, XXIII, 23.) Enfin Pilate, *voulant satisfaire le peuple*, fit apporter de l'eau, et, se lavant les mains, il dit : *Je suis innocent du sang de ce juste*[1]. Et tout le peuple répondit : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants*. Alors Pilate le leur abandonna pour être crucifié. (Matth., XXVII.)

« Lave tes mains, Pilate : elles sont teintes du sang innocent ! Tu l'as octroyé par faiblesse : tu n'es pas moins coupable que si tu l'avais sacrifié par méchanceté ! Les générations ont redit jusqu'à nous : Le juste a souffert sous Ponce-Pilate : *Passus est sub Pontio Pilato*[2]*!* »

J'étais agenouillé au lieu même où fut rendu cet inique arrêt, j'étais entouré des ruines du prétoire et du palais d'Hérode ; je me rappelais le châtiment et le désespoir d'Hérode et de Pilate ; je voyais le temple de Salomon détruit, et une mosquée élevée à sa place : tout a disparu, le peuple juif, les princes des prêtres, les scribes, les sénateurs et les docteurs de la loi ; il n'y a plus ni autel, ni tribu, ni sacrificateur : *le sang du juste est retombé* d'une manière terrible sur ce peuple coupable, dispersé aujourd'hui au milieu des nations et livré à leur mépris, tandis que des temples sont élevés par toute la terre au *Fils de l'homme* qu'ils ont condamné à la mort au milieu de tant d'ignominies : et je me demandais comment il est encore

[1] Pilate paraît avoir voulu se conformer à l'usage qui existait chez les Juifs de se laver les mains quand on rendait témoignage qu'on n'avait pas pris part à un meurtre. (Deut., XXI, 6, 7.) Ce qui est aussi signifié par ces paroles du Psalmiste : « Je laverai mes mains avec les innocents... » (Ps. XXV, 6.)

[2] M. Dupin, *ibid.*, page 108. — Voici, selon une antique tradition, quel aurait été l'arrêt de Pilate : « Jesum Nazarenum, seductorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et cum ludibriis regiæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces. »

« Conduisez au lieu ordinaire du supplice Jésus de Nazareth, séducteur du peuple, qui a méprisé l'autorité de César, et s'est faussement donné pour le Messie, suivant qu'il est prouvé par le témoignage des anciens de sa nation ; crucifiez le entre deux voleurs, avec le titre dérisoire de roi. Va, licteur, prépare les croix. »

Il n'est pas probable que Pilate ait mis dans son arrêt les mots *falsum Messiam*. Il lui importait assez peu que Jésus fût un *vrai* ou un *faux* Messie pour en faire un des motifs de son jugement.

possible de ne pas se dire comme le centurion de l'Évangile : *Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu!*

Quand le temps de l'expiation fut venu pour les Juifs, le nombre de ceux qui périrent sur la croix fut si grand, qu'on ne pouvait suffire à faire des croix, et qu'on ne trouvait pas assez de place pour les planter[1].

Résumons cette procédure. Jésus-Christ a été condamné à mort clandestinement comme *blasphémateur* par le Sanhédrin. Accusé immédiatement après de *sédition* par le même Sanhédrin au tribunal de Pilate, il est *jugé* innocent par le gouverneur romain et par le tétrarque de la Galilée; mais il est *condamné au fouet* pour fléchir ses accusateurs. Les Juifs, de plus en plus irrités par cet acte de condescendance, demandent sa mort à grands cris, et l'obtiennent par *intimidation*, sans que le premier, ou plutôt le seul jugement de Pilate ait été rapporté; Pilate le confirme même encore au dernier moment, en se disant innocent du sang de ce JUSTE[2] : ce mot est arraché de la bouche du seul juge compétent, comme celui d'INNOCENT a été proféré par la bouche même de Judas : le juge, le traître et les bourreaux ont confessé l'innocence de Jésus, et pourtant il a été mis à mort ; c'est-à-dire que la mort de Celui qui est venu racheter le genre humain a été de la part des hommes l'acte le plus inique, le plus illégal qui ait jamais été commis[3].

Ici encore nous trouvons l'accomplissement d'une magnifique prophétie de David : « Les ennemis du Christ, dit-il, se fatigueront pour chercher des crimes contre lui : mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à faire éclater son innocence. *Scrutati sunt iniquitates, defecerunt scrutantes scrutinio.* » (Ps. LXIII. 6.)

Le palais de Pilate, où se sont passées tant de scènes douloureuses de la Passion de Notre Sauveur, avait été converti en église par la

[1] *Itaque verberati et ante mortem modis omnibus excruciati, pro moenibus suffigebantur crucibus..... et propter multitudinem spatium crucibus deerat et corporibus cruces.* (Joseph., *Bell. Judaic.*, lib. VI, c. XI.)

[2] Pilate a donné deux autres témoignages officiels de l'innocence de Jésus-Christ : dans sa *Lettre* à Tibère et dans le *Protocole* de son administration.

[3] Il s'est pourtant trouvé des écrivains qui, tout en plaignant l'aveuglement des Hébreux de ce qu'ils n'ont pas reconnu un *Dieu* dans Jésus, ont cherché à établir que, en tant que citoyen, il a été jugé d'après la loi et les formes existantes!

piété des fidèles; aujourd'hui il appartient tout entier aux musulmans : on y trouve une caserne, des écuries et des ruines.

« Et Jésus, portant sa croix, alla au lieu appelé le Calvaire. »

De la maison de Pilate au sommet du Calvaire, on compte environ treize cent vingt pas : c'est là la *Voie Douloureuse*, dont voici les différentes stations[1].

Jésus, suivi de ses accusateurs, de ses bourreaux et d'une grande foule de monde, passa sous l'arcade où il avait été montré au peuple; la rue, longue d'environ deux cents pas, est en pente et descend jusqu'à la rencontre de celle qui vient de la porte de Damas, autrefois d'Éphraïm. Sur la gauche en descendant, on trouve le lieu où la Sainte Vierge, qui s'était tenue dans les environs du prétoire durant cette cruelle matinée, et qui voulait encore voir son fils pour la dernière fois, se plaça sur son passage, et tomba comme demi-morte.

Je ne connais rien de plus saisissant que cette rencontre. Il n'en est pas fait mention dans l'Évangile; mais tous les Pères en ont parlé, et il est du reste infiniment probable que la Sainte Vierge, que nous retrouvons sur le Calvaire, a suivi partout son divin fils. Il y avait autrefois en ce lieu une église dédiée à Notre-Dame des Douleurs et confiée à la garde de religieuses[2].

Au bas de cette rue, fléchissant sous le poids de la croix et des souffrances, Notre Sauveur tomba pour la première fois. Une colonne en marbre rouge brisée, à moitié enfoncée en terre, marque ce lieu à la dévotion des fidèles.

On croit que ce fut au même lieu que les Juifs « forcèrent Simon de Cyrène, qui passait par là en revenant des champs, de porter la croix de Jésus. » (Marc, xv, 21.) Il était probablement entré par la porte d'Éphraïm, qui est à l'extrémité de cette rue. Selon la coutume romaine, ceux qui étaient condamnés à la croix devaient porter eux-mêmes l'instrument de leur supplice. Seulement, à cause de l'extrême affaiblissement de Notre Sauveur, et sans doute

[1] Elles sont indiquées sur le plan. — Pour ne pas interrompre le récit de la Passion, je parlerai ailleurs de la légende du Juif-Errant.

[2] Sanutus, lib. III, part. XIV, c. x; D. Bernard., *Opusc.*; D. Bonav., *lib. Medit. vitæ Christi*, c. LXXVII, LXXIX et LXXX; Quaresmius, tome II, page 209.

... compassion que témoigna Simon, on l'obligea à ... de Cyrène, appelée aujourd'hui Barca, est en ... en partie habitée par des Juifs.

... on laisse à gauche la maison du mauvais riche ... saint Luc (XVI)[1].

... ensuite à droite une rue assez rapide. Vers le bas, les ... ont taillé dans un mur un signe indiquant la seconde ... de Notre-Sauveur, ou le lieu où il rencontra les femmes ... Jérusalem qui pleuraient. « Or il était suivi d'une grande multitude de peuple, et de femmes qui se frappaient la poitrine et qui le pleuraient. Et Jésus, se tournant vers elles, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. » (Luc, XXIII, 27, 28.)

Vers le milieu de la rue, à gauche, on montre l'emplacement de la maison de sainte Véronique. Ce nom veut dire vraie image, *vera icon*, ou *vera iconica*, selon Grégoire de Tours. La face de Notre-Seigneur, empreinte sur un linge, est gardée à Saint-Pierre de Rome sous le nom de *Volto santo* : les uns pensent que ce linge est le suaire qui fut mis sur le visage de Jésus-Christ; d'autres que c'est le mouchoir avec lequel une sainte femme essuya le visage du Sauveur lorsqu'il allait au Calvaire[2].

Au haut de la rue se trouvait la porte *Judiciaire*. C'est là que

[1] Quaresmius, tome II, page 105.

[2] Il existe plusieurs copies de la *Véronique* de Rome. Voir au sujet de la vraie image Papebroch., Maij., tome VII, page 356, n. 126, et les *Notes* de Chastelain sur le *Mart. rom.*, page 201.

Le Dante parle du *Volto santo* au moment où il voit saint Bernard implorer en sa faveur l'assistance de la Sainte Vierge. (Dante, *canto* XXXI.)

Les empereurs grecs avaient aussi un *Veron Icon* de la Sainte Vierge; ils mettaient leur couronne sous sa protection, et le faisaient porter devant eux dans les batailles. Cette image fut enlevée dans un combat à l'empereur Murtzuphle par le duc de Flandres, lorsque les croisés assiégeaient Constantinople. « Li empereres Morchufles ... Ville-Hardouin, perdi son confanon roiael et une ancienne ke il faisoit porter ... où li ymagène de Notre-Dame estoit fourmée. » (Conquête de Constantinople par les Francs.) Voici la description qu'en donne Albéric. « *In hac Iconia mi... fabricata est majestas Domini et imago Beatæ Mariæ et apostolorum ... ibi est dens quem in pueritia mutavit Jesus. Et ibi habetur de ... in cruce fuit vulneratus, de syndone et de 30 martyribus.* » Voyez ... règne d'Alexis Ducas Murtzuphle, c. I.

finissait la ville du temps de Notre Sauveur; et, aujourd'hui encore, il est facile de reconnaître qu'il y avait là une ancienne porte comme nous le dirons ci-après.

Le Golgotha, où *lieu du crâne* (Calvariæ locus), commence proprement ici : c'était la place des exécutions. Maintenant cet espace est enfermé dans la ville et couvert de maisons; c'est pourquoi on ne peut suivre le reste de la Voie Douloureuse. La partie la plus élevée du Calvaire et les lieux adjacents sont tous compris dans l'église du Saint-Sépulcre.

Pendant que l'on crucifiait Jésus, les soldats, les sénateurs et le peuple se moquaient de lui, et ils lui disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même. » (Luc, XXVIII, 39[1].)

Ces paroles injurieuses, que les Juifs vont proférer jusque sous la croix, sont la plus éclatante justification de celui qu'ils ont faussement accusé devant Pilate.

Ils avouent maintenant qu'il n'a jamais été question d'une royauté temporelle; car un roi cloué sur une croix est aussi incapable de se

[1] Les sénateurs, les prêtres, les scribes, les pharisiens et la masse de peuple qui assistaient au supplice de Notre Sauveur en l'insultant étaient évidemment ces mêmes Juifs qui au prétoire avaient demandé sa mort en criant : *Crucifiez-le!* Mais les soldats, les licteurs, les bourreaux, étaient des Romains. Serry, contrairement à l'avis du cardinal Baronius, cherche à démontrer que les bourreaux de Notre Sauveur étaient des *Calabrais*, par la raison que ce peuple, méprisé des Romains, parce qu'il avait été le premier à faire sa soumission à Annibal, avait été condamné à fournir tous les licteurs de Rome et des proconsuls. « Tertiam, ait, quæstionem aliquantulum odiosam ægrè admodum attingo, de lictoribus, tortoribus, et carnificibus, qui ex Pilati sententia Christo Domino supplicia inflixere. Vereor enim, ne ad alicujus regionis injuriam pronunciare, censeri possim. Quia tamen nil possum contra veritatem, dicam libere, Christi lictores, atque carnifices fuisse Bruttios, seu Bruttianos Italiæ populos, tractum illum Italiæ quondam incolentes, qui hodie Calabria dicitur. Constat siquidem ex Aulo Gello, Noctium Atticarum lib. X, cap. III, ex Festo Pompejo in verbo *Bruttiani*, ex Strabone, lib. VI, ex Diodoro Siculo, Bruttios in pœnam, quod primi totius Italiæ a Romanis ad Hannibalem defecissent, ea infamia notatos fuisse, ut magistratibus ad regendas Provincias euntibus parerent, et ad infligenda supplicia delinquentibus suam operam exhiberent. Hinc illud Catonis lib. de falsis pugnis : *Jussit illius vestimenta detrahi, et flagro cædi, quem subinde Bruttiani verberaverunt.* Nempe ii lictorum officio defungebantur. Nihil itaque dubitandum, Pilatum Judææ Procuratorem, ac Præsidem ex more, et usu Romanorum Bruttiis ceu administris ad infligenda Christo supplicia usum esse. (Serry, *Exercitationes historicæ de Christo*, exerc. LVI°, VI.)

sauver que le dernier des hommes. « Il a sauvé les autres, disent-ils : qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. » Il ne s'agit plus d'impôt, ni de César ; ils révèlent maintenant le fond de leur pensée, la haine qu'ils portent au Christ, à l'élu de Dieu, et contredisent sur le Calvaire l'écriteau placé par Pilate sur la tête de l'*innocente victime* pour indiquer à tous la cause de sa mort : « La cause de sa condamnation, dit saint Marc, était marquée par cette inscription : *Roi des Juifs*. » (xv, 26.) Les Juifs, lorsqu'ils ont atteint leur but, ne lui reprochent plus que d'être *Fils de Dieu* : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » Voyez encore ce dernier trait d'hypocrisie : « Qu'il descende présentement de la croix, s'écrient-ils, et nous croirons en lui ! » (Matth., xxvii.) « Quoiqu'il eût fait tant de miracles devant eux, dit saint Jean, ils ne croyaient point en lui » (xii, 37) : et maintenant ils ne lui demandent que de descendre de la croix, et ils le reconnaîtront pour le Messie ! C'est bien là le type de la race des incrédules : il faut que Dieu leur fasse les miracles qu'ils veulent bien lui demander ! Les morts vont sortir de leurs tombes et se montrer dans les rues de Jérusalem ; les astres, les rochers, la création tout entière va proclamer la divinité de celui que les Juifs insultent jusque dans son agonie ; et, plus insensibles que les morts et que les rochers, ils ne croiront point en lui !...

Parlons maintenant de l'église du Saint-Sépulcre et des sanctuaires qu'elle renferme qui ont rapport au crucifiement du Sauveur.

Il est infiniment pénible au pèlerin chrétien qui visite ces saints lieux de devoir être continuellement armé contre le doute, l'incrédulité et la discussion, au lieu de s'abandonner tout entier aux douces impressions de son âme : comme le voyageur qui parcourt le désert, il doit porter cent fois la main à ses armes pour repousser les attaques incessantes des ennemis qui l'entourent. Les débris de vingt peuples, qui n'ont jamais quitté la ville sainte, se disputent depuis deux mille ans la possession d'un tombeau ; et des nouveaux venus, des hommes sans passé comme sans avenir, viennent chaque jour de l'Occident pour dire sans examen, sans étude, sans raison : « Ce tombeau, ce Calvaire, sont apocryphes. » Il est si facile d'être savant de la sorte qu'il faut peu s'étonner qu'il y en ait tant.

L'authenticité des Saints Lieux est depuis longtemps établie; mais, puisqu'on nie si souvent, il ne faut pas se lasser d'affirmer : il y a tant de gens qui oublient, ou qui croient que c'est parce que les hommes de foi n'ont pas de preuves qu'ils ne répondent point!

Que résulte-t-il du doute qu'on jette dans les esprits? Ce que nous voyons : l'indifférence pour les Saints Lieux, eur abandon, et la perte successive de tous les sanctuaires.

Citons encore, à ce sujet, les belles paroles de M. de Chateaubriand.

« Les premiers voyageurs étaient bien heureux : ils n'étaient point obligés d'entrer dans toutes ces critiques, premièrement, parce qu'ils trouvaient dans leurs lecteurs la religion, qui ne dispute jamais avec la vérité; secondement, parce que tout le monde était persuadé que le seul moyen de voir un pays tel qu'il est, c'est de le voir avec ses traditions et ses souvenirs. C'est en effet la Bible et 'Évangile à la main que l'on doit parcourir la Terre Sainte. Si l'on veut y porter un esprit de contention et de chicane, la Judée ne vaut pas la peine qu'on l'aille chercher si loin. Que dirait-on d'un homme qui, parcourant la Grèce et l'Italie, ne s'occuperait qu'à contredire Homère et Virgile? Voilà pourtant comme on voyage aujourd'hui : effet sensible de notre amour-propre, qui veut nous faire passer pour habiles en nous rendant dédaigneux[1]. »

[1] *Itinéraire*, tome II.

PLAN DE L…

Grandes divisions.
A. Parvis
B. Nef méridionale
CC Enceinte de la grande coupole
D Monument qui renferme le Saint Sépulcre
E Chapelle de la Sainte Vierge, dite de l'Apparition, qui est l'église des Latins
F. Couvent des Franciscains
G. Arcades de la Vierge
H Nef septentrionale
I Chœur des Grecs
K Chapelle de Ste. Hélène
L Chapelle de l'Invention de la Sainte Croix
M Partie supérieure du Calvaire
N Partie inférieure du Calvaire
Partie Supérieure du Calvaire.

[illegible]

CHAPITRE XXIII

SANCTUAIRES DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE. — LEUR AUTHENTICITÉ.

———

Série de quarante évêques de Jérusalem depuis la mort de Jésus-Christ jusqu'à Constantin le Grand. — Eusèbe, témoin oculaire, raconte comment on a découvert et orné le Saint-Sépulcre et le Calvaire. — Lettre de Constantin à l'évêque Macaire. — Sainte Hélène à Jérusalem. — Ce que sont devenus la vraie croix, le titre, les clous et l'éponge. — Authenticité du Calvaire et du saint sépulcre prouvée par un auteur protestant. — Coup d'œil historique sur l'église du Saint-Sépulcre depuis sainte Hélène jusqu'aujourd'hui. — Authenticité du saint sépulcre confirmée par un auteur musulman. — Incendie de 1808. — Chapelle de la sainte Vierge, dite de l'Apparition. — Fragment de la colonne de la flagellation. — Le calice du Sauveur. — Les sept arceaux de la Vierge. — La prison de Notre-Seigneur. — Pratiques superstitieuses. — Chapelle de Saint-Longin. — Chapelle de la division des vêtements. — La sainte tunique. — Chapelles de Sainte-Hélène et de l'Invention de la sainte Croix. — Chapelle de la Colonne d'Impropère. — Le Calvaire. — Chapelles du Crucifiement; de la Plantation de la Croix; de Notre-Dame des Douleurs. — La fente du rocher. — La pierre de l'Onction. — Le saint Sang. — La chapelle de l'Ange. — Le saint sépulcre. — Lieu où Notre Sauveur apparut à sainte Marie-Magdeleine.

Nous avons vu qu'après la mort de Jésus-Christ saint Jacques le Mineur fut établi évêque de Jérusalem. Quand vint *le temps de fuir* annoncé par Jésus-Christ (Matth., xxiv, 16), les chrétiens, sous la conduite de leur évêque Siméon, appelé aussi *frère du Seigneur* par saint Matthieu, se retirèrent au delà du Jourdain pour laisser passer la colère de Dieu, et revinrent, après le passage de Titus, prendre possession des ruines de Jérusalem et du tombeau du Sauveur[1]. Ils gardèrent les saints lieux pendant les temps de persécution, et ce qui prouve que ce poste était dangereux, mais aussi qu'il ne fut pas abandonné, c'est que pendant un espace de trente

[1] Eus., *Hist. eccl.*, III, v.

[illegible], c'est-à-dire depuis la mort de saint Siméon jusqu'au règne d'Adrien, il y eut treize évêques sur le siége de Jérusalem : c'étaient [illegible] des Juifs convertis au christianisme [1].

Marc, seizième évêque de Jérusalem, commença la série des gen[illegible] un décret d'Adrien frappait les chrétiens qui avaient appar[illegible] au judaïsme. Nous retrouvons dans la Chronique d'Eusèbe les noms de quatorze évêques qui se succédèrent alors pendant cinquante ans jusqu'à l'épiscopat de saint Narcisse, qui fut un des présidents du concile de Césarée tenu en 195 [2].

Admettre que tous ces évêques, qui, sans interruption, ont habité la sainte cité, ainsi que les fidèles confiés à leurs soins, avaient perdu le souvenir du Calvaire, c'est non-seulement faire voir que l'on ne comprend pas le sentiment religieux, mais c'est rejeter l'évidence. Saint Narcisse [illegible] se retira au désert ; pendant son exil volontaire, [illegible] évêques gouvernèrent son église. On le croyait mort, lorsqu'on le vit rentrer à Jérusalem aux acclamations de tous ; mais, comme il était trop âgé pour gouverner seul son église, Alexandre, évêque de Cappadoce, lui fut donné, avec le consentement de tous les évêques, pour coadjuteur [3]. Saint Alexandre, chargé de fers, mourut dans les prisons de Césarée, sous le règne de Décius, après avoir occupé pendant trente-neuf ans le siége de Jérusalem.

Nous voyons ensuite sur le mont Sion Mazabane, Hyménée, qui [illegible] la légion thébéenne commandée par saint Maurice, [illegible] Hermon, et enfin Macaire, qui était évêque de [illegible] lorsque Constantin monta sur le trône. Une des premières [illegible] de l'empereur fut de retrouver le tombeau de Notre-Seigneur [illegible] indignement profané par les païens, et de l'honorer au[illegible] qu'il avait été [illegible] auparavant.

Nous [illegible] laissons parler un témoin oculaire des travaux faits par [illegible] voici comment s'exprime Eusèbe, évêque de Césarée, qui [illegible] à la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre.

[1] [illegible] l'auteur de l'Examen des pierres sacrées [illegible] les chrétiens recurent la liberté de bâtir des églises sur le [illegible]

[2] [illegible]

[3] [illegible]

« Il y avait longtemps que les impies, ou plutôt les démons, qui se servaient de leurs mains, avaient tâché d'abolir le monument d'où un ange, descendu du ciel et tout éclatant de lumière, avait roulé une pierre, et avait en même temps levé la pierre de l'incrédulité de dessus les cœurs durs et insensibles de ceux qui croyaient que le Sauveur était encore couché parmi les morts, quand il apprit aux femmes l'heureuse nouvelle de la résurrection. Ces impies et ces profanes s'étaient follement imaginé qu'ils enseveliraient la vérité de ce mystère sous le même amas de terres et de matières dont ils combleraient ce sacré tombeau. Y en ayant donc apporté une prodigieuse quantité, ils pavèrent la surface, et élevèrent au-dessus un tombeau propre à recevoir non les corps, mais les âmes. C'est ainsi que je parle d'une obscure caverne qu'ils bâtirent en l'honneur du démon de l'impureté sous le nom de Vénus. Ils y offrirent depuis d'exécrables sacrifices. Ces misérables n'avaient pas assez de sens pour juger qu'il n'est pas possible que le soleil tourne dans le ciel, et que l'on ne voie pas ses rayons de dessus la terre. La puissance du Sauveur avait déjà rempli la terre de son éclat, bien qu'elle éclairât les esprits, au lieu que le soleil n'éclaire que les corps. Cependant les desseins que les profanes et les impies ont faits contre la vérité ont réussi durant quelque temps, et il ne s'est trouvé ni gouverneur de province, ni général d'armée, ni empereur, enfin il ne s'est trouvé que le seul Constantin qui ait été capable de lever ce scandale et d'abolir cette abomination. Ce prince, si agréable à Dieu, et si fort rempli de son esprit, ne pouvant souffrir sans une extrême indignation qu'un lieu si saint eût été couvert d'ordures, et comme enseveli dans l'oubli par un effet de l'artifice des ennemis de la foi, commanda de le nettoyer, à dessein de le rendre le plus éclatant et le plus magnifique qu'il y eût sous le soleil. Il n'eut pas sitôt donné cet ordre, que les édifices que la tromperie avait élevés, et que la superstition avait consacrés au culte des démons, furent rasés, et que ce culte fut aboli.

« L'empereur ne se contenta pas d'avoir abattu le temple de l'idole de l'impureté. Il en fit jeter fort loin les démolitions, et commanda même de creuser la terre qui avait été souillée par l'impiété des sacrifices, et de la porter ailleurs.

n'eut
l'on vit
tombeau
dans la
image
résurrectio
nécessair
saint s
les
le même
sa lettre la

de Jérusalem.

extraordina
puissent dig
que l'ordr
durant un si long
ce que l'enn
eussent été
tout ce q
ne pourraient
miracle, par
sagesse étern
propose d'exci
ardeur égale
et la foi s
comme ce de
soyez très-p
embellir par de
a été encore s
a été déchar
à une idole

« Je remets à votre prudence de prendre les soins nécessaires pou faire en sorte que les édifices surpassent en grandeur et en beauté tout ce qu'il y a de beau et de grand au reste du monde. J'ai donné charge à notre très-cher Dracilien, vicaire des préfets du prétoire et gouverneur de la province, d'employer suivant vos ordres les plus excellents ouvriers à élever les murailles. Mandez-moi quels marbres et quelles colonnes vous désirez, afin que je les fasse conduire.

« Je serai bien aise de savoir si vous jugez à propos que l'église doive être lambrissée, ou non; car, si elle doit être lambrissée, on y pourra mettre de l'or. Faites savoir au plus tôt aux officiers que je vous ai nommés le nombre des ouvriers, et les sommes d'argent qui seront nécessaires, et les marbres, et les colonnes, et les ornements qui seront les plus beaux et les plus riches, afin que j'en sois promptement informé. Je prie Dieu, mon très-cher père, qu'il vous conserve. »

« Le projet contenu dans cette lettre, ajoute Eusèbe, fut suivi d'une prompte exécution, et l'on éleva incontinent après, proche du Sépulcre du Sauveur, une nouvelle Jérusalem, vis-à-vis du lieu où avait été autrefois l'ancienne, dont Dieu avait permis la ruine en haine de l'impiété de ses habitants. L'empereur éleva contre elle un trophée pour conserver la mémoire de la victoire remportée par le Sauveur sur la mort que cette ville sacrilége lui avait fait souffrir. Cette église bâtie par Constantin est peut-être la nouvelle Jérusalem prédite par les prophètes, et honorée du témoignage des Livres saints. Le tombeau près duquel l'ange avait autrefois annoncé le mystère de la résurrection fut avant toutes choses enrichi de divers ornements.

« La magnificence de l'empereur parut d'abord dans la beauté des colonnes et des autres ornements dont il fit embellir le monument de la résurrection de notre Maître.

« On allait de ce tombeau à une place de vaste étendue, pavée de belles pierres et embellie de trois galeries élevées à trois des côtés.

« L'église fut bâtie au côté opposé au tombeau et exposé à l'orient. C'est un ouvrage admirable pour sa hauteur, sa longueur et

marbre de diverses couleurs.
et si bien jointes, qu'elles ne
Le comble fut couvert de
aux pluies de l'hiver. Le
et le lambris couvert d'un or
l'église.

deux galeries, une basse et
même, dont le dedans
comme le reste. A l'endroit
de hautes colonnes, et au
sur des bases carrées, em-
avait trois portes du côté

un hémisphère, qui
était entouré d'autant de
colonne, il y avait
avait données en
à Dieu.
place, aux deux
porte de la
grande, où se
la beauté

de mo-
embellie de
pas le

la joie
yeux
pas

reconnait

que c'était le sépulcre de Jésus-Christ. Je répondrai à ceux qui n'admettent pas que, pour une aussi sainte entreprise, ils étaient dirigés par l'esprit de Dieu, qu'ils avaient premièrement la tradition des fidèles; secondement l'Évangile, qui dit que le monument dans lequel on mit Jésus-Christ était tout près du Calvaire (Jean XIX, 41); troisièmement, qu'il n'y a aucun autre sépulcre autour de Golgotha, excepté celui qu'on appelle le tombeau de Joseph d'Arimathie, dont je parlerai dans le chapitre suivant; mais le tombeau de Joseph est plus éloigné du Calvaire, et il est à plusieurs niches, tandis que celui de notre Sauveur n'en avait qu'une. *C'était un sépulcre neuf, dans lequel personne n'avait été mis.* (Jean, XIX, 41.) Il était neuf, non-seulement en ce sens que personne n'avait été mis dans la même cellule, ce qui n'avait jamais lieu chez les Juifs, mais parce qu'aucun autre sépulcre n'avait été creusé dans le même rocher. Ainsi il était impossible de se méprendre sur le tombeau de Jésus-Christ.

Indépendamment de ces preuves, qui sont de toute évidence, nous avons les temples et les statues d'Adrien, qui, pendant cent quatre-vingts ans, ont marqué d'une manière si providentielle la place du Calvaire et du saint sépulcre. Cette preuve est si forte, qu'on n'a pu chercher à l'atténuer qu'en disant que les auteurs contemporains n'ont pas parlé de ce fait. Mais ceux qui ont renversé ces temples et ces statues, et qui nous en parlent avec tant de détails et de précision, n'étaient-ils pas des auteurs contemporains[1]?... On a dit aussi que ce fut sur la place où s'était trouvé l'ancien sanctuaire des Juifs qu'Adrien fit élever un temple à Jupiter *Capitolin*[2]; ce qui est loin de prouver qu'il n'en ait pas élevé sur les sanctuaires des chrétiens.

[1] Voici comment en parle saint Jérôme, qui est venu en Palestine cinquante ans après ces événements : « Ab Adriani temporibus usque ad imperium Constantini, per annos circiter centum octoginta, in loco resurrectionis simulacrum Jovis, in crucis rupe statua ex marmore Veneris a gentibus posita colebatur, existimantibus persecutionis auctoribus quod tollerent nobis fidem resurrectionis et crucis, si loca sancta per idola polluissent. » (Hieron., *ad Paulin*, page 102. Bâle, 1537. *Epist XIII.*) — Voyez : Eusèb , *Vie de Const.*, liv. III, ch. XXV. — Sozom., liv. II, ch. XI. — Nicéph., liv. VIII, ch. XXVIII. — Alexand. mon., *Homél. de l'invent. de la sainte Croix.* — S. Paulin, *Ep. XXXI.*

[2] Munk, *Palestine*, page 606.

La pieuse mère de Constantin s'était rendue elle-même à Jérusalem, malgré son grand âge (elle avait quatre-vingts ans), pour exécuter les ordres de son fils.

L'année 335, on célébra la dédicace de l'église du Saint-Sépulcre, appelée *Martyrium* (témoignage), comme nous le voyons par les paroles de saint Cyrille, évêque de Jérusalem, qui, douze ans après, prêchant dans le même lieu, disait : « Ce temple ne porte pas le nom d'église comme les autres. mais il est appelé Témoignage, comme le prophète l'avait prédit[1]. »

Il avait fallu six ans pour bâtir ce temple, et la dédicace en fut célébrée avec une pompe extraordinaire, au milieu d'un immense concours de fidèles et d'un grand nombre d'évêques alors réunis en concile à Jérusalem[2]. Eusèbe nous a donné, dans plusieurs de ses ouvrages, les détails les plus circonstanciés comme les plus authentiques sur tout ce qui se fit alors pour honorer les monuments de la passion de Notre-Seigneur[3].

D'autres auteurs non moins dignes de foi, qui ont vécu dans le même siècle, tels que Cyrille, évêque de Jérusalem, année 315[4]; Théodoret, évêque de Tyr, 393[5]; saint Jérôme, 331[6], et plusieurs autres[7], ont tous confirmé les mêmes faits. Quand on peut s'appuyer sur de pareils témoignages, on peut aussi ne pas s'inquiéter de ces hommes qui viennent, après quinze siècles, apprendre aux habitants étonnés de Jérusalem qu'il n'y a plus ni Calvaire ni saint sépulcre; que le temps a tout emporté. Il faut pourtant que les traditions des chrétiens à Jérusalem soient bien établies pour que Gibbon ait été obligé d'en convenir. « Ils fixèrent, dit-il, par une tradition *non douteuse* la scène de chaque événement mémorable.[8] »

[1] Saint Cyr, *Cat. XVI. Illum.*
[2] Arius a assisté à ce concile et à la dédicace de l'église. Athan. *Apol.*, II; Sozom. — l. II, c. XXV.
[3] Consulter ses ouvrages : *Vie de Constantin, Hist. de l'Église*, et *Description des villes et lieux de l'Écriture sainte.*
[4] *Catéchèses*, 1-10-13.
[5] *Histoire ecclésiastique.*
[6] *Épître à Paulin et à Rufin.*
[7] Voir Socrate, Nicéphore, Sévère, Sozomène, et l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem.*
[8] Gibbon, tome IV, page 101.

Si les chrétiens, avant Constantin, savaient où étaient ces saints lieux, ils s'en tenaient éloignés, ne voulant pas que l'on pût dire qu'ils y allaient adorer les statues de Vénus et de Jupiter.

Dans les fouilles qui furent faites autour du Calvaire, sainte Hélène retrouva la *vraie croix*, qui avait été jetée au bas du Golgotha et enfouie dans la terre avec tout ce qui avait servi au crucifiement, comme cela se pratiquait chez les Juifs. Sainte Hélène, après avoir consulté les souvenirs des habitants, ou plutôt inspirée du ciel[1], fit faire les recherches dans la partie orientale du Calvaire. Pendant ce temps, la pieuse impératrice était en prière, et, s'agenouillant au même lieu, elle dit ces paroles : « Voici la place du combat; mais où donc gît le signe de la victoire? Je cherche l'étendard du salut et ne le trouve point. Quoi! je suis sur le trône, et la croix du Seigneur est couchée dans la poussière! je demeure dans les palais, et l'instrument du triomphe du Christ est enseveli sous les ruines!... Comment me croirai-je rachetée, si le signe de la rédemption est célé à tous les yeux? Démon, esprit malheureux, c'est toi qui caches la puissante épée qui t'a frappé; mais Isaac a bien su débarrasser des sources que des étrangers avaient obstruées, et n'a pas permis qu'elles demeurassent dans l'oubli : qu'on enlève donc ces ruines, afin que la source de vie apparaisse; qu'on mette au grand jour le cimeterre qui a coupé la tête au véritable Goliath; que le sein de la terre s'ouvre, afin que l'instrument du salut brille à tous les yeux! Père du mensonge, tu nous caches le bois très-saint dans l'espoir de nous vaincre encore; mais Marie t'a abattu, elle a donné le jour au triomphateur, et, sans cesser d'être vierge, elle est devenue mère de celui qui t'a subjugué du haut de la croix. Tu seras vaincu de même aujourd'hui, et une autre femme dévoilera tes embûches[2]. »

Les ouvriers, qui travaillaient avec une sainte ardeur, trouvèrent enfin, au fond d'une grotte profonde, trois croix, le titre, la lance et les clous. Mais le titre était détaché, et on ne pouvait reconnaître la croix du Sauveur : sainte Hélène consulta l'évêque Macaire, qui or-

[1] Voir Eusèbe. *Hist. ecclésiast.*, liv. X, chap. VII; Nicéphore, liv. VIII, ch. XXIX.
[2] Ambr., *Concion. in obitu Theodosii Sen.*, Aug., n. 43.

donna des prières publiques pour obtenir de Dieu qu'il fît connaître la vraie croix.

« Dans ce temps-là, dit Rufin, il y avait à Jérusalem une femme connue de la ville entière, gravement malade, et réduite à la dernière extrémité. Ce fut vers sa maison que s'acheminèrent l'évêque et l'impératrice avec les croix nouvellement trouvées. S'approchant du lit de la moribonde, Macaire s'agenouilla et s'écria : « Dieu tout-puissant, qui avez daigné sauver le genre humain par le supplice de la croix qu'a enduré votre Fils unique, et qui avez allumé dans le cœur de votre servante l'ardent désir de retrouver l'instrument sacré auquel le salut du monde a été suspendu, faites-nous connaître d'une manière évidente laquelle de ces trois croix a servi au triomphe du Sauveur, et permettez que la femme expirante ici couchée revienne à la vie des portes de la mort aussitôt que le bois salutaire l'aura touchée[1]. »

Le saint évêque fit toucher alors successivement les trois croix à la malade. A l'attouchement de la dernière, la malade fut instantanément guérie, de telle sorte qu'elle se mit à parcourir sa maison à la vue des assistants, louant et glorifiant le Seigneur, aussi forte et robuste que si jamais elle n'eût été souffrante.

Le même jour, saint Macaire rencontra un mort qu'une grande foule de monde accompagnait au cimetière; il fit arrêter ceux qui le portaient, et toucha inutilement le cadavre avec deux des croix. Aussitôt qu'on eut approché celle du Sauveur, le mort ressuscita[2].

Sainte Hélène envoya une partie de la vraie croix à son fils, qui la reçut à Constantinople avec beaucoup de respect, et la fit porter devant lui à la guerre; une autre fut envoyée à Rome pour l'église

[1] Rufinus, *Additamenta ad Hist. Eusebii*, cap. III.

[2] Parmi les preuves nombreuses que nous avons de la manière dont se fit l'invention de la sainte croix, et des miracles qui l'ont accompagnée, j'indiquerai le témoignage de trois auteurs contemporains de cet événement : une lettre de saint Cyrille évêque de Jérusalem, à l'empereur Constance, fils de Constantin le Grand; un passage de la Chronique d'Eusèbe, évêque de Césarée, et un autre où il rappelle les miracles qui ont eu lieu de son temps au tombeau du Sauveur et au Calvaire (Montfaucon, *Pr. ad Euseb. Comm. in Psal.*, c. III, n. 6); et une *Lettre* du pape Eusèbe, rapportée par Gratien, *de Consecrat.* dist 3. Voyez également saint Paulin, *Epist.* XXXI; Tillemont, tome VII, page 5, etc.

qu'elle y fonda sous le nom de *Sainte-Croix de Jérusalem*, où elle se trouve encore aujourd'hui, avec le titre qui avait été placé sur la croix du Sauveur[1].

La plus grande partie de la vraie croix demeura à Jérusalem dans l'église de la *Résurrection* ou du Saint-Sépulcre, qu'on appelle aussi basilique de la Sainte-Croix, et elle fut confiée à la garde de l'évêque Macaire.

Sous le règne d'Héraclius, Cosroès II s'empara de la ville sainte, pilla les églises et emporta la croix du Sauveur.

Après dix ans de revers, Héraclius battit le roi de Perse, délivra les chrétiens emmenés en captivité, et obligea le successeur de Cosroès à rendre la vraie croix, que l'empereur ramena à Jérusalem comme le plus beau trophée de ses victoires. Il la porta lui-même sur ses épaules jusque sur le Calvaire, à travers les rues de Jérusalem, ayant les pieds nus, suivi de ses soldats et d'un peuple immense, qui répandaient des larmes de joie. Ce fut là l'origine de la fête de l'Exaltation de la sainte croix, que l'Église célèbre le 14 septembre. Peu de temps après, la sainte croix fut envoyée à Constantinople à l'archevêque Sergius, et fut reportée à Jérusalem[2].

L'année 1099, lorsque les croisés entrèrent dans la ville sainte, un de leurs premiers soins fut de s'enquérir du bois sacré. Les chrétiens enfermés dans la ville l'avaient dérobé aux regards des musulmans[3]; mais il n'y en avait plus qu'une faible partie, puisque, selon l'expression d'Albert d'Aix, elle n'avait qu'une demi-aune de longueur. Son aspect excita les plus vifs transports parmi les pèlerins. *De cette chose*, dit une vieille chronique, *furent les chrétiens si joyeux comme s'ils eussent vu le corps de Jésus-Christ pendu dessus icelle*[4].

[1] Juste-Lipse, l. *de Cruce;* Bozius, *de Cruce*, lib. I, cap. II. L'inscription est en lettres rouges sur du bois blanchi, mais elle n'est plus entière.

[2] Quam diu autem crux manserit Constantinopoli, et quando et a quo revecta sit Hierosolymam non tradit Cedrenus. (Gretser, lib. I, 171.)

[3] Tunc autem Domino placuit quod inventa est particula una de cruce dominica, quæ ab antiquo tempore in loco secreto occulta, nunc a quodam homine syro revelata fuit, qui cum patre suo eam olim absconderat et conservarat. Quam particulam in modum crucis reformatam, aurea et argentea fabrica velatam, ad dominicum sepulchrum, dehinc ad templum detulerunt. (Guil. Tyr., IX, 765. — Alb. d'Aix, VI, 38.)

[4] Michaud, *Hist. des croisades*, tome I, liv. IV.

Peu après, nous voyons les guerriers chrétiens sortir de Jérusalem ayant à leur tête le patriarche Arnould, qui portait la sainte croix : ce fut ainsi qu'ils marchèrent contre le calife du Caire, qui s'avançait vers Ascalon. Ils la portèrent depuis dans un grand nombre de batailles.

A la désastreuse journée d'Hittin, la sainte croix tomba au pouvoir de Saladin. Elle était portée par l'évêque de Ptolémaïde, qui, blessé mortellement, la laissa à l'évêque de Lydda ; celui-ci fut pris, ainsi que le roi et tous ceux qui la défendaient. Un auteur musulman raconte ainsi ce malheur : « La grande croix fut prise avant le roi, et beaucoup d'*impies* (de chrétiens) se firent tuer autour d'elle. Quand on la tenait levée, les infidèles fléchissaient le genou et inclinaient la tête. Ils disent que c'est le véritable bois où fut attaché le Dieu qu'ils adorent. Ils l'avaient enrichie d'or fin et de pierres brillantes ; ils la portaient les jours de grande solennité, et, lorsque leurs prêtres et leurs évêques la montraient au peuple, tous s'inclinaient avec respect. Ils regardaient comme leur premier devoir de la défendre ; la prise de cette croix leur fut plus douloureuse que la captivité de leur roi ; rien ne put les consoler de cette perte[1].

Lorsque l'évêque de Salisbury visita la ville sainte au nom du roi Richard, Saladin lui montra le bois de la vraie croix[2].

Les historiens arabes racontent que les Francs et les Grecs voulurent racheter la sainte croix, et que Saladin leur répondit que le roi des Géorgiens en avait déjà offert inutilement deux cent mille pièces d'or[3].

Elle ne fut rendue aux chrétiens que trente-deux ans après, à la prise de Damiette.

Déjà plusieurs fragments en avaient été détachés, et depuis ce moment elle a été divisée à l'infini, de sorte qu'on en trouve aujourd'hui des parcelles dans tous les pays du monde.

Indépendamment du fragment qui est à Rome, dont j'ai déjà parlé, et de celui de Constantin, nous voyons dans l'*Histoire de la*

[1] Emad-Eddin., *Bibl. des croisades*, tome IV, page 195.
[2] Gauthier Vinisauf, *Bibl. des crois.*, tome I, page 724.
[3] Boad., *De Vita Salad.*, c. CLXIV.

Norvége, par Torfeus, que le roi Sigurd demanda et obtint, pour prix des services qu'il rendit aux croisés au siége de Sidon avec ses dix mille Norvégiens, un morceau de la vraie croix, qu'à son retour dans sa patrie il déposa dans la ville de Konghell. Valdemar III, roi de Danemark, en obtint aussi un fragment du pape Urbain V, à condition qu'il marcherait à la délivrance des Saints Lieux. Plusieurs autres morceaux nous sont venus en Europe après la prise de Constantinople par les croisés[1]. Celui de Constantin échut à Dandolo, qui en fit présent à la république de Venise. Peu de villes ont autant de reliques que la ville de Venise : il y a dans le trésor de Saint-Marc une croix d'environ huit pouces de haut et un de large, et trois ou quatre autres croix plus petites, toutes faites avec des morceaux de la vraie croix. Philippe-Auguste, roi de France, reçut de Baudouin le morceau qui fut trouvé dans le palais de Bucoléon. Il fut conservé dans la Sainte-Chapelle jusqu'en 1791, puis à Saint-Denis, où il retourna après avoir échappé à un comité de la Convention. A l'hospice des Incurables de Beaugé, il existe un grand fragment de la vraie croix ; il a été rapporté de Terre Sainte et déposé à l'abbaye de Boissière. Pendant le quatorzième siècle, il était renfermé au château d'Angers, puis il fut rendu aux religieux, qui l'ont gardé jusqu'à la Révolution : il a été sauvé alors par les fondateurs de l'hospice des Incurables. Un autre fragment a été enlevé d'une manière assez curieuse, à la prise de Constantinople, par l'abbé Martin Lütz, du monastère de Pâris, dans la Haute-Alsace[2]. A son arrivée à Bâle, l'abbé Martin fut reçu en triomphe. Dans la suite, ce fragment a été partagé entre plusieurs abbayes de l'Alsace[3]. Sainte Rade-

[1] Voyez la relation de Guillaume le Breton-Bouquet, tome XIV. On montrait aussi sur le forum de Constantinople les croix des deux larrons. (Ans. Banduri, *Comment. in Antiquitates Constantinop.*, lib. I, page 489.) On dit que celle du bon larron a été transportée sur la plus haute montagne de l'île de Chypre, où a été fondé le couvent de Sainte-Croix. D'autres assurent qu'à son retour de la Palestine sainte Hélène a laissé dans cette île une parcelle de la vraie croix.

[2] Voyez Gunther, *Histoire de la prise de Constantinople par les Latins*, tome IV, page 1. L'abbé Martin rapporta aussi les ossements de saint Jean-Baptiste et un bras de saint Jacques.

[3] Monast. Parisiens. Lucellen. Chron. Alsat. Caspar Mercklin append. Alsat. ; *Ursprung dess Gotts-hauses Lützel durch Bernard Buchinger, Bruntraut*, 1665, page 96. La cathédrale de Bâle était riche en reliques. A l'époque de la réformation,

gonde, reine de France, envoya chercher des reliques en Orient, et on lui apporta aussi une partie de la sainte croix[1]. L'impératrice Hélène d'Éthiopie envoya une parcelle considérable de la vraie croix au roi Emmanuel de Portugal, l'année 1509 : elle en avait reçu un morceau de Jérusalem, et elle le partagea avec le roi[2]. Une des plus grandes particules de la sainte croix qui existent est celle qui se trouve dans le couvent de *Heiligen Kreuz*, près de Vienne en Autriche. Le duc d'Autriche Léopold VII le reçut de Baudouin, en Palestine, l'an 1182. Cinq ans plus tard, il le donna au couvent de Sattelbach, qui depuis lors fut appelé Sainte-Croix: ce morceau est encore aujourd'hui dans ce couvent. Il a la forme d'une double croix, et, quoiqu'on en ait enlevé quelques parcelles, il a encore neuf pouces de long, trois quarts de pouce de large, et un quart de pouce d'épaisseur. Dans le même couvent, il y a une épine de la sainte couronne. A Vienne, dans le trésor de la chapelle de la cour, il y a plusieurs particules de la vraie croix : il y en a une, entre autres, que Charles-Quint a portée dans toutes ses batailles. Dans le même trésor, il y a un saint clou, plusieurs épines de la sainte couronne, du sang de notre Sauveur, et d'autres reliques de la Passion. Cette partie du précieux sang a été apportée à Mantoue par saint Longin; de là il est venu à Vienne par la femme de Ferdinand II, qui l'avait reçu de son frère Vincent, duc de Mantoue. A la cathédrale de Saint-Étienne, à Vienne, il y a une assez grande parcelle de la sainte croix, une partie du précieux sang, quatre épines de la couronne, un morceau du saint linceul. En Pologne, il y a aussi de notables parties de la sainte croix, notamment à Lublin,

elles furent déposées dans les caveaux de la cathédrale avec tous les vases sacrés; elles n'en sortirent qu'après la révolution de 1831, lorsqu'il fallut partager les biens du canton avec Bâle-Campagne. Pour préserver les reliques de profanation, elles furent données au couvent de Notre-Dame de la Pierre, situé dans le voisinage.

[1] Grégor. Tur. *Hist. Francor.*, IX, 40.

[2] Mittimus ad vos per hunc nostrum oratorem Matthæum crucem unam, factam haud dubie ex frusto ligni in quo Salvator noster Jesus Christus crucifixus fuit Hierosolymis. Id autem sacrosancti ligni frustum ex Hierosolymis ad nos allatum est. Porro ex eodem duas fecimus cruces; earum altera quidem apud nos manet, alteram vero dedimus isti nostro oratori. Lignum nigri coloris est, pendetque ab exiguo argenteo annulo. (*Damiani a Goes Opuscul. histor.* 460.)

dans un couvent de Dominicains, et dans le monastère de Sainte-Croix (in Monte Calvo), diocèse de Sandomir : elle fut donnée par l'empereur grec Basile II à saint Étienne, roi de Hongrie. Éméric, fils de saint Étienne, en fit don à ce couvent l'année 1023, à l'occasion d'une visite qu'il fit à Boleslas I[er]; la longueur de cette particule est d'environ sept pouces. A Cracovie, il y a une partie d'un vrai clou.

La multiplicité des particules de la sainte croix a provoqué les railleries des hérétiques. Calvin a dit, entre autres, que trois cents hommes ne porteraient pas aujourd'hui les morceaux d'une croix qu'un seul homme a pu porter, et Luther assure qu'on bâtirait toute une maison avec les particules de la croix. Si on les avait pris au mot tous les deux, ils eussent été plus embarrassés que nous ne le sommes de prouver l'authenticité de nos reliques. Au reste, ils auraient eu sous les yeux la croix, telle qu'elle a été sur le Calvaire, rougie encore du sang du Fils de Dieu, que leur respect pour elle n'en eût pas été plus grand. C'est toujours l'argument d'Hérode aux mages : « Allez, informez-vous exactement de cet enfant, afin que j'aille aussi moi-même l'adorer : » c'est-à-dire : Montrez-nous la vraie croix, afin que nous puissions la briser comme toutes les autres.

Le catholique vénère le signe de sa rédemption sous quelque forme et sous quelque matière qu'il se présente à lui, et il a une dévotion particulière pour tout ce qui lui rappelle plus vivement la mort que son Dieu a voulu endurer pour lui. De là le désir que nous avons de visiter la Terre Sainte, ou de posséder des objets qui en viennent. L'Église n'a jamais eu à constater l'authenticité de tous les objets qui sont venus de Palestine : elle encourage par des indulgences la dévotion à ce qui a rapport à la mémoire du Sauveur, mais elle a aussi des règles sévères concernant l'authenticité des reliques. Si des voyageurs ont rapporté d'Orient des reliques douteuses, c'est sous leur propre responsabilité, et cela ne détruit nullement notre respect pour les véritables. L'intention évidente de ceux qui multiplient indéfiniment les particules de la sainte croix est de détruire tout sentiment de dévotion pour elles; mais autant vaudrait-il dire : Il y a des évangiles apocryphes, donc il ne faut pas

croire aux évangiles; il y a des religions fausses, donc elles le sont toutes.

Au reste, nous nous prosternons volontiers devant toutes les croix. quelle que soit la matière dont elles sont faites, parce que ce n'est pas la matière que nous vénérons, mais l'Homme-Dieu qui est mort sur la croix; si nous avons une vénération plus grande pour la vraie croix, c'est parce qu'elle nous rappelle plus vivement la Passion de Jésus-Christ et qu'elle a été teinte de son sang.

Quant aux clous qui ont été trouvés avec la vraie croix, il y en a un à Monza, un autre à Rome; deux sont conservés à Paris dans l'église de Notre-Dame, avec la couronne d'épines et une partie considérable de la sainte croix[1]. On lit dans les *Commentaires* de Banduri que Constantin mit plusieurs reliques de la Passion de Jésus-Christ, entre autres une particule de la vraie croix et un des clous, dans la colonne de porphyre du Forum de Constantinople, sur laquelle était la statue en bronze d'Apollon, travail de Phidias, et à laquelle Constantin donna son propre nom[2].

La sainte éponge est conservée à Rome. Avant son crucifiement, on avait voulu donner à notre Sauveur « du vin mêlé avec de la myrrhe; mais il n'en prit point. » (Marc, xv, 23.) Cette boisson était aussi amère que du fiel, et c'est sans doute ce qu'a voulu exprimer saint Matthieu (xxvii, 34). Le Talmud dit qu'on donnait à ceux qu'on conduisait à la mort du vin mêlé d'encens pour les assoupir[3]; la myrrhe, au contraire, donne de la force[4] : il est probable qu'on a

[1] Il en est des clous comme des particules de la croix : Calvin, entre autres, compte quatorze ou quinze *vrais clous*. Au reste, les catholiques eux-mêmes les ont multipliés, mais voici de quelle manière. On limait les vrais clous, et on en faisait d'autres pareils aux premiers, en y mêlant un peu de cette limaille. Plusieurs villes s'estimaient heureuses d'en avoir, sachant fort bien comment ils avaient été faits. On peut voir que le vrai clou de Rome n'a plus de pointe : elle a été limée de la sorte. Saint Charles Borromée, qui, en fait de reliques, était d'une grande sévérité, ne s'est pas fait scrupule de distribuer des clous semblables à celui de Milan, après qu'ils l'avaient touché : ce fut un de ceux-là qu'il donna à Philippe II. (Consulter Grégoire de Tours, liv. I, *De glor. martyrum*. — Théodoret, liv. II, c. xviii., *Hist. eccl.*)

[2] Anselmi Banduri *Comment. in Antiquitates Constantinop.*, lib. II.

[3] Sanhedrin, VI.

[4] Apulée, *Metam.*, l. VIII.

voulu en faire prendre à notre Sauveur dans la crainte que, par faiblesse, il ne succombât trop tôt.

Pendant qu'il était sur la croix, Jésus dit : *J'ai soif*. Un des tourments de ceux qui mouraient sur la croix était une soif ardente, occasionnée par la fièvre. « Comme il y avait là un vase plein de vinaigre, les soldats en emplirent une éponge, et, l'environnant d'hysope, la lui présentèrent à la bouche. » (Jean, xix, 28, 29.) Les soldats romains avaient alternativement du vin et du vinaigre pour leur boisson ordinaire[1] : un des gardes, par pitié, lui tendit une éponge pleine de vinaigre.

Du temps d'Arculfe, la sainte éponge était conservée près de l'église du Saint-Sépulcre, avec le calice qu'on croyait être celui dont s'était servi notre Sauveur, et la sainte lance[2].

M. de Chateaubriand, tout en rapportant les preuves les plus irrécusables en faveur des Saints Lieux, puisées dans les ouvrages des anciens pèlerins, s'exprime ainsi :

« Parmi ces travaux, j'aurais choisi de préférence ceux des voyageurs protestants, à cause de l'esprit du siècle : nous sommes toujours prêts à rejeter aujourd'hui ce que nous croyons sortir d'une source trop religieuse. Malheureusement je n'ai rien trouvé de satisfaisant sur le saint sépulcre dans Pococke, Shaw, Maundrell, Hasselquist et quelques autres[3]. »

Ce n'est pas notre faute si ces messieurs, ainsi que d'autres voyageurs beaucoup plus modernes, ont de la dévotion pour toute autre chose. On sait que *toutes* les communions chrétiennes avaient des représentants sur le théâtre de notre rédemption, excepté les protestants. Depuis peu d'années ils ont envoyé un évêque à Jéru-

[1] Ulpien, xii, 38.

[2] In platea quæ Martirium et Golgotha continuat, exedra est in qua calix Domini (Domini *non habet Ms. Lincoln.*) scriniolo reconditus, per operculi foramen tangi solet et osculari. Qui argenteus calix duas hinc et inde ansulas (habens) sextarii gallici mensuram capit, in quo est et illa spongia dominici potus ministra. Lancea militis inserta habetur in cruce lignea in porticu Martirii, cujus hastile in duas inter cifum partes a tota veneratur civitate. (*De libro Arculfi*, dans le *Recueil de Voyages et de Mémoires*, tome IV, page 797. — Comparez avec ce que j'ai dit du saint Gral, et ci-après.)

[3] *Itinéraire*, tome II, part. IV.

salem : on pourrait croire que ç'a été pour réparer un ancien oubli et s'unir à tous les autres pour vénérer les Saints Lieux; nous verrons que *c'est au contraire pour séduire les catholiques qui les vénèrent.*

En attendant, c'est une véritable satisfaction pour nous de pouvoir dire que nous sommes plus heureux que M. de Chateaubriand nous allons citer des témoignages que l'esprit du siècle récusera difficilement, à moins de récuser en même temps la science et la loyauté.

Voici d'abord un passage de M. le docteur de Schubert, qu'on ne trouvera pas trop long à raison de son intérêt.

« Tandis que nous nous tenions en face de l'église, la conversation s'engagea, entre moi et un ami qui m'avait accompagné, sur les choses tant anciennes que nouvelles qui sont dignes de remarque dans l'église du Saint-Sépulcre, et sur l'emplacement du sépulcre de Jésus-Christ.

« Dans cette partie-ci de la relation de mon voyage, il me paraît nécessaire de m'entendre avec mes lecteurs sur l'importance historique de cette église.

« Une circonstance sur laquelle se fondait principalement le doute qu'il fallût chercher l'emplacement du Golgotha et du saint sépulcre là où la dévotion des chrétiens les vénéra plus tard, était que ces lieux se seraient trouvés dans l'intérieur des murs de la ville; ce qui eût été en contradiction évidente avec l'Écriture, comme avec la disposition et les usages de la capitale des Juifs. Cette difficulté a été levée par les recherches sur la situation et la circonférence des murs de la ville au temps de Jésus-Christ; car, par ces recherches, il a été démontré que le mur d'alors ne se dirigeait pas de la citadelle de David vers l'ouest, comme l'enceinte actuelle, mais de l'angle oriental de la citadelle contre le nord-est, puis du côté du nord, et enfin vers la porte actuelle de Damas[1]. D'après cette ancienne délimitation de la ville, tout cet angle occidental qui paraît à l'o

[1] M. de Schubert renvoie au *plan* qui accompagne son ouvrage; nous renvoyons au nôtre, qui y est parfaitement conforme, et qui est fait d'après un autre auteur protestant, M. le docteur Schultz. Un seul coup d'œil sur le plan fera comprendre toutes ces indications.

comme une adjonction si contraire à la symétrie, et dans lequel se trouvent le couvent latin, la plus grande partie du couvent grec et l'église du Saint-Sépulcre, est en dehors des anciens murs, dont on remarque des restes incontestables près de la porte Judiciaire. Cette partie de la ville actuelle, dans laquelle déjà du temps de Jésus-Christ il y avait des maisons isolées de la nouvelle ville (Bezetha), qui étaient entourées de jardins, fut sans aucun doute, dans la suite, sous le règne de Claude, et par les soins d'Agrippa Ier, entourée d'un mur (qui était la troisième enceinte); ce changement de l'ancien contour de la ville n'eut lieu cependant que près de dix ans après le crucifiement de Jésus-Christ[1].

« Indépendamment de ces preuves purement négatives, qui écartent le doute, il y en a encore d'autres positives, qui constatent l'authenticité du saint sépulcre et du Calvaire.

« L'amour, qui a des yeux si attentifs et si clairvoyants pour découvrir les vestiges du bien-aimé, eut bientôt reconnu et retrouvé l'emplacement du Golgotha, même au milieu des ruines, après la destruction de Jérusalem par Titus. Le petit troupeau intimidé des disciples, comme avec les ailes de la colombe, « qui connaît le chemin de la patrie, » visita maintes fois ce lieu sanctifié, et y célébra le souvenir de la plus grande des victoires.

« L'empereur Adrien, qui avait une intelligence si cultivée (mais la haute culture ne protége point contre le mauvais vouloir envers la simplicité du christianisme), voulant mettre un terme aux pèlerinages que les Nazaréens faisaient au Golgotha, qui appartenait alors à *Ælia Capitolina*, fit bâtir, soixante ans après la destruction de Jérusalem, un temple de Vénus à l'endroit où Jésus avait été crucifié; au-dessus du rocher dans lequel avait été taillé le saint sépulcre s'élevait une statue de Jupiter[2]. Les impuretés du culte de Vénus avaient sans doute éloigné les colombes du désert, habituées à l'air pur du ciel; cependant, cette fois encore, comme cela arrive si souvent, ce fut la haine au lieu de l'amour qui prépara

[1] K. von Raumer, pages 356 et 357, et particulièrement la note 257 de la 2e édition.

[2] Hieron. (*ep. ad. Paulin.* Ed. Vallars. I, 321.) Rufini *Hist. eccles.*, l. 7; M. v. Raumer, page 297.

[illegible] siècles s'étaient à peine écoulés (c'était l'année 326 après Jésus-Christ) lorsque l'impératrice Hélène, faisant son pèlerinage, arrivant à Jérusalem[1] avec des pleins pouvoirs pour exécuter la volonté de son fils, l'empereur Constantin, chercha ces saints lieux pour les consacrer par des temples chrétiens; alors ce furent précisément les restes de ces temples païens qui donnèrent des indices certains pour la direction des fouilles. Lorsque, après avoir enlevé les décombres, on trouva, au pied du rocher de Golgotha, la grotte du saint sépulcre exactement comme l'avaient dépeinte les récits des anciens âges; lorsqu'elle fut purifiée au milieu des chants de triomphe des chrétiens, et consacrée de nouveau comme lieu de dévotion, alors l'architecture chrétienne se montra, pour sa première œuvre, pleine d'une juvénile beauté[2]. »

Ainsi s'exprime M. de Schubert. Un autre protestant, M. le docteur Schultz, après avoir fait les études les plus approfondies sur la topographie et l'histoire de Jérusalem, est amené à cette conclusion : « Si vous vouliez connaître mon sentiment, je dois dire que la tradition sur l'emplacement du saint sépulcre, d'après les circonstances que je viens de développer, me paraît digne de foi, et, comme tout porte du moins à me le faire croire, que l'église du Saint-Sépulcre marque la place qui s'appelait le Golgotha[3]. » Je reviendrai sur les preuves apportées par M. Schultz en parlant de l'enceinte qu'avait Jérusalem du temps de Jésus-Christ.

Il faut lire dans les auteurs contemporains la joie des fidèles en voyant, après tant d'années de souffrances et d'humiliations, un temple si beau dédié à leur Dieu sur la montagne même où Jésus avait expiré dans les ignominies de la croix. Leurs yeux n'étaient pas accoutumés à tant de splendeur : le marbre, les pierres éclatantes, l'or et les colonnades, rien ne fut épargné pour embellir des lieux si chers.

La dédicace de ce temple dura huit jours, et les cantiques qu'on fera entendre sous ses voûtes sacrées n'auront plus de fin.

Quoique l'ancien usage fût de n'élever qu'un seul autel dans une

[1] Théodoret I, 18, Raumer *in der Anm.* 60 a.
[2] G. v. Schubert, *Reise in das Morgenland*, IIe vol., pages 502 et suiv.
[3] *Jérusalem*, page 100.

église, on en érigea trois dans celle du Saint-Sépulcre, l'un au midi, l'autre au nord, et le troisième au couchant. Il y en avait un autre en dehors du monument qui renferme le tombeau de notre Sauveur. Un autre autel en pierre se trouvait dans la partie orientale de l'église, où il avait été placé d'abord par les Juifs [1].

Sainte Hélène fit construire, suivant quelques historiens [2], un grand nombre d'églises en Palestine; Eusèbe n'en nomme que six [3].

Ce fut l'an 614 que l'armée de Cosroës, renforcée par 26,000 Juifs qui ne respiraient que la vengeance, s'empara de Jérusalem : on dit que 90,000 chrétiens perdirent la vie dans cette occasion. L'église du Saint-Sépulcre fut entièrement ravagée, et la vraie croix enlevée, comme nous l'avons dit ailleurs [4].

Cosroës périt de la main de Siroës, son fils, qui fut contraint de rendre la vraie croix et la paix aux chrétiens. L'église du Saint-Sépulcre fut rétablie dans son ancienne magnificence : c'est la même qui fut visitée par l'évêque Arculfe, et dont Adamnanus nous a laissé la description [5].

La réédification de cette église est due au zèle et à l'activité de Modeste, abbé du couvent de Théodose (Deir-Dôffi), en Palestine, qui administra l'Église de Jérusalem pendant la captivité de Zacharie, et qui lui succéda. Modeste alla implorer la charité des fidèles à Ramla, à Tibériade, à Damas et dans tous les lieux voisins. Lorsque saint Jean, patriarche d'Alexandrie, apprit qu'on allait rebâtir l'église du Saint-Sépulcre, il envoya mille ouvriers, des provisions et des sommes considérables à Jérusalem, écrivant à Modeste combien il était peiné de ne pouvoir aller travailler lui-même à la maison de

[1] Beda, *Hist. gentis Anglorum*, lib. V, cap. XVII.

[2] Voir à la fin du volume la liste que nous en a donnée Nicéphore, note E.

[3] Eusebius *in Oratione de laudibus Constantini*.

[4] Hoc anno (614) circa mensem junium, malum nobis accidit perpetuo luctu prosequendum. Cum aliis quippe compluribus Orientis civitatibus, Hierusalem a Persis capta est, multis clericorum, monachorum, sanctimonialium et virginum millibus trucidatis. Incensum etiam dominicum sepulcrum, et celeberrima Dei templa; et, ut verbo dicam, pretiosa omnia destructa. Veneranda crucis ligna, cum sacris vasis innumeris, capiuntur a Persis, et Zacharias Patriarcha captivus abducitur. Atque hæc omnia, non multa anni parte, nec toto mense, sed intra paucos dies contigere. (*Chron. Pascha.*, page 385. — *Theoph. Chron. ad an. V Heraclii.*)

[5] Adamnanus, *De locis sanctis*.

la résurrection du Sauveur[1]. Ce fut dans le temple construit par Modeste que l'empereur Héraclius replaça la vraie croix, l'année 628.

Le calife Omar devint maître de Jérusalem en 637; cependant il permit aux chrétiens l'exercice de leur culte. Ils jouirent de cette faculté pendant près de quatre siècles, et ils ne crurent pas la payer trop cher par les avanies auxquelles ils furent continuellement exposés.

Omar donna aux chrétiens une lettre de franchise par laquelle il leur était accordé toute sécurité pour leurs personnes et leurs propriétés, et notamment pour toutes leurs églises[2].

Sophronius était alors patriarche de la ville sainte. Le calife étant entré dans la ville, alla s'asseoir au milieu du temple de la résurrection, et dit au patriarche : « Je veux prier. » Le patriarche répondit : « Empereur des croyants, prie où tu es. » Mais il dit : « Non. » Et, étant sorti du temple, il fit sa prière à la porte. Puis, s'asseyant, il dit au patriarche : « Si j'eusse prié dans le temple, les musulmans après moi s'en seraient emparés, en disant : Omar a prié là[3]. »

Au commencement du neuvième siècle, nous voyons Aaron-el-Réchid envoyer solennellement à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre; ce que l'on peut considérer comme une véritable donation qu'il lui faisait de cette église.

Peu d'années après, le patriarche Thomas, profitant de la circonstance où les musulmans avaient abandonné la ville sainte, à cause de la famine qui la désolait, refit à neuf la grande coupole, qui menaçait ruine.

Deux fois pendant le dixième siècle les musulmans mirent le feu

[1] Leontius, *apud Baron.*, *ad annum Christi* 614, n. 15, col. 261. — Papebroch., *Vita S. Joannis*, n. 33.

[2] Quum Omar cepisset Hierosolyma, scripsit civibus ejus libellum securitatis, cujus est hoc exemplum : « *In nomine Dei misericordis miseratoris. Ab Omaro, filio Achittabi, populo urbis Æliæ conceditur securitas, tum personarum, tum liberorum, tum uxorum, tum facultatum, tum omnium templorum, ne destruantur, aut otiosa sint.* » Elmacin, cité par Le Quien, *Oriens Christ.*, III, page 278.

[3] Elmacin, l. cit.

à l'église du Saint-Sépulcre : la dernière fois, le patriarche Jean périt dans l'incendie.

Hakem, l'insensé calife, qui se faisait passer pour un dieu, excité par les Juifs, envoya le gouverneur de Ramleh dévaster le Saint-Sépulcre et le Calvaire; le patriarche Oreste fut emmené au Caire et eut les yeux crevés. L'église du Saint-Sépulcre ne fut rebâtie que trente-sept ans après, sous l'empereur grec Constantin IX, surnommé *Monomaque*. Nous avons vu que le premier destructeur de cette église fut mis à mort par son fils; Hakem périt à la suite d'un complot organisé par sa sœur.

Tous les malheurs de la ville sainte ne la rendaient que plus vénérable aux fidèles, et les pèlerins affluaient de toutes les parties de la terre : « Le peuple fidèle était semblable, dit Guillaume de Tyr, à un malade dont les douleurs s'apaisent ou s'augmentent selon que le ciel est serein ou chargé d'orage[1]. »

Enfin les croisés entrèrent à Jérusalem le 15 juillet 1099, et aussitôt Godefroid, suivi de trois serviteurs, se rendit sans armes et les pieds nus au tombeau de notre Sauveur. Les guerriers chrétiens imitèrent bientôt son exemple. « Lorsque l'armée chrétienne fut ainsi réunie autour du saint tombeau, la nuit commençait à tomber. Le silence régnait sur les places publiques et sur les remparts; on n'entendait plus dans la ville sainte que les cantiques de la pénitence, et ces paroles d'Isaïe : *Vous qui aimez Jérusalem, réjouissez-vous avec elle*[2] ! »

Jusque-là les principaux sanctuaires : le Saint-Sépulcre, le Calvaire, la Pierre de l'Onction, la basilique de l'Invention de la sainte Croix, avaient formé des églises ou des chapelles séparées; les croisés les réunirent sous un seul édifice, et lui donnèrent la forme et l'étendue que nous voyons encore aujourd'hui[3].

Un siècle ne s'était pas écoulé que la ville sainte était retombée dans les mains des infidèles. Saladin fit son entrée triomphante à

[1] Guil. de Tyr, liv. I, ch. III.

[2] Michaud. *Hist. des crois.*, tome I, suite du liv. IV.

[3] Sur les changements apportés à l'église du Saint-Sépulcre par les croisés, consultez surtout : *Guill. de Tyr*, liv. VIII; — *La Citez de Jérusalem*; — *Joh. Wirzburg*; — *Quaresmius*.

... (1187), et les chrétiens, au ... leurs larmes le Saint-... de Jérusalem qu'ils ne devaient plus ... dit que les larmes ... *des images*. Les ... les cloches brisées, ... celle du Saint-... la faculté de de-... par les Syriens. « Quel-... conseille à Saladin ... que le tombeau du ... sur le sol de ... pour les chrétiens d'y venir en ... d'épargner ce ... l'église, mais le Cal-... des chrétiens, et que, ... les nations chrétiennes ... Jérusalem. Il ... réserver que ... l'islamisme, se ... aux chrétiens d'y demeu-... Saint-Sépulcre. »

... les sanctuaires il ... des chrétiens, plus mé-... de leur scepti-...

... siècle, les chrétiens ... pendant des ... Jérusalem ... en rele-... le ciel de ... chassés de ... la ville sainte ... (1244) commirent ... dans l'église du Saint-Sépulcre qu'on n'en

... page 2...
... siècle précédent, Baronius, ... — Saint Antonin, *Hist.*, IIe part., tit. XVI.

avait vu aux plus mauvais jours marqués par la colère de Dieu[1].

Cependant l'église elle-même, dans son ensemble, échappa à la destruction; mais quelques parties furent grandement endommagées. Elle fut convenablement restaurée dans les siècles suivants, jusqu'à ce que le duc Philippe de Bourgogne obtint du sultan la permission de la renouveler entièrement dans la dernière moitié du quinzième siècle[2]. Au commencement du dix-septième, elle fut restaurée par les deux patriarches Sophronius et Théophane[3]. L'année 1664, le patriarche Nectaire orna l'abside du Saint-Sépulcre et rebâtit le couvent grec[4].

La restauration qui se fit l'année 1719 mérite une attention particulière, parce que c'est la dernière qui a été faite jusqu'à l'incendie de 1808. Il importe de constater quel était l'état des choses à Jérusalem avant cette malheureuse époque.

La grande coupole de l'église du Saint-Sépulcre menaçait ruine; le comte de Toulouse, sachant que Louis XIV avait eu l'intention de la reconstruire, se chargea d'exécuter ses volontés. Le marquis de Bonnac, ambassadeur de France à Constantinople, reçut l'ordre de solliciter un firman de la Porte; il l'obtint à la condition qu'on délivrerait cent cinquante prisonniers musulmans : le grand vizir en avait demandé cinq cents. F. Marcel Ladoire, vicaire de Terre Sainte, se rendit à Jérusalem pour surveiller les travaux : c'est à la relation qu'il en a publiée que j'emprunte ce que je vais rapporter.

Le hatti-scherif du sultan porte en substance ce qui suit :

« Le marquis de Bonnac ayant fait un mémoire qui représente

[1] Guillaume de Nangis dit que la Terre Sainte fut envahie *par une manière de gens qu'on appelle Gressains*. Alors, continue-t-il, fu la prophecie David accomplie qui dist : Une gens viendront en ton héritage, ton temple gasteront de sang et de vilaines ordures, tes gens occiront et abandonneront aulx oiseaulx et aulx bestes, le sang espandront autour Jerusalem en si grant abondance comme une riviere. (Voir les *Gestes de saint Louis* et l'*Hist.* de Matthieu Pâris.)

[2] ... Qui quidem consensu soldani renovavit ecclesiam Sancti Sepulcri, et annuatim magnam gazam isti patriarchæ (Jacobo) transmisit. (Le Quien, *Oriens Christ.*, III, 516.)

[3] Sancti Sepulcri templum instaurandum suscepit (Sophronius V); Theophanes vero, successor ipsius, absolvit anno 1608. (Le Quien, *Oriens Christ.*, III, 517.)

[4] Le Quien, III, 521.

que la grande voûte de l'église du Camame (du Saint-Sépulcre) et quelques autres endroits menacent ruine depuis longtemps, que les ordres impériaux pour les réparer ont déjà été accordés sans avoir reçu leur exécution, et nous ayant demandé mon impérial commandement pour rebâtir ladite grande voûte et les autres lieux appartenant aux religieux francs, suivant que la loi le permet; ayant trouvé inscrit dans les registres des archives de mon sublime et impérial conseil qu'il aurait été expédié un ordre suprême du temps du vizirat de Mustapha-pacha, fils de Cupruli, l'an 1102, pour qu'on n'empêchât pas qu'en conformité des inquisitions et informations faites, on fit réparer les endroits qui menaçaient ruine du Camame sans rien faire de plus, ni sans rien innover, ni changer de plus qu'il n'y avait dans le commencement; et ayant aussi trouvé inscrit qu'en [illegible], qu'en 1109, qu'en 1125, on aurait derechef expédié des ordres impériaux pour qu'on n'empêchât pas la [illegible] de la voûte et autres lieux *appartenants en propre aux religieux francs*, et ayant demandé là-dessus la sentence de la [illegible], le mufti Abdoullah, a donné sa sentence [illegible] laquelle il dit que, suivant la loi, on ne peut l'empêcher; et le [illegible] des savants Ahmed Mollah, kadi de Romélie, ayant [illegible] du consentement de tous les savants, gens [illegible] *permission a été accordée pour réparer ladite voûte et autres [illegible] en propre aux religieux latins, francs, etc.*[1] »

[illegible] les Latins ont été autorisés à réparer le monument du Saint-Sépulcre, la grande coupole et le monastère des Franciscains.

[illegible] les Arméniens purent aussi réparer l'église de Saint-[illegible] qui est au-dessous, appartenant aux religieux [illegible] qui est hors de l'église, qui a été cédé an[illegible] et l'église de Saint-Jacques qui est à côté.

[illegible] ans auparavant, en 1686, à la suite du fir[illegible] XIV, les Franciscains avaient voulu réparer [illegible] faisaient venir par Jaffa à Jérusalem le [illegible] nécessaires, on excita tellement le fanatisme des

1. [illegible] se trouve à la fin de l'ouvrage de Ladoire.

habitants qu'ils tuèrent huit hommes, quatre-vingts paires de bœufs qui servaient à transporter ces matériaux; et deux religieux furent tellement maltraités, qu'ils en souffrirent toute leur vie.

Cette fois-ci, il leur serait arrivé pire encore si le pacha de Damas n'était venu camper sur le mont Sion avec un corps de troupe; car trois cents Maugrabins furieux assiégèrent le couvent dans l'intention de massacrer tous les religieux. Le gouverneur de Jérusalem vint au secours du couvent, tua quelques-uns des assiégeants, en blessa un grand nombre et fit plusieurs prisonniers. Le lendemain il fit encore couper la tête à plusieurs d'entre eux, le pacha de Damas en fit autant, et l'ordre fut rétabli. Le mufti et le cadi, qui avaient eu une grande part à cette émeute, furent exilés. Pendant tout le temps que durèrent les travaux, le pacha de Damas laissa trois cents hommes à Jérusalem aux frais du couvent.

Les religieux eurent à supporter des dépenses énormes. Ils furent obligés de donner soixante et dix bourses (35,000 écus) aux quatre inspecteurs envoyés de Constantinople par le grand vizir, parce que, selon, la remarque de Ladoire, *l'argent est un grand humanisant de ce païs du Levant, aussi bien que dans le nôtre;* ils eurent à défrayer leur suite nombreuse. Ils firent venir trente-cinq maîtres ouvriers de Constantinople; d'autres vinrent de Damas. Le nombre des ouvriers fut de cinq cents, plus cinquante chameliers armés et accompagnés de soldats qui surveillaient le transport des pièces de bois qu'on faisait venir de Jaffa.

Les inspecteurs de Constantinople étaient arrivés à Jérusalem le 25 mai 1719; le hatti-scherif fut lu le 1er juin, la pose de la première pierre se fit le 25 juillet, le monument du Saint-Sépulcre fut achevé le 16 septembre, et la grande coupole le 13 décembre de la même année.

Les Grecs, autorisés à démolir deux étages et demi du grand clocher qui leur appartient, parce qu'ils menaçaient de s'écrouler, ne voulurent pas faire cette dépense, et cédèrent leurs droits aux Franciscains, qui se chargèrent de cette démolition à condition que les pierres leur appartiendraient. Lorsque les pierres furent descendues aux frais des Franciscains, les Grecs en volèrent la moitié, plus une bonne partie de celles qui étaient venues de Jaffa.

Ladoire donne une description minutieuse de l'église du Saint-Sépulcre telle qu'elle était alors. On conçoit que dans de pareilles circonstances on n'avait pu lui rendre son ancienne splendeur : on l'avait empêchée momentanément de tomber en ruine; mais elle était demeurée dans les mêmes conditions d'humiliation et de dépérissement. Cependant il en est ressorti une fois de plus ce fait incontestable, que le Saint-Sépulcre, le monument qui le recouvre et la grande coupole appartiennent aux Latins.

Que l'on compare maintenant ce que je viens de dire, en m'appuyant sur des documents incontestables, avec les firmans rendus en 1852 et 1853, aux sollicitations du prince Menschikoff[1], on pourra se convaincre de la fausseté de chacune de leurs allégations.

Déjà à la fin du dernier siècle, plusieurs parties de l'église du Saint-Sépulcre étaient tellement endommagées, qu'on craignait de la voir s'affaisser. Il en sera toujours ainsi, aussi longtemps qu'elle ne pourra être rebâtie que partiellement : chaque communion répare aussi bien que mal le coin dont elle dispose quand il se présente un moment favorable, et s'inquiète peu du reste de l'édifice qui appartient à ses voisins. De la sorte, on y emploie dix fois plus d'argent, et il y a continuellement des parties caduques qui nuisent à tout l'édifice.

Lors de l'expédition française en Égypte, les Turcs de Jérusalem eurent peur, et les fortes têtes crurent naturellement que cette expédition avait été concertée avec les Franciscains de Terre Sainte, et que leurs couvents, approvisionnés de canons et de munitions, allaient tout à coup démasquer leurs batteries. C'est comme chez nous le premier jour d'une révolution : il n'y a pas de séminaire, d'église, d'évêché, et même de couvent de femmes, qui ne soit un arsenal ennemi qu'il faut saccager et détruire. Les Turcs se précipitèrent sur le couvent de Saint-Sauveur; et les religieux, au lieu de se défendre, se sauvèrent dans l'église du Saint-Sépulcre. Ils y furent poursuivis, et, sur leur refus d'ouvrir les portes, on allait faire venir des canons, s'il ne se fût trouvé un derviche qui harangua ces furibonds d'un lieu élevé, et leur fit comprendre que

[1] Voyez note F.

les moines étaient innocents. Je doute que ce derviche eût obtenu le même succès dans une capitale d'Europe.

Je suis arrivé à un des plus funestes moments de l'histoire de l'église du Saint-Sépulcre, c'est-à-dire, à l'incendie de l'année 1808.

J'ai retrouvé dans le couvent de Saint-Jean, aux environs de Jérusalem, le P. Trifone Lopez, qui est en Palestine depuis quarante-quatre ans; il a été témoin de l'incendie, et il m'en a raconté plusieurs circonstances. Pendant son récit, de grosses larmes se voyaient sur le bord de ses paupières.

Le R. P. de Géramb ayant publié une relation complète de ce malheureux événement faite par un témoin oculaire, je n'en citerai que ce peu de mots :

« Le feu a commencé pendant la nuit du 11 au 12 octobre 1808, dans la chapelle des Arméniens, sur une des galeries de l'église. Le sacristain des PP. Franciscains, chargé du soin des lampes pendant la nuit, s'en aperçut le premier et appela au secours. Mais le feu avait déjà fait de tels progrès, il trouvait tant d'aliments, et les moyens de le combattre étaient si imparfaits, qu'il fallut dès le commencement renoncer à l'espoir de sauver un édifice pour lequel nous aurions exposé cent fois notre vie. Au bout de deux heures, le dôme s'écroula au-dessus du saint sépulcre, entraînant les galeries, une partie des murs, et écrasant les colonnes et les chapelles qui l'entouraient. On ne devint maître de l'incendie que longtemps après; personne n'a péri [1]. Voici ce qui a été sauvé : presque toute la façade, telle qu'on la voit aujourd'hui; la pierre de l'Onction, le Saint-Sépulcre : on a retrouvé dans cette chapelle jusqu'à un tableau peint sur toile; la chapelle de l'Ange est demeurée presque intacte; celle de Sainte-Marie-Magdeleine, la sacristie et le couvent des Franciscains. L'incendie ne s'est étendu que sur la moitié du Calvaire; le lieu du crucifiement et le petit oratoire de Notre-Dame des Douleurs ont été épargnés, ainsi que les deux chapelles souterraines de sainte Hélène, de l'Invention de la sainte Croix, celles de l'Impropère et de la Division des vêtements [2]. »



[1] On m'a assuré qu'un religieux arménien est resté dans les flammes.
[2] *Pèlerinage*, tome I, lettre XVI°.

... attribué à la malveillance, et on ... Ce qui est certain, c'est qu'a- ... n'avaient aucun droit dans l'église ... n'avaient qu'une chapelle qui me- ... depuis longtemps l'autorisation ... que la Porte leur avait constam- ... gagné à cet incendie, et que le ... d'où il s'est communiqué à tout ... rejettent l'odieux de ce crime sur ...

... comment en parle un écrivain conscien- ... Le 12 octobre 1808, *le feu est* ... grande coupole du Saint-Sépulcre. ... de Terre Sainte étaient fort réduites ... entreprendre la reconstruc- ... faire valoir à la co- ... On sait ... par ces ... à la grande admi- ... sur- ... du feu ... par le ... tombeau ... »

... à cet incendie. Les Pères ... ne purent relever l'église du ... toutes les règles de ... restaurer l'antique ... jamais appartenu. L'am- ... contrairement aux tra- ... cette même cause des ... et ne sut pas ... des ... que M. de Latour-Mau- ... Les ruines fumantes de ... furent abandonnées à un

maçon grec de Constantinople, nommé Koméano Kalfa, qui les profana par des restaurations de mauvais goût, et détruisit ce qui avait été respecté par les flammes, entre autres la petite coupole du Saint-Sépulcre, afin de pouvoir y mettre des inscriptions grecques comme sceau du prétendu droit de propriété de ses coreligionnaires. Ce fut alors aussi que les Grecs brisèrent les tombeaux de Godefroid de Bouillon et de ses successeurs, et se couvrirent d'une honte dont ils ne pourront jamais se laver.

Les arrogantes prétentions des Grecs allèrent si loin que lorsque nos religieux, à la suite du firman obtenu par M. de Latour-Maubourg, voulurent replacer la croix de Terre Sainte aux lieux où elle était avant l'incendie, et dans des sanctuaires qui leur avaient toujours appartenu, ils s'y opposèrent formellement, en déclarant que maintenant ces sanctuaires sont devenus leur propriété[1].

Sans qu'on veuille insister sur cette odieuse accusation d'incendiaires, qui ne repose que sur des suppositions, il est facile de voir cependant que ce qui s'est passé alors est tellement empreint d'injustice et de vandalisme qu'il mérite et qu'il obtiendra une juste réparation. L'église actuelle, rebâtie sur les fondements de l'ancienne, est loin de l'égaler en beauté; mais peu importe le travail des hommes : ce que nous venons chercher, c'est le souvenir de celui qui remplit le monde de son nom, et qui, pour expier des fautes dont il était innocent, s'est livré lui-même entre les mains des bourreaux. C'est ici le lieu de son supplice : entrons avec un saint recueillement.

Tout ce qui a été épargné par l'incendie est évidemment de style byzantin, notamment les deux portes d'entrée. Celle de droite est murée aujourd'hui.

Nous nous rendrons d'abord dans la partie septentrionale de l'édifice, dans la chapelle catholique, où nous allons commencer notre pieux pèlerinage[2]. Tous les jours, après complies, les Pères de Terre Sainte font une procession solennelle aux différents sanctuaires dans l'ordre suivant.

[1] Scholz, 213.
[2] Consultez le plan de l'église du Saint-Sépulcre.

La chapelle de la Sainte Vierge, dite de l'*Apparition*, est la petite église des Franciscains où ils font leurs offices; le maître autel est appelé de l'*Apparition*, parce qu'on croit que ce fut là que Notre-Seigneur apparut à la sainte Vierge après sa résurrection[1].

Le petit autel collatéral de droite s'appelle *de la Sainte-Croix*, parce qu'on y conservait une partie considérable de la croix de notre Sauveur : cette partie-là a été perdue pendant les temps de persécution. Plus tard, lorsque le Père Boniface, préfet du mont Sion, en eut trouvé une autre parcelle qui avait été déposée dans le saint sépulcre par sainte Hélène, elle fut aussi conservée en ce lieu[2]. Mais, l'année 1537, les Pères de Terre Sainte ayant été incarcérés par Soliman, les Arméniens gérèrent leurs affaires, s'emparèrent de cette précieuse relique et l'envoyèrent en Arménie.

Le petit autel qui est à gauche de l'autel principal renferme la *colonne de la flagellation* dont nous avons parlé ailleurs. Ce n'est qu'un fragment de colonne assez petit; il a longtemps été gardé dans la maison de Caïphe sur le mont Sion. Le Père Boniface en a envoyé des fragments à Paul IV, à Philippe II, roi d'Espagne, à la république de Venise et à Raguse. Celui de Venise est encore à Saint-Marc[3].

[1] Voici comme sainte Thérèse parle d'une vision qu'elle avait eue : « Il lui plut aussi (à Notre-Seigneur) de me révéler : Que dès le premier instant de sa résurrection, il s'était montré à sa sainte Mère, qui, sans cette visite, n'aurait pas tardé à succomber à son martyre; que la douleur avait tellement transpercé son âme, qu'elle avait eu besoin de temps pour revenir à elle avant de pouvoir goûter une telle joie: enfin qu'il était resté longtemps auprès d'elle, parce que cela avait été nécessaire. » (*Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, chapitre additionnel.)

[2] Consultez la note G.

[3] Voici la description qu'en donne Fabri : « Olim fuit hæc columna sacra integra translata a domo Pilati ad montem Syon. Unde Jeronymus dicit de Paula : Ostendebatur illi scl. S. Paulæ in monte Syon columna, ecclesiæ porticum sustinens, infecta cruore Domini, ad quam vinctus ducitur flagellandus Jesus. Post destructionem autem ecclesiæ antiquæ Syon alia fuit ad illum locum delata. Tertia est Romæ ad sanctam Praxedem. Quarta in Lugduno ad sanctum Hircanum Justum, et in aliis mundi partibus reperiuntur etiam in ecclesiis partes de ea. Porro pars illa, quæ hic in hoc loco est, habet unum palmum et tres transversos digitos in spisso, et est alta quatuor palmis, et est porphyrei coloris, maculis sanguineis respersa. Quod vel ex natura lapidis

De là la procession se dirige vers la *Prison de Notre-Seigneur*, en passant par la nef appelée les *Sept arceaux de la Vierge*. La prison de Notre-Seigneur est une petite chapelle obscure, bâtie sur le lieu où l'on croit que Jésus a été retenu pendant qu'on faisait sur le Calvaire les apprêts de son supplice. Assurément on ne saurait prouver historiquement qu'il y ait eu là une prison, ce qui n'est même pas probable, où que Jésus ait été gardé précisément là[1]. Les fidèles ont gardé le souvenir des principales scènes de la Passion, ils se le transmettent d'âge en âge : cela suffit aux pèlerins. On peut dire de la plupart de ceux qui viennent ici avec une équerre dans la main qu'ils ont peu d'amour dans le cœur. Tout est saint autour du Calvaire. Peu importe le lieu que nous couvrons de nos lèvres : nous sommes sûrs qu'il est empreint des souffrances de Jésus-Christ.

Autrefois cette chapelle appartenait aux Géorgiens; aujourd'hui elle est aux Grecs.

Entre la prison de Notre Sauveur et la chapelle de saint Longin, il y a quelques places dont la superstition s'est emparée pour des pratiques dont ceux-là seuls sont responsables qui les conseillent ou qui ont la crédulité de s'y soumettre. Le Père Nau en parle de cette manière : « A l'entrée de cette chapelle de la prison de notre Sauveur, il y a un autel soutenu vers cette entrée par deux petites colonnes de pierre dure, fort proches l'une de l'autre, entre lesquelles mille gens idiots s'efforcent de passer. Ils ont cette sotte persuasion, que quand on le fait, c'est un signe infaillible qu'on est né de légitime mariage, et qu'il est impossible à ceux qui ne le sont pas d'en venir à bout. On voit de même dans une de ces pierres de marbre dont le dehors du saint sépulcre est revêtu près de la chapelle des Coptes, du côté du septentrion; on voit, dis-je, dans une de ces pierres, quatre ou cinq petits trous, où quelques uns de ces pauvres trompés vont les yeux fermés, et, s'ils les fourrent d'abord en ces

vel ex miraculo, quod sancti Hieronymus et Beda videntur sentire. » (*Evagatorium*, vol. I, édit. Hassler, page 287.)

[1] Voici comment en parle Quaresmius : Fateor quæ in partibus istis communi traditione asseruntur de Christi carcere me non invenisse... apud probatum aliquem antiquum scriptorem; non tamen neganda, quia non omnia scripta sunt; et ex aliquibus probabilia redduntur. (Tome II, 595.)

trous, ils prennent cela pour une marque certaine qu'ils sont du nombre des prédestinés[1]. »

Sur la montagne des Oliviers, il y avait aussi deux colonnes entre lesquelles on passait pour s'assurer si on était en état de grâce, etc. Pour peu qu'on soit initié dans l'histoire des aberrations humaines, on est tout aussi peu étonné de voir s'introduire de ces pratiques superstitieuses dans les lieux les plus saints, qu'on ne l'est de voir des auteurs, ennemis de l'Église, lui reprocher des actes qu'elle condamne, et relever avec complaisance de pareilles puérilités, en s'imaginant que par là ils détruisent l'authenticité de nos sanctuaires.

A une petite distance au sud de la prison de notre Sauveur, est la chapelle dite de *Saint-Longin*, et aussi du *Titre de la croix*. On croit que Longin était le soldat qui a percé de sa lance le côté de notre Sauveur; mais qu'ayant vu les prodiges qui se sont opérés à la mort de Jésus, touché de la grâce, il est venu pleurer sa faute en ce lieu, et plus tard s'est retiré en Cappadoce, où il a souffert le martyre[2]. Les Latins ne reconnaissent point l'authenticité de ce sanctuaire, qui appartient aux Grecs. La sainte lance est aujourd'hui à Rome.

Le titre de la croix a été conservé quelque temps dans cette chapelle, comme le racontent d'anciens pèlerins. Voyez note H.

A douze pas au delà est la chapelle de la *Division des vêtements*. On lit dans l'Évangile de saint Jean : « Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et en firent quatre parts, une pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique. Or la tunique était sans couture, et d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas. Ils se dirent donc les uns aux autres : Ne la coupons point, mais tirons au sort à qui elle appartiendra; afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort. Et les soldats firent ainsi. » (Jean, xix,, 23, 24.)

Les suppliciés étaient entièrement dépouillés de leurs vêtements, que se partageaient les bourreaux et les soldats. Ces dépouilles,

[1] Nau, 193.

[2] On lit dans le *Martyrol. rom.*, 15 mars : Cæsareæ in Cappadocia, passio S. Longini, militis, qui latus Domini lancea perforasse perhibetur. (*Evang. Nicod.* — *Valmer*, tome X, *tract.* 48.)

spolia sontium, ne furent défendues aux soldats que par l'empereur Adrien[1].

L'habillement chez les Hébreux était composé de plusieurs pièces : ils portaient un *manteau* (simla), une *tunique* (chetoneth), souvent par-dessous une espèce de *chemise* (sadin) et un *caleçon* (michrasim). C'est encore le costume de la plupart des Orientaux. On vénère aujourd'hui à Trèves et à Argenteuil une robe et une tunique qui sont probablement le *sadin* et la *chetoneth*, ou peut-être une *tunique supérieure* appelée *metl;* ce qui est moins probable cependant, car le *metl* n'était qu'à l'usage du grand prêtre et des personnes riches[2].

La sainte tunique a été trouvée à Zafad (Jaffa) l'année 590. Elle était dans un coffre de marbre, et fut transportée à Jérusalem par Grégoire d'Antioche, Thomas de Jérusalem, Jean de Constantinople, et plusieurs autres évêques et une foule de monde, qui allèrent la chercher processionnellement et la déposèrent près de la vraie croix[3].

Nous avons vu de nos jours des choses bien extraordinaires à l'occasion de l'exposition de la sainte tunique. Je ne veux pas parler des guérisons ou autres faits de ce genre qui ont eu lieu à Trèves : c'est à l'Église à les apprécier. Mais ce que tout le monde sait, c'est que dans notre siècle d'apathie et d'incrédulité *des millions d'hommes* ont fait le pèlerinage de Trèves; que des *millions d'autres* s'en sont émus; qu'il s'en est suivi une nouvelle hérésie qui annonçait la mort certaine de la vieille superstition catholique; qu'aujourd'hui cette

[1] Ulpien, liv. VI.

[2] Voyez Braun, *De vestitu sacerdotum hebræorum;* et, pour les reliques de Trèves et d'Argenteuil : Marx, *Histoire de la robe de Jésus-Christ conservée dans la cathédrale de Trèves*, et Guérin, *La sainte Tunique, recherches sur cette relique et sur le pèlerinage d'Argenteuil.*

[3] Tunica D. N. J. C., quæ eidem in Passione sublata est, et a militibus qui eum custodiebant est sortita, inventa est prodente Simone, filio Jacobi, qui per duas hebdomadas multis cruciatibus affectus, tandem profitetur ipsam tunicam in civitate Zafad (Joppe) procul a Hierosolyma in arca marmorea positam esse. Quam Gregorius Antiochenus, et Thomas Hierosolymorum, et Joannes Constantinopolitanus episcopi, cum aliis multis episcopis, triduanum facientes jejunium, exinde condigne cum arca marmorea, levi effecta quasi ex ligno fuisset, ordine pedestri Hierosolymam cum devotione sanctissima perduxerunt, eamque in loco ubi crux Domini adoratur cum triumpho posuerunt. (*Fredegar. in Chron. sive Append. ad Gregor. Tur. Hist.*, n° 11, col. 600. — Apud *Le Quien, Or. Christ.*, III, page 243)

hérésie est presque aussi oubliée que celles de Montan et de Carpocras, et qu'à la prochaine exposition de la sainte tunique les catholiques iront à Trèves comme auparavant. L'hérésie de Ronge a eu cet avantage que, dans un laps de temps infiniment court, elle nous a montré toutes les phases que les hérésies ne parcourent d'ordinaire qu'en un grand nombre d'années. Un mauvais prêtre veut faire parler de lui, il donne du scandale, il est fait dieu par tous les ennemis de l'Église catholique, il va de triomphe en triomphe; mais tout à coup il tombe dans l'oubli; et l'Église continue sa course. Une chose bien digne de remarque, c'est que les protestants, qui méprisaient si fort la tunique de notre Sauveur, ont eu de la dévotion pour des reliques de Ronge : Ronge ayant prêché à Francfort, le peuple s'est jeté sur l'estrade que *le prophète* avait touchée de ses pieds, et on s'en est partagé les morceaux comme *de saintes reliques*.

Un peu plus loin, on trouve l'escalier par lequel on descend dans la *chapelle de Sainte-Hélène;* il a vingt-huit marches. C'est ici que la sainte impératrice se tenait en prière pendant qu'elle faisait chercher la croix de notre Sauveur. Cette chapelle, qui appartient aux Arméniens et aux Grecs, porte le caractère évident de la première architecture chrétienne; elle forme un carré à peu près régulier, dont un des côtés peut avoir quinze mètres. En descendant treize marches vers l'orient dans l'angle sud-est de la chapelle de Sainte-Hélène, on parvient dans la grotte profonde où la sainte croix a été enfouie pendant trois siècles[1], et où elle fut trouvée au milieu des acclamations de joie. Elle porte le nom de chapelle de l'Invention de la sainte croix. Elle appartient aux catholiques; j'ai pu y célébrer la sainte messe.

Le fond de la chapelle est de vingt et un pieds plus bas que le pavé de l'église du Saint-Sépulcre.

Les marches inférieures de l'escalier et une partie des parois sont de roc vif.

[1] Il était ordonné aux Juifs d'ensevelir avec le supplicié l'instrument de sa mort « *Lapis quo quis lapidatur*, LIGNUM IN QUO SUSPENDITUR, *gladius quo decollatur, et sudarium quo strangulatur, simul cum eo* (vel prope eum) *sepelitur.* » (Sanhedr. fol. 45,2.)

C'est dans cette partie orientale de l'église du Saint-Sépulcre qu'on a élevé primitivement la *Basilique de Constantin;* la rotonde bâtie sur le saint sépulcre même s'appelait l'*Abside*.

Un jeune prince qui a édifié la ville sainte pendant son pèlerinage, l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche, n'ayant trouvé dans un lieu si vénérable qu'un autel et une croix en bois, a pris la résolution d'y faire placer un autel en marbre, sur lequel s'élèvera une croix tenue par sainte Hélène. La statue de la sainte impératrice sera en bronze. Le prince possède une parcelle de la vraie croix, qui lui a été donnée par l'évêque de Raguse. Cette sainte relique, entourée de diamants, sera remise aux gardiens du saint sépulcre, pour être enchâssée dans la croix tenue par sainte Hélène et exposée à la vénération des fidèles les jours de grande solennité.

Le jeune archiduc a aussi prié les Pères Franciscains de lui donner tout ce qui ornait les autels des principaux sanctuaires où il a entendu la sainte messe, et il a emporté, comme de précieux souvenirs de la Terre Sainte, et pour sa chapelle particulière, les crucifix, les nappes, les cierges et les chandeliers, et il les a remplacés par d'autres, qu'il a fait bénir par le saint Père, et qui resteront dans ces sanctuaires comme des témoignages de sa piété et de sa munificence.

Quand on est sorti de ces deux chapelles souterraines, on voit immédiatement sur la gauche celle de la *Colonne d'Impropère* (Columna improperiorum)[1]. Sur l'autel de cette petite chapelle, il y a un tronçon de la colonne de marbre gris qui se trouvait au prétoire, et sur laquelle notre Sauveur était assis quand il fut abreuvé d'injures par les soldats de Pilate : « Les soldats du gouverneur, prenant Jésus dans le prétoire, assemblèrent autour de lui toute la cohorte. Et, le dépouillant de ses habits, ils le couvrirent d'un manteau de pourpre; et, entrelaçant une couronne d'épines, ils la placèrent sur sa tête, et mirent un roseau dans sa main droite; et,

[1] Hac insignitur appellatione, non quod ibi improperia passus sit Christus Dominus, sed quia ad hanc capellam delata fuit, et adhuc ibi asservatur, columna quædam vel ex domo Pilati, vel ex altera illi proxima, supra quam... fuit ab impiis opprobriis saturatus, consputus, colaphis cæsus, illusus, spinis coronatus. (Quaresmius, II, 431.)

fléchissant le genou devant lui, ils le raillaient, disant : Salut, roi des Juifs. » (Matth., XXVII[1].)

Cette colonne appartient aux Grecs ; autrefois elle appartenait aux Abyssins.

Montons maintenant sur le Calvaire. On y arrive par plusieurs escaliers qui ont de douze à dix-huit marches[2]. On se trouve alors sur une plate-forme d'environ quarante-six pieds carrés ; elle est divisée en deux parties. La chapelle méridionale, construite sur le lieu où notre Sauveur a été cloué sur la croix, s'appelle *chapelle*

[1] Philon raconte une scène du même genre qui a eu lieu à Alexandrie, en dérision d'un prince de la famille d'Hérode, neveu de cet Hérode Antipas qui a été témoin de celle ci. Agrippa passait par Alexandrie en revenant de Rome, où il avait été fait roi de la Judée par Caligula, et il allait se montrer à son peuple. Aussitôt que l'on sut son arrivée et le but de son voyage, en haine de ce Juif qui prenait le titre de roi, les habitants de la ville se rassemblèrent tumultueusement, prirent un idiot nommé Carabas, jouet habituel de la populace, le firent asseoir sur un siége un peu élevé, lui attachèrent sur les épaules une natte grossière en guise de manteau de pourpre, lui placèrent sur la tête une couronne faite avec une feuille de papyrus, et, au lieu de sceptre, lui mirent un roseau dans les mains ; une foule d'enfants l'entourèrent, armés de longues baguettes, et représentant ses gardes. (Philon, *contre Flaccus*, 1re part.)

[2] C'est là ce qui reste de hauteur au Calvaire après toutes les transformations qu'a subies le sol qui l'environne : 16 pieds au-dessus du niveau du tombeau de notre Sauveur. On peut encore voir aujourd'hui que l'église du Saint-Sépulcre repose sur un roc qui probablement était à pic au nord et à l'est ; du côté du sud, sa hauteur se trouve masquée par les ruines de l'hôpital de Saint-Jean, qui sont comblées de débris jusqu'à la hauteur du premier étage, où se trouve un jardin d'où l'œil plonge dans la rue comme dans un fossé. Dans l'église même du Saint-Sépulcre, la plus grande différence de niveau entre le haut du Calvaire et la chapelle de l'Invention de la Sainte-Croix n'est que d'environ trente-sept pieds.

Au reste, dans l'Écriture, il n'est fait mention nulle part de la *montagne* du Calvaire ; il est toujours dit le *lieu du Calvaire* (Calvariæ locus) : c'est une petite élévation, ou simplement un rocher.

Le Calvaire a aussi été appelé *Venerarium*, à cause de la statue de Vénus que les païens y avaient placée ; de là ce passage de saint Ambroise : *Dominus secundum cœli tractum in Venerario passus est, qui erat locus in parte aquilonis.* (In psalmum XLVII.)

Cette circonstance de la statue de Vénus placée sur le Calvaire, où les femmes, en pleurant, venaient, comme autrefois dans le temple, exercer le culte abominable qu'elles rendaient à Adonis, est un nouvel accomplissement de cette prophétie d'Ézéchiel : « Et il me conduisit à l'entrée de la porte de la maison de Jéhovah, et je vis des femmes assises en ce lieu qui pleuraient Adonis. » (Ézéch., VIII, 14.)

du Crucifiement; l'autre est celle de la *Plantation de la Croix.*

Et Jésus, portant sa croix, alla au lieu appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha, où ils le crucifièrent. (Jean, XIX, 18[1].)

C'est donc ICI que s'est consommée l'œuvre de la rédemption! Si, le jour plus particulièrement destiné à nous rappeler la mort de Jésus-Christ, nous ne pouvons lire sans une émotion profonde ces paroles de l'Évangéliste : « Et Jésus, poussant un grand cri, dit : Mon Père, je remets mon âme entre vos mains; et, disant ces paroles, IL EXPIRA » (Luc, XXIII, 46), qu'on se figure ce qu'on éprouve quand on se trouve au lieu même où ce cri a été entendu, où la terre a tremblé, où les morts sont sortis du tombeau, où la nature entière a pris le deuil pour l'Homme-Dieu expirant sur la croix!

La mort de Jésus-Christ, c'est le crime de l'humanité. Nous sommes trop habitués à en faire retomber exclusivement la honte sur le peuple déicide qui a mérité par ses mépris de servir d'instrument aux passions de tous les hommes. Nous qui nous disons chrétiens, combien de fois n'avons-nous pas, comme les Juifs, fait entendre ce cri : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous! » Combien de fois n'avons-nous pas grossi la troupe de ces hommes en fureur qui outragent le Christ, qui le raillent, qui le flagellent et le couvrent de crachats, qui demandent sa mort, et qui le crucifient!...

Si les Juifs ont vu les œuvres de Jésus sans en être touchés, nous en voyons de plus grandes auxquelles nous demeurons insensibles. Dans quel état se trouvait le monde à la mort de Jésus-Christ? Il était plongé dans l'idolâtrie et l'esclavage. A peine le sang du Juste a-t-il coulé sur le Golgotha, que tout change dans l'univers. Le polythéisme s'est écroulé avec l'empire des Césars; des peuples nouveaux, rachetés par le sang de Jésus-Christ, ont partout remplacé la société corrompue de l'ancien monde. Le christianisme a

[1] Un savant médecin a écrit une dissertation sur les souffrances cruelles qu'on doit éprouver par le crucifiement, que Cicéron appelle *crudelissimum et teterrimum supplicium*, qui devrait toujours être éloigné, non-seulement du corps de tout citoyen romain, mais même de sa vue et de sa pensée. (Voyez G.-G. Richter, *Dissertat. med.*, p. 37.)

changé les institutions, les mœurs et les hommes; nous voyons tout à coup un monde régénéré à la place d'un monde déchu : rien ne les sépare que la croix plantée sur le Calvaire, et nous ne nous jetons pas au pied de cette croix pour adorer le Dieu que nous avons méconnu!

A côté du Calvaire, mais en dehors de l'église, est la chapelle de *Notre-Dame des Douleurs;* on y monte par un petit escalier qui est à droite de la grande porte d'entrée. C'est là que se tenait la sainte Vierge avec saint Jean et les saintes femmes pendant que l'on crucifiait notre Sauveur, et c'est de là qu'elle est allée sous la croix avec le disciple bien-aimé, quand les bourreaux se furent éloignés. Cette situation, la plus douloureuse qu'il soit donné à l'âme de concevoir, a inspiré les hymnes les plus sublimes des poëtes chrétiens. Qui peut redire en ce lieu sans être ému jusqu'aux larmes le *Stabat mater dolorosa?*

Cette chapelle, avec celle du Crucifiement, qui est à côté, appartient aux catholiques; le lieu où fut élevée la croix appartient aujourd'hui aux Grecs. Lorsque les Latins eurent été chassés de Jérusalem par Saladin, les Syriens s'emparèrent du Calvaire. Ils ne purent le garder longtemps; car nous voyons dans les siècles suivants les autres communions chrétiennes le posséder en totalité ou en partie. Les Grecs finirent par acheter aux Géorgiens la moitié qu'ils ont aujourd'hui. « Il y a quelques années, dit Boucher, que le sangiago de Jérusalem, exigeant grands deniers des chefs des nations chrestiennes, et les Géorgiens n'en ayant point, furent contraints d'engager aux Grecs leur partie du mont Calvaire pour la somme de sept mille sekins[1]. »

Tout près du trou où la croix fut plantée, commence une fente large et profonde, qui descend dans le rocher jusqu'au bas du Calvaire. La tradition nous dit que c'est là un des rochers qui se fendirent à la mort de Jésus-Christ.

Si des rochers se sont fendus, prodige qu'un chrétien ne peut révoquer en doute : *Petræ scissæ sunt* (Matth., XXVII, 51), tout porte à croire que ce furent principalement ceux du Golgotha.

[1] Boucher, *Le Bouquet sacré, composé des Roses du Calvaire, des Lys de Bethléem, des Jacinthes d'Olivet*, 450. (Lyon, 1679.)

Déjà au quatrième siècle, c'est-à-dire aussitôt que les chrétiens furent en possession du Calvaire, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, nous apprend qu'on montrait sur le Calvaire les rochers fendus par la force du tremblement de terre arrivé à la mort du Sauveur, et il dit ces paroles remarquables : « Si je voulais nier que Jésus-Christ ait été crucifié, cette montagne de Golgotha, sur laquelle nous sommes présentement assemblés, me l'apprendrait[1]. »

Les auteurs profanes eux-mêmes nous ont parlé du grand tremblement de terre arrivé sous le règne de Tibère[2].

Citons maintenant les auteurs modernes.

Maundrell, protestant, homme d'une véracité reconnue, dit : « Que ce déchirement ait été occasionné par un tremblement de terre qui eut lieu lors de la Passion de Notre-Seigneur, il n'y a que la tradition qui le prouve; mais que ce soit une rupture naturelle et dans laquelle l'art n'est pour rien, c'est ce dont le sens et la raison suffiront pour convaincre quiconque la verra. En effet, ses deux côtés s'adaptent parfaitement l'un à l'autre, et pourtant elle fait des circuits tellement compliqués, qu'il serait impossible à l'art de les contrefaire, ni d'y parvenir par le moyen d'aucun instrument. »

Plusieurs voyageurs anglais, Millar, Fleming, Schawet, en ont parlé dans le même sens. Je ne citerai que le passage suivant, que nous trouvons dans Addisson.

« Un gentilhomme anglais, homme très-estimable, qui avait voyagé dans la Palestine, m'a assuré que son compagnon de voyage, déiste plein d'esprit, cherchait, chemin faisant, à tourner en ridicule les récits que les prêtres catholiques leur faisaient sur les lieux sacrés. Ce fut dans ces dispositions qu'il alla visiter les fentes du rocher que l'on montre sur le mont Calvaire comme l'effet du trem-

[1] Cyrill. Hierosolym. *Catech. Commun.*, XIII. Saint Cyrille dit ailleurs, en parlant du saint sépulcre : « Jésus, en tant qu'homme, fut placé dans un monument de pierre; mais les rochers effrayés se fendirent. » (*Cath.*, IV, cap. IX et XI.)

Saint Cyrille est né à Jérusalem vers l'an 315; le saint sépulcre et le Calvaire ont été purgés des profanations païennes l'année 326 : ainsi il a pu les voir avant l'arrivée de sainte Hélène.

[2] Tacite dit entre autres, *Annal.*, liv. II, ch. XLVII : Sedisse immensos montes, visa in arduo quæ plana fuerint, effulsisse inter ruinam ignes memorant. (Voyez Sueton., *in Tiber.*, c. XLVIII.)

blement de terre arrivé à la mort de Jésus-Christ, et que l'on vo aujourd'hui renfermé dans le vaste dôme construit par l'empere Constantin. Mais, lorsqu'il vint à examiner ces ouvertures av l'exactitude et l'attention d'un naturaliste, il dit à son ami : *Je com mence à être chrétien*. J'ai fait, continua-t-il, une longue étude (la physique et des mathématiques, et je suis assuré que les ruptur du rocher n'ont jamais été produites par un tremblement de ter ordinaire et naturel. Un ébranlement pareil eût, à la vérité, sépa les divers lits dont la masse est composée ; mais c'eût été en suiva les veines qui les distinguent, et en rompant leur liaison par l endroits les plus faibles. J'ai observé qu'il en est ainsi dans les ro chers que les tremblements de terre ont soulevés; et la raison n nous apprend rien qui n'y soit conforme. Ici, c'est tout autre chose le roc est partagé transversalement, la rupture croise les veine d'une façon étrange et surnaturelle. Je vois donc clairement et dé monstrativement que c'est le pur effet d'un miracle, que ni l'art n la nature ne pouvaient produire. C'est pourquoi, ajouta-t-il, je rend grâces à Dieu de m'avoir conduit ici pour contempler ce monumen de son merveilleux pouvoir, monument qui met dans un si gran jour la divinité de Jésus-Christ[1]. »

Je me contenterai d'ajouter qu'il est de toute évidence que cett fente n'a pas été faite de main d'homme, et qu'il est au moins for surprenant qu'un phénomène de ce genre se trouve précisément l où nous savons que se sont opérés tant d'autres prodiges, et où l foi est autorisée à le chercher.

Je rappellerai ici en passant, à l'occasion d'un autre miracle q s'est fait à la mort du Sauveur, que le prophète Joël avait dit : « l soleil et la lune ont été couverts de ténèbres » (II, 10); qu'Am avait également prédit « qu'en ce jour-là le soleil s'éclipserait (plein midi, et que la terre serait couverte d'obscurité en plein jour (VIII, 9, 10); et que nous savons par les évangélistes qu'effectiv ment ce jour-là « toute la terre a été couverte de ténèbres. » (Matt XXVII, 45.)

[1] *De la Religion chrétienne*, tome II. Voyez, sur le plan de l'église du Saint-S pulcre, cette fente, sinon telle qu'elle est, puisqu'on ne saurait la voir dans toute s étendue, du moins telle qu'on peut la supposer, à en juger par ses deux points visibl

Voici maintenant les auteurs profanes qui confirment ce fait. Phlégon, affranchi d'Adrien, dit que, la quatrième année de la deuxième olympiade (année de la mort de Jésus-Christ), il y eut la plus grande éclipse de soleil que l'on eût encore vue, puisqu'on voyait les étoiles au milieu du jour; il dit aussi que ces ténèbres furent accompagnées d'un fort tremblement de terre[1]. Thallus rapporte le même fait[2]. Denys l'Aréopagite, étant en Égypte, a aussi vu cette éclipse au temps de la Passion de notre Sauveur; et comme, d'après les règles de l'astronomie, il ne devait pas y en avoir en ce temps-là, Apollophane, qui étudiait avec lui, s'écria : *Ce sont là, mon cher Denys, des changements surnaturels et divins*[3].

Aussi voyons-nous Tertullien renvoyer les païens de son temps aux archives publiques pour y trouver la nuit arrivée en plein midi au temps de la Passion[4].

Si on voulait donner le même soin aux choses divines qu'aux choses de la terre, et qu'on vînt méditer en ce lieu les événements qui s'y sont accomplis, je ne crois pas qu'on pût passer une heure sur le Calvaire sans s'écrier avec le centurion et les soldats qui gardaient Jésus : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ! *Vere filius Dei erat iste!* » (Matth., XXVII, 54.)

Excepté le lieu où était la croix et deux endroits de la fente du rocher, le Calvaire est tout recouvert de marbre : il a fallu le soustraire à la dévotion par trop dévastatrice des pèlerins. Au reste, tous ces sanctuaires avaient été embellis par des siècles de foi; notre siècle de doute voudrait les retrouver comme ils étaient sous Ponce Pilate : le chrétien les vénère dans quelque état qu'il plaise à la bonté de Dieu de les lui conserver.

Cependant il faut dénoncer ici une nouvelle supercherie des Grecs. La cavité qui est au sommet du Calvaire n'est pas celle où fut plantée la croix du Sauveur. Après l'incendie de 1808, les Grecs bouleversèrent le Calvaire, enlevèrent la pierre dans laquelle avait

[1] Hieronym., *in Chronic.*

[2] African. apud Syncel., page 322.

[3] Dionys. *Ep.* VII *ad Polycarp.* — Voir D. Calmet, *Comm. sur saint Matth.*, cap. XXVII, 45.

[4] *Apologetic.*, cap. XXI. Et tamen eum mundi casum relatum in arcanis vestris habetis.

été enfoncée la vraie croix, pour la transporter à Constantinople, et en mirent une autre à sa place. La véritable fut perdue par le naufrage du bâtiment qui la portait[1].

En descendant du Calvaire, on trouve immédiatement la *pierre de l'Onction*.

Joseph d'Arimathie, ayant obtenu la permission de Pilate, vint enlever le corps de Jésus ; Nicodème y vint aussi avec environ cent livres d'une composition de myrrhe et d'aloès. Et, ayant pris le corps de Jésus, ils l'enveloppèrent dans des linceuls avec des aromates, selon que les Juifs avaient coutume d'ensevelir[2]. (Jean, XIX.)

La pierre sur laquelle on oignit le corps de Jésus est aujourd'hui recouverte d'une table de marbre rougeâtre, qui n'a que quelques pouces d'épaisseur; elle est longue de huit pieds, large de deux. Des pommeaux de cuivre doré sont placés aux quatre coins, où l'on voit aussi de grands candélabres, et tout alentour dix lampes en argent.

Ce sanctuaire est commun aux Grecs, aux Arméniens et aux catholiques.

Avant les croisades, on avait construit sur la pierre de l'Onction une chapelle distincte des églises du Calvaire et du Saint-Sépulcre; elle s'appelait église de Sainte-Marie[3]. Cette chapelle a été démolie quand on a réuni tous ces sanctuaires dans une même église, dont l'entrée a été pratiquée près de la pierre de l'Onction.

On a dû recouvrir la véritable pierre sur laquelle le corps de notre Sauveur a été placé, afin de la conserver. Si on ajoute foi au récit de Nicétas, il paraît qu'une partie considérable en aurait été détachée, transportée à Éphèse, puis à Constantinople, où l'empe-

[1] Voyez Eug. Boré, *Question des Lieux Saints*, page 42. — Richter, 21.

[2] Aux funérailles d'Hérode, cinq cents esclaves suivaient le convoi, portant des aromates et des parfums. (Josèphe, *Antiquités*, liv. XVII.)

[3] Ante nostrum (Latinorum) introitum, locus dominicæ passionis, qui dicitur Calvariæ, sive Golgotha, et ubi etiam de cruce depositum Salvatoris corpus unguentis et aromatibus dicitur delibutum et syndone involutum, sicut mos erat Judæis sepelire, extra prædictæ (Resurrectionis) ambitum erant ecclesiæ oratoria valde modica. (*Guil. Tyr.*, VIII, 3.)

Juxta locum Calvariæ, ecclesia S. Mariæ in loco ubi corpus dominicum, avulsum a cruce, antequam sepeliretur, fuit aromatisatum, et linteo sive sudario involutum. (*Sæwulfi Relatio de peregrinatione ad Hierosolymam et Terram Sanctam*, 29.)

reur Manuel l'aurait reçue dans le port de Bucoléon et portée sur ses épaules jusque dans son palais[1].

Ce sont des détériorations de ce genre, souvent aussi racontées sans preuves suffisantes par les historiens et les voyageurs, qui ont multiplié les sanctuaires et les reliques, et ont servi de prétexte aux ironies des ennemis des lieux saints. Je n'ai pas à prouver le plus ou le moins d'authenticité de la pierre dont parle Nicétas[2]; je dirai seulement que je ne comprends pas comment un homme, dans son sceptique orgueil, peut délibérer, entre le Calvaire et le saint sépulcre, s'il a des motifs suffisants pour mettre son front dans la poussière.

Des documents authentiques attestent que, lors de l'invention du tombeau de saint Étienne, on y trouva une fiole de son sang; nous avons mille preuves que les chrétiens des premiers siècles exposaient leur vie pour recueillir le sang des martyrs : or saint Étienne a été lapidé l'année même de la mort de notre Sauveur : peut-on douter que la sainte Vierge, Joseph d'Arimathie et les saintes femmes n'aient pas recueilli avec le plus grand soin sur le Calvaire, et en embaumant le corps de Jésus, le sang précieux qui était sorti de ses plaies? A la vérité, les évangiles canoniques ne nous apprennent rien à cet égard; mais tout ce qui a été fait ne s'y trouve pas contenu. Les évangiles apocryphes sont trop bien d'accord sur ce point avec les usages des premiers chrétiens et les traditions de l'Église pour qu'on ne leur reconnaisse pas une autorité historique d'une grande valeur. Ils disent que Joseph d'Arimathie, après avoir lavé le corps de Jésus, conserva l'eau dont il s'était servi, et qui était rougie par le sang; qu'il garda plus religieusement encore le sang qui était sorti des plaies, et qu'il considéra l'une et l'autre relique comme un trésor inappréciable pour lui et pour ses successeurs

L'Église d'Orient a inscrit parmi ses saints le pieux ermite Barypsaba, qui, d'après le Ménologe grec, a eu en sa possession le

[1] Non procul inde basi impositus adoratur lapis purpureus viri magnitudine, qui ante fuit Ephesi; et is esse dicitur in quo Christus, de cruce sublatus et fasciis involutus, conditus fuerit. Eum lapidem imperator inde advectum, humeris suis a portu Bucoleonis usque ad ædem, quæ in turri palatii est, pertulit. (Nicetas, *de Manuele*, lib. VII)

[2] Voyez Gretser, *De sancta cruce*, lib. I, cap. XXXVII.—Quaresmius, lib. II, 493.

[illegible] et avec [illegible]

[illegible] par des [illegible] ses disciples [illegible]

[illegible] les preuves de l'authenticité [illegible] confirmées par [illegible]

[illegible] de Jérusalem [illegible]

[illegible] en reconnaissance des [illegible] une partie [illegible] de la vraie croix.

[illegible] Jean II [illegible] une partie [illegible] à Jérusalem. Un Templier fut [illegible]

[illegible] qui [illegible] des services [illegible] Terre Sainte [illegible] en récompense de ses exploits. [illegible] de Jérusalem, cette fiole du précieux sang [illegible] aujourd'hui à Bruges, elle fut remise à Thierry dans [illegible] du Saint-Sépulcre. [illegible] du précieux sang fut conservée dans cette église.

[illegible] dans l'église de Saint-Marc, on m'a montré un vase [illegible] du précieux sang et un autre plein du sang qui est [illegible] de Beyrouth.

[illegible] notre visite aux saints monuments.

[illegible] se rendit enfin au saint sépulcre. La chapelle qui [illegible] entre de la grande coupole est un monument séparé [illegible] église, elle est en marbre blanc et jaune. Une petite [illegible] d'abord dans la *chapelle de l'Ange*; une pierre qui [illegible] indique le lieu où se tenait l'ange quand les saintes [illegible] les parfums, vinrent voir le sépulcre [1].

[1] [illegible] les corps des saintes femmes ont été transportés à Constanti-[illegible] Conditorii (Chalcopratiani) asservata sanctarum mulie-[illegible] corpora. » (*Ansel.*, Banduri C., lib. II, page 617.)

« Un ange du Seigneur descendit du ciel, et, s'approchant, il renversa la pierre et s'assit dessus. Son visage était comme l'éclair, et son vêtement comme la neige... Et l'ange, s'adressant aux femmes, dit : Ne craignez point; car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici : il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez, voyez le lieu où le Seigneur était placé. » (Matth., xxviii.) Un ange seul était digne de faire les honneurs d'un tel lieu.

La pierre même sur laquelle l'ange a été assis se trouvait encore devant le saint sépulcre du temps de saint Antonin. Il paraît qu'elle a été brisée par les Karesmiens.

La chapelle de l'Ange est carrée, ayant environ dix pieds en tous sens. Le monument qui renferme le saint sépulcre a vingt-neuf pieds de long à l'extérieur, et dix-huit et demi de large : le saint sépulcre est à soixante-trois pieds de la pierre de l'Onction.

Jusqu'à l'époque de Constantin, la chapelle de l'Ange était une grotte naturelle, qui fut rasée pour faire place au monument qu'on y éleva[1].

En avançant un peu, on se trouve dans une petite chapelle de deux mètres de largeur. La partie qui est à droite est occupée par le saint sépulcre, qui est couvert d'une table de marbre brisée par le milieu ; quatre personnes peuvent se tenir agenouillées à côté. La voûte et les parois sont revêtues de marbre, ainsi que le tombeau[2]. Une quantité de lampes en or et en argent brûlent constam-

[1] *Ante sepulcri exornationem a Constantino factam, speluncam fuisse sancto sepulcro pro vestibulo, quæ Constantini jussu erasa fuit.* (Cyrillus, episc. Hieros. *Catech.*, xv, 9.)

[2] Voici, d'après la relation de Fabri, l'état dans lequel se trouvait ce monument au quinzième siècle. « Accepi candelam accensam in ecclesia sancti sepulcri, dum in ea vigilarem, et ad dominicum monumentum accessi, curiosissime prescrutans an aliquod non marmore tectum possem videre, et ab extra per circuitum totum inveni marmore tectum. Ingressus per primum ostium anterioris capellæ parietes utriusque lateris marmore vestitos inveni; sed parietem ante faciem meam, qui dividit speluncam anteriorem ab interiore, in quo est ostiolum ad dominicum sepulcrum, nudum inveni, et adhibito lumine petræum parietem vidi, non quadris compositum, sed integrum, in quo instrumentorum ferreorum signa manifeste apparent. In superiore tamen parte videtur ruptura fuisse, quæ lapide et cæmento est resarcita. » (*Evagatorium in Terræ Sanctæ peregrinationem*, I, 335.)

ment dans ce sanctuaire[1]; des fleurs toujours renouvelées y répandent leur parfum. Deux tableaux représentent les mystères opérés dans ce lieu; mais ces mystères se révèlent à l'âme d'une manière si puissante, qu'on oublie tout ce qui frappe les sens, pour jouir d'un bonheur intérieur qui n'est qu'une manifestation plus intime de la présence de Dieu.

On demande ce qu'il reste du tombeau de notre Sauveur après tant de siècles, après tant de guerres destructives, et l'invasion de tant de peuples barbares, notamment celles des Karesmiens, après tant d'incendies et de restaurations, et le séjour de tant de pèlerins avides d'en emporter quelques parcelles. Sans aucun doute, le saint sépulcre doit être fortement endommagé, et il est heureux qu'on l'ait recouvert : sans cela, il aurait autant à souffrir de la dévotion des chrétiens que de l'impiété des infidèles. Aujourd'hui on ne saurait le voir sous son enveloppe de marbre. La dernière description authentique que nous en ayons est celle que j'ai citée plus haut du Père Boniface. Les Grecs, qui ont refait ce monument en 1810, auraient pu nous en donner une plus récente : je ne sache pas qu'ils l'aient fait. Quoi qu'il en soit, je dirai avec Fabri qu'il importe peu au pieux pèlerin que ce tombeau soit encore entier ou qu'il n'y en ait plus qu'une partie : l'essentiel est que c'est ici le lieu de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ; et ce lieu, on ne peut ni l'enlever ni le démolir[2].

Les premiers chrétiens, notamment dans les catacombes, célébraient les saints mystères sur les tombeaux des martyrs : c'est pour cela que nos autels ont la forme d'un tombeau, et qu'on y met des reliques des saints; ici se trouve l'autel par excellence, l'autel de la chrétienté, sur lequel a été mis le corps d'un Dieu, et qui a été arrosé du sang de la plus sainte des victimes.

[1] Plusieurs de ces lampes sont des dons de la famille impériale d'Autriche; plusieurs aussi portent des fleurs de lis.

[2] Ex omnibus jam dictis de sancto sepulcro hoc teneat devotus peregrinus et pacificus, quod, sive illa spelunca quæ hodie stat sit verum Christi monumentum et totum, sive sit pars ejus, sive nihil sit ibi de eo, parum refert, sive hoc, sive illud sit, quia principale ibi mansit, quod asportari et demoliri nullatenus potest, scilicet locus sanctissimæ sepulturæ et resurrectionis Christi. (*Evagatorium in Terræ Sanctæ peregrinationem*, I, 336.)

Du temps de notre Sauveur, ce lieu était un jardin, dont il restait même des vestiges du temps de saint Cyrille[1].

Aujourd'hui encore, en parcourant la Palestine, on rencontre à chaque pas de ces tombeaux dont l'entrée était fermée par une pierre; ils sont disséminés autour des villes, dans les jardins et dans les campagnes.

Si Joseph d'Arimathie n'eût pas obtenu de Pilate le corps de Jésus, il eût été mis dans un des deux sépulcres communs, destinés par le sanhédrin à ceux qui mouraient d'une mort infâme.

La haine des Juifs n'était pas satisfaite par la mort de Jésus : ils savaient qu'il avait dit qu'il ressusciterait; ils allèrent donc trouver Pilate,

« Et ils lui dirent : Seigneur, nous nous sommes souvenus que cet imposteur a dit lorsqu'il était encore en vie : Je ressusciterai trois jours après ma mort. Commandez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts; et ainsi la dernière séduction serait pire que la première. Pilate leur répondit : Vous avez une garde; allez, faites-le garder comme vous l'entendrez. Ils s'en allèrent; et, pour s'assurer du sépulcre, ils en scellèrent la pierre et y mirent des gardes. » (Matth., XXVII, 63-66.)

Ainsi les Juifs prennent des mesures que les disciples mêmes de Jésus n'auraient pu prendre, pour que sa résurrection, c'est-à-dire la preuve la plus éclatante de sa mission divine, puisse être établie de la manière la plus évidente, la plus incontestable.

Voilà le corps de Jésus sous le sceau du grand prêtre, et des gardes sont auprès. Les apôtres intimidés sont cachés dans des cavernes autour de Jérusalem. Que les choses restent ainsi pendant quatre jours, et Jésus est un imposteur; les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens ont gagné leur cause pour toujours; et non-seulement eux, mais tous ceux qu'ils représentent, tous ces ennemis du Christ qui, depuis Adam, lui ont déclaré une guerre si acharnée;

[1] In loco in quo crucifixus est prius hortum fuisse, cujus adhuc vestigia et reliquiæ manent. (Cyrillus. *Catech.*, XV, 5.)

l'enfer est triomphant; le bien, la vertu, la vérité, le ciel, sont à jamais vaincus : le démon, si clairvoyant, si actif, ne pourra-t-il veiller pendant ce peu de jours pour gagner le grand procès qu'il fait à Dieu? Et pourtant, le troisième jour, le tombeau se trouve vide : si Jésus n'est pas ressuscité, qu'est-il devenu? Vous qui aviez tant d'intérêt à le garder, répondez. — *Les disciples sont venus et l'ont enlevé pendant notre sommeil.* — Saint Augustin vous a confondus depuis longtemps : si vous dormiez, comment pouvez-vous dire ce qui s'est passé? si vous ne dormiez pas, vous avez sans doute livré un combat : où sont vos morts et vos blessés? Donnez des détails sur cette lutte sanglante. Personne d'entre vous n'a appelé du secours! personne n'a poursuivi ces disciples qui enlèvent un mort que votre devoir, votre intérêt, vous obligent à garder! Vous avez pour vous tout le peuple juif et les soldats romains, et vous vous laissez vaincre par des femmes et quelques fugitifs! Ces disciples qui l'ont renié quand il était vivant, dont le plus courageux n'a pu supporter un mot d'une servante, se seraient exposés à la mort pour sauver le cadavre d'un imposteur, qui s'est joué de leur bonne foi jusqu'au delà de la tombe par la promesse de sa résurrection, promesse à laquelle ils ne croyaient même pas!

Jésus est sorti glorieux et immortel du tombeau, il a vaincu la mort et l'enfer, il a rempli les prophéties; le judaïsme expirant frémit, le paganisme frémira à son tour, et une religion nouvelle va régénérer le monde.

Chose bien digne de remarque : à la mort du Sauveur, les Juifs semblent croire bien plus à sa résurrection que les apôtres eux-mêmes. « Les disciples ne savaient pas encore, nous dit saint Jean, ce que l'Ecriture enseigne, *qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts* » (Jean, xx, 3); tandis que les Juifs, instruits par leurs anciennes traditions, s'attendaient à la résurrection du Messie. Le rabbin Moïse Hadarsan, en expliquant ces paroles du Psalmiste : *Le soir ce sont des pleurs, et le matin des chants d'allégresse*, avait dit : « Lorsque le Messie mourra, tous ses disciples seront affligés de sa mort; et, lorsqu'il retournera à la vie, ou lorsqu'il ressuscitera, ils se réjouiront et chanteront[1]. » C'est parce qu'ils connaissaient l'im-

[1] Galatin, *De arcanis catholicæ veritatis*, lib. VIII, c. xxi.

mense portée de cet événement qu'ils prennent tant de précautions, non pour s'assurer si Jésus-Christ ressuscitera, mais pour pouvoir nier sa résurrection.

Lorsque le corps de notre Sauveur eut disparu du lieu où ils croyaient le tenir enfermé, ils furent étrangement embarrassés.

On lit dans le Talmud que « ce fut Judas qui enleva secrètement le corps de Jésus, et qu'il l'enterra dans son jardin. Les disciples, ayant ouvert le sépulcre, et n'y ayant point trouvé le corps de leur Maître, se mirent à crier : Il n'est pas dans le tombeau! il est monté au ciel comme il nous l'a dit lorsqu'il était vivant! Mais Judas le fit voir au peuple, lorsque les apôtres prêchèrent sa résurrection[1]. » Et ce peuple, témoin d'une imposture si évidente, se convertit en foule à la religion de Jésus-Christ; le nombre des disciples de Jésus s'accrut au point que dans peu de temps, selon le Talmud lui-même, ils furent assez nombreux pour empêcher les Juifs de venir à Jérusalem aux grandes solennités! Tandis que les Juifs étaient dans la plus grande consternation à la vue de ces *malheurs*, la religion des *Nazaréens* prenait chaque jour des accroissements et se répandait au loin! La contradiction était par trop évidente : il fallut abandonner l'histoire de l'enlèvement du corps de Jésus par Judas, et recourir à un autre moyen. *Les Juifs dirent qu'il avait été ressuscité par la force de la nécromancie*[2]. Singulier magicien que celui qui, non content d'avoir ressuscité des morts pendant sa vie, se ressuscite lui-même après avoir été trois jours dans le tombeau!

Aussi tous ceux d'entre les Juifs qui avaient encore des yeux pour voir et un peu d'intelligence pour comprendre se convertirent à Jésus-Christ[3].

Tibère lui-même, informé par Ponce Pilate de la vie, de la Passion, de la mort, des miracles et de la résurrection de Jésus-Christ, proposa au sénat de le mettre au rang des dieux. Mais le vrai Dieu,

[1] Sepher Toldoth Jeschu. Voir aussi la réfutation de ce livre : Wagenseil, *Tela ignea Satanæ*, tome II.

[2] Dicunt (Judæi) præterea Christum necromantiam exercuisse, ejusque vi post crucem fuisse suscitatum. Bolland. 1 feb.

[3] Tacite, Suétone, Josèphe, Celse et plusieurs autres auteurs profanes confirment ce fait, qu'après la mort de Jésus-Christ un grand nombre de Juifs embrassèrent sa doctrine.

comme autrefois l'arche sainte dans le temple de Dagon, devait renverser les idoles qui souillaient les temples de Rome, et régner seul sur la terre, comme il règne seul dans les cieux.

Le sénat rejeta la proposition de Tibère[1]. « S'il restait une niche vide sous la voûte du monument d'Agrippa, l'image de quelque stupide empereur déifié pouvait bien la remplir[2]. » Aujourd'hui le Panthéon est consacré à Jésus-Christ, et toutes les nations, comme les prophètes l'avaient prédit, adorent le Fils de Jessé, et son sépulcre à Jérusalem est glorieux : *Ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum.* (Is., xi, 10.)

C'est là le plus grand, le plus incontestable des miracles de la loi nouvelle, et le fait le plus authentique de l'histoire. C'est pourquoi il sera l'éternelle réponse que Dieu fera à ceux qui ne cessent de le tenter, et qui lui prescrivent le lieu, le temps et la manière de faire des miracles. « Cette race méchante et adultère demande un prodige : et on ne lui en donnera point d'autre que celui du prophète Jonas. » (Luc, xi, 29.) Le Seigneur désignait par là sa mort et sa résurrection.

Vers le milieu du seizième siècle, le monument qui recouvrait le saint sépulcre tombait en ruines. Jules III ordonna au Père Boniface, alors gardien des Saints Lieux, de le reconstruire. On ne lira pas sans intérêt les détails que le Père Boniface nous a transmis sur l'état dans lequel il trouva le saint tombeau. Voyez la note G à la fin du volume.

Quand on est sorti du Saint-Sépulcre, on trouve bientôt le lieu où se tenait Marie-Magdeleine lorsque le Seigneur lui apparut après sa résurrection.

« Marie était debout près du sépulcre, pleurant..... Les anges lui dirent : Femme, pourquoi pleurez-vous? Elle leur répondit : Parce

[1] Si les *Actes de Pilate*, ou la *Lettre de Pilate à Tibère*, tels que nous les avons aujourd'hui, après les nombreuses altérations qu'ils ont subis, n'ont pas une grande valeur historique pour les détails, ils ne doivent pas être entièrement rejetés, surtout pour les circonstances qui sont confirmées par l'autorité de Tertullien, d'Eusèbe, de saint Jérôme, auteurs si rapprochés du temps où ces *Actes* ont été écrits. Voyez D. Calmet, *Dissert. sur les Actes de Pilate.* — Bolland. — Tillem. Voyez également, note I, le passage de Josèphe sur la vie et la résurrection de Jésus-Christ.

[2] Poujoulat, *Hist. de Jérus.*, tome II.

qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. En disant cela, elle se retourna et vit Jésus debout; et elle ne savait pas que c'était lui. Jésus lui dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? Qui cherchez-vous? Elle, croyant que c'était le jardinier, lui dit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie! Et, se retournant, elle lui dit : Rabboni! c'est-à-dire, mon maître! Jésus lui dit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. » (Jean, xx, 11 et suiv.)

Ce lieu est marqué par du marbre incrusté dans le pavé de l'église; vis-à-vis est un autel dédié à sainte Marie-Magdeleine.

Plusieurs Pères ont cru que la sainte Vierge n'a pas quitté les environs du tombeau de son Fils jusqu'au moment de la résurrection, dont elle a été témoin[1]. Ne pouvant approcher du saint sépulcre, à cause des gardes qui l'environnaient, elle se tenait à une petite distance, où nous avons dit que se trouve aujourd'hui la chapelle de l'*Apparition*, et où quelques-uns pensent que devait être la maison de Joseph d'Arimathie. C'est là que se rendait autrefois le patriarche de Jérusalem, dans les cérémonies saintes, pour entonner ce cantique d'allégresse à la Reine du ciel : *Regina cœli lætare, alleluia.*

Tels sont les sanctuaires que renferme l'église du Saint-Sépulcre.

[1] Vidit Maria resurrectionem Domini, et prima vidit et credidit. (D. Ambrosius, lib. III *de Virg.* — D. Bonav., *in Vita Christi.*)

CHAPITRE XXIV

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE.

Le couvent des Franciscains dans l'église du Saint-Sépulcre. — L'épée de Godefroid de Bouillon. — Les chevaliers du Saint-Sépulcre. — Nuit passée dans l'église. — Le chœur des Grecs. — Le milieu de la terre. — Dissensions entre les Grecs et les Latins. — Les diplomates ne sont pas plus habiles que les moines. — Les tombeaux des rois francs au pied du Calvaire. — Tombeau de Melchisédech. — Le feu sacré; son origine; comment cette cérémonie se faisait au douzième siècle; protestations des Franciscains; les Turcs sont de connivence avec les Grecs et les Arméniens; comment la cérémonie s'est faite en 1855; l'Europe civilisée, l'Europe chrétienne impuissante à abolir une cérémonie barbare et avilissante. — Tombeau de Joseph d'Arimathie. — Traditions relatives à la tête d'Adam. — Les gardiens musulmans à la porte de l'église et M. de Lamartine. — Affluence actuelle des pèlerins. — Secours envoyés d'Europe.

L'église du Saint-Sépulcre est desservie par des religieux catholiques, grecs et arméniens, qui y célèbrent journellement l'office divin. Les Cophtes ont aussi une petite chapelle adossée à la partie occidentale du saint sépulcre, où ils font le service de leur rite.

Les Franciscains ont continuellement dix de leurs Pères enfermés dans cette église pour garder les sanctuaires des catholiques, pour le service du chœur, et pour entendre les confessions des pèlerins : ils ont remplacé les vingt chanoines qui avaient été institués par Godefroid de Bouillon. Ils y demeurent pendant trois mois sans pouvoir sortir; on leur passe la nourriture par un guichet. L'étroit local qu'ils habitent est situé derrière leur chapelle; ils ont là quelques cellules obscures, humides et malsaines; des écuries de quelques musulmans occupent la partie supérieure du couvent et de l'église : pendant les offices, on peut entendre le piétinement des chevaux.

J'ai vu les plombs de Venise et les cachots du Spielberg : ils sont préférables à la prison de ces religieux. C'est à cela que les ont réduits les envahissements des Arméniens et des Grecs, l'insatiable avidité des Turcs et notre indifférence.

C'est dans une pièce voisine de la chapelle que les Pères de Terre Sainte gardent la vaillante épée de Godefroid de Bouillon et ses éperons dorés. Ces souvenirs d'un guerrier aussi pieux que brave, qui, à travers tant de dangers, mais aussi avec tant de gloire, a su délivrer le tombeau du Sauveur du joug de l'islamisme, leur fait espérer qu'un jour peut-être ses glorieux exemples ne seront pas perdus, et que le temps viendra où les chrétiens se ressouviendront des Saints Lieux.

Cette épée, autrefois si redoutable, ne sert plus que pour la réception des chevaliers pacifiques du Saint-Sépulcre, milice dont la noble mission est de conserver les sanctuaires que nous possédons encore, et de revendiquer ceux que nous avons perdus.

L'ordre du Saint-Sépulcre ayant été fondé par Godefroid de Bouillon ou par Baudouin Ier, est un des plus anciens qui existent; nous voyons déjà ses chevaliers se distinguer à la prise de Ptolémaïs en 1104. « A l'exemple des Hospitaliers et des Templiers, dit M. Michaud, des chanoines, institués par Godefroid pour prier auprès du saint tombeau, s'étaient revêtus du casque et de la cuirasse, et, sous le nom de chevaliers du Saint-Sépulcre, se distinguaient parmi les soldats de Jésus-Christ[1]. »

Dès l'origine de cet ordre, le patriarche de Jérusalem en a été le grand maître. Quand les infidèles se furent emparés de la Palestine, les chevaliers du Saint-Sépulcre, comme ceux de Saint-Jean, furent obligés de s'éloigner des lieux qui leur étaient si chers, et ils se réfugièrent en Italie. Le patriarcat de Jérusalem ayant cessé, le révérendissime gardien de Terre Sainte reçut du pape Alexandre VI, et en qualité de son vicaire perpétuel, le pouvoir de conférer cet ordre, et les souverains Pontifes se réservèrent le titre de grand maître.

La plupart des souverains catholiques de l'Europe, notamment

[1] *Hist. des croisades*, tome II, liv. V.

ceux de France, d'Espagne, de Portugal, de Pologne et d'Italie, reconnurent cet ordre de chevalerie dans leurs États et le protégèrent, dans la vue d'être utiles aux Saints Lieux. Après une interruption de cinq siècles et demi, Pie IX vient enfin de donner un successeur au patriarche Nicolas dans la personne de monseigneur Valerga, qui occupe maintenant le siége de Jérusalem, et il lui réstitue le pouvoir de créer des chevaliers du Saint-Sépulcre. Jusqu'ici leur nombre était assez restreint; le patriarche actuel pense donner à cet ordre une plus grande extension; il en a modifié sagement les *statuts*, qui sont soumis dans ce moment à l'approbation du Souverain Pontife. D'après cette nouvelle organisation, on créerait une milice nombreuse, intelligente, active et dévouée, dont le principal devoir serait de ranimer partout le zèle pour les Saints Lieux, en éclairant l'opinion publique sur les droits des catholiques, les pertes qu'on leur a fait éprouver, les dangers qui les menacent encore. Ce serait un appel fait, en un mot, aux hommes de foi, de talent et de dévouement.

Voici les devoirs d'un chevalier du Saint-Sépulcre :

1° Il doit tous les jours, s'il en a l'opportunité, entendre la messe.

2° Lorsque cela est nécessaire, il doit exposer ses biens temporels et sa vie, quand il y aura une guerre déclarée *universelle* contre les infidèles, et venir en propre personne, ou envoyer quelqu'un qui soit *idoine* à le remplacer.

3° Il est obligé de défendre la sainte Église de Dieu et ses ministres contre leurs persécuteurs, et de la délivrer autant qu'il est en lui.

4° Il doit éviter absolument les guerres injustes, les salaires et les gains honteux, les tournois, le duel et toute action semblable, excepté dans le cas d'un exercice militaire.

5° Il doit établir la paix et la concorde entre tous les hommes, orner et fortifier la chose publique, protéger les veuves et les orphelins, éviter les jurements, les parjures, les blasphèmes, les rapines, les usures, les sacriléges, les homicides, l'ivresse, les lieux suspects, les personnes infâmes et les vices de la chair, et s'en garantir comme d'une peste, être irrépréhensible devant Dieu et devant les hommes,

et se montrer, par ses actions et par ses paroles, digne d'un si grand honneur, en fréquentant les églises et en enrichissant le culte divin.

La décoration que portent les chevaliers est *une croix rouge potencée et contournée de quatre croisillons*, suspendue à un ruban noir. Ce sont les cinq croix de Jérusalem, qui, selon les historiens, rappellent les cinq plaies de Notre-Seigneur.

C'est une cérémonie imposante que la réception d'un chevalier du Saint-Sépulcre, faite à quelques pas du tombeau qu'il jure de défendre jusqu'à la mort, en tenant dans ses mains l'épée de ce héros qui l'a arraché, il y a plus de sept siècles, à la domination des infidèles.

J'ai assisté une fois à cette cérémonie ; mais, comme la description de M. de Chateaubriand, celles de MM. Artaud de Montor et de Hermant, sont dans les mains de tout le monde, et que les choses se passent à peu près de même aujourd'hui, je ne puis que renvoyer à ces auteurs[1].

Quand on veut faire ses dévotions dans la chapelle du Saint-Sépulcre, ou assister aux messes qui s'y disent tous les jours, il faut passer la nuit dans l'église, parce que les offices commencent à minuit et se suivent d'après les différents rites ; la porte extérieure ne s'ouvre qu'à cinq ou six heures du matin. Les pèlerines s'établissent sur les galeries, où elles trouvent des femmes pour les servir[2].

Je me rendis un soir à l'église de bonne heure, et je partageai le modeste repas des religieux. Ils me donnèrent une de leurs meil-

[1] Voir le *Précis historique de l'ordre royal, hospitalier et militaire du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, par le comte Allemand; et surtout Quaresmius, *Elucidatio T. S. I*, lib. II, cap. XXXII et seq. Cet auteur donne très en détail l'histoire de l'ordre, ses statuts, priviléges, cérémonies de réception, etc.

[2] On a coutume d'appeler *luogo santo* l'intérieur des couvents d'hommes, où il n'est pas permis aux femmes de pénétrer, et réciproquement. On pourrait croire que chacun est à même d'apprécier les motifs de convenance qui font établir de pareils lieux. Voici pourtant comment en parle *une femme* qui avait envie de pénétrer partout : « Le couvent est *luogo santo;* les femmes, par conséquent, n'y entrent pas cette conséquence m'a toujours paru d'une souveraine outrecuidance. » (Mme de Gasparin, *Journal*, tome III.) Quant à l'expression de *luogo santo*, elle me paraît tout aussi convenable que celles-ci : *lieu interdit aux hommes, entrée défendue aux femmes.*

leures chambres, et je m'y retirai pour me recueillir. Comme elle recevait le jour d'une autre qui n'en avait presque pas, la nuit vint vite.

Tout était tranquille autour de moi; les Pères, qui devaient se lever au milieu de la nuit, étaient allés prendre un peu de repos : je descendis le petit escalier en bois qui conduit à la chapelle, et je fus bientôt sous les voûtes obscures et silencieuses de la vaste basilique. Je me dirigeai d'abord vers le saint sépulcre. Des lampes éternelles jetaient le plus vif éclat dans l'intérieur du monument; il me semblait que l'ange en gardait encore l'entrée. Avec quel saisissement j'y fis ma prière!... Je parcourus ensuite les nefs de l'église : j'étais seul, je fis les stations du Chemin de la croix dans la plus profonde obscurité, n'ayant pour me diriger qu'une petite bougie que j'avais allumée au saint sépulcre. Quelques lampes brûlaient sur le Calvaire, et leur lueur se perdait sous les immenses coupoles, en jetant une faible clarté sur les galeries, les colonnes, qu'elle dessinait faiblement dans l'épaisseur des ténèbres. Comme à cette heure on jouit de la sainteté du lieu! On n'est plus distrait, comme pendant le jour, par la foule des curieux et des pèlerins; rien ne rattache à la terre, la pensée s'élève directement vers Dieu, dont chaque pierre de cet immense édifice rappelle la bonté infinie. Quels moments de trouble, d'émotion et de bonheur! Je descendis dans la grotte où fut trouvée la sainte croix; puis je me dirigeai vers le Calvaire. En montant les degrés, j'entendis des gémissements, et, parvenu au sommet, je vis un homme absorbé dans sa douleur, qui pleurait au lieu où mourut notre Sauveur. C'était un Levantin. Ici la raison de pleurer est si naturelle que personne ne demande : Pourquoi pleurez-vous? Voyant que j'étais prêtre, et que je voulais m'agenouiller près de lui, il jeta son manteau sur les dalles pour que je pusse le faire plus commodément. Mais ce n'était pas le lieu de prendre ses aises : je le remerciai par signe, et nous fîmes ensemble notre prière. J'ignore quelle est sa patrie, comme lui ne sait pas quelle est la mienne; nous ne nous reverrons plus ici-bas. Puisse celui que nous avons invoqué ensemble nous donner la patrie commune, qui nous a été ouverte à tous par les mérites du Calvaire!

En descendant de la sainte montagne, je me suis souvenu de cette

inscription placée pieusement par un ancien auteur au bas d'un tableau représentant le Calvaire : puisse-t-elle être constamment ma devise et celle de tous les chrétiens :

Christus se tibi :
Tu te Christo [1].

Je rentrai ensuite dans ma cellule.

A onze heures moins un quart, je fus réveillé en sursaut par un grand bruit de timbales et de clochettes. Les Arméniens célébraient une de leurs fêtes principales; ils carillonnèrent ainsi jusqu'à deux heures après minuit. Il va sans dire qu'il me fut impossible de me rendormir. Peu après, on vint me dire qu'il était temps de me lever.

On se figurera sans peine ce qu'on éprouve en célébrant les saints mystères sur le Sépulcre même de Jésus-Christ. Alors ce tombeau n'est plus séparé de sa victime : on croit assister avec Joseph d'Arimathie et les saintes femmes à cette cérémonie funèbre où Jésus fut déposé dans le sépulcre; mais la tombe et sa victime sont remplies de gloire; ce n'est plus Jésus sous les enveloppes de la mort, mais Jésus ressuscité et sous la forme mystique de l'Eucharistie, ayant triomphé de la mort : *Absorpta est mors in victoria.* (Osée, XIII, 14.)

Je n'ai pas voulu être seul à jouir de ce bonheur, le plus grand qui puisse nous être donné sur la terre : autant qu'il était en moi, j'ai partagé les faveurs qu'on reçoit en ce lieu avec tous ceux qui me sont chers, et qui m'ont si souvent associé à leurs prières; leurs noms, leurs peines, leurs espérances, j'ai tout déposé dans le Sépulcre de Notre-Seigneur, pour qu'il les sanctifie par la mort qu'il a soufferte pour nous. Pendant une des nuits que j'ai ainsi passées dans cette église, j'ai eu la consolation d'assister en qualité de parrain à une cérémonie célébrée dans le Saint-Sépulcre, qui m'a profondément touché : monseigneur Pompallier administrait le sacrement de confirmation à deux de mes compagnons de voyage, nouvellement convertis au catholicisme.

En face du saint sépulcre, vers l'orient, se trouve l'église ou le chœur des Grecs : ils l'appellent Katholikon; c'est l'ancien chœur

[1] Le Christ s'est sacrifié pour toi : sacrifie-toi pour le Christ. (Adrich., *Jérus.*)

des chanoines du Saint-Sépulcre; il est vaste et très-riche. L'autel appelé le *Saint des Saints* est dans la partie orientale. Au-dessus du chœur s'élève encore une coupole comme anciennement. Autrefois cette église était ornée de marbres, de colonnes, d'inscriptions et de mosaïques.

C'est vers la partie occidentale de ce chœur, et à peu près au centre de toute l'église du Saint-Sépulcre, que les Grecs montrent le *centre de la terre* : il est marqué par un hémisphère placé dans un vase en marbre.

Les anciens, qui croyaient que la terre avait la forme circulaire, se sont beaucoup occupés de la recherche du milieu de la terre, et presque chaque peuple avait la prétention de s'y placer. C'est pour cela que nous trouvons des *Empires du Milieu* dans la Chine et dans l'Inde. Le nom de Médie, qui vient de *Madai*, veut dire aussi *milieu* de la terre. Plusieurs villes ont porté le nom de *ville du Milieu*, comme Milan (Mediolanum) : c'était toujours la capitale ou le principal sanctuaire du pays. Pindare raconte que Jupiter, voulant savoir où était le milieu de la terre, envoya deux aigles, l'un vers l'orient, l'autre vers l'occident; ils se rencontrèrent à Delphes, et cette ville fut considérée comme le centre de la terre. (*Hym. Pyth.*, IV.) Les Romains, comme les Grecs, adoptèrent cette fable. On lit dans Cicéron :

> O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obsides!
> (*De Divinat.*, lib. II, cap. LVI.)

Les auteurs sacrés se sont plusieurs fois servis de la même expression pour dire que Dieu a placé Jérusalem au milieu des nations (*in umbilico terræ*, d'après les LXX); mais elle paraît souvent désigner plutôt un lieu élevé. (Voir Ézéch., V, 5; XXXVIII, 12; Jug., IX, 37.) Cependant, parmi les chrétiens d'Orient, il s'est longtemps maintenu l'opinion que Jérusalem, plus spécialement le Calvaire, est au milieu de la terre. Un ancien poëte chrétien s'exprime ainsi :

> Golgotha locus est, capitis calvaria quondam :
> Lingua paterna prior sic illum nomine dixit.
> Hic *medium terræ* est, hic est victoriæ signum.
> (*Advers. Marcion.*, lib. II, inter opera Tertull.)

Effectivement c'est le champ de la victoire c'est le point vers lequel se tournent toutes les nations, le centre d'où sont sortis la vie, la vérité et le salut.

Sur beaucoup d'anciennes cartes on voit Jérusalem au centre de l'ancien monde, comme les villes de Rome, de Paris ou de Londr sont placées quelquefois au centre de leur hémisphère.

Les popes grecs de Jérusalem, interprétant matériellement l expressions des prophètes, et possédant à peine les notions géogr phiques qu'on avait du temps de l'Empire, ont placé un petit glo au milieu du chœur de l'église du Saint-Sépulcre; ils le font v aux pèlerins en le désignant comme le *nombril de la terre*. J'ai p comme tous les autres, donner ma petite offrande pour me proc rer la satisfaction de le voir.

Les voyageurs parlent beaucoup des dissensions qui exist entre les religieux grecs et latins, et ils trouvent que les abords saint sépulcre sont un lieu mal choisi pour se faire la guerre; qui est incontestable. Il serait à désirer que ces voyageurs trouv sent également le moyen de faire rendre justice à qui elle est du et toutes ces déplorables dissensions auraient un terme.

Les journaux ont rapporté la rixe sanglante qui a eu lieu sur Calvaire; voici comment elle m'a été racontée par un témoin oc laire, qui n'était ni Grec, ni Latin, mais musulman.

Les catholiques ont le droit, entre autres, de faire quelques fon tions religieuses dans le lieu où a été dressée la croix de notre Sa veur, lieu qui est aux Grecs, comme nous l'avons vu : mais ils n peuvent faire usage d'aucun des ornements qui parent l'autel. Ils vinrent donc un jour en procession, comme ils avaient l'habitud de le faire; mais ils trouvèrent sur le marchepied de l'autel u grand tapis rouge, qui recouvrait même le lieu qu'ils venaient v nérer. Les Pères Franciscains prièrent le pope grec, qui était pré sent, d'enlever ce tapis. Le pope répondit qu'il ne le pouvait pas Deux Franciscains alors prirent le tapis, et se mirent en devoir d le plier, pour ne pas retarder la cérémonie; mais en même temps des hommes apostés tombèrent sur eux à coups de poignards. J'en a encore vu les marques dans les vêtements du Père gardien de Lar naca, qui a été un des principaux acteurs. La chose était assez sé

rieuse pour que les Franciscains cherchassent à se défendre : une mêlée s'ensuivit; plusieurs personnes furent mortellement blessées, et la procession se retira. On alla porter plainte au pacha; il vint lui-même avec des troupes, ordonna aux religieux catholiques de recommencer leur procession, se plaça près de l'autel, et avec son sabre il enleva le tapis qui avait été replacé par les Grecs. Cette fois la procession ne fut pas troublée. Ce pacha qui a ainsi rendu justice à qui elle était due, est Méhémet-pacha, dont j'ai déjà parlé, et qui m'a raconté lui-même ce fait comme je viens de le dire.

On ne comprend peut-être pas la conduite des Grecs et l'importance qu'ils attachaient à ce tapis. Les Grecs empiètent journellement sur les droits des catholiques; ils voient avec peine que les Franciscains aient encore l'usage de plusieurs sanctuaires, et peu à peu ils voudraient les leur enlever : l'expérience d'un siècle prouve qu'ils n'y réussissent que trop. Or ce tapis était non-seulement un signe de propriété pour les Grecs, mais d'exclusion pour les catholiques; si ceux-ci avaient cédé en cette occasion, ils n'auraient plus eu la faculté de remplir des fonctions religieuses au lieu où s'est opérée notre rédemption que par le bon plaisir des Grecs, tandis qu'ils y ont droit [1]. Tous les moyens employés pour nous déposséder sont odieux, et cependant les Grecs atteignent leur but. Le pacha a été juste cette fois, mais les Grecs ne se déconcerteront point; ils feront d'autres tentatives, et je ne serais point étonné d'apprendre au premier jour que les catholiques ont été tout à fait expulsés, non-seulement du Calvaire, mais de l'église du Saint-Sépulcre. Personne ne soutient nos religieux; ils sont abandonnés à eux-mêmes. Faut-il s'étonner qu'ils exposent leurs plaintes à tous les voyageurs qui leur arrivent d'Europe? A qui peut-on épancher son cœur, sinon à des frères? Et puis, ils espèrent que les pèlerins, de retour dans leur patrie, feront connaître la désolation dans laquelle se trouve la Terre Sainte; qu'ils ranimeront quelque étincelle de zèle et d'amour dans les peuples; que les gouvernements se réveilleront enfin, et feront entendre quelques paroles généreuses en faveur des Saints

[1] Cette partie du Calvaire a aussi appartenu exclusivement aux catholiques; ils en ont été dépouillés par les Géorgiens soutenus par les Mamelouks : les Grecs ont recueilli l'héritage des Géorgiens.

Lieux. Mais ils ne savent pas avec quels pèlerins ils ont affaire, ces bons religieux uniquement occupés de la conservation de sanctuaires révérés autrefois, mais si profondément oubliés aujourd'hui. Ils parlent des mystères de Bethléem et de Nazareth à des hommes qui vont en Palestine pour admirer la religion de Mahomet, et pour sonder les *mystères* des chapiteaux de Balbek[1]; et ces pèlerins, revenus en Occident, nous parlent des éternelles doléances de ces moines, auxquelles ils n'ont rien compris; ils nous vantent leur bonheur, leur richesse, et jusqu'à leur puissance. Les faits disent plus que les phrases, plus que les calomnies surtout. Tous les sanctuaires de la Palestine appartenaient aux catholiques : ils les ont payés cent fois de leur or et de leur sang; aujourd'hui ils n'en ont plus la moitié, et chaque année ils en perdent encore[2]. De deux choses l'une : ou ces sanctuaires, comme la grotte de Bethléem, qu'on nous a enlevée il y a quelques mois, valent la peine qu'on fasse des réclamations, ou il faut les abandonner tous au premier occupant, et laisser construire des mosquées sur la grotte de la Nativité et sur le Golgotha, pour remplacer les temples de Vénus et d'Adonis qu'on y voyait autrefois.

Eh bien, les nations catholiques ont abandonné ces sanctuaires; on peut impunément les transformer en temples païens, ou faire passer la charrue sur leurs débris.... Je me trompe : non, ils ont encore trouvé des protecteurs qui défendent pied à pied le terrain sacré sur lequel ils combattent depuis six cents ans; et nous, pour

[1] Chapiteaux que mon œil mêle en les regardant;
Sur l'écorce du globe immenses caractères,
Pour vous toucher du doigt, pour sonder vos mystères,
Un homme est venu d'Occident.

(M. de Lamartine, *Voyage en Orient.*)

[2] En parlant du mont Sinaï, sur lequel les catholiques n'ont plus un seul sanctuaire, un pieux pèlerin s'écriait douloureusement il y a peu d'années : « On y voit encore l'édifice qui servit d'église aux catholiques, et d'où ils furent expulsés il y a cent quarante ans par les Grecs schismatiques qui en sont maîtres aujourd'hui. Je ne pus arrêter mes regards sur ce monument sans éprouver un vif sentiment de douleur. Hélas! si le ciel ne vient au secours des catholiques, l'or et l'intrigue des Grecs leur enlèveront insensiblement tous les sanctuaires, et ne laisseront pas en leur possession un seul des établissements qu'ils ont en Orient. »

(Géramb, *Pèlerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, tome III, lettre LII.)

prix de tant de dévouement, nous n'avons à leur offrir que nos reproches et nos dédains. Comment veut-on que ces religieux se défendent autrement que par des réclamations, des protestations, des plaintes et des prières, c'est-à-dire, par les armes des faibles, puisque les forts les délaissent! Ces dissensions sont déplorables, j'en conviens; mais est-ce bien à nous à jeter la pierre à ces moines qui se disputent pour un coin du Calvaire? et nous, pourquoi nous disputons-nous? Quand nos organes quotidiens n'auront plus entre eux que des paroles de paix, quand nos mandataires se donneront fraternellement la main, quand nous serons d'accord avec les autres et avec nous-mêmes sur une foule de choses infiniment moins importantes, alors peut-être pourrons-nous nous étonner que ces religieux n'aient pas encore pu s'entendre sur la possession de ces monuments auxquels ils attachent tant de prix.

Ces lignes étaient à peine écrites, que le sujet des débats fut tout à coup transporté de Jérusalem à Constantinople, puis en Crimée. La question, au lieu d'être agitée entre des moines, le fut entre les diplomates d'abord, et enfin entre des armées. On mit sur pied un million d'hommes, près de la moitié périt.... et l'avenir apprendra jusqu'à quel point la question a été résolue. Peut-être dans la suite serons-nous plus indulgents pour les moines.

Depuis quelque temps, il y a une nouvelle cause de dissension, qui probablement se terminera à notre désavantage. Il paraît que les Grecs ont envie de faire quelque changement, soit au petit monument du Saint-Sépulcre, soit à la coupole qui est au-dessus. Instruits par une longue expérience, les Franciscains savent que pour eux toute innovation est désastreuse; ils cherchent donc à s'y opposer. Les Grecs, pour les y contraindre, endommagent la toiture, et je les ai vus moi-même enlever des feuilles en plomb qui couvrent la coupole. Méhémet-pacha m'a dit que, pour les mettre d'accord, il avait voulu se charger des réparations au compte du gouvernement. On prétend que c'est le sultan lui-même qui veut faire reconstruire cette coupole *comme un hommage rendu à la chrétienté*. Ce serait un spectacle nouveau dans le monde, si l'on voyait un sultan honorer, par sa munificence, les Saints Lieux oubliés par les souverains catholiques. Ces offres n'ont pas été acceptées, parce qu'on craint que

dans la suite un sultan moins équitable ne se prévale de ces dons pour prétendre à la propriété de l'édifice, comme le font les Grecs aujourd'hui. Jusqu'à l'incendie de 1808, ce furent toujours les catholiques qui construisirent cette coupole et y firent les réparations, parce que seuls ils en sont les légitimes propriétaires.

A l'est de la pierre de l'Onction, on remarque le lieu où se trouvaient les tombeaux des rois chrétiens, notamment ceux de Godefroid de Bouillon et de Baudouin son frère. Ils étaient tous les deux au pied du Calvaire, à l'entrée de la chapelle d'Adam : les Grecs ont profané et fait disparaître ce que l'incendie et les musulmans avaient respecté. Il était facile de prévoir que la nation qui a mis tout en œuvre pour empêcher les croisés d'approcher de Jérusalem profiterait de la première occasion pour effacer de l'église du Saint-Sépulcre les noms les plus illustres des croisades.

Du temps du pèlerinage de l'évêque Arculfe (l'an 700), on célébrait l'office des morts dans une chapelle creusée dans le roc, qui se trouvait sous le Calvaire (ce ne peut être que la chapelle d'Adam), tandis que les corps des défunts étaient placés devant la porte de l'église[1]. Il est probable que Godefroid de Bouillon est le premier qui fut enterré dans l'intérieur de l'église[2] : cet honneur lui revenait à juste titre. Après lui, les rois ses successeurs, c'est-à-dire Baudouin I[er], Baudouin II, Foulques d'Anjou, Baudouin III, Amaury, Baudouin IV et Baudouin V, furent ensevelis près de lui, au pied du Calvaire, et eurent leurs monuments, les uns à l'entrée de la chapelle d'Adam, et les autres adossés au chœur des chanoines, le chœur actuel des Grecs.

Le tombeau de Godefroid était surmonté d'une pierre triangulaire portée par quatre petites colonnes; sur un des côtés de la pierre on lisait cette épitaphe si simple, si digne de celui qui avait préféré au titre de roi celui d'*Aroué du saint sépulcre* :

[1] In eadem vero ecclesia quædam in petra habetur excisa spelunca infra locum dominicæ crucis, ubi super altare pro quorumdam honoratorum animabus offertur, quorum corpora, interim in platea jacentia, ponuntur ante januam ejusdem Golgothanæ ecclesiæ, usque quo finiantur illa pro ipsis defunctis sacrosancta mysteria. (Adamnanus, *De locis sanctis*, I, II.)

[2] Sepultus est vero in ecclesia dominici sepulchri, sub loco Calvariæ, ubi passus est Dominus. (Guill. *Tyr.*, X, XXIII.)

Hic jacet inclytus dux Godfridus de Bouillon,
Qui totam istam terram acquisivit;
Cujus anima regnet cum Christo.

« Ici repose le célèbre duc Godefroid de Bouillon, qui acquit toute cette terre. Que son âme règne avec Jésus-Christ. »

Celui de son frère, placé vis-à-vis, du côté du nord, était pareil au sien[1]

Celui que les Grecs appelaient *tombeau de Melchisédec*, et qui, selon toute probabilité, est le tombeau d'un roi beaucoup plus moderne, était entre le Calvaire et le tombeau de Godefroid.

Contre le chœur, il y avait quatre tombeaux; mais une seule inscription, celle de Baudouin V, nous a été conservée.

Des auteurs anciens accusent déjà les Grecs de démolir peu à peu ces tombeaux et leurs épitaphes, afin de pouvoir les détruire tout à fait. « Les autres (tombes), dit Surius, ont esté peu à peu brisées et gastées des Grecs, pour ainsi effacer la memoire des chrestiens romains, lesquels (Grecs) nagueres y furent attrapez. Le Bacha, en estant adverty, les condamna à une amende de mille piastres. Je dis cecy afin qu'il soit notoire à un chacun que les catholiques n'ont de plus grands ennemys au Levant que les Grecs, nation schismatique, qui cherchent par tous moyens d'opprimer les catholiques latins et se faire maistres de tous les saints lieux. »

Tous ces tombeaux ont subsisté jusqu'à l'incendie de 1808. D'après les rapports les plus authentiques, les flammes elles-mêmes ont respecté ces tombes royales, comme les avait respectées l'islamisme pendant sept siècles d'oppression : la jalousie des Grecs a été plus destructive que les flammes, plus intolérante que la barbarie. Il est vrai qu'ils protestent aujourd'hui contre cette imputation : eh bien, qu'on prenne acte de cette disposition nouvelle pour rétablir ce qui a été détruit. Si ces tombeaux ont été profanés par les Grecs, l'Europe civilisée doit venger cet acte de vandalisme et replacer ces monuments ; s'ils ont été détruits *malgré les Grecs*, que ceux-ci ne s'opposent pas à ce qu'ils soient rétablis, et ils le seront

[1] Voir son épitaphe dans Quaresmius, ainsi que sa représentation, et des données historiques sur tous ces tombeaux.

bientôt. Leurs places sont vides au pied du Calvaire; les dessins fidèles des anciens sépulcres existent[1]; les frais seront peu considérables et bientôt couverts par des souscriptions : la Belgique seule s'est offerte déjà à fournir les fonds nécessaires à la restauration du tombeau de Godefroid de Bouillon[2].

La Belgique, si catholique, si fière à bon droit de pouvoir revendiquer une des gloires les plus pures du moyen âge, et qui a déjà élevé un monument national à Godefroid de Bouillon sur le sol où il est né, contribuera tout entière pour que son tombeau soit replacé sur le sol qu'il a conquis, et où il est mort, auprès du tombeau de Jésus-Christ.

Depuis l'époque si éloignée où les princes et les rois allaient en foule vénérer les Lieux Saints, on n'avait plus vu à Jérusalem un prince, placé le premier sur les marches du trône, accomplir avec sa pieuse épouse ce lointain pèlerinage, et aller se prosterner avec elle auprès du tombeau du Sauveur : c'est la Belgique qui, la première, a donné ce bel exemple aux princes de notre temps. La mémoire de cet événement doit être conservée dans l'église du Saint-Sépulcre; elle ne saurait l'être d'une manière plus digne que par un monument qui rappellerait à la fois la valeur d'un héros issu du duché de Brabant, et la piété de ceux qui, à sept siècles de distance, sont appelés à régner sur la Belgique[3].

Les rois de Jérusalem recevaient la couronne au saint sépulcre; mais ils allaient immédiatement l'offrir sur le Calvaire. « Costume est en Jerusalem, dit un historien, quant le roi prent corone au sepulcre, il la porte en son chief de ci au temple où Jesus-Christ fu offert : là si offre sa corone. Quant le roi avoit offert sa corone au temple, si avaloit les degrés qui sont dehors le temple, et entroit en

[1] *Le très-dévot voyage de Jérusalem, avec les figures des lieux saints et plusieurs autres, tirées au naturel, faict et descript par Jean Zuallart, mayeur de la ville d'Ath en Haynaut.* Anvers, 1608. Le voyage a eu lieu en 1586.

[2] Voyez les *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, tom. VI, p. 387.

[3] Les princes de familles souveraines qui ont fait le voyage de la Palestine depuis trente ans sont : le prince de Joinville, le prince Albert de Prusse, le duc Maximilien de Bavière, la princesse Marianne des Pays-Bas, le duc et la duchesse de Brabant, l'archiduc Ferdinand-Maximilien d'Autriche.

son pales, au temple de Salomon, où li Templiers manoient[1]. »

Le roi devait être couronné à Jérusalem, si la ville sainte se trouvait entre les mains des chrétiens; sinon, à Tyr. Le patriarche seul avait le droit de le couronner; s'il n'y avait pas de patriarche, ce droit revenait à l'archevêque de Tyr, primat des archevêques du royaume; à son défaut, à l'archevêque de Césarée, et enfin à l'archevêque de Nazareth[2].

Nous trouvons dans les récits contemporains une naïve description des cérémonies usitées pendant les croisades. « En milieu du cuer au chanoines, avait I. letrin de marbre, que en apeloit *le compas;* lassus list en l'epistre. A main destre du mestre autel de ce cuer estoit mons de Calvarie. Si que, quand on chantoit messe de la Resurrexion, li diacres, quand il chantoit l'Evangile, si se tournoit vers le mons de Calvarie quand il disoit *crucifixum:* après si se tournoit vers le monument quant il disoit *resurrexit, non est hic;* si monstroit au doit : *Ecce locus ubi posuerunt eum;* et puis si se retournoit au livre, si pardisoit son Evangile[3]. »

J'ai maintenant à parler du *Feu sacré*, et je commence par avouer que c'est une tâche qui m'est bien pénible; mais aucune considération ne peut m'empêcher de dire ce que je crois être la vérité.

En souvenir de la nuée céleste qui descendit sur le temple de Salomon, et du Sauveur, vraie lumière du monde, qui sortit resplendissante de la caverne du saint sépulcre, événement figuré dans la liturgie de l'Église catholique par l'office des ténèbres et la cérémonie du feu nouveau, on a cru longtemps à Jérusalem que, pendant l'anniversaire des jours de deuil que Jésus-Christ a passés dans la nuit du tombeau, un feu mystérieux descendait dans la chapelle du Saint-Sépulcre, et que ce miracle se renouvelait chaque année aux solennités de Pâque, afin que la foi des pèlerins fût ranimée et transportée par eux dans le monde entier comme une bénédiction de joie dans les demeures des fidèles.

De même que dans nos églises, le Samedi saint, tous les cierges sont allumés *au feu nouveau*, de même à Jérusalem, ce jour-là,

[1] Le continuateur de Guillaume de Tyr.
[2] *Assises de Jérusalem*, livre de Jean d'Ibelin, chap. VI.
[3] *Assises de Jérusalem*, tome II.

le feu était éteint dans toutes les maisons, et on le rallumait à celui qui avait été bénit dans le Saint-Sépulcre. Au lieu de croire simplement que ce feu était produit de la manière la plus naturelle, comme il est marqué dans tous les missels : *Excutitur ignis de lapide*[1], vers le neuvième ou le dixième siècle on aima mieux croire que ce feu descendait du ciel. C'est surtout à Bernard le Sage, qui visita la Palestine l'année 870, qu'on attribue, si pas l'invention, au moins la divulgation de ce miracle. Effectivement, il dit en toutes lettres que ce jour-là c'était un ange qui allumait les lampes suspendues sur le saint sépulcre. *Hoc tamen dicendum quod sabbato sancto, quod est vigilia Paschæ, mane officium incipitur in hac ecclesia; et post peractum officium, Kyrie eleison canitur, donec veniente angelo lumen in lampadibus accendatur quæ pendent super prædictum sepulcrum*[2]. Je ne sais quel moyen on employait pour faire ce miracle; mais un grand nombre de pèlerins y croyaient de la meilleure foi du monde. On raconta au calife Hakem que les lampes suspendues dans l'église du Saint-Sépulcre étaient allumées du haut du toit par les fils de fer qui supportaient ces lampes, et qui avaient été enduits préalablement d'huile de baume, tandis que des voyageurs d'Europe pensaient qu'on n'employait que la pierre à feu.

Voici le récit qu'a donné de cette cérémonie Foucher de Chartres, qui y a assisté.

« Selon la coutume, dit-il, on se réunit, la veille de Pâques, dans l'église du Saint-Sépulcre. A la troisième heure, les chanoines, par l'ordre du patriarche, commencèrent l'office; on lut successivement les leçons latines et les leçons grecques. Lorsque l'office fut achevé, un Grec, suivant l'ancien usage, se mit à chanter *Kyrie eleison;* tous ceux qui étaient présents en firent autant. Moi, Foucher, et beaucoup d'autres, qui n'avions jamais entendu une pareille symphonie, le cœur contrit, nous nous levions sur nos pieds, et, les regards

[1] Voir la rubrique de l'office du Samedi saint dans le *Missel romain.*

[2] En 1672, doms Luc d'Achery et Jean Mabillon publièrent les premiers l'*Itinéraire de Bernard le Sage*; d'après un manuscrit de la bibliothèque de Reims. En Angleterre, notamment à Oxford, dans la bibliothèque du Lincoln college, il existe des manuscrits plus complets de cet Itinéraire. (Voyez *Recueil de Voyages et de Mémoires*, publié par la Société de Géographie de Paris, tome IV, page 781-815.)

levés, nous attendions qu'une nouvelle lumière parût. Mais vainement nous portâmes nos regards de tous côtés, nous ne la vîmes pas, parce qu'elle n'était pas encore venue. Alors on chanta trois fois le *Kyrie eleison;* et, après que tout le monde eut répondu, il se fit un grand silence. Les chanoines continuèrent l'office qu'ils avaient déjà commencé. Cependant nous attendions dans le recueillement le feu sacré, qui devait paraître vers la neuvième heure; il ne vint point, et, lorsque cette heure fut passée, le patriarche ferma les portes de l'église et rentra ensuite, dans l'espoir de trouver le feu. Ses espérances furent encore trompées; et, quoiqu'il eût longtemps prié et versé des larmes, il sortit dans la plus profonde tristesse, en nous déclarant qu'il n'avait pas trouvé le feu si désiré. » Ici Foucher peint la douleur des fidèles. « Que de plaintes! que de soupirs! s'écrie-t-il; tous, en pleurant, nous chantions *Kyrie eleison.* » L'auteur parle des conjectures que l'on fit sur cet événement, et des consolations que les clercs cherchaient à répandre au milieu de la multitude désolée. Les sages et les clercs disaient que, tant que ce miracle avait été nécessaire pour la sûreté du petit nombre de chrétiens qui habitaient la Palestine, il s'était constamment opéré; mais que maintenant il n'était plus utile, puisqu'une armée nombreuse et pleine de courage défendait les Saints Lieux. Après avoir rapporté ces conjectures et quelques autres, Foucher décrit les transports de joie que les chrétiens firent éclater à Jérusalem lorsque le patriarche, à qui l'on avait annoncé que le feu sacré brillait dans une lampe devant le saint tombeau, entra dans l'église, et en sortit ensuite avec un cierge qu'il avait allumé au feu céleste, et qu'il montra à tout le peuple. On n'entendait partout que cris, que chants de fête, que symphonies. « Chacun de nous, dit Foucher, portait un flambeau pour l'allumer au feu miraculeux. Vous eussiez vu dans l'église plusieurs mille flambeaux allumés à ce feu, que l'on s'empressait de se faire passer les uns aux autres[1]. »

Tout ce récit respire la plus grande bonne foi, et fait voir combien cette opinion était répandue alors.

[1] Fulcherii Carnotensis Gesta peregrinantium Francorum cum armis Hierusalem pergentium. (*Bibliothèque des croisades*, I[re] partie, page 93.)

Un troubadour du douzième siècle, aussi célèbre par son rang que par sa vaillance et ses talents, Bertrand de Born, y fait allusion en ces termes :

El sepulcres a de secors fraitura,
Don tuit crezem, ab leia fe segura,
Que lo sains fuec y deissen, c'om o ve;
Per que no i fai nuilh effortz qui so cre.

« Le sépulcre a besoin de secours,
Le sépulcre dont nous croyons tous, avec une foi ferme,
Que le saint feu y descend, puisqu'on le voit;
Aussi n'y a-t-il nul effort à le croire [1]. »

Le Quien rapporte différents traits fort curieux qui ont rapport à ce sujet, entre autres d'un roi qui, n'ayant pas voulu ajouter foi à ce miracle, prépara lui-même les lampes, la veille de Pâques, et les vit s'allumer d'elles-mêmes comme de coutume [2].

Saladin voulut assister à ce prodige l'année 1192. Voici comment un chroniqueur anglais contemporain rendit compte de cet événement. « La veille de Pâques, Saladin, accompagné des siens, se rendit au Saint-Sépulcre pour y être témoin de la descente du feu du ciel, qui, ce jour-là, a coutume tous les ans d'allumer la lampe du sanctuaire. A son arrivée, le feu céleste descendit tout à coup; tous les assistants furent vivement émus : les chrétiens témoignèrent leur joie en chantant la grandeur de Dieu; les Sarrasins, au contraire, dirent que le feu qu'ils avaient vu descendre était produit par des moyens trompeurs. Saladin, voulant constater l'imposture, fit éteindre la lampe que le feu du ciel avait allumée; mais la lampe se ralluma aussitôt : il la fit éteindre une seconde et une troisième fois, et chaque fois elle se ralluma comme d'elle-même. Alors le sultan, confondu, s'écria dans un transport prophétique : *Oui, bientôt je mourrai, ou je perdrai Jérusalem!* Cette prédiction, ajoute le chroniqueur, fut accomplie; car Saladin mourut au carême suivant [3]. »

Cependant les catholiques s'aperçurent de la supercherie qui exci-

[1] *Journal des Savants*, avril 1817, page 216.
[2] Le Quien, *Oriens Christ.*, III, page 374.
[3] *Itinéraire du roi Richard*, par Gauthier Vinisauf. — Voir *Biblioth. des crois.*, II[e] partie, page 704.

tait toujours l'admiration ou l'avarice des Grecs, des Arméniens et des Syriens, et ils la dénoncèrent ouvertement. Les moines parlèrent le plus haut. Félix Fabri déclara que ce feu n'était pas le produit d'un miracle, mais de l'art[1]. Les Franciscains, et à leur tête Quaresmius, firent tout leur possible pour faire cesser ce scandale; et c'est avec raison que M. d'Estourmel a pu dire : « Quant aux prêtres qui font descendre le feu du ciel, Volney serait à même de reconnaître que pas un catholique ne trempe dans cette fourberie; que les prêtres grecs en sont seuls responsables devant Dieu[2]. » Tous les écrits, toutes les protestations devenant inutiles, les Franciscains, en 1698, adressèrent une supplique à l'empereur d'Autriche pour obtenir que par sa médiation il fût interdit à toutes les nations qui ont le droit d'être dans l'église du Saint-Sépulcre d'y faire du feu, pour éviter le scandale et le danger d'un incendie[3].

Mais depuis lors, l'influence des Grecs à Jérusalem n'ayant fait qu'augmenter, le miracle du feu sacré, non-seulement fut maintenu, mais devint de plus en plus célèbre et de plus en plus lucratif : ce fut au point que l'année 1748 un Arménien paya trente mille sequins pour pouvoir allumer son cierge le premier[4].

C'est là que se trouve l'explication de la durée de ce miracle. Ces milliers de pèlerins qui se rendent à Jérusalem de toutes les parties de l'Asie, de l'Archipel et de la Grèce, et même du fond de la Russie, y vont surtout pour prendre le feu sacré et le rapporter dans leurs familles. Les prêtres grecs ne croient pas plus au miracle que les catholiques : ils le disent à qui veut l'entendre : ils seraient non-seulement ruinés si le miracle n'avait pas lieu, mais ils courraient grand risque de perdre la vie, comme cela faillit arriver à un pauvre prêtre d'Abyssinie auquel le tour était venu de faire le miracle.

[1] Non autem miraculose accenditur, sed arte, quamvis simplex vulgus clamet in cœlum, Deum laudans, quasi miraculum sit factum; et ita divulgant apud plebem et etiam apud Sarracenos. (Fabri, *Evagatorium* in T.-S., I, 341.)

[2] D'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*, II, 77.

[3] Cette supplique est rapportée dans Hammer, VI, 760; en voici un passage : Ut nulli nationi (quæcumque esse possit) in ecclesia sanctissimi Sepulcri immanenti seu habitanti liceat in eodem loco ignem construere, excepto in suis culinis, ad periculum incendii evitandum, et ad indecentiam tollendam.

[4] Hasselquist, *Reisen nach Palæstina*, 160.

Après avoir prié quelque temps, voyant que rien ne tombait du ciel, il alla dire au peuple qu'il n'y avait pas de feu. Les Turcs se précipitèrent sur lui les premiers, puis les chrétiens; le malheureux prêtre fut roué de coups, et il n'échappa qu'avec peine à ces assassins, qui l'accusaient de n'avoir pu faire le miracle à cause de ses crimes. Un jeune Grec, plus habile, essaya de le remplacer, et réussit à la satisfaction générale [1].

Les Turcs sont aussi intéressés que les Grecs *à ce que tout aille bien*. Ils veillent pour que le feu arrive à point, et, dans plus d'une occasion déjà, ils ont vendu le monopole de faire le miracle; ils l'accordent tantôt aux uns, tantôt aux autres, selon les circonstances: il est évident que, si l'on y avait songé en 1852, lorsque la Porte signait le firman du 10 février, le prince Menschikoff aurait pu obtenir ce privilége à perpétuité.

Au douzième siècle, il était aux Abyssins; puis les Grecs acquirent le droit de le partager avec eux, en faisant des présents aux Turcs. Les premiers, fort mécontents, dévoilèrent le secret. Les Grecs portèrent plainte aux autorités, et leur firent comprendre, à l'aide de grosses sommes surtout, les conséquences fâcheuses d'une si maladroite indiscrétion : leur zèle fut récompensé par le privilége exclusif de faire le feu. Survinrent les Arméniens, jaloux des merveilleux succès et des brillantes recettes de leurs rivaux : puissants à Constantinople, ils atteignirent leur but et furent admis aux honneurs du miracle. Mais à Jérusalem les choses se passèrent moins pacifiquement, et il arriva rarement que le feu descendit du ciel sans que le sang coulât sur la terre [2]. Cependant il n'est pas sans exemple que la plus grande intelligence ait régné entre les dignitaires des différentes communions, qui ne peuvent s'entendre pour éclairer leurs troupeaux, mais qui l'ont pu pour les tromper. L'année que Surius assista à la cérémonie (1644), il vit les six patriarches grec, kopte, abyssinien, géorgien, nestorien et arménien entrer ensemble dans la chapelle du Saint-Sépulcre et distribuer en commun le feu sacré à la foule [3]. Qu'aurait dit d'un pareil spectacle

[1] Della Valle, *Viaggi*.
[2] Troilo, *Oriental. Reisebeschreibung*, 314.
[3] Surius, page 497.

ce païen qui prétendait que, de son temps, deux aruspices ne pouvaient se regarder sans rire? Il me semble, à moi, que ces patriarches auraient dû fondre en larmes en voyant à quel état d'abaissement ils sont réduits. Au reste, les annales sanglantes de la semaine sainte de Jérusalem nous prouvent que cette harmonie n'a pas duré longtemps. Maintenant, le plus souvent, ce sont les Grecs seuls qui s'acquittent de cette mission, et ils ont pour cela un évêque *ad hoc*, j'allais dire un jongleur, qui porte le nom d'*évêque du feu*. Les Turcs ont pourvu à ce que la chose se fasse avec le moins d'encombre possible, et ils ont ordonné, une fois pour toutes, qu'à tel jour et à telle heure le feu descende du ciel[1].

Voici comment les choses se sont passées sous mes yeux, le Samedi saint de l'anné 1855.

J'étais sur la galerie qui communique avec le couvent des Franciscains, sous la première arcade, vis-à-vis du saint sépulcre, et à côté de Kiamil-pacha, gouverneur de Jérusalem. Dans l'église, dans la grande coupole et autour du saint sépulcre, il y avait une foule compacte et tumultueuse de toutes les nations qui sont sous le soleil, des vieillards, des femmes, des enfants au sein de leurs mères. Des soldats turcs, armés de sabres et de fusils, gardaient toutes les avenues, surtout les abords du saint sépulcre. Il n'y avait nulle dévotion, nul recueillement; cette foule n'avait pas le sentiment qu'elle se trouvait dans le Lieu Saint : c'était une foire où l'on sautait, dansait, criait, mangeait, se disputait. Les plus intrépides fendaient la foule pour se placer plus près du saint sépulcre, et frappaient ou renversaient ceux qui leur barraient le chemin; tous tenaient en mains des faisceaux de petites bougies pour les allumer au feu sacré. Des sacristains, et des gens qui avaient sans doute payé chèrement cette faveur, furent placés de chaque côté du saint sépulcre, près des ouvertures pratiquées par les Grecs pour le passage du feu, afin de pouvoir les premiers allumer leurs bougies. L'impatience augmentant dans la foule, les hurlements, la confusion, le scandale, augmentèrent. Les soldats frappaient des pieds et des mains, donnant des coups de crosse et de baïonnette...

[1] Ce fait, qui m'avait été nié par Méhémet-pacha (voir ma première édition, tome II, page 67), est affirmé par Troilo, page 314.

et ce sont eux qui se conduisaient avec le plus de décence. Tout à coup un évêque, à barbe blanche comme la neige, précédé de clercs, escorté de soldats qui repoussent la foule, s'avance vers le saint sépulcre, où il entre seul et s'enferme. La scène que l'on a alors sous les yeux est une véritable scène de damnés : tous se précipitent vers le saint sépulcre; on monte les uns sur les autres, on s'étouffe, on s'écrase, on pousse des cris de rage et de douleur. L'évêque, au bout d'un court instant, tend le bras hors du monument avec un faisceau de bougies allumées, auxquelles chacun veut allumer les siennes le premier; les sacristains et les privilégiés qui y sont parvenus se sauvent comme des furieux, les cheveux épars, pour se réfugier dans le chœur ou la sacristie. L'évêque, de même, traverse la foule en courant, moitié porté, frappé et lacéré. En attendant, le feu se communique partout; des milliers de bougies allumées éclairent toutes ces figures de possédés, qui expriment une joie infernale. Dans la mêlée, on met le feu à la barbe, aux cheveux ou aux habits de ses voisins, tandis que les plus fanatiques, pour prouver que ce feu ne fait aucun mal, ou pour se purifier par lui, exposent leurs bras à la flamme; les femmes découvrent leur poitrine et se brûlent le sein ; on en voit sur les galeries, qu'à leur costume on peut prendre pour des religieuses (*Czernicæ*), qui descendent leurs bougies avec des cordes dans le bas de l'église, et, lorsqu'elles sont allumées, les montent précipitamment, et font ostensiblement la même opération que les autres. Cela se pratique depuis longtemps; car Surius disait déjà : « Les autres se bruslent, aucuns les mains, aucuns la gorge, asseurans qu'ils ne sentent point la chaleur, encore qu'ils se grillent bien et beau leurs barbes et portent les mains pleines d'ampoules[1]. »

Je n'ai entendu ni chants ni prières, mais j'ai été témoin d'une horrible saturnale, dont des païens à peine ou des sauvages auraient pu se rendre coupables[2]. Jamais, assurément, je n'ai eu honte d'être chrétien; mais ce jour-là, je me suis senti profondément hu-

[1] Surius, *le Pieux Pèlerin, ou voyage à Jérusalem..... ès années* 1644 1647. Bruxelles, 1666, in-4°.

[2] Quæ occurrunt, disait il y a deux siècles Quaresmius, in sero illo sabbati, quot tumultus, quot ululatus, quæ irrisiones et strepitus, non modo explicari, sed ne qui-

milié devant un musulman, en voyant dans cette occasion là supériorité des Turcs sur des chrétiens. Et pourtant ce qui se passe les trois nuits qui précèdent le saint jour de Pâques dans cette même église, où tous ces forcenés campent pêle-mêle, est plus odieux encore. Ma plume s'est refusée à décrire ce qui se passait dans les temples voluptueux de la Phénicie : comment pourrait-elle révéler les abominations que des chrétiens commettent autour du tombeau de Jésus-Christ!

Est-ce donc que personne ne lui viendra en aide? N'est-il pas temps de faire cesser une monstrueuse imposture qui n'a que trop duré? Qu'on n'attende rien des personnes intéressées; elles sont trop faibles d'ailleurs pour arrêter le mal. Voilà ce que c'est que des Églises qui n'ont pas de chef. Le patriarche grec de Constantinople élèverait vainement la voix contre un tel abus, dont il a été d'ailleurs jusqu'ici le complice. C'est aux puissances chrétiennes à veiller à l'honneur de la chrétienté. La France et l'Autriche ne pourraient-elles pas sur ce point s'entendre avec la Russie? Si les souverains de ces pays connaissaient l'état des choses, assurément ils ne le tolèreraient plus. Aujourd'hui, j'en ai la conviction, ils seraient parfaitement secondés par la Porte. Le gouvernement ottoman ne peut prendre l'initiative, *puisqu'il s'agit d'une cérémonie soi-disant chrétienne*, mais il aurait à prendre une fois ou deux des mesures pour assurer la tranquillité publique. Qu'on fasse annoncer par les consuls *qu'à l'avenir la cérémonie du feu ne se fera plus à Jérusalem le Samedi saint; que personne ne pourra plus ni bivouaquer, ni passer la nuit dans l'église du Saint-Sépulcre*, et qu'on envoie au temps de Pâque une frégate autrichienne et une frégate française croiser entre Jaffa et Caïpha, en permettant à tous les hommes disponibles d'aller faire leurs dévotions au Saint-Sépulcre. Avec les troupes que le gouverneur de Jérusalem a à sa disposition et un homme du ca-

dem excogitari posse arbitror; solum qui videt, infidelium illorum vecordiam et insaniam dijudicare potest. (*Elucidatio*, tome II, page 559.)

Doubdan raconte qu'il entra dans l'église avec quatre ou cinq mille personnes, et qu'il alla se placer dans les galeries supérieures de la rotonde pour voir à son aise la cérémonie, *si l'on peut appeler ainsi le sabbat et la ronde infernale dont il fut témoin*.

ractère de Kiamil-pacha, il serait bien singulier qu'on ne pût contenir une troupe de fanatiques.

Je sais que la profanation du Saint-Sépulcre est une chose de peu d'importance pour la plupart des cabinets, qui ne voudraient pas soulever une nouvelle question orientale pour calmer les scrupules des personnes qui s'intéressent trop chaudement à ce sanctuaire. Mais, si on ne veut pas en faire une question religieuse, qu'on en fasse au moins une question d'humanité, et ici évidemment tout le monde sera d'accord, la Russie comme la France, la Turquie comme l'Angleterre et l'Autriche. Presque chaque année, on étouffe ou on assomme de malheureux pèlerins dans l'église du Saint-Sépulcre; en 1834, près de *trois cents personnes y ont perdu la vie*[1] : n'est-ce pas un motif suffisant pour intervenir et mettre fin à une imposture qui est presque toujours suivie de scènes sanglantes? Cette année-là (1834), la vue de tant de victimes produisit à Jérusalem une impression si vive, que l'évêque arménien, qui avait présidé lui-même à la cérémonie du feu sacré ce jour-là, prêcha publiquement contre cette supercherie, et dissuada le peuple d'y ajouter foi. On dit que les Anglais, dans l'Inde, sont parvenus à détruire la cruelle superstition qui obligeait les femmes à se brûler sur le bûcher de leurs maris : et on ne parviendrait pas à faire cesser une superstition odieuse aux portes de l'Europe, sous les yeux des consuls des nations les plus civilisées du monde! Nous voulons civiliser les Turcs : que doivent-ils penser de leurs civilisateurs? Nous voulons civiliser le monde, et nous ne pouvons abolir parmi les chrétiens des actes de barbarie qui autorisent les musulmans à les regarder avec des yeux de pitié! Quand nous, chrétiens, nous allons voir les derviches tourneurs, les derviches hurleurs de Péra et de Scutari, nous disons tous en sortant : « Comment est-il possible qu'au dix-neuvième siècle les musulmans en soient encore à croire qu'ils remplissent un devoir religieux en dansant et en se déchirant la poitrine et le visage! » et nous souffrons que, dans le temple le plus saint du christianisme, les musulmans aillent regarder les chrétiens

[1] Voir le récit de Curzon, qui a été témoin oculaire : *The monasteries of the East. Rob. Curzon.*

danser, hurler, se brûler la poitrine, et qu'ils puissent se dire : « Vraiment, nous ne connaissons dans toute la Turquie aucun peuple capable de se conduire aussi follement que les chrétiens! » Nous sommes tous coupables de notre honte, si, pouvant l'empêcher, nous ne le faisons pas. Je connais des personnes qui ont fait des démarches à cette fin auprès d'un ministre d'une grande puissance. Je n'ose pas rapporter la plaisanterie de mauvais lieu qu'il leur a donnée pour réponse. De pareils hommes pourraient figurer avantageusement parmi les derviches; mais ils ne sont pas dignes d'avoir en mains les intérêts d'une nation chrétienne.

J'ai parlé trop longuement sur un si triste sujet : Dieu veuille que je ne l'aie pas fait inutilement! Les pèlerins franco-belges qui ont assisté à la scène que j'ai décrite en ont été si vivement émus, qu'ils ont pris la résolution d'offrir à Dieu une communion en expiation de tant de scandales. Je les ai vus le jour de Pâques, à la messe solennelle, s'approcher tous de la sainte table, devant ce même tombeau de notre Sauveur si indignement outragé la veille par des chrétiens : que tous ceux qui aiment le saint sépulcre fassent aussi des prières pour que Dieu inspire aux souverains le même amour, et la volonté de le soustraire à de nouvelles profanations.

A l'extrémité occidentale de l'église se trouve un sépulcre qu'on appelle le tombeau de Joseph d'Arimathie : il est composé de plusieurs niches horizontales et perpendiculaires. On ne connaît pas bien le lieu où mourut Joseph d'Arimathie. Quelques-uns croient qu'il demeura à Jérusalem, et qu'il creusa ce tombeau pour être enseveli tout près du tombeau de notre Sauveur; et d'autres pensent qu'il vint à Marseille avec Lazare, Marthe et Marie et d'autres disciples; que de là il passa en Angleterre, où il mourut, et où il était très-honoré autrefois, surtout à Glastenbury.

Ces tombeaux, qui sont taillés dans le roc, comme tous les anciens sépulcres des Juifs, et qui remontent évidemment à l'époque hébraïque, me paraissent fournir une preuve sans réplique contre ceux qui prétendent que l'emplacement de l'église du Saint-Sépulcre devait être dans l'intérieur de la ville du temps de notre Sauveur.

Je veux citer auparavant ces paroles de M. le docteur Schultz, qui dit en parlant de ces tombeaux : « Des explorateurs modernes ont

pensé que ces sépulcres pouvaient dater des croisades. Il est vrai que les croisés se faisaient volontiers ensevelir dans l'église du Saint-Sépulcre; mais on n'a pas remarqué la différente construction de ces tombeaux. Ceux qui entrent perpendiculairement dans la terre peuvent bien appartenir à une époque plus rapprochée, peut-être à l'époque des croisades; mais les niches qui sont taillées horizontalement dans le rocher sont exactement pareilles à celles qu'on rencontre si fréquemment dans les nécropoles autour de Jérusalem. Il me paraît hors de doute qu'il y avait ici un rocher sépulcral longtemps avant qu'on bâtit l'église du Saint-Sépulcre, et un rocher sépulcral des anciens Juifs, qui remonte par conséquent à l'époque qui précède la destruction de Jérusalem par les Romains[1]. » Or, chez les Hébreux, les lieux de sépulture devaient être hors de la ville[2]; on ne faisait d'exception que pour les tombeaux des rois. Ainsi le lieu que les chrétiens désignent comme étant le Calvaire était hors de la ville à l'époque qui a précédé la destruction de Jérusalem, puisqu'alentour il y avait des tombeaux.

Nous trouvons dans Josèphe une preuve du même genre, mais beaucoup moins concluante, puisque le tombeau dont il parle n'existe plus : c'est celui du grand prêtre Jean[3] : tout porte à croire qu'il était dans cette partie-ci de la ville.

La tradition rapporte qu'il y a dans l'église du Saint-Sépulcre un autre tombeau beaucoup plus ancien encore que ceux dont je viens de parler; on me permettra d'en dire quelques mots.

Voici comment en parle M. le maréchal Marmont : « Je venais de voir tous ces objets avec une pieuse émotion; je vivais dans les siècles passés, et une profonde rêverie s'était emparée de moi, lorsque le Père Camille m'en tira en disant : « Adesso vi farò vedere la « tomba d'Adamo[4]. — Qu'est-ce? m'écriai-je, qui? Adam? — Si, « Adamo, il primo uomo[5]. — Ah! mon Père, que me dites-vous? » Il se hâta de me répondre pour me calmer : « Non è di fede; è sola-

[1] Schultz, *Jérusalem*, page 97.
[2] La même loi existait chez les Romains. Cicer., II *de Legibus*.
[3] Voir dans Josèphe la relation du siége de Jérusalem par Titus.
[4] « Maintenant je vous ferai voir le tombeau d'Adam. »
[5] « Oui, Adam, le premier homme. »

« mente di tradizione e di storia[1]. » L'effet était produit et la sensation durable. Quel tort ont fait et font chaque jour ces moines en se livrant à une sotte superstition, qu'alimente l'ignorance, et dont la moindre réflexion démontre l'absurdité[2] ! » Je crois que c'est le seul mouvement d'impatience que se soit permis l'illustre voyageur contre les religieux de Terre Sainte, impatience d'autant plus excusable, qu'il avait témoigné un respect plus profond pour toutes les autres traditions des Saints Lieux. J'ajouterai encore qu'il est parfaitement d'accord avec saint Jérôme, une des plus grandes autorités qu'on puisse invoquer en Palestine[3].

Je ne sais si les religieux de Jérusalem ont été effrayés de l'apostrophe un peu vive de M. le maréchal Marmont : personne ne m'a plus parlé du tombeau d'Adam. Mais, comme j'aime à étudier les traditions, je veux aussi remonter à la source de celle du Père Camille, qui est loin d'être un article de foi, comme il le dit lui-même. Au reste, d'autres ne se font pas scrupule de parler des traditions d'Andromède à Jaffa, de celle de la fille d'Agénor à Tyr, de la mort d'Adonis au Nahr-Ibrahim, traditions qui ne sont pas non plus des articles de foi ; combien n'en ai-je pas rapporté moi-même ! pourquoi ne serait-il pas permis de parler de la plus respectable de toutes, au moins par son antiquité, de celle qui concerne notre premier père Adam ?

Écartons d'abord ce qu'elle paraît avoir de trop incroyable. Il n'est pas question d'un monument qui se serait conservé après cinquante siècles, à travers le déluge et mille autres révolutions presque aussi destructives, mais d'une tradition qui dit que la tête d'Adam a été enterrée sur le Calvaire. Quand nous arriverons dans la vallée de Mambré, je donnerai des raisons assez plausibles de croire que le corps d'Adam a été enseveli à Hébron ; or cette ville n'est qu'à huit lieues de Jérusalem ; il n'est donc pas si

[1] « Ce n'est pas de foi; c'est seulement de tradition et d'histoire. »

[2] *Voyage*, tome III.

[3] Audivi quemdam exposuisse Calvariæ locum, in quo sepultus est Adam ; et ideo sic appellatum esse quia ibi antiqui hominis sit conditum caput ; et hoc esse quod Apostolus dicit (Ephes., v, 14) : *Surge, qui dormis, et exurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* Favorabilis interpretatio et mulcens aures populi, nec tamen vera. (Hieronym., *in cap.* xxvii *Matth.*)

[illegible] a pu être transportée sur le Calvaire. [illegible] l'Écriture que le patriarche Jacob, en mourant [illegible] recommanda à ses enfants de porter ses dépouilles [illegible] pour les y ensevelir[1]. Les Israélites, en fuyant [illegible] emportèrent les ossements de Joseph, et les déposèrent [illegible] champ acheté par Jacob[2]. Plusieurs saints Pères [illegible] respect pour le père du genre humain, Noé avait [illegible] déluge les ossements d'Adam, ou au moins sa tête, [illegible] dans l'Arche; qu'ensuite il l'ensevelit à Jérusalem sur [illegible] qui prit de là le nom de Golgotha, c'est-à-dire, en hébreu, [illegible] ou *le lieu du crâne*[3].

[illegible] pensent que ce fut par ordre de notre premier père que ses ossements ont été portés d'abord en Judée, puis dans l'Arche[4].

Les autorités sont ici nombreuses; je ne citerai que les suivantes[5]. Voici comment s'exprime saint Basile :

« On conserve dans l'Église une tradition qui nous apprend que [illegible] Judée fut habitée par Adam, qui s'y réfugia aussitôt qu'il [illegible] chassé du Paradis de délices, afin d'adoucir un peu la perte des biens dont il venait d'être privé; que ce fut aussi la Judée qui reçut les dépouilles mortelles du premier homme, après qu'il eut satisfait [illegible] à la sentence de condamnation portée contre lui. Sa tête fut enterrée en un lieu qu'ils appelèrent tout naturellement [illegible] Calvaire (ou le lieu du crâne), parce qu'un tel objet devait nécessairement frapper les hommes de cette époque. Il est bien probable que Noé n'ignorait pas où était le tombeau du chef et du père du genre humain, puisque, aussitôt après le déluge, et de la bouche même de Noé, cette tradition se répandit partout, et que ce fut là, sur le lieu du Calvaire, que Notre-Seigneur souffrit pour frapper la mort dans son origine même[6]. »

[1] Gen., XLIX, 29; L, 24.

[2] Jos., XXIV, 32.

[3] Ce nom a pu être donné à cette colline peut-être aussi à cause de sa forme primitive, mais non pas parce que c'était la place des exécutions, et qu'on y laissait les ossements des suppliciés; ce qui n'avait jamais lieu chez les Juifs.

[4] Masius, *Comment. in Josue*.

[5] Quaresm., tome II, liv. V, c. IV; Adrich., *in Jud.*, num. 7.

[6] Basil., *in Isai.*, cap. XV.

Origène confirme la même tradition en ces termes :

« Le Calvaire était le lieu où devait mourir celui qui mourait pour tous les hommes ; car une tradition m'apprend que le corps du premier homme a été enseveli dans le lieu même où Jésus fut crucifié, afin que tous les hommes qui avaient reçu la mort par Adam reçussent la vie par Jésus-Christ, et que, dans ce lieu qu'on appelle le Calvaire, c'est-à-dire le lieu de la tête, Adam, la tête du genre humain, retrouvât la vie avec toute sa race par la résurrection du Sauveur qui y a souffert et y est ressuscité [1]. »

Saint Épiphane s'exprime ainsi :

« Il est remarquable que le Christ a été crucifié précisément au lieu même où Adam a été enseveli, et que le sang du Christ coula sur le tombeau du premier homme pour lui procurer, à lui et à toute sa race, l'espérance de la vie éternelle [2]. »

Saint Ambroise énonce la même opinion [3].

Écoutons maintenant saint Augustin.

« La tradition des anciens nous rapporte qu'Adam, le premier homme, fut enseveli dans l'endroit même où fut plantée la croix, et qu'on a donné à ce lieu le nom de Calvaire, parce que, comme on le dit, il renferme *la tête* du genre humain. Et réellement, mes frères, il n'est pas inconvenable de croire que le médecin est allé là où était couché le malade. Et il était raisonnable que là où était tombé l'orgueil humain, là aussi descendît la miséricorde divine, et que ce sang précieux qui a daigné couler pour effacer le péché vînt racheter, en se répandant sur elle, la poussière du premier pécheur [4]. »

Ajoutons que c'est à cause de cette tradition qu'on a coutume de peindre ou de sculpter une tête de mort au pied du crucifix [5].

Il y a à Valence un tableau d'un ancien maître espagnol qui représente le Calvaire : au pied de la croix se trouve la sainte Vierge assise, tenant sur ses genoux une tête de mort qu'elle regarde avec

[1] Origen., *Tract.* XXXV, *in Matth.*
[2] Epiphanius, *Panar.*, XLVI.
[3] Ambrosius, *ad Luc.*, XXIII.
[4] Augustinus, *Serm.* LXXI *de Tempore.*
[5] Molanus, *Des Peintures sacrées*, liv. IV, ch. LXXVIII.

une indicible expression de douleur. Sur un des vitraux de la cathédrale de Beauvais on voit Adam, qui avait été enseveli sur le Calvaire, ranimé par le sang qui a découlé sur lui, contempler avec adoration le Sauveur expirant. Il se trouve dans la bibliothèque de Paris un manuscrit qui renferme un dialogue entre le Christ et le crâne d'Adam [1].

Bossuet, pénétrant dans la profondeur de nos mystères, retrouve sur le Calvaire, pour notre rédemption, tout ce qui avait servi autrefois pour la perte du genre humain. « Jésus-Christ est le nouvel Adam; Marie est la nouvelle Ève. Ève, comme le remarquent les saints Pères, aurait dû être appelée la mère des morts; et elle est appelée « mère des vivants » (Gen., III, 20), comme étant la figure de la sainte Vierge. Un ange de ténèbres intervient dans notre chute : Dieu prédestine un ange de lumière, qui doit intervenir dans notre réparation. L'ange de ténèbres parle à Ève encore vierge : l'ange de lumières parle à Marie qui le demeurera toujours. Ève écoute le tentateur et lui obéit : Marie écoute aussi l'ange du salut et lui obéit. La perte du genre humain, qui devait commencer en Adam, commença par Ève : en Marie commence aussi notre délivrance; elle y a la même part qu'Ève a eue à notre perte. Tout ce qui nous a perdus se change en mieux. Je vois paraître un nouvel Adam, une nouvelle Ève, un nouvel ange : il y a aussi un nouvel arbre, qui sera celui de la croix, et un nouveau fruit sur cet arbre, qui détruira tout le mal que l'ancien fruit avait causé. Ainsi l'ordre de notre réparation est tracé par celui de notre chute : tous les noms malheureux sont changés en bien pour nous, et tout ce qui avait été employé pour nous perdre, par un retour admirable de la divine miséricorde, se tourne en notre faveur [2]. »

Après avoir lu une foule de documents relatifs à cette tradition, je crois qu'on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance qu'Adam a été enterré à Hébron, et que sa tête, longtemps conser-

[1] Herbelot, *Bibliot. orient.*, au mot *Cranion*. — Voir aussi W. Menzel, *Symbolik*; — et sur les différents lieux où l'on croit qu'Adam a été enterré, Paullini, *Erbaul. Lust.* S. 1008.

[2] Bossuet, *Élévations sur les Mystères.*

vée dans la famille des patriarches, a été ensevelie sur le Calvaire.

La chapelle d'Adam appartient aux Grecs.

Une autre tradition non moins intéressante se rattache encore au Calvaire : c'est celle du sacrifice d'Abraham. Saint Augustin, invoquant l'autorité de saint Jérôme, croit qu'Abraham a dû immoler Isaac là où dans la suite le Christ a été crucifié[1]. Cependant l'opinion qui fixe sur l'emplacement du temple le lieu du sacrifice d'Abraham me paraît la plus suivie[2].

Je n'ai rien dit encore de ces trois ou quatre gardiens musulmans de l'église du Saint-Sépulcre, qu'on trouve, en y entrant, à gauche de la grande porte.

Ils sont à moitié couchés sur leur divan, causant, fumant et prenant le café. Ce sont eux qui ont la clef de cette sainte basilique, et ils l'ouvrent chaque fois que cela est réclamé par une des trois nations, grecque, arménienne et latine, qui jouissent seules de ce privilége, sauf à payer une entrée qui revient à 100 paras, 2 francs et demi, plus un peu de café. Les pèlerins pauvres attendent que de plus riches aient fait ouvrir l'église pour entrer avec eux. Toutes les fois qu'on a obtenu, comme on dit, *una apertura*, on en donne le signal avec une cloche.

Ce sont là ces « cinq ou six figures vénérables de Turcs à longues barbes blanches, accroupis sur un divan de riches tapis d'*Alep*, » dont parle M. de Lamartine, et qui ont été si respectueux pour l'illustre voyageur, que, par reconnaissance, il n'a pas craint de dire « que le peuple turc est le *seul* peuple tolérant, *celui qui comprend le mieux le culte et la prière*, et que ce peuple est *nécessaire* pour maintenir la paix entre les innombrables et *haineuses* ramifications *de l'idée chrétienne.* » — Chacun sait comment et pourquoi les Turcs gardent les Saints Lieux. Ils pourraient, il est vrai, dévaster l'église du Saint-Sépulcre, comme ils ont dévasté mille autres églises de la Palestine : celle-ci leur rapporte immensément, ils la laissent intacte; ils n'insultent pas le pèlerin qui vient y faire sa prière, mais ils le rançonnent, et ils le mettraient à mort, si, par curiosité

[1] D. Aug., *Serm.* VII *de Tempore.* — Quaresmius, tome II, l. V, c. III.

[2] Voyez ci-après *Mont Moriah*.

ou par mégarde, il franchissait, à quelques pas de là, la
la mosquée d'Omar. Par qui tant d'églises élevées à *l'idée*
ont-elles été pillées, renversées de fond en comble ; par q
couvents ont-ils été incendiés, tant de moines égorgés.
pas *le plus tolérant de tous les peuples*[1] ? Si quelques tem
encore debout, c'est que sa cupidité est plus grande
son fanatisme.

Après cela, il serait difficile de dire quelles sont les i
riques, topographiques et religieuses d'un homme qui,
l'église du Saint-Sépulcre, a tracé les lignes suivantes :

« C'est un monument élevé à la plus grande *pensée*
où la pensée même qui l'a élevé est écrite dans les dét
dans l'ensemble de l'édifice. Partout où le musulman
Dieu dans la pensée de ses frères, il s'incline et il resp
a tellement respecté, qu'à l'époque de l'invasion,
Sophie jusqu'à Hébron, toutes les églises chrétiennes,
du Saint-Sépulcre, ont été changées en mosquées.

« Que les chrétiens s'interrogent, continue M. de
se demandent de bonne foi ce qu'ils auraient fait si
la guerre leur avaient livré la Mecke et la Kaaba.
draient-ils, de toutes les parties de l'Europe et d
en paix les monuments conservés de l'islamism
Lamartine écrivait ces lignes, il pouvait voir,
viers, l'église de l'Ascension détruite ; sur le
converti en mosquée ; l'église de Saint-Pier
prison à cet apôtre, changée en voirie ; l'égl
demeura la sainte Vierge, devenue une mos
combres, etc., etc. ;... et tout cela n'a pu
chrétiens étaient à la Mecque, ils s'y com
il est probable que l'Arabie adopterait
déplaisir des admirateurs de l'islamism
voyait des mosquées en Espagne et
païens à Rome et dans les Gaules : si

[1] Le massacre récent des chrétiens à Ale
preuve de la *tolérance* de ce peuple.

ces mosquées et ces temples soient devenus des églises chrétiennes, je ne comprends pas pourquoi il ne se coiffe pas d'un turban, et, docile à la voix du muezzin, il ne va pas, inclinant son front dans la poussière des mosquées, crier *Allah* avec tous les musulmans qu'il admire. Comparer la Kaaba avec le Saint-Sépulcre, c'est un sacrilége. On a beau voir les choses au point de vue musulman; il y a une Providence qui les voit telles qu'elles sont : elle nous a conservé miraculeusement le sépulcre de Jésus-Christ, et elle nous le conserve encore aujourd'hui par un miracle, puisqu'il est entre les mains de nos ennemis et qu'ils n'osent le détruire. Depuis deux mille ans, qui est-ce qui a retenu les Juifs, les païens, les soudans d'Égypte, les rois de Perse et les sultans de Constantinople? C'est qu'apparemment il y a quelqu'un qui veille auprès du tombeau de Jésus-Christ, tombeau plus nécessaire au monde que le monument de la Kaaba.

M. de Lamartine continue : « Le centre de cette coupole (celle du Saint-Sépulcre), que les traditions locales donnent pour le centre de la terre.... » — Les traditions *des Grecs* donnent le chœur des Grecs pour le centre de la terre, et non le saint sépulcre. Il y a à Jérusalem des traditions vraies et des traditions absurdes, qu'il ne faut pas confondre. — « Ce monument a été construit *en* 1817. » — Il a été incendié *en* 1808, et reconstruit l'année suivante. — « Les chapelles renferment toutes des témoignages *réels ou supposés* des scènes de la rédemption. Les peintures ont été accumulées par des générations *superstitieuses*, qui ont cru avoir quelque chose de précieux devant Dieu. » — Les musulmans dont nous parlait tout à l'heure M. de Lamartine respectent « ce que d'autres hommes vénèrent et adorent; » mais lui, tout en faisant leur éloge, est bien loin d'avoir le même respect et autant de tolérance. — « La partie de l'église du Saint-Sépulcre qui n'est pas sous la coupole est exclusivement réservée aux Grecs schismatiques. » — Tout ce qui appartient exclusivement aux Arméniens et aux catholiques est ailleurs que sous la coupole.

« On est loin de s'attendre à trouver le tombeau de Joseph d'Arimathie, taillé dans le roc, hors des murs de Sion, à cinquante pas du Calvaire, lieu des exécutions, renfermé dans l'enceinte des mu-

railles modernes; mais les traditions sont telles, et elles ont prévalu. L'esprit ne conteste pas, sur une pareille scène, pour quelques pas de différence entre les vraisemblances historiques et les traditions. » — Nous ignorons « le nombre de pas des vraisemblances historiques » qu'exige M. de Lamartine pour les opposer aux traditions. Mais saint Jean, qui parle beaucoup plus clairement, nous dit : « Il y avait au lieu où Jésus a été crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf. *Erat autem in loco ubi crucifixus est hortus; et in horto, monumentum novum.* » (Jean, XIX, 41.) La distance du sépulcre et du Calvaire ne saurait se régler sur *l'attente* des visiteurs. Nous voyons, d'après l'évangéliste, que ces lieux étaient fort rapprochés; il est difficile de deviner pourquoi cinquante pas ne suffisent pas à l'esprit de M. de Lamartine, et ce que la vraisemblance y gagnerait s'ils étaient plus éloignés.

Enfin le pèlerin entre dans le saint sépulcre avec ses compagnons; chacun y reste environ un quart d'heure, et chacun peut y apporter des sentiments divers, « soit, dit-il, qu'il ait gardé la lettre du christianisme et les dogmes de sa mère, soit qu'il n'ait qu'un christianisme philosophique et selon l'esprit; soit que le Christ pour lui soit un Dieu crucifié, soit qu'il ne voie en lui que le plus saint des hommes, divinisé par la vertu, inspiré par la vertu suprême, et mourant pour rendre témoignage à son père.... Il y a des moments dans la vie où les pensées de l'homme, longtemps vagues et douteuses, et flottantes comme des flots sans lit, finissent par toucher le rivage, où elles se brisent et reviennent sur elles-mêmes avec des formes nouvelles et un courant contraire à celui qui les a poussées jusque-là. Ce fut pour moi un de ces moments : celui qui sonde les pensées et les cœurs le sait, et je le comprendrai peut-être moi-même un jour : ce fut un mystère dans ma vie qui se révélera plus tard. » — Hélas! il ne s'est révélé que trop tôt, ce mystère d'une intelligence si chrétienne autrefois, qui, se brisant contre je ne sais quel rivage, est revenue sur elle-même avec un courant contraire à celui qui l'avait poussée jusque-là, a démenti toutes les nobles inspirations qu'elle devait au christianisme, et s'est égarée dans les abîmes du doute, comme un astre qui a perdu la voie que Dieu lui avait tracée : et c'est au tombeau de Jésus-Christ, où tant d'autres

ont puisé les lumières et la vie, qu'il est allé éteindre la dernière étincelle de sa foi! Terrible exemple des dispositions qu'il faut avoir pour approcher des choses saintes! Il m'est pénible de citer ici ces paroles de saint Grégoire de Nysse : « Si vous avez le cœur rempli de pensées perverses, fussiez-vous sur le Golgotha, sur le mont des Olives ou en face du saint tombeau, vous serez encore aussi loin du Christ que ceux qui n'ont jamais professé la foi évangélique[1]. »

Dans ce moment il y a peu de pèlerins à Jérusalem : cette année n'est pas favorable pour faire des courses lointaines. Quand le monde croule, on ne quitte pas volontiers sa famille et sa patrie, incertain de l'état dans lequel on retrouvera l'une et l'autre. Du reste, c'est pour les fêtes de Pâques que les pèlerins arrivent en foule en Palestine de toutes les contrées de l'Orient : ce sont surtout des Grecs de la Russie, de la Grèce, de l'Archipel et des côtes de Syrie; des Arméniens, des Syriens, des Cophtes, des Nestoriens, des Maronites et des Abyssins. Ils se mettent en route, selon leur éloignement de la ville sainte, en janvier ou en février, et ils arrivent les uns par terre, les autres sur de mauvais bâtiments où ils sont entassés presque comme des nègres qu'on transporte dans les colonies. Ce ne sont pas seulement des hommes, mais des familles entières qui font ces longs pèlerinages, des femmes, des filles, des enfants, des vieillards; ils s'exposent au mauvais temps, aux privations sans nombre et aux exactions des Turcs et des Arabes. Ils se réunissent par troupes nombreuses, emportant avec eux leurs provisions, leurs nattes, leurs lits, leurs ustensiles de cuisine, qu'ils chargent sur des chameaux, des ânes et des mulets, tandis qu'ils cheminent à pied, faisant de petites journées, couchant en plein air, et contents de supporter tant de fatigues pour vénérer les lieux que Jésus-Christ a consacrés par ses souffrances.

[1] Voici quelles furent les impressions d'*une femme* piétiste au Saint-Sépulcre : « Nous nous arrêtons devant un bloc de marbre. Deux Capucins mettaient là leurs ustensiles; on a jeté sur le bloc un paquet de bougies, des linges à essuyer, que sais-je?... C'est le tombeau du Christ! » (Mme de Gasparin, *Journal*, tome III, page 248.)

Que le bon Dieu me pardonne cette citation! Depuis les sacriléges profanations des Karesmiens, jamais on n'a prononcé tant de blasphèmes sur le tombeau de Jésus-Christ que quelques voyageurs protestants l'ont fait ces dernières années.

Il y a longtemps qu'on a cru pouvoir blâmer les pèlerinages au nom de la moralité, de l'intérêt et de la raison : ils subsisteront aussi longtemps que nos cœurs auront besoin de soulagement et qu'il y aura de la foi dans nos âmes. Les pèlerinages sont les voyages du pauvre, du malheureux et du chrétien. Le pauvre, le malheureux ne peut-il donc pas avoir ses joies, ses récréations, ses voyages? Heureusement, ce ne sont pas nos grandes villes qui ont de l'attrait pour lui : ce sont des chapelles dans les bois, des grottes sur des montagnes, un sépulcre au delà des mers. Pendant de longues années, le pèlerin se prive de la moitié de sa chétive nourriture; mais cette privation même est un soulagement à sa misère actuelle par le plaisir qu'il se promet de son pèlerinage. Au temps fixé, il supporte avec joie le chaud, le froid, la pluie et les orages; et quand il a fait sa prière là où son cœur et sa foi l'ont guidé, il retourne content reprendre sa misère et ses travaux : il a puisé des consolations pour le reste de sa vie. Que l'on compare les hommes qui vont en pèlerinage avec ceux qui s'en moquent, et que l'on dise si ces derniers sont plus riches, plus vertueux, plus heureux. Nos peuples, qu'ont-ils gagné en bonheur depuis qu'ils vont demander leurs consolations à leurs semblables, ou à des dieux qui rappellent ceux du paganisme? Demandez à l'enfant qui a été déposer sur l'autel la première fleur du printemps, à la veuve qui a porté ses douleurs au pied d'une croix vénérée, à celui qui, échappé à la mer, va suspendre ses vêtements au mur de la chapelle du rivage, demandez-leur s'ils n'ont pas reçu le prix de leur piété? « La philosophie peut remplir ses pages de paroles magnifiques, a dit M. de Chateaubriand ; mais nous doutons que les infortunés viennent jamais suspendre leurs vêtements à son temple[1]. »

Mais, si les pèlerinages en eux-mêmes sont une chose sainte et louable, ils peuvent être accompagnés de circonstances qui les rendent dangereux : c'est pour cela que plusieurs saints personnages, qui avaient fait eux-mêmes le pèlerinage à la ville sainte, ont cru en devoir blâmer les abus, notamment saint Grégoire de Nysse et saint Jérôme. Alors l'idée s'était accréditée chez plusieurs qu'un

[1] *Génie du Christianisme : Dévotions populaires.*

voyage en Terre Sainte était presque indispensable au salut. Saint Jérôme, s'élevant contre cette erreur dans une lettre à Paulin, dit « que le temps est venu où les vrais adorateurs ne doivent plus adorer le Père ni à Jérusalem ni sur le mont Garizim ; que Dieu est esprit et vérité, et que la terre entière appartient au Seigneur ; que la voix des apôtres s'est fait entendre jusqu'aux extrémités de la terre, et que partout où l'on fait de bonnes œuvres on reçoit une égale récompense. » Il ajoute encore : « Ne croyez pas qu'il manque quelque chose à votre foi parce que vous n'avez pas vu Jérusalem, et ne nous estimez pas meilleurs parce que nous y habitons[1]. » Dans le même temps, saint Augustin disait aussi : « C'est en aimant qu'on vient à celui qui est partout, et non pas en naviguant : *Ad eum qui ubique est amando venitur, non navigando* » Il fallait rappeler ces éternels principes de vérité à une époque d'entraînement et d'enthousiasme ; aujourd'hui il est beaucoup moins nécessaire d'insister sur ce point : nous sommes tous de l'avis de saint Jérôme et de saint Augustin, comme nous sommes en général de l'avis des saints qui prêchent sur les défauts des autres ; si au moins nous *aimions*, on nous dispenserait volontiers de *naviguer*.

Lorsque les pèlerins sont arrivés à la porte de Jérusalem, ils sollicitent la permission d'entrer, et payent le tribut, qui est de quatre paras par tête ; les Francs en sont exempts. De là ils se rendent dans le couvent de leur nation. Autrefois on faisait une réception solennelle à ceux qui venaient d'Occident ; aujourd'hui cette cérémonie n'a plus lieu, faute de pèlerins. Saint Jérôme nous apprend que déjà de son temps on arrivait en foule en Palestine, et qu'auprès du saint tombeau on entendait dans toutes les langues célébrer les louanges du Fils de Dieu. « C'était un temps de révolutions et de malheurs ; le vieil empire romain croulait sous les coups des Barbares ; l'ancien monde tombait, comme tombe toute chose dont le destin est achevé ; un grand malaise avait saisi les âmes au milieu de ces calamités et de ces ruines : on se dirigeait vers le lieu où s'était levée une foi nouvelle[2]. » Nous avons les révolutions et

[1] Hieron., *Epist. ad Paulinum.*
[2] *Hist. des Croisades*, tome I, page 4.

toutes leurs calamités, un malaise universel nous oppresse; mais nous n'avons pas encore tourné les regards vers le lieu où se lève une foi toujours nouvelle.

Les couvents grec et arménien comptent chacun 2 à 3,000 pèlerins par année, tandis qu'il n'en arrive pas 100 dans le couvent catholique.

On le voit, si les droits des sanctuaires dépendaient de l'affluence des prétendants, il faudrait peu s'étonner des pertes que nous faisons tous les jours.

Voici des chiffres tout aussi significatifs.

L'Espagne envoyait autrefois, pour la conservation des Saints Lieux, 60,000 colonati, environ 300,000 francs, qui se sont réduits ces dernières années à 3 ou 4,000 colonati.

Le Portugal, qui envoyait 45,000 colonati, n'envoie plus rien; on a l'espérance que cette interruption cessera prochainement.

La France, autrefois si généreuse, oublie aussi maintenant les gardiens du saint sépulcre. Aux époques malheureuses de la révolution et des guerres qui l'ont suivie, on ne pouvait guère songer à la Terre Sainte; aussi le couvent latin de Jérusalem fut-il réduit à un tel dénûment, que les Pères furent obligés de vendre les vases sacrés pour ne pas mourir de faim. « Depuis ce temps, écrivait M. Michaud en 1831, la charité des rois, la charité des fidèles a été sollicitée; quelques voix se sont quelquefois élevées en faveur des gardiens du saint sépulcre; j'ai souvent entendu un de nos orateurs sacrés rappelant à ses auditeurs la misère qui régnait dans les Saints Lieux, et prêchant, comme il le disait lui-même[1], une croisade de charité; à la voix du prédicateur, au nom de Jérusalem délaissée, de nombreuses aumônes étaient recueillies, et la pauvreté de Sion a pu être soulagée; mais les fruits de cette croisade de charité ne pouvaient suffire à des besoins sans cesse renaissants et toujours les mêmes. Les Pères de Saint-Sauveur m'ont dit que le roi Charles X leur envoyait chaque année une somme de deux mille francs; cette somme, pour l'année 1830, vient d'arriver à

[1] Je n'ai pas besoin de vous citer ici le bon abbé Desmasures, qui a fait deux fois le voyage de Terre Sainte, et qui a prêché dans toutes les provinces de France pour les pauvres de Jérusalem.

Beyrouth, et le consul de France leur en a donné l'avis; mais il est plus que probable que cette modique pension sera supprimée, et qu'aucun secours ne viendra désormais du royaume très-chrétien[1]. »

Après quelques interruptions, des associations et de pieux fidèles firent encore parvenir leurs aumônes à Jérusalem : ce n'est que depuis 1843 que la prédiction de M. Michaud s'est accomplie, et qu'aucun secours n'a été envoyé de la France.

Les différents États de l'Italie, excepté Rome, ont aussi considérablement diminué leurs secours. Cependant la Sardaigne et Naples surtout s'étaient distinguées dans tous les temps par leur dévotion et leur munificence pour les Saints Lieux. La Lombardie figure pour une part considérable dans les collectes qui se font en Autriche. Le grand duché de Baden et le Wurtemberg envoient peu de chose. La Suisse a envoyé son obole : j'ai été assez heureux pour servir d'intermédiaire à cette bonne œuvre.

L'Autriche, pendant le dernier siècle, dans moins de trente ans, c'est-à-dire depuis 1755 jusqu'en 1782, avait envoyé 113,264 ducats, environ un million et demi de francs, et de plus, un nombre très-considérable d'ornements de toute espèce, des lampes, encensoirs, instruments pour l'infirmerie, remèdes pour les malades : presque tous ces dons provenaient de la famille impériale. Tout à coup Joseph II supprima le commissariat de Terre Sainte qui était à Vienne, et défendit l'exportation des aumônes à *l'étranger*. Mais, le 21 février 1842, l'empereur Ferdinand Ier rétablit ce commissariat, et permit de faire une quête chaque année, le vendredi saint, dans toutes les paroisses de la monarchie : le produit de cette quête devait être affecté aux Saints Lieux. J'étais à Vienne alors, et j'ai vu avec quelle joie, quel empressement les fidèles ont apporté leur pieuse offrande aux pieds des autels, la première fois qu'il leur fut permis de le faire après une interruption de soixante ans. On recueillit ce jour-là 64,249 florins (plus de 160,000 francs). L'année suivante on recueillit plus encore, et le bon Dieu bénit cette œuvre.

En Bavière, déjà en 1838 le roi Louis avait ordonné qu'une

[1] *Correspondance d'Orient*, lettre XCIX.

somme de 6,000 florins (13,000 francs), provenant de l'association appelée *Ludwigs-Verein*, serait envoyée annuellement aux Pères de Terre Sainte; et en 1843, il permit qu'on fît chaque année, comme en Autriche, une collecte dans les églises. De plus, MM. Phillips et Gœrres, ces généreux et savants défenseurs de la cause catholique, ayant ouvert une souscription dans l'excellente Revue intitulée *Historisch-politische Blætter*, des sommes considérables leur furent envoyées de toutes les parties de l'Allemagne pour les *sentinelles du saint sépulcre.*

Depuis peu, des secours ont été envoyés du Nouveau Monde. L'Amérique, cette fille cadette de l'Église, commence à grandir au milieu de ses sœurs. Déjà nous connaissions ses conciles, le zèle de ses apôtres, la liberté de ses institutions; et maintenant nous avons des preuves de sa charité, une des vertus qui porte le plus de bonheur : cette jeune Église est pleine de beauté et d'espérance. A la vue d'une société qui s'éteint, je salue ces Églises du Nouveau Monde, destinées peut-être à recevoir nos dépouilles. L'avenir dira si la foi, ce soleil des âmes, doit éclairer le monde comme l'astre de la lumière ; nous avons coutume de dire : *Ex Oriente lux*, sans penser que la nuit et la barbarie viennent après. Puissent ne pas s'appliquer aux nations actuelles ces terribles paroles de saint Paul : « Il est impossible que ceux qui ont une fois été éclairés, et qui après sont tombés, se renouvellent par la pénitence : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati.... rursus renovari ad pœnitentiam.* » (Hebr., VI, 4.)

Il est consolant de voir poindre quelque part de faibles rayons d'espérance, et qu'il est encore des âmes charitables qui disent avec le même apôtre : « Maintenant je m'en vais à Jérusalem porter des secours aux fidèles; car les Églises de Macédoine et d'Achaïe ont résolu de faire part de leurs biens à ceux d'entre les saints de Jérusalem qui sont pauvres. » (Rom., XV, 26.)

CHAPITRE XXV

LES PÈRES DE TERRE SAINTE.

Saint François d'Assise va en Palestine. — Les premiers Franciscains sont tous mis à mort par les musulmans. — Robert de Sicile et la reine Sanche établissent les Franciscains sur le mont Sion, de concert avec le Saint Siége. — Les persécutions continuent. — Les Pères, chassés du mont Sion, s'établissent dans le couvent de Saint-Sauveur. — Ils étendent leur mission dans tout le Levant. — Organisation et statistique de l'ordre des Franciscains en Orient. — Population catholique de la Palestine. — Devoirs, occupations, dernière ressource des Pères de Terre Sainte. — Monseigueur Valerga, nouveau patriarche de Jérusalem. — Contradictions de M. de Lamartine.

On s'est demandé peut-être quel pouvait être l'emploi des sommes considérables qu'on envoyait à Jérusalem : j'espère satisfaire à cette question en donnant ici un aperçu de l'histoire et des travaux des Pères de Terre Sainte.

Au treizième siècle, c'est-à-dire à l'époque où les armées chrétiennes allaient être contraintes d'abandonner les lieux qu'elles avaient conquis au prix de tant de sacrifices, Dieu suscita d'autres croisés : saint François d'Assise partit pour les Saints Lieux à la tête d'une armée de douze pauvres moines, et débarqua à Ptolémaïs l'année 1219 : il venait fonder un royaume beaucoup plus durable que celui de Godefroid de Bouillon. *Il avait eu un pressentiment miraculeux de la défaite des chrétiens*[1]. Après avoir parcouru et évangélisé toute la Palestine, il eut en mourant la consolation de voir de nombreux disciples établis à Ptolémaïs et à Jérusalem.

Ceux de Jérusalem furent tous massacrés dans l'église même du Saint-Sépulcre et au pied des autels avec une troupe de religieuses,

[1] M. Michaud, *Hist. des Croisades*.

d'enfants et de vieillards, qui y avaient cherché un refuge contre la cruauté d'une horde de Karesmiens[1].

Ceux de Ptolémaïs eurent le même sort l'année 1291[2]. Ce fut ainsi qu'ils commencèrent leur mission.

Cette même année, on vit tomber le royaume chrétien en Palestine, et avec lui le patriarcat de Jérusalem, les quatre archevêchés de Césarée, de Nazareth, de Krak et de Tyr; les neuf évêchés de Lydda, d'Hébron, de Beyrouth, de Ptolémaïs, de Sidon, de Panéas, de Sébaste, de Tibériade et du Sinaï, et une quantité d'abbayes, de chapitres et de couvents d'hommes et de femmes[3].

Le sang des martyrs a toujours été fécond : d'autres disciples de saint François quittèrent l'Europe et allèrent remplacer leurs frères; et peu d'années après (1299) on les retrouve déjà veillant et priant auprès du saint sépulcre. Les Turcs, qui les prenaient pour une espèce de *derviches*, et qui étaient témoins de leur piété, de leur douceur et de leur pauvreté, se sentirent un moment touchés de respect : ils leur cédèrent une demeure sur le mont Sion et une place auprès du saint sépulcre.

Cependant Robert, roi de Sicile, et Sanche, sa femme, pour mettre les Saints Lieux à l'abri des persécutions des musulmans, les achetèrent du sultan d'Égypte pour des sommes très-considérables; ils les cédèrent au Saint Siége, qui en confia la garde aux Franciscains par une bulle de Clément V (*Nuper charissima*), datée d'Avignon, 21 novembre 1342. La reine Sanche fit bâtir sur le mont Sion un beau couvent, qui renfermait le cénacle, si cher aux chrétiens. La pieuse reine fit aussi une dotation pour l'entretien de douze religieux et trois frères laïcs.

C'est donc un acte authentique fait par deux souverains qui garantit la propriété des sanctuaires aux religieux catholiques : ce titre est au-dessus des caprices des pachas, des vicissitudes des gouvernements et des envahissements des conquérants[4].

[1] Voir les relations des massacres des Karesmiens dans la lettre du grand maître des Hospitaliers, rapportée par Matthieu Pàris, sur l'année 1244.

[2] Witrowski, *Hist. de bello sacro*, l. X.

[3] Voir le *Tableau du royaume de Jérusalem*, par l'abbé Guénée.

[4] Les Pères de Terre Sainte possèdent des pièces authentiques du sultan Omar, de l'année 1213; du sultan Akmed-Barcout (1310); du sultan Akmed-Acheref (1277

Les fidèles, qui s'étaient tenus cachés durant les persécutions, se réunirent peu à peu autour de ces nouveaux défenseurs, qui, le plus souvent, ne pouvaient les protéger qu'en mourant pour eux. Les pèlerins reprirent aussi le chemin de la Terre Sainte. Une dame de Florence, nommée Sophie, voulant pourvoir au besoin des pauvres et des malades, acheta le terrain qui entourait le couvent et y fit construire un hôpital.

Les Pères furent loin de jouir en paix de ces bienfaits que la Providence leur envoyait comme des consolations, ou plutôt comme des moyens de multiplier leurs bonnes œuvres : ils furent encore tous massacrés par les Turcs l'année 1368. Une nouvelle colonie étant venue remplacer ces douze martyrs, les Turcs en tuèrent quatre en 1391. L'année 1482, ils firent périr Jean de Calabre, qui était aussi religieux du mont Sion; et en 1537 ils s'emparèrent de tous les religieux, qu'ils se contentèrent cette fois d'enfermer pendant quatre ans, partie à Damas, partie dans la tour des Pisans à Jérusalem; mais en 1547 les musulmans revinrent à leurs anciennes habitudes, et ils massacrèrent les deux religieux Junipère de Sicile et Jean de Mantoue [1].

Depuis le chapitre général célébré à Valence, l'année 1768, jusqu'au dernier tenu à Rome en 1856, c'est-à-dire dans l'espace de quatre-vingt-huit années, l'ordre des Minorites a envoyé 1,799 religieux pour le service de la Terre Sainte. De ce nombre, 1,082 sont retournés dans leur patrie après avoir achevé leur temps de mission; 499 y ont laissé leur vie et 218 y sont encore prêts à la donner pour la gloire de Dieu. Parmi les premiers, 117 sont morts de la peste, 4 ont été tués par les musulmans, 6 par les grecs; 5 sont morts naufragés, 3 sur mer pendant la navigation; 3 sont morts de la lèpre et 24 d'apoplexie [2].

qui leur garantissent la propriété du saint sépulcre, des habitations, de la moitié du Calvaire, du couvent du mont Sion, de l'église de Bethléem avec la grotte de la Nativité. (Voyez Eug. Boré, *Question des Saints Lieux*, page 6.)

[1] *Missions-Notizen aus dem heiligen Lande*, I heft, Wien 1846. Ces Notices, dans lesquelles j'ai trouvé des renseignements fort exacts, sont publiées par le commissariat général de Vienne.

[2] *Prospetto generale dello stato attuale della custodia di Terra Santa, formato dal Rmo P. Bernardino da Montefranco*. Napoli, 1856.

La légitime possession des Pères de Terre Sainte avait été confirmée par plusieurs sultans d'Égypte et de Constantinople; ils n'en furent pas moins chassés du mont Sion l'année 1561, sous le double prétexte que le mont Sion était un lieu fort qui pourrait servir aux chrétiens s'ils tentaient un jour de reprendre Jérusalem, et qu'il ne convenait pas que *des chiens* possédassent le tombeau de David, situé en ce lieu, et pour lequel les Turcs ont une grande vénération. Le cénacle fut converti en mosquée, et des santons s'emparèrent du couvent. *Ecclesia sancta in mesquitam versa, et conventu religiosorum mutato in lupanar et speluncam effeminatorum*[1].

Les religieux ne furent pas cependant expulsés de la ville sainte; ils achetèrent des Turcs à grands frais l'église et le couvent de Saint-Sauveur, qui avaient appartenu aux Géorgiens et qui étaient depuis longtemps abandonnés.

Qui réclama alors contre l'acte d'iniquité commis à leur égard? Hélas! personne ne songeait plus aux Saints Lieux, et on commettait les mêmes profanations dans tous les pays de l'Europe. Charles IX régnait en France, Élisabeth en Angleterre, Ferdinand I[er] en Allemagne, et Soliman II à Constantinople. Les princes catholiques luttaient contre la nouvelle hérésie qui menaçait de tout envahir, et les souverains protestants jetaient aux vents les saintes reliques comme objets de superstition. Les Pères de Terre Sainte, abandonnés de tous, non-seulement demeurèrent auprès du tombeau qui leur était confié, mais ils recueillirent les débris des communautés de fidèles disséminées dans la Palestine; ils les maintinrent dans leur religion, ils leur bâtirent des églises, et leurs couventsfurent tout à la fois des hôtelleries, des écoles et des hôpitaux.

Voici quel est aujourd'hui l'état de leur mission dans le Levant.

La première autorité de l'ordre est celle du Père Révérendissime; il a le titre de Paternité Révérendissime. Il est préfet des missions de Syrie, de Chypre et d'Égypte; gardien du mont Sion, du Saint Sépulcre, et custode de Terre Sainte. Il dépend du général, qui est à Rome, et de la Propagande. Il a le droit d'officier pontificalement. Cette dignité est toujours dévolue à un Italien; aujour-

[1] Quaresmius, tome I, page 52.

d'hui c'est le Père Bernardino di Montefranco qui en est revêtu [1].

La seconde est celle du vicaire du Révérendissime. D'après les statuts, elle devait être donnée à un Français; mais, depuis qu'en France il n'y a plus de religieux de cet ordre, cette charge est remplie par un Italien : c'est aujourd'hui le Père Joseph Tober de Bologne [2].

La troisième est celle de procureur général. Il est caissier et s'occupe de l'administration temporelle; il doit toujours être Espagnol [3].

Le chef des religieux enfermés dans l'église du Saint-Sépulcre porte le titre de président : aujourd'hui c'est le Père Édouard; il est Allemand. Depuis 1843, il y a cinq Pères de cette nation.

Il doit y avoir, pour entendre les confessions, dix pénitenciers. J'ai remarqué qu'on peut se confesser en latin, en italien, en fran-

[1] Il a été nommé général de l'ordre dans la congrégation générale de 1855. Homme modeste, pieux, affable et instruit, il est le véritable type d'un enfant de saint François; il était digne de devenir son successeur.

Quaresmius, dont j'invoque si souvent l'autorité, remplissait la charge importante dont nous parlons en 1630. Après un séjour de plusieurs années en Palestine, il publia le meilleur ouvrage que nous ayons sur les Saints Lieux. Il est écrit en latin et porte le titre : *Élucidation historique, théologique et morale de la Terre Sainte, composée par F. François Quaresmius de Lodi, théologien de l'ordre des Mineurs, autrefois custode de Terre Sainte et commissaire apostolique*, 2 vol. in-fol., Anvers, 1639, avec plans et gravures.

L'auteur, comme il le dit lui-même, a conçu, mis en ordre et achevé son ouvrage sur les lieux. C'est un homme plein d'érudition, de sagacité et de bonne foi. Il a fait des recherches immenses, et a élevé en l'honneur des Saints Lieux le plus beau, le plus utile et le plus durable de tous les monuments. Il l'a dédié à Jésus-Christ.

[2] Depuis que ces lignes sont écrites, les Franciscains ont reparu en France avec l'appui d'un gouvernement réparateur et la protection si active, si intelligente, des évêques. En 1852, le P. Joseph Aréso, provincial des Franciscains et commissaire de Terre Sainte en France, autorisé par le Saint-Siége, a été envoyé par ses supérieurs et a fondé dans la ville d'Amiens, qui fut le berceau de Pierre l'Ermite, un noviciat destiné à fournir au saint sépulcre des gardiens français, et à tout l'Orient de pieux et zélés missionnaires. Aujourd'hui la France possède déjà trois maisons de l'observance, à Amiens, à Limoges et à Saint-Palais.

[3] Le gouvernement espagnol, qui a si malmené les ordres religieux, a conservé quelques maisons de Franciscains et de Dominicains; je voudrais que ce fût pour un autre motif que celui que je vais faire connaître. Dans les colonies espagnoles, notamment dans les Philippines, jamais les employés du gouvernement ne sont parvenus à lever les impôts; les indigènes ne consentent à les payer qu'entre les mains des Franciscains. Force est donc à l'Espagne de garder les Franciscains en vue de ses colonies. Qu'elle prenne garde de perdre les uns et les autres!

çais, en espagnol, en allemand, en hongrois, en bohême, en polonais, en arabe et probablement en grec.

Je ferai remarquer encore que, d'après les statuts de l'ordre, les Pères pouvaient retourner dans leur patrie au bout de 3 ans : depuis 1841, on a fixé le terme de 6 ans, et, pour les missionnaires, de 12 ans. Depuis la même époque, les dignitaires sont nommés pour 6 ans. On a le catalogue authentique et presque complet des Révérendissimes custodes de Terre Sainte qui ont gardé le saint sépulcre depuis l'extinction du royaume chrétien ; il est reproduit par M. Artaud de Montor : il y en a 170 depuis l'année 1226. C'est une digne suite du catalogue des patriarches et évêques de Jérusalem, et une preuve en faveur de l'identité des Saints Lieux qu'on ne réfutera jamais ; car, par eux, en remontant jusqu'aux premiers siècles, nous avons la certitude d'avoir toujours eu des sentinelles intrépides et vigilantes auprès du tombeau de Jésus-Christ : des témoins qui se font massacrer auprès du dépôt qui leur est confié sont dignes de foi.

Voici maintenant la statistique complète de la Mission des Pères de Terre Sainte, telle qu'elle est aujourd'hui :

JÉRUSALEM. *Couvent de Saint-Sauveur* : une église, un hospice, 28 prêtres, 32 Frères laïques, 940 catholiques, une école de garçons divisée en deux sections : 68 élèves ; et, depuis cette année, une école pour les filles avec trois religieuses de Saint-Joseph.

Église du Saint-Sépulcre : 10 à 12 prêtres pour garder le saint sépulcre et pour le service religieux. Le nombre des prêtres est doublé aux jours de grande solennité.

BETHLÉEM. Un couvent, une église, un hospice, 10 prêtres, 6 Frères, 1,500 catholiques, une école de 90 enfants.

SAINT-JEAN. Un couvent, un hospice, une église dans laquelle est le sanctuaire de la Nativité de saint Jean-Baptiste, 3 prêtres, 2 Frères, peu de catholiques.

NAZARETH. Un couvent avec un hospice séparé pour les pèlerins, plusieurs sanctuaires, 10 prêtres, 7 Frères, 600 catholiques latins, 400 Maronites, une école : 80 garçons, 60 filles.

TIBÉRIADE. Une église, un petit couvent où l'on recueille les

étrangers, organisé cette année, 1 prêtre, quelques catholiques.

Damas. Un couvent, une église, 2 prêtres, 1 Frère, 5,000 catholiques de différents rites, une école de 100 enfants, indépendamment de celle des Lazaristes.

Harissa, dans le Liban : couvent isolé, où les missionnaires qui arrivent d'Europe étudient l'arabe; celui de Damas a la même destination : mais, depuis la révolution d'Espagne, il n'est plus venu de jeunes religieux de ce pays.

Alep. Un couvent, une église, 5 prêtres, 3 laïques et 600 catholiques.

Ramla. Une église, un grand couvent pour la réception des pèlerins, 5 prêtres, 2 laïques, peu de catholiques.

Jaffa. Une église, un couvent, un hospice, une école, 3 prêtres, 2 Frères, 300 catholiques.

Saint-Jean-d'Acre. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 1 Frère, 1,200 catholiques presque tous Maronites.

Saïda. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 1 Frère, 500 catholiques.

Beyrouth. Un couvent, une église, un hospice, 3 prêtres, 1 Frère, 3,000 catholiques.

Tripoli. Un couvent, une église, un hospice, 2 prêtres, 500 catholiques.

Latakié (Laodicée). Un couvent, une église, un prêtre, quelques familles catholiques, 260 Maronites, une école : 20 enfants.

Nicosie (île de Chypre). Un couvent, une église, 2 prêtres, une école : 25 enfants.

Larnaca (île de Chypre). Un couvent, deux églises, 4 prêtres, 2 Frères, 400 catholiques, une école : 20 enfants.

Limasol (île de Chypre). Un couvent, une église, 2 prêtres, peu de catholiques.

Au Caire. Un couvent, une église, 6 prêtres, 3 Frères, 1,200 catholiques, une école de garçons : deux divisions, 110 enfants; deux religieuses du Bon-Pasteur tiennent l'école des filles : 65 élèves.

Alexandrie. Un couvent, une belle église, une école, 5 prêtres, 3 Frères, 4,000 catholiques.

Fayum. Un hospice, un prêtre, peu de catholiques.

Rosette. Un hospice, un prêtre, quelques catholiques.

Dans ces 23 établissements il y a :

Prêtres	102	169
Frères laïques	67	
Paroisses		16
Écoles		10
Élèves		694
Catholiques		12,122

Ainsi, indépendamment de la conservation des Saints Lieux, le but de cette mission est de pourvoir aux besoins spirituels de ces catholiques, et à ceux des Maronites, des Cophtes, des Arméniens, des Melchites, des Chaldéens disséminés dans ces contrées. Puisqu'il n'y a pas de colléges, il ne peut y avoir de clergé indigène comme dans le Liban. Dans ce moment, il y a deux seuls prêtres originaires de la Palestine; ils ont été élevés à Rome.

On peut remarquer qu'en retranchant le nombre de catholiques qui appartiennent à l'Égypte, à la Syrie et à l'île de Chypre, il n'y a aujourd'hui, dans toute la Palestine, que quatre mille catholiques latins[1]. Il est probable que sans les Pères il n'y en aurait plus aucun.

[1] Plus tard, le relevé officiel des catholiques latins appartenant au diocèse de Jérusalem ayant été publié par monseigneur le patriarche, il a offert le résultat suivant :

Jérusalem	800 cathol.-latins.
Bethléem	1,967
Saint-Jean-de-la-Montagne	100
Ramla	25
Jaffa	340
Nazareth	620
Saint-Jean-d'Acre	120
Caïpha	100
Larnaca (ile de Chypre)	380
Nicosie, id.	32
En tout	4,484 âmes.

Depuis, la ville de Tibériade a encore été érigée en paroisse.

Ces catholiques, pauvres pour la plupart, sont hors d'état d'entretenir leurs curés, leurs églises, leurs écoles; les Pères de Terre Sainte sont souvent obligés de nourrir les enfants qui fréquentent les écoles et de les fournir de livres et de vêtements.

Comment font les Orientaux qui professent d'autres religions et qui ne veulent pas fréquenter les écoles des catholiques? Ils se passent d'écoles. De là le degré d'instruction qu'on trouve en Asie. Les couvents grecs et arméniens, qui sont fort riches, ont des établissements bien dotés. Les Turcs, qui jouissent des emplois et du droit d'exaction, dont personne ne sait user comme eux, sont également fort riches. Les Juifs reçoivent de nombreux secours d'Europe.

Le seul couvent de Saint-Sauveur entretient environ quatre-vingts pauvres, vieillards, veuves ou orphelins, qui sont logés en ville, dans des maisons qui appartiennent au couvent. Les malades sont soignés par un Frère; il va sans dire que les consultations et les remèdes se donnent gratuitement.

Les pèlerins sont une charge, et non un bénéfice, pour le couvent : il n'y a presque plus de pèlerins latins, et la plupart sont pauvres; les riches, à une si grande distance de leur patrie, craignant d'épuiser leurs ressources, se contentent le plus souvent de payer leurs dépenses. Les Pères acceptent ce qu'on leur donne, et ne réclament jamais rien[1].

M. de Chateaubriand cite des chiffres qui font connaître combien est petite l'affluence des pèlerins latins. Thevenot, en 1656, se trouva le vingt-deuxième au saint sépulcre; souvent, pendant la semaine sainte, il est arrivé que le nombre des pèlerins n'était pas suffisant pour la cérémonie du lavement des pieds. En 1589, on ne vit que sept pèlerins en Palestine. M. Seetzen s'y trouva tout seul à Pâques de l'année 1806. Le R. P. de Géramb a fait la même observation en 1831. « Quand je jette un coup d'œil, dit-il, sur cette multitude, et que je viens à compter les pèlerins catholiques, je suis frappé d'un étonnement qui va jusqu'à la stupeur : sur quatre mille, nous sommes..... devinez combien? — Six cents, quatre cents, deux cents au moins, me direz-vous. — Vous vous trompez. Nous sommes....

[1] Voir Note J, *Générosité de M. de Lamartine à Nazareth.*

quatre : un cordonnier polonais d'Odessa avec sa femme, encore un autre Polonais, et votre serviteur[1]. » Dans ce moment, nous sommes sept : quatre Anglais, monseigneur Pompallier, le baron Baum et moi; et pendant mon séjour il est encore arrivé trois ouvriers allemands. On nous a fait observer que probablement depuis la destruction du royaume chrétien de Jérusalem on n'avait pas vu trois prélats assister à la fois à la procession du saint sépulcre.

On voit donc que ce n'est pas l'affluence des pèlerins qui peut mettre les Pères de Terre Sainte en état de subvenir aux frais d'entretien des églises, des écoles et des hospices. Aussi l'ambassadeur Deshayes écrivait-il déjà en 1621 : « Les pauvres religieux sont aussi réduits aucunes fois à de si grandes extrémités, faute d'être assistés de chrétienté, que leur condition est déplorable. Ils n'ont pour tout revenu que les aumônes qu'on leur envoie, qui ne suffisent pas pour faire la moitié de la dépense à laquelle ils sont obligés; car, outre leur nourriture et le grand nombre de luminaires qu'ils entretiennent, il faut qu'ils donnent continuellement aux Turcs, s'ils veulent vivre en paix; et, quand ils n'ont pas le moyen de satisfaire à leur avarice, il faut qu'ils entrent en prison[2]. »

L'intolérance des Turcs s'est un peu calmée, et les religieux ne seraient plus exposés aujourd'hui à être massacrés si un chat venait à tomber dans une citerne[3]. Un acte de brutalité tel que leur expulsion violente du mont Sion pourrait difficilement se renouveler : ces choses-là, aujourd'hui, ne se font plus qu'en Europe.

Les derniers pachas ont diminué ces taxes exorbitantes qu'on imposait précédemment à ces pauvres religieux; par exemple, le couvent de Jérusalem payait un impôt de 23,000 piastres, et cela en sus des taxes extraordinaires, qui s'élevaient à 100,000 piastres, c'est-à-dire, pour un seul couvent, une imposition annuelle de 30,750 francs[4]. Mais, si les pachas sont moins menaçants, les Grecs

[1] *Pèlerinage*, tome I, lettre XVII.
[2] *Description de la Terre Sainte*, page 436.
[3] Roger, page 330; fait cité par M. de Chateaubriand.
[4] Ce qui est une bagatelle à côté des taxes imposées aux couvents dans certaines localités de la Suisse l'an de grâce 1848.

le deviennent de jour en jour davantage ; et, comme la justice se vend, l'impôt a pris une autre forme : il faut payer pour rentrer dans ses droits, et payer une somme d'autant plus forte, que la partie adverse est plus riche. Un autre ennemi s'est glissé à Jérusalem depuis quelques années : c'est le protestantisme. Pour séduire le peu de catholiques qui sont encore en Palestine, il a pris le manteau de la charité ; il est arrivé avec un hôpital, une école, un beau temple, un évêque et beaucoup d'argent. Je traiterai cette question d'une manière spéciale.

Pour lutter contre tant d'ennemis, il n'y avait jusqu'ici que quelques moines abandonnés de tout le monde. Le Saint-Siége a envoyé cette année aux Saints Lieux un puissant auxiliaire dans la personne du nouveau patriarche, monseigneur Valerga. Il convenait qu'un apôtre fut sur le siége de saint Jacques ; il convenait qu'un évêque fût auprès du saint sépulcre, auprès de la grotte de Bethléem.

Monseigneur Valerga est de Gênes. Quoique jeune encore, il a parcouru une grande partie de l'Asie, et il connaît à fond plusieurs langues de l'Orient. Intrépide missionnaire, il est tombé deux fois dans les mains des Turcomans, qui l'ont attaqué dans le désert, dévalisé, après l'avoir percé d'un coup de lance. Pie IX ne pouvait envoyer un plus digne successeur à tous les confesseurs de la foi qui ont illustré le siége de Jérusalem par leur courage, leurs talents, leurs vertus et leur martyre.

C'est lui qui est maintenant à la tête de la petite communauté des fidèles de la Palestine. Il est arrivé à Jérusalem avec toute la pauvreté apostolique : tandis que les patriarches schismatiques sont richement dotés, le patriarche d'une religion qui compte deux cents millions de fidèles se trouve dans le dénûment, n'ayant qu'une légère subvention de la Propagande de Rome ; il est sans demeure, sans clergé, sans séminaire, sans église. Les Grecs et les Arméniens ont des églises magnifiques ; les musulmans, la mosquée d'Omar et un grand nombre d'autres ; les Juifs, plusieurs synagogues ; le patriarche melchite bâtit une église en ce moment ; les protestants, établis à Jérusalem depuis si peu d'années, ont déjà un temple fort élégant en face du château de David : et nous, qui sommes établis à Jérusalem depuis deux mille ans, nous n'avons en propre que la

chapelle de la Flagellation, quelques sanctuaires dans l'église du Saint-Sépulcre, et la petite église du couvent de Saint-Sauveur. Elle est au premier étage, et n'a que 19 pas de longueur, sur autant de largeur; elle est toute enfermée dans le couvent : c'est là la seule église qui nous appartienne entièrement.

Je ne puis rendre tout ce que cette réflexion met d'amertume dans mon âme, surtout quand je songe à tous les palais que j'ai vus en Europe élevés aux princes et aux rois, à l'industrie, au commerce et aux arts. Nous nous cotisons pour élever des monuments aux grands hommes; nous employons des sommes énormes pour construire de beaux théâtres et de superbes prisons, pour orner nos cités, nos promenades et nos places publiques; nous éprouvons un légitime sentiment d'orgueil quand nous voyons s'embellir notre patrie : et nous n'avons plus une obole, non pas seulement pour embellir les Saints Lieux, mais même pour empêcher qu'ils ne tombent entre les mains des hérétiques et des infidèles!

Faut-il faire une réflexion plus pénible encore? On ne rougit pas de donner dans une seule soirée quatre, six, et jusqu'à dix mille francs à un musicien de renom, à un chanteur, ou à une danseuse; les princes leur prodiguent des diamants, la foule leur jette des couronnes, des hommes qu'on croirait doués de raison s'attellent à leurs chars comme des bêtes de somme[1] : faut-il s'étonner alors qu'ils n'aient plus rien à donner pour le tombeau de Jésus-Christ, et que leur admiration, prodiguée avec tant de discernement, soit tarie devant le dévouement d'un missionnaire qui s'expose à la mort en allant porter l'Évangile au delà des mers! Non; mais je ne m'étonne pas non plus que, lorsque les riches et les grands font un pareil usage de leur bon sens et de leurs richesses, il arrive des temps où les peuples, se sentant pris de doute sur la légitime possession des biens dont on fait un aussi indigne abus, brisent violemment une société qui n'a que trop mérité la rigueur des châtiments de Dieu.

[1] J'ai vu cela même en Allemagne, pays qu'on dit être celui de la philosophie. Un soir, entre autres, des milliers d'individus, après avoir traîné la voiture d'une danseuse, ont failli se faire écraser et en sont venus aux mains pour avoir quelques lambeaux de son mouchoir de poche.

Les Pères de Terre Sainte et les pauvres chrétiens que la Providence leur a confiés, se voyant oubliés de leurs frères, ont eu recours à une petite industrie. Ici je laisserai parler M. Michaud, premièrement parce que je ne pourrais pas dire aussi bien, et ensuite parce que sa parole aura plus de poids.

« J'ai voulu savoir, dit-il, comment les Pères latins, abandonnés ainsi par les rois et par une grande partie de la chrétienté, avaient pu se soutenir; voici les renseignements qui m'ont été donnés et qui sont d'une grande exactitude. La charité des fidèles suffit encore aux besoins des gardiens du saint sépulcre; mais cette charité a besoin d'être réveillée par une sorte d'industrie : la Providence, en donnant la pâture aux petits oiseaux, n'a point entendu par là que les oiseaux ne chercheraient pas eux-mêmes leur nourriture; les Pères de Saint-Sauveur ont compris la Providence de cette manière, et n'ont rien négligé pour se mettre en état de donner le *pain quotidien* aux familles chrétiennes dont le sort leur est confié. Une grande quantité de chapelets se fabriquent sous leurs auspices, soit à Jérusalem, soit à Bethléem; on bénit tous les chapelets et beaucoup d'autres reliques sur le saint sépulcre, puis on les envoie dans de grosses caisses aux ports de Saint-Jean-d'Acre, de Jaffa et d'Alexandrie; de là on les expédie par des occasions sûres, et presque toujours sans frais, pour l'île de Malte, pour les Deux-Siciles, pour l'Espagne et le Portugal; deux ou trois Frères du couvent de Saint-Sauveur accompagnent ces pieuses cargaisons et débitent les chapelets qu'on leur a confiés. Les produits de cette vente sont envoyés à Jérusalem, sans qu'il y ait jamais la moindre infidélité : telle est la précieuse manne qui tombe chaque jour sur les Lieux Saints et nourrit leurs pauvres habitants[1]. Si cette ressource venait à leur manquer; si, d'un autre côté, les rois d'Espagne et de Portugal ne leur envoyaient plus aucun secours, tout me porte à croire qu'ils

[1] Je voudrais bien que ces lignes fussent lues en France par quelques personnes assez influentes pour faire supprimer les droits d'entrée établis sur cette manne des chrétiens de Terre Sainte. Quand j'arrivai à Marseille, le premier mot qu'on me dit à la douane, quand je déclarai trois caisses de chapelets, ce fut celui-ci : *Prohibé*. J'obtins cependant de les faire passer en transit. Je ne suis pas assez versé dans les questions de finance pour deviner le motif d'une pareille prohibition.

retomberaient dans la misère où la première révolution de France les avait plongés, et qu'ils n'auraient pas de quoi fournir l'huile aux lampes du saint tombeau. Je vous ai donné ces détails parce qu'on ne les connait pas en Europe; il importe d'ailleurs aux gardiens du saint sépulcre de ne pas passer pour être plus riches qu'ils ne le sont, et cela par deux raisons qui me paraissent sans réplique: d'abord, si les Turcs pouvaient croire qu'ils ont des trésors, ce serait tous les jours de nouvelles *avanies*, de nouveaux bakchis; en second lieu, les sources de la charité se trouveraient taries, car on ne fait pas l'aumône à ceux qu'on croit riches [1]. »

M. Michaud a parfaitement compris combien il importe de détruire les préventions qui peuvent exister au sujet des gardiens des Saints Lieux. D'où vient que la France aujourd'hui reste en arrière de ce qui se fait en Allemagne? Sa sève catholique et féconde coule abondamment dans toutes les missions étrangères : et pourtant il en revient une si petite part à une terre qui lui est chère à tant de titres! On répand, il est vrai, tous les jours de nouveaux mensonges; mais ils sont tellement absurdes, qu'ils se réfutent d'eux-mêmes. Le plus mauvais livre que l'on ait écrit depuis longtemps sur la Palestine est, sans contredit, celui de M. de Lamartine : le Voyage de Volney avait bien au plus haut degré ce parfum philosophique qui lui a procuré son grand succès, mais au moins c'était un ouvrage sérieux; si sa tendance était antichrétienne, c'était, sous d'autres rapports, le fruit de la réflexion et de l'étude [2]. On jugera si M. de Lamartine a réfléchi en écrivant les lignes suivantes :

« Les greniers du couvent sont bien remplis. »

[1] Michaud, *Corresp. d'Orient*, lettre XCIX.

[2] Au reste, quand il s'agit de calomnier les religieux, Volney et M. de Lamartine sont parfaitement d'accord. « On loge les pèlerins, dit Volney, dans les cellules des couvents. Les religieux ont bien soin de dire que ce logement est gratuit; mais il ne serait ni honnête ni *sûr* de s'en aller sans faire une offrande qui excède de beaucoup le prix marchand d'une location. » — Il importerait de savoir le peu de sûreté qu'a trouvé M. de Lamartine pour n'avoir payé qu'une location de 1 fr. 60 cent. par jour. — « En outre, l'on ne peut se dispenser de payer des messes, des services, des exorcismes, etc., autre tribut assez considérable. L'on doit acheter encore des crucifix, des chapelets, des agnus-dei, » etc. (*État polit. de la Syrie.*) Dans ce passage, et contre son habitude, Volney a voulu être plaisant; il est à regretter qu'il ne nous ait pas dit combien on lui a fait payer les exorcismes et les agnus-dei, etc.

M. de Lamartine ne s'est pas donné la peine de les visiter. Au reste, s'ils étaient vides, avec quoi les religieux nourriraient-ils les pèlerins?

« Les caves renferment les meilleurs vins que cette terre produise. Eux seuls savent le faire. »

Il est de toute évidence que, si personne ne fait de vin qu'eux, ils doivent avoir le meilleur. Mais chacun sait que les Grecs, les Arméniens et les Juifs font aussi du vin.

« Tous les deux ans un vaisseau arrive d'Espagne, et apporte le revenu que les puissances catholiques leur envoient. »

Un vaisseau de revenus!

« Cette somme, *grossie* des aumônes pieuses des chrétiens d'Égypte, de la Grèce, de Constantinople et de la Syrie, leur fournit, *dit-on*, un revenu de trois ou quatre cent mille francs. »

Les aumônes qu'on recueille en Europe sont précisément pour entretenir les missions d'Égypte, de la Grèce, de Constantinople et de Syrie avec celle de la Palestine : comment se fait-il que ces chrétiens qui vivent d'aumônes enrichissent les Pères de Terre Sainte?

« Les édifices, continue M. de Lamartine, sont bien entretenus, et tout indique l'*aisance* et même la *richesse*[1]. »

Il est vrai qu'ailleurs cette aisance et cette richesse se changent en *pauvreté!* Aussi madame de Lamartine, en parlant d'un religieux de Jérusalem, dit-elle : « Cet humble apôtre de la *pauvreté* et de l'abnégation[2]. »

L'illustre voyageur dit, à l'occasion d'une semonce qu'il a donnée aux Arabes de Bethléem, qui réclamaient sa protection :

« Je leur réponds avec gravité, en leur faisant de sévères reproches sur leurs rapines, que j'aurai égard à leur requête et que je la présenterai au pacha, mais à condition qu'ils respecteront les Européens, les pèlerins, et surtout les couvents de Bethléem et du désert de Saint-Jean; et que, s'ils se permettent la moindre violation de domicile à l'égard de ces *pauvres religieux*, la résolution d'Ibrahim est de les exterminer jusqu'au dernier[3]. »

[1] *Voyage en Orient,* tome I, page 321.
[2] Tome II, page 150.
[3] Tome I, page 470.

On pourrait croire, d'après cela, que les Arabes se permettent quelquefois *des violations de domicile*. Il n'en est rien, d'après M. de Lamartine.

« Les moines, dit-il, que j'ai vus dans la Terre Sainte, bien loin de me présenter l'image du long martyre dont on leur fait honneur, m'ont paru *les plus heureux*, *les plus respectés*, *les plus* **REDOUTÉS** des habitants de ces contrées[1]. »

Madame de Lamartine, en parlant de Bethléem, dit qu'on a muré la grande porte de l'église « pour soustraire ces restes vénérés à la profanation des hordes d'Arabes brigands qui entraient à cheval jusqu'au pied de l'autel pour rançonner les religieux[2]. » On conviendra que ces Arabes ont une manière à eux de témoigner leurs respects à ces bons Pères. Voilà pour Bethléem. M. de Lamartine, étant venu au couvent de Saint-Jean du désert, accompagné par le neveu d'Abou-Gosch, dit « que les Arabes qui sont groupés sur les rochers à l'ombre du monastère sont les plus féroces et les plus perfides de tous les hommes; que le nom d'Abou-Gosch fait *pâlir les moines*, et que ces religieux ne cessaient de demander sa protection auprès du tyran de leurs tyrans[3]. » Ce n'est donc pas Abou-Gosch avec ses féroces Arabes qui pâlit devant les moines *redoutés*.

« Maintenant, qui sont ces moines? »

M. de Lamartine fait d'autant mieux de se poser cette question, que jusqu'ici il nous était assez difficile de le deviner!

« En général, des paysans d'Espagne et d'Italie. »

Dans le catalogue de ces Pères, j'en ai trouvé de toutes les villes d'Italie : de Venise, de Milan, de Rome, de Gênes, de Vérone, de Turin, de Florence, de Palerme; mais ce seraient tous des paysans, que cela ne prouverait qu'une chose, c'est que leur *bonheur* n'est pas du goût des grands, des riches et des savants.

« Nous n'en trouvâmes pas un seul qui pût soutenir *la moindre conversation raisonnable* . »

[1] *Voyage en Orient*, tome I, page 323.
[2] Tome II, page 153.
[3] Tome I, page 393.
[4] Tome I, page 324.

Madame de Lamartine, en parlant d'un de ces religieux, dit, au contraire :

« Le procureur général était un Espagnol d'un esprit supérieur, doué d'une haute intelligence des hommes et des choses [1]. »

Et M. de Lamartine lui-même nous dit au couvent de Saint-Jean :

« Nous passâmes la soirée dans le corridor du couvent, dans de *douces conversations*, avec l'excellent supérieur et les bons Pères espagnols [2]. »

On peut supposer que ces *douces* conversations devaient être un peu *raisonnables*. Ce qui n'empêche pas M. de Lamartine de dire encore :

« Point de livres, nulles études, *aucune fonction utile*. L'ennui les dévore : *les cabales* se forment dans l'intérieur du couvent, les Espagnols médisent des Italiens, les Italiens des Espagnols [3]. »

La même plume a aussi tracé ces lignes :

« Les couvents de Terre Sainte ne sont pas, au reste, dans ce cas : *ils sont utiles au monde* par l'asile qu'ils offrent aux pèlerins d'Occident, par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils peuvent donner aux peuples qui ignorent ces vertus [4]. »

Quant aux cabales, il me semble qu'elles sont éloquemment réfutées par ces belles paroles, cette fois-ci, de M. de Lamartine lui-même :

« Le Père supérieur surtout est le modèle le plus accompli des vertus du chrétien : simplicité, douceur, humilité, patience inaltérable, obligeance toujours gracieuse, zèle toujours opportun, soins infatigables des Frères et des étrangers, sans acception de rang ou de richesse ; foi naturelle, agissante et contemplative à la fois ; sérénité d'humeur, et de parole, et de visage, qu'aucune contrariété ne pouvait jamais altérer. C'est un de ces rares exemples de ce que peut produire la perfection du principe religieux sur une âme d'homme : l'homme n'existe plus que dans sa forme visible ; l'âme

[1] *Voyage en Orient*, tome II, page 150.
[2] Tome I, page 393.
[3] Tome I, page 324.
[4] Tome I, page 391.

est transformée en quelque chose de surhumain, d'angélique, de *déifié*, qui fuit l'admiration, mais qui la commande. Nous fûmes tous également frappés, maîtres et domestiques, chrétiens ou Arabes, de la sainteté communicative de cet excellent religieux; son âme semblait s'être répandue *sur tous les Pères et les Frères du couvent*; car, à des degrés différents, nous admirâmes dans tous un peu des qualités du supérieur, et *cette maison de charité et de paix* nous a laissé un ineffaçable souvenir[1]. »

Quel sentiment peut inspirer un pareil langage? Ces paroles, dans la bouche d'un homme sincère, seraient le plus bel éloge qu'on pût faire d'une maison religieuse; dans celle de M. de Lamartine, ce sont des phrases à effet, des antithèses. S'il lui faut de l'ombre pour ses tableaux, il la prend dans le premier couvent venu, à Nazareth, par exemple; s'il a besoin de coloris, de lumière, de blanc vif, il trempe ses pinceaux au couvent de Saint-Jean, sauf à brouiller ses couleurs ou à faire l'inverse à la première occasion. Il prend là les cabales, l'oisiveté, l'ignorance; ici la paix, la charité, les soins infatigables : là il voit des hommes passionnés, fanatiquement crédules; ici des êtres *surhumains*, *angéliques*, *déifiés*. Assurément tous les religieux de Terre-Sainte ne sont pas des hommes également parfaits: mais le même esprit, la même discipline, la même règle, le même but, se retrouvent dans toutes les maisons. Aussi M. de Lamartine, plus équitable que les Juifs, qui doutaient qu'il pût y avoir quelque chose de bon à Nazareth, finit-il par dire de ces religieux : « Quelques-uns, même à Nazareth, m'ont semblé de véritables saints, animés de la foi la plus ardente et de la charité la plus active: humbles, doux, patients, serviteurs volontaires de leurs frères et des étrangers. J'emporte leur physionomie de paix et de candeur dans ma mémoire, *et leur hospitalité dans mon cœur*[2]. »

Nous savons maintenant comment il a payé cette hospitalité.

Toutes ces phrases incohérentes et contradictoires sont lues et admirées, et laissent dans l'âme la plus déplorable de toutes les im-

[1] *Voyage en Orient*, tome I, page 390.
[2] Tome I, page 325.

pressions, un doute universel sur la Palestine, sur son état, sur ses monuments, sur les hommes qui l'habitent; on ne sait pas si on a parcouru la Terre Promise ou un désert, et on se demande si l'on est chrétien ou musulman. Quand on est dans une pareille disposition d'esprit, comment pourrait-on s'intéresser aux Saints Lieux et songer à les secourir?

On a pu remarquer que l'illustre voyageur se contredit surtout quand il écrit sous la dictée de madame de Lamartine. Comme il n'avait pu, à son premier voyage, visiter plusieurs localités intéressantes autour de Jérusalem, entre autres Bethléem, il revint une seconde fois à Jaffa, et demeura cinq jours à errer dans les jardins de cette ville, pendant que madame de Lamartine complétait son pèlerinage. Ce fut à son retour qu'elle donna à son mari les détails sur les lieux qu'elle avait visités, détails insérés dans le corps de l'ouvrage. Puisque nous sommes en Palestine, on me permettra sans doute une comparaison qui date de loin, mais qui n'en est pas moins juste. M. de Lamartine, écrivant donc sous l'inspiration de madame de Lamartine, m'a rappelé Balaam prophétisant précisément le contraire de ce qu'il avait dans le cœur, et qui, appelé pour maudire le peuple de Dieu, ouvre la bouche en disant : « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! que tes tentes sont belles, ô Israël! » (Nomb., xxiv, 5.) En voici une nouvelle preuve.

M. de Lamartine avait dit, toujours en parlant des religieux de Terre Sainte :

« Il n'y a point de persécution, il n'y a plus de martyre[1]. »

Et ailleurs, écrivant sous l'inspiration de madame de Lamartine, il dit du procureur général :

« Pendant notre séjour à Jérusalem, j'eus occasion d'apprécier particulièrement sa bonté indulgente, son mérite, et l'utilité de son influence dans le couvent de Terre Sainte; mais, à peine âgé de cinquante ans, sa carrière d'épreuves devait bientôt finir ici-bas par le *martyre*, au moment où peut-être il se flattait de jouir de quelque repos dans son pays natal. S'étant embarqué, peu de temps après notre départ, pour retourner en Espagne, *il fut massacré avec*

[1] *Voyage en Orient*, tome I, page 322.

est transformée en quel[illegible] matelots grecs, non loin des côtes de *déifié*, qui fuit l'admirat[illegible] seul échappé au carnage, poursuivit tous également frappés [illegible] furent arrêtés en Caramanie [1].
Arabes, de la sainteté con[illegible] année, en 1832, et selon le calcul de âme semblait s'être répa[illegible] quinze de ces religieux massacrés, et *vent;* car, à des degrés [illegible] de la peste à Saint-Jean-d'Acre pour avoir peu des qualités du [illegible] pèlerin [2]
nous a laissé un ineffa[illegible] ainsi à la mort pour garder les Saints
Quel sentiment pe[illegible] bien dû obtenir, sinon de dans la bouche d'un [illegible] principes est incapable, au moins qu'on pût faire d'une [illegible]
martine, ce sont des [illegible] assez dégagés de préjugés l'ombre pour ses ta[illegible]. « Si un philosophe, dit venu, à Nazareth, pa[illegible] un bon ouvrage : s'il faisait de blanc vif, il trem[illegible] : s'il montrait des sen- à brouiller ses coul[illegible] je lui applaudirais avec fran- Il prend là les cab[illegible] agirait-il pas ainsi avec un rité, les soins infati[illegible] porte un froc, une longue tiquement crédules [illegible] leur compte d'aucun sacrifice? Assurément tous l[illegible] aux entrailles de la terre, hommes également [illegible] Grand Lama, afin d'avoir le pline, la même rè[illegible] sont trop rares au- maisons. Aussi M[illegible] quelque habit qu'on les dé- doutaient qu'il pût [illegible] robe du prêtre ou au man- par dire de ces reli[illegible]
semblé de véritab[illegible] venus, et c'est à nos écri- la charité la plus [illegible] résultat. Si cet état de choses taires de leurs fr[illegible] les Saints Lieux, et nous de paix et de c[illegible] mourir de faim et de douleur *mon cœur* [2]. »
Nous savons m[illegible]
Toutes ces ph[illegible] admirées, et lais[illegible]

[illegible] raconte le même fait. *Pal*[illegible]

[illegible] Un père capucin, missi[illegible] dans le courant du mois de [illegible] d'une nouvelle église. (*Univ*[illegible]

[1] *Voyage en Orient*, [illegible]
[2] Tome I, page 325.

CHAPITRE XXVI

ENCEINTES DE JÉRUSALEM. — MONT SION.

[illegible] de Jérusalem. — Signification de son nom. — Première muraille de David et de [illegible]. — Seconde muraille des rois Joathan, Ezéchias et Manassès; preuves du doc[illegible]. — Troisième muraille d'Agrippa. — Enceinte actuelle de Soliman; ses di[illegible]. — Portes nouvelles. — Portes anciennes. — Portes actuelles de l'esplanade [illegible]ple. — Quartiers de la ville. — Population actuelle. — Population ancienne. — [illegible] Sion. — Citadelle. — Souvenirs bibliques. — *Turris Davidica.* — Le temple pro[illegible] et le palais d'Hérode. — Autres établissements de la mission anglicane. — Le [illegible]ent des Syriens et la maison de saint Marc. — *Quartier des Arméniens.* — Leur [illegible]. — Lieu du martyre de saint Jacques le Majeur. — Maison de saint Thomas. — [illegible]metières des différentes communions chrétiennes. — Le Cénacle. — Si la sainte [illegible] est morte sur le mont Sion ou à Éphèse. — Tombeaux de David, de Salomon, de [illegible]. — Entrée dans le tombeau de David. — Huttes des lépreux. — De la lèpre. — *Quartier des Juifs.* — État des Juifs et leur aveuglement. — D'un nouveau royaume [illegible] Israël. — Des lieux appelés *Xystus* et *Mello.*

« Je me suis réjoui de ce qu'on me disait : Nous allons à la maison de Jéhovah ! Déjà nos pieds sont à tes portes, ô Jérusalem! » ([illegible] cxxi, 1, 2.)

Chaque jour ma première pensée est un acte de reconnaissance, quand je me dis en me réveillant : *Je suis à Jérusalem !* Ce bonheur que tant d'autres m'envient, que je n'aurais jamais pu espérer, je le possède, j'en jouis, et il me rendra heureux toute ma vie.

Maintenant que la première impatience est satisfaite, disons mieux, que le premier devoir est rempli par ces fréquentes visites aux lieux sanctifiés par la Passion de notre Sauveur, tâchons d'étudier une ville où il y a tant d'autres monuments sacrés et profanes qui excitent à un si haut point la curiosité et l'intérêt[1].

[1] Consultez le plan de Jérusalem, planche I, et la légende, note K.

Le mot Jérusalem signifie *fondation* ou *demeure de la paix* ; par abréviation elle a été appelée Salem, *paix*. Jusqu'au règne de David elle s'appelait Jébus, c'est-à-dire *locus conculcatus*. Les Arabes l'appellent El-Kods, *la sainte*, et aussi Bait-el-Mokeddes, *demeure de la sainteté*. Elle paraît avoir déjà porté ce nom du temps d'Hérodote ; car cet historien raconte que Nécos, après avoir défait les Syriens près de Magdalon, prit la grande ville appelée Kadytis[1], qui ne pouvait être que Jérusalem.

L'origine de la ville remonte aux temps les plus anciens. Lorsque les Hébreux entrèrent en Palestine, le roi chananéen Adonibések régnait à Jérusalem ; s'étant ligué avec quatre autres rois contre Josué, il fut défait à Gabaon, et pendu près de la caverne de Macéda, où il s'était caché. (Jos. x.) La ville de Jérusalem fut donnée à la tribu de Benjamin par Josué ; mais les Israélites ne purent s'en emparer qu'après sa mort. (Jug. I, 8.) La ville haute demeura même en la possession des anciens habitants jusqu'à la huitième année du règne de David. (II Rois, v.)

La ville de Jérusalem est assise sur un terrain fort inégal, dont la principale inclinaison va du nord-ouest au sud-est ; elle est entourée de trois côtés par de profondes ravines, et forme comme une presqu'île qui ne tient à la terre que par le nord-ouest. Elle est bâtie sur trois collines : *Sion*, la plus élevée (c'était la haute ville) ; *Acra* (la basse ville), et *Moriah*, ou la colline du Temple[2].

Quoique bâtie sur un sol élevé, la ville de Jérusalem est dominée par plusieurs sommets qui l'enceignent comme dans une vallée. De là cette apostrophe de Jérémie : « Voici que je viens « à toi, qui es située dans une vallée, sur un rocher, dans la plaine. » (XXI, 13.)

Antiochus Épiphane fit construire une citadelle sur la seconde colline, appelée depuis mont Acra ; mais Simon Maccabée rasa cette citadelle, et avec ses débris il combla le vallon qui séparait Acra et Moriah. Salomon avait aplani le mont Moriah pour la construction du temple : de sorte que les inégalités primitives du terrain sont

[1] Liv. II, chap. CLIX.
[2] Sion signifie *lieu élevé*; Acra, *sommet* ou *château* ; et Moriah, *lieu choisi* ou *montré par Jéhovah*.

de beaucoup diminuées ; elles l'ont été aussi par les différentes destructions qu'a éprouvées cette malheureuse ville.

Agrippa I[er] ajouta à la ville une quatrième colline, celle de *Bezetha*, qui s'étendait au nord : c'était la ville neuve ; elle était la demeure des marchands de laine, de vêtements et d'objets en fer et en airain. Elle n'existe plus aujourd'hui; il ne reste que les traces de son enceinte.

Jérusalem a eu, selon Josèphe, trois enceintes de murailles[1], excepté dans les endroits défendus par la pente des vallées. De son temps, la première enceinte était garnie de soixante tours, la seconde de quarante, et la troisième de dix-neuf.

La *première muraille*, et la plus ancienne, commençait à la tour Hippicus, et allait jusqu'au portique occidental du temple : on remarque encore aujourd'hui la direction des fossés : elle séparait la haute ville de la basse. De la tour Hippicus, les murs se dirigeaient au sud autour du mont Sion, en descendant vers la porte des Esséniens. De là ils allaient passer au-dessus de la fontaine de Siloé, près de l'étang de Salomon, puis ils remontaient vers le portique oriental du temple. On trouve sur cette ligne plusieurs restes de vieux murs et des citernes ; et au lieu où devait être la porte des Esséniens, il y a un sentier qui conduit du mont Sion dans la vallée de Hinnom. Cette enceinte a été construite par David et Salomon, et, comme on le voit, elle entourait le mont Sion et une partie de Moriah.

La *seconde muraille* enfermait le mont Acra. Elle commençait, selon Josèphe, à l'endroit de la première muraille où se trouvait la *Porte Gennath* (la porte des Jardins), et allait vers le septentrion, puis tournait à l'est, jusqu'à la tour Antonia.

Voilà les seules indications données par Josèphe. Mais, comme plusieurs auteurs font dépendre de la direction de cette muraille l'identité du Calvaire, il importe de lui donner une attention particulière. Les preuves que nous avons de cette identité, et que j'ai données en parlant de l'église du Saint-Sépulcre, n'ont rien à craindre de l'omission de Josèphe ; mais, comme on a profité de cette omission pour enfermer dans la ville, par une ligne imaginaire, le

[1] *Guerre*, l. V, c. IV.

Golgotha, qui au temps de notre Sauveur devait être hors des murs, cherchons plus soigneusement les traces de cette seconde enceinte.

Dans ces derniers temps, des auteurs protestants ont traité cette question avec autant de talent que de bonne foi, et ils ont été amenés à cette conclusion, *que l'étude topographique de Jérusalem est parfaitement d'accord avec nos traditions*. J'ai déjà cité le docteur Schubert; ici je suivrai le travail du docteur Schultz[1].

Il relève d'abord l'erreur de Robinson, qui avait placé le commencement de la seconde enceinte, et par conséquent la porte Gennath, près de la tour Hippicus. Josèphe, qui part de cette tour pour indiquer la première et la troisième enceinte, n'aurait pas manqué de le faire aussi pour la seconde, si elle se fût dirigée, comme la muraille d'aujourd'hui, de la tour Hippicus à la porte de Damas, en s'étendant vers le nord-ouest. Donc la porte Gennath était ailleurs, et ne pouvait être que dans cette partie de l'ancien mur située entre Hippicus et le portique du temple. Mais, pour en déterminer la situation, allons d'abord à la porte de Damas, qui, de l'avis de tout le monde, devait nécessairement se trouver dans la seconde enceinte de fortifications.

« En entrant dans la ville par cette porte, dit M. Schultz, et en suivant la rue qui conduit au grand bazar, on rencontre presqu'à l'extrémité de la rue un tronçon de colonne. Un peu au delà est le lieu désigné par la tradition où devait se trouver la porte Judiciaire, au bout de la voie Douloureuse. En ce lieu, il y a une antique colonne; elle se trouve dans la boutique d'un ouvrier, située dans le passage voûté de cette rue : cette colonne, bien conservée, est encore debout, et perce le toit de la boutique. Plus loin, dans le bazar, il y a trois autres colonnes brisées, dont les fûts sortent de terre ; un vieux fragment de la même matière gît sur le sol. Derrière la colonne

[1] C'est au consulat de Prusse à Jérusalem que j'ai appris à connaître l'important travail de M. Schultz sur la topographie de la ville sainte, intitulé : *Jerusalem, Eine Vorlesung*, accompagné d'un *Plan* dressé par M. Kiepert, d'après les recherches de M. Schultz. Ce mémoire a été lu à la *Société géographique de Berlin*, en 1844. Je m'en suis servi dans mes courses, et j'ai été à même d'en apprécier toute l'exactitude. Malheureusement je n'ai pu voir l'auteur, qui était gravement malade à Beyrouth d'un coup de soleil, et qui est mort peu de temps après.

qui est le plus au midi, et dans une boutique, on voit la partie inférieure d'un pilastre, et dans une autre, un reste de mur composé de morceaux antiques d'architecture fort considérables. Ces pièces détachées correspondent entre elles, et rendent probable cette conclusion, qu'un grand portail devait se trouver là autrefois. Derrière ces débris de colonnes, il y a un fossé sur lequel passe le chemin qui conduit devant l'église du Saint-Sépulcre, et mène, par dessus la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, au couvent des Abyssins. Vis-à-vis de l'entrée de ce couvent, vers le nord, se trouve la porte d'une maison qui appartient à la partie inférieure du couvent des Cophtes, et dans laquelle on descend à la citerne appelée *Trésor de Sainte-Hélène*. Cette citerne est la plus antique et la plus remarquable que j'ai vue à Jérusalem ; elle est située de manière que, si le portail supposé était une ancienne porte de la ville, cette citerne a pu appartenir à une tour des fortifications, comme on en avait creusé par prévoyance, selon Josèphe, et comme on en voit ailleurs près des ruines des autres murailles. En avançant, nous verrons près du grand bazar un grand cloaque de la ville, qui est recouvert avec des dalles, et qui court dans la direction du nord au sud. Si nous escaladons les ruines de l'ancien hôpital des chevaliers de Saint-Jean, contre lequel s'appuie le grand bazar, nous trouvons encore les restes bien conservés de la plus petite moitié d'un beau portail, qui, à en juger par son architecture, pourrait appartenir à l'époque romaine de la destruction de Jérusalem par Titus. En suivant le grand bazar jusqu'au point où la rue coupe à angle droit celle qui descend de la porte de Jaffa vers le *Mehkemeh* (palais de justice) jusqu'au pied du mont Sion vers le nord, nous trouvons à la gauche de cette rue, dans le mur d'une maison particulière, deux arceaux presque entièrement détruits, bâtis avec de grosses pierres qui tombent en poussière, et qui peuvent bien avoir été une ancienne porte de la ville. Plus haut, vers l'hôpital de la société des missions de Londres, on voit, sous un passage voûté moderne, mais fait en grande partie avec d'anciens matériaux, un fût de colonne brisé, qui auparavant était planté en terre. D'après la tradition des habitants, il doit y avoir eu une porte de la ville qu'ils appellent en italien *Porta Feriale*. Ce passage s'ouvre du nord au sud, et le pré-

cèdent, de l'ouest à l'est. Nous voici déjà sur la ligne où la première muraille de la ville, qui est la plus ancienne, a dû se trouver. Cette porte, appelée *Porta Ferialis*, ou le portail qui en est peu éloigné, est probablement, d'après la description de Josèphe, la porte Gennath de cet historien. En réunissant tous les restes d'ancienne architecture que je viens de mentionner, je me crois en droit d'admettre que la partie occidentale de la seconde muraille suivait la direction que nous venons de parcourir. La porte Gennath aurait conduit alors, non pas de la ville haute dans la basse ville, mais de la ville haute sur le vaste emplacement où l'on a construit l'hôpital des chevaliers de Saint-Jean. Et, comme aujourd'hui encore la cour de ce grand édifice est un jardin, tout cet emplacement pouvait être autrefois occupé par des jardins, qui donnèrent à la porte qui y conduisait le nom de porte des Jardins[1]. » Ce qui s'accorde parfaitement avec ce texte de l'Évangile : *Or il y avait au lieu où il avait été crucifié un jardin, et dans ce jardin un sépulcre neuf.* (Jean, XIX, 41).

En suivant dans la ville sainte le chemin indiqué par le docteur Schultz pour vérifier l'exactitude de ses assertions, il me semblait que la Providence faisait, selon le besoin, sortir de la terre, où elles avaient été enfouies si longtemps, ces preuves matérielles de l'authenticité du plus saint des monuments, afin de convaincre à jamais l'incrédulité de mauvaise foi et d'impuissance[2].

M. Schultz établit sans peine qu'au delà de la porte de Damas la seconde muraille suivait l'enceinte actuelle. Cette seconde muraille a été bâtie par les rois Joathan, Ézéchias et Manassès.

[1] Docteur Schultz, *Jérusalem*, page 59. — On peut consulter encore la Dissertation publiée par M. Scholz, professeur à l'université de Bonne ; elle est intitulée : *Commentatio de Golgothæ et sanctissimi D. N. J. C. sepulcri situ.* Bonnæ, 1825.

[2] Il est assez curieux de voir comment s'expriment les ennemis de nos traditions pour réfuter les preuves le plus solidement établies : *Il se pourrait, à la vérité, que le Golgotha ait été situé dans le quartier de Bezetha, qui, lors de la mort de Jésus, était encore exclu de la ville. Mais il paraît être bien difficile*, etc... *Sans vouloir rien décider à cet égard*, etc... Munk, *Palestine*, page 52. Peu leur importe que le tombeau de Jésus-Christ soit à Bezetha ou ailleurs ; ce qui leur pèse, c'est qu'il soit constaté qu'il est quelque part.

Je n'ajouterai que peu de mots relativement à la *troisième enceinte*. M. de Chateaubriand dit « qu'on ne doit pas prendre à la lettre le texte de Josèphe lorsque cet historien assure que les murs de la cité s'avançaient au nord jusqu'aux sépulcres des rois[1]. » Des recherches plus modernes ont démontré que l'assertion de Josèphe est rigoureusement exacte.

Il dit que la troisième muraille commençait à la tour Hippicus, allait directement vers le nord jusqu'à la tour Psephina, puis, tournant à l'est, revenait à la vallée du Cédron rejoindre l'ancien mur, en passant par les *grottes royales*, etc.[2]. Cette enceinte a été bâtie dix ans après la mort de Jésus-Christ, par Agrippa Ier, et par ordre de l'empereur Claude, ou plutôt par son avarice, comme le fait remarquer Tacite[3]. Le gouverneur de la Syrie, Marsus, apprenant l'ardeur avec laquelle les Juifs élevaient cette enceinte, et prévoyant quel en serait l'usage, provoqua l'ordre de suspendre les travaux. Cependant ils furent repris dans la suite, mais on ne donna plus à cette muraille la même solidité : elle ne put résister que pendant quinze jours aux attaques des Romains.

Les murs de Jérusalem furent relevés par Adrien, l'an 136 de notre ère, et enfin, en 1534, par le sultan Soliman : c'est à cette époque que remonte l'enceinte actuelle. Elle est très-bien entretenue ; les murs ont trente-six pieds de hauteur[4], et trois à quatre pieds d'épaisseur ; ils sont crénelés et flanqués de tours nombreuses, ce qui donne à Jérusalem l'aspect d'une ville forte du moyen âge.

Le circuit de la ville a été mesuré de la manière la plus exacte par Maundrell, et depuis par plusieurs autres ; voici les dimensions de ses quatre faces : celle du nord a 1,435 pas, celle de l'est 1,005, celle du midi 1,290, et celle de l'ouest 900, ; en tout, 4,630 pas. Il

[1] *Itinéraire*, tome II.
[2] *Guerre*, l. VI, c. VI.
[3] Atque per avaritiam Claudianorum temporum empto jure muniendi struxere (Judæi) muros in pace tanquam ad bellum. (*Hist.*, lib. V, c. XII.)
[4] Selon M. de Lamartine, « les murailles s'élèvent de cinquante, de *cent !* et plus loin, de *deux !!* à *trois cents !!!* pieds au-dessus de leur base de terre. » Tome I, page 407. Il est vrai que l'illustre voyageur a dit quelque part : « Je le dis au hasard, *car je ne mesure rien :* la toise ne sert qu'à l'architecte. »

m'a fallu près d'une heure et demie pour en faire le tour : on pourrait y mettre la moitié moins de temps.

Ces murs ne sont percés que de cinq portes :

1. Au couchant, la porte de Jaffa. — Bâb-el-Châlil [1].
2. Au nord, la porte de Damas. — Bâb-el-Amoud [2].
3. Au levant, la porte de Saint-Étienne. — Bâb-Sitti-Marjam [3].
4. Au midi, la Petite porte. — Bâb-el-Mughâribeh [4].
5. Et la porte de Sion. — Bâb-Ssahioun [5].

Pendant la durée du royaume des Francs, il n'y avait que les quatre portes principales. La porte Dorée n'était ouverte pour le peuple que le dimanche des Rameaux et la fête de l'Exaltation de la

[1] Ce qui signifie *porte de l'ami* (*de Dieu*), ou d'Abraham, parce qu'elle mène à Hébron, appelée El-Châlil, ville d'Abraham. Elle s'appelait *porte de David*. Elle a encore le nom de porte des Pèlerins et de porte Bethléem. Édrisi la nomme *porte d'El-Mihrab*.

[2] C'est-à-dire, *porte de la Colonne*. C'est l'ancienne *porta Villæ fullonis*, *porte d'Éphraïm* et *porte de Benjamin*. C'est la *porte d'Amoud-el-Ghorab* d'Edrisi. Longtemps on l'a appelée porte des Pèlerins, parce qu'ils ne pouvaient entrer que par cette porte.

A l'est de la porte de Damas on en voit une autre qui est murée : c'est la porte d'Hérode; les Arabes l'appellent Bàb-el-Zahari.

[3] C'est-à-dire, *porte de Notre-Dame-Marie*, parce qu'elle conduit au tombeau de la sainte Vierge, dans la vallée de Josaphat. On l'appelle *porta Sancti Stephani* depuis la mort de saint Étienne : c'est devant cette porte qu'il a été lapidé. C'est l'ancienne porte des Poissons, et *Bâb-el-Asbat* (ou des tribus Israélites) d'après Édrisi.

Au sud de la porte de Saint-Étienne est la porte Dorée : c'est par cette porte que Notre-Seigneur a fait son entrée triomphale à Jérusalem. Aujourd'hui elle est murée, parce qu'une tradition musulmane dit que les chrétiens s'empareront de Jérusalem par cette porte. Il est probable aussi qu'on l'a fermée pour interdire à ceux qui ne sont pas musulmans l'approche de la mosquée d'Omar, dont cette porte est peu éloignée, et sans doute aussi pour avoir une porte de moins à défendre contre les Bédouins. Édrisi l'appelle *porte de la Miséricorde*.

[4] C'est-à-dire, *porte des Barbaresques*, ou des Africains, parce que leur quartier est tout près de là. On croit que les familles mauresques qui sont établies à Jérusalem y sont venues à l'époque de l'expulsion des Maures d'Espagne sous Ferdinand et Isabelle. On n'ouvre cette porte qu'en automne et en hiver, afin qu'on puisse aller puiser de l'eau à la fontaine qui est au fond de la colline.

[5] C'est l'ancienne *porta Thecuitis*, ainsi nommée parce qu'elle menait à Thécua.

sainte Croix ; ce dernier jour en souvenir de l'entrée triomphante d'Héraclius. Quelques poternes intermédiaires facilitaient les communications avec le dehors.

On n'a pas assez de données pour fixer avec précision la situation de toutes les anciennes portes aujourd'hui murées ou détruites ; voici leurs noms[1] :

Porte Gennath (Porta Ferialis).
Porte de l'Angle (Porta Judicialis).
Porte d'Hérode.
Porte des Poissons.
Porte Dorée.
Porte de la Vallée.
Porte des Chevaux.
Porte de la Source (de Siloé).
Porte des Ordures.
Porte des Esséniens[2].

Les portes qui conduisent sur l'esplanade de la mosquée d'Omar sont les suivantes : *Bâb-el-Mughâribeh;* elle est à l'angle sud-ouest de l'esplanade. *Bâb-es-Sinsleh;* elle est à l'extrémité de la rue de David. *Bâb-el-Matara*, au nord de la précédente. *Bâb-el-Kattanin*, porte des marchands de coton ; elle est directement au couchant de la mosquée d'Omar. *Bâb-el-Hadid*, porte de Fer, au nord de la précédente. *Bâb-el-Ghowarineh*, porte des habitants du Ghor ; c'est la plus septentrionale des six portes du couchant. Du côté du nord, il y a les deux portes appelées *Bâb-Sobat* et *Bâb-Hotta*.

[1] Voir le Plan.

[2] Cette porte était au sud du mont Sion. Les Esséniens formaient une secte nombreuse, qui se distinguait par des vertus austères et un grand amour de Dieu et du prochain. Ils s'abstenaient du mariage, vivaient en commun, s'appliquaient à l'étude, surtout de la médecine, comme l'indique leur nom *Asaja*, du chaldéen *Asa*, médecin. Ils perpétuaient leur secte par des initiés et par les enfants dont la plupart des Juifs leur confiaient l'éducation. Nous trouverons sur le rivage de la mer Morte, près d'Engaddi, les grottes de ceux d'entre eux qui se livraient plus spécialement à la contemplation.

La ville est divisée aujourd'hui en quatre quartiers :

1° Le *quartier chrétien*, autour de l'église du Saint-Sépulcre; 2° le *quartier arménien*, sur le mont Sion; 3° le *quartier juif*, sur le penchant du mont Sion, vers le mont Moriah; 4° le *quartier mahométan*, plus grand que les trois autres, qui occupe toute la partie nord-est de la ville.

La population se divise comme suit :

Mahométans.			5,000
Chrétiens.	Grecs.	2,000	
	Catholiques	900	
	Arméniens.	350	
	Kophtes.	100	
	Syriens.	20	
	Abyssins.	20	
		3,390	3,390
Juifs.			7,120
			15,510 habitants.

En ajoutant à ce nombre 60 à 70 protestants, quelques Grecs unis (Melchites), dont le patriarche s'est fixé nouvellement à Jérusalem, et la garnison turque, qui est de deux bataillons (800 à 1,000 hommes), on n'obtient pas le chiffre de 17,000 âmes pour la population totale.

Le nombre des pèlerins de toutes les religions qui arrivent annuellement à Jérusalem varie entre 3,000 et 10,000.

Il est fort difficile de savoir quelle a été la population de l'ancienne Jérusalem. Nous voyons par une citation de Josèphe[1] que déjà du temps d'Alexandre le Grand elle était de 150,000 habitants. Lorsque la ville fut prise par Antiochus, 175 ans avant Jésus-Christ, 80,000 hommes périrent dans trois jours, on fit 40,000 prisonniers, et 80,000 hommes furent vendus comme esclaves : ce qui fait un chiffre total de 200,000.

Ce chiffre a dû être plus considérable dans la suite; cependant

[1] Jos. *contre Apion.*, l. I, c. xxii.

a ville a été détruite tant de fois, sa population, emmenée en captivité, décimée par tant de fléaux, qu'on ne s'étonne pas de trouver son enceinte étroite, si on la compare à celle de nos grandes villes : Jérusalem n'a jamais été la capitale d'un grand peuple. Chaque année, pour la célébration des fêtes, il s'y trouvait de grandes agglomérations d'hommes. Sous Cestius, pour les fêtes de Pâque, il y avait à Jérusalem 2,700,000 hommes, sans compter les lépreux, les personnes impures et les étrangers. A l'époque de sa destruction par Titus, il s'y trouvait de même une multitude immense. Il semble que Dieu ait voulu alors convoquer cette nation coupable pour exercer contre elle ses terribles vengeances, comme elle avait été réunie pour commettre le plus grand de tous les crimes : ce fut pendant les fêtes de Pâque qu'elle fit mourir Jésus-Christ; ce fut aussi à cette même époque qu'elle subit son châtiment.

Tacite évalue à 600,000 le nombre de ceux qui furent assiégés par Titus; mais Josèphe assure que 1,100,000 individus ont perdu la vie pendant le siége.

Une circonstance tout à fait exceptionnelle, et qui laisse admettre les chiffres mêmes qui paraissent le plus exagérés touchant la population qu'avait Jérusalem à l'époque de sa chute, c'est qu'alors toute la Judée était pour ainsi dire enfermée dans ses murs. Vespasien, comme nous l'avons fait remarquer plusieurs fois, avait adopté pour système de ravager toute la Palestine, d'en raser toutes les places, avant d'attaquer la capitale. Pendant trois campagnes consécutives, des colonnes romaines avaient parcouru toutes les provinces, chassant devant elles les populations éperdues qui avaient échappé au glaive et à l'esclavage. Un seul asile restait ouvert aux débris de la Judée expirante : c'était ce coin de terre qui était en même temps le centre de l'unité religieuse et nationale : ils s'y précipitèrent tous, pour y périr avec leur temple et leur nationalité. Indépendamment du nombre de 1,100,000 qui perdirent la vie, 97,000 furent faits prisonniers pendant le siége : ce qui donne à peu près le chiffre de 2 millions.

Malgré toutes ces calamités, au commencement du septième siècle, en 614, il y avait déjà tant d'habitants à Jérusalem, que Chosroès en tua 36,000, et les autres furent emmenés en captivité.

Lorsque les chrétiens s'emparèrent de la ville sainte, en 1099, elle n'avait que peu d'habitants; lorsqu'ils la perdirent, quatre-vingt-sept ans après, les hommes seuls s'élevaient au nombre de 60,000.

Sous la domination des Turcs elle ne s'est plus jamais relevée; quelquefois réduit à 2,000, jamais le chiffre de la population n'a dépassé 30,000 âmes.

Entrons maintenant dans la ville par la porte de Jaffa, et parcourons le mont Sion. Nous trouvons d'abord à notre droite la citadelle, *El-Kal'ah*. Au moyen âge, elle s'appelait le château des Pisans : elle est sur l'emplacement de l'ancien château de David. La tour Hippicus a été bâtie par Hérode l'Ascalonite dans le même lieu, et on reconnaît encore aux fondements des tours et des murailles actuelles des restes qui appartiennent à l'architecture des Hébreux. Titus a conservé une muraille au couchant, parce qu'il voulait y bâtir une citadelle.

David, devenu roi de tout Israël, voulut s'emparer de la haute ville, qui était encore au pouvoir des anciens habitants, les Jébusites. Ils étaient si sûrs de s'y maintenir, qu'ils dirent à David : « Vous n'y entrerez point que vous n'ayez chassé les aveugles et les boiteux qui disent : David n'entrera point ici » (II Rois, v, 6); faisant entendre qu'à eux seuls ils suffiraient pour le chasser. David promit à celui qui entrerait le premier dans le fort qu'il serait le chef de toute son armée : ce fut Joab.

Les Jébusites ou Jébuséens descendaient du troisième fils de Chanaan; ils s'étaient établis à Jérusalem et sur les montagnes voisines. C'est pourquoi Jérusalem a porté le nom de Jébus. (Nomb., XIII, 30. — Josué, XI, 3; XV, 8, 63; XVIII, 28.) Les enfants de Benjamin, à qui cette contrée était échue, ne tuèrent point les anciens habitants, mais ils habitèrent Jérusalem avec eux. (Jug., I, 21.) Ce ne fut que sous le règne de David que les Juifs se rendirent entièrement maîtres de la citadelle.

Environ onze cents ans après sa fondation, Jérusalem devait périr au sommet de ce même rocher de Sion, sur le tombeau de son fondateur : ce fut la haute ville qui tomba la dernière entre les mains de Titus, vingt-deux jours après l'incendie du temple.

Cette citadelle est encore aujourd'hui le point le plus fort de la ville; elle est entourée de fossés et de hautes murailles. Il y a une partie de la garnison turque; l'autre partie, comme nous l'avons vu, se trouve dans l'ancien prétoire.

Selon les traditions de l'époque, lorsque les croisés s'emparèrent de la ville sainte, au douzième siècle, et s'en partagèrent les dépouilles, les Pisans devinrent possesseurs du sol et s'établirent dans la forteresse de David; les Vénitiens s'approprièrent l'or et l'argent, tandis que les Génois s'estimèrent heureux d'avoir pour leur part le vase de la sainte Cène, qui avait été trouvé à Césarée.

Ce fut sur le mont Sion que s'éleva le palais de David; ce fut là que le roi-prophète, en jouant de la cithare et en dansant devant l'arche sainte, la fit transporter au milieu du tabernacle qu'il avait dressé, et où elle demeura quarante-quatre ans; ce fut là aussi qu'il commit sa double faute, qu'il la pleura et qu'il écrivit ces admirables psaumes qui sont demeurés comme les accents les plus vrais de l'humilité et du repentir. Salomon bâtit encore sur le mont Sion cette maison de bois du Liban toute resplendissante de richesse et de beauté; il y rendit ses célèbres jugements, et y reçut la reine de Saba. C'est de là que le mont Sion est si souvent appelé dans l'Écriture *Cité de Dieu*, *Citadelle du roi*, *Maison de David*, *Trône de David*, *Palais* ou *Maison du roi*.

Par allusion à la tour inexpugnable qui était au centre de la citadelle de David, la sainte Vierge est appelée dans les litanies *Turris Davidica*: de là aussi cette invocation : *Esto mihi turris fortitudinis*.

Il existe dans la collection numismatique de Cousinery, au cabinet du roi [1], une pièce de billon fort intéressante : elle porte d'un côté une tour crénelée avec le mot *Turris;* de l'autre, le mot *David;* et dans le champ, une étoile à six raies. D'après M. Cousinery, il paraîtrait que cette pièce, dont le type et la légende appartiennent incontestablement à Jérusalem, a été frappée par Godefroid de Bouillon, qui, par humilité, n'a pas voulu mettre son effigie sur ses monnaies, mais qui y aurait mis un astre comme symbole de la

[1] Cabinet du roi (Cousinery, pl. II, fig. 1).

foi qui s'étendait sur l'Orient par l'assistance divine, représentée par la sainte tour. M. de Saulcy[1] pense qu'elle pourrait bien avoir été frappée dans la forteresse avec les dépouilles de l'église du Saint-Sépulcre[2], lorsque la ville sainte était assiégée par Saladin après la bataille d'Hittin, et que le roi de Jérusalem gémissait dans les fers.

Antiochus Épiphane établit sur le mont Sion le trône de ses cruautés. Il fut donné à cet impie d'inventer un nouveau genre de supplice : il faisait périr les mères qui, pour obéir à la loi de Dieu, avaient circoncis leurs enfants, en les précipitant du haut des murailles avec leurs enfants suspendus au cou. Simon Maccabée purifia la citadelle, et rentra dans Sion à la tête du peuple et au milieu des palmes, des harpes et des cymbales. Jérémie a été enfermé dans la prison du mont Sion pour avoir prédit que la ville serait prise par Nabuchodonosor.

En face de la citadelle actuelle se trouve un enclos fort étendu, qui appartient au consulat d'Angleterre.

Quand la Prusse et l'Angleterre eurent conçu l'idée d'établir à Jérusalem un évêque mixte, et sans nom dans les annales du christianisme, il fallut aussi songer à construire un panthéon pour les fidèles des religions si diverses qui viendraient s'y abriter. On obtint de la Porte l'autorisation de bâtir une chapelle *pour le service du consulat anglais* ; cette chapelle a fini par être un très-beau temple, assez vaste pour contenir dix fois le diocèse anglo-prussien, tel qu'il est aujourd'hui : toutes les pièces, les bancs, les escaliers, la chaire, la charpente, la toiture, tout a été apporté d'Angleterre[3].

Aujourd'hui un des premiers objets qui frappe la vue quand on entre dans la ville sainte, c'est ce temple nouveau qui étale son isolement sur une des hauteurs du mont Sion, où il ne sait comment rattacher son culte à celui des apôtres, et dont les ministres ont oublié pendant dix-huit cents ans que Jésus-Christ est mort à Jérusalem.... Je me trompe, ces ministres sont d'hier.

[1] Saulcy, *Numismatique des Croisades*, page 68.
[2] Voyez Michaud, *Hist. des Crois.*, tome II, page 296.
[3] On m'a dit qu'il a coûté un million deux cent cinquante mille francs.

Les protestants qui prennent leur religion au sérieux ont fortement desapprouvé cette création composite, qui ne deviendra une œuvre sérieuse que le jour où l'anglicanisme aura exclu du nouveau temple de Sion toutes les autres communions protestantes[1].

L'évêque d'Exeter, Dr Philppotts, dans une lettre adressée, le 25 mai 1846, à l'archevêque de Cantorbéry, a protesté contre la nomination de M. Gobat, *comme impliquant de très-graves violations des lois de l'Église catholique.*

Il me semble que l'emplacement de ce nouveau temple n'a pas été heureusement choisi. Assurément on peut prier partout : *Volo viros orare in omni loco* (Tim., II, 8) ; mais il est des lieux saints *que le Seigneur s'est choisis* (Deut., XVIII, 6), comme il est des convenances qui sont observées par tous les peuples. Tandis que les autres communions chrétiennes se groupent autour des sanctuaires marqués par la vie et la Passion de Jésus-Christ, le protestantisme érige son temple sur un lieu souillé de sang et de honte, sur les ruines..... du palais d'Hérode[2]. Indépendamment de tous les autres crimes, il est probable que c'est de ce même palais qu'est parti l'ordre de faire mourir l'enfant Jésus avec tous les Innocents de Bethléem.

Tout le monde conviendra que le sentiment religieux est infiniment mieux rendu par les lignes suivantes, sorties de la plume d'un écrivain protestant peu d'années avant l'érection du nouveau temple, que par cette maison de prière qui s'élève sur la demeure du plus vil et du plus cruel de tous les hommes.

« Le palais d'Hérode, écrivait naguère le Dr de Schubert, avec tous les édifices d'Agrippa, avec les citernes et les jardins qui l'en-

[1] Das anglo-preussische Bisthum zu St. Jacob in Jerusalem, und was daran hængt. Freib. u. Bern 1842. — Neuer Sophronizon : Die anglicanische Bischœflichkeit, etc. — Berliner allgemeine Kirchenzeit. 1842. N° 14. Historisch-politische Blætter a. a. o. 506 ff. — Gersdorfs Repertorium N° X, zweites Maiheft. 1842. S. 300. — Allioli, Bib. Erd-und Lænderkunde, S. 286.

[2] Les musulmans même ont en vénération plusieurs de nos sanctuaires, et ils ont des mosquées sur divers lieux marqués par des événements de l'ancien et du nouveau Testament.

Quant à l'emplacement du temple d'Hérode, consultez les passages suivants de Josèphe : *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. XVI ; liv. V, ch. IV ; liv. VI, ch. VI ; — *Antiquités*, liv. XV, c. XII, et comparez avec le plan du docteur Schultz.

touraient, a entièrement disparu ; un seul témoin oculaire en fait encore mention, c'est Josèphe, l'historien juif. Aucun pèlerin ne demande en passant où étaient ces salles magnifiques où des centaines de convives étaient assis à la table d'Hérode ; mais l'amour du dernier venu des générations présentes demande avec un tendre empressement le lieu où Jésus a mangé l'agneau pascal avec ses disciples, et célébré avec eux la sainte cène[1]. »

Il semble qu'il eût été convenable de ne pas toucher à des ruines si justement réprouvées par tant de siècles, et de dresser un autel à Jésus-Christ dans un lieu qui lui fût plus agréable ; car le palais d'Hérode n'est assurément pas *un lieu que le Seigneur s'est choisi*, et personne ne s'étonnera que les catholiques préfèrent le lieu de la sainte cène et l'étable de Bethléem.

Pendant le siége de Titus, le palais d'Hérode fut occupé par Simon Gioras, chef des zélateurs, qui défendait la haute ville.

Les trois tours Hippicus[2], Phasaël[3] et Mariamne[4], que Titus, après la prise de Jérusalem, avait ordonné d'épargner comme des monuments qui devaient attester la puissance du peuple juif, avaient été construites par Hérode au nord de son palais, qui était enfermé d'un mur haut de trente coudées et garni de tours.

On trouve un peu au delà le couvent des Syriens, bâti sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc[5].

[1] Docteur von Schubert, *Reise in das Morgenland*, tome II, page 546.

Tous les protestants ne sont pas de l'avis de M. de Schubert ; beaucoup de ceux qui vont maintenant à Jérusalem se rendent avec empressement sur les ruines du palais d'Hérode, et voici ce qu'ils pensent du lieu où Jésus a mangé l'agneau pascal avec ses disciples :

« Le tombeau de David se trouve près de là, dit madame de Gasparin ; la mosquée abandonnée qui le contient s'élève, selon la tradition, sur l'emplacement de la maison où le Seigneur mangea la dernière pâque. *Hypothèse en l'air.* L'Écriture ne dit rien là-dessus..... » (Madame de Gasparin, *Journal d'un Voyage au Levant*, tome III, page 227.)

[2] Du nom d'Hippicos, ami d'Hérode, qui périt dans la guerre contre les Parthes.

[3] Phasaël était frère d'Hérode ; fait prisonnier par les Parthes, il se brisa la tête contre le mur de sa prison.

[4] Mariamne, de l'illustre famille des Maccabées, femme d'Hérode, seule innocente dans cette maison criminelle ; elle fut envoyée au supplice par son mari.

[5] Voir ci-après Prison de Saint-Pierre, et Actes des Apôtres, XII.

Tout le reste de ce grand emplacement, jusqu'à la porte de Si
est occupé par les Arméniens, dont ce quartier porte le nom : *Hât*
el-Arman (quartier des Arméniens) : ils sont schismatiques, a
que les Syriens.

Excepté la mosquée d'Omar, les Arméniens possèdent les p
beaux édifices de Jérusalem ; leur couvent est très-vaste et leur ég
très-riche. Ils ont une trentaine de religieux et une trentaine
jeunes clercs. Leur couvent de femmes compte dix religieuses. C
l'église de ces religieuses qui occupe l'emplacement de la maison
grand prêtre Anne, devant lequel fut conduit notre Sauveur ap
avoir été arrêté au jardin des Oliviers.

Dans l'église des Arméniens, on montre le lieu où Hér
Agrippa Ier fit trancher la tête à saint Jacques le Majeur. Ce tyran l
mourir pour satisfaire les Juifs, à qui cette mort fut fort agréa
parce que le zèle du saint apôtre pour la prédication de l'Évangi
leur avait rendu odieux.

Les plus grands crimes commis à cette époque portent tou
cachet de la faiblesse des princes qui voulaient se rendre populai
c'est une des marques distinctives de la famille d'Hérode. Plût à D
que cette marque eût disparu avec cette famille ! Combien est j
cette exclamation de Bossuet :

« Rois, gouvernez hardiment. Le peuple doit craindre le prin
le prince ne doit craindre que de faire le mal. Si le prince crain
peuple, tout est perdu. »

Le corps de saint Jacques fut transporté dans la suite à Com
telle.

L'imprimerie des religieux arméniens et celle des Pères la
sont les deux seuls établissements de ce genre qui soient à J
salem.

Le beau couvent dont nous venons de parler avait été bâti
l'Espagne, qui a toujours eu une grande vénération pour saint
ques ; mais les Espagnols en ont été dépossédés par les Arméni
Le lieu où a dû être la maison de saint Thomas se trouve dan
rue qui sépare les deux couvents des Arméniens.

Le palais que la reine Bérénice et Agrippa son frère avaient

le mont Sion, et la maison où l'on conservait les contrats civils, furent brûlés par les Juifs au commencement de la guerre contre les Romains.

En dehors de la muraille actuelle de la ville, il n'y a plus aujourd'hui sur le mont Sion qu'un autre couvent des Arméniens, bâti sur l'emplacement de la maison de Caïphe, et, plus au sud, l'ancien couvent des Franciscains, ou le Cénacle.

Nous avons parlé ailleurs de la maison du grand prêtre Caïphe, où Jésus a passé la nuit douloureuse de sa Passion, et où les Arméniens conservent la pierre qui fermait le tombeau du Sauveur, et le lieu qui servit de prison à Jésus. C'est autour de ce couvent que se trouvent les cimetières des catholiques, des Arméniens, des Grecs et des anglicans; les deux derniers sont entourées de murs.

Tous les bâtiments situés à l'extrémité méridionale de Sion qui ont été construits par les catholiques, possédés par nos religieux pendant trois siècles et demi, et dont l'emplacement avait été acheté par eux au sultan d'Égypte, occupent des lieux consacrés par les plus saints mystères. C'est là que Jésus institua l'Eucharistie, qu'il lava les pieds à ses disciples, qu'il prédit à saint Pierre qu'il serait renié par lui, qu'il fit à ses apôtres, après la sainte Cène, cet admirable discours qui est comme l'abrégé de sa doctrine, et qu'il leur promit un consolateur (Jean, XIV, 15); c'est là qu'il apparut à ses disciples le jour même de sa résurrection, et, huit jours après, quand il fit toucher ses plaies à saint Thomas[1]; c'est là que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres[2].

Quelques-uns pensent que c'est encore en ce même lieu que fut institué le sacrement de Confirmation[3]; que saint Jacques le Mineur fut consacré évêque de Jérusalem[4]; que saint Matthias fut désigné par le sort[5]; que saint Étienne et les six autres diacres furent choi-

[1] Thomas, en syrien, et Didyme, en grec, signifie *jumeau*.

[2] Adrichomius, *Loci montis Sion;* Quaresmius, *Peregrinatio IV;* Hesy, *in Lev.*, page 376; Joan. Damascenus, lib. IV; *de Fide*, c. XIV; Landulphus, *de Vita Christi*.

[3] S. Cyprianus, in Serm. *de Unctione chrismatis;* Fabianus papa, *Epist. II*, c. I.

[4] Quaresmius, tome II, page 121.

[5] Brocardus; Bonifacius, *De perenni cultu Terræ sanctæ*, I, II.

sis[1], et enfin que les apôtres se séparèrent pour aller prêcher l'Évangile par toute la terre[2].

Sous les rois francs, il y avait une célèbre abbaye d'Augustins sur le mont Sion[3]. Après le départ des croisés, des religieux syriens l'occupèrent. Les Franciscains ne vinrent s'y établir qu'en 1333, et y demeurèrent jusqu'en 1561.

Le cénacle est converti en mosquée ; on y trouve plusieurs habitations. En le visitant, nous étions suivis de huit à dix Turcs, qui nous laissèrent faire tranquillement nos prières aux lieux qu'on nous désignait comme ayant été consacrés par quelque événement religieux.

Ibrahim-Pacha habitait cette maison pendant qu'il était à Jérusalem.

La maison où vécut la Sainte Vierge après la descente du Saint-Esprit, et où il est probable qu'elle mourut, était attenante au cénacle.

L'Écriture, qui nous a laissé ignorer une grande partie de sa vie, et qui ne nous montre la mère du Sauveur que dans le recueillement de Nazareth, dans ses sollicitudes maternelles, fuyant en Égypte, recueillant dans son cœur les paroles de son fils, ou pleurant sous la croix, pour apprendre aux femmes chrétiennes que leur vie est une vie d'humilité, de retraite et de douleur, ne nous donne aucun renseignement sur sa mort : « Il semble, dit un auteur, que Dieu ait voulu favoriser son humilité dans sa mort aussi bien que dans sa vie[4]. »

Deux opinions ont été émises sur le lieu de la mort de la sainte Vierge : les uns pensent qu'elle est morte à Éphèse, les autres à Jérusalem.

Les premiers s'appuient sur un passage d'une lettre écrite en 431 par les Pères du concile d'Éphèse au clergé et au peuple de Constantinople ; ce passage est ainsi conçu : *C'est pourquoi Nestorius....... étant venu dans la ville d'Éphèse, dans laquelle saint Jean et la vierge*

[1] Quaresm., tome II, page 121.
[2] Bonifacius, *loc. cit.*
[3] Citez de Jérusalem, 113.
[4] Tillemont.

Marie, mère de Dieu....... Cette phrase est inachevée ; on la complète le plus communément en ajoutant *ont habité*[1].

On ne peut faire que des conjectures sur la lettre des Pères d'Éphèse; mais, en admettant même le sens le plus favorable, c'est-à-dire que la sainte Vierge a habité cette ville, cela ne prouve pas qu'elle y soit morte. Elle a vécu au moins quatorze ans après la mort de Jésus ; elle a donc pu facilement aller à Éphèse, puis retourner à Jérusalem, où tant de motifs devaient la retenir. Si cette ville était devenue chère aux chrétiens, à plus forte raison elle devait l'être à celle qui ne vivait plus que dans le souvenir de son fils.

Il est certain d'ailleurs que saint Jean ne s'est établi à Éphèse qu'après l'année 66 de notre ère, et très-probablement la sainte Vierge ne vivait plus. Elle avait quinze ans à la naissance de notre Sauvèur; elle en aurait eu alors plus de quatre-vingts : et si elle est demeurée à Jérusalem jusqu'à cet âge, on peut croire qu'elle n'a plus quitté cette ville.

On s'appuie encore sur les Actes du même concile, dans lesquels on voit que la cathédrale, où le concile était réuni, était dédiée à la sainte Vierge. Comme l'usage des premiers siècles était de ne bâtir des églises sous le nom d'un saint que lorsqu'on avait ses reliques, ou sur le lieu où il avait souffert le martyre, on en a conclu que la sainte Vierge était morte à Éphèse.

Ce second motif n'est pas non plus concluant. Bien que l'usage de l'Église fût d'honorer spécialement les saints sur le lieu de leur triomphe, cet usage n'était pas aussi restreint qu'on semble le croire. Alors, comme aujourd'hui, on tâchait de se procurer les reliques des saints pour lesquels on avait une dévotion particulière; mais ils n'en étaient pas moins vénérés par tous les fidèles, et on leur dédiait des autels et des églises dans plusieurs villes à la fois. C'est ce qui a eu lieu surtout pour la sainte Vierge; car nous voyons, aussitôt que

[1] Voici le texte original avec la version latine : Ὅθεν καὶ Νεστόριος... φθάσας ἐν τῇ Ἐφεσίων, ἔνθα ὁ θεολόγος Ἰωάννης καὶ ἡ θεοτόκος παρθένος ἡ ἁγία Μαρία, τοῦ συλλόγου τῶν ἁγίων πατέρων καὶ ἐπισκόπων ξενώσας ἑαυτόν..... Quare et Nestorius... cum in Ephesiorum civitatem pervenisset, in qua Joannes theologus et deipara virgo sancta Maria (*aliqui subintelligunt :* aliquando habitaverunt; *alii :* ædes habent), a sanctorum Patrum et episcoporum cœtu seipsum abalienans.....

(*Conciliorum coll. reg.*, Par., 1644, fol , tome V, page 551.)

les chrétiens eurent le libre exercice de leur culte, qu'ils érigèrent plusieurs églises sous l'invocation de la mère de Dieu[1]. De plus, prétendre que les reliques de la sainte Vierge étaient à Éphèse (ce dont personne n'a jamais parlé), ce serait nier son assomption admise par toute l'Église.

Nous voyons au cinquième siècle Juvénal, évêque de Jérusalem, qui n'ignorait pas ce qui s'était passé au concile d'Éphèse, puisqu'il y assistait, répondre à l'impératrice Pulchérie et à l'empereur Marcien, qui lui demandaient des reliques de la Sainte Vierge, que l'on montrait son tombeau à Gethsémani, mais qu'il était vide.

Polycrate, dans sa lettre au pape Victor, faisant l'énumération des priviléges de l'Eglise d'Éphèse, ne dit pas que la sainte Vierge y soit morte; ce qu'il n'eût pas manqué de faire si on l'avait cru à cette époque.

Nous avons en outre les relations d'un grand nombre de voyageurs qui, à commencer au septième siècle, ont visité le lieu où mourut la sainte Vierge sur le mont Sion, et son tombeau dans la vallée de Josaphat, où on le montre encore aujourd'hui[2]. C'est là la tradition la plus accréditée.

Les auteurs grecs admettent la même tradition. Celui qui est le plus explicite, c'est André, archevêque de Crète, qui vivait au septième et au huitième siècle. Il dit que la sainte Vierge demeurait sur le mont Sion, qu'on y montrait sa maison convertie en une église, qu'elle y mourut en présence des apôtres et des disciples, que son corps fut porté par les apôtres dans la vallée de Gethsémani, qu'il n'y éprouva point la corruption, qu'il ressuscita et monta au ciel, et que le tombeau de Marie est honoré par le concours des peuples[3].

[1] Outre celle d'Éphèse, qui portait le nom de la *Mère de Dieu*, et dans laquelle s'est réuni le concile de 431, nous savons que, vers le même temps, l'impératrice Pulchérie en fit bâtir deux à Constantinople, également sous la protection de la mère de Dieu; que saint Sabas en fit bâtir une à Jérusalem, et le pape Libère celle de Sainte-Marie-Majeure à Rome.

[2] Villibald. Odœpor., *apud Canis.*, c. II; Adamna., *Itiner. de Locis sanctis*, page 502.

[3] And. Cretens., *Orat. in dormit. B. M.*

Parmi tous les auteurs qui adoptent ce sentiment, si on en excepte Denys l'Aréopagite[1], dont les écrits ne sont pas d'une authenticité incontestable, il n'y en a aucun qui soit plus ancien ; de sorte que cette question laisse encore beaucoup à désirer. Cependant le sentiment de ceux qui placent le lieu de la mort de la sainte Vierge à Jérusalem est le plus généralement suivi[2]. Ce qui lui donne le plus grand poids, c'est qu'il est aussi adopté par les liturgies des Églises orientales[3].

Près de la maison de la sainte Vierge était une petite chapelle dans laquelle saint Jean célébrait pour elle les saints mystères[4].

Le lieu où l'on croit que les Juifs voulurent s'emparer du corps de la sainte Vierge, quand les apôtres le portaient dans la vallée de Josaphat, se trouve vers le penchant oriental du mont Sion, tout près de la caverne où saint Pierre pleura son péché : on y avait construit une chapelle, qui n'existe plus. Sur le mont Sion, plus que partout ailleurs, il n'y a que des ruines; mais elles sont chères aux chrétiens : « O Dieu ! vos serviteurs chérissent encore les pierres de « Sion, ils pleurent sur sa poussière. » (Ps. ci, 14).

Sous le règne d'Honorius, les corps de saint Étienne, de Gamaliel, de Nicodème et d'Abibas ont été transportés sur le mont Sion, dans la plus ancienne église de Jérusalem. Jusque-là, ils avaient été aux environs de la ville, dans un lieu peu convenable. C'est la fête de l'invention de ces saintes reliques que l'Église célèbre le 3 du mois d'août. Du temps de Théodose le Jeune, le corps de saint Étienne fut transporté à Constantinople, puis à Rome, sous le pontificat de Pélage Ier[5].

Il y a encore sur le mont Sion d'autres tombeaux beaucoup plus anciens, c'est-à-dire ceux de David et de Salomon.

Le tombeau de David, construit sur le mont Sion par Salomon, était d'une grande magnificence. Ce prince y enferma des trésors qui

[1] Dionys. Areopagita, *De divinis nominibus*, l. I, c. III.
[2] Voyez ci-après le passage relatif au *tombeau de la Sainte Vierge*.
[3] Voyez la *Dissertation de la Bible de Vence*, tome XV, *Act. des Apôt.*
[4] *Marinus Sanutus*, lib. III, par. XIV, c. VIII ; Bonifacius, *De perenni cultu Terr. sanct.*, lib. II.
[5] Luci. de Ste., c. VII ; S. Aug. B., t. VII, ap. p. III et IV ; Soz., l. IX, c. XVI.

furent enlevés dans la suite par Hircan, dans le temps qu'Antiochus faisait le siége de Jérusalem.

Selon Josèphe, Hérode ayant appris que le grand prêtre Hircan avait trouvé de grandes sommes d'argent dans ce tombeau, y descendit de nuit avec quelques amis pour que le peuple ne le sût pas. Il n'y trouva pas les trésors qu'il cherchait, mais une quantité de riches ornements. Ayant pénétré plus avant et jusqu'aux chambres qui renfermaient les corps de David et de Salomon, il perdit deux de ses satellites par des feux qui éclatèrent tout à coup contre ces téméraires. Hérode, effrayé, se retira, et, pour expier son crime, il fit construire un monument en marbre blanc à l'entrée du sépulcre[1]. Hérode, dont l'ambition était sans bornes, se ruinait en folles dépenses pour se faire des partisans : et le voilà qui se rend de nuit dans les souterrains du mont Sion pour dépouiller les tombeaux des rois.

Benjamin de Tudèle, qui écrivait en 1173, rapporte qu'environ quinze ans avant son arrivée en Palestine, un mur du mont Sion étant tombé, les prêtres envoyèrent des ouvriers pour le réparer. Un jour, deux d'entre eux étant demeurés après les autres, levèrent une pierre qui leur donna entrée dans un souterrain. Ils y trouvèrent un palais soutenu de colonnes de marbre et incrusté d'or et d'argent. A l'entrée il y avait une table, et sur cette table une couronne et un sceptre d'or; il y avait aussi des urnes, mais ils ne purent voir ce qu'elles contenaient. Ayant voulu pénétrer plus avant, ils furent renversés par un tourbillon, et demeurèrent sans sentiment jusqu'au soir; alors ils ouïrent une voix qui leur dit de se lever et de s'en aller.

Cette histoire paraît avoir été calquée sur celle d'Hérode; car il n'est guère probable qu'au douzième siècle il y ait encore eu un sceptre et une couronne en ce lieu.

Voici maintenant le peu de documents certains que nous avons sur ces tombeaux.

Saint Pierre, en parlant aux Juifs du prophète David, leur avait dit : « Et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour. » (Act., II, 29.)

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. XVI, c. XI.

Dion raconte qu'une partie du sépulcre de Salomon est tombée d'elle-même du temps d'Adrien[1]. Saint Jérôme nous apprend que ce tombeau était fréquenté par les chrétiens de son temps, puisqu'il fait dire à sainte Paule et à sa fille : « Quand est-ce qu'il nous sera donné d'entrer dans le tombeau du Sauveur et de prier dans le mausolée de David[2] ? » Ce qui veut dire probablement, dans l'édifice construit sur ce tombeau.

J'ai demandé aux Turcs qui nous accompagnaient s'il n'était pas permis de descendre dans le sépulcre de David. Ils ont répondu que cela n'était permis à personne, pas même aux mahométans ; qu'il est toujours fermé ; qu'on n'enlève la pierre qui en bouche l'entrée qu'une fois par an, pour jeter dans le sépulcre les présents que le sultan envoie de Constantinople, et qui consistent ordinairement en tapis richement brodés ; qu'ordinairement il n'en envoie qu'un ou deux, mais que cette année il en a envoyé six magnifiques ; qu'il arrive toujours de grands malheurs à ceux qui en approchent ; qu'un ouvrier trop curieux, qui travaillait à des réparations extérieures, il y a peu d'années, ayant enlevé la pierre pour regarder ce qu'il y avait dessous, est devenu aveugle.

Ce sont là tous les renseignements que j'ai pu obtenir : il est facile de voir que c'est l'ancienne tradition des satellites d'Hérode qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui ; il est probable aussi que c'est pour imiter Salomon que le sultan envoie chaque année ses présents au tombeau de David.

Quaresmius, qui a visité plusieurs fois ce lieu avec l'interprète des Frères, et qui avait vu le tombeau quand les Pères de Terre Sainte occupaient encore leur couvent du mont Sion, assure qu'il n'y a plus rien que ce qu'on montre encore aujourd'hui au-dessus du caveau[3] ; il paraît que le souterrain est entièrement comblé.

Quelques auteurs ont confondu le tombeau de David et de Salomon avec le *tombeau des Rois*, qui est au nord de la ville, et dont nous parlerons dans la suite.

C'est là tout ce que j'avais appris à l'époque de mon premier

[1] Dio, *in Adriani vita.*

[2] Hieron., *Ep. ad Marcellam.*

[3] Pineda, *De rebus Salomonis*, lib. VIII, c. III.

voyage; maintenant je puis ajouter ce qui suit. J'ai visité le tombeau de David le 1er avril 1855. Il était trois heures après midi; Kiamil-pacha et les principaux cheiks nous attendaient dans une petite cour dont l'entrée est à gauche de la grande porte. Nous descendîmes immédiatement, par un escalier qui n'a que six ou huit marches, dans des chambres basses et voûtées, qui doivent se trouver, autant que j'ai pu en juger, exactement au-dessous de l'église de l'Institution de l'Eucharistie, dont elles ne sont que la crypte ou église souterraine[1]. Après avoir passé le vestibule, on arrive dans la partie qui correspond à la nef unique de l'église supérieure; mais ici la nef est divisée d'abord en deux, dans le sens de la longueur, par des supports en pierre assez massifs, qui, au milieu, soutiennent les voûtes. La dernière moitié de cet espace, ou plutôt la dernière partie, car elle est plus petite que la première, en est séparée par une cloison transversale, et elle est elle-même divisée par une autre cloison, qui s'appuie sur celle-ci à angle droit, et forme deux chambres à l'extrémité méridionale de la crypte. On y entre par celle de droite; le tombeau occupe presque tout entière celle qui est à gauche.

Lorsque nous fûmes entrés dans la chambre de droite, que j'appellerai la chambre du *mthrab*, parce que c'est là que se trouve la niche de la prière, il s'éleva deux difficultés. La première fut celle des indispensables pantoufles. Le cheik la trancha fort judicieusement, en disant que, puisque nous avions pénétré jusque dans ce sanctuaire avec notre chaussure, nous pouvions aussi y rester. La seconde était plus grave encore : il s'agissait de savoir si on nous laisserait pénétrer dans la chambre du tombeau. Le lieu où nous nous trouvions était assez obscur, la chambre voisine l'était plus encore : on ne voyait, à travers le grossier grillage qui nous en séparait, qu'un bout de tapis, qui ne pouvait satisfaire notre curiosité. Kiamil-pacha fit observer au cheik que c'était pour *voir* le tombeau que nous étions venus. Le cheik fit chercher les clefs, et il nous ouvrit la porte de fort bonne grâce. Kiamil-pacha se prosterna un moment,

[1] C'était sans doute une des trois églises superposées l'une sur l'autre dont parle Fabri : Habuit tria interstitia consecrata, scil. cryptam sub terra, ecclesiam super terram, et supra ecclesiam aliud ornatum tabernaculum. I, 255.

porta à la bouche et au front les franges du tapis qui recouvrait le tombeau, et nous laissa tout examiner à loisir.

Nous avions devant nous un sarcophage d'environ sept pieds de hauteur et du double de longueur. Il est couvert de sept tapis fort riches. Le tapis supérieur est en soie bleue, avec des raies larges plus foncées; il est tout couvert de textes du Coran. Au milieu du sarcophage, il y a en outre une pièce d'étoffe carrée richement brodée et à franges d'or : elle porte aussi des textes du Coran, dont les lettres sont brodées en or. Tout cela a été donné par le sultan Abdul-Medjid. Le second tapis est bleu clair, avec des fleurs brodées en argent. Les autres sont usés et moins riches. Au plafond est suspendu un dais en soie, rayé en blanc et en bleu. Le cheik qui m'accompagnait relevait les coins des tapis pour que je pusse toucher le sarcophage; mais je ne sentais que la toile qui l'enveloppe à plusieurs doubles, et je ne pouvais que difficilement juger de la forme et de la matière du tombeau. Le cheik, remarquant que je n'étais pas encore satisfait, prit courage et souleva tous les tapis par devant, là où il y avait le plus de jour. Je vis donc à nu toute la partie de devant du sarcophage, qui me parut être en marbre grisâtre non poli. Au milieu, il y a un médaillon en marbre de couleur plus foncée : je demandai ce que cela signifiait; le cheik répondit qu'il marquait la place du nombril du prophète.

Je fis l'inspection des murs. Ils sont couverts de carreaux en faïence de couleur blanche avec des dessins bleus. Des lampes en cuivre sont placées çà et là autour du tombeau. Près de la porte, à gauche en sortant, on voit suspendue au mur une chaine dont les anneaux sont oblongs; mon cheik me dit que c'est un modèle de chaine fait par David lui-même.

C'est là tout ce que j'ai pu remarquer dans ce local étroit et obscur en m'aidant souvent d'une bougie; mais certainement rien n'y rappelle l'antiquité.

La chambre du mihrab à côté est médiocrement éclairée, mesquinement ornée de quelques lampes et d'œufs d'autruches suspendus au plafond; dans la niche de prière, il y avait deux vases en fer-blanc; tout le pavé est couvert de nattes. Le reste de la crypte est vide et dénué de tout ornement.

Pour conserver quelque crédit à ce tombeau, les musulmans font bien de le soustraire à tous les regards.

On ne saurait contester raisonnablement que David, Salomon et leurs successeurs n'aient été ensevelis dans la ville de David, sur le mont Sion. Achaz seulement fut enseveli dans la ville de Jérusalem, mais non dans le tombeau de ses pères, à cause de son impiété. (II Paral., XXVIII, 27.) Les rois qui moururent de maladies impures, comme Joram, Joas et Osias, furent enterrés dans la ville de David, mais non dans le sépulcre des rois. Assurément on ne peut considérer le sépulcre appelé aujourd'hui le Tombeau des rois, où a été pris le sarcophage qu'on montre au Louvre comme étant le tombeau de David, pour le lieu de sépulture des anciens rois de Judée; ce qui est contraire à l'opinion de tous ceux qui se sont occupés avec le plus de soin de la topographie de l'ancienne Jérusalem. Une des preuves les plus évidentes que le lieu de sépulture de David est là où l'opinion générale l'a toujours placé se trouve dans le livre de Néhémie (III, 15 et 16), où il est dit que Néhémie, fils d'Azboc, continuant les murailles de la ville après Sellun, qui avait refait les murs de la piscine de Siloé et la porte de la fontaine, bâtit *jusque vis-à-vis les tombeaux de David, jusqu'à la piscine qui avait été bâtie avec grand travail, et jusqu'à la maison des forts.* Or tout cela se trouve de ce côté de la ville, et non vers le nord et sur un point où il est certain que Néhémie n'a jamais construit de muraille. Le tombeau qui est au Louvre peut être le sarcophage de quelque notabilité inconnue de l'antique Jérusalem; mais ce n'est pas plus le tombeau de David que ne l'est ce monument apocryphe que les musulmans vénèrent aujourd'hui sur le mont Sion.

On croit que le jardin d'Oza, où furent ensevelis Manassès[1] et plusieurs autres rois, se trouvait aussi sur le mont Sion.

Tout près du cénacle, on voit des ruines qu'on appelle, on ne sait trop pourquoi, Hammâm Thabarijeh, *Bains de Tibériade* ou de Tibère.

La partie du mont Sion que nous venons de parcourir a déjà été retranchée de la ville par Adrien, comme nous l'apprennent les

[1] IV Rois, XXI, 18.

témoins oculaires Eusèbe et saint Cyrille[1]; par conséquent ce que l'on raconte de l'architecte génois chargé de la reconstruction des murs de Jérusalem par Soliman Ier, qui aurait laissé hors de l'enceinte ce point important dans l'espérance qu'un jour les chrétiens pourraient par là s'emparer de la ville, est dénué de fondement.

Rentrons maintenant dans la ville par la porte de Sion. Nous trouverons vis-à-vis du quartier des Juifs et au pied des murailles une quantité de misérables cabanes en terre : ce sont les *huttes des lépreux*, appelées par les Arabes *Biût-el-Masakin*, demeures des malheureux. Elles sont aujourd'hui habitées par vingt à trente de ces infortunés, hommes, femmes et enfants. Ils sont tous musulmans; quelquefois il y a aussi des chrétiens. Ils vivent d'aumônes.

Sous la domination chrétienne, les habitations des lépreux étaient hors de la ville, entre la porte de Jaffa et celle de Damas. L'impératrice Eudoxie leur fit construire une maison dans laquelle furent admis quatre cents lépreux.

La lèpre, que plusieurs peuples de l'Asie appellent *Paparoga* (maladie du péché), s'est toujours conservée en Orient, et on trouve des *léproseries* jusque dans les environs de Constantinople, dans le cimetière de Scutari.

Chez les Indous, chez les Perses et chez les Égyptiens, comme chez les Hébreux, il existait des lois sévères qui interdisaient aux lépreux l'approche des personnes saines; ils demeuraient hors des villes et dans des lieux inhabités.

Les personnes attaquées de cette maladie se réunissaient et formaient de petites sociétés; nous en trouvons plusieurs exemples dans l'Écriture[2]. Autrefois cette maladie était fréquente aussi en Europe; les uns l'attribuaient aux Juifs, et d'autres aux voyages qu'on faisait en Palestine pendant les croisades : elle se communique avec facilité. Les lépreux s'appelaient *ladres;* Matthieu Pâris dit que de son temps il y avait en Europe dix-neuf mille ladreries. Nous apprenons par le testament de Louis VIII qu'il y avait alors,

[1] Eusebius, *Præparat. evangel.*, lib. VIII, cap. v. — Cyrillus, *Catech.*, 16, § 9.
[2] IV Rois, vii, 3, 8; Luc, xvii, 12.

en 1223, deux mille léproseries dans le seul royaume de France. Saint Lazare est le patron des lépreux : de là vient qu'on a donné aussi le nom de lazaret aux asiles réservés aux lépreux qui venaient de l'Orient. Plus tard, on a étendu cette dénomination à tous les établissements sanitaires, surtout à ceux où l'on fait quarantaine quand on revient d'Orient ou de pays infectés de maladies contagieuses.

La lèpre affecte surtout la peau, qui devient calleuse, ou se couvre d'ulcères rongeants, quelquefois blancs comme la neige : Marie, sœur de Moïse, ayant été frappée par le Seigneur, elle *parut aussitôt toute blanche de lèpre comme de la neige*. (Nomb., XII, 10.) Les yeux des lépreux sont enflammés, leur voix est rauque, leur visage chargé de boutons, leurs pieds sont considérablement enflés. Cette hideuse maladie ronge l'homme à l'extérieur en lui laissant toutes ses facultés, de sorte qu'il est témoin de sa propre décomposition[1].

Ici encore nous voyons combien la législation mosaïque était salutaire au peuple juif : la lèpre, qui est endémique en Palestine, a sans doute été un des motifs qui ont fait proscrire la viande de porc. La médecine, aujourd'hui encore, interdit aux personnes affectées de quelque maladie de peau l'usage de cette viande, qui donne une prédisposition à ces maladies et les envenime. C'est en Chine, dans la Tartarie et au Japon, les seuls pays de l'Asie où l'on mange de la viande de porc, que cette maladie fait le plus de ravages.

Nous voyons dans le Lévitique que la lèpre s'attachait aux maisons : « Si le prêtre voit dans les murs de la maison des enfoncements jaunâtres ou rougeâtres dont l'aspect soit plus bas que le reste de la muraille, il sortira hors de la porte de la maison, et la fermera. » (Lévit., XIV, 37, 38.) Lorsque la lèpre ne disparaissait pas, la maison devait être détruite avec tous les objets qu'elle renfermait.

Lorsqu'un prêtre purifiait quelqu'un de la lèpre, il employait le

[1] Voir sur ce sujet Michaëlis, *Mosaïsches Recht*, tome IV, § 208 et suiv.; Jahn, *Archéologie*, tome I, IIe part., page 355 et suiv.

sang d'un passereau, du bois de cèdre, de l'écarlate et de l'hysope.

Dieu avait déjà ordonné aux Israélites de faire les aspersions du sang de l'agneau pascal avec un bouquet d'hysope pour les préserver de l'ange exterminateur. (Exod., XII, 22.) C'est parce que cette plante était employée pour les purifications qu'aux jours de pénitence nous disons à Dieu avec le Psalmiste : « Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié[1]. » (Psal., LI, 7.) Les médecins païens, pour guérir la lèpre, ordonnaient des bains dans du sang d'enfant[2]. Les livres des rabbins racontent aussi que Pharaon s'est baigné dans le sang des enfants innocents pour guérir sa lèpre. Les enchanteurs de Pharaon, pour une autre maladie, prescrivirent le même remède : ils ordonnèrent que chaque jour on immolerait cent cinquante enfants des Israélites, et que le matin et le soir le roi se baignerait dans leur sang[3]. Ne serait-ce pas là l'origine du crime que plus tard on a si souvent reproché aux Juifs, celui de se servir en certaines occasions du sang des enfants chrétiens?

On croit avoir découvert récemment un spécifique pour guérir la lèpre ; cette découverte est due au docteur Boileau, de l'île Maurice. La plante à laquelle il attribue la propriété de guérir cette maladie, considérée jusqu'ici comme incurable, est connue en Amérique sous le nom de *cinchinchully* : c'est l'*hydrocotyle asiatica* des botanistes.

Nous voilà dans le populeux quartier des Juifs, *Hareth-el-Jahúd*.

Dans toute la Palestine, il n'y a plus aujourd'hui que 8,000 à 10,000 Juifs, qui vivent presque tous à Jérusalem[4]. Ils sont en-

[1] Cette plante s'appelle en hébreu *ésobh*, en latin *origanum creticum*, en français *origan ;* elle est de la famille des labiées. Des voyageurs l'ont trouvée sur la montagne des Oliviers et entre Ramla et Jaffa.

[2] *Brev. Rom. In Festo S. Silvestri, lect. IV.*

[3] *Midrasch rabba I.*

[4] D'après le docteur Schultz, ils sont partagés comme suit :

Jérusalem.	7,120
Hébron.	400
Saphed.	400
Tibériade.	300
Naplouse.	150
Schavram.	75
Total.	8,445

passés entre le mont Sion et l'emplacement du temple, sur un espace beaucoup trop resserré pour leur nombre : on a calculé que si, dans les autres quartiers de la ville, la population était agglomérée comme dans celui des Juifs, il y aurait à Jérusalem plus de cent mille habitants. Ils ne descendent pas de familles depuis longtemps établies dans le pays : les familles s'éteignent bien vite et deviennent souvent la proie des maladies contagieuses : les Juifs de Jérusalem sont tous étrangers; plusieurs n'y viennent que dans un âge avancé, pour mourir dans la terre de leurs pères et être ensevelis dans la vallée de Josaphat. La plupart sont pauvres, et ne vivent que du produit des quêtes qu'on fait pour eux en Europe chez leurs co-religionnaires.

On m'a dit cependant qu'il ne faut pas s'en rapporter à cet extérieur de misère qu'on remarque dans le quartier des Juifs; car plusieurs familles doivent être fort à leur aise; mais elles sont obligées de cacher leurs richesses pour ne pas exciter l'avidité de leurs oppresseurs.

Ici chacun vit de sa croyance, les Juifs comme les autres. Il n'y a ni trafic, ni industrie, ni commerce à Jérusalem; les hommes y sont morts comme les monuments; il n'y a que des ruines et des sépulcres; et les rares habitants qui se promènent silencieux dans ses débris ne sont eux-mêmes que les restes de tous les peuples qui ont passé sur cette terre marquée du sceau de la réprobation.

On ne comprend pas l'aveuglement des Juifs en face de la Bible, dont tous les mots sacrés sont pour eux une éclatante condamnation ; mais, en face de Jérusalem, en face de cette nation éteinte, de cette terre frappée de stérilité, après cette captivité de dix-huit siècles, attendre encore la venue d'un Messie sorti de la tribu de Juda, de la race royale de David, c'est un aveuglement si incompréhensible que, parmi tous les prodiges qu'on voit sur cette terre de miracles, c'est un des plus frappants, et qui durera, comme celui de la dispersion et de la conservation de ce peuple, jusqu'à la fin des siècles. « Ils attendent toujours, dit saint Paul, le Messie, qui ne paraîtra qu'au jour du jugement pour les juger, et pour lever le voile qui est sur leur cœur. » (II. Cor., III, 14, 15.)

Les païens eux-mêmes, qui ont été les ministres des célestes ven-

geances, ont recherché avec soin les descendants de David pour les faire périr, et ôter aux Juifs le dernier espoir de voir s'élever, dans cette famille royale, le Messie qui devait apporter la consolation et rendre l'indépendance à la malheureuse race de Jacob[1].

Tout en déplorant l'aveuglement de la plus coupable des nations, qui doit expier son crime jusqu'à la fin des temps, j'avoue qu'on éprouve un vif sentiment de compassion et de douleur à la vue de ces débris d'Israël, échappés au glaive et au mépris de tous les peuples, qui viennent pleurer sur les ruines de leur patrie et chercher un lieu de sépulture parmi les tombeaux de leurs ancêtres. En voyant quelques Juifs faire leur prière tournés vers ce lieu où s'élevait le sanctuaire du Très-Haut, et dont ils n'osent plus approcher, je me suis senti profondément ému, et c'est avec les larmes aux yeux que j'ai demandé au Seigneur d'avoir pitié de ces enfants égarés, qui l'invoquent du fond de l'abîme de leur endurcissement.

De combien d'amour le Seigneur avait environné ce peuple ! que de prodiges, que d'avertissements et de bienfaits ont précédé son châtiment et sa ruine ! « Parcourez les rues de Jérusalem, avait dit le prophète, et voyez, et considérez ; et cherchez dans ses places publiques si vous trouverez *un* homme, un seul, qui accomplisse la justice et recherche la vérité, *et je pardonnerai à toute la ville.....* Seigneur, vous les avez frappés, et ils n'ont point eu de douleur ; vous les avez brisés, et ils ont refusé de recevoir la correction ; ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont pas voulu revenir à vous. » (Jérém., v. 1, 3.)

Dieu est juste, et ses menaces ne sont pas vaines.

Quand on compare les gémissements que les Israélites répandaient près des fleuves de Babylone, et ceux qu'ils font entendre depuis qu'ils ont fait mourir le fils de Dieu, on trouve dans les uns le repentir sincère et la confiance dans la miséricorde du Seigneur, et dans les autres les sombres accents du désespoir. « O Sion ! s'écrie un de leurs plus célèbres poëtes[2], quand je pleure ta chute, c'est le cri

[1] Voyez Munk, *Palestine*, page 604 ; Suétone, *Domitianus*, c. XII ; Eusèbe, *Hist. eccl.*, l. VIII, ch. XII et XIX.

[2] Rabbi Jehouda Hallévi, Juif espagnol, qui fit le voyage de la Palestine vers 1140, et qui composa plusieurs poésies empreintes, comme le remarque M. Munk lui-même,

lugubre du chacal; mais, quand je rêve le retour de la captivité, ce sont les accents de la harpe qui jadis accompagnaient tes chants divins... Pourquoi mon âme ne peut-elle planer sur les lieux où la Divinité se révélait à tes prophètes? Donne-moi des ailes, et je porterai sur tes ruines les débris de mon cœur; j'embrasserai tes pierres muettes, et mon front touchera ta sainte poussière... Qu'il me serait doux de marcher nu-pieds sur les ruines de ton sanctuaire, à l'endroit où la terre s'ouvrit pour recevoir dans son sein l'arche d'alliance et ses chérubins! J'arracherais de ma tête cette vaine parure, et je maudirais le destin qui a jeté tes pieux adorateurs sur une terre profane. Comment pourrais-je m'abandonner aux jouissances de cette vie, quand je vois des chiens entraîner tes lionceaux? Mes yeux fuient la lumière du jour, qui me fait voir des corbeaux enlevant dans les airs les cadavres de tes aigles. — Arrête-toi, coupe de souffrances! laisse-moi un seul moment de repos; car déjà toutes mes veines sont remplies de tes amertumes. Un seul moment, que je pense à Ohola (Samarie)[1], et puis j'achèverai ton amer breuvage; encore un court souvenir d'Oholiba (Jérusalem), et puis je te viderai jusqu'à la lie. »

On a parlé souvent de la restauration du royaume de David par les fils d'Israël; on voudrait renvoyer en Palestine tous les Juifs disséminés par le monde. Il y a deux choses dans cette pensée : une impiété et une folie. Qu'on veuille se débarrasser des Juifs, que l'on considère comme la lèpre de l'Occident, c'est un désir qui s'est déjà souvent manifesté, et ce moyen serait plus humain que celui qui a été presque toujours employé; mais prétendre faire mentir les oracles divins, ce serait continuer l'œuvre de Julien, et la montagne du temple est là pour nous dire quel en serait le succès. Au surplus, on ne rétablira pas le royaume des Juifs malgré eux : aujourd'hui, en Palestine, il n'y a pas de fortune à faire, ils n'y retourneront pas. Il est à remarquer que déjà après la captivité de Babylone, malgré

qui donne la traduction de son élégie sur Sion, de la sombre mélancolie des prières hébraïques de cette époque. L'original hébreu se trouve dans le Recueil d'élégies à l'usage des synagogues des rites allemand et polonais, pour l'anniversaire de la destruction de Jérusalem. (Voir Munk, *Palestine*, page 627.)

[1] *Ezech.*, XXIII, 4.

l'autorisation de rentrer dans leur patrie, accordée par Cyrus aux exilés, *ce ne fut*, pour me servir d'une expression des docteurs juifs eux-mêmes, *que le son qui retourna à Jérusalem, tandis que la farine du peuple resta à Babylone*[1]. Toutes les familles les plus considérables, la plupart des hommes de distinction, les gens riches, éclairés, qui avaient retrouvé sur les bords de l'Euphrate, *les marmites pleines de viande* de l'Égypte, laissèrent à d'autres le soin de rétablir le royaume d'Israël et de relever le temple du vrai Dieu. Les Juifs savent retrouver partout les marmites de l'Égypte. Ils se sont emparés des journaux, de la plus sale littérature, des théâtres, des capitaux, de toutes les grandes et petites entreprises industrielles et commerciales; ils spéculent sur le vice comme sur les fonds publics et sur la détresse des familles; ils sont intelligents, d'une incroyable activité, et sans conscience envers les étrangers; leur influence s'accroît chaque jour, elle augmentera encore : pourquoi iraient-ils sur le sol aride et infructueux de la Palestine, puisque l'Europe leur appartient? C'est l'Europe aujourd'hui qui est le royaume d'Israël.

A un autre point de vue, nous commettons à l'égard des Juifs une grave erreur quand, dans nos idées, nous les associons aux Israélites que nous avons appris à connaître dans nos livres saints. Assurément le peuple juif était un étrange peuple; mais de temps à autre il se frappait la poitrine et demandait pardon de ses innombrables prévarications; il avait une religion, il adorait le vrai Dieu. Les Juifs actuels peuvent se diviser en trois catégories : je ne parle pas des nuances de sectes, dont je n'ai pas à m'occuper. La première catégorie est celle des Juifs qui ont conservé l'Ancien Testament : ces Juifs-là, persécutés par tous les autres, ne se trouvent plus qu'en très-petit nombre dans quelques contrées lointaines, en Crimée, en Pologne, dans le Caucase, dans le désert de Hit. La seconde catégorie comprend tous ces Juifs qui, après avoir perdu leur loi et leurs prêtres, leur temple et leur Dieu, leur pays et leur nationalité, et n'avoir conservé, comme Caïn, que le signe de la malédiction qui pèsera sur eux jusqu'à la fin des siècles, tiennent à ce code absurde et haineux

[1] Voyez Salvador, *Hist. de la Domination romaine en Judée*, tome I, ch. IX.

qu'on appelle le Talmud : cette catégorie comprendrait la masse de la population juive si la troisième n'existait pas. La troisième catégorie comprend tous les Juifs dits *éclairés*, et ceux qui se règlent d'après eux : c'est la *synagogue panthéiste;* à mon avis, c'est la plus nombreuse en Europe. Nous faisons trop d'honneur en donnant le nom de Juifs aux individus qui lui appartiennent : ils ne croient à rien, ils n'ont conservé des traditions de leurs ancêtres que le culte du *veau d'or*. Ce sont précisément ceux-là qui gouvernent le monde : et c'est à eux que nous voulons rendre le mont Sion, le temple de Salomon et l'arche d'alliance! Confiez-leur vos capitaux, afin que, dans l'espace de quelques mois, ils puissent doubler les leurs ; mettez-les à la tête de toutes les entreprises industrielles, pour qu'ils puissent procurer des emplois aux Juifs au détriment des chrétiens, attirer les premiers des quatre coins du monde et leur procurer aussi l'occasion de s'enrichir, et laisser les autres sans travail et sans pain : ils vous en seront reconnaissants peut-être ; mais, au nom du ciel, ne leur parlez pas de la Palestine : ils s'en occupent bien moins que de la Chine ou de la Californie.

Les Juifs ont à Jérusalem trois synagogues, dont une pour les Caraïtes[1] : elles sont dans un assez piteux état de saleté et de délabrement. Leur grand rabbin se nomme *kakhem*.

Dans ce moment, on bâtit un hôpital uniquement pour les Juifs : est-ce pour les soustraire au prosélytisme protestant ? Dès que les anglicans eurent manifesté leur intention d'ouvrir un hôpital pour faire des prosélytes, il est fort naturel que chacun se soit mis sur ses gardes. Autrefois les Franciscains suffisaient à peu près à tous; depuis peu d'années trois ou quatre hôpitaux ont été bâtis : il y en aura bientôt plus que de malades. Il vaudrait mieux qu'ils fussent répartis dans les autres villes de la Palestine, où il n'y en a pas.

Les Juifs et la Judée n'ont plus d'histoire depuis la mort de Jésus-Christ. Frappé au cœur par Titus et Jules Sévère, ce peuple n'a plus d'existence politique ; il n'en est resté que des lambeaux, attachés

[1] Les *Caraïtes* ou *Purs* sont des Juifs qui rejettent les commentaires de la tradition et du Talmud pour s'en tenir au texte littéral de la Bible, qu'ils interprètent exclusivement d'après les règles de la grammaire.

comme les branches des cèdres aux rochers des vallées : *Je jure que je ferai de toi une solitude, et que tes villes seront désertes.* (Jérém., XXII, 6.)

La Palestine, descendue au rang de province, n'a plus rien à elle; les faits isolés qui se passent sur cette terre conquise autrefois par les enfants de Jacob se rattachent tous à des intérêts et à des peuples étrangers. Les croisades elles-mêmes, qui ont redonné des rois à Jérusalem, ne sont que des épisodes dans l'histoire des nations de l'Europe; elles ont passé sur les ruines de la ville sainte comme les peuples nomades de l'Asie, en s'arrêtant un moment pour y dresser leurs tentes et adorer l'accomplissement des décrets éternels. « Et une multitude de nations passera sur cette ville, et chacun dira à son voisin : Pourquoi Jéhovah a-t-il fait ainsi à cette grande ville ? » (Jérém., XXII, 8.)

Ce sont les Turcs aujourd'hui qui sont campés sur les hauteurs de Sion, comme dans les champs de l'Idumée et dans les vallées de la Samarie. J'ignore qui y sera demain; mais malgré la philanthropie, qui ne protége que les coupables, le peuple juif est et demeurera anéanti, et sa dispersion sera éternelle : « Toi donc, a dit le Seigneur, ne prie pas pour ce peuple; car je ne t'écouterai point. » (Jér., VII, 16.) Ses débris ont une autre mission à remplir que celle de relever le trône de David, et celle-là a été annoncée par les prophètes. « Je laisserai quelques-uns d'entre eux échapper à l'épée, à la famine et à la peste, afin qu'ils racontent tous leurs crimes chez les peuples où ils iront; et ils sauront que moi je suis Jéhovah. » (Ézéch., XII, 16.)

Vers le milieu du quartier des Juifs se trouvait la place appelée *Xystus* : c'était une forteresse élevée, où se tinrent plusieurs assemblées populaires; de là un pont, qui joignait le mont Sion et le mont Moriah, était jeté sur la vallée de Tyropœon. On peut conclure de quelques passages de Josèphe qu'il y avait une terrasse à chaque extrémité du pont. C'est là qu'eut lieu le célèbre entretien entre Titus et les chefs des Juifs, qui même après la destruction du temple résistaient encore dans la haute ville. Le pont était rompu au milieu; Titus, à une des extrémités, engageait les Juifs à se rendre à discrétion. Jean de Giscala et Simon Gioras répondirent qu'ils avaient fait

serment de se défendre aussi longtemps qu'il resterait une seule pierre pour leur servir d'abri. Ce fut alors que Titus rendit cet arrêt, qui fut si ponctuellement exécuté : « Qu'ils pourvoient à leur salut autant qu'ils le pourront : désormais ils seront traités avec toute la rigueur du droit de la guerre. *Quantum possent saluti suæ consulerent; jam enim se omnia jure belli gesturum*[1]. »

Un peu au delà, vers le nord, était un emplacement appelé *Mello*[2] : c'était autrefois une vallée profonde, qui fut comblée à grands frais par David et Salomon. On en prit une partie pour une place publique, pour les murs de la première enceinte, et Salomon y bâtit un palais pour sa femme, la fille de Pharaon[3].

Les travaux que Salomon avait fait faire dans la vallée de Mello furent la cause de la révolte de Jéroboam[4]. Il y avait au même lieu une forteresse qui fut rebâtie par Ézéchias. (II Paral. XXXII, 5.)

Arrivés au pied du mont Sion, nous nous trouvons près du mont Moriah, autre colline célèbre entre tous les lieux qui ont été consacrés par la présence de l'Éternel.

[1] Josèphe, *Guerre*, l. II, c. XVI; l. VI, c. VI.
[2] Mello, *plénitude* ou *réplétion*.
[3] II Liv. des Rois, V, 9; III Liv. des Rois, IX, 15, 24; I Paral., XI, 8.
[4] III Liv. des Rois, XI, 27, 28.

CHAPITRE XXVII

MONT MORIAH.

---

eu présumé du sacrifice d'Abraham. — L'aire d'Ornan. — Temple de Salomon. — Prophéties de Jérémie. — Destruction du temple par les Chaldéens. — Édit de Cyrus. — Retour de la captivité. — Temple de Zorobabel. — Temple d'Hérode. — Il est sanctifié par la présence et l'enseignement de Jésus-Christ. — Titus devant Jérusalem. — Prodiges rapportés par les Juifs et les Païens. — Incendie du temple. — Efforts de Titus pour le préserver. — Sa destruction. — Jean de Giscala et Simon Gioras. — Statues d'Adrien et de Jupiter. — Julien essaye de rebâtir le temple. — Il en est empêché par des tourbillons de feu. — Proposition aux ennemis du christianisme. — Mosquée d'Omar. — La Roche (el Sachrah). — Traditions musulmanes. — La mosquée est rebâtie par Abdel Melek et ses successeurs. — Elle est convertie en église pendant les croisades. — Les chanoines réguliers de Saint-Augustin. — Saladin la rend au culte de Mahomet. — Son état actuel. — La mosquée el-Aksa, ancienne *église de la Présentation*. — Mosquée des Mograbins. — Autres lieux de la grande esplanade. — La place des Pleurs. — Traditions des rabbins. — Le Juif Errant. — Établissements publics qui entourent la grande esplanade. — Forteresse Antonia. — Piscine probatique. — Porte Dorée. — *Haram esch-Chérif*. — Le premier paratonnerre. — Profanation des tombeaux chrétiens. — Les Templiers. — Symboles des Gnostiques et des Templiers. — Encore du Saint-Graal. — Martyre de saint Jacques le Mineur. — Autre preuve de l'incroyable endurcissement des Juifs. — Décombres entassés autour du mont Moriah.

Le mont Moriah s'élève dans la partie orientale de la ville, au ord de la vallée de Josaphat. On croit que c'est sur cette monigne qu'Abraham voulut immoler son fils : cette tradition est assez ıtéressante pour nous engager à remonter à son origine [1].

Pendant qu'Abraham était à Bersabée [2], Dieu lui dit : « Prends ›n fils, ton unique, que tu chéris, Isaac; va dans la terre de Mo-

[1] Dans l'histoire de la guerre de Troie, qu'on attribue à Dictys de Crète, le récit ı sacrifice d'Iphigénie est évidemment copié sur celui du sacrifice d'Isaac.

[2] Bersabée, *puits du jurement*.

riah, et offre-le en holocauste sur une des montagnes que je te dirai. Abraham, se levant de grand matin, sella son âne, prit avec lui deux serviteurs et Isaac son fils, fendit le bois pour l'holocauste, se leva et s'achemina vers le lieu que Dieu lui avait dit. Le troisième jour, Abraham leva les yeux, et vit la montagne de loin. » (Gen., XXII, 2, 3, 4.)

Bersabée est à trois petites journées de Jérusalem, et le nom *Moriah*, bien qu'il soit donné à plusieurs montagnes, a toujours été appliqué plus spécialement à la hauteur où fut bâti plus tard le temple de Salomon.

Je ne sache pas qu'il y ait d'autres preuves en faveur de cette tradition; cependant on s'accorde généralement à croire que le sacrifice d'Abraham a eu lieu sur le mont Moriah, ou sur le Calvaire, qui en est très-rapproché[1]. Isaac, qui a été le représentant du Messie, a eu comme lui un ange pour annoncer sa naissance, et comme lui il a porté sur la montagne sainte le bois sur lequel il devait être immolé.

Les Juifs croient en outre que c'est sur le mont Moriah qu'Adam a offert le premier sacrifice après sa création, et que c'est là aussi qu'était l'autel de Caïn et d'Abel.

Pendant que l'ange exterminateur frappait le peuple d'Israël, le prophète Gad ordonna à David de dresser un autel dans l'aire d'Ornan le Jébusite. David donna donc à Ornan, pour l'aire, six cents sicles d'or. « Et il bâtit là un autel à Jéhovah, offrit des holocaustes et des hosties pacifiques, et cria vers Jéhovah; et Jéhovah lui répondit par le feu du ciel qu'il fit descendre sur l'autel de l'holocauste; et, par l'ordre de Jéhovah, l'ange remit son glaive dans le fourreau. » (I Par., XXI, 18 et suiv.) Or cette aire, où les quatre fils d'Ornan battaient le blé, était sur le mont Moriah.

David avait rassemblé les matériaux pour bâtir un temple au Seigneur; mais Dieu lui avait dit : « Tu ne bâtiras point une maison à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et que tu as

[1] D. Augustinus, *Serm.* 71 *de tempore*; Beda, *De Locis sanctis*, cap. II.
Au lieu de Moriah, les Samaritains lisent *Moré*, qui est près de Sichem, et prétendent que le sacrifice d'Abraham eut lieu sur le mont Garizim; d'autres pensent que ce fut sur le mont Thabor.

répandu le sang; » il avait réservé cette œuvre à Salomon[1]. « Salomon commença à bâtir le temple de Jéhovah à Jérusalem, sur la montagne de Moriah, qui avait été montrée à David son père, au lieu même que David avait préparé, dans l'aire d'Ornan le Jébusite. » (II Par., III.) Cette montagne, qui était irrégulière, fut aplanie; du côté de la vallée, Salomon fit élever un mur d'une grande hauteur pour soutenir les terres et agrandir la surface du terrain.

Salomon avait écrit à Hiram, roi de Tyr, pour avoir des cèdres et des pins du Liban, des architectes phéniciens et un artiste pour diriger les travaux.

Dix mille hommes, se relevant tous les mois, étaient occupés à couper des bois sur les hauteurs du Liban. Salomon avait soixante-dix mille hommes qui portaient des fardeaux, et quatre-vingt mille qui taillaient des pierres sur la montagne. Le roi leur commanda de prendre de grandes pierres, des pierres d'un grand prix, pour les fondements du temple : elles avaient soixante et dix pieds de longueur. Les ouvriers de Salomon et ceux d'Hiram eurent soin de les polir, et ceux de Giblos travaillèrent les bois et les pierres. Les matériaux arrivaient tout préparés sur l'emplacement du temple, où l'on n'entendait ni le marteau, ni la scie, ni la hache, ni aucun autre outil de fer. Ceux qui présidaient aux travaux étaient au nombre de trois mille trois cents. (III Rois, v, 13 et suiv.)

Les ouvrages en fonte et en airain furent exécutés par un artiste nommé Hirôm. Il était de Tyr; il établit ses ateliers dans la plaine du Jourdain, près de Succôth. Ce fut cet artiste que Salomon et Hiram aimaient comme un père, qui fondit les deux colonnes Boaz et Yachin, c'est-à-dire *Force* et *Élévation*, qui furent placées dans le vestibule du temple.

Les fondements du temple furent jetés 1,008 ans avant Jésus-Christ, et il fut achevé au bout de sept ans.

La plate-forme sur laquelle le temple était bâti avait 600 coudées sur chaque côté[2]. Tout cet espace était environné d'une muraille

[1] Salomon a la même étymologie que Salem, et signifie *le pacifique*.

[2] Environ 1,025 pieds. Aujourd'hui cette plate-forme a 1,500 pieds de long sur 900 de large.

haute de six coudées et large d'autant. De chaque côté, un magnifique portique donnait entrée dans la première enceinte, qui était le parvis des gentils, destiné aux étrangers et aux Juifs impurs. Plus loin était le parvis d'Israël : c'est là que se tenait le peuple pendant les sacrifices et les prières. Cet espace était entouré de galeries et de colonnades.

Le troisième était le parvis des prêtres : c'était là qu'ils exerçaient leurs fonctions. Le temple venait ensuite. Il était en pierre, et avait soixante et dix coudées de long de l'est à l'ouest, vingt coudées de large et trente de hauteur. Il était divisé en trois parties, le vestibule, le saint et le sanctuaire. Deux fois par jour un prêtre entrait dans le saint pour y offrir l'encens; le sanctuaire n'était accessible qu'au grand prêtre une fois par an : c'est là que se trouvait l'Arche sous les ailes des chérubins.

Les objets sacrés se trouvaient dans les autres parties du temple.

Dans ces immenses édifices, on voyait avec profusion des lambris et des sculptures en bois de cèdre, des pavés en marbre; il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or, et la beauté du travail égalait partout la richesse de la matière [1].

La dédicace en fut célébrée pendant sept jours, et tout le peuple fut convié à cette fête solennelle : cent vingt mille brebis et vingt-deux mille bœufs furent offerts en sacrifice.

Saint Jean Chrysostome a fait voir que le temple de Salomon était la représentation de l'univers avec celle de toutes les choses visibles et invisibles [2]. On y voyait en figure le ciel, la terre et la mer, le soleil et la lune, les sept planètes, les douze signes du zodiaque, les deux hémisphères et les équinoxes, les quatre éléments, les mois et les jours de l'année. Le grand prêtre, avec tous ses

[1] On trouve la description du temple dans Ézéchiel, dans les livres des Rois et les Paralipomènes. Les meilleurs ouvrages à consulter ensuite sont : Villalpand, *Sur la Description du temple de Jérusalem*, 3 vol. in-fol.; B. Lami, *De Tabernaculo fœderis, de sancta Civitate Jerusalem et de templo ejus*, Paris, 1720, in-fol.; Jacob Jehuda Leon, *De Templo Hierosolymitano*, Amsterd., 1650, in-4°, en hébr., traduit en latin par Saubert.

[2] Chrysost., *in laud. concept. Joh. Bap.*

vêtements symboliques, apparaissait au milieu de cet univers comme le digne représentant du Créateur.

420 ans après que Salomon eut jeté les fondements de ce temple, il fut réduit en cendres par Nabuchodonosor, 528 ans avant Jésus-Christ.

Les Juifs l'avaient profané, et ils avaient élevé des idoles jusque dans le sanctuaire; dans la maison de Dieu, des femmes, logées dans les appartements du temple, tissaient des voiles pour couvrir les mystères de débauche qui souillaient le lieu saint dans la célébration des fêtes d'Adonis; auprès de la principale entrée, il y avait des chevaux et un char, emblème du soleil, et qui lui étaient consacrés; jusque dans les souterrains du temple on trouvait les anciens d'Israël eux-mêmes qui allaient y adorer le soleil levant; les prophètes étaient mis à mort, l'idolâtrie et la corruption s'étendaient sur toute la terre.

Alors Jérémie fit entendre sa voix à ce peuple prévaricateur. « Écoutez, dit-il, écoutez la parole de Jéhovah, rois de Juda et habitants de Jérusalem : voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je vais amener sur ce lieu des maux tels que les oreilles tinteront à quiconque les entendra; parce qu'ils m'ont abandonné, qu'ils ont profané ce lieu, qu'ils ont brûlé de l'encens à des dieux étrangers qu'ils ne connaissaient pas, ni eux, ni leurs pères, ni les rois de Juda; qu'ils ont rempli cette terre du sang des innocents; qu'ils ont élevé sur les hauts lieux des autels à Baal pour brûler leurs enfants en holocauste.... Je ferai de cette ville un sujet de stupeur et de sifflement; tous ceux qui passeront à travers seront stupéfaits et siffleront à la vue de toutes ses plaies. Et je leur ferai manger la chair de leurs fils et la chair de leurs filles; et ils se dévoreront les uns les autres durant le siége et la détresse où les réduiront leurs ennemis (XIX). Et les Chaldéens viendront combattre contre cette ville, et ils la brûleront, et ils la réduiront en cendres. » (XXXII.)

Jérémie fut frappé, mis en prison, menacé de mort; mais, au temps marqué, les Chaldéens prirent la ville; on mit le feu au temple, au palais du roi, à tous les principaux édifices; les murailles furent rasées, et toute la ville changée en un monceau de

haute de six coudées et large d'autant. [redacted] mort, et les
fique portique donnait entrée dans la [redacted] qui fit égorger les
le parvis des gentils, destiné aux étrangers [redacted] par ordre de Nabuch-
Plus loin était le parvis d'Israël : c'est
pendant les sacrifices et les prières. Cet [redacted] la mer d'airain furent brisés
leries et de colonnades. [redacted] qui restait des vases sacrés.

Le troisième était le parvis des prê[redacted] des encensements furent
çaient leurs fonctions. Le temple ve[redacted] au mont Nébo, en un lieu qui
et avait soixante et dix coudées de [redacted]
dées de large et trente de hauteu[redacted] de sa prison, et ordonna
le vestibule, le saint et le sanctua[redacted]
entrait dans le saint pour y off[redacted] Babylone dès la première
accessible qu'au grand prêtre [redacted] Jésus-Christ.
vait l'Arche sous les ailes des ch[redacted] il avait dit : « Ces ma-
Les objets sacrés se trou[redacted] ans. » Jérém..
temple. [redacted]

Dans ces immenses édifi... Il avait
et des sculptures en boi... de Jérémie. Il
avait rien dans le temple... a donné tous
travail égalait partout le... de bâtir une
La dédicace en fut cél... est de sa
fut convié à cette fête... Jérusalem, qui
deux mille bœufs furent... Dieu d'Israël :
Saint Jean Chryso... restent dans
était la représentation [redacted] soit fourni par le
visibles et invisibles [redacted] argent, en or, en
mer, le soleil et la l[redacted] la maison de Dieu
diaque, les deux hé[redacted]
les mois et les jou[redacted]

[1] On trouve la descri[redacted] ... révélation que les Assyriens
Paralipomènes. Les meil[redacted] ... pouvait cacher les objets
Description du temple [redacted] ... l'arrivée de Nabuchodo-
deris, de sancta Civita [redacted] ... le pectoral du grand
Jehuda Leon, *De Temp*[redacted] ... n'avant plus la con-
duit en latin par Saubert [redacted] ... Galatin, l. IV, *De*

[2] Chrysost., *in laud.* [redacted] ... mais il l'avait associé au
[redacted]

Les fils de la captivité se mirent donc en route, sous la conduite de Zorobabel, pour retourner à Jérusalem et dans Juda; ils étaient au nombre de 42,360 avec 7,337 serviteurs et servantes, et parmi eux, 200 chanteurs et chanteuses destinés au temple. Ils mirent quatre mois à faire un voyage de trois cents lieues.

Quand ils furent dans la ville sainte, les chefs de famille firent des dons volontaires pour édifier la maison de Dieu; ils donnèrent 61,000 drachmes d'or, 5,000 mines d'argent[1], et cent robes sacerdotales. (I Esd., II, 69.)

En attendant qu'ils pussent construire le nouveau temple, ils bâtirent un autel pour y offrir des holocaustes. Puis, selon les ordres de Cyrus, ils donnèrent de l'argent aux tailleurs de pierre et aux maçons, et du froment, du vin et de l'huile aux habitants de Sidon et de Tyr pour apporter des bois de cèdre du Liban à la mer de Joppé.

Quand le temple fut bâti, les prêtres et le peuple s'y rendirent avec des instruments et chantèrent des hymnes; mais les anciens, qui avaient vu le temple de Salomon, pleuraient avec de grands cris; et l'on ne pouvait distinguer la voix de ceux qui se réjouissaient de la voix de ceux qui pleuraient.

Au lieu des victimes sans nombre qu'avait offertes Salomon, on immola cent veaux, deux cents béliers, quatre cents agneaux, et douze boucs pour les péchés d'Israël.

Les objets sacrés, l'autel des parfums, le chandelier et la table d'or, qui avaient été enlevés par Nabuchodonosor, furent rendus par Cyrus et replacés dans le temple. Mais le saint des saints demeura vide, et nous voyons par les auteurs profanes qu'à la prise de ce temple par Titus il n'y avait rien dans le sanctuaire[2].

Ce ne fut que dans la sixième année du règne de Darius, vers l'année 516 avant Jésus-Christ, que se fit la dédicace de ce nouveau temple. Alexandre le Grand le visita et y offrit des sacrifices au vrai Dieu.

Les Juifs, se rendant de plus en plus indignes de la protection du

[1] 2,028,000 francs; voyez Munk, *Palestine*, pages 400, 403 et 464.
[2] Josèphe, *Guerre*, l. V, c. XIV.

ciel, furent encore abandonnés à leurs ennemis : leurs emportements allaient si loin, que le grand prêtre Jonathan tua son propre frère dans le temple. Antiochus Épiphane fut chargé du ministère des vengeances : il vint à Jérusalem, il y fit périr une multitude d'hommes, souilla le sanctuaire, enleva tous les trésors qui y étaient cachés, prit l'autel, le chandelier et tous les vases d'or, la table de proposition et les bassins, et plaça la statue de Jupiter Olympien dans le temple de Jéhovah. (I Macchab., I.)

Ce temple fut purifié par Judas Maccabée, qui rétablit le culte du vrai Dieu.

Pompée, après avoir pris Jérusalem, 63 ans avant notre ère, entra dans ce même temple, et pénétra avec sa suite jusque dans le saint des saints. « Il entra dans le temple par le droit de la victoire, dit Tacite. On apprit alors que l'enceinte ne renfermait l'image d'aucun dieu, et qu'elle était vide[1]. »

Pompée ne toucha ni au trésor ni aux vases sacrés, et le lendemain il ordonna de purifier le sanctuaire et d'y offrir des sacrifices.

On a souvent cité les passages de Strabon[2] et de Dion Cassius[3] qui font dépendre la prise du temple par Pompée de la suspension des travaux et des combats des Juifs à cause des jours de jeûne et de sabbat. Il est facile de deviner la portée qu'on veut donner à ces citations. Ce n'est pas à cause de leurs vertus, mais à cause de leurs crimes, que les Juifs ont péri. « C'est à cause de la multitude de vos iniquités, et de votre endurcissement dans le péché, que je vous ai traités de la sorte. « (Jérém., XXX, 15.) Il est vrai que les prêtres continuèrent tranquillement leurs fonctions sacrées pendant que les Romains montaient à l'assaut, et qu'ils reçurent le coup de mort sans se détourner de leur devoir. On a coutume d'admirer les sénateurs de Rome qui se laissèrent égorger sur leurs siéges d'ivoire par les soldats de Brennus, et on n'a pas même de la pitié pour des hommes qui sacrifient leur vie pour l'accomplisse-

[1] Tacite, *Hist.*, liv. V, c. IX.
[2] Strab., l. XVI.
[3] Dion. Cass., l. XXVII.

ment de ce qu'ils regardent comme un devoir religieux. Les Juifs étaient souvent superstitieux dans les pratiques de la loi, dont ils méconnaissaient le véritable esprit; ce qui a fait dire au souverain interprète des lois : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non pas l'homme pour le sabbat. » (Marc, II, 27.) Ce qui prouve que les Juifs auraient pu se défendre à pareil jour, ce sont les paroles que prononcèrent Matathias et ses compagnons lorsqu'on leur annonça que mille Juifs s'étaient laissé tuer, dans leur simplicité, plutôt que de faire usage de leurs armes un jour de sabbat : « Gardons-nous, s'écrièrent-ils, d'imiter nos frères; car, si nous ne combattions pas en ce jour comme dans tout autre, nous serions bientôt exterminés de dessus la terre. » (I Maccab., II, 40.)

Crassus, qui était entré à Jérusalem en pleine paix, pilla le temple respecté par Pompée. On évalue à cinquante millions les richesses qu'il y enleva, et qui étaient des dépôts que les familles juives avaient coutume d'y mettre sous le sceau de la foi publique. (II Macc., III, 6, 12, 15.)

Ce temple subsista jusqu'à la dix-huitième année du règne d'Hérode, 19 ans avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire pendant 497 ans.

Ce même prince, qui avait élevé tant de temples à César, aidé les Rhodiens à bâtir le temple d'Apollon, et favorisé dans la ville originaire de sa famille, à Ascalon, le culte de Dercéto, voulant faire une chose agréable aux Juifs, fit reconstruire avec une grande magnificence le temple de Zorobabel. Les traditions juives prêtent un autre motif à Hérode. Suivant le Talmud, il se serait adressé à un docteur de la loi, et lui aurait demandé de quelle manière il pourrait expier tous les crimes qu'il avait commis, notamment le meurtre des membres du sénat et du sanhédrin. Le docteur lui aurait répondu : « Que celui qui a éteint la lumière du monde travaille à la rétablir et reconstruise le temple. » Le repentir d'Hérode eût été de courte durée; car ses actes de cruauté furent loin de discontinuer après qu'il eut rebâti le temple. Suivant ces mêmes traditions, Auguste aurait appris avec un grand mécontentement la reconstruction du temple et tous les travaux qu'avait entrepris Hérode pour le fortifier, et il lui aurait écrit : « Si tu n'as pas encore abattu l'ancien temple, ne le démolis point ; si tu l'as démoli, ne le

relève point; si tu l'as abattu et déjà rétabli, tu n'es qu'un méchant serviteur[1]. »

Hérode employa dix mille ouvriers à ces travaux; mille prêtres, ayant été instruits dans l'art de tailler les pierres et de travailler le bois, bâtirent le sanctuaire, où les ouvriers ne pouvaient pas pénétrer; mille chariots amenaient les matériaux.

L'esplanade du temple fut encore agrandie; toute la montagne fut entourée d'une triple enceinte de murailles : les pierres employées à cet ouvrage avaient jusqu'à quarante coudées de long. Ce sont là les pierres dont il est question dans l'Écriture : « Comme il (Jésus) sortait du temple, un de ses disciples lui dit : Maître, regardez quelles pierres et quelle structure! Or Jésus répondant lui dit : Vous voyez ces grands bâtiments? il n'en restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruit[2]. » (Marc, xiii, 1, 2.)

Elles étaient liées ensemble avec du fer et du plomb. Les colonnes qui ornaient les portiques étaient si grandes, qu'à peine trois hommes pouvaient les embrasser; et il y en avait cent soixante-deux[3].

Ce fut dans ce temple qu'une jeune fille, âgée de trois ans, fut admise parmi les vierges attachées au service du Seigneur. Quelques années après, elle y présentait son premier-né, qu'elle rachetait par deux tourterelles, et le saint vieillard Siméon, le prenant dans ses bras, bénissait Dieu de lui avoir montré le Sauveur du monde. C'est dans ce temple que Jésus vint chaque année célébrer la pâque avec ses parents, et qu'il enseigna les docteurs à l'âge de douze ans; ce fut sur le haut de ce temple qu'il fut tenté par le démon; ce fut là qu'il remit les péchés à la femme adultère, qu'il chassa les vendeurs qui profanaient la maison de son père, qu'il confondit les pharisiens qui lui demandaient s'il fallait payer le tribut à César, et qu'il fit l'éloge du denier de la veuve; ce fut là qu'il enseigna plusieurs paraboles, qu'il adressa des reproches sévères aux scribes et aux pharisiens, et qu'il entra triomphant, quelques jours avant sa mort, au milieu des acclamations du peuple.

[1] Talmud, *Bava bathra.*
[2] Sous l'empereur Adrien, ces pierres servirent à la construction d'un théâtre.
[3] Consultez Josèphe, *Guerre des Juifs,* V, 5; — *Antiquités,* XV, 11.

Ce temple fut détruit de fond en comble 77 ans après sa reconstruction.

Les Juifs devaient enfin subir la peine de toutes leurs prévarications. Les armées romaines s'avançaient vers Jérusalem.

Jésus-Christ avait dit à ses disciples : « Lorsque vous verrez Jérusalem environnée par une armée, alors sachez que sa désolation est proche. Alors que ceux qui seront dans la Judée fuient sur les montagnes, et que ceux qui se trouveront au milieu de cette ville en sortent, et que ceux qui seront dans les champs n'y entrent point; car ce seront là des jours de vengeance, afin que soit accompli tout ce qui est écrit. » (Luc, xxi, 20-22.)

Les chrétiens, sous la conduite de leur évêque Siméon, cousin de notre Sauveur, se réfugièrent dans les montagnes au delà du Jourdain, à Pella; ils ne revinrent que lorsque l'accomplissement des prophéties eut passé sur la ville déicide.

Titus était venu avec ses légions. Il plaça la dixième, qui était arrivée par Jéricho, sur le mont des Oliviers, au lieu où Jésus avait pleuré sur Jérusalem en pensant aux malheurs qui allaient fondre sur elle; le corps de l'armée romaine campa au nord-ouest de Bezetha, le seul côté abordable, et par où avaient pénétré tous les conquérants de Jérusalem. Au bout de quinze jours de siége, le quartier de Bezetha fut emporté par les Romains; neuf jours après, ils s'emparèrent de la basse ville. Les Juifs n'occupaient plus que la haute ville, la forteresse Antonia[1] et le temple[2]. C'est alors qu'ont commencé pour cette nation aveugle les plus horribles malheurs dont l'histoire du genre humain fasse mention.

Josèphe s'approcha de la muraille et leur dit *que c'était Dieu qui livrait la ville aux Romains*, et que les crimes qu'ils avaient commis ne leur permettaient pas de compter sur la miséricorde divine. On lui lança des flèches, et il fut couvert de malédictions.

[1] Elle était située dans les environs du prétoire, au nord du temple, avec lequel elle communiquait par un portique.

[2] Le docteur Schultz, en suivant, d'après les récits de Josèphe, les différents combats de ce siége mémorable, en déduit une des plus fortes preuves en faveur de sa délimitation de la seconde enceinte de la ville, par conséquent en faveur de l'identité du saint sépulcre. (*Jérusalem*, pages 68 et suiv.)

Tout le monde connaît ces accents lugubres qui ont retenti pendant sept ans dans les rues de la ville coupable : *Malheur! malheur à la ville! malheur au peuple! malheur au temple!* et qui n'ont cessé que par la mort du prophète.

Les païens eux-mêmes ont reconnu qu'il s'était opéré des prodiges pour avertir cette malheureuse ville.

« Il s'était manifesté des prodiges, dit Tacite; mais ce peuple superstitieux, ennemi des pratiques religieuses, eût regardé comme un crime de les conjurer par des sacrifices ou des vœux. On vit, dans le ciel, des soldats qui s'entre-choquaient, des armes étincelantes. Des feux, allumés tout à coup dans les nuages, illuminèrent le temple. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent d'elles-mêmes[1]. Une voix plus forte que la voix humaine cria *que les dieux s'en allaient*, et en même temps il y eut un grand mouvement, comme au moment d'un départ[2]. »

Josèphe rapporte encore que, « le jour de la Pentecôte, les sacrificateurs étant la nuit dans le temple intérieur pour célébrer le service divin, ils entendirent du bruit, et, aussitôt après, une voix qui répéta plusieurs fois : *Sortons d'ici*[3] ! »

Les rabbins confirment la plupart de ces faits[4].

Lorsque Titus se fut emparé de la ville et qu'il eut admiré ses fortifications, il s'écria : « Il paraît bien que Dieu a combattu pour nous, et a chassé les Juifs de ces tours, puisqu'il n'y avait point de forces humaines ni de machines qui fussent capables de les y forcer[5]. »

Les villes voisines de la Judée étant venues lui offrir des couronnes à cause de ses victoires, il leur répondit qu'il ne méritait pas cet honneur ; que ce n'était pas lui qui avait vaincu les Juifs, *mais Dieu*, à la colère duquel il n'avait fait que servir d'instrument[6].

[1] C'était la grande porte du temple, qui regardait l'orient. Elle était d'airain, il fallait vingt hommes pour l'ouvrir; elle était fermée avec de grosses serrures et des barres de fer. Les gardes du temple donnèrent aussitôt avis de ce prodige aux magistrats.
[2] Tacite, *Histoires*, liv. V, XIII.
[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VII, c. XI, XII.
[4] Talmud de Babylone, traité *Avoda sacra*, c. I.
[5] Jos., *Guerre des Juifs*, liv. VII, ch. XVI.
[6] Philostrate, *Vie d'Apollonius*, liv. VI, ch. XXIX.

Tous les sentiments de la nature furent étouffés pendant ces horribles combats, et les Juifs, sous les coups de cette épée vengeresse qui exterminait leur nation, ne cessaient de provoquer la colère du ciel par des crimes inouïs. « Si les Romains, dit Josèphe, avaient tardé de venir contre les coupables, la terre se serait entr'ouverte pour engloutir la ville, ou elle eût péri par un nouveau déluge, ou elle eût été frappée par les feux de la foudre et de Sodome[1].

Ce n'était pas assez de tous les fléaux appesantis à la fois sur eux : ils s'entre-déchiraient. Titus, voyant les cadavres décharnés qu'on jetait du haut des murs, et apprenant la cruauté sans exemple de cette femme de Pérée qui avait tué son enfant pour s'en nourrir, attestait ses dieux qu'il n'était pas l'auteur de tant de maux, et que c'étaient les Juifs qui avaient refusé la paix qu'il leur avait offerte.

Le nombre des morts fut si grand, que le capitaine d'une des portes de la ville déclara, après qu'il se fût rendu aux Romains, que pendant l'espace de deux mois et demi, et par la seule porte confiée à sa garde, il sortit 115,880 cadavres enregistrés[2].

Titus voulait conserver le temple à tout prix, pour qu'il restât comme un des plus beaux monuments de l'empire romain ; il tint un conseil à ce sujet, et il fut décidé que ce magnifique édifice devait être préservé. Mais Jésus avait dit *qu'il serait détruit*[3].

Les Romains avaient d'abord incendié les portiques, et le feu s'avançait vers le temple ; Titus donna des ordres pour qu'on l'éteignît. Les Juifs, au lieu de sauver le sanctuaire de leur religion et de leur nationalité, se précipitèrent sur les soldats qui, obéissant aux ordres de Titus, cherchaient à empêcher les progrès de l'incendie. Ce fut alors qu'un soldat romain se fit soulever jusqu'à la hauteur d'une fenêtre, et, poussé *par une force divine*[4], jeta un

[1] Jos., *Guerre*, lib. VI, ch. XVI.

[2] Josèphe, *Guerre*, l. VII, c. II.

[3] Il me semble que M. Munk donne encore une bien grande preuve de l'aveuglement des Juifs quand il dit, en parlant de la destruction du temple : « Il était écrit dans le *livre du destin* que le temple serait détruit en ce jour fatal. » (*Palestine*, page 598.) Il n'a lu cela nulle part dans le livre du destin ; mais, comme nous, il a pu le lire *dans l'Évangile*, dont lui et ses coreligionnaires détournent les yeux aujourd'hui comme au temps de Titus.

[4] Josèphe, liv. VII, c. X.

tison ardent dans une chambre adossée au temple. Le feu se communique avec rapidité. Titus, prévenu aussitôt, accourt sur son char[1]; tous les chefs le suivent, et après eux toute l'armée; il commande de la voix et du geste qu'on éteigne l'incendie. On feint de ne pas comprendre ses ordres, et les soldats s'animent les uns les autres pour hâter les progrès du feu; chacun suit l'impulsion de sa rage. Comme les flammes n'avaient pas encore pénétré dans le temple, Titus, pensant toujours qu'il pouvait être sauvé, s'y précipite lui-même, et ordonne aux centurions de frapper les soldats qui ne voulaient point obéir. Mais les flammes se montrent tout à coup dans l'intérieur, et obligent Titus et les chefs de se retirer. Les Juifs alors poussèrent des cris affreux; ils auraient donné leur vie pour sauver le temple : il était trop tard. Une foule immense et désarmée, qui s'y était réfugiée, fut égorgée par les soldats en fureur, et le sanctuaire du Dieu vivant s'écroula sur les autels profanés, sur les prêtres indignes, sur le peuple qui avait appelé ces châtiments, et qui fut à jamais enseveli sous ses ruines.

Il ne paraît pas cependant que Titus ait entièrement détruit la ville, puisqu'il y laissa la dixième légion, quelques escadrons de cavalerie et des cohortes d'infanterie[2]. Puis, avant d'aller célébrer son triomphe à Rome, il se rendit à Césarée de Philippe et à Béryte, où il donna des fêtes en l'honneur de son père.

Les deux chefs qui avaient pris du côté des Juifs une si grande part à tous les événements de cette guerre, Jean de Giscala et Simon Gioras, gardaient des tours dans la haute ville après l'incendie du temple. Voyant que tous leurs efforts devenaient inutiles, et chassés par la faim, ils essayèrent de se sauver par la vallée du Cédron; repoussés par les Romains, ils se réfugièrent dans les souterrains et les aqueducs qui étaient sous la montagne du temple. Jean, avec quelques-uns de ses compagnons, pressé par la faim et étouffé par l'infection des cadavres qui encombraient ces souterrains, fut bientôt contraint d'en sortir, et fut pris le premier par les gardes romaines. Simon, après avoir vainement tenté de se frayer un passage dans la

[1] Fatigué du combat, Titus venait de se retirer dans sa tente quand il fut averti de l'incendie du temple.

[2] Josèphe. *Guerre*, l. VII, c. I.

campagne au moyen des instruments dont il s'était muni, voyant tous ses camarades tomber d'inanition, et ne voulant pas mourir dans un égout, se revêtit d'une tunique blanche, jeta un manteau de pourpre sur sa tête et ses épaules, et se dirigea vers le temple. Les gardes étonnés le conduisirent à leur chef. Simon alors se fit connaître : il fut chargé de chaînes.

Jean et Simon figurèrent parmi les princes captifs qui suivirent dans les rues de Rome le char des deux triomphateurs de la Judée. Simon eut la tête tranchée ; Jean finit ses jours dans une prison.

Les trésors qu'on trouva dans le temple et dans les maisons de Jérusalem furent si considérables, que la valeur de l'or diminua de moitié.

Il nous reste une représentation bien authentique des principaux objets enlevés du temple : ils sont taillés en pierre sur l'arc de triomphe de Titus à Rome. On voit sur une des faces intérieures de cet arc, érigé par Vespasien et Titus pour immortaliser la victoire remportée sur les Juifs, le chandelier aux sept branches, la table des pains de proposition, les encensoirs et les tymbales, qui avaient été portés avec les autres dépouilles devant les vainqueurs[1].

On retrouva dans la suite en Afrique plusieurs ornements qui avaient été enlevés dans cette occasion. « Lorsque l'Afrique fut conquise par Bélisaire, on trouva parmi les dépouilles des barbares les ornements du temple de Salomon enlevés par Titus ; ces précieuses dépouilles, que les destinées de la guerre avaient transportées à Rome, puis à Carthage[2], furent portées à Constantinople, ensuite à Jérusalem, où elles ajoutèrent à la splendeur de l'église du Saint-Sépulcre. Ainsi les guerres, les révolutions, les revers du monde chrétien, contribuaient à augmenter l'éclat de la ville de Jésus-Christ[3]. »

Il y avait 1,130 ans que Salomon avait commencé, au même lieu, les premiers travaux de son temple.

[1] Reland, *De spoliis templi Hierosolymitani in arcu Titiano Romæ conspicuis.*

[2] Ce fut Genséric qui, après avoir saccagé Rome pendant quinze jours, enleva aux palais des Césars, où ils avaient été conservés jusque-là, les vases et les meubles sacrés du temple de Jérusalem ; il les jeta sur le même vaisseau pêle-mêle avec les ornements du temple de Jupiter Capitolin et les transporta à Carthage.

[3] Michaud, *Histoire des Croisades*, tome I, liv. I.

Il n'y avait pas 40 ans que Jésus-Christ avait dit : *Je vous le dis en vérité, tous ces maux viendront sur cette génération* ; et : *Cette génération ne passera point que tout cela n'arrive*. (Matth., XXIII, 36 ; XXIV, 34.)

Plusieurs de ceux qui avaient vu Jésus vivaient encore, entre autres saint Siméon, alors évêque de Jérusalem.

Depuis la destruction du temple jusqu'à Adrien, il n'y a eu que des ruines sur le mont Moriah. Adrien y fit élever un temple où l'on voyait sa propre statue et celle de Jupiter[1]. Tout cela fut renversé sous le règne de Constantin[2].

Il est digne de remarque que Vespasien et Titus, pour immortaliser le souvenir de l'anéantissement de la Judée, firent frapper des médailles portant pour emblème une femme désolée assise par terre ; ce qui est exactement la figure employée par Isaïe : *Et desolata in terra sedebit*[3]. (Is. III, 26.)

Des oracles qui ont reçu un si frappant accomplissement ont toujours singulièrement embarrassé la philosophie. Trois siècles après la destruction du temple, un philosophe, devenu empereur, voulut convaincre de fausseté la prédiction de Jésus-Christ, et rebâtir le temple de Jérusalem. Les Juifs furent rappelés dans leur patrie ; Alypius, ancien gouverneur de la Grande-Bretagne, puissamment secondé par le gouverneur de la Syrie, fut chargé des travaux. Que reste-t-il à désirer pour le succès d'une entreprise qui est soutenue par toute la puissance d'un empereur, et par l'ardeur d'un peuple presque anéanti qui a l'espoir de reconquérir son culte et sa nationalité ; qui réunit ainsi en sa faveur la richesse, la science, la force et le fanatisme ; qui n'a contre elle qu'une chose..... une ancienne prophétie du *Galiléen* ?

Tout le monde se met à l'œuvre avec ardeur : les femmes, non contentes de donner leurs parures, portent elles-mêmes la terre et

[1] Le temple bâti par Adrien se trouvait vers la partie septentrionale de la grande esplanade, dans le voisinage de la forteresse Antonia, qu'il fit également reconstruire.

[2] Helena... cum Hierosolymam agnoscere concupisceret, reperta ibi idola ac templa protrivit. (Sulpit. Sever., *Hist.*, II, XXXIII.)

[3] Voir Addison, *II° Entr. sur les Monnaies*.

déblayent les décombres; plusieurs ont fait faire pour ces travaux des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent.

• Maintenant laissons parler un auteur païen, homme de guerre qui a servi sous Julien, et qui nous a laissé une des plus judicieuses histoires de cet empereur : « Tandis qu'Alypius pressait vivement les travaux, aidé par le gouverneur de la province, il sortit des fondements de terribles tourbillons de flammes qui dévorèrent à plusieurs reprises les ouvriers et rendirent ce lieu inaccessible. Ce fut de cette sorte que, obstinément combattue par cet élément, l'entreprise fut abandonnée[1]. »

Nous avons sur cet événement plusieurs autres témoignages : aussi on ne peut le révoquer en doute ; mais on l'explique. M. Tourlet, par un calcul chronologique, a voulu établir que les globes de feu qui ont dévoré les ouvriers de Julien ne furent que le *tremblement de terre* qui a dévasté plusieurs villes de l'Orient pendant le troisième consulat de Julien, en 362. Mais un tremblement de terre dure quelques secondes, et les ouvriers auraient pu d'autant plus facilement reprendre leurs travaux qu'ils n'en étaient encore qu'aux fondements, et que, par conséquent, un pareil accident n'aurait pu leur causer un grand dommage. Au reste, « il est digne de remarque, dit M. Munk, que de tout temps le territoire de Jérusalem est resté presque intact dans les grandes secousses ; un des plus anciens poëtes a dit : *Dieu est au milieu d'elle, elle ne chancelle pas*[2]. » (Ps. XLVI, 9.)

Le miracle raconté par un païen a aussi fort embarrassé M. Munk, comme il avait déjà embarrassé Voltaire, Gibbon et tant d'autres ; c'est pourquoi, après avoir raconté le fait d'après Ammien Marcellin, et blâmé les Pères qui, selon lui, y ont ajouté plusieurs circonstances surnaturelles, il ajoute : « Cependant le fait en lui-même doit être considéré comme *historique ;* il y eut probablement une forte explosion, causée par l'air inflammable longtemps comprimé

[1] Cum itaque rei idem fortiter instaret Alypius, juvaretque provinciæ rector, metuendi globi flammarum prope fundamenta crebris assultibus erumpentes fecere locum exustis aliquoties operantibus inaccessum ; hocque modo, elemento obstinatius repellente, cessavit incœptum. (*Ammianus Marcellinus,* l. XXIII, c. I.)

[2] *Palestine,* page 13.

dans les souterrains. Le même phénomène arriva aussi sous Hérode, lors de l'ouverture des sépulcres de David et de Salomon[1]. Il n'est pas étonnant que le phénonème le plus naturel ait été considéré comme un miracle par des hommes qui en ignoraient la cause. Au reste, la cessation définitive des travaux s'explique aussi par la mort de Julien, qui tomba bientôt après dans un combat contre les Perses[2]. »

M. Munk est trop bon physicien pour ne pas sentir la différence qu'il y a entre un phénomène qui se produit dans un souterrain où l'on entre avec des torches enflammées, et celui qui a lieu plusieurs fois en plein air, qui dévore les ouvriers, au point qu'une œuvre commencée par tant de monde et avec tant de zèle doit être abandonnée; il est obligé d'avoir recours à un motif qui ne se trouve pas dans Ammien Marcellin, c'est-à-dire, à la mort de Julien. Il est vrai que cet empereur mourut bientôt après; mais, si sa mort avait été la cause de la cessation des travaux, les auteurs païens, et surtout les rabbins, se seraient abstenus d'en donner une autre qui leur était si peu favorable. Au reste, Julien s'est chargé lui-même de nous édifier à cet égard. Vous trouverez dans une de ses lettres ces mots, qui ne sauraient laisser le moindre doute : « Il est vrai que les prophètes parmi les Juifs nous ont reproché tous ces désastres ; mais que diront-ils eux-mêmes de leur propre temple détruit trois fois, et qu'on n'a pu rebâtir jusqu'à présent? Ce n'est pas que je veuille insulter à leur fortune, *puisque j'ai moi-même voulu rebâtir ce temple en l'honneur de la divinité qu'on y invoquait*[3]. »

Julien lui-même avoue que la cessation de son entreprise est due à une autre cause. L'apparition des globes de feu est donc un fait *historique*, reconnu comme tel par les historiens païens, par Julien, par les Juifs contemporains de l'événement[4] et par les Juifs du dix-neuvième siècle.

Gibbon, cité par M. Munk, sans nier le fait, se prévaut du silence

[1] Josèphe, *Antiquités*, xvi, 7, 1.
[2] Munk, *Palestine*, page 609.
[3] Jul., *Fragm.*, pages 540, 541.
[4] Voyez l'histoire intitulée *Schalscheleth Hakkabbala*, par le rabbin Gedaliah Ben

de saint Jérôme pour dire que « sur les lieux le prétendu miracle avait fait beaucoup moins de sensation que dans les contrées éloignées. » — D'abord saint Jérôme n'était pas sur les lieux alors : il n'est venu à Jérusalem que 23 ans après la mort de Julien; puis il ne pouvait pas prévoir toutes les questions qu'on lui ferait dans la suite des siècles. Son autorité est du plus grand poids, sans doute, mais c'est quand il parle; et il serait à désirer que tout le monde ajoutât autant de foi à ses paroles qu'on semble attacher d'importance à son silence. Puisque Gibbon a tant de confiance dans les auteurs ecclésiastiques de cette époque, pourquoi n'admet-il pas le témoignage de Rufin, de Théodoret, de Socrate, de Sozomène, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostome?

Plusieurs Pères parlaient publiquement de cet événement tandis que, dans leur auditoire, il se trouvait un grand nombre de personnes qui en avaient été témoins, ou qui l'avaient appris de ceux qui l'avaient vu. C'est par eux que nous connaissons plusieurs circonstances omises par Marcellin : les pierres qui étaient dans les fondements furent jetées au loin, et les édifices d'alentour renversés; des galeries sur lesquelles se tenaient ceux qui surveillaient les travaux tombèrent avec fracas, et ensevelirent ceux qui s'y trouvaient; des tourbillons de vent enlevèrent tous les matériaux, et le feu consuma jusqu'aux outils des ouvriers; le lendemain, les Juifs étant revenus furent poursuivis par des feux qui en dévorèrent un grand nombre, et à plusieurs reprises; des croix lumineuses s'attachaient à leurs vêtements : continuellement repoussés par un prodige si effrayant, ils cessèrent les travaux, et plusieurs d'entre eux demandèrent le baptême[1].

Joseph Jechaia. L'auteur, à la vérité, vivait un siècle après cet événement, mais il le rapporte d'après les annales conservées par les Juifs. Voici ce passage :

« In diebus R. Chanaan et sociorum ejus, anno circiter orbis conditi 4349, memorant libri annalium magnum in orbe universo fuisse terræ motum, collapsumque esse templum quod struxerant Judæi Hierosolymis præcepto Cæsaris Juliani Apostatæ, impensis maximis. Postridie ejus diei (quo mota fuerat terra), *de cœlo ignis multus cecidit, ita ut omnia ferramenta illius ædificii liquescerent, et amburerentur Judæi multi, atque adeo innumerabiles.* » (Apud Wagenseil, *Tela ignea Satanæ*.)

[1] Ambr., *Epist.* XL; Chrys., *In Jud. Or.* II; Greg. Naz., *Or.* IV.

Saint Cyrille, qui était alors évêque de Jérusalem, s'était moqué de l'entreprise des Juifs, en leur citant les prophéties de Daniel et de Jésus-Christ, et en leur répétant sans cesse *qu'il ne resterait pas pierre sur pierre*[1] ; et ils achevèrent l'accomplissement de ces divins oracles par la démolition des derniers vestiges du temple.

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur un fait si important, qui ne peut être contesté par personne, pour peu qu'on ait de bonne foi[2]. D'ailleurs, nous qui vivons tant de siècles après cet événement, nous avons une preuve plus évidente, s'il se peut, que le témoignage des historiens : c'est qu'aujourd'hui encore ce temple n'est pas rebâti, et cependant ce ne sont pas les Juliens qui auraient manqué à cette entreprise. Nous savons tous aussi entre quelles mains se trouvent les trésors du monde ; et pourtant nous pouvons, à l'exemple de saint Cyrille, donner un défi à tous les Juifs et à tous les apostats de la terre. On nous a montré en Grèce que c'est une chose facile que de rétablir un royaume aux dépens de la Turquie ; on aurait une belle occasion à Jérusalem d'affaiblir tout à la fois le despotisme ottoman, de purger l'Europe, de rétablir une nationalité de plus, et surtout de faire mentir les prophéties.

Pendant les cinquième et sixième siècles, la plus grande partie de l'emplacement du temple fut abandonnée par les chrétiens ; seulement ils édifièrent une magnifique église dans la partie méridionale du parvis, au lieu où la sainte Vierge avait été présentée au temple.

Vers l'année 636, Omar, s'étant emparé de Jérusalem, demanda où était la pierre qui avait servi d'oreiller à Jacob lorsqu'il eut sa vision miraculeuse : on lui montra l'emplacement du temple. Le calife fut indigné de trouver ce lieu plein d'immondices, et il résolut d'y bâtir une des plus belles mosquées de l'islamisme. Et, pour donner l'exemple, il prit de la terre et des immondices autant que pouvait en contenir le pan de sa robe, et les porta au loin ; tous les musulmans en firent autant : ce lieu fut bientôt déblayé, puis on

[1] Rufin, page 176.

[2] Comme plusieurs auteurs ont cherché à expliquer par les lois de la physique le phénomène rapporté par Ammien Marcellin, il est bon d'examiner leurs raisonnements. Voir la note L, à la fin du volume.

jeta les fondements de la mosquée, qui porta le nom Bêt-el-Makdes, mais qui est plus connue sous celui de El-Sachrah (la Roche), à cause de la pierre qu'elle renfermait[1].

Pour rendre cette pierre plus sainte, on prétendit que Mahomet y avait mis le pied en venant par les airs de la Mecque à Jérusalem, monté sur le cheval que lui avait donné l'ange Gabriel : la pierre s'étant penchée d'un côté sous le pied du prophète, l'ange la saisit pour la fixer ; elle conserva l'empreinte du pied de Mahomet et des doigts de l'ange. Un jour que le prophète y avait fait sa prière et s'en retournait au ciel, la pierre le suivit ; en approchant du paradis elle se mit à pousser le cri de joie si connu : *Lou, lou, lou, lou, lou, lou ;* mais le prophète lui ordonna de se taire, et de retourner là d'où elle était venue. La pierre n'obéit pas entièrement, car elle demeura suspendue à quatre pieds au-dessus de terre ; mais les femmes grosses en avaient une si grande peur que le sultan Sélim, par compassion, lui fit faire des supports.

Ce lieu est si saint pour les musulmans, qu'ils disent que toute prière qui y est faite compte comme si elle était faite dans le ciel ; que celui qui y prie devient innocent comme il l'était le jour de sa naissance, et que, si l'on meurt dans cette mosquée, c'est comme si on mourait dans le paradis. Dieu y envoie chaque nuit soixante-dix mille anges pour y chanter *Alleluia.* Si une pierre tombait de la Jérusalem céleste, elle viendrait frapper le rocher Sachrah. Les habitants de Jérusalem sont les voisins de Dieu ; Dieu, qui est la vérité, ne châtiera pas ses voisins. Lorsqu'un de vous, dit le prophète, aura allumé une lampe à Jérusalem, les anges ne cesseront point d'implorer pour lui la miséricorde de Dieu tant qu'elle jettera quelque lueur. La roche Sachrah est une des roches du paradis ; elle repose sur un palmier au-dessous duquel sort l'eau que boivent les hommes ; les quatre fleuves du paradis y ont leur source. Le pre-

[1] Kubbet el Sachrah (coupole de la Roche), à cause de la pierre dont il est fait mention dans la Genèse (XXVIII, II, 18). Les rabbins disent aussi que la pierre sur laquelle Jacob reposa sa tête à Béthel fut mise dans le sanctuaire du temple, et que l'arche d'alliance fut placée dessus. On montre aujourd'hui un fragment de cette pierre à Londres ; il figure au couronnement du roi. Je n'en connais pas l'histoire ; peut-être est-ce un des deux fragments dont je parlerai bientôt.

mier des lieux, c'est Jérusalem, et la première des roches, c'est la roche Sachrah. Au jour du jugement, la Kaaba s'unira à la roche Sachrah, et tous les pèlerins s'y attacheront : alors cette roche sera changée en un corail éclatant[1].

La mosquée d'Omar, qui était quadrangulaire, pouvait contenir trois mille personnes ; la roche n'était pas au milieu, comme aujourd'hui, mais dans la partie postérieure de la mosquée. On trouva les ruines d'anciens édifices en creusant les fondements.

La mosquée bâtie par Omar ne subsista pas longtemps dans son état primitif. L'année 686, le calife Abdel-Melek, afin d'empêcher le peuple de faire le pèlerinage de la Mecque, dans la crainte qu'il n'embrassât le parti d'Ibn-Zobeir, qui y régnait alors et qui blâma le calife, rebâtit cette mosquée d'après un plan qu'il fit lui-même, et il y consacra le revenu du tribut de l'Egypte pendant sept années. Quand elle eut été achevée dans la plus grande perfection, on employa en outre une somme de cent mille ducats pour couvrir le dôme de plaques dorées. Le fils d'Abdel-Melek fit placer la roche sous la coupole, au centre du nouvel édifice. D'autres califes l'ornèrent de marbres, de mosaïques, de portes et de grillages couverts d'or et d'argent. Dans le huitième et le neuvième siècle, des tremblements de terre renversèrent la mosquée, qui ne fut plus rebâtie avec autant de magnificence. Trente-neuf ans avant la prise de Jérusalem par les croisés, l'an 1060, une partie de la toiture s'affaissa avec 500 lustres ; ce qui fit dire aux musulmans qu'un grand malheur menaçait l'islamisme.

Les croisés, s'étant emparés de la ville sainte, en 1099, trouvèrent dans la mosquée d'Omar de grandes richesses en lampes et en candélabres d'or et d'argent, et en ornements de tous genres. On remarqua surtout un vase en or, pesant deux cents marcs, qui était suspendu au milieu du dôme, et dans lequel on disait qu'il y avait ou de la manne ou du sang de Jésus-Christ. On employa deux jours pour enlever toutes ces richesses. Elles échurent à Tancrède, qui les partagea avec le duc de Bouillon : sept cents marcs d'argent furent destinés à l'église du Saint-Sépulcre.

[1] *Fundgruben des Orients*, Ier Band.

Un des premiers soins de Godefroid de Bouillon fut de faire purifier cette mosquée et de la consacrer à Dieu. Des chanoines, ayant les mêmes priviléges que le chapitre d'une cathédrale, furent chargés du service religieux de cette nouvelle église, qui porta le nom de *Temple du Seigneur* (Templum Domini).

Les chanoines, qui étaient de l'ordre de Saint-Augustin, avaient un abbé à leur tête; leur couvent était au nord du temple. Au sud était le palais du roi, dont une partie fut cédée aux chevaliers du Temple (Templiers). Le peuple entrait dans l'église par le couchant.

Rien ne fut changé dans la disposition de l'édifice que ce qui était nécessaire pour la célébration du culte. La roche même fut laissée à nu pendant plusieurs années ; deux morceaux en furent détachés et transportés l'un à Constantinople, l'autre en Russie, et vendus au poids d'or. La quinzième année seulement de l'occupation, la roche fut recouverte de marbre blanc, et on plaça un autel par-dessus.

La description du temple a été faite par les auteurs contemporains. Il était octogone, avec quatre portes placées en croix; une coupole couverte en plomb s'élevait au-dessus : elle était surmontée du signe de la rédemption. Sur toutes les faces il y avait des ornements en marbre et en mosaïques, tant extérieurement qu'intérieurement. Indépendamment de la coupole, qui reposait au milieu sur la partie cylindrique de l'édifice, il y avait un toit moins élevé sur la partie octogonale. Un grand nombre d'inscriptions, dont plusieurs faisaient allusion à la sainteté de l'ancien temple de Salomon, ornaient tous les murs. Une chapelle avait été érigée à saint Jacques sur la place où il avait été précipité du temple.

L'année 1136, un légat du pape Innocent II fit la dédicace de cette église en présence du patriarche de Jérusalem, de plusieurs évêques et d'une foule de spectateurs de l'Orient et de l'Occident.

Mais la ville sainte retomba sous la domination des infidèles l'année 1187.

Les auteurs musulmans nous fournissent beaucoup de détails sur tout ce qui se fit alors dans la mosquée d'Omar.

« Les premiers soins de Saladin, disent-ils, furent de restaurer la célèbre mosquée; il fournit des marbres et de l'*argent doré de*

Constantinople[1], et d'autres objets de prix. Les musulmans, par suite de leur horreur pour les images, ne laissèrent pas le moindre vestige des figures que les chrétiens y avaient représentées. Le neveu de Saladin se rendit avec une grande suite à la chapelle de la Sachrah, et, prenant lui-même un balai, il nettoya le sol de toute immondice; ensuite il lava avec de l'eau les murs et les lambris à plusieurs reprises, puis il y passa de l'eau de rose; et, après avoir ainsi lavé ce lieu, il distribua d'abondantes aumônes aux pauvres. Les fils de Saladin suivirent le même exemple. Ensuite le sultan vint y faire sa prière. Le vendredi suivant, on manquait de siéges[2] pour la multitude des assistants. Le sultan ordonna au cadi Mohieddin de faire les fonctions de *katib* ou prédicateur; le discours qu'il prononça excita notre admiration : il exposa les prérogatives de la sainteté de Jérusalem; il parla de la purification de la mosquée; il dit un mot sur la fuite des prêtres et le silence des cloches. Les Francs avaient bâti une église au-dessus de la chapelle de la Sachrah. On y voyait un autel et des logements pour les prêtres. Là était déposé le livre des Évangiles; une coupole dorée avait été construite au-dessus de l'endroit marqué par l'empreinte du pied de Mahomet, et que les chrétiens disaient être la trace du pied du Christ[3]. La coupole était supportée par des colonnes de marbre de la plus grande élégance. Le sultan fit tout rebâtir dans son ancien état, et la roche fut revêtue d'une grille en fer. On rappela au sultan que vingt ans auparavant Noureddin avait fait faire à Alep une chaire très-bonne et très-solide, dans la vue de l'envoyer à Jérusalem si jamais il en était maître; que cette chaire avait coûté plusieurs années de travail, et qu'il n'existait rien de si beau dans l'islamisme. Saladin la fit donc venir d'Alep et la plaça dans un lieu

[1] D'où il paraîtrait que les Grecs avaient trouvé le moyen de gagner Saladin; ce qui explique pourquoi les chrétiens du rite grec ne furent pas inquiétés à la prise de Jérusalem.

[2] Ceci est sans doute une faute du traducteur; car je n'ai pas vu un seul siége dans toutes les mosquées que j'ai visitées : les Orientaux s'accroupissent à terre.

[3] Quelques auteurs ont adopté cette tradition et plusieurs autres pareilles, qu'ils ont puisées dans les livres des musulmans. Il semblerait que les traditions chrétiennes devraient être prises dans les livres chrétiens, ou, si on les prend dans les livres musulmans, il faudrait indiquer leur origine.

Plan de la Mosquée d'Omar.



... de Mahomet
... des prophètes
... du Coran d'Omar
... des chantres
... de la Grotte

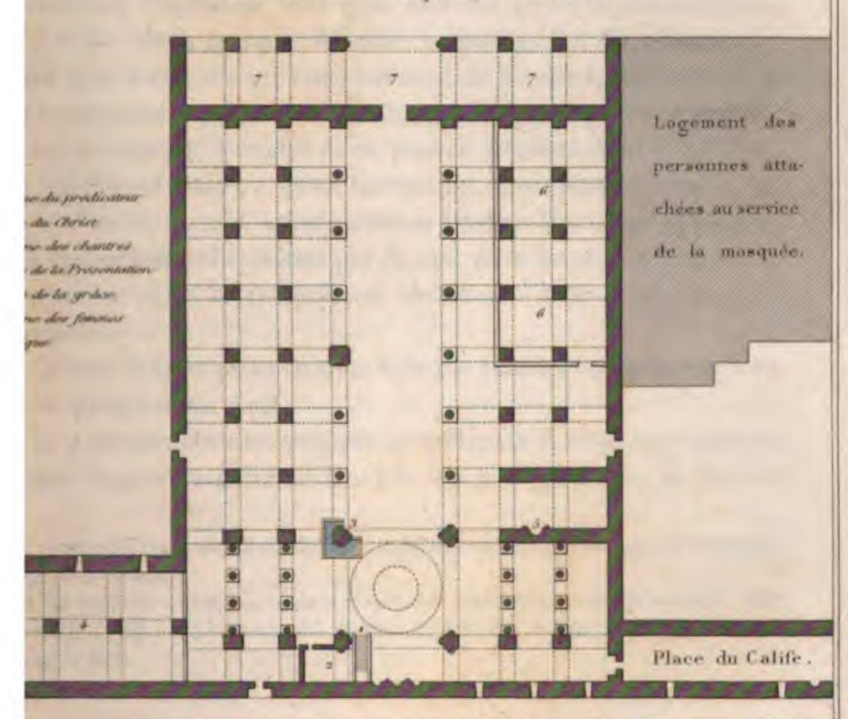
a Place de Salomon
b Place d'Elie
c Place de Gabriel
d Place d'Abraham
e Place de David



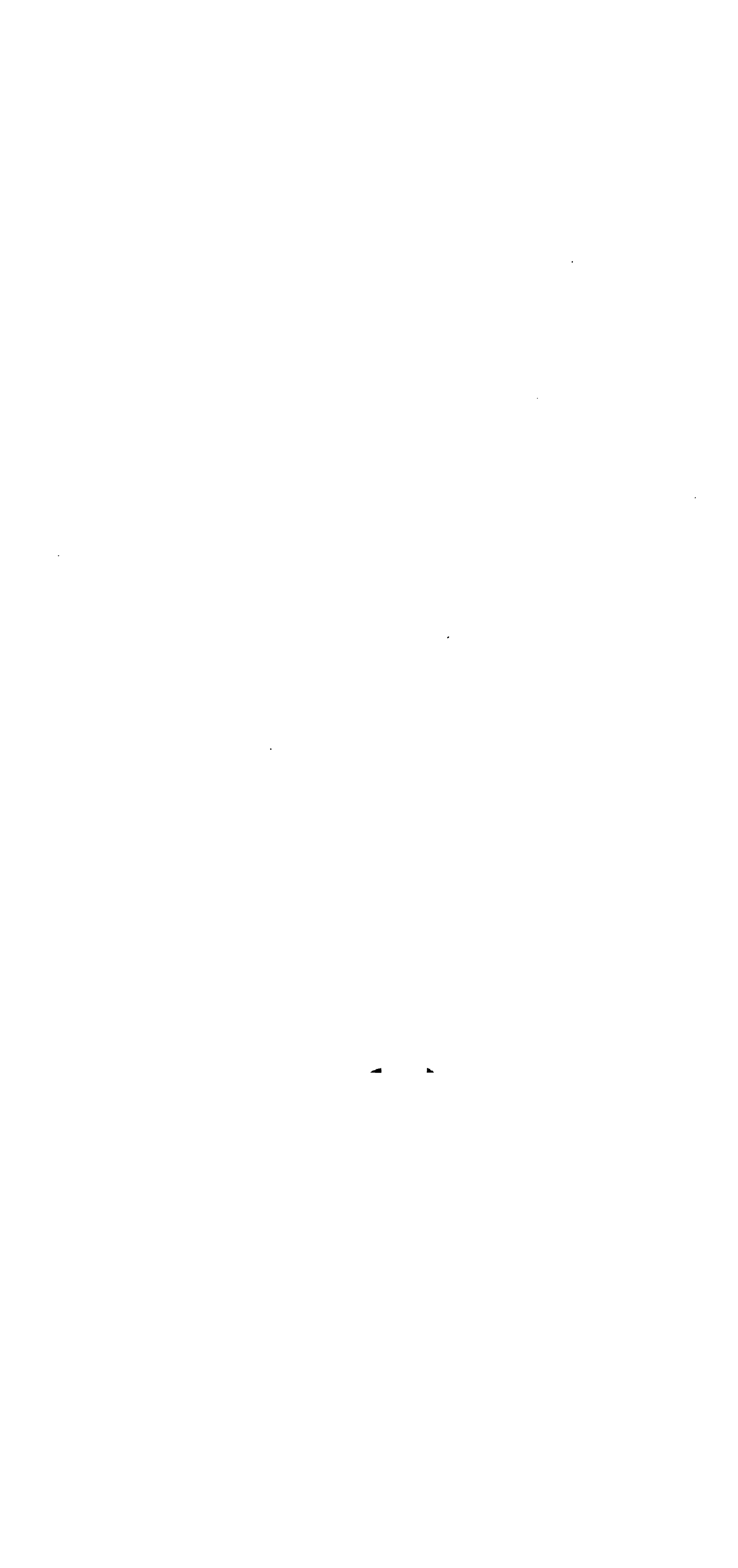
0 5 10 20 30 mèt.

Plan de la Mosquée El Aksa.

... du prédicateur
... du Christ
... des chantres
... de la Présentation
... de la grâce
... des femmes
...gue



Barbier sculp.



convenable. Il y avait sur la coupole de la Sachrah une grande croix d'or. Le jour que la ville se rendit, plusieurs musulmans montèrent au haut pour l'abattre. A ce spectacle, les yeux des chrétiens aussi bien que des musulmans se tournèrent de ce côté. Quand la croix tomba, il s'éleva un cri général dans la ville et les environs : c'étaient des cris de joie de la part des musulmans, des cris de douleur et de rage de la part des chrétiens : le bruit fut tel, qu'on eût cru que le monde allait s'abîmer[1]. »

Depuis cette époque, il est défendu aux chrétiens d'entrer dans la mosquée sous peine de mort. Les musulmans ne laissent pas même franchir les portes ou l'extrémité des rues qui conduisent à son immense parvis. Cette année même, un médecin français (si je ne me trompe) ayant été appelé, pour un cas pressant, dans une maison turque voisine de la mosquée, crut pouvoir déroger à cette défense. Quand il sortit, il fut assailli à coups de pierres par des enfants; il porta plainte, mais il ne put obtenir aucune satisfaction. D'autres voyageurs cependant, notamment M. Schubert, se sont promenés sur l'esplanade sans qu'il leur soit arrivé de mésaventure.

J'ai pu voir la mosquée d'Omar, comme je l'ai dit ailleurs, du haut de la tour bâtie sur l'emplacement de la maison de Pilate. Tout en remerciant le pacha Moustafa-Zurif de la faveur qu'il m'accordait, je lui ai témoigné le regret de ne pouvoir pénétrer dans l'intérieur, en lui faisant observer qu'en Europe les musulmans avaient la faculté d'entrer partout. « Cette défense tient au fanatisme du peuple, me répondit-il; il ne dépend pas de moi de la lever. Au reste, vous n'y perdez rien : la mosquée est bien moins belle en dedans qu'à l'extérieur. »

Comme la description en a été faite par tous les voyageurs, je n'en dirai que quelques mots.

La mosquée se trouve presque au milieu de la vaste esplanade en forme de parallélogramme dont j'ai déjà parlé plusieurs fois[2]. C'est

[1] Voyez *Biblioth. des croisades; Chroniques arabes*, traduites par M. Reinaud, pages 214 et suiv.

[2] En voici les dimensions exactes d'après les mesurements de Catherwood : côté du nord, 1,020 pieds anglais; côté de l'est, 1,520; côté du sud, 927; côté du couchant, 1,617.

un bâtiment octogone régulier, dont les côtés ont 60 pieds de longueur; sa hauteur est de 90 pieds; il est surmonté d'une coupole de 40 pieds de diamètre; il était recouvert autrefois en cuivre doré, et aujourd'hui en plomb; une lanterne s'élève au-dessus, et un croissant surmonte tout l'édifice. Les murs sont recouverts extérieurement de briques peintes de diverses couleurs et chargées d'arabesques; vu de loin, les nuances disparaissent, et l'édifice bleu se détache de l'horizon terne qui l'environne. Il y a quatre portes dans les faces qui sont aux quatre points cardinaux; celle du nord est ornée d'un portique supporté par huit colonnes en marbre; ces quatre faces ont cinq fenêtres, les autres en ont huit; les vitraux sont coloriés. Des portiques légers, à colonnades gracieuses, des propylées, se dressent à distance du monument devant ses façades principales : il y en a deux au nord, deux au midi, un au levant et trois au couchant. Il y en avait déjà du temps des croisades. Ces portiques contribuent beaucoup à donner à la mosquée ce caractère étrange à la fois et magnifique, riche de forme, de couleurs et d'harmonie. Tout alentour le parvis est recouvert de dalles luisantes : elles servent pendant la saison des pluies à recevoir pures les eaux qui descendent de là dans les citernes pour les usages de ceux qui desservent la mosquée.

Le P. Roger, qui paraît avoir pénétré dans l'intérieur de la mosquée, nous dit que « chaque porte a son portail bien élabouré de moulures, et six colonnes avec leurs piédestaux et chapiteaux, le tout de marbre et de porphyre. Le dedans est tout de marbre blanc; le pavé même est de grandes tables de marbre de diverses couleurs, dont la plus grande partie, tant des colonnes que du marbre, et le plomb, ont été pris par les Turcs, tant en l'église de Bethléem qu'en celle du Saint-Sépulcre, et autres qu'ils ont démolies. Il y a trente-deux (28) colonnes de marbre gris en deux rangs qui soutiennent la voûte.

« Il y a une pierre dans le pavé qui semble de marbre noir, de deux pieds et demi en carré, élevée un peu plus que le pavé. En cette pierre, il y a vingt trois trous, où il semble qu'autrefois il y ait eu des clous, comme de fait il y en reste encore deux : savoir à quoi ils servaient, je ne le sais pas; même les mahométans l'ignorent,

quoiqu'ils croient que c'était sur cette pierre que les prophètes mettaient les pieds lorsqu'ils descendaient de cheval pour entrer au temple, et que ce fut sur cette pierre que descendit Mahomet lorsqu'il arriva de l'Arabie heureuse, quand il fit le voyage du paradis pour traiter d'affaires avec Dieu[1]. »

Richardson, qui avait guéri Omar-effendi d'un mal d'yeux, obtint, en 1816, la permission de visiter cette mosquee[2]. L'Espagnol don Domingo Badia y Leblich, voyageant sous le nom de Ali Bey Abbassi, qui y a pénétré, en a aussi donné une description; mais elle ne nous fournit aucun nouveau renseignement. La description la plus détaillée et la plus intéressante est sans doute celle de M. Bonomi, qui, à l'aide de son costume et de sa connaissance des langues et des usages de l'Orient, y est entré en 1834, ainsi que ses deux compagnons de voyage, MM. Catherwood et Arundale[3].

J'y suis aussi entré le 7 avril 1855; je puis donc compléter ce que j'ai déjà dit de cette mosquée.

L'esplanade appelée *Haram esh scherif* n'est pas une surface plane; elle penche vers le sud. Pour la prolonger de ce côté, il a fallu, déjà aux époques les plus anciennes, construire des voûtes très-étendues, qui existent encore et qu'on nomme les *Écuries de Salomon*. On a calculé que ces galeries souterraines pouvaient contenir 600 chevaux.

La plate-forme qui est au milieu de l'esplanade, et qui est couverte de dalles blanches, s'élève d'environ quinze pieds au-dessus du sol; on l'appelle le haut parvis. On y monte par de beaux escaliers; c'est au centre qu'est la mosquée. Ses portes se nomment : celle du nord, *Porte du Paradis;* celle du sud, *Porte de la Prière;* celle de l'est, *Porte de David;* je ne sais si celle du couchant a un nom particulier. Je suis entré par la porte du nord; elle était autrefois tellement vénérée par les musulmans, qu'ils n'y passaient jamais.

Quand on a franchi le vestibule, on voit au centre de l'édifice le principal sanctuaire, c'est-à-dire la *Roche*, entouré d'un grillage et de deux rangées de belles colonnes, le tout surmonté d'une

[1] Voir la note N, tome II, de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.
[2] Voyez Richardson, tome II, page 224.
[3] Voyez Hogg, *Visite à Damas*, etc.

coupole bien proportionnée ; ce qui forme un ensemble imposant.

La Roche est un grand bloc de pierre calcaire, non taillé, ayant assez la forme d'un bouclier ; il est fort irrégulièrement convexe par en haut ; il s'élève au-dessus du sol à hauteur d'homme ; du côté du nord il repose sur le roc, tandis que vers le sud ses bords s'appuient sur des ouvrages en maçonnerie, en laissant au-dessous une grotte assez spacieuse, dans laquelle on descend par un escalier en pierre de seize marches. Edrisi donne à la *roche tombante* dix coudées de longueur et à peu près autant de largeur. Je n'avais rien pour la mesurer, mais elle a au moins ces dimensions. La grotte a de huit à dix pas en longueur et un peu moins de largeur ; mais elle est très-irrégulière : sa hauteur est de plus d'une toise; l'escalier est au sud-est. « Cet escalier, dit un auteur arabe, est interrompu au milieu par un petit sopha pratiqué dans le rocher du côté oriental, où les pèlerins reposent. » Il y a ici une colonne de marbre dont le piédestal est posé sur ce sopha, adossé du côté du midi au côté de la grotte, et dont le chapiteau appuie le côté de la roche Sachrah, comme pour l'empêcher de pencher du côté du midi ou d'une autre manière[1].

Le scheik qui m'accompagnait eut soin de me faire remarquer que les murs qui sont sous les bords de la roche ne sont pas nécessaires, et qu'ils n'y ont pas toujours été. Il me montra ensuite les niches et les autels où Abraham, David, Salomon, Jésus, l'ange Gabriel, saint Georges, se tenaient et faisaient leur prière. Il frappa du pied au milieu de la grotte, et le rocher rendit un son creux : c'est là qu'est le *Puits des Ames*, selon les musulmans, probablement une ancienne citerne ou l'entrée de quelque souterrain. Est-ce à cette ouverture qu'il faut rapporter ces paroles de Mahomet : « *Les eaux coulent et les vents soufflent de dessous le rocher Sachrah à Jérusalem ?* » Un commentateur de ce passage du Coran : *Nous envoyâmes du ciel de l'eau*, dit que toute l'eau de la terre sort de dessous la roche Sachrah, qui est une merveille, puisque, sans appui d'aucun côté, elle n'est soutenue que par celui qui soutient les cieux, qui ne tomberont sur la terre qu'avec sa permission.

A l'époque où cette mosquée était une église, cette grotte se trou-

[1] Voyez *Fundgruben des Orients*, tome II, page 87.

vait sous le chœur, et on croyait que c'était là que les Juifs avaient amené à Jésus la femme adultère[1].

Au-dessus, la roche est tout entourée d'une balustrade et surmontée d'un baldaquin. On dit qu'elle est ordinairement couverte de tapis; on les avait enlevés ce jour-là, soit pour les soustraire à la profanation, soit pour que nous pussions mieux voir le sanctuaire. Kiamil-pacha, qui nous accompagnait, non-seulement y mettait la meilleure volonté possible, mais il avait encore pris les plus sûres précautions: il avait fait enfermer, pour le temps de notre visite, les Africains les plus fanatiques, qui auraient pu se porter à des voies de fait contre nous. Malgré cela, j'entendis proférer des cris d'un lugubre et sauvage désespoir, et on emmena un individu qu'on me dit être un insensé. Notre visite ne fut plus nullement troublée.

On assure que non-seulement les mahométans ont cette pierre en vénération, mais que les Juifs prétendent qu'elle est le centre de la terre; que Jacob y était couché quand il eut la vision; que Dieu l'a faite avant toutes les autres créatures, et qu'il y a inscrit son nom.

Le culte superstitieux des Juifs pour cette pierre daterait de l'époque où l'arche d'alliance disparut du temple[2]. Le Talmud nous apprend que, lorsque l'arche manquait dans le sanctuaire, il y avait à sa place une *pierre* qui s'y trouvait déposée depuis les jours des premiers prophètes, et que le nom qu'on lui donnait était *Schétya*, c'est-à-dire *pierre fondamentale*[3]. C'est sur cette pierre que l'arche aurait été placée dans le sanctuaire. Comme la plupart des peuples païens honoraient dans leurs temples des pierres qui figuraient leurs divinités, Diodore de Sicile, en racontant la visite d'Antiochus Épiphane dans le temple de Jérusalem, parle d'une pierre qui se trouvait dans le saint des saints, et qu'il croyait être l'effigie du Dieu des Juifs[4]. Nous savons que, le jour de leur destruction, les Juifs, qui

[1] Subchoro, in parte meridionali, est crypta quasi in petram excavata, quæ dicitur locus confessionis, eo quod Christo ibi sit oblata mulier, etc. (Fetellus, *de Situ Jherusal.*, 22.)

[2] Arcam fœderis in templo secundo non fuisse certum est. Ejus loco saxum erat illic collocatum, uod lapis *positionis* dicebatur, altum supra terram tres digitos. (*Joma*, V, II.) Ceci me paraît mieux convenir à la *Pierre noire*, dont je parlerai bientôt.

[3] Talmud, *Traité Zona*, fol. 53-54.

[4] Gottlob, *de Lapidibus*, pages 8, 9. — Des Mousseaux, *Dieu et les dieux*, pages 62 et 134.

avaient fait mourir *le vrai Dieu*, avaient une telle vénération pour *une pierre*, qu'ils se pressaient autour d'elle, qu'ils renouvelaient sur elle les onctions de l'huile sainte, qu'ils déchiraient leurs vêtements, qu'ils s'exhalaient à ses pieds en gémissements et en sanglots, comme si elle eût eu des yeux pour les voir et des oreilles pour les entendre[1]. N'est-ce pas là le crime qui a été si souvent reproché aux Juifs : « Et la Judée..... s'est souillée avec la *pierre?* » (Jérém. III, 8, 9.)

Le principal sanctuaire de la Mecque est aussi une *pierre*, qui est placée dans le coin sud-est de la Kaaba : les Arabes l'appellent *Kabar*. On voit combien tout cela a de rapport avec les dieux Cabires et le culte des Beth-el que nous retrouvons chez presque tous les peuples.

La nuit de son ascension nocturne, Mahomet a prié du côté occidental de la roche Sachrah ; c'est là qu'est le fragment qui s'en est détaché lorsqu'elle est tombée du ciel. Elle porte, d'après la tradition musulmane, avons-nous dit, la trace des pieds du prophète, l'un en or, l'autre en argent. On m'a montré ces vestiges au sud de la grande roche, et ceux des doigts de l'ange Gabriel dans la partie nord : je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils sont aussi *reconnaissables* les uns que les autres. La grande roche a été brisée ; dans quelques endroits, elle porte l'empreinte de coups de marteau. Un auteur arabe raconte que, l'an 460 de l'Hégire, par un tremblement de terre, la roche Sachrah se fendit, mais elle se réunit ensuite par la puissance de Dieu[2].

Il est dit dans le même ouvrage que les Francs avaient cassé un morceau de la roche et l'avaient transporté à Constantinople, et de là en Sicile ; on y répète que cette pierre se vendait au poids de l'or[3].

La *Pierre noire* est du côté de la porte dite du Paradis ; elle a

[1] L. c. — C'est exactement ce que les Juifs font encore aux pierres de la place des Pleurs, peut-être à l'intention de la pierre de la mosquée, dont ils ne peuvent plus approcher.

[2] Hammer, *Extraits historiques*, dans les *Mines de l'Orient*, vol. III, page 70. — On trouve des renseignements fort curieux relatifs à la roche Sachrah dans l'ouvrage intitulé : *Commentatio philologica*, etc., par Limming. *Hauniæ*, 1817. Il contient de nombreux extraits du livre de Kemel Muham. Ben Abu Scherif.

[3] *Mines de l'Orient*, III, page 125.

deux pieds et demi carrés. Selon les légendes musulmanes, elle sert de marchepied aux prophètes quand ils viennent prier dans la mosquée. Dans les trous qu'on y voit, se trouvaient des clous qui sortaient d'eux-mêmes pour annoncer des événements importants. Il y avait vingt-trois trous. Cette pierre est appelée le *Pavé noir*, parce qu'elle est enfoncée parmi les autres dalles. C'est là, disent les musulmans, que doit être enterré Salomon.

Au-dessus de la roche Sachrah s'élève la grande coupole, soutenue par quatre piliers et douze colonnes, qui forment une enceinte circulaire au centre de la mosquée. Les colonnes sont en marbre et d'ordre corinthien ; elles sont antiques. Il y en a toujours trois entre deux piliers, et des arcs en ogive les réunissent toutes par le haut. La seconde enceinte est formée par huit piliers et seize colonnes : les piliers sont vis-à-vis des angles du mur de la mosquée ; les colonnes sont placées de manière qu'il y en a toujours deux entre deux piliers : elles ont vingt pieds de hauteur. La largeur de la nef formée par cette colonnade et les murailles de la mosquée, d'après les mesurements de Catherwood, est de douze pieds anglais; la largeur de la nef située entre les deux rangées de colonnes est de trente pieds, et le diamètre de l'espace circulaire du milieu est de soixante-quinze. Dans la mosquée, il n'y a pas d'autres ornements que des arabesques de couleurs variées, des textes du Coran en lettres d'or, et une quantité de lampes et de vitraux coloriés.

La mosquée *el-Aksa*, avec les nombreux bâtiments qui l'entourent, occupe la partie sud de la grande esplanade, à une distance de trois cent dix pieds anglais du haut parvis. Je m'y suis rendu en sortant de la mosquée d'Omar.

Le nom el-Aksa signifie la plus éloignée : la mosquée porte ce nom parce qu'elle est la plus septentrionale des trois mosquées les plus saintes de l'islamisme, celles de la Mecque, de Médine et de Jérusalem. Les Juifs l'appellent *Midrasch Salomo*.

Du côté de la vallée, elle repose sur les constructions voûtées fort considérables et fort anciennes dont j'ai parlé. Le palais de Salomon s'élevait autrefois dans cette partie de la ville. La mosquée est bâtie dans la direction du nord au sud.

En entrant, on ne saurait méconnaître l'origine et la disposition

intérieure d'une église chrétienne. L'année 530, Justinien fit bâtir à Jérusalem une magnifique basilique en l'honneur de la Mère de Dieu ; il n'y a pas de doute que ce ne soit ici son emplacement. Elle s'appelait l'*église de la Présentation*, parce que c'est vers cette partie de l'ancien temple que les parents de Marie l'offrirent au Seigneur lorsqu'elle n'avait encore que trois ans. Nous voyons dans les temps les plus anciens que de jeunes vierges, désignées sous le nom de *halmah*, étaient attachées au service du Seigneur, et figuraient même dans les solennités religieuses des Hébreux. La sainte Vierge fut élevée à l'ombre du sanctuaire avec ses jeunes compagnes jusqu'à l'âge de quinze ans, époque de ses fiançailles avec saint Joseph[1].

C'est là aussi qu'habita Anne la prophétesse, qui salua l'enfant Jésus quand il fut présenté au temple.

D'après la description de Procope, la basilique de Justinien était une des plus magnifiques qui aient jamais été dédiées à la sainte Vierge[2]. Justinien fit placer devant la porte deux magnifiques colonnes, comme nous avons vu qu'il y en avait devant le temple de Salomon[3]. Cette église reposait d'un côté sur des rochers, et de l'autre sur des constructions souterraines faites avec des pierres d'une grosseur inusitée : Procope désigne sans doute par là ces galeries appelées aujourd'hui *étables de Salomon*, qui ont été bâties alors ou seulement renouvelées.

L'église de la Présentation dut subir des changements à l'époque où les Sarrasins la convertirent en mosquée. Elle formait, avec les bâtiments qui l'entourent, une espèce de citadelle qui offrit la résistance la plus opiniâtre aux croisés ; aussi fut-elle inondée de sang à la prise de Jérusalem par les chrétiens.

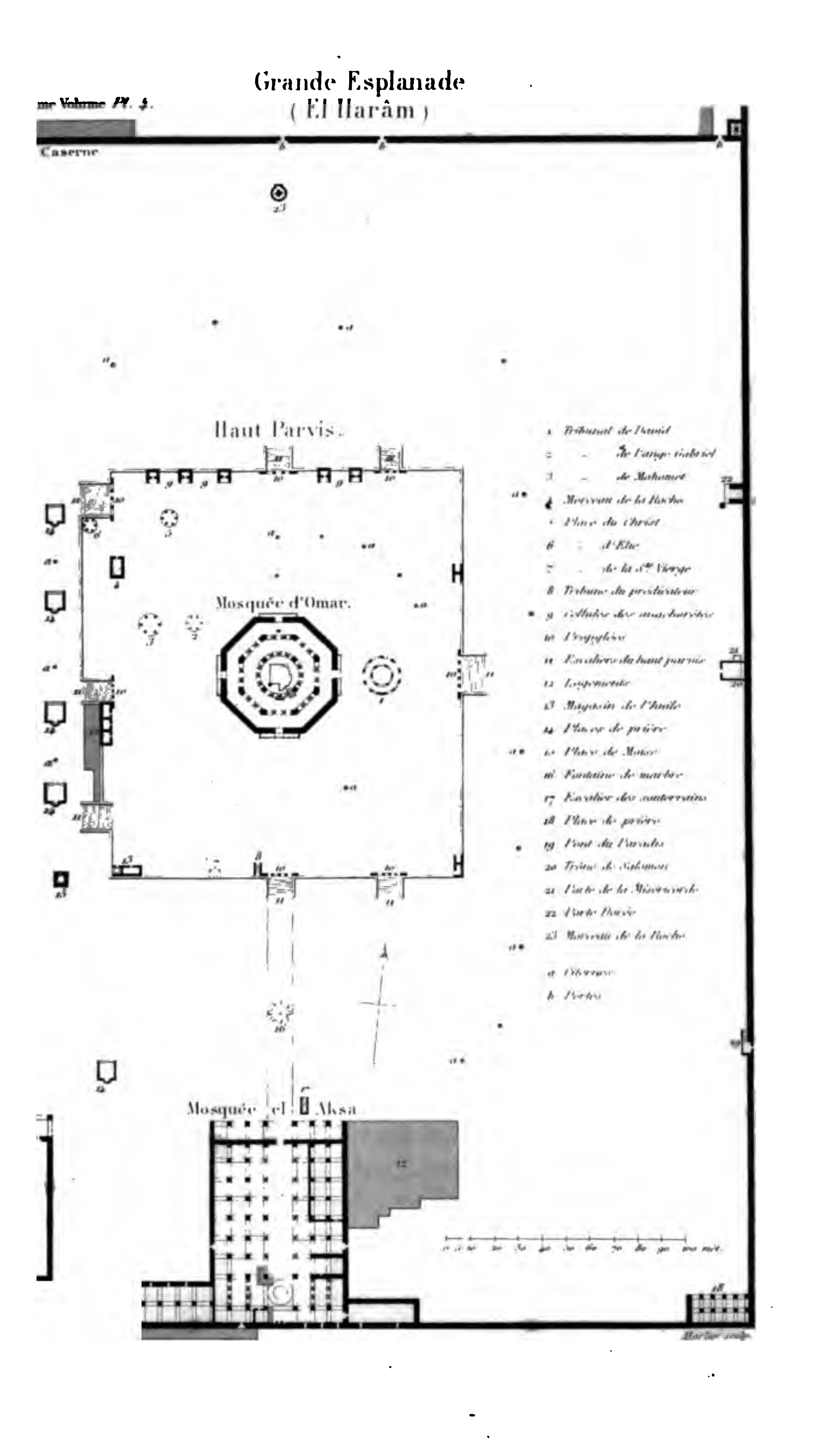
Pendant la durée du royaume des Francs, tous ces édifices étaient appelés le *Portique du temple de Salomon*. Indépendamment de l'é-

[1] Consulter à ce sujet : Jacques de Vitry, *Hist. Jerosol.*, c. 62. — S. Amb., lib. I, *de Virgin.* — Canisius, l. I, *de Maria Deipara*, c. 12. — Quaresm., tome II, page 77.

[2] Procopius, *de Ædificiis Justiniani*, V, 6. —Voyez dans le même *livre*, chap. VII et IX, les noms des églises et des couvents bâtis par Justinien en Palestine.

[3] Le baptistère de Florence, l'église Saint-Charles à Vienne, le dôme de Wurzbourg, etc., ont des colonnes pareilles.

Grande Esplanade
(El Harâm)



glise, il y avait le palais du roi, et plus tard l'habitation des Templiers, dont le nombre s'éleva jusqu'à trois cents. Ils construisirent une nouvelle église et de nouvelles demeures qui furent rasées par Saladin.

Aujourd'hui la mosquée el-Aksa a deux cent quatre-vingts pieds anglais du nord au sud. et cent quatre-vingts pieds de largeur. Elle a sept nefs formées par quarante colonnes environ et plusieurs piliers: les colonnes sont en marbre, et ont été enlevées à d'anciens monuments; les piliers sont en pierre. Au milieu est une coupole fort élevée, couverte en plomb, ainsi que tout le reste de l'édifice, qui a deux toits ; celui qui couvre les dernières nefs est plus bas que celui qui surmonte le corps de l'édifice.

Si je n'avais vu à Constantinople et au Caire de célèbres mosquées dans un pareil état de nudité et de délabrement, j'aurais cru qu'on avait enlevé ce jour-là tous les ornements. A part la niche de prière (le mihrab) et la chaire (le minber), il n'y a rien qui mérite de fixer l'attention. Le mihrab est du côté oriental; on l'appelle aussi *autel de David :* c'est là qu'Omar fit sa prière le jour que Jérusalem fut conquise. Le minber est au milieu : c'est celui qui a été fait à Alep par Noureddin. On montre encore, du côté occidental, la *mosquée des femmes;* au midi, le *coin de la circoncision*, l'*autel de Moavia*, et, près de la grande porte, le *puits de la Feuille :* on l'appelle ainsi, dit-on, parce qu'un homme est entré par là dans le paradis, d'où il est revenu en portant une feuille verte derrière l'oreille. A l'extrémité orientale de la mosquée, il y a un second *autel de David*, et près de là un lieu nommé le *marché de la Science.* En sortant de la mosquée de ce côté, on trouve une chapelle souterraine peu éloignée de la mosquée ; les musulmans l'appellent le *berceau de Jésus*, parce que c'est là, disent-ils, que pria Marie : ils y récitent la prière que fit Jésus lorsqu'il monta au ciel sur la montagne des Oliviers.

Kiamil-pacha ne nous conduisit pas dans les autres mosquées attenantes à celle-ci; je suppose, parce qu'elles sont peu dignes d'être vues. Au reste, nous en avions déjà trop pour une seule visite, quelque longue qu'elle ait été. Aussi longtemps qu'il faudra se borner à ces courses rapides (et cela même n'est accordé qu'à peu de personnes), on ne pourra faire aucune étude sérieuse sur des localités

au plus haut point intéressantes, et où il y a encore bien des choses à découvrir[1].

La mosquée *el-Mughâribeh*, c'est-à-dire, des Maugrabins ou Barbaresques, dont le quartier touche à l'angle sud-ouest de l'esplanade, est une de celles qui avoisinent la mosquée el-Aksa. Ce quartier occupe une partie de la vallée de Tyropéon : c'est un des plus misérables quartiers de Jérusalem. Comme l'indique son nom, il est habité par des Africains.

Dans la grande enceinte de l'esplanade, il y a encore plusieurs autres places visitées par les pèlerins musulmans ; entre autres le petit *dôme de la Chaîne*, qui a servi de modèle à celui de la roche Sachrah : dans son voyage nocturne, Mahomet a vu les houris établies dans cet endroit ; la *coupole du Rouleau*, du côté de la montagne des Oliviers ; la *coupole des Grammairiens*, celle de l'*Ascension du prophète*, l'*Endroit du prophète*, la *grotte des Esprits*, la *coupole de Salomon*, la *coupole de Moïse*, le *réduit Kachanien*, le *cloître de Bostam*, le *cloître de Samed*[2].

Dans l'enceinte, il y a un grand nombre de puits et des citernes; les fontaines que j'ai vues étaient sans eau.

Autour de l'enceinte, il y a quatre minarets : trois du côté du couchant, et le quatrième près de la porte des Tribus et de l'angle sud-est.

A l'angle sud-ouest de la grande enceinte se trouvent les restes d'une muraille que les Juifs regardent comme ayant appartenu au temple de Salomon, et *comme ayant toujours conservé la présence de la majesté divine*[3]. Ils vont pleurer devant ce mur tous les vendredis : c'est pourquoi on l'appelle la *place des Pleurs*.

Ce pan de mur, long d'environ 150 pieds, est sans aucun doute de construction ancienne, sans qu'on puisse l'attribuer avec certitude, soit à Salomon, soit à Hérode, soit aux Romains. Mais, s'il peut

[1] Les meilleurs travaux qui ont été faits sont ceux de Catherwood, Arundale et Bonomi. Voyez Bartlett, *The Christian in Palestine, or Scenes of sacred History*, etc.

[2] Voyez *Mines de l'Orient*, II, pages 89 et suiv.

[3] Ad latus occidentale est paries occidentalis structura antiqua, a qua Majestatis divinæ præsentia nunquam recessit. (*Cippi Hebraici.*)

inspirer aux Juifs la pensée de comparer l'ancien état de leur pays et son état actuel, et surtout de méditer sur la cause des malédictions qui pèsent sur eux, ils ne sauraient y aller trop souvent.

Ces quelques pierres *restées l'une sur l'autre* sont loin de prouver que la prophétie de notre Sauveur n'est pas encore accomplie, puisque, fussent-elles de l'époque du second temple, elles n'ont appartenu qu'à des ouvrages extérieurs, et non à ce temple lui-même, dont il ne reste évidemment pas *pierre sur pierre*, même selon la croyance des Juifs[1].

Les Juifs visitent ce lieu non-seulement les jours de fête, mais presque journellement : on y en trouve presque toujours l'un ou l'autre. Ils se prosternent sur le pavé, s'accroupissent et lisent les Psaumes ou les Lamentations de Jérémie; les femmes baisent les pierres de ce mur, et tous gémissent en répétant ce cri de douleur : *Combien de temps encore, ô Dieu?*

Un chrétien peut facilement répondre à cette question.

Il n'est pas sans intérêt de constater que les auteurs protestants, et précisément ceux qui sont le plus hostiles aux traditions catholiques, qui prétendent qu'après deux mille ans il est impossible de reconnaître les sanctuaires des chrétiens, qui crient le plus haut à la superstition et à l'idolâtrie quand ils nous voient toucher de nos lèvres des lieux que nous croyons sanctifiés par Jésus-Christ, ces mêmes auteurs déposent tous leurs doutes et leurs sarcasmes devant des traditions hébraïques de mille ans plus anciennes que les nôtres; ils sont profondément touchés du respect que les enfants d'Israël portent à des pierres qui leur rappellent le Dieu de leurs pères, et ils pleurent d'attendrissement en entendant les gémissements des filles actuelles de Sion.

D'après les rabbins, le temple n'est pas réellement détruit, pas

[1] Plin. Fisk. — L'auteur de l'*Epitomé des guerres saintes* donne une explication plus large des paroles du Sauveur. « Ego tamen confidenter dico quia Dominus has futuras angustias civitatis Jerusalem synecdochice præfigurabat, sicut et in aliis multis suis sermonibus loquitur de singulis generum tanquam de generibus singulorum. Ergo minus juste dicunt hanc civitatem penitus esse destructam et in alium locum translatam, quia plura fortalitia a tempore Christi ab omni ruptura hucusque permanserunt. » (*Epit. bellor. sacror.* 293.)

une seule pierre ne s'est perdue ; des djinns ont jeté par-dessus de la poussière et des ruines pour les soustraire aux regards des impies. L'arche. les tables de la loi, tous les vases sacrés, s'y trouvent; et c'est Élie qui offre dans ce temple, car la terre ne saurait exister sans sacrifices. Quand Dieu ramènera de la captivité les fils de Sion, toutes les pierres du temple se retrouveront à leur ancienne place, et le saint des saints sera rétabli dans toute sa splendeur. Dieu réunira le mont Thabor, le Sinaï et le Carmel, et il y placera son troisième temple, qui ne sera jamais détruit. Le Messie y apportera la couronne de la maison de David et rétablira le royaume d'Israël. Tout l'or et l'argent, toutes les perles et les pierres précieuses qui sont au fond des eaux et qui se sont perdues depuis la création, tout cela sera jeté par la mer sur le rivage de Joppé. Le temple sera d'or, d'argent et de pierres précieuses ; les Juifs reviendront de leur exil pour célébrer le jubilé avec le Messie et rentrer dans leurs anciens droits [1].

Puisque j'en suis à raconter des fables, je veux placer ici celle du Juif errant, d'autant plus que nous nous retrouvons près de la maison de Pilate, dont le Juif errant est censé avoir été le portier.

La plus ancienne légende que nous ayons à cet égard date du treizième siècle. Matthieu Pàris, qui appelle le Juif errant *Cartophilus*, raconte que, tandis que notre Sauveur allait au Calvaire en portant sa croix, ce Juif, par dérision, lui dit en lui frappant sur l'épaule : *Marche plus vite*. Sur quoi Jésus lui aurait répondu : *J'irai; mais toi, tu attendras jusqu'à ce que je revienne*. Depuis lors Cartophilus, ne pouvant mourir, erre par tout le monde, et attend le dernier jour, où le Christ reviendra pour juger tous les hommes [2].

Les récits fabuleux sur un être mortel qui pourtant ne peut mourir sont beaucoup plus anciens que notre ère : les Indiens et les Perses avaient déjà les leurs. Les Juifs ont aussi leur Juif errant : celui-là, c'est le fabricateur du veau d'or qui fut maudit par Moïse; il s'appelle *Sameri* [3]. Il est devenu la personnification de Samarie, la ville infidèle, qui a mêlé le culte des faux dieux au judaïsme.

[1] *Talmud, Sanhed. — Emmek hammelech. — Pesckta rabbetha.*
[2] Matth. Pàris, *Hist. Anglica ad annos* 1228-1252.
[3] Grässe, *Ewiger Jude*, 23. *Weil. bibl. Leg.* 172.

Le Juif errant, auquel on donne plus communément le nom d'*Ahasverus*, est la personnification du judaïsme lui-même en opposition avec Jésus-Christ ou le christianisme. Il est le représentant du peuple juif dispersé sur tout le globe depuis la destruction de Jérusalem, peuple qui ne saurait périr, et qui attend la fin des temps pour revoir et connaître enfin le Messie[1]. Cette dispersion, prédite par les prophètes, est la peine de ses crimes. Des auteurs modernes, qui portent dans le cœur une haine profonde au christianisme, ont essayé de réhabiliter le Juif errant : dans leurs écrits, Ahasverus est une noble victime injustement persécutée; c'est le messie de la liberté opprimé par le fanatisme des nations chrétiennes, etc. L'origine hébraïque et panthéiste de toutes ces œuvres, leur tendance profondément subversive, se révèlent dans chaque ligne, et pourtant on les voit dans les mains de tout le monde; c'est-à-dire qu'un grand nombre de chrétiens se trouvent fort à l'aise dans la société de ceux qui, chaque jour, crachent encore à la face du Christ!

Au nord de la place des Pleurs, on trouve le Mehkemeh, lieu où les musulmans rendent la justice; des bains appelés Hammâm-el-Schefa, un bazar couvert et un couvent de derviches aveugles.

Arrivés dans la partie nord de l'esplanade, nous trouvons la caserne turque dont nous avons déjà parlé. Tous ces vastes bâtiments, à moitié démolis, occupent l'emplacement du prétoire des Romains et de la forteresse Antonia, qui a été défendue avec tant d'acharnement contre Titus.

Cette citadelle avait été bâtie par Hircan Maccabée sur un rocher haut de cinquante coudées, et on l'appelait *Tour-de-Baris*[2]. Jusqu'à Hérode, elle fut la demeure des grands prêtres. Hérode, trouvant ce lieu favorable pour observer et comprimer les Juifs, y fit faire de grands travaux pour le fortifier, et lui donna le nom de

[1] Voici comment un poëte du quatrième siècle rend cette pensée :

Exiliis vagus huc illuc fluitantibus errat
Judæus, postquam patriæ de sede revulsus,
Supplicium pro cæde luit, Christique negati
Sanguine respersus commissa piacula solvit.

Prudentius, *Apoth.* 4. *Adv. Jud.*

[2] Daniel a bâti à Suse un château du même nom; il servait à la sépulture des rois.

M. Antoine, son ami. Il y fit pratiquer des passages souterrains pour qu'il pût s'y réfugier en cas de sédition; un portique élevé joignait cette forteresse au prétoire. Du haut de ses tours, les soldats romains pouvaient observer les mouvements séditieux des Juifs jusque dans les parvis du temple : et c'est ainsi que la forteresse Antonia était la citadelle du temple, comme le temple était la citadelle de la ville[1]. Elle était carrée, et chaque côté avait un demi-stade de long. Dans l'intérieur il y avait un palais avec un mur d'enceinte, aux quatre coins duquel se trouvait une tour. Trois de ces tours étaient hautes de cinquante coudées; la quatrième, celle du sud-est, qui était par conséquent en face de l'enceinte septentrionale du temple, était de vingt coudées plus haute que les autres. Pendant leur domination, les Romains tinrent continuellement dans cette forteresse une garnison, qui était augmentée aux jours des grandes solennités juives. Ce fut dans cette forteresse que le tribun Claude Lysias fit enfermer saint Paul pour le soustraire à la fureur des Juifs qui voulaient le tuer; il le fit partir pendant la nuit et l'envoya à Césarée. (Act., XXI, 34, 37; XXII, 24; XXXIII, 10.)

Au delà, vers l'est, et au milieu d'un vaste bâtiment en ruine, est la piscine *Bethsaïda*[2].

On lit dans l'Évangile : « Or il y avait dans Jérusalem, près de la porte des Brebis, une piscine appelée en hébreu Bethsaïda, ayant cinq portiques, où gisait une grande multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. Car un ange du Seigneur descendait en certain temps dans la piscine et remuait l'eau, et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint. » (Jean, V, 2 et suiv.)

Ce fut là que Jésus guérit le paralytique qui était malade depuis trente-huit ans, et que les Juifs cherchèrent à le faire mourir parce qu'il avait fait un miracle le jour du sabbat.

Du temps de saint Jérôme, les cinq portiques avaient disparu; il

[1] Josèphe, *Antiquités*, lib. XV, ch. XIV. — *Guerre*, liv. I, ch. IV et XVI; liv. VI, ch. VI.

[2] Bethesda, *piscine de miséricorde*; Bethsaïda ou Probatique, signifie *piscine aux brebis*. C'est la piscine *Strontium* de Josèphe.

ne restait que deux lacs, dont l'un se remplissait par les eaux de l'hiver ; l'autre paraît avoir été rempli par un aqueduc particulier[1]. Scholtz dit qu'il y a vu une source d'eau saline qui ne coule que le matin de trois heures à six heures, et que cette eau a une vertu curative[2]. Je n'ai pas eu occasion de rechercher les conduits souterrains qui ont dû amener les eaux dans ce réservoir : si la pluie seule l'eût alimenté, il eût été à sec la plus grande partie de l'année, comme les autres grandes piscines; mais il me semble qu'il a dû l'être aussi par les deux aqueducs qui amenaient l'eau de la fontaine Scellée et des étangs de Salomon dans les fontaines et les réservoirs du temple, d'où elle devait s'écouler dans la piscine Probatique, qui en était si rapprochée[3].

Quand je la visitai, je pris avec moi, comme j'avais coutume de le faire pour toutes les fontaines les plus remarquables, un flacon en fer-blanc pour puiser de son eau et la rapporter en Europe. J'avais oublié cette description de M. de Chateaubriand : « Cette piscine, qu'on nomme *Birket Isra'il*, est maintenant desséchée et à demi comblée; il y croît quelques grenadiers et une espèce de tamarins sauvages dont la verdure est bleuâtre ; l'angle de l'ouest est tout rempli de nopals. » Il y a encore quelques arbres et quelques pieds de nopals à l'extrémité occidentale ; l'autre partie se comble tous les jours de plus en plus : c'est le lieu dans lequel on jette toutes les immondices du quartier. Il n'y a plus une goutte d'eau. Tajar-pacha, qui était gouverneur de la Palestine il y a peu d'années, ayant fait déblayer les ruines de l'église de Sainte-Anne, qui est en face, fit jeter tous les décombres dans cette piscine.

Brocard dit que cette piscine avait été construite par Salomon, et que les Nathinéens, ou serviteurs du temple, y lavaient les victimes qu'ils présentaient aux prêtres pour être offertes en sacri-

[1] Hieron., *in Locis hebraicis*, Bethesda ; Chrysost., *Hom.* XXXV ; Cyrill., liv. II, c. CXXII ; Adrich., *Jérusalem*, n° 62 ; Brocard, *Itinéraire*, VI ; Jos., l. VI, *de Bello*, c. VI.

[2] Voir sa *Traduction et Explication du N. T.*, Jean, V, 2.

[3] D. Calmet dit que « cette piscine était pleine des eaux de Siloé, qui a sa source près de là. » Le niveau de la source de Siloé est à environ 200 pieds plus bas. Si D. Calmet eût connu la disposition des lieux, il n'aurait pas commis cette erreur.

fice. On y retrouve la même maçonnerie que dans les étangs de Salomon au delà de Bethléem, et une couche en cailloutage, comme aux puits de Salomon près de Tyr, et le même enduit à l'extérieur. Les dimensions de cette piscine sont données exactement par M. de Chateaubriand : elle a 150 pieds de long sur 40 de large ; il serait difficile d'en mesurer la profondeur, qui a dû être fort considérable.

La piscine Probatique, dans laquelle recouvraient la santé ceux qui y descendaient après qu'elle avait été agitée par l'ange, était, sous l'ancienne loi, l'image de la piscine du baptême, dans laquelle trouvent la vie et la santé spirituelle les malades qui s'y plongent[1].

La porte des Brebis était considérée comme une des portes du temple et consacrée solennellement. (Nehem., III, 1.) La rue qui y conduisait s'appelait rue des Orfévres et des Marchands. (Nehem., III, 31.)

Un mur, qui en quelques endroits s'élève jusqu'à la hauteur de 60 pieds, entoure le parvis de la mosquée ; on trouve dans la partie orientale, tout près de la piscine dont nous venons de parler, la *porte Dorée*, par laquelle notre Sauveur a fait son entrée dans le temple le jour des Rameaux. Plus au sud, selon les traditions musulmanes, on montre le lieu d'où Mahomet doit juger les hommes réunis dans la vallée de Josaphat. Plusieurs autres lieux sont encore marqués à la dévotion des musulmans.

Tout ce qui dépend de cette mosquée se nomme *Haram-esch-Chérif* (l'espace sacré), et forme comme une cité à part. Elle a son administration séparée, son scheik et ses schérifs, qui sont tous des personnages considérables. La mosquée a de grands revenus.

C'est ainsi qu'elle existe depuis plus de douze siècles, c'est-à-dire qu'elle a déjà duré trois fois plus que le temple de Salomon.

Dans la partie orientale de cette vaste esplanade, on voit s'élever les noires pyramides des cyprès placés comme de funèbres monuments dans un lieu où tout respire le deuil et la désolation. On remarque au milieu de leur solitude le pâle feuillage de l'olivier, du grenadier et du lotus. On voit encore au-dessus de la mosquée d'Omar, comme autrefois au-dessus du temple des Juifs, ces cor-

[1] Dans ces derniers temps on a soulevé, au sujet de la *piscine Probatique*, des difficultés sérieuses qui exigent encore bien des études pour être résolues.

neilles qui avaient obligé Hérode à garnir de pointes le haut du temple. « Le toit de cet édifice, dit Josèphe, était tout couvert de broches d'or très-pointues, afin que les oiseaux ne pussent s'y poser et le salir[1]. »

Par un concours de circonstances fort remarquables, le temple de Jérusalem a été le premier édifice surmonté de paratonnerres. Le sommet était garni de pointes métalliques dorées ; elles étaient en communication avec le toit et les faces du temple ornés de lambris en bois de cèdre tout couverts d'or ; de nombreux tuyaux en métal conduisaient l'eau des toits dans des citernes creusées sous les parvis : ainsi toutes les conditions exigées dans la construction des paratonnerres étaient remplies. C'est donc avec raison que Lichtenberg assure que la dixième partie des appareils de nos jours sont loin d'offrir dans leur construction une réunion de circonstances aussi satisfaisantes. Aussi, malgré son élévation et son isolement, il n'a jamais été fait mention que le temple de Jérusalem ait été anciennement frappé de la foudre[2]. Il l'a été en 1815 ; mais la foudre n'a pas plus fait de dommage que si elle fût tombée sur un paratonnerre. Je doute fort que sa disposition actuelle ait quelque ressemblance avec celle du temple de Salomon.

Au moyen âge, des chevaliers chrétiens sommeillaient dans leurs tombes à quelques pas de la vallée du jugement ; leurs barbares vainqueurs ne leur ont pas même laissé cette funèbre conquête, et leurs tombeaux ont été effacés de cette terre qu'ils avaient achetée au prix de leur sang.

C'est ici qu'a pris naissance l'ordre des Templiers ou de la milice de Salomon[3].

« La dévotion des pèlerinages, dit M. Michaud, amenait chaque jour en Orient une foule d'hommes impatients d'échanger le bourdon et la panetière contre le glaive des combats. La piété inspirait la valeur, et près du tombeau du Christ tout devenait belliqueux,

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. V, c. v ; l. VI, c. xiv.

[2] Voyez *Annuaire du bur. des longitud.*, *année* 1838, notice sur le tonnerre, par M. Arago, page 602.

[3] Leur statut est ainsi intitulé : *Regula pauperum commilitonum templi Salomonis.*

jusqu'à la charité évangélique. Du sein d'un hôpital consacré au service des pauvres et des pieux voyageurs, on vit sortir des héros armés contre les infidèles [1]. »

Le chevalier avait pour principale mission de défendre les Saints Lieux contre les musulmans : « Je jure, disait-il, de passer les mers pour la défense de mes frères; je donnerai mon bras à l'Église et aux rois contre les princes infidèles; tant que mes ennemis ne seront pas trois contre moi, je les combattrai, et jamais ne prendrai la fuite; seul, je les combattrai si ce sont des mécréants. »

On sait avec quelle noble ardeur les Templiers ont tenu leurs promesses aussi longtemps qu'ils ont été en Palestine [2]. Le souvenir de tant d'héroïsme rend plus douloureuses encore les causes déplorables qui ont amené leur fin.

Je rendrai seulement attentif à une chose, à l'identité des symboles des Templiers avec les signes architectoniques des ***Gnostiques***, des ***Jomaélites***, des ***Assassins***, des ***Mathématiciens***, et, en général, avec les emblèmes mystérieux de la maçonnerie de tous les pays et de toutes les époques. Plusieurs de ces symboles ont repris sur la montagne sainte de Moriah comme une nouvelle transformation, ils ont emprunté un nouveau caractère religieux qui allait mieux aux idées modernes que les mystères du paganisme. Tous les peuples qui regardent Jérusalem comme une ville sainte y trouvent des symboles qui se rattachent à leur culte, par exemple : la *maison salomonienne* (le temple), la *pierre angulaire ou fondamentale* (la Sachrah), le *chandelier à sept branches*, le *livre* (les évangiles), la *croix*, le *calice mystique*, l'*étoile flamboyante*, le *serpent*, les *colonnes Yachin et Boas*, etc. [3]. Tous ces objets, auxquels on a donné d'indignes significations, ne pouvaient que trop servir à frapper l'ima-

[1] *Hist. des Croisades*, tome II, liv. V.

[2] Je connais les accusations portées contre eux au sujet de leur alliance avec les Assassins, de leur conduite envers saint Louis et le roi de Jérusalem, de la reddition de Kerak et de Saint-Jean-d'Acre, et de leur connivence avec le sultan d'Égypte : je ne veux ni les condamner ni les justifier; je ne parle que des services qu'ils ont rendus en général à la cause des chrétiens pendant les croisades.

[3] Præcipua Gnosticorum, Ophitarum et Templariorum duodecim sunt : *Crux truncata, crater, serpens, velum, catena, perizonium, ferula, liber, septuplex candelabrum, sol, luna, stella.*

gination des dupes et des adeptes en attendant qu'on leur révélât le grand principe final : *Nihil credendum et omnia licere*[1].

Pour ce qui a plus spécialement rapport aux Templiers de Jérusalem, je dirai seulement que devant l'église qui a été rasée par Saladin, il y avait les deux colonnes symboliques; que leurs habitations se trouvaient derrière la partie australe du temple, comme cela a été prescrit pour le temple de Titurel; qu'ils employaient partout les instruments et les signes architectoniques, comme on le voit encore sur le baptistère rouge et octogonal de Thécoa.

Est-ce par hasard, ou par tradition, que les mahométans conservent dans leur principale mosquée, outre la *pierre fondamentale*, le *croissant fermé* au sommet de la coupole, le *glaive* d'Ali, le *double triangle enlacé*, la *coupole de la chaîne*, et qu'ils disent qu'ils ont encore la *toison* du bélier d'Abraham; toutes choses qui rentrent dans la même série d'emblèmes, et qui appartiennent aux caractères *baphométiques*?

J'ai parlé ailleurs du *Saint-Gral* : ici il apparaît sous un tout autre aspect que dans les pieuses légendes du moyen âge. Il devient le calice mystique, le symbole de la sagesse gnostique et de la communauté entre les Templiers ; il aurait été substitué par les initiés au vase sacré qui a servi à notre Sauveur pour l'institution de l'eucharistie : ce serait là, d'après cette hypothèse, le véritable motif pour lequel les chevaliers auraient parcouru le monde et répandu leur sang pour reconquérir ce vase et le défendre[2].

Ce n'est pas le lieu de traiter de pareilles questions, qui d'ailleurs n'apprennent qu'une chose, à connaître l'effroyable abîme dans lequel peut conduire la corruption de l'intelligence.

Je ne veux pas quitter l'emplacement du temple sans dire quelques mots du martyre de saint Jacques.

« Jésus-Christ, en retournant à son Père, recommanda à saint Jacques, dit saint Jérôme[3], les enfants de sa mère, c'est-à-dire, l'Église de Jérusalem tirée de la synagogue, comme à son véritable frère. »

[1] *Qu'il ne faut rien croire et que tout est permis.*

[2] Une des interprétations qu'on donne du mot G. R. A. L. est celle-ci : *Gnosis Regit Animas Liberas.*

[3] Hieron., *in Gad.*, page 164.

Dès le jour de l'Ascension, cet apôtre devint évêque de Jérusalem et gouverna son Église pendant vingt-huit ans. Il fut également révéré des Juifs et des chrétiens[1], à cause de sa justice et de la sainteté de sa vie.

Festus, gouverneur de la Judée, étant mort, Ananus ou Anne, grand-prêtre et fils de celui devant lequel avait comparu Jésus-Christ, profita de cet interrègne pour faire mourir saint Jacques. Il assembla le sanhédrin, toujours animé du même esprit qu'au temps de notre Sauveur, et le saint apôtre fut condamné à être lapidé.

Eusèbe rapporte que les pharisiens, s'imaginant pouvoir amener saint Jacques à renoncer à sa foi, le firent venir près du temple en présence de tout le monde ; ils se plaignirent à lui, disant que le peuple était dans l'erreur touchant Jésus, et le prenait pour le Christ. Ils ajoutèrent que c'était à lui de les délivrer de cet égarement, puisque tout le monde était prêt à croire ce qu'il dirait, à cause de l'estime générale qu'on avait pour sa vertu et pour sa sincérité. On le fit monter sur un endroit du dehors du temple assez élevé pour qu'il fût entendu de tout le monde, et on lui cria d'en bas : « Dites-nous, homme juste, ce que nous devons croire de Jésus qui a été crucifié ; car il faut que nous, tant que nous sommes, nous suivions ce que vous direz. » Il répondit aussitôt à haute voix, et dit à tout le peuple : *Jésus, le Fils de l'homme, dont vous parlez, est maintenant assis à la droite de la Majesté souveraine comme Fils de Dieu, et doit venir un jour, porté sur les nuées du ciel.*

Un grand nombre de ceux qui étaient présents crièrent : *Hosanna !* et rendirent gloire à Jésus. Mais les pharisiens crièrent : *Quoi ! le juste s'égare aussi !* et, pour intimider ceux qui voudraient croire en Jésus-Christ, et aussi pour obéir au grand prêtre, ils jetèrent le saint apôtre du haut du temple. Il ne fut pas tué de cette chute, mais se releva, et, mettant le genou en terre, il demanda pardon à Dieu pour ses ennemis ; et ceux-ci, voyant qu'il vivait encore, s'animèrent les uns les autres à le tuer, et le lapidèrent[2].

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. XX, c. VIII ; Euseb., l. II, c. XXIII.

[2] Tillemont, *Mémoires pour servir à l'hist. eccl.*, tome I, page 377.

Nous trouverons son tombeau dans la vallée de Josaphat.

La mort de saint Jacques est un événement si odieux, que les Romains et plusieurs d'entre les Juifs en furent indignés. A l'arrivée d'Albinus, nouveau gouverneur romain, le grand prêtre fut réprimandé et dépossédé du souverain pontificat, dont il n'avait été revêtu que trois mois.

Il est un acte de la vie de saint Jacques qui prouve jusqu'à quel point d'endurcissement les Juifs étaient parvenus ; *ce fait nous est rapporté par le Talmud*[1].

Un Juif nommé Éligazer ayant été mordu par une couleuvre, saint Jacques vint pour le guérir au nom de Jésus ; mais un rabbin l'en empêcha. Bientôt Éligazer tomba mort ; et le rabbin s'écria : « Fils de Duma, tu es heureux d'être sorti de ce monde en paix sans avoir violé les règles des sages ! »

Ainsi ils préféraient mourir plutôt que d'être guéris par les miracles des apôtres.

[1] Talmud de Jérusalem, *Schiabath*, c. XIV.

CHAPITRE XXVIII

QUARTIER DES MUSULMANS. — QUARTIER DES CHRÉTIENS.

Ruines du couvent de Sainte-Anne. — Lieu où quelques-uns pensent qu'est née la sainte Vierge. — Maison de Simon le Pharisien. — Église et couvent ruinés de Sainte-Marie-Magdeleine. — Prison de saint Pierre. — La chaîne de saint Pierre. — Maison de Marie, mère de saint Marc. — Maison de saint Jean. — Origine des Hospitaliers. — « Rue au Patriarche. » — Piscine d'Ézéchias. — Couvents des Coptes et des Grecs. — « Rue des Paumes. » — Anciennes abbayes de religieuses. — Couvent des Abyssins. — Dignitaires ecclésiastiques. — Maison de l'évêque anglo-prussien. — Maison du patriarche latin et son séminaire. — Maison du patriarche melchite. — Maison d'Urie. — Physionomie de Jérusalem. — Des maisons et des terrasses. — Propriété foncière. — Des eaux. — Des souterrains. — Manière de faire le pain. — Les chiens. — Expédition nocturne. — Des minarets et des cloches. — Écoles. — Sœurs de Saint-Joseph. — De l'usage de se farder les yeux. — Hérode le Grand se fardait et se teignait les cheveux. — Du tatouage des pèlerins.

L'immense quartier des Musulmans, *Hâreth-el-Muslimîn*, comprend, outre les dépendances de la mosquée d'Omar, le mont Acra et la partie centrale de la ville, terminée à peu près par les anciens murs. Tout l'espace, presque inhabité, qui s'étend au nord-est de la ville, s'appelle *Hâreth-Bâb-el-Hotta*.

Près de la porte de Saint-Étienne, et en face de la piscine Probatique, on voit les restes de l'église de *Sainte-Anne*.

C'est là que, selon d'anciennes traditions, saint Joachim et sainte Anne avaient leur maison, ou seulement leur demeure temporaire, quand ils étaient à Jérusalem, et qu'a été conçue la très-sainte Vierge et qu'elle est née.

Selon les Bollandistes, c'était plutôt une hôtellerie qu'une maison appartenant aux parents de la sainte Vierge (*potius conductum diversorium fuisse credimus*), qui n'étaient pas assez riches pour avoir une maison en Galilée et une autre à Jérusalem.

Sainte Anne, de tout temps, a été très-vénérée en Palestine : des églises célèbres portaient son nom, particulièrement à Séphoris, à Éleuthéropolis et à Jérusalem.

Saint Antonin, qui a visité la Palestine l'an 600, parle d'une basilique de *Sainte-Marie*, bâtie dans un des cinq portiques de la piscine Natatoire, où il s'opérait un grand nombre de guérisons. Ce qu'il en dit semble se rapporter à l'église toujours désignée depuis sous le nom d'église de Sainte-Anne, et à la piscine Probatique plutôt qu'à la piscine Natatoire de Siloé[1].

Bien qu'on ait soulevé des difficultés touchant l'emplacement de la piscine Probatique, à côté de laquelle se trouvait l'église de Sainte-Anne, et qu'on ait quelquefois confondu cette dernière, située dans l'intérieur de la ville, avec l'église de Gethsémani, située hors des murs, il paraît certain que l'église qui nous occupe a déjà été saccagée dans la première moitié du septième siècle et changée en école musulmane; transformation qu'elle a subie chaque fois que la ville a passé sous le joug du croissant.

Au huitième siècle, elle était de nouveau convertie en église et avait un couvent[2].

Pendant les croisades, l'église de Sainte-Anne fut agrandie ou entièrement rebâtie. Des peintures, qui avaient rapport à saint Joachim, à sainte Anne et à la sainte Vierge, ornaient l'intérieur de l'église. Ces peintures, couvertes d'une couche de chaux par les musulmans, se sont en partie conservées jusqu'au milieu du dix-septième siècle, où elles furent détruites par les Grecs et les Arméniens[3]. La fête de sainte Anne y était célébrée avec une pompe extraordinaire. Les religieuses qui gardaient ce sanctuaire étaient de l'ordre de Saint-Benoît. Le roi Baudouin Ier enferma sa femme dans ce couvent, l'année 1104, et l'obligea à prendre le voile. Un

[1] XXIII. De Sion usque basilicam S. Mariæ, ubi est congregatio magna monachorum, ac mulierum mensæ innumerabiles, lecta languentium plus quinque millia, ad minus tria.

XXVII. Revertentes in civitatem, venimus ad piscinam Natatoriam, quæ quinque porticus habet, et in una earum est basilica S. Mariæ, ubi multæ fiunt virtutes. (*Acta Sanctor. Maii.*)

[2] Joann. Damasc. Oratio I. *De natali Virginis.*

[3] Zwinner, *Blumen-Buch des Heiligen Landes*, 167.

auteur raconte que, lorsque les Sarrasins s'emparèrent de Jérusalem, les religieuses de l'abbaye de Sainte-Anne, comme les Clarisses de Saint-Jean-d'Acre, se coupèrent le nez les unes aux autres pour échapper aux outrages des musulmans [1].

Cette année-là, en 1187, toutes les églises de Jérusalem, excepté celle du Saint-Sépulcre, ayant été changées en mosquées, celle de Sainte-Anne subit le même sort; le sultan, après avoir pris l'avis des docteurs, y joignit une école de faquirs de la secte de Schaféi; dans la suite, cet établissement fut richement doté, et il ne revint plus jamais aux mains des chrétiens. Cependant l'école ne subsista pas longtemps, tandis que la mosquée ne fut abandonnée que vers l'année 1761, sous le prétexte qu'on faisait trop de bruit dans les environs, et qu'on n'y pouvait prier tranquillement. Depuis, on la laissa tomber en ruines; ce fut en 1842 que Tajar-pacha en fit déblayer une partie, et en jeta les décombres dans la piscine Probatique. C'est alors qu'on mit à découvert quelques portiques de l'ancien cloître. D'après leur style d'architecture, les ruines, telles qu'on les voit aujourd'hui, ne semblent pas remonter au delà des croisades. Les Turcs appellent l'église de Sainte-Anne *el Saléhiyeh*, et l'ancien couvent de religieuses *Haret Hattiseh Hanneh*.

Pendant les croisades, comme aujourd'hui, ces édifices étaient situés à main gauche quand on sortait par la porte de Saint-Étienne : « Pres de la porte de Josaphat, à main senestre, avoit une abeïe de nonnains, si avoit à non *Sainte-Anne*. Devant cele abeïe avoit une fontaine que en apeloit la *Fontaine dessous la pecine* [2]. »

L'église, qui avait trois nefs, formait un parallélogramme allongé, allant du levant au couchant. Le chœur à l'est se terminait par une enceinte demi-circulaire. L'entrée principale, avec ses trois portes en ogive, était au couchant ; une autre porte au sud conduisait dans le cloître. Une coupole, supportée par quatre piliers couronnait l'édifice. On avait commencé à bâtir un clocher, mais il ne s'éleva jamais au-dessus de la première assise. Une cour plantée d'arbres entourait le couvent, qui était orné de colonnes et de deux

[1] Fabri, *Evagatorium in Terræ Sanctæ peregrinationem*. Editio Hassler, vol. II, 132.
[2] *Assises de Jérusalem*, vol. II, page 534.

galeries superposées, par lesquelles on entrait dans les cellules des religieuses : on a longtemps cru qu'un de ces arbres avait été planté par la sainte Vierge dans son enfance. Deux rues, qui formaient un angle droit, faisaient les limites du couvent au sud et à l'est : la première s'appelait la rue de la Porte-Saint-Étienne (*Sucket Bâb el Hotta*) et l'autre la rue Sainte-Anne (*Sucket Hattiseh Hanneh*).

Ces édifices se sont assez bien conservés jusqu'au dix-septième siècle, où l'on voyait encore les péristyles, les cellules et le réfectoire. Depuis la suppression de l'école, ils ont servi de demeure à différentes familles musulmanes, tantôt à un tisserand, à un chérif, à la fin à un santon; des pèlerins prétendent y avoir vu un harem nombreux, bien qu'il existât une tradition qui disait qu'aucune femme musulmane ne pouvait y vivre. Cette tradition peut-être, et le dépérissement successif de ces beaux édifices, ont amené leur abandon, et enfin leur ruine à peu près complète[1].

C'est sur cet emplacement, depuis si longtemps vénéré par les catholiques, qu'on a voulu d'abord élever le temple anglican. Ibrahim-pacha, afin de l'empêcher, y fit construire un minaret; mais il n'eut pas le temps de l'achever. Les deux minarets qu'on voit aujourd'hui sont l'un au nord, l'autre au sud de la mosquée.

Depuis près de sept cents ans que l'église de Sainte-Anne est en la possession des musulmans, l'accès en a été interdit aux chrétiens, tant à cause de sa transformation en mosquée que de la vue étendue dont on y jouit sur la mosquée d'Omar. Cependant on permettait quelquefois, à prix d'argent, aux pèlerins, notamment pendant les quatorzième, quinzième et seizième siècles, de pénétrer dans la crypte de l'église, où ils vénéraient soit les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, soit le lieu de la nativité de la sainte Vierge[2]. On croyait que les parents de la sainte Vierge avaient été

[1] Voir le plan de l'église de Sainte-Anne dans l'ouvrage suivant : *Trattato delle piante ed immagine dei sacri edifizi di Terra-Santa, disegnate dal R. P. Bernardino Amico*. Firenze, 1620.

[2] Et primum igitur visitavi loca ubi fuit domus S. Joachim, ubi nata est beata Virgo Maria, et ibi vidi et tetigi sepulcrum in quo corpus est beatæ Annæ (matris) Mariæ ipsius. Pipinus, *Incipit tractatus alius de locis Terræ Sanctæ per me Franciscum Pipinum visitatis* (1320). — Jean de Monteville, *Voyages* (1340).

inhumés en ce lieu avant d'avoir été transportés dans la vallée de Josaphat.

Le lieu plus spécialement désigné comme étant celui où est née la sainte Vierge est une grotte taillée dans le roc, qui se trouve sous une partie du chœur de l'église et l'angle nord-est du couvent. Autrefois on y descendait par une petite porte de l'église et un escalier de douze marches; mais cette porte a été murée par les musulmans : de sorte que, pour y parvenir, les pèlerins étaient obligés de passer par une fenêtre, et, s'aidant les uns aux autres, ils arrivaient dans le souterrain obscur où avaient été les tombeaux d'Anne et de Joachim, puis dans un autre plus grand, où l'on croyait qu'était née la sainte Vierge, et dont les murs conservaient quelques restes de peintures, de même que les parois de l'église supérieure.

Quoique les images soient prohibées par le Coran, il parait que des femmes musulmanes interprétaient quelquefois ces peintures à leur manière, et les appliquaient à la naissance et à la vie de Mahomet.

Deux fois par an, à la fête de Sainte-Anne et à la Nativité de la sainte Vierge, les Franciscains se rendaient de grand matin avec les catholiques de Jérusalem dans les chapelles souterraines pour y célébrer les saints offices : ils en obtenaient la permission du maître du lieu moyennant rétribution.

Telles sont les ruines du couvent et de l'église de Sainte-Anne, dont le sultan a fait cession à l'empereur Napoléon, et qui ont été remises solennellement par le gouverneur de Jérusalem, Kiamil-pacha, au consul de France, M. de Barrière, le 1er novembre 1856. Ces édifices, dignement restaurés, deviendront bientôt, sans doute, un des ornements de la ville sainte, et un lieu de prière et de grâce vénéré comme autrefois.

On ne saurait douter que la sainte famille n'ait habité ce lieu, ce qui suffit pour nous le rendre cher et sacré; malheureusement les preuves à l'appui de l'opinion qui prétend que la sainte Vierge y a été conçue et qu'elle y est née sont combattues par les autorités les plus respectables. Un voile mystérieux de modestie, d'humilité et de sainteté recouvre les premières années de celle dont le nom devait resplendir avec plus d'éclat que le soleil. Une pieuse curiosité serait tentée de s'en plaindre parfois; mais, si cette connais-

sance nous eût été nécessaire, elle nous aurait été révélée comme les autres.

L'Écriture ne disant rien sur le lieu de la nativité de la sainte Vierge, trois opinions se sont élevées à cet égard.

D'après la première, la sainte Vierge serait née à Séphoris, ville de la Galilée, près de Nazareth, où l'on voit aussi les ruines d'une belle église, autrefois dédiée à sainte Anne [1].

En général, les traditions orientales sont favorables à l'opinion que la sainte Vierge est née à Jérusalem.

D'après la troisième, elle serait née à Nazareth, dans la maison qu'on vénère aujourd'hui à Lorette. Cette dernière opinion me paraît la plus probable, surtout parce qu'elle a en sa faveur les bulles de plusieurs papes.

Je ne connais aucun auteur antérieur à saint Jean Damascène qui ait désigné la maison de sainte Anne à Jérusalem comme lieu de la nativité de la sainte Vierge. Le témoignage de ce Père a beaucoup de valeur sans doute, et il a été admis par un grand nombre d'écrivains du plus grand mérite. L'Église même n'a pas dédaigné de placer parmi les légendes du Bréviaire romain un passage de saint Jean Damascène où son opinion est clairement exprimée : « *In lucem autem editur* (*Maria*) *in domo probatica Joachim*. Marie a vu le jour dans la maison probatique de Joachim [2]. » L'Église assurément n'est pas garante des faits historiques cités dans les auteurs dont elle approuve les doctrines : quelque pieux et savants que soient ces auteurs, ils ont pu, en de semblables matières, commettre des erreurs dont ils sont seuls responsables.

Saint Jean Damascène, qui ne remonte qu'au huitième siècle, est la plus ancienne et la plus grande autorité en faveur de cette tradition. La plupart des auteurs du moyen âge ont adopté son opi-

[1] Sententia Abulensis in cap. 2. Matth. quæst. 91.

[2] In festo Præsentationis B. M. V., lect. IV, *ex libro S. Joannis Damasceni de Fide orthodoxa*.

« Salve sis, probatica, sanctum reginæ domicilium! Salve sis, probatica, Joachimi ovium quondam caula, nunc autem rationalis Christi ovilis ecclesia cœlum imitans; quæ olim quidem quotannis semel angelum Dei excipiebas turbantem aquam, unumque valetudini restituentem, etc. » (S. Joann. Damasc., *Orat. I de natali Virginis*.)

nion; cependant plusieurs l'ont fait d'une manière dubitative[1].

Dans une question d'une nature si délicate, des auteurs, pour défendre leur sentiment, ont fait différentes conjectures, plus ou moins solidement basées sur les coutumes domestiques des Juifs, sur la position sociale et les voyages des parents de la sainte Vierge. Ce sont des suppositions plus ou moins ingénieuses, que chacun peut varier selon sa fantaisie; mais elles ont peu de poids dans une argumentation sérieuse, comme elles offrent un aliment peu solide à la piété dès qu'on ne peut les appuyer sur la vérité.

Au reste, c'est une question fort difficile, qui n'aura probablement jamais de solution certaine. Quand nous arriverons à Nazareth, je rapporterai les témoignages qui militent en faveur de la sainte maison de Lorette.

A l'extrémité septentrionale de ce quartier se trouvent les ruines d'une autre église qui était dédiée à sainte Marie-Magdeleine; un couvent de religieuses y avait été joint, et c'est là qu'on donnait l'hospitalité aux femmes qui venaient en pèlerinage à Jérusalem. Plusieurs auteurs ont pensé qu'elle avait été bâtie sur l'emplace-

[1] « Abbatia sanctæ Annæ, matris B. Virginis, juxta Probaticam piscinam prope portam B. Stephani sita, in quo loco B. Virgo nata fuisse *perhibetur*... » (Guill. Tyr., *lib. II, c.* I.)

« In quo B. V. Maria nata fuisse *perhibetur*. » (Jac. de Vitriaco, c. LVIII.)

« Et in porta quæ in sanctum Gethsemane ducit, templum SS. Joachimi et Annæ conspicitur, in quo immaculatissima Deipara in vitam venit. » (Joan. Phocas.)

« Prope Probaticam piscinam est ecclesia B. Annæ, aviæ Christi, satis pulchra, ubi beata Virgo concepta et nata fuisse dicitur. » (Badensel, *in Hodæporico.*)

Adrichomius, après avoir apporté beaucoup de témoignages dans sa *Description de Jérusalem*, n° 37, pour prouver que la sainte Vierge est née dans cette ville, dit dans sa *Chronique* (an du monde 3945) qu'elle est née à Nazareth.

« Ecclesia sub titulo B. Annæ, matris sanctissimæ Deiparæ, dicata, pulchra et spatiosa est. Subtus eam sacellum est ubi cubiculum fuisse dicitur in quo concepta et in lucem edita creditur B. Virgo Maria. » (Quaresmius, *Elucid.*, tome II, page 104.

« Ergo qui ad locum istum sanctum, ubi Maria nata et educata fuit, venerit, non solum mundabitur, sed et erit vas in honorem meum. » (Lib. V *Revelationum B. Brigittæ.*)

« Certe ita credibilius fieret quod Hierosolymitanæ Ecclesiæ habet traditio de nata apud se ibidem B. Virgine in domo seu diversorio paterno. » (Bolland., *de S. Joachimo, XX martii*, page 79.)

ment de la maison de Simon le Pharisien, où sainte Marie-Magdeleine a arrosé de ses larmes les pieds du Sauveur[1]. Ce lieu, aujourd'hui, est désolé comme tous les autres; les restes de l'église sont encore reconnaissables.

Le palais d'Hélène, reine d'Adiabène, s'élevait sur le mont Acra, où l'on ne voit plus aujourd'hui que des décombres. Cette reine était venue à Jérusalem, attirée par la renommée de la cité de David, et elle avait embrassé la religion des Juifs. Elle avait érigé au nord de la ville un monument qui devait lui servir de sépulcre, et, après sa mort, elle y fut ensevelie pas les soins de Monabaze, son fils[2].

A l'époque de la prise de Jérusalem par les Romains, le palais d'Hérode-Agrippa[3], l'hôtel des Archives, un des palais du sanhédrin, le théâtre d'Hérode l'Ascalonite, étaient aussi sur le mont Acra[4], qui présentait la forme d'un amphithéâtre, forme qu'on reconnaît encore.

La Voie Douloureuse traverse par le milieu tout le quartier des Musulmans, dans lequel on ne trouve plus rien qui mérite l'attention que le grand bazar, quelques bains publics, des fabriques de savon assez considérables, et l'hôpital de Sainte-Hélène, que les Arabes appellent *el-Tekijjeh*, et qui est presque tout en ruines; cependant on y distribue encore de la nourriture aux pauvres et aux pèlerins musulmans.

Excepté dans le voisinage du bazar et de quelques autres établissements publics, ce quartier, à raison de son étendue, est désert. Je me suis souvent engagé seul dans ces rues sombres, sans qu'il me soit arrivé le moindre accident. Lorsque je faisais des visites, j'étais précédé par un cavas musulman, qui croyait avoir le droit de rudoyer

[1] Les sentiments sont partagés sur le lieu où se fit la conversion de sainte Marie-Magdeleine. Consultez Quaresm., tome II, page 98; Adrichom., *Jérus.; Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Magdeleine;* Tillemont, tome II, note 2, sur sainte Marie-Magdeleine; Guillaume de Tyr, *De la guerre sainte*, liv. XVIII, c. v; Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. II.

[2] Josèphe, *Antiq.*, l. XX, c. II; *Guerre des Juifs*, liv. VI, c. v et VII.

[3] Josèphe, *Antiquités*, l. XX, c. VIII.

[4] Josèphe, *Guerre*, l. V, c. VI.

ceux qui nous obstruaient le passage. Je recommandais en français et en italien à mon cavas d'être un peu plus poli ; il me répondait en arabe, et, à la première occasion, il frappait plus fort le premier malheureux qu'il rencontrait.

Il y a à Jérusalem trois races de musulmans : les Maugrabins, dont j'ai déjà parlé, les Arabes et les Osmanlis ; il y a aussi parmi eux différentes sectes religieuses, dont chacune a sa mosquée.

En traversant la rue qui conduit de la porte Judiciaire au grand bazar, nous entrons dans le *quartier des Chrétiens* (Hâreth el-Nussârah, c'est-à-dire, quartier des Nazaréens).

Tout près de l'église du Saint-Sépulcre se trouve la *prison de saint Pierre*.

Hérode-Agrippa, voyant qu'il avait fait plaisir aux Juifs en mettant à mort saint Jacques, fit aussi arrêter saint Pierre, et le jeta dans une prison, voulant le faire mourir publiquement après la pâque. Pendant que saint Pierre était gardé dans la prison, les prières de l'Église s'élevaient sans cessé à Dieu pour lui. Mais, la nuit avant le jour où Hérode devait le faire mourir, un ange du Seigneur vint le délivrer. (Act., XII.)

Eudoxie, femme de Théodose le Jeune, pendant son séjour à Jérusalem, reçut en don la chaîne de saint Pierre ; dans la suite elle l'envoya à Rome, où elle se trouve encore.

Les fidèles avaient élevé une église sur l'emplacement de la prison de saint Pierre ; on en voit encore des traces ; mais c'est un des lieux les plus immondes de Jérusalem.

Les ruines de cette église sont une nouvelle preuve que cette partie de la ville actuelle se trouvait hors de l'enceinte de l'ancienne ville ; car il est dit dans l'Écriture, au sujet de la sortie de saint Pierre sous la conduite de l'ange, qu'*après qu'ils eurent passé la première et la seconde garde, ils vinrent à la Porte de Fer, qui conduit à la ville* (Act., XII, 10) ; d'où il suit que la prison était hors de la ville, ainsi que l'emplacement du saint sépulcre, qui est à quelques pas de la prison de saint Pierre.

Si ce que nous lisons dans Adrichomius est vrai, que l'église des Syriens occupe la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, dans laquelle saint Pierre se rendit en sortant de prison, la *Porte de*

Fer a dû être la même que la porte Gennath. On trouve les traces de deux autres portes plus rapprochées de la prison de saint Pierre, mais non dans la direction de la maison de Marie.

Quant à cette maison, nous voyons dans les Actes des Apôtres que l'ange conduisit saint Pierre jusqu'à l'extrémité de la rue, et s'éloigna. Alors Pierre, ayant réfléchi, vint à la maison de Marie, où plusieurs étaient en prière. « Il frappa à la porte, et une jeune fille, nommée Rhode, vint pour écouter. Dès qu'elle eut reconnu la voix de Pierre, dans sa joie elle n'ouvrit pas, mais elle courut annoncer que Pierre était à la porte. On lui dit : Vous avez perdu l'esprit. Mais elle persistait, assurant que c'était lui. Alors on dit : C'est son ange. Cependant Pierre continuait à frapper; et, lorsqu'ils eurent ouvert, ils le virent et furent dans la stupeur. Mais lui, de la main, leur faisant signe de se taire, raconta comment le Seigneur l'avait tiré de la prison, et dit : Annoncez cela à Jacques (l'évêque de Jérusalem) et aux frères. Et, sortant, il alla dans un autre lieu. » (Act., XII.)

Adrichomius nous apprend que cette maison fut la première église des Grecs, devenue aujourd'hui l'église épiscopale des Syriens [1].

En revenant vers le nord, à peu près à égale distance entre le couvent syrien et l'église du Saint-Sépulcre, nous trouvons l'église de Saint-Jean : c'était la maison de cet évangéliste et de Zébédée son père [2] ; elle appartient au patriarche grec.

L'espace qui s'étend au delà est occupé par un vaste jardin et par les ruines du palais des chevaliers de Saint-Jean, qui sont devenus plus tard les chevaliers de Rhodes, et ensuite les chevaliers de Malte, et dont tout le monde connaît la glorieuse histoire : c'est là qu'ils ont pris naissance.

Dans l'origine de l'ordre, les hospitaliers ne s'occupaient que du soin des blessés et des malades ; ils lavaient les pieds aux pèlerins, ils administraient les consolations de l'Église aux mourants. Ce ne fut que plus tard qu'on ajouta à leurs statuts l'obligation de porter les armes.

[1] Adrichom., *Jérus.*, num. 127 ; Sal., tome VIII, c. IV.
[2] Quaresm., tome II, l. IV, p. 93.

La rue qui va du nord au sud en coupant celle qui vient de la porte de Jaffa ou rue *David* était nommée, pendant le royaume chrétien, *rue au Patriarche*, « pour ce que li patriarches manoient au chief de cele rue[1], » et aussi *rue des Bains du patriarche*[2], à cause de la grande piscine qui s'y trouve : c'est la piscine d'Ézéchias, autrefois appelée *stagnum Amygdalon*[3] (étang des Amandes), *Birket Hammâm el-Batrak* (étang des Bains du patriarche).

Cette piscine d'Ézéchias mérite une attention particulière. Rapprochée comme elle est de l'église du Saint-Sépulcre, on voudrait prouver qu'elle était autrefois dans l'intérieur de la ville comme aujourd'hui; ce qui n'est dit nulle part. Prévoyant l'arrivée des Assyriens, Ézéchias fit couler sous terre les eaux de la piscine Supérieure de Gihon *à l'occident de la ville de David* (II Paral., xxxii, 30), dans la piscine qu'il avait creusée. La piscine Supérieure était trop loin des murs ; par là même ses eaux eussent été à l'usage des ennemis : Ezéchias en fit une autre près de la ville, dont l'approche pouvait être facilement défendue. Excepté la piscine Probatique, faite pour les usages du temple, toutes les autres étaient à l'extérieur de la ville, mais sous les murs. Le passage suivant d'Isaïe est loin d'être contraire à cette opinion : « Vous avez fait un réservoir entre deux murs pour les eaux de l'ancienne piscine. » (Is. xxii.) Il est évident, ainsi que le Dr Schultz en fait la remarque, que cette piscine, enfermée dans cet angle, était tout aussi bien entre deux murs que la porte de la ville par laquelle Sédécias s'enfuit vers la porte de Jéricho. (IV Rois, xxv, 4.)

Nous trouvons bientôt le couvent des Cophtes, pauvre, mais assez étendu ; et, vis-à-vis, le couvent des Grecs, qui est dédié à saint Constantin. Les Grecs ont à Jérusalem treize couvents, dont trois de femmes. Le nombre des religieux est de cinquante environ ; celui des religieuses lui est égal.

[1] *Assises de Jérusalem*, tome II.

[2] Ruha Balneorum Patriarchæ. Seb. Pauli, *Codice diplomatico*, P. I, page 243, N° CC.

[3] Pendant le siége de Jérusalem, Titus plaça la dixième légion près de cette piscine : il n'avait pas encore emporté la seconde muraille; donc cette piscine, et par conséquent le Calvaire, étaient en dehors de la seconde enceinte. (Voir *Guerre des Juifs*, liv. VI, chap. xii.)

C'est à l'extrémité de la rue, au nord de l'église du Saint-Sépulcre, qu'était la demeure des patriarches au temps des croisades : ce bâtiment est appelé aujourd'hui *el-Chânkeh* par les Arabes.

Entrons dans la petite rue qui mène à l'église du Saint-Sépulcre. Autrefois il était défendu aux Juifs de passer par cette rue et d'entrer dans l'église du Saint-Sépulcre ; le jour même de mon arrivée à Jérusalem, on a publié un ordre qui lève cette interdiction[1]. La partie de cette rue qui est au delà du parvis et qui longe les ruines de l'hôpital de Saint-Jean s'appelait pendant les croisades *rue des Paumes* (Ruha Palmariorum). C'est là qu'on vendait les palmes que les pèlerins rapportaient en Occident comme marque de leur pèlerinage[2]. Ils laissaient leur bourdon à Jérusalem, et prenaient pour le retour un bâton de palmier.

Au nord de cette rue, il y avait deux abbayes de religieuses, où l'on ne voit plus aujourd'hui que de sales décombres et une tannerie turque : « Au chief des eschopes avoit une abaïe de nonnains, que on apeloit *Seinte-Marie-la-Grant* (S. Mariæ Majoris); après cele abaïe de nonnains trouvoit on une abaïe de moignes noirs, que on apeloit Seinte-Marie-la-Latine[3] : » celle-ci était de l'ordre de Saint-Benoît.

Il y avait encore un autre couvent appelé *Sainte-Marie-Mineure* (S. Mariæ Petittæ) ; mais on ne sait où il était situé[4]. Il y avait une quantité d'autres églises à Jérusalem ; déjà du temps de saint Jérôme le nombre en était si grand, que le saint docteur nous apprend qu'on ne pouvait les visiter toutes en un jour. Elles sont entièrement détruites.

Derrière l'église du Saint-Sépulcre et au-dessus de la chapelle souterraine de Sainte-Hélène est le couvent des Abyssins.

[1] Interdire l'approche du Calvaire aux Juifs, ce n'était peut-être pas une mesure libérale, mais c'était un acte de convenance et de justice.

[2] Qui de Hierosolymis veniunt, palmam in manibus ferunt in signum quod illi Regi militarunt qui Hierosolymis cum palmis receptus est. (Durando, lib. I, *Ration.*, cap. III, num. 14.)

[3] *Assises de Jérusalem*, tome II. Voyez aussi G. de Tyr, liv. XIX, c. IV, page 198, et Jacq. de Vitri, page 1078, où il est fait mention de plusieurs autres couvents et églises qui n'existent plus aujourd'hui.

[4] Seb. Pauli, *Archives des Hospitaliers*, N° CXC, tome I, page 235.

Les dignitaires ecclésiastiques des différentes communions chrétiennes qui se trouvent en ce moment à Jérusalem sont :

Le patriarche latin, depuis 1848.
Le R[me] custode de Terre Sainte.
Le patriarche melchite (grec uni), depuis 1848, avec un évêque.
Le patriarche schismatique, avec six évêques : le patriarche réside ordinairement à Constantinople.
Le patriarche arménien, avec deux évêques.
Un évêque cophte.
Un évêque protestant, depuis 1840.
Les Juifs ont aussi un grand rabbin.

Si, après avoir parcouru tout ce quartier, nous revenons vers la porte de Jaffa, nous trouverons, en face de la citadelle, la maison de l'évêque anglican ; à l'angle occidental de la même rue, celle du patriarche latin ; et au nord de celle-ci, dans une petite rue adjacente, celle du patriarche melchite, qui est venu s'établir à Jérusalem cette année : son église et sa maison sont à peine achevées ; c'est moi qui ai étrenné sa salle de réception.

Monseigneur Valerga donne l'hospitalité aux ecclésiastiques qui partagent ses travaux, ainsi qu'aux professeurs qui dirigent son séminaire. Il avait d'abord placé des jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique à Gazir, en attendant qu'il fût à même de les avoir à Jérusalem. Son séminaire est maintenant établi dans une maison attenante à la sienne. Monseigneur le patriarche désire avoir autour de lui des prêtres de toutes les nations ; je lui ai trouvé déjà des prêtres belges, français et italiens : j'espère que leur nombre s'augmentera, et que les puissances catholiques comprendront enfin l'importance d'un tel établissement.

Les consuls de France, de Prusse et de Sardaigne habitent tous les trois la ville basse ; le consul d'Autriche a sa demeure sur le mont Acra ; le consul d'Angleterre, sur le mont Sion. Après une longue interruption, l'Espagne vient d'envoyer un consul à Jérusalem.

Dans un espace vide et d'une très-grande étendue, qui longe les murailles de la ville, on montre le lieu où était la maison d'Urie

et de Bethsabée. (II Rois, xi.) La petite citerne ouverte qui était à côté, et qu'on appelait *piscine de Bethsabée*, n'avait rien de commun avec ce qui est raconté au second livre des Rois, puisque Bethsabée était sur la terrasse de sa maison quand le roi la vit. En 1844, le consul de France, qui logeait en face, la fit combler, parce qu'elle ressemblait plus à un cloaque qu'à une citerne.

Voilà quels sont les monuments de l'intérieur de la ville.

Que dire maintenant de la physionomie de Jérusalem ? J'ai parcouru les rues de cette malheureuse ville à toutes les heures du jour et de la nuit, et toujours elle m'a inspiré le même malaise, la même tristesse.

Les rues sont étroites, souvent voûtées et obscures, toujours sales, et en grande partie désertes ; dans les quartiers fréquentés, de misérables échoppes, où l'on trouve à peine les objets les plus nécessaires à la vie, s'ouvrent sous des arcades ou des bazars. Quel commerce pourrait-il y avoir dans un pays où il n'y a ni agriculture, ni industrie, ni chemins, ni canaux, ni sécurité, ni stabilité ; où tout dépend de l'arbitraire ? Les poids mêmes, les mesures et les monnaies changent d'une ville à l'autre, et souvent d'un jour à l'autre. De petites pièces d'or que j'avais payées 13 piastres à Smyrne n'en valaient plus que 11 3/4 à Beyrouth, et 10 1/2 à Jérusalem. Les relations sont rares, les transports coûteux. Tout se charge à dos de chameaux et de mulets, et, pour peu que la cargaison ait de valeur, il faut attendre le départ d'une caravane : on n'ose se hasarder seul dans une contrée dont la rapine est la seule industrie. Il n'y a aucun luxe, ni dans les maisons, ni dans l'ameublement, ni dans le costume, ni dans la table. La parure des femmes, loin de servir le commerce, y met des entraves en retirant de la circulation les nombreuses pièces d'or dont elles se chargent en croyant se parer ; lorsque toutes ces pièces, qui ont été percées, rentrent dans la circulation, il faut les estimer au trébuchet : autant vaudrait avoir l'or ou l'argent brut, puisqu'il faut le peser quand on veut s'en servir. — C'est ce que faisait Abraham (Gen. xxiii, 16), et c'est encore l'usage de plusieurs peuples orientaux[1]. Au reste, les noms que

[1] Voyez Tavernier, *Description du royaume de Tonquin.* — Macartney, *Voyage en Chine.*

portaient les monnaies chez les anciens font croire qu'elles servaient aussi à peser; telles sont : la *mine* des Athéniens, le *stater* des Grecs, le *sicle* des Juifs, la *livre* des Romains, etc.

Les relations sont bien entravées par la diversité des religions, puisqu'il n'y a que quatre jours d'affaires à Jérusalem, le vendredi, le samedi et le dimanche étant chômés successivement par les Mahométans, les Juifs et les chrétiens.

En Orient, les maisons ne sont guère habitées que pendant la nuit : comme on couche la plus grande partie de l'année dans la cour ou sur le toit, et sans lit, il s'ensuit qu'aux jours des grands rassemblements de population Jérusalem pouvait héberger un bon nombre de ceux qui venaient de toutes les parties de la Judée; les autres campaient hors de la ville.

Les maisons sont basses, carrées, presque sans ouvertures sur le devant, et, s'il y en a, elles sont couvertes de treillis comme dans les temps anciens. (Jug., v, 28.) Les toits sont en terrasse; ils ne sont pas entièrement plats comme dans le nord de la Syrie, mais un peu élevés au milieu, de sorte que chaque maison est surmontée d'une petite voûte de quatre à cinq pieds d'élévation : c'est là qu'on va prendre le frais, qu'on se retire quand on veut être seul, que l'on couche dans la belle saison, que les musulmans vont souvent faire leur prière, que les Juifs dressent les *tabernacles* à la fête de ce nom. C'est là que leurs anciens offraient des sacrifices à tous les dieux du paganisme. (Jérém., xi, 13.) Josias détruisit les autels des idoles qui étaient sur la terrasse de la chambre d'Achaz. (IV Rois, xx, 12.) En temps de guerres et de séditions, on monte sur les toits pour accabler ses ennemis sous des traits et des pierres[1]. On monte sur ces terrasses pour observer ce qui se passe quand il y a quelque événement ou un concours de monde. « D'où vient, s'écrie le prophète Isaïe, que tu montes tout entière sur les toits, ville pleine de tumulte ? » (xxii, 1.) C'est là encore que, d'après le conseil de Salomon, il vaut mieux demeurer que d'habiter avec une femme querelleuse. *Melius est sedere in angulo domatis quam cum muliere litigiosa.* (Prov. xxi, 9.) Moïse avait ordonné de bâtir un petit

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. II, c. xv.

mur autour de cette terrasse. (Deut., xxii, 8.) Notre Sauveur recommande à ses disciples de prêcher sur les toits ce qu'il leur a dit à l'oreille. (Matth., x, 27.) Dans les *Actes* nous voyons saint Pierre monter à midi sur le haut de la maison pour prier. (x, 9.) Comme l'escalier qui conduit à ces terrasses est en dehors de la maison, ordinairement dans la cour ; comme aussi ces terrasses communiquent souvent avec celles des maisons voisines, dans un moment de danger, si on s'y trouvait, on pourrait se sauver par la cour ou par les toits sans passer par l'intérieur de la maison. Il est donc facile de comprendre ce verset de l'Évangile : « Que celui qui sera sur le toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison » (Matth. xxiv, 17) ; et cet autre où il est dit « que des hommes, portant sur un lit un homme qui était paralytique, cherchaient le moyen de l'introduire dans la maison et de le présenter devant Jésus ; mais que, ne trouvant point par où le faire entrer, à cause de la foule, ils montèrent sur le toit, d'où ils le descendirent par les tuiles avec le lit, et le mirent au milieu devant Jésus. » (Luc, v, 18, 19.) Jésus enseignait ou au milieu de la maison (τὸ μέσον dans saint Luc), c'est-à-dire dans la cour, ou dans une chambre : dans le premier cas, ceux qui portaient le paralytique, et qui étaient sans doute arrivés là par les terrasses des maisons, n'avaient qu'à renverser le mur construit selon les prescriptions de Moïse pour pouvoir facilement descendre le paralytique dans la cour ; dans le second cas, il leur suffisait d'enlever les tuiles qui forment la petite voûte dont j'ai parlé, et qui donne juste sur le milieu de la principale pièce de la maison.

On voit sur les toits des rouleaux en pierre qui servent à tasser et à aplanir la surface de la terrasse quand elle a été endommagée par la pluie ou la chaleur.

Le pavé des rues est extrêmement glissant, et il est dangereux de les parcourir à cheval. Des chiens vagabonds errent dans la ville. Beaucoup de mendiants, surtout aux abords de l'église du Saint-Sépulcre, sollicitent la charité des passants en disant : *Mesquine, mesquine*, mot arabe qui signifie pauvre ou malheureux, et d'où vient évidemment le mot français *mesquin*.

Dans les places publiques, on ne voit que des tas de décombres ;

rarement on y vient traiter d'affaires ; des chiens vagabonds s'y disputent leur proie ; des chameaux, couchés au soleil, y attendent leurs misérables fardeaux. C'est là qu'autrefois les enfants amassaient le bois, que les pères allumaient le feu, que les femmes mêlaient de la graisse pour faire des gâteaux à la reine du ciel (la Vénus des Babyloniens), afin de sacrifier à des dieux étrangers, et qu'ils attiraient la colère du Seigneur. (Jérém., VIII, 18.) Leur propension à l'idolâtrie était si forte, qu'il fallut que le roi Ézéchias mît en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce qu'ils lui avaient brûlé de l'encens jusqu'alors. (IV Rois, XVIII, 4.)

Ces débris de vingt peuples différents de race et de religion, qui forment la population de Jérusalem, vivent séparés les uns des autres, hostiles, défiants, jaloux. Il y a des sectes parmi les Juifs, comme parmi les musulmans et les chrétiens ; le sentiment par lequel un certain ordre est maintenu, ce n'est assurément pas l'amour, mais la crainte. Il n'y a pas d'autre lien possible entre une population nomade sans cesse renouvelée par les pèlerinages, par la peste, par les oppressions ; au bout de quelques années, l'Européen meurt ou retourne en Europe, les pachas et leurs gardes vont à Damas ou à Constantinople, et l'Arabe au désert. Jérusalem n'est qu'un lieu où chacun vient poser sa tente ; mais la ville de David n'a plus de peuple. Le terrain sur lequel la ville est bâtie appartient en grande partie à des mosquées et à des églises, et pour cela est appelé *wakf* : il y a donc le *wakf el-Hâram*, propriété de la grande mosquée ; le *wakf el-Tekijjeh*, propriété de l'hôpital de Sainte-Hélène ; le *wakf frandji*, propriété du couvent latin ; le *wakf rûmi*, propriété du couvent grec, etc. Une autre partie du sol ne doit revenir à ces établissements publics que dans le cas d'extinction des familles qui la possèdent, ou à défaut d'héritiers mâles, et s'appelle *mulk maukûf* (mainmorte). La plus petite partie du sol est propriété privée (*mulk*). La moindre parcelle de terrain a un grand nombre de propriétaires, de sorte que rien n'est plus difficile que de faire une acquisition quelconque à Jérusalem[1].

On ne conçoit pas comment une ville qui a été si populeuse a

[1] Voyez Schultz, *Jérusalem*, page 32.

pu subsister sans qu'une seule source d'eau vive coulât dans son enceinte. Nous ne trouverons que la fontaine de la Sainte-Vierge au fond de la vallée de Josaphat. Pour une cité assise sur un plateau élevé, au milieu d'une contrée où l'eau est d'une rareté extrême[1], il a fallu des travaux gigantesques pour alimenter les fontaines et les bassins qu'on y voyait dans les temps les plus anciens, et qui étaient si nécessaires pour les fréquentes ablutions prescrites par la loi juive et les approvisionnements pour les époques des grands concours de peuple qui se faisaient chaque année à Jérusalem. Le Talmud nous apprend qu'il y avait des fonctionnaires nombreux chargés de l'approvisionnement et de la surveillance des eaux[2]. Outre les piscines dont nous avons parlé, on en avait creusé plusieurs autres tout autour de la ville; mais elles ne pouvaient être remplies que par les pluies de l'hiver, car il ne pleut pas pendant tout l'été. A trois lieues de Jérusalem, il y a une petite source dans les montagnes (*fons signatus*); son eau fut amenée par un aqueduc pour le service du temple, et au même lieu Salomon creusa ces trois immenses réservoirs connus sous le nom d'*Étangs de Salomon*[3], dont les eaux furent aussi conduites dans la ville de la même manière. Mais, en cas de siége, ces aqueducs devenaient inutiles; on fut donc obligé de creuser des citernes dans la plupart des maisons. « Le temple, dit Tacite, avait une source qui ne tarissait pas, des souterrains sous la montagne, des citernes pour conserver l'eau des pluies[4]. » Il n'y a jamais eu de source sur le mont Moriah : on n'aurait pas fait venir l'eau de trois lieues si on l'avait eue si près. Quant à la fontaine de Siloé, qui est au pied de la colline d'Ophel,

[1] Voyez dans l'*Histoire des croisades* les horribles souffrances de l'armée chrétienne pendant le siége de Jérusalem : les croisés étaient obligés d'aller chercher à plusieurs lieues de la ville une eau bourbeuse et fétide, pleine de vers et de sangsues. (Michaud, tome I, liv. IV.) Dion nous apprend que les Romains ont été exposés aux mêmes privations. *Ut plurimum vero laborabant aquæ inopia Romani, quam et putidam, et longo ex intervallo petere cogebantur; Judæi autem per cuniculos subterraneos multum poterant.* (Diod., lib. LXVI, § 4, *in Vespas.*)

[2] Mischna, *Tract. Middoth.*

[3] Voyez ci-après chapitre XXXIII.

[4] Fons perennis aquæ, cavati sub terra montes, et piscinæ cisternæque servandis imbribus. (*Hist.*, V, XII.)

il n'est pas probable qu'on ait jamais eu d'autre moyen de la faire arriver au niveau du temple qu'en allant la puiser au fond des souterrains, ou en la faisant monter par des chapelets hydrauliques ou autres moyens analogues, comme cela se fait encore aujourd'hui en Orient. Nous savons qu'il y avait une tour à la fontaine de Siloé (Luc, XIII), 4 ; mais il est peu probable qu'elle ait servi à cet usage. Parmi les proverbes de Salomon, il en est un qui nous apprend qu'alors déjà on connaissait en Palestine la manière de conserver la neige pour rafraîchir les boissons en été : « Comme la fraîcheur de la neige au temps de la moisson, ainsi est l'ambassadeur fidèle pour celui qui l'a envoyé. » (Prov. XXI, 13.)

Les anciens Égyptiens allaient faire leur provision de glace à Tergestum (Trieste); aujourd'hui les vaisseaux d'Alexandrie vont la chercher en Amérique : comme l'exportation des marchandises avec l'Amérique est plus forte que l'importation, les bateaux qui devraient revenir vides prennent de la glace comme lest, et peuvent la donner à plus bas prix que si elle était prise en Europe[1].

Des souterrains d'une construction admirable furent pratiqués dans les profondeurs du mont Moriah. Les auteurs anciens et modernes nous parlent de ces souterrains[2], dont la plupart sont sans doute comblés aujourd'hui, et que l'étroite méfiance des Turcs ne permet plus de visiter. Une émeute ayant éclaté sous le dernier procurateur de la Judée, Gessius Florus, quelque temps avant l'insurrection générale, l'ex-pontife Ananias et plusieurs personnages de distinction, qui étaient du parti des Romains, furent obligés de se cacher dans des aqueducs qui étaient sous le temple ; mais les insurgés, ayant pratiqué une mine pour incendier le palais royal,

[1] Un exemple plus frappant encore est celui-ci. Aujourd'hui les fournisseurs de glace de Lisbonne, qui la font venir de montagnes à peine éloignées de vingt lieues de la capitale, ne peuvent pas soutenir la concurrence avec ceux qui la tirent d'Amérique.

[2] Tantus est eductarum aquarum assiduus fluxus ut perennem fontem inundare putes. Sed mirabilius est et fere inenarrabile subterraneorum conceptaculorum magnitudo, quæ ad quinque stadia per circuitum templi cuncta penetrat. (*Aristeas.* — Strabo, XVI, II, 40; Dio Cass., LXVI, 4; Josèphe, VI, VIII, 5; VII, II, 1; *Itinerar. Hierosol.*, 590; Quaresm., tome II, pages 285, 713; Monro. *Summer Ramble in Syria*, II, 181 ; Raumer, page 332; Schubert, tome II, page 573.)

où des soldats romains s'étaient retirés, découvrirent Ananias et ses amis, et leur firent trancher la tête : cette exécution fut commandée par Éléazar, le propre fils d'Ananias [1]. C'est ce grand prêtre Ananias qui avait fait frapper saint Paul au visage, et à qui l'apôtre avait dit : « Dieu vous frappera ! » (Act. xxiii, 3.) C'est aussi dans un de ces souterrains que s'étaient cachés un grand nombre de Juifs avec leurs trésors pendant le siége de Titus. Les Juifs s'étaient souvent servis de ces allées souterraines pour faire des sorties contre les Romains. Dans les derniers soulèvements contre Ibrahim-pacha, les Arabes se sont souvenus de leur existence pour pénétrer dans la ville.

A une petite distance du mur occidental du temple, se trouve l'ouverture d'un puits appelé *Ain esch-Schéfah*. On peut y descendre par le moyen d'une corde, et on trouve, à une profondeur d'environ soixante pieds, une source dont l'eau, légèrement salée, a une vertu curative et ne sert que pour les bains voisins. Selon le Talmud, ce puits a été creusé par les fils de la captivité ; les prêtres en tiraient l'eau par le moyen d'une roue [2]. Ce n'est que depuis une trentaine d'années qu'on a appris à mieux connaître les galeries de ce puits, et sans doute on a encore bien des découvertes à faire. On en a fait une tout récemment dans les anciennes carrières souterraines qui sont près de la porte de Damas, et on y a trouvé une source d'eau coulante.

Le Dr Schultz raconte, entre autres, ce qu'il en coûte à Jérusalem pour avoir du pain ; on pourrait en dire autant de toutes les choses les plus nécessaires, puisqu'il faut les faire chez soi de toutes pièces, et qu'on en est souvent réduit, comme il en fait la remarque, aux ingénieuses ressources de Robinson, qui ont fait le bonheur de notre enfance. Personne ne sait en Europe l'immense distance qu'il y a entre une poignée de blé et une brioche ; il faut aller l'apprendre dans un pays où il n'y a ni courant d'eau, ni moulin à vent pour moudre le blé, ni boulanger, ni instrument quelconque : c'est l'antiquité la plus reculée prise sur le fait ; on mange par terre, avec

[1] Josèphe, *Guerre*, l. II, c. xvii.
[2] Gloss. in Mishnajoth in octav. in Midd. Perek. 5.

les doigts, des mets apprêtés comme au temps de Jacob. Pourtant à Jérusalem on a des moulins à ânes et des fours, choses rares qui ne se trouvent que dans les villes. J'ai vu faire du pain à des Bédouins dans la plaine d'Esdrelon : c'était une scène de la Genèse. Deux femmes, en chantant, avaient écrasé de l'orge entre deux pierres : elles avaient fait tourner la meule de dessus avec un morceau de bois. La farine ainsi obtenue fut pétrie avec un peu d'eau qu'une fille était allée chercher fort loin dans une outre. En attendant, on avait chauffé le four avec du fumier de chameau : ce four n'était qu'un vaisseau de terre plat, sur lequel on étendait les galettes; on mit par-dessus une plaque en fer qui fut recouverte de cendres chaudes, et en peu d'instants nous mangeâmes un pain pareil à celui que Sara avait préparé pour les anges.

Ces pains ont la forme de gâteaux, et peuvent être roulés comme un linge, dont, pour l'ordinaire, ils ont l'épaisseur et la souplesse. Comme on mange sans serviette, ce pain en tient lieu souvent pour nettoyer ses doigts; on jette ensuite ces morceaux à terre, et ils deviennent la portion des chiens. C'est sans doute ce qu'il faut entendre par la réponse de la Chananéenne à notre Sauveur, qui lui disait : « Il n'est pas juste de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. » Elle répliqua : « Il est vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » (Matth., xv, 27.) Il en est de même de cet autre passage où il est dit du pauvre Lazare « qu'il eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche. » (Luc, xvi, 21.)

Mais revenons à Jérusalem. Quand je passais mes soirées hors du couvent, un des PP. Franciscains venait me chercher. Un soir je fus oublié; je m'en retournai seul. La nuit était fort sombre : j'eus le malheur de marcher sur un chien, qui était couché au milieu de la rue. Il aboya très-fort, et se mit à ma poursuite; en un moment dix ou douze autres se joignirent à lui, et m'accompagnèrent jusqu'au couvent. C'est encore là une image qu'on trouve dans l'Écriture : *Circumdederunt me canes multi.* (Ps. xxi, 17.) L'esprit de corps est souvent une fort belle chose; mais il est quelquefois très-injuste, témoin ma mésaventure. J'aime les chiens, mais ils faillirent me

faire un mauvais parti. Pendant que je frappais à la porte du couvent de manière à faire comprendre que j'étais pressé d'y entrer, j'entendis les pas précipités de plusieurs chevaux qui montaient la rue. Ce devait être une patrouille. J'étais en double contravention : je n'avais pas de lanterne, et j'avais maltraité les chiens; car ils déposaient contre moi, et sans aucun doute leur témoignage eût prévalu sur le mien ; mais ils eurent peur de la patrouille et se sauvèrent. Je sais qu'on avance peu ses affaires par la fuite : je restai. Les soldats passèrent sans m'apercevoir, ou sans vouloir faire attention à moi. Il y avait de l'infanterie et quelques cavaliers ; ils étaient précédés par quatre ou cinq Bédouins, et paraissaient très-pressés. Ce ne fut que le lendemain que j'eus l'explication de cette expédition nocturne.

Le fils d'un cheik de Bethléem, enrôlé dans un des bataillons stationnés à Jérusalem, venait de déserter, et s'était enfui dans le désert. Le pacha voulait en tirer une vengeance éclatante ; il envoyait ses soldats pour s'emparer des membres de sa famille et de leurs troupeaux : les Bédouins, qui étaient des environs de Bethléem, devaient les leur faire connaître. Il paraît que l'expédition réussit, au moins en partie; car, le lendemain matin, on vit rentrer ces soldats à Jérusalem avec des troupeaux de moutons.

Voilà comment s'exerce la justice dans ce pays : quand le fils est coupable, c'est le père qu'on punit, et réciproquement.

Je ne sais si le portier du couvent avait eu peur, mais il me fit encore attendre longtemps avant de descendre ; ce qui me plaisait d'autant moins, que j'avais vu, à la lueur de quelques falots que portaient les soldats, deux Arabes qui étaient couchés dans la rue.

Ces chiens qui errent ainsi dans les rues solitaires de Jérusalem y sont depuis des milliers d'années : ce sont les seuls habitants qui ont pu se maintenir à travers les fléaux qui ont désolé cette malheureuse ville. Le Psalmiste, parlant des ennemis de Dieu, s'écrie : « Ils reviendront le soir, ils hurleront comme le chien, et ils parcourront la ville. Ils se disperseront pour chercher à manger. » (LVIII, 14, 15.) Il paraît que ce jour-là les chiens de ce quartier avaient fait un mauvais diner.

Si les chiens depuis longtemps errent la nuit dans les rues de Jérusalem, l'usage d'y faire circuler des patrouilles est aussi fort ancien, comme on peut en juger par ces paroles de l'Épouse dans le *Cantique des Cantiques* : « Les sentinelles qui gardent la ville m'ont rencontrée. » (III, 3.) On raconte qu'en Perse Schah-Abbas se faisait arrêter dans les rues pour s'assurer que les gardes remplissaient leur devoir.

On voit un grand nombre de minarets s'élever au-dessus des ruines de Jérusalem; mais on ne voit plus de clochers : la belle tour de l'église du Saint-Sépulcre a été rasée aux deux tiers, et ses cloches fondues. C'est la voix du muezzin que l'on entend maintenant retentir dans les solitudes de la ville sainte, convoquant les disciples de Mahomet. Je ne saurais rendre ce que cette voix, qui proclame l'humiliation du christianisme dans le lieu même où il a pris naissance, a de douloureux pour une âme chrétienne. J'étais un jour agenouillé au sommet du Calvaire, lorsque d'un minaret voisin cette voix vint troubler ma prière. Je voyais le lieu où avait été plantée la croix qui a sauvé, régénéré, civilisé le monde, et j'entendais les chants de triomphe de l'islamisme et de la barbarie. Mais une pensée consolante vint fortifier mon âme : qu'importent ces chants, si le Christ est vainqueur! Le mensonge est nécessaire comme châtiment de ceux qui méprisent la vérité; l'homme qui est sciemment dans l'erreur s'en glorifie, il se complaît dans son aveuglement. Ce qui m'arrivait d'une manière si frappante sur le Calvaire, n'est-ce pas ce qui arrive tous les jours au chrétien partout où il se trouve? Il n'entend que les chants des barbares qui s'applaudissent d'avoir vaincu la vérité : ce sont encore les cris des Juifs qui se réjouissent de l'ignominie du Christ. Mais le disciple de Jésus sait qu'il y en a qui mettent leur gloire dans ce qui devrait les couvrir de honte (Phil., III, 19), et lui ne fonde sa gloire et son espérance que dans la croix de Jésus-Christ, et cette espérance ne sera pas déçue.

C'est à Jérusalem que M. de Lamartine a osé écrire ces lignes : « C'était l'heure de midi, l'heure où le muezzin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret, et chante l'heure et la prière de toutes les heures; voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce

qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix sans conscience de la cloche de nos cathédrales [1]. »

Hélas! il y a bien des *voix vivantes* qui sont sans conscience, et qui ne savent ni ce qu'elles disent ni ce qu'elles chantent, puisqu'un jour elles disent le contraire de ce qu'elles avaient chanté la veille [2].

[1] *Voyage en Orient*, tome II, page 481.

[2] En parlant des cloches du Liban, M. de Lamartine a dit qu'il aime le son de ces cloches comme *une voix de liberté et d'indépendance*; malgré sa nouvelle affection pour les Turcs, il pourrait difficilement se résoudre à en dire autant de la voix du muezzin. Voici d'autres passages qui feraient croire qu'il a été un temps où l'illustre poëte comprenait mieux ce que disent les cloches :

L'airain, retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour *chante et pleure*,
Pour célébrer l'hymen, la naissance et la mort.

LAMARTINE, *Ve Harmonie*.

La voix de leur cloche sonore
Qui dit aux vains enfants du bruit :
Que le Seigneur est dans l'aurore!
Que le Seigneur est dans la nuit!

LAMARTINE, *Réponse à un curé de campagne*.

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
O cloche! tu pleuras *comme je pleure* encore,
Imitant de nos cœurs le sanglot étouffant.....
Et toi, saint porte-voix des tristesses humaines,
Que la terre inventa *pour mieux crier ses peines*,
Chante! . . . .
Depuis ce jour suprême où ta sainte harmonie,
Dans ma mémoire en deuil, à ma peine est unie,
Où ton timbre et mon cœur *n'eurent qu'un même son*,
Oui! ton bronze sonore et trempé dans la flamme,
Me semble, quand il pleure, *un morceau de mon âme*,
Qu'un ange frappe à l'unisson!
. . . .
Ton glas *est un ami* qu'attendent mes oreilles.
. . . .
Je me dis : Ce soupir mélancolique et vague,
Que l'air profond des nuits roule de vague en vague,
Ah! *c'est moi!* pour moi seul, là-haut retentissant.
JE SAIS CE QU'IL ME DIT, IL SAIT CE QUE JE PENSE.....

LAMARTINE, la *Cloche du village*.

Ces *saints porte-voix de nos tristesses*, qui *tour à tour chantent et pleurent* si à propos, *qui disent aux vains enfants du bruit* des choses si belles, *qui ont le*

La voix des cloches est chère au chrétien, parce qu'elle lui rappelle les solennités de son culte et les plus touchants mystères de sa foi. Nos ennemis savent aussi bien que nous ce qu'elle chante, puisqu'ils commencent toujours par l'étouffer quand ils veulent faire une guerre impie au christianisme. Combien il y a de vérité dans ces éloquentes paroles d'un illustre prince de l'Église : « La cloche, *voix pleine de force et de vertu*, qui tonne aux oreilles des transfuges de notre foi, en dépit de leurs efforts pour échapper aux poursuites des remords ; qui brise *l'impie pareil au cèdre altier;* qui porte les terreurs de l'avenir et les épouvantes de l'éternité dans la solitude des consciences vides de Dieu, *véritable désert* qu'un vent brûlant dessèche et que nulle rosée ne fertilise; et qui *éclaire*, comme d'un rayon sinistre, les replis ténébreux où elles s'enveloppent et le noir abîme où elles vont se précipiter[1]. »

Il y a nécessairement un grand nombre d'écoles dans une ville si divisée de croyances, et où le principe des écoles mixtes, c'est-à-dire, d'indifférence, n'a pas encore pénétré. La population de Jérusalem ignore bien des choses utiles et nécessaires; mais je la félicite de ce qu'elle n'a pas encore appris que c'est en fondant dans le cœur des enfants le Coran, l'Évangile et le Talmud, qu'on les amènera à la connaissance et à l'amour de la vérité.

Les écoles sont toutes dépendantes des églises, des couvents, des missions, des mosquées : ce sont des établissements de bienfaisance, où il faut exercer toutes les œuvres de miséricorde; ils prospèrent selon les ressources qui viennent d'Europe.

Des Sœurs de Saint-Joseph sont à la veille d'ouvrir une école pour les filles. Cette petite colonie, composée de trois religieuses venues de la France, de Malte et de l'Italie, va commencer ses travaux de civilisation. Depuis les croisades, il n'y a plus eu de religieuses catholiques en Palestine, et cependant les missions ne peuvent avoir

me son *que le cœur de M. de Lamartine, leur ami*, qui sont *un morceau de* *âme frappé par un ange*, qui *pleurent comme lui*, qui *savent ce qu'il pense* est lui qui nous l'assure), qui *sont M. de Lamartine lui-même*..... quoi! ils sont n inférieurs à cette voix qui chante sur la plus haute galerie d'un minaret que *homet est le Prophète de Dieu!*

[1] *Œuvres du cardinal Giraud.*

de plus illustres auxiliaires : ce n'est que par les femmes qu'on peut atteindre la famille en Orient; le mur de jalousie, élevé par les Orientaux à l'entrée du sanctuaire de la famille, ne saurait être franchi par des hommes. Je crois donc que ç'a été une très-heureuse pensée que celle qui a donné des successeurs à sainte Paule : puisse le ciel bénir leur entreprise ! Depuis qu'une femme a été choisie pour être *mère de Dieu*, la femme, dans tous les pays chrétiens, a été tirée de son état d'abjection ; il est pénible de voir, sur les lieux où s'est opéré ce grand mystère de la maternité divine, les femmes considérées encore comme des êtres impurs, et dont on ne parle que d'une manière offensante pour la dignité humaine. Une locution usitée dans tout le Levant est celle-ci : « *Adschallak Marah.* C'est une femme, en parlant par respect. » Au reste, les femmes peuvent se consoler de cette expression barbare; car le même peuple dit aussi : « *Adschallak Nusrâni.* C'est un chrétien, en parlant par respect. » Un proverbe oriental dit encore qu'il y a trois sortes d'êtres au milieu desquels il ne faut jamais se trouver en public, *les chameaux, les ânes et les femmes.* Plusieurs peuples de l'Orient refusent à la femme, jusque dans leurs lois, la qualité de personne.

Le Talmud interdit aux Juifs de parler même à leurs propres femmes dans un lieu public [1].

Pendant leur courte domination, les Francs avaient tellement adopté les mœurs des Orientaux sous ce rapport, qu'ils traitaient leurs femmes avec la même sévérité. « Méfiants et poussés par la jalousie, dit Jacques de Vitry, les maris soumettent leurs épouses à la réclusion la plus sévère, et veillent sur elles avec tant de soin et d'inquiétude, qu'à peine les laissent-ils voir par leurs frères et par leurs parents les plus proches. Ils leur interdisent si sévèrement la fréquentation des églises, les processions, les bienfaisantes prédications de la parole divine, et les autres exercices qui ont pour but le salut des âmes, que c'est tout au plus s'ils leur accordent de visiter les églises une fois par an [2]. »

[1] Joma, fol. 66, 2.
[2] Hist. *Hierosolymitana*, IX.

parmi les femmes de la Palestine un usage qui remonte haute antiquité : c'est celui de se peindre en noir les sourcils. Nous lisons dans l'Écriture que Jézabel, voyant arri- « *mit ses yeux dans le fard* et orna sa tête [1]. » (IV Rois, IX, is, combien d'empires ont été détruits de fond en comble ! ille ans sont venus se briser contre l'usage le plus bizarre tte des femmes. Il m'est arrivé souvent d'entrer dans une de surprendre les femmes ayant leurs yeux tels que la na- ur a donnés. Après les premières politesses, elles saisis- moindre prétexte pour se retirer ; quand elles rentraient, nt méconnaissables, tant elles avaient mis, dans l'inter- hoses étranges sur leur figure. Le collyre noir que l'on met yeux semble les agrandir et leur donner plus d'éclat. On de l'importance qu'on attachait dans l'antiquité à ce mode par le nom que portait la troisième fille de Job : elle s'ap- *n-Appouch* (cornu stibii), c'est-à-dire, le vase dans lequel les onservaient cette espèce de fard : les trois filles de Job plus belles qu'il y eût alors au monde (Job. XLII, 14, 15), avait donné des noms qui exprimaient leur genre de fard que les anciens appelaient *stibium*, et qu'en Orient *alcohol*, est une poudre qu'on tire communément du de Fez, et qui est faite avec de la mine de plomb. En a trouvé de ce fard jusque dans des sarcophages, parmi bjets de toilette, avec des aiguilles en bois et des pinceaux x pour l'appliquer [2]. Si les femmes de ce temps-là avaient ion de se farder dans l'autre monde, il faut convenir qu'el- ent la coquetterie encore plus loin que les femmes d'au- Au reste, les femmes ne sont pas les seules qui aient eu ce moyen : Josèphe [3], Juvénal [4], et un grand nombre anciens, nous apprennent que les hommes avaient la

ssi *Jérémie*, IV, 30 ; *Ézéchiel*, XXIII, 40.
Voyages, page 294.
, liv. V, c. IX.

Ille supercilium madida fuligine tinctum
Obliqua producit acu, pinxitque trementes
Attollens oculos. (*Satire II.*)

CHAPITRE XXIX

PROMENADE AUTOUR DES MURS

Piscine Supérieure. — Camp des Assyriens. — Lieu où Isaïe fit sa plus célèbre prophétie. — Tombeau d'Agrippa. — Château de Goliath. — Tour Pséphina et tour des Femmes. — Camp de Titus. — Tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. — Tombeaux des Juges. — Tombeaux des Rois. — Hauteur de Sapha. — Rencontre d'Alexandre le Grand et du grand prêtre Jaddus. — Tombeau de Simon le Juste. — Tour de l'Angle. — Monument du Foulon. — Grotte et citerne de Jérémie. — Tombeau d'Alexandre Jannée. — Camp des croisés. — Vallée de Josaphat. — Le Cédron. — Lieu du martyre de saint Étienne. — Tombeau de la sainte Vierge. — Ceux de ses parents et de saint Joseph. — Église qui les renferme. — Ancienne abbaye de Bénédictins. — Droits des catholiques à la possession de cette église. — Ils en sont dépossédés arbitrairement. — Montagne des Oliviers. — Église de l'Ascension. — Vestiges des pieds du Sauveur. — Firman de 1853 en faveur des Grecs. — Ancienne abbaye des Augustins. — Église de Sainte-Pélagie. — Lieu où notre Sauveur a enseigné le *Pater* à ses disciples. — *Kafr et Tûr.* — Sommet de la montagne; admirable panorama. — Croix lumineuse. — Corneilles du mont Moriah. — Signaux annonçant la pâque. — *Viri Galilæi.* — Mont du Scandale. — Lieu où les Apôtres ont composé le *Credo.* — Tombeaux des Prophètes.

Il nous reste une longue et intéressante course à faire autour des murs de Jérusalem.

Sortons encore par la porte de Jaffa. A quelques centaines de pas de la ville, nous trouvons, près d'un cimetière turc, une grande piscine appelée la *piscine Supérieure*, l'*étang des Serpents*, et par les Arabes *Birket el-Mâmillah* [1]. Au moyen âge, on l'appelait le *loy du Patriarche.* Voici les curieux renseignements qui ont été publiés

[1] Elle est appelée par saint Jérôme *piscine du Foulon* (Hieron., *in loc. heb., litt.* T); et par Josèphe, *Bethara,* ce qui signifie *piscine de la montagne,* ou *piscine supérieure.* (*Guerre,* liv. VI, ch. IV.)

CHAPITRE XXIX

PROMENADE AUTOUR DES MURS.

Piscine Supérieure. — Camp des Assyriens. — Lieu où Isaïe fit sa plus célèbre prophétie. — Tombeau d'Agrippa. — Château de Goliath. — Tour Pséphina et tour des Femmes. — Camp de Titus. — Tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène. — Tombeaux des Juges. — Tombeaux des Rois. — Hauteur de Sapha. — Rencontre d'Alexandre le Grand et du grand prêtre Jaddus. — Tombeau de Simon le Juste. — Tour de l'Angle. — Monument du Foulon. — Grotte et citerne de Jérémie. — Tombeau d'Alexandre Jannée. — Camp des croisés. — Vallée de Josaphat. — Le Cédron. — Lieu du martyre de saint Étienne. — Tombeau de la sainte Vierge. — Ceux de ses parents et de saint Joseph. — Église qui les renferme. — Ancienne abbaye de Bénédictins. — Droits des catholiques à la possession de cette église. — Ils en sont dépossédés arbitrairement. — Montagne des Oliviers. — Église de l'Ascension. — Vestiges des pieds du Sauveur. — Firman de 1853 en faveur des Grecs. — Ancienne abbaye des Augustins. — Église de Sainte-Pélagie. — Lieu où notre Sauveur a enseigné le *Pater* à ses disciples. — *Kafr et Tûr*. — Sommet de la montagne ; admirable panorama. — Croix lumineuse. — Corneilles du mont Moriah. — Signaux annonçant la pâque. — *Viri Galilæi*. — Mont du Scandale. — Lieu où les Apôtres ont composé le *Credo*. — Tombeaux des Prophètes.

Il nous reste une longue et intéressante course à faire autour des murs de Jérusalem.

Sortons encore par la porte de Jaffa. A quelques centaines de pas de la ville, nous trouvons, près d'un cimetière turc, une grande piscine appelée la *piscine Supérieure*, l'*étang des Serpents*, et par les Arabes *Birket el-Mâmillah* [1]. Au moyen âge, on l'appelait le *loy du Patriarche*. Voici les curieux renseignements qui ont été publiés

[1] Elle est appelée par saint Jérôme *piscine du Foulon* (Hieron., *in loc. heb.*, *litt.* T) ; et par Josèphe, *Bethara*, ce qui signifie *piscine de la montagne*, ou *piscine supérieure*. (*Guerre*, liv. VI, ch. IV.)

dans les *Assises de Jérusalem* : « Dehors la porte avoit I. lai (lac) par devers soleil couchant, que en apeloit le *loy du Patriarche*, là où on recueilloit les iaues d'iluec entour pour abreuver les chevos. Près de cele lai avoit un charnier que en apeloit *charnier du Lyon*. Il avint ja. si com en disoit, à 1 jour qui passez etoit, qu'il avoit entre Crestiens et Sarrasins une bataille entre celle charnier et Jherusalem, où il avoit mout de Crestiens ocis, et que li Sarrasins de la bataille les devoient tous faire lendemain ordoir pour la puor. Tant que il avint que uns lyons vint par nuit, les porta touz en cele fosse; si con en disoit : pour ce l'apeloit on le charnier du Lyon. Et dessus ce charnier avoit 1 moustier où en chantoit chascun jour pres d'ileques[1]. » On croit que cette église étoit celle de saint Babilas, d'où est venu sans doute le mot *Mamillah*. L'espace qui sépare cette piscine de la ville s'appelait *Champ du Foulon* : c'est la partie supérieure de la vallée de Gihon, et c'est là que les foulons avaient coutume de laver et d'étendre le drap. Un aqueduc conduisait les eaux de cette piscine dans la piscine Inférieure, dont nous parlerons ci-après, et dans la piscine *Amygdalon*. Elle n'a aucune source ; elle ne recueille que les eaux de l'hiver : c'est celle qui fut agrandie par Ezéchias à l'approche des Assyriens.

C'est près de là et jusqu'au couvent de Saint-Sauveur que les Assyriens placèrent leur camp lorsqu'ils vinrent assiéger Jérusalem : « Étant arrivés, ils s'arrêtèrent près de l'aqueduc de la piscine Supérieure, qui est sur la voie du champ du Foulon. » (IV Rois, XVIII, 17.) Rabsacès, un de leurs chefs, s'approcha de la muraille, et parla aux envoyés d'Ézéchias et au peuple qui était sur les murs, en disant des blasphèmes contre Dieu. Mais Ézéchias invoqua le Seigneur, et Isaïe vint lui annoncer que sa prière avait été entendue. Pendant la nuit, l'ange du Seigneur tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens[2]. (IV Rois, XIX, 35.)

[1] *Fonds de Sorbonne*, N° 387.

[2] Selon M. Munck, cet ange du Seigneur, *c'est la peste!* (Page 336.) Quelle peste miraculeuse que celle qui tue si à propos et en une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes! Josèphe se sert de la même expression; mais il fait voir en même temps ce qu'il y a là de providentiel : « Sennachérib, dit-il, trouva en une seule nuit son armée diminuée de cent quatre-vingt-cinq mille hommes par une peste envoyée de Dieu. » (*Antiquités*, liv. X, ch. II.)

Ce fut au même lieu qu'Isaïe prédit que le Messie naîtrait d'une vierge. « Jéhovah dit à Isaïe : Sors à la rencontre d'Achaz, toi et Sear-Jasub, ton fils, à l'*extrémité de la piscine Supérieure, sur le chemin du Champ du Foulon*..... Et le prophète dit :..... Le Seigneur vous donnera lui-même un signe. Voici que la vierge concevra et enfantera un fils, et elle l'appellera Emmanuel. » (Isaïe, VII, 3, 14.) C'est là aussi que Salomon avait été sacré roi par ordre de David, et aux acclamations du peuple[1]. (III. Rois, I, 34.)

Près de cette piscine est le tombeau d'Hérode-Agrippa[2] : c'est le même Hérode qui fit mourir saint Jacques et emprisonner saint Pierre. (Act., XII.) Il périt dévoré par les vers à Césarée, au moment où ses adulateurs venaient de le proclamer dieu.

A l'angle nord-ouest de la ville, on voit encore les vastes débris d'une tour qu'on appelle Château de Goliath (Kasr Dschalûd). Elle a probablement été construite dans cette partie faible de la ville à l'époque d'Adrien.

En s'avançant toujours vers le nord-est, on trouve les restes incontestables de la troisième muraille d'Agrippa, et les fondements de la tour Pséphina[3] et de la tour des Femmes. La hauteur voisine, au couchant, est, comme nous l'avons dit, l'emplacement du premier camp de Titus. Dans une reconnaissance que fit Titus près de la tour Pséphina, il fut entouré par les Juifs, et faillit perdre la vie. L'armée romaine était alors à Gabaa.

Ce fut toujours par ce côté que Jérusalem fut assiégée. Sennachérib et Nabuchodonosor, les Romains, les croisés et les Sarrasins, tous vinrent camper sur ce plateau élevé qui domine la ville, et qui n'en est pas séparé par un ravin profond, comme les autres. Cet espace, occupé anciennement par des jardins, a été aplani par les ordres de Titus.

On voit plusieurs tombeaux dans les environs ; on les nomme

[1] Cet amphithéâtre naturel, si bien adapté pour des fêtes populaires, sert encore aujourd'hui aux fêtes des habitants de Jérusalem, notamment pour célébrer le commencement du Ramazan et du Baïram, et le retour des pèlerins de la Mecque. (Schultz, *Jérusalem*, page 79.)

[2] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VI, c. IV.

[3] Ce nom signifie *fait de petites pierres*.

jourd'hui dans les chambres sépulcrales, dont les portes sont encombrées de débris. A l'intérieur, on arrive d'abord dans une chambre carrée qui a dix-huit pieds en tous sens; cinq ou six autres la suivent : elles sont plus petites, et les deux dernières plus bas : on y descend par six marches. Excepté la première, ces chambres renferment des sarcophages en pierre ornés de ciselures remarquables; leurs couvercles brisés gisent alentour[1]. Les anciens voyageurs y ont encore vu des ossements. On passe d'une chambre à l'autre par des ouvertures qui étaient fermées de portes en pierre, dont l'une est encore en place : elle a environ six pouces d'épaisseur, et se meut sur deux pivots également en pierre. Arculfe, Quaresmius, Troilo, Pococke, Maundrell, Richardson, Robinson, M. de Chateaubriand et plusieurs autres en ont donné des descriptions exactes; mais jusqu'ici personne n'a pu dire avec quelque certitude quels sont les rois qui ont été ensevelis dans ces tombeaux. L'Écriture nous fait connaître les lieux de sépulture de tous les rois de Juda jusqu'à la captivité de Babylone; nous connaissons aussi par Josèphe et les livres des Maccabées les tombeaux de plusieurs autres rois : de sorte qu'il est à peu près certain que ces chambres funèbres n'ont pu servir qu'à des princes de la famille d'Hérode. L'Écriture nous apprend aussi, il est vrai, que quelques rois, notamment Achaz (II Paral., XXVIII, 27), n'ont pas été jugés dignes d'être ensevelis dans les tombeaux de leurs pères; mais il est dit spécialement qu'ils furent ensevelis dans la ville. Cependant, à l'occasion de la mort du roi lépreux Osias, nous voyons qu'il y avait un champ qui servait quelquefois aux sépultures royales. *Et sepelierunt eum in agro rega-*

[1] C'est là que M. de Saulcy a enlevé le sarcophage qui est au Louvre. Depuis, un Américain du nom de Jones s'est donné la mission de mutiler tous les monuments qu'il ne peut emporter. Il exerce en grand ce genre d'industrie et de dévastation, dont il a choisi pour centre les deux villes de Beyrouth et de Jaffa, afin de pouvoir démolir à la fois le peu qui reste sur place des anciens monuments de la Phénicie et de la Palestine. Ayant aussi peu dans l'âme le sentiment artistique que le sentiment religieux, c'est avec le marteau dans les mains qu'il visite les sanctuaires, sans en excepter l'église du Saint-Sépulcre. C'est pour de l'argent qu'il fait ce métier : il vend chèrement aux voyageurs les morceaux qu'il peut abattre aux inscriptions de Sésostris, aux colonnes de Balbek ou aux tombeaux de Jérusalem. Le tombeau des Rois a plus souffert de sa visite qu'il ne l'eût fait d'une invasion de barbares.

lium sepulcrorum, eo quod erat leprosus. (II Paral., xxvi, 23.) Il me semble néanmoins que, pour les cas exceptionnels où des rois pouvaient être frappés de la lèpre, ou d'une condamnation flétrissante après leur mort, on n'a pas dû construire un monument si somptueux et si durable, mais qu'on les ensevelissait dans un champ voisin du tombeau des Rois. Quant à la famille d'Hérode, nous savons qu'Hérode l'Ascalonite est enterré à Hérodium[1]; ses fils Alexandre et Aristobule, et plusieurs de leurs ancêtres, à Alexandrion, près de Silo[2]; Agrippa, dans la vallée de Gihon; Antipas est mort dans les Gaules: le champ des suppositions ne reste donc ouvert que pour les autres. M. Schultz cite Aristobule empoisonné par les partisans de Pompée, dont le corps, plongé dans du miel, a été envoyé à Jérusalem par Antoine[3]. L'architecture du monument, qui est d'ordre dorique, ne permet pas de lui attribuer une origine plus ancienne[4]. Une citerne se trouve dans les environs.

Le chemin de Damas, qui passe tout près du tombeau des Rois, conduit vis-à-vis sur une hauteur appelée *Sapha*, en grec *Scopos* (speculator)[5]: elle est célèbre par la rencontre d'Alexandre et du grand prêtre Jaddus. Alexandre irrité marchait contre Jérusalem; Jaddus vint au-devant de lui. Le nom de Dieu, écrit en lettres d'or, brillait sur sa tiare. Le roi de Macédoine, frappé d'une vision qu'il avait eue, se prosterne, l'embrasse et se rend au temple offrir des sacrifices à Dieu[6].

Cestius et Titus s'arrêtèrent tous les deux sur cette colline, qui est à sept stades de la ville, quand ils vinrent l'assiéger.

A quelques pas du tombeau des Rois et sur le bord de la vallée,

[1] Voir ci-après, chap. xxxiv, *Montagne des Francs*.

[2] Voir ci-après, chap. xxxviii.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, l. I, c. ix.

[4] Au reste, quelques princes de la famille d'Hérode, qui étaient presque tous grands constructeurs de monuments, ont bien pu faire creuser ces sépulcres pour eux et les membres de leur famille sans prévoir qu'ils seraient ensevelis ailleurs : quel est celui qui sait où il laissera sa dépouille? De plus, Josèphe n'appelle pas ces sépulcres *tombeaux des Rois*, mais seulement *Grottes royales;* il se peut donc qu'ils n'aient servi qu'aux enfants et aux femmes des derniers rois de la Judée.

[5] Parce que la vue y est fort étendue.

[6] Josèphe, *Antiquités*, liv. XI, c. viii.

on trouve encore plusieurs autres sépulcres. Celui que les Juifs désignent comme étant le tombeau de *Simon le Juste* est fort remarquable ; les rochers qui le surmontent sont en partie affaissés. On voit près de là les ruines d'une tour, probablement la *tour de l'Angle*, dont parle Josèphe, et le monument du Foulon[1].

En traversant le vaste emplacement qu'occupait le faubourg de Bethséda, où il n'y a plus qu'un cimetière musulman, appelé *Sahera*, et quelques oliviers, on arrive, presque en face de la porte de Damas, près d'un monticule qui renferme la *grotte de Jérémie* et le *tombeau du roi Alexandre*.

La grotte de Jérémie a 70 pieds de longueur et environ 40 de hauteur : on croit que c'est là que le prophète d'Anathot a composé ses Lamentations.

C'est à Jérusalem qu'il faut lire ces chants de la douleur : il semble qu'on entend cette voix, tour à tour plaintive, suppliante et terrible, gémir au milieu de ces ruines et raconter tous les malheurs de Sion.

« Le Seigneur a assouvi sa fureur ; il a répandu l'ardeur de sa colère ; il a allumé dans Sion un feu qui en a dévoré les fondements..... L'enfant et le vieillard sont étendus par terre, sur les places ; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous le glaive... Les mains des femmes, si tendres à la pitié, ont fait bouillir leurs enfants : ils sont devenus leur nourriture dans la ruine de la fille de mon peuple.. .. A quoi te comparer, fille de Jérusalem ? à quoi t'égaler, et comment te consoler, vierge, fille de Sion ? ta brisure est grande comme la mer ; qui te guérira ?..... Est-ce là cette ville d'une beauté éclatante, la joie de toute la terre ? O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur, parce que Jéhovah m'a affligée au jour de sa fureur ! » (Jérémie, Lament.)

Jérémie avait prédit les malheurs de Jérusalem ; comme ses paroles ne plaisaient pas aux Juifs, ils se saisirent de lui, ils le mirent quatre fois en prison, et voulurent le faire mourir. Un jour ils le descendirent avec des cordes dans une citerne, où il était dans la

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. VI, c. VI.

boue jusqu'au cou[1]. On montre cette citerne à une petite distance de la grotte de Jérémie[2].

Le *tombeau du roi Alexandre* est au même lieu : c'est cet Alexandre Jannée, surnommé le *Tueur* (trucidator), ou plutôt le *Thracide* (cruel comme un Thrace), qui était devenu si odieux aux Juifs, que, lorsqu'il leur demanda un jour ce qu'il devait faire pour les contenter, ils lui répondirent : « Mourir! » Quelque temps après ils lui firent de magnifiques funérailles[3]. Une fête fut instituée pour se réjouir de sa mort.

Quoi qu'il en soit des traditions qui se rattachent à ce lieu[4], il est remarquable par ses carrières, ses citernes, ses tombeaux anciens, dont on voit les traces dans le roc. Il est fermé aujourd'hui, parce qu'on y a enterré quelques santons ; c'est un derviche qui en a la clef, mais il l'ouvre moyennant une petite reconnaissance.

La profonde caverne que Medschir-ed-Din a désignée sous le nom de *Grotte de Coton*, et qui, selon lui, se trouvait vis-à-vis des *Tombeaux de Sahera*, c'est-à-dire, de la grotte de Jérémie, est cette ancienne carrière qui commence près des murailles septentrionales et s'étend au sud sous une grande partie de la ville.

Jérémie, voulant sortir par cette porte pour aller au pays de Benjamin, fut arrêté par le capitaine de garde, condamné à être battu et jeté en prison. (Jérém., XXXVII, 12.) Sédécias était assis sur son siége à la même porte lorsque l'Éthiopien Abdemélech vint le prier de lui permettre de tirer Jérémie de la basse-fosse où on l'avait mis pour le faire mourir. (XXXVIII, 7.)

Près de cette porte il y avait une place qui servait pour les assemblées du peuple. (Néhém., VIII, 16; II Paral., XXXII, 6.)

La partie des murs qui allait de la porte d'Ephraïm à la porte de l'Angle, sur une étendue de quatre cents coudées, fut égalée au sol par Joas, roi d'Israël. (IV Rois, XIV, 13.)

Ce fut près de la porte de Damas que Godefroid de Bouillon,

[1] Jérémie, XXXVIII. 9 ; Josèphe, *Antiquités*, liv. X, ch. X.

[2] Quaresm., tome II, page 732. — On a peu de documents pour constater l'identité de la *grotte* et de la *citerne* de Jérémie.

[3] Josèphe, *Antiq.*, liv. XIII, c. XXI ; Schultz, *Jérusalem*, page 36. — Adrichomius place son tombeau dans l'intérieur de la ville; il semble avoir pour lui un passage de Josèphe. (Voir *Guerre*, liv. VI, c. VIII.)

[4] Consulter Hammer, *Fundgruben des Orients*, tomes II et III. « Grotte de Cotton. »

s'élançant le premier du haut d'une tour mouvante sur les remparts, renversa les musulmans et pénétra dans la ville. Le camp des croisés s'étendait au delà de la grotte de Jérémie sur l'emplacement de Bezetha; Tancrède était plus au couchant, et le comte Raymond avait planté son drapeau sur le mont Sion.

Continuons au delà de la porte de Damas notre course vers l'est. Après avoir passé devant l'ancienne porte d'Hérode, aujourd'hui murée, nous trouvons, à l'angle nord-est, l'étang appelé *Birket-el-Hidscheh*, qui est en communication avec le réservoir extérieur de la porte Saint-Étienne, qu'on nomme *Birket Hammâm Sitti Mariam*[1].

Nous voilà dans la *vallée de Josaphat*.

Aucun lieu sur la terre n'évoque de plus solennelles pensées : c'est la vallée des larmes, du recueillement et de la mort. Rien d'animé ne distrait celui qui vient méditer dans cette triste solitude : une ville ensevelie sous ses malheurs, un torrent sans eau, partout des monuments funèbres, des roches nues, quelques arbres sans verdure, des montagnes arides, des tombes brisées, le souvenir des martyrs et des prophètes, l'agonie du Fils de Dieu et sa venue à la fin des siècles pour juger tous les hommes : voilà ce qui saisit l'âme et la remplit d'émotion et d'effroi.

La vallée de Josaphat, allant du nord au sud, est enfermée entre la montagne des Oliviers et la ville; elle se rétrécit au-dessous de Gethsémani, et finit par n'avoir plus que la largeur du Cédron. Elle a été considérablement comblée par les débris qui y sont accumulés.

La vallée du Cédron commence près du tombeau des Juges, à une hauteur de près de 2,500 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Elle s'appelle d'abord vallée de Josaphat; puis *Wadi er Nâhib*, c'est-à-dire vallée des Moines, près du couvent de Saint-Sabas; enfin *Wadi en Nâr*, vallée de Feu, dans la dernière partie de son cours. Sa pente totale jusqu'à la mer Morte est d'environ 3,840 pieds. Il n'y a pas d'exemple qu'un voyageur l'ait parcourue dans toute sa longueur.

Le Cédron est presque toujours desséché; aucune source ne coule

[1] Selon M. de Lamartine, « c'est dans l'une de ces deux piscines que le Christ guérit le paralytique, » tome II, page 402. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que jamais personne n'avait trouvé là la *piscine Probatique*.

dans son lit pierreux : en hiver, il recueille les eaux des pluies et les roule vers la mer Morte à travers les plus affreuses vallées que l'imagination puisse concevoir. Son nom, comme on l'a prétendu, ne vient pas des cèdres : il n'est pas probable qu'il y en ait jamais eu dans cette vallée; mais, d'un mot hébreu qui signifie *obscurité*[1]. Ce qui est dit dans l'Écriture (II Paral., I, 15), que Salomon a rendu les cèdres aussi communs que les sycomores, doit s'entendre de ceux qu'il a fait couper dans le Liban. Quelques interprètes croient que le Cédron portait aussi le nom de *Pila* (*mortier*, à cause de sa profondeur), et appliquent à cette vallée ces paroles de Sophonie : « Jetez des cris de douleur, habitants de Pila. » (Soph., I, 11[2].)

David, obligé de fuir devant la rébellion d'un fils dénaturé, traversa le Cédron en pleurant, les pieds nus et la tête voilée, pour aller se cacher au désert avec un petit nombre de serviteurs fidèles. (II Rois, XV.) Et, depuis trois mille ans, tous les hommes qui passent dans cette vallée prennent une pierre dans le torrent et la jettent contre le tombeau d'Absalon en maudissant sa mémoire. Les Juifs lapidaient, sans autre jugement que celui qu'ils appelaient *jugement de zèle*, les blasphémateurs et les fils de rébellion : c'est sans doute de là qu'est venue la coutume de *lapider* le tombeau d'Absalon. Les Juifs avaient aussi deux espèces d'excommunication; ceux qui mouraient sous le poids de l'excommunication la plus sévère, appelée *chérem*, étaient condamnés à avoir une pierre sur leur litière ou sur leur tombeau, afin de faire voir qu'ils avaient mérité d'être lapidés.

Asa, au commencement de son règne, fit brûler au bord du Cédron les statues d'Astarté (Vénus), et de la divinité plus honteuse encore des Moabites, Beel-phégor (Priape), dont le culte était favorisé par sa grand'mère Maacha[3]. Ézéchias détruisit également les tem-

[1] Il est appelé Cédron parce qu'il a son cours dans des lieux profonds et obscurs, du mot hébreu *câdar*, qui signifie *tenebrosus fuit*. Les personnes qui ont vu le torrent de Cédron, près de Saint-Sabas entre autres, savent que jamais dénomination ne fut plus justement appliquée. D'après saint Jérôme, Cédron signifie *triste*, ou [illegible]

[2] [illegible], *in Sophon.* — Quaresm., tome II, page 156. — D. Calmet, *Dictionn.* [illegible]

[3] [illegible] ad Oseæ, cap. IV.

ples des faux dieux, brûla leurs idoles, et en jeta les cendres dans le torrent. Josias fit emporter de la maison du Seigneur hors de Jérusalem, en la vallée du Cédron, l'idole du bois sacré, la brûla, et en jeta la poussière sur les sépulcres du peuple. (IV Rois, XXIII, 6.)

Notre Sauveur a traversé un grand nombre de fois le Cédron pour aller au Jourdain, à Jéricho et à Béthanie, et pour aller prier sur la montagne des Oliviers; il l'a traversé entre autres le jour où il a fait son entrée triomphante à Jérusalem, et pour la dernière fois, comme nous l'avons vu, quand il a été arrêté à Gethsémani.

Quand on sort de la ville pour venir dans la vallée, on passe par la *porte de Saint-Étienne*. C'est en ce lieu que les Juifs traînèrent le saint martyr qui leur reprochait la dureté de leurs cœurs, et le lapidèrent. (Act., VII.) On montre le rocher sur lequel Étienne tomba en priant pour ses persécuteurs, et le lieu où ceux-ci mirent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul [1].

De là, en descendant au fond de la vallée, on passe un pont en pierre d'une seule arche, jeté sur le torrent, et on se trouve au pied de la montagne des Oliviers. A quelques pas, vers la gauche, est l'entrée de l'église souterraine qui renferme le *tombeau de la sainte*

[1] Il existe de graves difficultés au sujet de la porte de Saint-Étienne, que la plupart des auteurs du moyen âge placent, non à l'orient, comme on le fait aujourd'hui, mais au nord de la ville : « Cele devers aquilon avoit non la porte Seinte Estiene. Par cele porte entroient tout li pelerin et tout cil qui par devers Acre venoit en Jherusalem, et par toute la terre du flun jusqu'à la mer d'Escalone. Dehors cele porte, ainsi com on y entroit, à mein destre avoit I. moustier de monseigneur saint Estienes qui fu lapidés. Ce moustier de S. Estienes abatirent li Crestien de Jherusalem devant ce qu'il fussent assegié, parce que li moustiers estoit pres des murs. » (*Assises de Jérus.*) Un autre voyageur, qui a fait le pèlerinage de Terre Sainte en 1507, écrivait : « Per portam Cedar (quæ nunc S. Stephani) fit egressus de civitate versus montem Oliveti per descensum ad duo stadia ad vallem, ubi primo est lapis albissimus, latus et aliqualiter eminens a terra, ubi S. Stephanus est lapidatus. » (F. Anselmus, tom. ult. Antiq. lectionum H. Canisii.) Je crois que, s'il y a des difficultés quant au nom de la porte, il ne peut y en avoir quant au lieu où saint Étienne a été martyrisé : ce que prouve surtout Adrichomius, qui place la porte de Saint-Étienne au nord de la ville, et le lieu du martyre en face de Gethsémani. (Voyez Villalpandus, tome III, *App.*, lib. III, cap. VII; Quaresmius, tome II, page 294.) — Le crâne de saint Étienne se trouve à Vienne, dans l'église métropolitaine, placée sous l'invocation du saint martyr. Cette relique avait été donnée à l'église de Notre-Dame-de-Wetzlar par Hermann et Udo, comtes de Habsbourg; à l'époque de la réformation, l'empereur Léopold la fit apporter à Vienne.

Vierge [1]. C'est dans cette église que la sainte Vierge avait été ensevelie; mais Dieu n'a pas voulu que cette demeure de la mort gardât le corps qui avait été la demeure de la vie; exempt de toute souillure, le corps de Marie devait échapper à la contagion du tombeau. C'est là qu'a eu lieu l'Assomption.

On arrive à l'église par le sud. On trouve d'abord un assez grand espace aplani et pavé, où l'on descend par trois marches, et sur lequel s'élevait autrefois une abbaye de Bénédictins, et on est en face d'un portique en style gothique, qui était fort beau autrefois, mais qui n'a plus rien de remarquable. On descend alors un grand et magnifique escalier en marbre dans la direction du sud au nord: il a quarante-sept marches, qui n'ont pas toutes la même largeur, dix à douze personnes peuvent s'y tenir de front. Il y a d'abord, à droite, une porte fermée, qui conduisait dans la grotte de l'agonie de Notre-Seigneur; puis un peu plus bas, du même côté, un enfoncement qui renferme les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne. et vis-à-vis, à gauche en descendant, un autre enfoncement plus petit avec le tombeau de saint Joseph.

Ces tombeaux étaient la propriété des catholiques; mais ils leur ont été enlevés par les Grecs [2].

Quand on est arrivé au fond de l'escalier, on est dans une église qui a la forme d'une croix; sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, est de quatre-vingt-quinze pieds, et sa largeur, de près de vingt. Elle est solidement murée de tous les côtés; sa partie orientale est taillée dans le roc. Elle ne reçoit de lumière que par une ouverture pratiquée dans la voûte du côté de la montagne [3] et par l'escalier; les

[1] On la trouve désignée sous les noms suivants : Virginis Mariæ sepulcrum de valle Josaphat (*Radulfo de Diceto*). — S. Mariæ ecclesia in valle Josaphat (*Arculf*). — Le moustier de madame Sainte Marie (la *Citez de Jérusalem*). — Chiesa della Madonna detta de sepolcro di Maria Santissima nella Valle di Giosafat (*Mariti*). — Ecclesia genitricis Dei Mariæ (*Gesta Francor.*). — Ecclesia Assumptionis (*Fabri*). — Église de Gethsémani (dans les auteurs arabes).

[2] Mariti, *Viagg. al S. Sepolcro* (1760).

[3] Non habet lumen, nisi in ejus orientali parte est apertura facta versus cœlum, et per hoc foramen parum de lumine intrat, et solum unum ecclesiæ angulum illustrat. Hoc foramen est superius muro et margine circumdatum, ac si esset cisterna. (Fabri, I, 375.)

autres ont été murées. Elle était déjà ainsi il y a cinq cents ans [1].

Le tombeau de la sainte Vierge est placé au milieu de la grande nef, mais aux deux tiers de la longueur de l'église, vers le côté oriental. Toutes les anciennes descriptions s'accordent à dire que ce tombeau était taillé dans le roc, comme celui de notre Sauveur [2].

Le tombeau de la sainte Vierge est aussi dans un petit monument ou chapelle, qui a deux entrées, l'une au couchant, l'autre au nord. Les Grecs célèbrent leurs offices sur la table de marbre qui recouvre le tombeau ; les catholiques y disaient la messe quand ce monument était en leur possession. Nos religieux y entretenaient alors vingt et une lampes [3].

Tout autour de l'église il y a plusieurs autres lieux de prière pour tous les cultes ; il y en a même un pour les musulmans : il n'y en a pas pour les catholiques [4].

On a attribué la première fondation de cette église à sainte Hélène ou à Constantin [5], ce qui n'est pas admissible Au reste, elle a été bâtie peu de temps après, puisque l'impératrice Pulchérie en parle à Juvénal, qui est devenu évêque de Jérusalem l'année 429 [6]. Pulchérie croyait que le corps de la sainte Vierge se trouvait encore dans son tombeau ; pourtant cette église portait le nom d'*église de l'Assomption* [7]. Juvénal envoya à l'impératrice les

[1] Marin Sanudo, *Liber secretorum fidelium Crucis de Terræ Sanctæ recuperatione* (1306-1321).

[2] Consultez Quaresmius, II, 238. — Perdicas, 73. — Della Valle, I, 143.

[3] Tucher, 665. — Devant lequel brûlent jour et nuit vingt et une lampes, lesquelles nos religieux entretiennent. (*Surius*, III, 415. — Mariti.)

[4] Voyez le plan de cette église à la fin du volume, planche IV.

[5] Excitavit (Helena) quoque mirificum aliud templum Gethsemani prædio Genitrici Dei, atque in sacrario ejus vivificum ejus sepulcrum firmiter inclusit. Quum vero inclivis sit locus, gradus marmoreos fieri curavit, viatores ex s. urbe orientalem plagam versus ferentes. (Nicephor. Callist., *Eccles. Hist.*, VIII, 30.)

[6] Voici les paroles de la sainte impératrice :

« Ierosolymis principem et eximiam Dei genitricis ac perpetuæ Virginis Mariæ ecclesiam esse audimus in eo loco qui Gethsemani vocatur, ubi corpus ipsius, quod vitam tulit, in loculo conditum est. » (Joan. Damasc., *Orat.* 2 *de B. M. V. assumptione, ex Euthymiaca historia*, lib. III, c. XL.)

[7] In valle venerabilis templi ad orientem, quod nominatum fuerat s. Assumptionis. (*Cyrilli vita Euthym.* Bolland., 20 *jan.*)

habits qui furent trouvés dans le sépulcre, et ce fut alors qu'elle fit construire l'église des Blaquernes à Constantinople. L'an 600, saint Antonin parle de la *maison* de la sainte Vierge, *d'où l'on dit qu'elle a été enlevée au ciel*[1]. Peu de temps après (en 614), elle fut saccagée par les troupes de Chosroès II [2]. Le calife Omar, après s'être emparé de Jérusalem (en 636), trouva une église dans la vallée de Josaphat; mais, loin de tout détruire comme les Perses, il y alla deux fois faire sa prière [3]. Vers la fin du même siècle (670), il y avait une église supérieure au-dessus de l'église souterraine, qui était alors une rotonde [4]. Les deux églises étaient déjà en ruines dans la première moitié du dixième siècle (939)[5], et ce fut dans cet état que les croisés les trouvèrent [6].

Godefroid de Bouillon remit en honneur ce sanctuaire, qui, du reste, n'avait jamais été abandonné par les fidèles, et y fonda une abbaye à laquelle appartenait toute la vallée de Josaphat [7]. Voici ce que nous lisons dans les *Assises de Jérusalem :* « De la porte de Josaphat si avaloit en val de Josaphat. Si avoit une abeïe de noirs moigne. En cele abeïe avoit un moustier de madame sainte Marie; en cel moustier estoit li sepulcres où ele fut enfouie. » Ces religieux étaient des Bénédictins; leur abbé a assisté à plusieurs conciles con-

[1] In ipsa (valle Gethzemane) est domus S. Mariæ, de qua eam dicunt ad cœlos fuisse sublatam. (Antonin, plac. xvii.)

[2] Montemque Sion reverendissimum sine reverentia profanantes, templum Domini, ecclesiam vallis Josaphat, ubi Virginis est sepulcrum, ecclesiam Bethleem et locum nativitatis Domini indignis relatu enormitatibus polluerunt, omnium Saracenorum nequitiam excedentes. (Mathæus Paris, page 632. — Seb. Pauli, *Codice diplomatico del S. Mil. ord. Gerosol.* — Saïd Iben Batrik, II, 212.)

[3] *Medschireddin*, 132.

[4] Cujus (ecclesiæ Sanctæ Mariæ) dupliciter fabricatæ inferior pars sub lapideo tabulato mirabili rotunda est structura fabricata, in cujus orientale parte altarium habetur, ad dexteram vero ejus partem sanctæ Mariæ saxeum inest cavum sepulcrum, in quo aliquando sepulta pausavit. (Adamnanus, *De locis sanctis*, lib. I, cap. ix.)

[5] Saïd Iben Batrik.

[6] Cujus ruinæ adhuc parent. (*Gesta Franc. expugnat. Hierus.*)

[7] Adduxerat etiam prædictus vir de claustris bene disciplinatis monachos, viros religiosos et sancta conversatione insignes, qui toto itinere, horis diurnis et nocturnis, ecclesiastico more divina illi ministrabant officia. Quos, postquam regnum adeptus est, juxta eorum postulationem in valle Josaphat locavit, amplissimumque loco, eorum gratia, contulit patrocinium. (Guil. Tyr., ix, 9.)

voqués par le patriarche de Jérusalem; il signait : *Abbas sanctæ Mariæ de valle Josaphat*. Surius, par erreur sans doute, dit que c'étaient des religieuses : « Joint cette belle eglise, dit-il, il y avoit jadis un un beau monastere de l'ordre de saint Benoît, où cent dames religieuses servoient Dieu, gardant ce saint sepulcre avec toute reverence, lequel est maintenant ensevely en ses ruines. » Il est possible que la reine Mélisende, femme de Baudouin III et régente, qui rebâtit cette église vers le milieu de la domination chrétienne [1], y fonda aussi un couvent de religieuses. Elle fut ensevelie dans cette église ; elle y avait un sépulcre de marbre blanc, enfermé par des portes de fer [2]. Il y a encore derrière la partie inférieure de l'escalier, vers l'occident, un lieu voûté, dont on ignore l'ancienne destination, qui peut avoir servi à cet usage. Lorsque les chrétiens perdirent la ville sainte, le couvent fut détruit; mais l'église souterraine fut respectée. On employa les pierres de l'abbaye pour fortifier la ville. « Li Sarrasins, quand ils orent prise la cité, abatirent cele abeïe, et porterent les pierres à la cité fermer, mais le moustier n'abatirent-il mie [3]. » C'est pour cela que les descriptions que nous avons de cette église, pendant le treizième et le quatorzième siècle, nous parlent encore de sa magnificence, et des ornements en marbre du tombeau de la sainte Vierge [4].

Depuis cette époque, rien n'a changé dans les principales dispositions de cette église : elle est aujourd'hui telle qu'elle était alors; seulement les catholiques, qui l'avaient reconquise, rebâtie, et qui l'ont protégée pendant tant de siècles, en ont été totalement dépossédés.

Nous avons vu qu'elle a été entièrement reconstruite par les croisés. Lorsque les musulmans devinrent maîtres de la Palestine, ils laissèrent subsister l'église et reconnurent les droits des catholiques; mais, selon le caractère des souverains et des gouverneurs, selon

[1] Regina Milecendis, quæ hanc ecclesiam ædificavit. (Fabri, I, 275.)

[2] Pretiosum sepulcrum de candido et polito marmore, in quo est sepulta venerabilis regina Milecendis. (Fabri, I, 275.) — In crypta lapidea, januis ferreis præsepta. (Guil. Tyr., XVIII, 32.)

[3] *Assises de Jérusalem.*

[4] Vidimus ecclesiam optime ornatam, et in medio sui monumentum, undique albo et nimirum virgineo marmore contectum. (Willebrand, 149.)

… nos religieux et nos pèlerins de-
… leurs prières.

… eu beaucoup de dévotion pour le
… y ont toujours eu une niche de
… seizième siècle ils avaient même
… La clef en a été confiée tantôt à
… était une branche de revenus.
… a clef de l'église du Saint-Sépulcre :
… a Vierge exigeait un médin, même

… Jeanne de Naples auprès du
… mise aux Franciscains, et il
… d'y bâtir un couvent [2]. Con-
… 1392, la clef de l'église fut
… qui était alors le P. Géraud
… archives du couvent sous la
… qui suivirent, des luttes et
… la possession des Latins
… autre. Chaque fois qu'on
… nos religieux rentraient en
… Marie [4]. Vers la fin du
… tout prix s'emparer
… absurde et portèrent
… *avaient enlevé le*
… Cette accusation
… qu'avec peine
… un firman, à la
… et reconnut la
… si le même
… points contraire
… les catholiques

fin-
ecd
nativ
nequ
del S
3 M
4 C
bulato
betur,
in quo a
5 Said
6 Cujus
7 Adduc … itum dictæ ec-
ligiosos et
ecclesiastico
est, juxta con
gratia, contulit

… I. 241

ont journellement perdu quelque sanctuaire. L'année 1698 cependant, ils rentrèrent dans toutes leurs anciennes possessions[1]. Pendant le dix-huitième siècle, ils en perdirent une grande partie, et, vers l'an 1740, les Grecs arrachèrent aux Franciscains la chapelle du tombeau de la sainte Vierge, chapelle qui fut restituée par le sultan peu de temps après. C'est au comte de Vergennes, ambassadeur de France auprès de la Porte, qu'on doit le dernier firman qui stipule d'une manière complète les droits des catholiques sur les principaux sanctuaires de Jérusalem. Ce firman, qui s'appuie sur les chartes et les anciennes capitulations, devrait nécessairement servir de base aux négociations qui s'ouvriront tôt ou tard pour régler la question des Lieux Saints, en attendant le jour où Dieu se chargera lui-même de la régler, et probablement d'une manière peu conforme aux prévisions et aux combinaisons humaines.

Le firman obtenu par M. de Vergennes, en 1757, se trouve en original entre les mains du commissaire de Terre Sainte à Péra ; il reconnaît entre autres comme propriété des catholiques les deux coupoles surmontant le saint sépulcre, les sept arceaux de la sainte Vierge, la pierre de l'Onction, l'église supérieure de Bethléem et la grotte de la Nativité. Une lettre vizirielle, obtenue par le même ambassadeur, permet aux Franciscains de réparer la chapelle souterraine de la sainte Vierge, son tombeau, les voûtes et les portes, *parce que les capitulations attestent que ce lieu de pèlerinage est la propriété des Francs* [2]. En conséquence de cette décision, les Franciscains firent réparer cette église à grands frais avec les aumônes de la chrétienté; ce qui n'empêcha pas bientôt après Ragib-pacha, devenu grand vizir, de donner aux Grecs cette église avec plusieurs autres qui nous appartenaient de même. A toutes les réclamations il se contenta de répondre : « Ces lieux appartiennent au sultan, mon maître ; il les concède à qui il lui plaît : il se peut qu'ils aient été toujours aux mains des Francs, mais aujourd'hui Sa Majesté veut qu'ils soient aux Grecs. » A ce trait reconnaissez les Turcs.

[1] Hammer, *Histoire de l'Empire ottoman*, VI.

[2] Cette lettre vizirielle se trouve dans les archives du couvent de Terre-Sainte, à Péra, sous la date de 1170 de l'Hégire, et donne le plus complet démenti aux firmans de 1852 et 1853. Voyez note F.

Telle sera toujours la valeur des traités avec la Porte quand elle sera puissante soit par elle-même, soit par ses protecteurs, soit par nos dissensions. Si je fais quelquefois dans cet ouvrage un appel aux firmans, aux traités, aux capitulations, c'est uniquement pour faire connaître l'état des choses, et raisonner d'après les notions communes du droit des gens; mais, depuis que je connais le gouvernement ottoman, je n'attache pas la moindre valeur à toutes ces pièces officielles; et, quant à l'utilité qu'ils en retireront jamais, les Pères de Terre Sainte pourraient jeter au feu tous leurs firmans.

Celui de 1852, accordé aux catholiques comme une faveur, leur permet d'officier dans ce sanctuaire après les Grecs et les Arméniens, en leur enjoignant d'enlever chaque fois tous les objets du culte. Cette faveur humiliante avait été acceptée par l'ambassadeur de France.

Ce firman, parmi tant d'allégations fausses et absurdes, renferme pourtant l'aveu suivant, qui mérite d'être remarqué : *Il est de toute justice*, y est-il dit, *de confirmer l'autorisation octroyée de tout temps aux chrétiens du rit catholique d'exercer leur culte en ce lieu.* Malgré cette autorisation octroyée de tout temps, les catholiques avaient été totalement expulsés de cette église par les Grecs !

Un des chemins qui conduisent sur la montagne des Oliviers passe entre l'église de la Sainte-Vierge et le jardin de Gethsémani. Près de là, et au-dessus de la grotte où Jésus pria et sua le sang la veille de sa Passion, il y avait une église qui portait le nom d'*église du Sauveur*[1]. Elle existait déjà au quatrième siècle[2].

La montagne sainte est couverte de ruines; partout il y a des stations qui rappellent quelque événement biblique.

Une des plus intéressantes pour le pieux pèlerin est celle de

[1] Locus vero ubi Dominus oravit circumdatus est nova ecclesia, quæ dicitur ecclesia Salvatoris. (Johan. Wirzburg, 512.)
Est ecclesia in honore Salvatoris (ubi Dominus oravit et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis). (Fetellus, 23°.)
Nunc oratorium quoddam in honore Salvatoris dedicatum. (*Gesta Francorum.*)
Un moustier que on apeloit S. Sauveur. (La *Citez de Jerusalem*, 1187.)
[2] Hierony., *Onomasticon.*, art. *Gethsemani.*

l'église de l'Ascension. Cette église avait été bâtie par sainte Hélène au lieu même où Jésus, après avoir accompli sa mission divine, monta au ciel en présence de sa mère et de cent vingt disciples. Elle portait alors le nom de *basilique de l'Ascension*. Saint Jérôme et plusieurs autres Pères nous apprennent qu'on n'a pu fermer la coupole au lieu où notre Sauveur s'est élevé à travers les airs, et que le sol sur lequel se trouvaient les vestiges de ses pieds n'a pu être couvert de marbre[1]. Saint Arculfe, qui l'a visitée au septième siècle, nous en a laissé une description fort détaillée. Il dit que c'était une *rotonde*, sans toit ni voûte, n'ayant qu'un autel dans sa partie orientale; au couchant, il y avait huit fenêtres, éclairées par huit lampes, d'où jaillissait pendant la nuit une si vive lumière, qu'elle se répandait sur la vallée du Cédron, et même jusque sur la ville de Jérusalem[2]. Au commencement du septième siècle, le patriarche Modestus rebâtit cette église de fond en comble[3]. Il est difficile de dire le sort qu'elle éprouva jusqu'à l'année 1099, où les croisés s'emparèrent de la ville sainte. Nous savons que dans la première moitié du douzième siècle il y avait une grande église sur le lieu où Jésus est monté au ciel : elle était desservie par un abbé et des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin[4]. A la fin du même siècle, l'église fut en partie détruite par les Sarrasins; mais la chapelle intérieure qui entourait les vestiges des pieds du Sauveur demeura intacte : l'église alors était *octogone*[5]. Dans chaque

[1] Hieron., *Epit. Paulæ*. — Euseb., *Vita Constantini*, III, 40. — Paulinus, *De Cruce Christi*. — Augustinus, *Tract. Joann.*, IV, 7.

[2] Arculf., I, 23.

[3] Baron., *Annal. eccles.*, 616.

[4] Le supérieur du couvent des Augustins, qui était sur la montagne des Oliviers, prenait le titre de *Prior Montis Oliveti*, tandis que celui des Bénédictins, qui était au pied de la montagne, portait celui de *Abbas ecclesiæ S. Mariæ vallis Josaphat*. Voyez Eugène de Rozière, *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem*, Paris, 1829. — Seb. Pauli, *Codice diplomatico del Sacro Militare Ordine Gerosolimitano*, Lucca, 1733. — Quaresm., II, 318. — Fabri, I, 388. — Joann. Wirzburg, 523. — Vitriac, c. LVIII, *Epitom. bell.*

[5] Voir le plan de cette église, planche V. — La circonférence d'une croix à branches égales produit un octogone. De célèbres églises à Antioche, à Ravenne, à Aix-la-Chapelle, ont cette forme, comme le chœur de plusieurs églises gothiques, une quantité de colonnes, de tours, de baptistères et de monuments byzantins. C'est de

angle il y avait une colonne, et huit autres colonnes libres entouraient la chapelle du milieu. La porte d'entrée était au couchant; une autre porte murée se voyait dans la paroi opposée; au midi il y avait une citerne. Depuis lors, toutes les relations des pèlerins parlent des ruines de cette église, qui ne fut plus jamais rebâtie. Il n'en reste aujourd'hui que le pavé, quelques pans de murs, et les traces du double rang de colonnes qui l'ornait à l'intérieur.

Tous les voyageurs ont parlé de la trace des pieds du Sauveur qui se trouve encore imprimée dans le rocher. Les fidèles qui viennent ici adorer Jésus-Christ *in loco ubi steterunt pedes ejus* (Ps. CXXXI, 7) ne manquent pas de baiser les derniers vestiges qu'il a laissés sur la terre en attendant qu'il revienne au même lieu pour y juger tous les hommes. Je les ai vus et vénérés après tant d'autres, et mon faible sentiment ne pourrait être d'aucun poids après celui des saints et des docteurs qui les ont regardés comme étant ceux des pieds de Jésus-Christ. Je m'en rapporte à leur témoignage bien plus qu'à celui de mes yeux, qui n'ont plus trouvé, après tant de siècles, qu'une empreinte reconnaissable encore, mais déformée par la piété des fidèles. Personne ne nous impose cette croyance; mais il est difficile de rejeter les plus anciennes et les plus respectables autorités [1].

L'empreinte (car il n'y en a qu'une) que l'on voit aujourd'hui est assez profondément enfoncée dans un rocher fort dur et de couleur blanche jaunâtre. La forme d'un pied est assez distincte; cependant l'empreinte paraît comme usée par tous les objets qui l'ont touchée depuis tant de siècles [2]; mais rien ne peut faire supposer

là que cette forme a été adoptée par les mahométans, et ils l'emploient souvent; la mosquée d'Omar en est une des plus belles preuves. Le nombre *huit* a été admis dans la symbolique de l'Église, quoiqu'il fût un nombre sacré des païens. Il était surtout en honneur chez les gnostiques. — Voyez Wolf. Menzel, *Christliche Symbolik*. — Von der Hager, *Reise*, II, 211.

[1] Hieronym., *De locis hebraicis*. — August., *Tract.*, 47, *in cap.* x *Johan. n.* 4. — Sulpic. Severus, *Hist. sacr.*, lib. II, cap. XLVIII. — Beda, *De nominibus locorum in Actis apost.*, cap. VII. — Paulinus Nol., lib. V, *De Vita S. Martini*. — Cornel. à Lapide, *Comment. in Act. apost.*, cap. I.

[2] Les anciens pèlerins avaient coutume de faire toucher aux sanctuaires des chapelets et autres objets qui leur étaient chers. On lit dans la lettre de Foucher à Louis

qu'elle ait été faite de main d'homme. Cette pierre est enfermée dans un petit édifice dont les Turcs ont la clef; ils l'ouvrent d'assez bonne grâce, comptant sur un bakchis.

Des auteurs, peu disposés à croire des faits de cette nature, se sont donné beaucoup de peine pour recueillir les témoignages contradictoires des anciens pèlerins, et ils ont prouvé, en effet, que les uns ont vu l'empreinte du pied gauche, d'autres du pied droit, tandis que d'autres ont vu celles des deux pieds, tournés tantôt vers le nord, tantôt vers le sud ou le couchant; que, selon les uns, elles étaient marquées dans le sable, selon d'autres, dans le roc, et que le rocher avait tantôt une couleur, tantôt une autre. Consultez des milliers de personnes sur la grandeur du soleil ou sur les figures qui se voient dans la lune, vous êtes sûr d'avoir cent opinions différentes, mais elles ne prouveront nullement que le soleil et la lune n'existent pas. Il me semble d'ailleurs que, parce que cette empreinte est en partie effacée, on doit être plus disposé à croire qu'elle est ancienne : on serait plus méfiant si elle était plus distincte. On dit encore que Mahomet, le démon, et que sais-je encore? ont laissé l'empreinte de leurs pieds dans différentes contrées de la terre; mais il n'y a aucune vérité qui n'ait été défigurée et qui n'ait son pendant dans quelque grossière erreur : qu'est-ce que cela prouve? En résumé, la croyance que l'empreinte de la montagne des Oliviers est celle des pieds du Sauveur n'est ni un dogme de foi, ni même un dogme historique : on est libre de l'admettre ou de la rejeter. Je dirai donc avec Mariti, bien que peut-être dans un autre sens que lui : *Lo creda chi lo vuol credere*[1]. Mais le pieux fidèle, qui suit si avidement les pas du Rédempteur sur le théâtre de la rédemption, se prosterne volontiers la face contre terre pour l'adorer et le bénir en tous lieux, mais particulièrement dans ceux qu'une aussi longue et si respectable tradition lui désigne comme ayant été plus spécialement témoins de la présence de l'homme-Dieu. On raconte[2] qu'un gentilhomme de Pro-

le Jeune : « Hunc annulum quem vobis mitto, per sacra loca circumferens et singulis applicans, in memoriam vestri singulis imposui; pro cujus reverentia precor ut annulum custodiatis et habeatis cariorem. » (*Gesta Dei per Francos*, I, 1183.)

[1] *Le croie qui voudra le croire.*

[2] S. Bernardin, cité par Nau, 272, et S. François de Sales.

vence traversa les mers et vint sur la montagne des Oliviers, où il baisa mille et mille fois les saints vestiges, prononça quelques paroles et rendit l'âme à Dieu. Son corps ayant été ouvert, on trouva ces mots gravés sur son cœur : *O Jésus, mon amour!* On conviendra que cet amour y était plus profondément gravé que des paroles ne peuvent l'être sur le marbre et l'airain, et que, se fût-il trompé sur quelques traces matérielles, il aura trouvé grâce devant Celui qui a tout pardonné, même à la femme pécheresse, *parce qu'elle a beaucoup aimé.* (Luc, VII, 47.)

Un auteur protestant cite par ironie ces paroles de Surius, qui dit en parlant de ce vestige : « En le baisant, on sent en son âme je ne sçay quelle douceur... » J'ai la conviction la plus intime que l'auteur protestant n'a rien senti de pareil.

Depuis qu'il n'y a plus ni couvent ni église sur la montagne des Oliviers, les Franciscains tâchent d'y célébrer un office, au moins le jour de l'Ascension, quand ils n'en sont pas empêchés par les Turcs ou par les Grecs. Dès la veille, ils se rendent sur la montagne sainte, dans les ruines de l'ancienne église, où ils chantent vêpres et complies; ensuite a lieu la procession, suivie par tous les catholiques de la contrée. A minuit, ils chantent matines et laudes; puis quelques Pères disent la sainte messe. A la pointe du jour se célèbre la messe pontificale, pendant laquelle un grand nombre de fidèles reçoivent la sainte communion; après quoi tout le monde rentre à Jérusalem.

Jusqu'ici les Grecs célébraient leur office, le jour de l'Ascension, comme les catholiques, *mais hors du temple;* le firman de 1852 leur permet de célébrer dans l'intérieur : cette concession leur a été faite pour qu'ils ne fussent pas trop mécontents de la *faveur* accordée aux Latins d'officier au tombeau de la sainte Vierge.

Les anglicans, venus les derniers, ont commencé en 1842 à tenir un service dans l'église de la montagne des Oliviers, non en commémoration de l'Ascension de notre Sauveur, mais de la naissance de la reine Victoire. Du reste, s'ils n'étaient venus en Palestine que pour y prier paisiblement dans les sanctuaires pour la reine d'Angleterre ou pour d'autres, nous serions les derniers à y trouver à redire.

Comme plusieurs auteurs protestants contestent que notre Sauveur soit monté au ciel de la montagne des Oliviers, j'ai cru devoir traiter ce sujet avec plus d'extension. Voyez ci-après, *Appendice* IV.

L'abbaye des Augustins touchait à l'église du côté du sud et de l'orient.

Mais ce couvent et cette église n'étaient pas les seuls sur cette montagne : déjà du temps de Constantin plusieurs solitaires y construisirent des cellules et des églises, et l'an 600 il y avait un grand nombre de monastères [1].

La grotte et l'église de Sainte-Pélagie, *tugurium et ecclesia sanctæ Pelagiæ*, étaient à l'angle sud-ouest des bâtiments qui entourent l'église de l'Ascension. Il en reste une chambre basse et obscure, dans laquelle on descend par quinze marches; on y trouve un ancien sarcophage d'une seule pierre. C'est là que vint expier ses fautes la célèbre comédienne d'Antioche nommée Marguerite, puis Pélagie après sa conversion. Elle y vécut pendant plusieurs années de la manière la plus austère : elle était connue sous le nom de Pélage: et c'est là qu'elle fut ensevelie. Les Juifs appellent ce lieu le *sépulcre de la prophétesse Chulda*.

Tout près de là était le lieu où venait prier Jésus, et où il enseigna le *Pater* à ses disciples. On y avait bâti une église, dont on ne retrouve pas même les ruines : « Un moustier, est-il dit dans la *Citez de Jerusalem*, qui avoit à non Sainte Patenostre; là disoit-on que Jhesu Cris fist la patenostre et l'enseigna à ses apoutres [2]. »

Jésus, avant de s'élever triomphant vers les cieux du haut de la montagne des Oliviers, avait commencé par suivre le chemin de douleur qui, au pied de la montagne, conduit dans la grotte de Gethsémani, afin de nous montrer, dit saint Ambroise, quelle route nous devons suivre pour monter au ciel avec lui [3].

[1] In monte unde Dominus ascendit ad Patrem, ubi et judicare veniet, vidimus monasteria copiosa. (*Anton. Plac.* XVI.)

[2] *La Citez de Jerus.*, an. 1187. — In quo loco (in monte Oliveti) solitus erat Dominus suos discipulos et omnes ad se de civitate confluentes docere. Ibique fertur orationem Dominicam discipulis insinuasse. (*Gesta Francorum, expug. Hieros.* 26.)

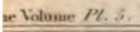
[3] S. Ambr., *lib. IV in Luc.*

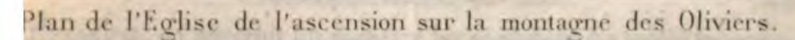
A côté est un misérable village appelé *Zeitûn*, ou *Kafr-et-Tûr* : il n'est composé que d'une douzaine de petites masures cubiques, ressemblant plutôt à des étables qu'à des maisons; elles sont groupées autour d'une petite mosquée.

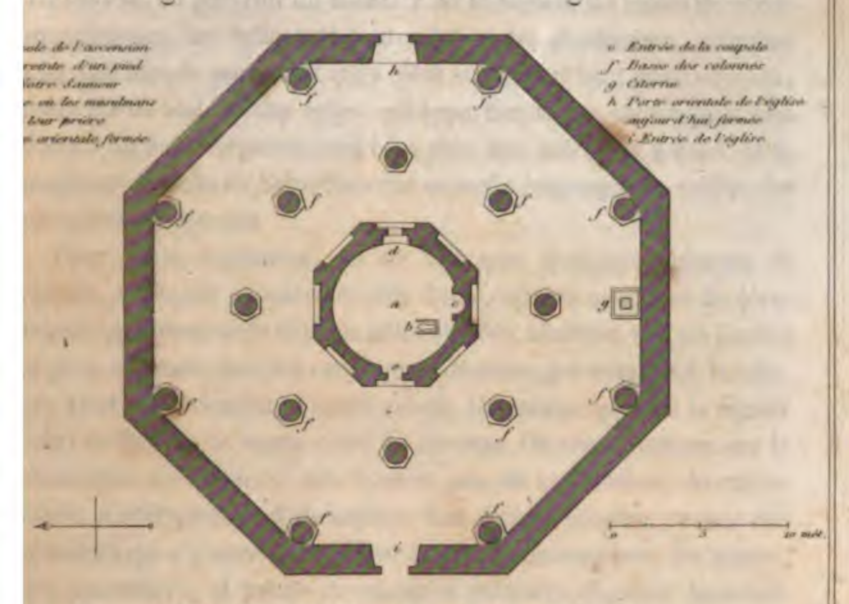
Si on avance à environ deux cents pas au delà, jusqu'au bord du versant oriental de la montagne, on jouit d'un point de vue des plus intéressants du monde.

Vers l'orient, le regard, après avoir traversé des montagnes nues et désertes, plonge dans la vallée du Jourdain et dans le bassin profond de la mer Morte. Cette mer apparaît, entre les ondulations des montagnes et sous le reflet d'un soleil ardent, comme un lac d'un métal en fusion. Derrière, on voit les montagnes d'Arabie, murs immenses qui séparent les déserts de Moab du désert actuel de la Terre Promise. Le mont Nébo se détache des hauteurs qui l'environnent, hauteurs aplaties, sans sommets, sans végétation, coupées par des déchirures nombreuses au fond desquelles coulent de sombres torrents. La pureté de la lumière donne aux flancs de ces montagnes cette teinte indéfinissable que nous avons tant de fois admirée dans les paysages du Liban et au-dessus de la plaine de Balbek. Le Jourdain trace seul, par les arbres qui rafraîchissent ses rives, une ligne de verdure au milieu de cette contrée aride, où se sont passées les premières scènes de l'histoire du monde. Au nord, les montagnes d'Éphraïm, couronnées par les ruines et les mosquées de Saint-Samuel, vont rejoindre les monts Hébal et Garizim au centre de la Samarie. Au couchant, on a à ses pieds la vallée de Josaphat, dont on distingue chaque monument; le plateau de la ville, dont on pourrait compter les maisons. Avec quelle avidité l'œil se promène du mont Sion au Golgotha, de l'esplanade du temple à la forteresse de David! L'ancien et le nouveau Testament, l'histoire de cent peuples mêlée aux cendres de cette ville, se déroulaient devant moi : fasse le ciel que je n'oublie jamais cette page sublime, ni ses divins enseignements!

Une pensée bien pénible s'est présentée à mon esprit. Si un étranger demandait, au sommet de la montagne des Oliviers, à quel culte appartiennent les coupoles, les édifices religieux, qui seuls encore apparaissent avec quelque splendeur au milieu des décombres de







Plan de l'Eglise du Sépulcre de la Sainte Vierge.



Marlier sculp.

Jérusalem, on pourrait lui montrer les mosquées de toutes les sectes musulmanes, les églises de toutes les sectes chrétiennes, jusqu'au nouveau temple protestant qui s'élève sur le plus haut point de Sion; mais on ne voit aucune église qui appartienne aux catholiques : les dômes du Saint-Sépulcre sont bien plus aux autres qu'à nous, et la modeste chapelle de Saint-Sauveur se cache inaperçue au milieu des terrasses du couvent.

Pour toute végétation, on ne voit que quelques buissons de nopals, quelques palmiers chétifs dans certains quartiers de Jérusalem, et, autour de la ville, de pâles oliviers. L'olivier, qui est l'arbre le plus commun dans les campagnes désolées qui entourent la ville, est pour les Orientaux l'emblème de Jérusalem, comme le figuier celui de Damas, le myrte celui de Smyrne. On trouve encore sur la montagne des Oliviers : des figuiers, peu de térébinthes, de caroubiers, d'aubépines et d'abricotiers. Les anciens pèlerins parlent des orangers qui s'y trouvaient de leur temps, des citronniers, des vignes, des amandiers, et même de quelques palmiers, dont les branches servaient à la fête des Rameaux. Du temps des Juifs, il y avait deux cèdres, sous lesquels on vendait tout ce qui était nécessaire aux purifications [1]. Aucun oiseau ne chante parmi ces ruines; les seules corneilles qui voltigeaient, il y a deux mille ans, autour du temple d'Hérode [2], sont demeurées sur les hauteurs de Moriah, et font entendre leurs cris lugubres au-dessus des cyprès et des coupoles de la mosquée d'Omar. Au sud, l'aspect, s'il se peut, est plus triste encore; car rien n'est plus désolé que les montagnes qui entourent Bethléem : c'est le désert dans son affreuse nudité. Le regard peut suivre le lit tortueux du Cédron vers les défilés sauvages de Saint-Sabas, le couvent de Saint-Élie, la montagne des Francs, le désert de Thécua, la plaine de Raphaïm; des ruines, puis d'autres ruines encore, c'est là tout ce qu'on voit de l'héritage de Juda. « La ville de votre Saint est devenue déserte, Sion est une solitude, Jérusalem

[1] Duæ cedri erant in monte Oliveti, sub una quarum erant quatuor tabernæ, ubi vendebantur omnia ad purificationes necessaria; ex altera produxerunt unoquoque mense quadraginta seas columbarum, unde suppetebat fœminis omnibus purificandis. (*Hierosol. Taanith*, fol. 69, 1. — Voyez Lightfoot, vol. II, p. 201.)

[2] Josèphe, *Guerre*, liv. VI, ch. VI.

est désolée. La maison de notre sainteté et de notre gloire, où nos pères vous ont chanté, n'est plus qu'un amas de cendres ; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines. » (Isaïe, LXIV, 10, 11.) Je ne sache pas qu'on ait jamais représenté le panorama de la montagne des Oliviers, et pourtant il n'y en a pas qui excite à un plus haut point l'intérêt, et qui soit aussi plein d'instruction[1]. Un auteur dit avec beaucoup de justesse que, si le pinceau rendait fidèlement les effets de lumière qui colorent cet admirable tableau, on croirait, dans nos contrées du Nord, que ce n'est qu'un jeu de la fantaisie de l'artiste. La première fois que je suis venu sur cette montagne, j'y suis resté plusieurs heures ; quoique ce fût au mois d'octobre, j'y étais allé de grand matin pour éviter la chaleur; mais la lumière était si vive, que j'en ai eu mal aux yeux pendant quatre jours.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de faire observer que ces corneilles qui voltigent depuis tant de siècles autour des cyprès funèbres du mont Moriah, où fut à la fois le sanctuaire de la religion et de la nationalité juive, sont dans la symbolique religieuse l'emblème du judaïsme. Le corbeau, qui le premier sortit de l'arche et n'y rentra plus, parce qu'il s'abattit sur les cadavres, dont il fit sa pâture, est comparé au judaïsme, qui s'attache à une loi morte et charnelle, tandis que la colombe qui porte dans son bec la branche verte de l'olivier est le symbole du christianisme[2].

La nouvelle lune qui précédait la pâque était notifiée aux Israélites dans toute la Palestine, et même aux frères qui habitaient les bords de l'Euphrate, par des feux allumés sur la montagne des Oliviers, auxquels correspondaient des signaux qui allaient de montagne à montagne annoncer partout en un instant le commencement de l'année ecclésiastique.

La pâque des Juifs (*pésach*, c'est-à-dire passage) commençait le jour de la première pleine lune du mois de *nisan* (mars ou avril), et durait sept jours. Ils étaient obligés de la célébrer sous peine de mort.

[1] Depuis que ceci est écrit, on a fait plusieurs panoramas de la montagne des Oliviers; le meilleur que je connaisse est celui de Halbreiter.

[2] Rupertus Tuitensis, 44.

Dans la suite, les Cuthéens, afin d'induire les Juifs en erreur, allumèrent des feux semblables quand il ne le fallait pas; ce qui obligea les Juifs à envoyer des messagers[1].

Le 7 mai 351, un prodige éclatant manifesta la gloire de Dieu aux yeux des habitants de Jérusalem. Une croix lumineuse, égale en splendeur à l'astre du jour, fut aperçue au-dessus de la vallée de Josaphat; elle s'étendait du Golgotha au sommet de la montagne des Oliviers. Elle dura plusieurs heures, et tout le peuple, après l'avoir contemplée, courut dans l'église pour chanter les louanges de Celui qui rendait témoignage à la foi des chrétiens[2].

La montagne des Oliviers a trois sommets, dont le plus élevé est celui du milieu[3]. Celui du nord s'appelle *viri Galilæi*, autrefois *Galilæa*; les Arabes le nomment *Karem es-Seï'âd :* on suppose que les habitants de la Galilée s'établissaient en ce lieu quand ils venaient à Jérusalem[4]. On y trouve quelques restes de constructions : elles sont à cinq cents pas du village de *Kafre et-Tûr*. On croit que du temps des Maccabées il y avait là un castel, et dans la suite une église. On y voit aujourd'hui un espace muré long de plus de trente pas, de l'est à l'ouest, et de seize de large, avec une grande citerne dans laquelle sont gravées deux croix et des colombes. Il est probable

[1] D'après le Talmud, voici comment ces signaux se donnaient, et les points de stations jusqu'aux lieux de la captivité :

Quomodo extulerunt flammas? Acceperunt bacillulos longos e cedro, et cannas, et ligna pinguia, et stupam lini, atque hæc filo colligarunt. Et quidam in montem ascendens ignem admovet, atque hinc illinc susque deque flammam agitat, usque dum alium ita facientem videat in monte secundo, et sic in monte tertio. Unde autem flammas has primo elevarunt? A monte Oliveti ad Sartabam; a Sartaba ad Gryphenam; a Gryphena ad Hauran; ab Hauran ad Beth Baltin. Atque ille qui in Beth Baltin flammam extulit non inde recessit, sed hinc illinc susque deque flammam suam agitavit, donec videret totam captivitatem flammis abundantem. (*Rosh hashanah*, cap. II, hal. 2, 3.) — Cuthæi etiam aliquando flammas extulerunt tempore non justo, et sic deceperunt Israelem. (*Glossa.*)

[2] Socr. I, 2, c. XXVIII. — Sozom., I, 4, c. V.

[3] Son altitude est de 2,556 pieds; celle de l'église de l'Ascension, de 2,530; celle du couvent de Saint-Sauveur, de 2,475; celle du Cénacle, de 2,381; celle du mont Moriah, de 2,280; celle du Cédron, de 2,140. (Schubert, tome II, page 521.) — Les mesurements de MM. Schultz et Russeger diffèrent peu de ceux de M. Schubert.

[4] Quaresmius, tome II, page 320.

que c'est là qu'était le couvent des Syriens pendant les croisades[1]. Les musulmans s'y sont logés dans la suite, et y avaient construit une tour et un poste d'observation[2].

Le sommet qui est au midi s'appelle mont de l'*Offense* ou du *Scandale*, parce que ce fut là, en face du temple du vrai Dieu, que Salomon, à la fin de sa vie, fit bâtir des temples aux idoles de ses femmes : ce lieu est encore couvert de ruines. On ne saurait douter que ce ne soit de cette montagne qu'il est question dans l'Écriture, où il est dit : « Le roi (Josias) souilla aussi les hauts lieux qui étaient en face de Jérusalem, à droite de la montagne du Scandale, que Salomon, roi d'Israël, avait bâtis à Astaroth, idole des Sidoniens, à Chamos, idole de Moab, et à Melchom, abomination des enfants d'Ammon. » (IV Rois, XXIII, 13. — V. encore III Rois, XI, 4.) Les Arabes lui donnent différents noms, entre autres ceux de *Montagne du Vent* et *Montagne du Moulin à vent*.

A l'arrivée des croisés devant Jérusalem, Tancrède vint seul sur le mont des Oliviers contempler la ville sainte. Cinq musulmans, l'ayant aperçu, s'avancèrent contre lui. Le héros chrétien ne refusa point un combat si inégal ; il tua trois de ses ennemis, et les deux autres prirent la fuite.

Après un grand nombre d'assauts meurtriers et infructueux, les croisés, comme autrefois les Israélites autour de Jéricho, firent le tour des murailles de la sainte cité, les pieds nus, et chantant des psaumes et des cantiques. Ils vinrent sur la hauteur de l'Ascension, où ils admirèrent la ville promise à leurs armes. Ensuite, excités par les paroles d'Arnould de Rohes et de Pierre l'Ermite, ils s'humilièrent devant Dieu, oublièrent leurs discordes, et jurèrent d'être fidèles aux préceptes de l'Évangile.

Sous Baudouin III, les habitants de Jérusalem défirent sur la

[1] Juxta montem Oliveti a sinistris est monasterium Surianorum. (Fetell., *De situ Iherusalem*, 23 b.)

[2] Si veggono ivi le rovine di una torre, e di altre fabbriche. Altre volte fu qui un convento di santoni maomettani, ma adesso è abbandonato. Più anticamente sembra che vi fosse stato eretto qualche fortilizio con un' altra torre per scoprire le circonvicine, ed anche le lontane adiacenze. (*Mariti.*) — Est locus aptus pro castro, et videntur ibi fuisse structuræ. Est etiam ibi supra cacumen una cisterna, et locus totus est delectabilis. (Fabri, I, 387.)

montagne des Oliviers plusieurs princes turcs qui étaient venus menacer la ville, et qui furent presque tous tués dans leur fuite à travers les montagnes ; le reste tomba dans les mains d'une troupe de guerriers de Naplouse, qui, selon Guillaume de Tyr, réalisa ce proverbe de l'Écriture : *La chenille a dévoré ce que la sauterelle avait laissé.*

A une petite distance de la grotte de Sainte-Pélagie, où le chemin de Béthanie à Jérusalem commence à descendre vers la ville, on montre le lieu où Jésus pleura sur Jérusalem le jour où il y fit son entrée triomphante. « Et, comme il approchait déjà de la descente de la montagne des Oliviers, toute la foule des disciples, dans sa joie, se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les prodiges qu'ils avaient vus, disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur! Et, quand Jésus fut près de Jérusalem, à la vue de cette ville, il pleura sur elle, disant : Ah ! si tu savais en ce jour ce qui peut t'apporter la paix ! Mais maintenant c'est caché à tes yeux. Car des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront d'une circonvallation, et ils t'enfermeront, et ils te presseront de toutes parts ; et ils te renverseront par terre, toi et tes fils qui sont en toi, et ils ne te laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'a pas connu le temps où tu as été visitée. » (Luc, XIX, 37 et suiv.)

Ce fut dans ce même lieu que Titus fit camper sa dixième légion [1] quand il vint, quarante ans après, enfermer d'une circonvallation [2] cette ville aveugle, et renverser par terre Jérusalem et ses enfants.

Surius raconte qu'il y avait aussi une église en ce lieu. « Sur ce s. lieu, dit-il, arrousé des larmes du Fils de Dieu, les chrestiens de la primitive Eglise y bastirent une eglise à l'honneur des larmes de Nostre Seigneur, appellée *Dominus flevit;* mais les Turcs l'ont terrassée. »

Tout près est une caverne où l'on croit que les apôtres, avant de se séparer, ont composé le *Credo*. Ce qui est hors de doute, c'est que le symbole a été composé à Jérusalem. Il y avait aussi une

[1] Josèphe, *Guerre*, liv. VI, c. III.

[2] Titus, pour affamer les Juifs, construisit une muraille tout autour de la ville : cette muraille passait par l'endroit même où se trouvait Jésus quand il fit cette prophétie. (Voyez Josèphe, liv. VI, ch. XIII.) — Cette ligne est tracée sur le Plan.

église en ce lieu ; on l'appelait *église de Saint-Marc*, et *église des douze Apôtres*. Les ruines qu'on en montre aujourd'hui sont à deux cents pas au sud-est de l'église de l'Ascension.

Plusieurs auteurs ont pensé que le symbole a été composé dans le cénacle[1].

C'est du même côté de la montagne, un peu plus vers le sud, que se trouvent ces tombeaux remarquables, aussi taillés dans le roc, connus sous le nom de *tombeaux des Prophètes* (*Kubûr el-ambia*). Josèphe les appelle *Péristéréon*, c'est-à-dire colombier, à cause de la grande quantité de niches qu'ils renferment. Pour les anciens, les cellules funéraires ou labyrinthes étaient comme des nids d'où les âmes, après y avoir laissé leur enveloppe corporelle, s'envolaient dans leur patrie sous la forme d'oiseaux. Je doute qu'il y ait beaucoup de prophètes enterrés en ce lieu. On sait quelle est la destinée de ceux qui sont chargés d'annoncer la vérité aux hommes ; en lisant l'histoire des prophètes, on voit que la plupart ont été lapidés, jetés dans les prisons et les fournaises, sciés en deux, précipités des rochers : ce sont là les honneurs qu'on leur a rendus sur la terre ; il n'est donc guère probable que ces sépulcres leur aient été destinés.

Il est vrai que, lorsque les Juifs les avaient fait mourir, ils leur élevaient quelquefois des monuments ; et c'est peut-être de ces tombeaux qu'il est question dans ces passages de l'Évangile : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ornez les monuments des justes. » (Matth., XXIII, 29.) « Malheur à vous, qui bâtissez des tombeaux aux prophètes; et ce sont vos pères qui les ont tués. » (Luc, XI, 47.)

Les niches nombreuses de ce labyrinthe ont longtemps servi de demeures aux anachorètes. C'était probablement là, ainsi que dans les grottes du village de Siloan, qu'habitaient les solitaires du mont des Oliviers qui, déjà au quatrième siècle, copiaient les dialogues de Cicéron pour saint Jérôme[2] : ce qui prouve que depuis longtemps les moines sont *ennemis* des lettres.

[1] Prima sententia est illorum qui arbitrantur collectos apostolos in cœnaculo Sion ibidem *Credo* composuisse. Ita refert Adrichomius. (*Probabilis sententia*, Quaresmius, II, 302.)

[2] Hieron., *in Eph.*, VI.

« Au Val de Josaphat avoit hermites et vevcles, » est-il dit dans notre relation du treizième siècle. Nous avons la vie d'un grand nombre d'entre eux. Rufin y avait une cellule, et ce fut à la prière de ces ermites qu'il écrivit son livre des *Vies des Pères*[1].

Lorsque saint Antonin visita la montagne des Oliviers, il y avait les tombeaux de saint Jacques, de saint Cléophas et de plusieurs autres sur cette montagne[2].

[1] Voyez *Vies des Pères des déserts*, tome V, Monastères de Jérusalem et des environs.

[2] Antonin. *Placent.*, XVI.

CHAPITRE XXX

PROMENADE AUTOUR DES MURS (SUITE).

Figuier frappé de stérilité. — Bethphagé. — Procession des Rameaux. — *Castellum contra vos.* — Béthanie. — Tombeau de Lazare. — Scènes de l'Évangile. — Églises et couvents du moyen âge. — Ordre de Saint-Lazare. — Cimetière des Juifs et des musulmans dans la vallée de Josaphat. — Tombeau de Josaphat. — Pilier d'Absalon. — Crypte de Saint-Jacques. — Tombeau de Zacharie. — Lieu où Athalie fut mise à mort. — Lieu où l'on croit que Judas se pendit. — Village de Siloan. — Colline d'Ophel. — Fontaine de la sainte Vierge. — Fontaine et piscine de Siloé. — Canal souterrain. — Intermittence. — Dernier jour de la fête des Tabernacles. — Miracles de notre Sauveur. — Lieu du martyre d'Isaïe. — Jardin du roi. — Fontaine de Rogel. — Rocher de Zoheleth. — Vallée d'Hennon. — Sacrifices de Moloch. — Topheth. — Idolâtrie et châtiment des Juifs. — Nombreux tombeaux. — Haceldama. — Anachorètes. — Camp de Pompée. — Ruines de Deïr Kaddis-Modistûs. — Piscine inférieure. — Rencontre d'Abraham et de Melchisédec. — Aqueduc de Ponce-Pilate. — Église grecque de Saint-George. — Autres ruines. — Vallée de Gihon. — Tours de Gaza.

Un des sentiers qui conduisent à Béthanie passe à côté du tombeau des Prophètes ; nous sommes à peu près à moitié chemin de ce bourg : faisons d'ici cette courte excursion.

On croit que c'est sur le penchant oriental de la montagne des Oliviers que Jésus a frappé de stérilité un figuier sur le bord du chemin. (Matth., xxi, 18, 19.)

On trouve bientôt, en descendant, une petite vallée où l'on voit encore quelques grenadiers et quelques figuiers : c'est l'emplacement du village de Bethphagé, *maison des figues*. Sous les Juifs, ce village appartenait aux prêtres qui desservaient le temple. Plus tard, on y construisit une église chrétienne.

Quaresmius raconte la procession qu'on y faisait encore de son temps, le jour des Rameaux, au milieu d'un grand concours de chrétiens. Lorsque le Père gardien était arrivé en ce lieu avec les

autres religieux, tout le monde baisait la terre, et le Père gardien faisait un discours au peuple. Ensuite le diacre chantait l'Évangile du jour. Lorsqu'il était à ces mots : *Jésus envoya deux de ses disciples, leur disant*, deux religieux s'agenouillaient devant le célébrant, qui ajoutait : *Allez à la maison qui est devant vous : vous y trouverez une ânesse attachée : déliez-la et me l'amenez.* Ils s'y rendaient et ramenaient une ânesse : le célébrant la montait, tandis que les assistants couvraient le chemin de vêtements et de branches d'arbre ; puis la procession se dirigeait vers Jérusalem en chantant : « Les fils des Hébreux portaient des branches d'olivier, » etc. On s'arrêtait à l'endroit où Jésus, apercevant la ville, pleura sur elle, et on chantait l'Évangile qui renferme les prophéties de Jésus contre Jérusalem. (Luc, XIX, 42.) La procession parcourait ainsi tout le chemin qu'avait suivi notre Sauveur.

Mais déjà alors il n'existait plus rien ni de Bethphagé, ni de la villa qu'on appelait *Castellum contra vos.*

En descendant encore environ un demi-mille par une pente roide et pierreuse, on trouve derrière une colline le village de *Béthanie*, (maison d'affliction ou d'obéissance) [1]. Un profond ravin coupe la vallée; des rangées d'oliviers et de mûriers serpentent le long du torrent, et s'élèvent sur quelques coteaux. Le village n'est plus composé que d'une vingtaine de masures et de quelques tas de décombres, au milieu desquels se mêlent quelquefois les tentes d'une tribu de Bédouins ; il n'est habité que par des Arabes. Sa distance de Jérusalem est de trois quarts de lieue.

C'est là qu'aimait à se rendre notre Sauveur; il y venait souvent passer la nuit, et il y fit un de ses miracles les plus éclatants.

Jésus, après avoir raconté la parabole du Samaritain, vint en un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison; elle

[1] M. de Lamartine appelle ce lieu *Béthulie*. Du reste, il ne dit pas un mot de notre Sauveur ou de Lazare; voici tout ce qui l'a intéressé dans cet endroit : « Arrivés au village de *Béthulie*, dit-il, peuplé encore de quelques familles arabes, nous y reconnaissons les restes d'un monument chrétien. Il y a une bonne source. Un Arabe tire de l'eau, pendant une heure, pour abreuver nos chevaux et remplir nos jarres, suspendues aux selles de nos mulets. Il n'y a plus d'eau jusqu'à Jéricho (il y a encore la fontaine des Apôtres); dix ou douze heures de marche (il y en a sept). Nous repartons de *Béthulie*...., » etc. (*Voyage en Orient*, Iʳᵉ Part., page 159.)

avait une sœur nommée Marie, laquelle, s'asseyant aux pieds de Jésus, écoutait sa parole, tandis que Marthe était fort occupée à préparer tout ce qu'il fallait. Ce fut à cette occasion que Jésus prononça cette divine parole, que nous oublions trop souvent : *Une seule chose est nécessaire*. (Luc., x, 42.)

Le miracle de la résurrection de Lazare est un des plus éclatants qu'ait faits notre Sauveur, et par là même celui qui a le plus violemment excité la colère de ses ennemis. Les Juifs, qui étaient venus pour consoler Marthe et Marie, ne pouvaient douter de la mort de Lazare, qui était depuis quatre jours dans le sépulcre; et ensuite ils doutèrent si peu de sa résurrection, qu'ils prirent la résolution de le tuer, afin de cacher le miracle de Jésus-Christ. « O pensée folle et cruauté aveugle ! s'écrie saint Augustin. Le Christ, notre Seigneur, qui a pu le ressusciter mort, ne pourrait le ressusciter tué? Vous ôteriez la vie à Lazare : enlèveriez-vous par là à Dieu sa puissance? Si le miracle de ressusciter un homme tué vous paraît plus grand que celui de ressusciter un homme mort, Jésus a fait l'un et l'autre : il a ressuscité Lazare mort, et il s'est ressuscité lui-même que vous aviez tué[1]. » Comme ces Juifs-là nous ressemblent ! Nous demandons à grands cris des miracles, nous en fixons les dimensions; et, quand il convient à la divine Providence d'en faire qui surpassent de beaucoup nos exigences, nous étoufferions volontiers, si cela dépendait de nous, les prophéties et les prophètes, les miracles et ceux qui les font.

Le tombeau de Lazare, tel qu'on le montre aujourd'hui, est une cavité taillée dans le roc, revêtue en partie de maçonnerie; on y descend par six degrés; il était recouvert par une pierre placée horizontalement, qui en fermait l'entrée : ce qui s'accorde parfaitement avec les paroles de l'Évangile : « C'était une grotte, et une pierre était placée *dessus*. » (Jean, xi, 38.) Quoiqu'il diffère de la forme ordinaire des sépulcres anciens, entre autres du saint sépul-

[1] O stulta cogitatio, et cæca sævitia! Dominus Christus, qui suscitare potuit mortuum, non posset occisum? Quando Lazaro auferebatis necem, numquid auferebatis Domino potestatem? Si aliud vobis videtur mortuus, aliud occisus : ecce Dominus utrumque fecit, et Lazarum mortuum et seipsum suscitavit occisum. (August., *Tract.* 50 *in Joan.*)

cre, il ressemble cependant à quelques tombeaux qu'on trouve encore aujourd'hui, et où l'on ne mettait pas les morts dans des niches séparées, mais dans une grotte unique qui pouvait renfermer plusieurs corps. Avant d'arriver à ce tombeau, on descend par un escalier de vingt-quatre marches dans un souterrain qui sert de vestibule, et où les PP. Franciscains viennent dire la messe deux fois par an. Il leur a fallu acheter le droit de pratiquer cette entrée à prix d'argent, parce qu'on a bâti une mosquée où se trouvait l'ancienne porte[1].

Raban Maur, qui possédait les *Actes de Lazare*, dit qu'après la descente du Saint-Esprit « les apôtres résolurent de changer en maison de prière la maison des amis de Jésus-Christ, Lazare, Marie et Marthe. » Sainte Paule a visité le tombeau de Lazare, et il a toujours été en grande vénération. On vit successivement s'élever trois églises dans le bourg de Béthanie : l'une sur le tombeau de Lazare, bâtie par sainte Hélène, comme nous l'apprend saint Jérôme[2]; une autre sur la maison de Marthe et de Marie, et la troisième sur celle de Simon le Lépreux. Avant les croisades, il y avait déjà un grand couvent sur le tombeau de Lazare; il a été détruit par les infidèles[3].

Dans la partie la plus élevée du village, on voit les restes encore reconnaissables d'une ancienne église et d'une forte tour. La reine Mélisende fonda à Béthanie une abbaye de femmes de l'ordre des Bénédictins, et sa sœur Ivette, qui auparavant était religieuse dans

[1] M. Munk dit, en parlant de Béthanie : « On y trouve quelques familles arabes, dont les chefs mettent à profit la crédulité des pèlerins chrétiens en leur faisant montrer, pour une rétribution, la maison de Lazare et un tombeau taillé dans le roc. » (*Palestine*, page 56.) La maison de Lazare est de l'invention de M. Munk. Quant au tombeau, je l'ai trouvé ouvert; j'ai donné quelques paras à une petite fille, qui a tenu mon cheval pendant que j'y suis descendu; c'est là tout ce que m'a coûté ma crédulité, et je ne pense pas qu'il en soit rien revenu au chef de l'endroit.

[2] Post, ingressa sepulcrum Lazari, Mariæ et Marthæ vidit hospitium. (*Hieron. ad [illegible].*)

[3] Arculfus quemdam Bethaniæ campulum magna olivarum silva circumdatum [illegible], ubi grande inest monasterium et grandis basilica super illam ædificata [illegible] de qua Dominus quatriduanum mortuum suscitavit Lazarum. (*Acta sancto[illegible] Bened.*, tome IV.)

[illegible] a Bethania in descensu montis Oliveti, in quo est monasterium, [illegible] sepulcrum monstrat Lazari. (*Bernardi monachi Franci. Itinerarium.*)

l'abbaye de Sainte-Anne à Jérusalem, en devint abbesse [1]. Le couvent fut fortifié par des fossés et des tours, et la reine l'enrichit en lui donnant Jéricho et ses dépendances, et une quantité d'ornements d'or et d'argent. En outre, ces religieuses avaient un couvent à Jérusalem dans la ville basse, où elles se retiraient en temps de guerre [2].

Simon le Lépreux habitait aussi Béthanie, comme nous l'apprend l'Évangile. « Or, comme Jésus était à Béthanie, dans la maison de Simon le Lépreux, une femme vint à lui, ayant un vase d'albâtre plein d'un parfum très-précieux, et elle le répandit sur sa tête lorsqu'il était à table. » (Matth., xxvi, 6.) Plusieurs des personnes présentes, et surtout Judas, en furent indignées, disant qu'il eût mieux valu donner aux pauvres la valeur de ce parfum. Jésus les reprit; et pour nous montrer l'effet que les réprimandes même les plus douces produisent sur les cœurs mauvais, l'évangéliste nous montre Iscariote allant de là trouver les prêtres et leur disant : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* (Loc. cit. 15.) Était-ce pour le donner aux pauvres que Judas sollicitait le prix de sa trahison ? L'impiété a toujours tenu le même langage : tout ce qu'on offre à Dieu est de l'argent perdu. *Pourquoi bâtir de belles églises et parer les autels? avec cet argent on pourrait nourrir tant de pauvres!* N'est-ce pas ce que nous entendons chaque jour de tous les Judas, qui sont prêts à vendre Jésus-Christ, non pour nourrir les pauvres, mais pour se faire une bourse d'iniquité? Les pauvres, assurément, ne perdent rien à tout ce qui peut développer le sentiment religieux dans les cœurs, et ce n'est pas où il y a de belles églises que les pauvres sont le plus malheureux.

Béthanie est appelée aujourd'hui El-Azirijeh [3]. Dans les environs, on remarque plusieurs traces d'anciennes constructions. Les pèlerins visitent, sur une hauteur voisine, une pierre sur laquelle on croit que notre Sauveur était assis lorsque Marthe, venant à sa rencontre, lui dit : « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. » (Jean, xi, 21.) On l'appelle *pierre du Colloque*, ou

[1] Guillaume de Tyr, l. XV, c. xvi. — Jacq. de Vitri, *Hist. occid*, c. xxxviii.
[2] *Assises de Jérusalem.*
[3] De El-Azir, c'est-à-dire Lazare.

de Sainte-Marthe. Tout près de là, il y a une citerne aussi nommée *citerne de Sainte-Marthe*. On croit que la maison de cette sainte femme était au même lieu [1].

Des questions importantes ont été agitées dans l'Église à l'occasion de Lazare et de ses sœurs; les principales sont : — si Marie-Magdeleine est la même personne que Marie, sœur de Marthe, et la pécheresse dont parle saint Luc ; — si Lazare a été évêque de Béthanie ; — si Marie-Magdeleine est morte à Éphèse, ou si l'arrivée de saint Lazare, de sainte Marthe et de sainte Magdeleine en Provence peut être prouvée par des documents authentiques. Des travaux aussi savants que consciencieux, faits ces dernières années, ont établi de la manière la plus évidente l'authenticité des anciennes traditions de l'Église, que de téméraires écrivains s'étaient efforcés de détruire. Il ne saurait plus y avoir de doute sur l'unité des trois Marie et l'apostolat en Provence de cette famille amie du Sauveur [2]. Les traditions et les monuments qu'on trouve en Palestine sont tous favorables à cette opinion.

Je ne veux pas quitter Béthanie sans dire que l'ordre de Saint-Lazare y a pris, sinon son origine, au moins le nom de son protecteur. Il paraît que c'est à Saint-Jean-d'Acre qu'il a été fondé ; il était à la fois militaire et religieux. Dans la suite, il se divisa en trois classes : une partie des chevaliers étaient chargés de repousser les infidèles avec les armes, une autre soignait les léproseries, et la troisième, composée de prêtres, était consacrée aux autels, et donnait le saint viatique et tous les secours spirituels aux malades.

Je retournai vers Jérusalem par le chemin du sud, qui me ramena au fond de la vallée de Josaphat, près du Pilier d'Absalon. Sur le penchant de la montagne, on rencontre une quantité innombrable de tombes modernes recouvertes d'une seule pierre ou des débris de la montagne : c'est là le cimetière des Juifs; ils le nomment *Beth Haïm*, maison des vivants. C'est pour avoir ce petit coin de terre de

[1] Bonifacius, lib. II ; Radzivilius, epist. II ; Adrichom., *Jerus.*, num. 182 ; Quaresm., tome II.

[2] Consultez *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Marie-Magdeleine en Provence*, publiés par J.-P. Migne, 2 vol.

la vallée que des centaines de Juifs quittent chaque année les pays lointains où le souffle de la colère de Dieu les a jetés, afin de reposer dans la terre de leurs pères. Les mahométans tiennent le côté opposé, tout près du lieu où doit venir le prophète pour juger les hommes : ils ont pris la droite de la vallée pour être plus sûrs de l'avoir au dernier jugement. A la prise de Jérusalem par les croisés, en 1099, on enterra près de la Porte Dorée ceux qui périrent dans le combat.

C'est au bord du Cédron que se trouvent les quatre monuments de Josaphat, d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie.

Le roi Josaphat a été enseveli avec ses pères dans la cité de David (III Rois, XXII, 51.) : on ne sait pourquoi ce tombeau porte son nom. C'est une chambre sépulcrale creusée dans le rocher, en grande partie enfouie, dont le fronton, qui a huit pieds de longueur, est simplement orné. Lorsqu'à travers les décombres on pénètre dans l'extérieur, on découvre de chaque côté des ouvertures qui conduisent dans cinq autres chambres, dont trois sont du côté du sud : elles sont également taillées dans le roc, et sont tout à fait obscures. Bien qu'on y ait trouvé des ossements humains, il n'y a pas de niches sépulcrales. Des restes de peintures, qu'on remarque sur les murs, ont fait admettre que ces chambres ont servi de chapelles.

Absalon, ayant été tué au delà du Jourdain, fut jeté en une grande fosse dans la forêt. (II Rois, XVIII, 17.) Mais, de son vivant même, il s'était fait ériger un monument dans la vallée de Josaphat. « Or Absalon avait dressé pour lui, quand il vivait, un cippe en la vallée du Roi; car il avait dit : Je n'ai point de fils ; ce sera pour conserver le souvenir de mon nom. Il donna donc son nom à cette colonne, et on l'appelle encore aujourd'hui la Main d'Absalon. » (II Rois, XVIII, 18.) Josèphe indique la distance qui séparait ce monument de la ville : « Absalon, dit-il, s'était érigé dans la vallée du Roi une colonne de marbre avec une inscription : elle était à deux stades de Jérusalem, et il voulut qu'on l'appelât *Main d'Absalon*[1]. » Cette distance n'est exacte que si le point de départ est la ville de Sion,

[1] Josèphe, *Antiquités*, l. VII, c. IX.

et non la porte actuelle de Saint-Étienne, qui n'est qu'à un stade environ.

Ce qu'on appelle aujourd'hui *Tombeau* ou *Pilier d'Absalon* n'est point une colonne : c'est un bloc de rocher taillé, dont les côtés ont de huit à neuf pieds de largeur ; il est surmonté d'une maçonnerie ronde et bizarre, qui se termine par une pointe cylindrique au haut de laquelle est une espèce de couronne de fleurs ; cette partie supérieure a la forme d'une cloche. La hauteur totale du monument est de plus de quarante pieds.

C'est contre ce tombeau que les passants jettent des pierres de mépris ; ce qui se fait depuis longtemps, puisque Surius disait déjà : « Les Chrestiens, Juifs, Turcs et Mores conduisans leurs enfans par la vallée de Josaphat s'y arrestent, et eslançans des cailloux et pierres contre ce sepulcre, commandent à leurs enfans de faire de mesme, crians hautement : *Voylà, voylà le meschant, le bourreau, le cruel, qui a fait la guerre contre son pere*[1]. »

Quelques auteurs ont supposé que ce tombeau a été construit par Salomon pour sa femme éthiopienne, fille de Pharaon, et que c'est de là que les habitants du pays l'appellent encore *Tantûr Faraûn*, la Corne ou le Bonnet de Pharaon.

A l'extérieur, chaque côté du monument est orné de deux pilastres. Excepté du côté du couchant, on a pratiqué une ouverture sur chaque face, par laquelle on peut entrer dans le monolithe, où l'on trouve une chambre de huit pieds carrés, dans laquelle il n'y a aucune trace de niches sépulcrales ou de sarcophages.

Les styles disparates qu'on remarque dans l'ornementation de ce monument font supposer qu'il ne se trouve plus dans son état primitif, et qu'on y a retouché à des époques différentes, bien que dans son ensemble il porte un caractère d'antiquité incontestable.

Le *tombeau de Saint-Jacques* est une crypte taillée dans le roc, au lieu où précédemment se trouvait la caverne dans laquelle on croit que se cachèrent les apôtres après qu'on se fut saisi de notre Sauveur dans le jardin des Oliviers. La tradition rapporte que saint Jacques le Mineur y demeura durant les trois jours de la Passion, sans vou-

[1] Surius, 404.

loir prendre aucun aliment, jusqu'à ce que Jésus fût ressussité ; que ce fut là que notre Sauveur lui apparut, et que ce saint apôtre y fut enseveli après avoir été précipité du temple[1]. Hégésippe dit que saint Jacques fut enterré auprès du temple, et qu'on lui érigea un monument qui fut célèbre jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus et Adrien ; c'est là également ce qu'on lit dans le martyrologe romain : ce qui ne me paraît pas contredire la tradition de Jérusalem, puisque le *tombeau de saint Jacques* est tout près du temple, et que nous savons qu'au temps de son martyre on n'avait pas coutume d'ensevelir les morts dans la ville. Dans cette caverne, il y avait deux églises l'une sur l'autre et plusieurs chambres, dans l'une desquelles on a trouvé des niches sépulcrales : *Quivi troverai molte belle case per persone che volessero far penitentia*, dit un ancien pèlerin[2]. Il y avait effectivement dans ces cellules un grand nombre d'ermites autrefois : *Ibi etiam ubi reclusi habitant est capella in honore sancti Jacobi*[3].

Des voyageurs citent, au sujet du tombeau de saint Jacques, diverses traditions chrétiennes, juives ou musulmanes : il n'est pas étonnant qu'elles soient peu d'accord entre elles ; j'ai rapporté ce qui m'a paru le plus probable.

Le quatrième monument a beaucoup de ressemblance avec celui d'Absalon : c'est un monolithe composé d'un bloc de rocher carré, que l'on a détaché de la montagne en creusant tout alentour une galerie dans le roc, et surmonté d'une pyramide. Il est orné de pilastres et n'a pas d'ouverture. Il porte le nom de *tombeau de Zacharie :* on croit que c'est ce fils de Barachie que les Juifs ont tué entre le temple et l'autel, et dont notre Sauveur leur a reproché la mort. (Matth., XXIII.)

Ici nous nous trouvons vis-à-vis de la partie sud-est de l'esplanade du temple, où était la *porte des Chevaux*. C'est par là que fut

[1] Comparez I Corinth., XV, 7 ; saint Jérome sur le ch. II de l'Évang. des Nazar. ; Mar. Sanut, I. 3, part. XIV, c. IX ; Grégoire de Tours, I. 1 Mirac., c. XXVII ; Quaresm., tome II, page 258.

[2] Laffi, *Viaggio al S. Sepolcro.*

[3] Fetell, *De situ Iherusalem*, 23.

entra née Athalie hors de l'enceinte de la maison du Seigneur, et tuée par le glaive dans la vallée du Cédron[1].

Avant d'arriver au village de Siloan, on montre, sur la gauche de la vallée, le lieu où Judas se pendit[2].

Le village de Siloan (Kefr-Silwân), peuplé d'Arabes aussi redoutables que ceux du désert, est attaché aux rochers, et on ne sait, en voyant les tas de pierres dans lesquels habite cette tribu de Bédouins, si ce sont des tombeaux ou des repaires de voleurs.

Le village est composé d'environ quarante maisons et d'autant de grottes sépulcrales. Les habitants, au nombre de plus de douze cents, forment deux corporations, le village supérieur et le village inférieur, et vivent en assez mauvaise intelligence entre eux, sous deux scheiks différents. Ils transportent dans la ville l'eau qu'ils puisent à la fontaine de la sainte Vierge et à la fontaine de Siloé, et ils s'occupent de culture et de brigandage.

Les grottes qu'ils habitent servaient autrefois de demeures à des religieux et à des ermites[3].

Dès le sixième siècle, on voyait, dans le voisinage de la fontaine de Siloé, un cimetière dans lequel étaient enterrés les pèlerins qui mouraient à Jérusalem. Parmi les tombeaux des fidèles habitaient les serviteurs de Dieu. Ce lieu, dit la relation de saint Antonin, couvert d'arbres fruitiers, parsemé de sépulcres et d'humbles cellules, réunissait les vivants et les morts, et présentait à la fois un tableau riant et lugubre[4].

La colline qui se prolonge au sud de Moriah, entre les deux vallées de Josaphat et de Tyropœon, s'appelait Ophel, *lieu élevé*. Elle

[1] Comparez IV Rois, XI, 15; II Paral., XXIII, 15; et Josèphe, *Antiquités*, liv. IX, VII; 3. Voici la traduction latine du texte de l'historien juif, qui était plus à même que nous de connaître les localités indiquées dans l'Écriture : « Joadus contra accitis centurionibus, jubet mulierem arripi ducique in torrentem Cedronis, atque illic pœnas luere; neque enim fas esse templum veneficæ supplicio pollui. »

[2] Au moyen âge, on montrait ce lieu dans l'intérieur de la ville : « Par la rue Couverte aloit on en une rue par le change des Latins; cele rue apeloit on la *rue de l'Arc de Judas*, parce qu'on disoit que Judas s'y pendi. » (Voyez *Assises de Jérusalem*.)

[3] Eadem vallis ex omni parte plures habet caveas, in quibus religiosæ personæ vitam ducunt eremiticam. (Wirzburg, 509.)

[4] Michaud, *Hist. des crois.*, I, liv. I.

était autrefois comprise dans la vallée; ses murailles avaient été bâties par Joatham (II Paral., xxvii, 3), et surtout par Manassès. (II Paral., xxiii, 14.) L'hôtel des monnaies, à l'époque de Salomon, se trouvait sur cette colline. C'est là aussi qu'habitaient les Nathinéens. (Néhém., iii, 26.) Les princes de l'Adiabène y avaient un palais, qui fut quelque temps habité par Jean de Giscala. Au treizième siècle, il y avait un village et des ruines considérables[1].

Nous trouvons au pied de cette colline, vis-à-vis le village de Siloan, l'entrée d'un souterrain qui débouche dans la partie occidentale de l'esplanade du temple : c'est par là que, dans les dernières guerres, les Bédouins avaient pénétré dans la ville[2].

Les aqueducs et les égouts dans lesquels s'étaient réfugiés Jean de Giscala et Simon Gioras débouchaient probablement de ce côté. Un autre chef, quoique moins important, Judas, fils de Jaïre, fut plus heureux : il parvint à se sauver par ces égouts après le siége, et alla se jeter au delà de la mer Morte dans la forte place de Machéronte, où il ne put cependant se maintenir que peu de temps.

Un peu au-dessous est la fontaine de la Vierge, *Fons Beatæ Virginis*, appelée par les Arabes *Ain Sitti Mariam* (Fontaine de Notre-Dame-Marie), et encore *Ain Um-el-Deradsch* (Fontaine de notre Mère près de l'escalier). On l'a souvent confondue avec la fontaine de Siloé, et même avec la fontaine de Rogel; on la trouve aussi sous le nom de fontaine du Soleil et de Bain de Samuel. Cette fontaine est vénérée même par les Turcs, qui ont près de l'entrée un lieu de prière; au seizième et au dix-septième siècle, ils y avaient une mosquée. Plusieurs auges, dont quelques-uns sont taillés dans le roc, sont en face de l'escalier, de l'autre côté du chemin. La source est sous terre, et on y descend par deux rampes, dont la première, qui est assez large, a dix-huit marches, tandis que la seconde, beaucoup plus étroite, n'en a que quatorze, mais très-hautes. Quand on arrive près de l'eau, il fait si sombre, qu'on peut à peine distinguer les objets. Au fond est un bassin long d'environ quinze pieds, et large de six. Quand j'y descendis, il n'y

[1] Schultz. *Jérusalem*, page 59.
[2] Schultz, *Jérusalem*, page 41.

avait que quelques pouces d'eau; d'ordinaire il y en a près d'un pied dans la partie orientale, et plus du double à l'autre extrémité; elle est continuellement remuée et salie par les femmes de Siloan, qui viennent remplir leurs outres, et qui marchent dans l'eau pour aller jusqu'à la source, qui coule tranquillement au fond. Le moucre qui m'accompagnait et qui portait le flacon en fer-blanc que j'avais l'intention de remplir, voulant avoir de l'eau de la source sans se mouiller les pieds, arrache l'outre d'une de ces femmes pour lui prendre son eau; elle résiste et appelle au secours. Avant que j'eusse le temps d'intervenir, six ou huit autres femmes que le moucre n'avait pas vues au fond du bassin obscur étaient accourues, et un combat s'était engagé. Le moucre était robuste, les femmes tenaces et l'escalier glissant; le lieu, l'eau, l'obscurité, rendaient cette scène assez étrange. Je me trouvais au milieu de cette lutte, entre ces femmes et leurs outres mouillées, sans pouvoir me faire comprendre de personne. Il ne me restait qu'un seul langage: je me servis, contre mon moucre, de la cravache que j'avais oublié de laisser à l'autre muletier qui tenait mon cheval à la porte de la fontaine. Chacun comprit l'équité de mon jugement: le moucre fut honni, et le combat cessa. Ensuite j'allai chercher de l'eau moi-même. On appelle cette source *fontaine de la Vierge Marie*, parce qu'on croit que la sainte Vierge y venait puiser de l'eau quand elle était à Jérusalem. Effectivement, il est impossible de douter qu'elle n'y soit venue : c'est la seule source de la ville, et elle est assez rapprochée de la maison que la sainte Vierge a habitée à la porte de Saint-Étienne. On peut dire avec la même certitude que notre Sauveur, qui a passé si souvent dans cette vallée, a bu de l'eau de cette source. Selon toute probabilité, c'est la *source du Dragon* de l'Écriture[1]. (Néhémie, II, 13.)

On a construit un canal souterrain qui conduit l'eau de cette source jusqu'à la jonction de la vallée de Tyropœon avec celle du

[1] P. Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. II. C'est là que M. de Lamartine a trouvé la fontaine de Siloé; il est même fort étonné que depuis le temps qu'on va à Jérusalem il ne se soit trouvé personne pour faire cette découverte ; « Voici la fontaine de Siloé, dit-il; je ne sais comment tant de voyageurs ont eu de la peine à la découvrir. » (Tome I, page 438)

Cédron, où elle forme la *fontaine de Siloé*. Ce canal est long de mille sept cent cinquante pieds ; il serpente dans le roc au lieu d'aller directement du nord au sud ; souvent il n'a qu'un pied ou deux de hauteur, et quelquefois il dépasse de beaucoup la hauteur d'un homme ; il est d'un travail très-imparfait et accuse une origine fort ancienne. Il a été creusé dans le but d'amener l'eau de la fontaine de Marie à fleur de terre, dans un lieu plus accessible aux habitants de la ville, où l'on pouvait aussi l'amasser dans de grands réservoirs et la faire écouler dans les jardins voisins. Bien que la construction de ce canal remonte à une époque probablement antérieure à Salomon, on n'a commencé à en soupçonner l'existence que vers le douzième ou le treizième siècle. Au dix-septième siècle, un frère Jules fut le premier qui explora le canal dans toute sa longueur ; après lui l'abbé Desmazures, puis l'Anglais Hyde, et MM. Robinson, Smith et Tobler, sont les seuls qui, à ma connaissance, se soient aventurés avec succès dans ce tortueux, obscur et humide passage : tous l'ont descendu du nord au sud.

La fontaine de la Vierge, qui sort de la colline du temple comme le fleuve de la vision d'Ézéchiel (XLVII), a probablement accrédité la croyance qu'une source se trouve sous les principaux temples de la terre.

Les légendes locales parlent des sept fontaines de Jérusalem et des sept rivières de Constantinople; tout cela est de la poésie orientale. Il n'y a de fontaine permanente à Jérusalem et dans ses environs immédiats que celle que nous venons de décrire; on pourrait y ajouter la fontaine de Rogel, qui est plutôt un puits. Les torrents qui remplissent les grands réservoirs autour de la ville sont toujours à sec, excepté pendant les temps de pluies et ne peuvent être appelés des fontaines. La source de Ain esch-Schéfah, dont j'ai parlé ailleurs, et dont l'eau a beaucoup de ressemblance avec celle de Siloé, est considérée par plusieurs comme étant la véritable source de cette dernière fontaine; je crois pourtant que l'eau en est moins potable. Je ne pense pas que la petite source des carrières, près de la porte de Damas, coule toujours.

En descendant la vallée, on est bientôt vis-à-vis de l'ancienne porte de la ville dite des *Ordures* ou *Sterquiline;* puis, au bas de la

vallée de Tyropœon ou des Fromagers, on trouve la fontaine et la piscine de Siloé.

On lit au second livre des Paralipomènes : « Lorsque Ézéchias vit que Sennachérib s'avançait et marchait droit contre Jérusalem, il tint un conseil des princes et des grands de son royaume pour boucher les fontaines qui étaient hors de la ville; et ils l'aidèrent dans ce projet. Une grande multitude fut donc rassemblée, et détourna toutes les sources et le torrent qui coulait au milieu de la terre, disant : « Pourquoi, si les rois d'Assyrie viennent, leur laisserions-« nous de l'eau en abondance? » (II Par., xxxii, 2 et suiv.) Nous avons déjà parlé ailleurs des travaux que fit Ézéchias pour détourner et cacher les eaux qui étaient au couchant de la ville; de ce côté on prit les mêmes précautions. On pourrait supposer que le canal souterrain a été creusé à cette occasion, si dans l'intérieur il y avait quelque cavité où l'eau pût être conduite et se perdre; mais ce canal n'a pas été suffisamment exploré pour qu'on puisse l'affirmer. Toutes les fois que la ville fut menacée d'un siége, on prit également la précaution de détourner les eaux, notamment l'an 1099, lorsque les croisés s'approchèrent pour la première fois de Jérusalem. Ce fut aussi en détournant la source de Siloé que Saladin, un siècle plus tard, obligea Richard Cœur-de-Lion à lever le siége de la ville[1].

On montre dans le canal de la fontaine de Siloé une fente de rocher qui doit s'être faite à la mort du Sauveur[2].

Autrefois il y avait une tour près de la source de Siloé; elle écrasa dix-huit personnes dans sa chute. (Luc, xiii, 4.)

La fontaine de Marie, et par conséquent la fontaine de Siloé, sont des fontaines intermittentes très-remarquables; ce qu'il est facile d'établir par le témoignage des auteurs les plus dignes de foi[3].

Josèphe, dans un de ses discours aux Juifs, pour leur prouver que

[1] Guil. de Tyr, liv. VIII, c. iv.

[2] Fabri, I, 417.

[3] Josèphe raconte qu'au nord de la Palestine il y avait une fontaine qu'on appelait *Sabbatique*, parce qu'elle ne coulait que le jour du Sabbat. (*Guerre*, liv. VII, c. v.) — On a dit, au contraire, de la fontaine de Siloé : « Hic fons sex diebus atque noctibus currit; septima vero die, est Sabath : in totum nec nocte, nec die currit. (*Itin. Burdig. Hieros.*, 152.)

Dieu les a abandonnés, leur rappelle que la fontaine de Siloé, qui ne coulait plus pour eux avant le siége, donnait abondamment ses eaux aux Romains [1]. On trouve dans le même auteur que pareille chose arriva pendant le siége de Nabuchodonosor.

« Siloé, dit saint Jerôme, est une source située au pied du mont Sion, qui ne coule pas toujours, mais seulement certains jours et à certaines heures, et qui sort avec un grand bruit à travers des cavités souterraines et des grottes formées par les rochers les plus durs. Nous ne pouvons en douter, nous surtout qui habitons ce pays [2]. »

On a observé le même phénomène pendant les croisades. En parlant des souffrances des pèlerins devant Jérusalem, M. Michaud ajoute : « Le torrent du Cédron était desséché, toutes les citernes du voisinage avaient été comblées ou empoisonnées. La fontaine de Siloé, qui coulait *par intervalles*, ne pouvait suffire à la multitude des pèlerins [3]. »

Enfin, M. Robinson raconte que lorsqu'il faisait ses préparatifs pour mesurer le bassin de la source supérieure, c'est-à-dire, de la sainte Vierge, son compagnon, qui avait un pied sur le dernier degré tout près de l'eau, et l'autre sur une pierre au milieu du bassin, s'aperçut que le soulier qu'il avait à celui-ci se remplissait d'eau. Dans la persuasion que la pierre avait bougé, il retira son pied sur le degré; mais il se couvrit également d'eau. Leur curiosité ayant été excitée par là, ils virent sourdre l'eau de dessous les pierres, et en cinq minutes elle monta d'un pied; dix minutes après, l'eau s'écoula et reprit son ancien niveau [4].

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VI, ch. XI.

[2] Hieron., *in Isaiam*, VIII, 6.

[3] *Histoire des Croisades*, tome I, liv. IV. — Lorsque la source de Siloé venait à couler, dit aussi Raymond d'Agiles, les chrétiens s'y précipitaient les uns sur les autres, et souvent ils y périssaient avec leur bétail. La source était ainsi remplie, et de ceux qui s'y laissaient tomber, et de cadavres d'animaux. (*Historia Francorum qui ceperunt Hierusalem*.)

L'eau était si rare pendant le siége de la ville sainte, que les pèlerins allaient à six milles de distance chercher des eaux fétides dans de petits vases qu'ils avaient faits avec des peaux de bœufs et d'autres animaux. Ces eaux, quoique puantes, se vendaient à un prix si exorbitant, qu'un homme, avec un écu, ne pouvait en avoir assez pour étancher sa soif. (Bibl. des croisades, *Hist. du Voyage à Jérusalem*, par P. Tudebode.)

[4] Robinson, *Palestine*, II, 175.

On dit communément à Jérusalem qu'elle a un flux et reflux comme la mer, et c'est ainsi qu'on m'a expliqué sa périodicité. Les Arabes disent que son intermittence est due à un dragon qui est caché dans ces cavités : c'est peut-être cette croyance qui anciennement la fit appeler *fontaine du Dragon*[1]. (Néhém., II, 13.) Le dernier jour de la fête des Tabernacles, sous l'ancienne loi, on venait chercher avec beaucoup de solennité de l'eau à la fontaine de Siloé, et on la portait sur l'autel, où elle était mêlée au vin du sacrifice, en souvenir de l'eau que Dieu avait fait couler du rocher dans le désert, et afin de demander des pluies pour le temps des semailles. Jésus assistant à cette fête en prit occasion de dire : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. Celui qui croit en moi, il sortira de ses entrailles des fleuves d'eau vive. » (Jean, VII, 37, 38.)

Il est dit dans le Talmud que « celui qui n'a pas vu la joie qu'on témoignait ce jour-là n'a jamais vu de joie[2]. » Le soir, ceux qui passaient pour les plus sages de la nation, les anciens et les chefs du sanhédrin, de la synagogue et des écoles, se rendaient dans le vestibule du temple et dansaient devant tout le peuple au son des instruments. Ils sautaient, ils dansaient, ils frappaient des mains ; plus les mouvements de ces hommes graves étaient désordonnés, plus ils recueillaient d'applaudissements. Ils passaient ainsi la plus grande partie de la nuit. Cela se faisait en souvenir de la danse de David[3].

Cette fontaine coule dans la *piscine de Siloé* (Natatoria), qui est surtout connue par un miracle de notre Sauveur. Les Juifs lui ayant jeté des pierres, il sortit du temple. En passant, il vit un homme aveugle de naissance ; il fit de la boue avec sa salive, en frotta les yeux de l'aveugle, et lui dit : « Va, et te lave dans la piscine de Siloé (mot qui signifie *envoyé*). Il y alla donc, se lava, et revint ayant recouvré la vue. » (Jean, IX, 1.)

Comme les Grecs et les Romains, les Juifs, par esprit de supersti-

[1] Des croyances semblables existaient pour les rivières d'*Ophis* et de *Ladon*, qui ont aussi la même signification : ces croyances sont d'origine païenne. (Ératosthène, *Cat.*, 41.)

[2] Succah, 51.

[3] Jennings's, *Jud Alterth.*, II, B.

tion, attribuaient une vertu secrète à la salive : c'est pourquoi il leur était interdit de frotter les yeux d'un aveugle un jour de sabbat, pour ne pas opérer une guérison ce jour-là. Jésus, pour condamner ces pratiques et ces ordonnances pharisaïques, fit plusieurs guérisons le jour du sabbat. Dans cette occasion, il voulut faire précisément ce qui était interdit aux Juifs, c'est-à-dire, frotter les yeux d'un aveugle avec de la salive le jour du sabbat, et, de plus, montrer sa puissance divine en guérissant un aveugle-né par un moyen si peu propre même à opérer une guérison ordinaire. Notre Sauveur se servit du même moyen pour guérir le sourd-muet de la Décapole. C'est en souvenir de ces miracles que l'Église, au jour de notre baptême, emploie aussi de la salive pour ouvrir nos sens à la grâce.

La piscine de Siloé est en grande partie comblée aujourd'hui ; il y a quelques arbres, et on y plante des légumes. Elle a cinquante-trois pieds de long sur dix-huit de large et dix-neuf de profondeur ; on trouve auprès des restes de murs et de colonnes qui ont servi à un ancien édifice. A l'angle sud-est se trouve un escalier ; c'est au même angle que se fait l'écoulement. On avait autrefois construit une église au-dessus de la piscine ; elle était dédiée au Sauveur *Illuminateur*[1]. L'an 600, les pèlerins, par dévotion ou pour récupérer la santé, se baignaient sous l'église dans ce réservoir[2] ; de là son nom de *Natatoria*. Au commencement du douzième siècle, on faisait mention d'un édifice carré et muré comme un cloître, dans lequel on recueillait l'eau pendant la nuit[3]. Plus tard, on ne parlait plus que des ruines autour desquelles des chrétiens craignant Dieu se bâtissaient des demeures et vivaient comme dans un couvent[4].

La piscine Supérieure de Siloé est probablement le réservoir

[1] P. Bonifacius, *De perenni cultu T. S.*, lib. II.

[2] Est ibi basilica sub qua surgit clausura cancellorum, in quibus pro benedictione in uno lavantur viri, in altero mulieres. (Antonin. Plac., *XXIV*.)

[3] Ad eum locum quo ædificium in modum claustri muratum et quadratum habetur ; cujus in medium per noctem rivulus congregatus adunatur. (Albert., Aq. 6, 6.)

[4] Facile esset ruinas relevare sacri fontis ; sed nemo tangit, nec manum apponit, et ita locus de die in diem ruit, sicut ædificia aliorum locorum sanctorum. (Fabri, I, 420.)

appelé *Étang de Salomon* par Josèphe[1], et *Étang du Roi* par Néhémie. (II Esd., II, 14.)

Un peu plus bas, on remarque encore les traces d'une autre piscine plus grande et très-ancienne, qui avait été destinée sans doute à recueillir en temps de pluie les eaux des deux vallées : les Arabes l'appellent *Birket el-Hamra*.

Les Juifs et les musulmans tiennent aussi en vénération la fontaine de Siloé ; Saladin la comparait au fleuve du paradis. Les mahométans avaient bâti une mosquée près de la piscine ; ils y ont eu aussi une place pavée pour y faire leur prière.

La source de Siloé est d'ordinaire peu abondante ; il paraît cependant qu'en hiver elle coule quelquefois avec impétuosité. L'eau est claire, un peu salée, et contient de la chaux, de la magnésie et du gaz acide sulfurique ; des voyageurs, très-altérés sans doute, lui ont trouvé la saveur du lait. Sa pesanteur spécifique = 1003,5 ; sa température ne s'écarte guère de 13 à 15° Réaumur. Horriblement salie par les tanneurs et les laveuses dans la piscine Supérieure, elle finit par se perdre dans les jardins de la vallée, qu'elle fertilise d'une manière étonnante.

Entre ces deux piscines se trouve un petit tertre qui sert de lieu de prière aux musulmans. Un arbre fourchu, qui est au milieu, marque aux fidèles l'endroit où le plus éloquent des prophètes, Isaïe, a été martyrisé. Il avait dit aux rois et au peuple : « Vos mains sont souillées de sang, et vos doigts d'iniquités ; vos lèvres profèrent le mensonge, et votre langue médite l'iniquité. Personne n'appelle en jugement avec justice, personne n'appuie la défense de sa cause sur la vérité ; chacun se confie dans la vanité et a recours au mensonge. (LIX, 3.) Malheur à l'homme qui dispute avec celui qui l'a formé : lui, vase d'argile, semblable aux autres vases de terre ! L'argile dit-elle au potier : Que faites-vous ? Votre ouvrage dit-il : Celui qui m'a fait n'a pas de mains ? (XLV, 9.) Les impies sont comme une mer agitée qui ne peut s'apaiser, et dont les flots ne rejettent que la boue et la fange. Nulle paix pour les impies, dit mon Dieu. (LVII, 20.)

[1] Guerre des Juifs, liv. V, c. IV. Il ne faut pas le confondre avec les *Étangs de Salomon*, qui sont au delà de Bethléem.

Il reçut le prix de son courage, et fut scié en deux dans la vallée du Cédron. Selon la tradition des Juifs et des chrétiens, Isaïe a été mis à mort au commencement du règne de Manassès, et son corps fut enterré sous un chêne près de la fontaine de Rogel[1].

Le *jardin du Roi* était au fond de la vallée où sont aujourd'hui les seuls jardins de Jérusalem hors des murs; ils sont arrosés par les eaux fécondantes de Siloé.

La *fontaine de Rogel* (ou du Foulon), *fontaine de Néhémie, fontaine de Job* (Bêr-Ajub), et aussi *puits du Feu,* est un peu plus bas, à la jonction des vallées.

Elle servait de limite entre les tribus de Juda et de Benjamin. (Jos., xv, 7.)

Jonathas et Achimaas étaient près de cette fontaine quand une servante vint leur dire les projets qu'Absalon avait formés contre son père. Ces deux serviteurs fidèles portèrent ce message à David, qui passa le Jourdain et échappa aux mauvais desseins d'Absalon. (II Rois, xvii, 17.)

David étant vieux, son fils Adonias donna un festin près du rocher de Zoheleth[2], voisin de la fontaine de Rogel, à ses partisans, et se fit proclamer roi; mais il entendit bientôt après les cris de joie du peuple, lorsque le grand prêtre Sadoc et le prophète Nathan eurent sacré Salomon dans la partie supérieure de la vallée. (III Rois, i[3].) Lors de la captivité, les prêtres chargés du service divin prirent le feu qui était sur l'autel et le cachèrent dans une vallée où il y avait un puits profond et desséché. Après plusieurs années, Néhémie ordonna aux petits-fils de ces prêtres de chercher ce feu sacré; ils ne le trouvèrent point, mais seulement une eau épaisse. Il leur ordonna de puiser cette eau et d'en faire des aspersions sur le bois et les sacrifices; alors le soleil resplendit, un grand feu s'alluma, et tous furent dans l'admiration. Lorsque cet événement fut connu du

[1] Origen., *in c.* xxiii *Matth., et Epist. ad Jul. African., et Homil in Isa.;* Tertull., *De patientia,* c. xiv; Hieron., l. XV *in Is.*

[2] Le docteur Schultz a cru pouvoir indiquer sur son plan le rocher Zoheleth près d'un lieu de la vallée qui sert encore aujourd'hui à des parties de plaisir. Zoheleth signifie *qui glisse,* ou *qui attire.*

[3] Voyez aussi II Rois, xvii, 17.

roi de Perse, il en fit rechercher avec soin la vérité, puis il fit bâtir au même lieu un temple et une enceinte sacrée. Néhémie appela ce lieu Nephthar, c'est-à-dire purification; mais le vulgaire l'appela Néphi (d'après le texte grec, Nephthaï). (II Macc., I.)

Une quantité de soldats turcs faisaient leur lessive à cette fontaine quand j'allai la visiter. Elle ressemble de loin à une petite mosquée; il y a un puits, un bassin, quelques ruines, une voûte et un lieu de prière pour les musulmans. En temps ordinaire, il n'y a que peu d'eau dans le puits; après les pluies de l'hiver, il est alimenté par deux sources qui sortent de terre dans les environs. Le puits, qui a plus de cent pieds de profondeur, porte les caractères d'une construction très-ancienne. Pococke, qui l'a mesuré avec la sonde, a trouvé sa profondeur de cent vingt-deux pieds; il y avait alors quatre-vingts pieds d'eau.

C'est ici que finit la vallée de Josaphat.

Maintenant que nous l'avons parcourue, nous comprendrons mieux le sens des différents noms qui lui ont été donnés. On l'appelle *vallée du Cédron*, *vallée des Montagnes* et *vallée de Siloé;* mais elle est plus communément appelée *vallée de Josaphat*, soit à cause du *tombeau de Josaphat*[1], soit à cause de sa destination future: *vallée de Josaphat* signifie *vallée du jugement*. Le Seigneur a dit par la bouche du prophète Joël : « J'assemblerai toutes les nations, et je les ferai descendre à la vallée de Josaphat, et là j'entrerai en jugement avec elles. » (Joël, III, 2.) Et plus loin : « Que les nations se lèvent, et montent vers la vallée de Josaphat, parce que j'y serai assis pour juger les nations. » (Ibid., v. 12.) Les anges qui apparurent aux disciples après l'Ascension de notre Sauveur leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous là les yeux tournés vers le ciel? Ce Jésus qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » (Act., I, 11.) Tout cela a fait croire que c'est ici qu'aura lieu le jugement dernier. Je sais qu'on peut discuter beaucoup sur la valeur des mots; mais chacun est libre d'adopter le sentiment qui lui paraît le plus raisonnable : ce qui est de foi, c'est qu'il y aura un ju-

[1] Beda, *De locis sanctis*, c. VI.

gement. Le Père Nau, cité par M. de Chateaubriand, dit « qu'il est raisonnable que l'honneur de Jésus-Christ soit réparé publiquement dans le lieu où il lui a été ravi par tant d'opprobres et d'ignominies, et qu'il juge justement les hommes où ils l'ont jugé si injustement. »

Remontons maintenant la *vallée d'Hennon*[1], ou du fils d'Hinnom, aussi appelée *Gehenna*, et par les Arabes *Wadi el-Rubâb*. Le fond de cette vallée s'appelait Topheth[2].

C'est là, selon l'expression de saint Jérôme, que périt le peuple juif par le culte honteux qu'il rendit à Moloch. Salomon avait élevé des temples et des statues aux dieux étrangers sur la colline voisine; les autres rois et le peuple idolâtre sacrifièrent au même lieu, et dans les jardins et le bois de Topheth, leurs fils et leurs filles à Moloch[3].

Le rabbin Siméon, dans son Commentaire sur Jéremie, VIII, donne la description suivante de cette idole : « Toutes les maisons des idoles étaient dans la ville de Jérusalem, excepté le temple de Moloch, qui était dans un lieu séparé hors de la ville. C'était une statue d'airain ayant une tête de bœuf, et les mains étendues comme celles d'un homme qui veut recevoir quelque chose d'un autre ; elle était vide intérieurement. Devant elle il y avait sept chapelles : celui qui voulait offrir une jeune colombe ou une autre pièce de volaille

[1] Ce nom vient des mots hébreux *Gé*, vallée, et *Hinnom*, qui est peut-être le nom de celui à qui cette vallée a appartenu. Quelques-uns l'appellent *Gé bené Hinnom*, et traduisent par *Vallée des enfants gémissants*, en faisant dériver Hinnom du mot hébreu *naham, gémir, hurler*. Voir plus bas.

[2] Voyez IV Rois, XXIII, 10; Jérém., VII, 31 ; XIX, 5; XXXII, 35.

[3] Les Juifs avaient pris le culte de cette divinité aux Chananéens, qu'ils avaient vaincus. Moloch et Saturne paraissent avoir été le même dieu; leur culte était le même : les Carthaginois, descendants des Chananéens, sacrifiaient des victimes humaines à Saturne. « Il y avait chez eux, dit Diodore de Sicile (liv. XX, ch. XIV), une statue de bronze représentant Chronos (Saturne); elle avait les mains tendues et inclinées vers la terre, de sorte que l'enfant que l'on y mettait tombait en roulant dans un gouffre plein de feu. » Ces sacrifices impies ont duré en Afrique jusqu'au temps de Tibère. (Tertul., *Apolog.*, c. IX.) De la Syrie, ils ont aussi passé en Europe. Agathocle, roi de Sicile, a lui seul immolé deux cents enfants des plus nobles familles à son Dieu qu'il croyait irrité. (Pescennius Festus, apud Lactant., *Divin. inst.*, I, cap. XXI.)

entrait dans la première; on entrait dans la seconde pour offrir un agneau ou une brebis; dans la troisième pour un bélier; dans la quatrième pour un veau; dans la cinquième pour un taureau, et dans la sixième pour un bœuf; mais celui qui venait sacrifier son propre fils entrait dans la septième chapelle et embrassait l'idole de Moloch, comme il est dit dans Osée, XIII, 2 : « Il faut sacrifier des hommes pour pouvoir baiser des veaux. » L'enfant était placé devant l'idole, sous laquelle on faisait du feu jusqu'à ce qu'elle était chauffée au rouge. Alors le prêtre prenait l'enfant et le plaçait sur les mains brûlantes de Moloch ; et, afin que les parents[1] ne pussent entendre les cris de l'enfant, on battait du tambour. C'est de là que ce lieu reçut le nom de *Topheth;* car *topheth* signifie tambour ou timbales[2]. Il s'appelait aussi *Hinnom,* à cause du cri des enfants, du mot hébreu *naham, hurler;* ou aussi de ce que le prêtre avait coutume de dire aux parents : *Jehenelach, cela te sera utile.* »

Ce fut Josias qui brisa ces statues. « Le roi profana Topheth, qui est dans la vallée du fils d'Hinnom, afin que personne ne fît plus passer son fils ou sa fille par le feu en l'honneur de Moloch. » (IV Rois, XXIII, 10.)

Les lieux de Jérusalem qui avaient été particulièrement souillés par les crimes des Juifs sont le temple, dans lequel ils avaient placé des idoles et qui était devenu un lieu de prostitution (loc. cit., 7), et la vallée d'Hennon; et ce fut dans ces mêmes lieux que s'exerça plus spécialement la colère de Jéhovah. Nous savons ce qui est arrivé dans le temple à la prise de Jérusalem par Titus; voici maintenant ce qui concerne Topheth.

On lit dans Jérémie : « Les enfants de Juda ont fait ce qui est mal à mes yeux, dit Jéhovah... Ils ont construit des autels sur les hauteurs de Topheth, qui est dans la vallée du fils d'Hinnom, pour y brûler leurs fils et leurs filles : ce que je n'ai pas ordonné, et qui n'est pas venu dans mon cœur. C'est pourquoi, voici que les jours

[1] Qui devaient assister à ces barbares sacrifices et rester impassibles.

[2] Ce nom vient aussi sans doute de ce que les habitants de Jérusalem venaient, les jours de fête, se réjouir au son des tambours et des instruments dans les jardins et les bois de cette vallée.

viennent, dit Jéhovah, et l'on ne dira plus Topheth ni vallée du fils d'Hinnom, mais vallée du carnage; et l'on ensevelira les morts dans Topheth, parce qu'il n'y aura plus d'autre lieu. » (VII, 30.)

Après avoir lu ces paroles, je levai les yeux, et, ne voyant autour de moi que des sépulcres entr'ouverts et des collines couvertes encore des tombes brisées de tout un peuple brisé lui-même, je frissonnai de terreur, comme si les accents du prophète eussent retenti sur ma tête au milieu de cette vallée de mort.

Lorsque la ville fut prise et détruite par les Chaldéens et par les Romains, un grand nombre de Juifs furent tués en ce lieu, et on lui donna le nom de *Polyandrion*, comme étant le tombeau d'une multitude d'hommes [1].

Il me semblait, en repassant toutes ces choses dans mon esprit, qu'Isaïe sortait de sa tombe et répétait ces prophétiques paroles : « Le bruit joyeux des tambours a cessé, on n'entend plus les chants d'allégresse, la joie de la cithare a disparu. » (Is., XXIV, 8.)

Le nom de cette vallée était si plein de terreurs, que dans la suite les Juifs et les évangélistes eux-mêmes s'en servirent pour désigner l'enfer ; de là notre mot de *gehenna* [2]. (Matth., v, 22 ; XVIII, 9 ; Marc, IX, 43 ; Luc, XII, 5.)

Toute la colline au sud de Topheth n'est qu'une vaste nécropole. Parmi ces tombeaux taillés dans les rochers, on voit celui du grand prêtre Anne ou Ananus [3]. Il y en a de toutes les époques ; quelques-uns portent des inscriptions qu'il serait d'un grand intérêt d'étudier. Plusieurs sont devenues illisibles ; il y en a en caractères hébraïques, grecs et phéniciens; quelques-unes sont en caractères cunéiformes; d'autres sont écrites avec des lettres jusqu'ici inconnues. Parmi celles qu'on peut lire, il en est de tout à fait insigni-

[1] Hieronymus *in II Par.*, XXXIII ; *in locis heb., lit. G et T, et in Matth.*, c. X ; *in Jon.*, chap. II.

[2] Il est probable aussi qu'on a donné cette acception à ce mot, non-seulement parce que c'était un lieu plein d'horreur, mais encore parce qu'on y allumait souvent de grands feux, tant pour les sacrifices de Moloch que pour purifier l'air et détruire l'infection provenant des cadavres qu'on y jetait.

[3] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VI, c. XIII.

fiantes; plusieurs en grec portent simplement ces mots précédés d'une croix : *Sainte Sion.* Tous ces tombeaux ont été profanés, les cendres qu'ils renfermaient jetées aux quatre vents, et on trouve des ossements épars mêlés à la poussière et aux débris des collines environnantes : « Ils jetteront hors de leurs sépulcres les os des rois de Juda, et les os de ses princes, et les os des prêtres, et les os des prophètes, et les os de ceux qui ont habité Jérusalem ; on ne les rassemblera point, on ne les ensevelira point, mais on les laissera comme de la boue sur la face de la terre. » (Jérém., VIII, 1, 2.)

Clarke, qui a visité ces sépulcres avec soin, donne un singulier exemple de la légèreté avec laquelle ceux qui rejettent l'authenticité la mieux établie de nos sanctuaires sont disposés à leur substituer, sans la moindre preuve, les premiers objets qui répondent à leur fantaisie. Parmi ces tombeaux, il en a remarqué un qu'il aurait volontiers voulu faire passer pour celui de notre Sauveur. On sait avec quelle facilité le savant voyageur a transporté d'un lieu à l'autre les montagnes et les vallées, et renversé toute la topographie de Jérusalem : le déplacement d'un tombeau est pour lui une minime entreprise.

C'est au-dessus de ces tombeaux qu'est *Haceldama*, le champ du sang. On y trouve de l'argile blanchâtre propre à la poterie, dont on se sert encore aujourd'hui[1] ; c'est le seul lieu autour de Jérusalem où il y en ait, excepté le village d'Abu-Waïr. On voit jusqu'à quel point cela s'accorde avec ce passage de l'Écriture, où il est dit en parlant des princes des prêtres : « Après avoir délibéré, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. « Matth., XXVII, 7.) Cette circonstance, ainsi que celle des trente pièces d'argent, avait été annoncée par les prophètes[2].

Les Juifs, *qui prétendaient attendre le Messie*, et qui en cela étaient aussi sincères que ceux qui l'attendent encore, avaient entre leurs mains les livres des prophètes pour le reconnaître quand il viendrait. Or le prophète Zacharie avait prédit *que les enfants d'Israël*

[1] Voyez *Jérusalem*, page 39, par le docteur Schultz.
[2] Et dixi ad eos : Si bonum est in oculis vestris, afferte mercedem meam ; et si

achèteraient le champ d'argile d'un potier pour trente pièces d'argent, prix de celui qui serait mis à prix par eux. C'est précisément ce qu'ils ont fait, Dieu se servant de leur perversité même pour l'exécution de ses desseins : et cette prophétie, qui ne s'est accomplie en nul autre qu'en Jésus, ne leur ouvre pas les yeux !

« Une chose digne d'attention, dit le R. P. de Géramb, et que mon drogman me fit remarquer, c'est que l'on trouve dans ce champ une grande quantité de têts ou morceaux de vases de terre cassés, qui indiquent la profession du propriétaire auquel il appartenait d'abord. J'en ramassai plusieurs en qui on reconnaît l'empreinte d'une haute antiquité[1]. » Ce fait est parfaitement exact, et j'en ai aussi trouvé un grand nombre. Au reste, quand on y regarde de près, on voit que toute la Palestine est couverte de pareils fragments, et souvent ils sont les seules traces de ses villes les plus puissantes. « Le Seigneur la brisera, a dit le prophète, comme le vase fragile du potier, et il ne se trouvera pas parmi ses débris de quoi puiser de l'eau dans une citerne, ou porter le plus petit charbon enflammé. » (Is., xxx, 14.)

Il est probable que l'argile dont nous venons de parler pouvait aussi servir à la préparation des laines, puisqu'il est fait si souvent mention dans l'Écriture des foulons de cette vallée.

On voit à Haceldama des excavations taillées dans le roc, qui ont évidemment servi déjà très-anciennement de tombeaux. Pendant l'occupation chrétienne, les Frères de Saint-Jean avaient coutume d'y ensevelir les pèlerins qui mouraient à Jérusalem ; il y avait aussi une église. « D'autre part la vallée avait I carnier que en apeloit Chaudemar[2]. Là getoit on les pelerins qui mouroient à l'ospital de Jherusalem. Cele valée où li charniers estoit fu acheté des deniers

non, quiescite. Et appenderunt mercedem meam triginta argenteos. Et dixit Dominus ad me : Projice illud ad statuarium decorum pretium quo appretiatus sum ab eis. Et tuli triginta argenteos, et projeci illos in domum Domini ad statuarium. (Zach., xi, 12 et 13.)

[1] *Pèlerinage à Jérusalem,* lettre xxv.

[2] On sait avec quelle facilité les croisés défiguraient les noms propres ; on en trouve ici une nouvelle preuve.

dont Judas vendi le cher Jhesu Crist, si comme l'Evangile tesmoigne[1]. »

Les Arméniens, à qui ce champ appartient aujourd'hui, ont continué d'y faire inhumer les étrangers jusque dans ces derniers temps : il a 26 pas de long et 20 de large.

Sainte Hélène l'avait fait entourer d'un mur et couvrir d'une voûte dont on voit encore les restes. Plusieurs vaisseaux, par son ordre, furent chargés avec de la terre prise en ce lieu et la transportèrent à Rome : elle fut mise sur le *Campo santo*. Dans la suite, plusieurs villes imitèrent cet exemple.

Une grotte voisine doit aussi avoir servi de retraite aux apôtres pendant la passion du Sauveur, selon une ancienne légende. Ce qui est plus facile à prouver, c'est que tous ces anciens tombeaux de la vallée d'Hennon ont servi de retraites à une foule de serviteurs de Dieu qui s'y exerçaient dans la vertu[2]. Ces grottes, comme celles de la montagne des Oliviers, formaient une véritable laure[3].

Sur le sommet de cette montagne, qu'on appelle encore du *Mauvais Conseil*, à cause du conseil tenu dans la maison de campagne de Caïphe, se trouvent les ruines du village *Deïr Kaddis Modistus*. Ce fut là aussi que Pompée, en venant par Jéricho pour attaquer la ville, plaça son camp[4]. Ce fut alors que pour la première fois les

[1] Voyez *Assises de Jérusalem*, tome II. — Quant à l'église, nous avons un autre document qui en parle. On lit dans les *Archives des Hospitaliers*, année 1145 : « Ego Willelmus, D. G. Sanctæ Jherusalem patriarcha....., notum facio quod ego ecclesiam quamdam quæ in agro qui *Achel demach* dicitur sita est, ubi peregrinorum sepeliuntur corpora, cum tota ejusdem agri terra, ab antiquis Surianis nobis præsentibus divisa, hospitali quod est in Jherusalem habendam in perpetuum concessi. »

[2] Intra ipsa sepulchra sunt cellulæ servitorum Dei, ubi fiunt multæ virtutes. (Antonin. Plac., XXV.)

[3] On appelle *laure* un grand nombre de cellules éparses ou réunies, qui formaient une espèce de village peuplé par des anachorètes. Les plus célèbres étaient celles de la Thébaïde, du mont Sinaï et des environs de la mer Morte ; il y en avait qui renfermaient plusieurs milliers de solitaires. D'après sa racine, ce mot vient de *laurus*, laurier. Plusieurs villes anciennes portaient le nom de *Laurentum* et de *Larissa*, nom qui rappelle les bois de lauriers, les lieux ombragés, les cavernes et les labyrinthes consacrés aux dieux lares, aux morts et aux bienheureux, *laureati*. Virgile appelle le labyrinthe d'Italie *laurentia arva* ; ce nom s'appliquait également soit à des demeures souterraines pour les vivants, soit à des sépulcres. En Russie, plusieurs couvents portent le nom de *laures*.

[4] Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. VI, c. XIII.

aigles romaines se trouvèrent en présence de la cité coupable qu'elles avaient la mission de châtier. Pompée, moyennant les intelligences qu'il avait dans la ville, et les efforts d'Antipater, père d'Hérode, qui bâtissait sur la bassesse et la trahison la grandeur de sa maison, n'eut pas à attaquer la ville, dont les portes lui furent ouvertes : il attendit dans cette position avantageuse les machines de guerre qui lui avaient été envoyées de Tyr en grand nombre, puis il attaqua le temple et le prit après une résistance opiniâtre, qui coûta la vie à douze mille de ses défenseurs.

On a pu voir jusqu'ici combien de montagnes entourent Jérusalem, et combien est juste cette expression du Psalmiste : *Montes in circuitu ejus : des montagnes sont autour d'elle.* (CXXIV.)

La vallée d'Hennon faisait la limite entre la tribu de Juda et la terre des Jébusites. (Jos., XV, 8.) Elle tourne autour du mont Sion jusqu'auprès de la piscine appelée aujourd'hui *Birket el-Sultân.* La plupart des auteurs, adoptant la tradition de Josèphe [1], placent ici, ou dans la vallée de Josaphat, l'entrevue qui a eu lieu, il y a 4,000 ans, entre Abraham et Melchisédech (roi de justice). Melchisédech était roi de Salem (Jérusalem), et prêtre du Très-Haut. Il offrit à Dieu du pain et du vin, et bénit Abraham. (Genes., XIV, 18.)

La grande piscine, qui porte le nom de piscine Inférieure, est aussi appelée la piscine Nouvelle, par opposition à la piscine Supérieure de Gihon, qui est l'Ancienne. Il y avait pourtant déjà un aqueduc entre ces deux piscines du temps de David, puisque nous voyons qu'à la prise de Jérusalem par ce prince, cet aqueduc fut un des points les plus vaillamment défendus. Elle a été sans doute agrandie ou réparée au moyen âge par les Allemands. « Quant on avoit avalé le mont, est-il dit dans notre relation du treizième siècle, si trouvoit en I lai en la valée, qu'en appeloit le *lai Germain*, que Germains le fist faire pour recueillir les iaues qui descendoient des montagnes quant il plovoit ; et là abuvroit on les chevaus de la cité [2]. »

[1] Josèphe, *Antiquités*, liv. I, c. XI.
[2] *Assises de Jérusalem*, II, page 531, n° 48. Il en est fait mention dans le *Cartulaire du Saint-Sépulcre*, de l'année 1177.

Cette piscine a deux cent quarante pas de longueur et cent cinq de largeur. On l'a souvent appelée piscine de Bethsabée, d'après une fausse indication de Boniface[1].

Immédiatement au-dessus, on voit l'aqueduc construit par Ponce-Pilate. Cet aqueduc amenait l'eau des Étangs de Salomon, qui sont à trois lieues de Jérusalem, jusque dans le temple. Nous le retrouverons au delà de Bethléem, à côté d'un aqueduc plus ancien; ici, il est facile de le suivre autour de la montagne du Mauvais Conseil, puis de l'autre côté de la vallée autour de Sion, jusqu'à l'angle sud-ouest de l'esplanade du temple. Pour le construire, Ponce-Pilate enleva l'argent du trésor sacré; il s'ensuivit une émeute, que le gouverneur comprima en mêlant dans la foule des soldats romains déguisés qui portaient des poignards sous leurs vêtements, et qui, outrepassant de beaucoup ses ordres, tuèrent un grand nombre de Juifs[2]. Cet aqueduc a été réparé à la fin du treizième siècle par le sultan Mohammed-ibn-Kelavûn, comme l'indique une inscription que l'on voit encore aujourd'hui[3].

Sur la colline opposée à la ville, on voit la petite église grecque de Saint-George, les ruines d'un village arabe, *Abu Wair*, détruit depuis un siècle, et celles de *Kasr el-Asfûr* ou *Kasr el-Ghazâl*, c'est-à-dire, château des oiseaux ou des gazelles[4]. Pendant le siége de Titus, il y avait déjà un village au même lieu[5], que Josèphe appelle *Erebinthôn Oikos* (maison des pois chiches).

Toute la partie des murailles qui domine cette vallée, depuis la citadelle jusqu'à l'angle du sud-ouest, s'appelle les Tours de Gaza (*Abrâdsch Ghazzeh*), et la vallée elle-même, jusqu'au-dessus de l'étang Supérieur, s'appelle *vallée de Gihon* (vallée de la grâce).

[1] *De perenni cultu T. S.*, lib. II.

[2] *Cum armatos milites plebeio habitu multitudini immiscuisset, eisque præcepisset ut vociferantes non gladiis sed fustibus ferirent, signum illis e suggesto dedit... Illi vero longe atrocius ac jusserat Pilatus quietos æque ac seditiosos castigarunt.* (Josèphe, *Bell. Judaic.*, lib. II, c. IX; *Ant. jud.*, XVIII, c. III.)

[3] Schultz, *Jérusalem*, page 94; Adamnanus, *De situ sanctorum locorum*, lib. I, c. XII; Robinson, *Palestina*, tome II, page 168.

[4] Schultz, *Jérusalem*, page 59.

[5] Joseph, *Guerre des Juifs*, liv. VI, c. XIII.

CHAPITRE XXXI

MISSION PROTESTANTE.

M. Gobat, évêque anglican. — But ou prétexte de la fondation de l'évêché anglican de Jérusalem. — C'est après trois siècles d'oubli que le protestantisme va s'établir à Jérusalem. —Aveux du *Times*.—Travaux *évangéliques* de M. Gobat en Abyssinie.—Ses attaques contre la sainte Vierge. — Proclamations et manifestations révoltantes en Angleterre.— Pour M. Gobat les catholiques sont toujours des papistes et des idolâtres. — Analogie entre les attaques des protestants contre les catholiques, et celles des païens contre les chrétiens des premiers siècles. — M. Gobat passe pour être supérieur à l'archange Michel. — Il explique en amharique ce que Jésus n'a pu expliquer dans le langage humain. — Il explique aux Abyssins plusieurs passages de la Bible. — Il condamne et admet l'appellation de *mère de Dieu*. — M. Gobat est en opposition avec les plus célèbres théologiens anglicans, avec les *canons* d'Élisabeth et de Jacques I[er], avec le *Livre des prières communes* et avec lui-même. — Sa douceur évangélique quand il reprend les prêtres et les moines. — De la table et du pain de la communion. — Condamnation du jeûne et du célibat, etc. — M. Gobat, après avoir blâmé ceux qui vont *adorer le Père à Jérusalem*, bâtit un temple sur le mont Sion. — Ses attaques contre la vie monastique. — Comment il interprète saint Paul. — Il accuse saint Éphrem d'avoir enfanté le Coran. — Ses livres canoniques et ceux de plusieurs auteurs protestants. — Union de toutes les sectes dans le temple protestant de Jérusalem. — Comment les Églises orientales sont des condamnations vivantes des hérésies du seizième siècle. — La mission protestante n'obtient aucun succès parmi les Juifs. — Elle tourne ses attaques contre l'Église catholique. — L'archevêque de Cantorbery, après avoir donné pour instruction à l'évêque de Jérusalem de ne pas faire de prosélytes parmi les chrétiens d'Orient, agit contre les promesses faites aux patriarches; cette conduite lui attire le blâme de plusieurs évêques anglicans, mais elle est approuvée par les métropolitains. — Les chefs de la *Société biblique* confessent publiquement que depuis deux siècles et demi ils n'ont fait que répandre dans le monde *de graves erreurs*.

Pendant mon séjour à Jérusalem, j'ai fait plusieurs visites à l'évêque anglican, M. Gobat. J'avais été chez la plupart des dignitaires ecclésiastiques des autres cultes, je voulus aussi me rendre chez lui.

M. Gobat est de Cremine, près de Moutier-Grandval, dans l'an-

cien évêché de Bâle. Il peut avoir quarante-cinq à cinquante ans. Sa langue maternelle est la langue française; mais il connait à fond plusieurs autres langues, et en particulier les langues de l'Orient, où il a été longtemps missionnaire. C'est un homme instruit, affable, sans affectation, un peu froid et gêné peut-être au premier abord, mais qui devient plus liant, plus expansif dans le cours de la conversation. Il a remplacé l'évêque Alexandre, qui a été le premier évêque protestant de Jérusalem. L'évêque Alexandre était un Juif converti à l'anglicanisme; M. Gobat appartenait à la religion réformée; il a été *agrégé* à l'Église anglicane à Malte, et choisi par le roi de Prusse comme successeur de l'évêque Alexandre, après que celui-ci fut mort dans le désert lorsqu'il revenait en Europe pour y marier une de ses filles. M. Gobat me reçut avec cordialité, et il vint me rendre ma visite au couvent, où il n'avait jamais été. Je regrette de devoir entrer en lice avec lui; mais je croirais trahir mes convictions religieuses si, pour le bon accueil que m'a fait M. Gobat, je me taisais sur les travaux hostiles au catholicisme entrepris par la mission protestante. Les tendances des missionnaires anglicans de Jérusalem ne m'ont été dévoilées que plus tard. et ce sont des protestants qui me les ont fait connaître. Mais, dans ce que j'ai à dire, je ne m'appuierai que sur des documents rendus publics.

« *Chose extraordinaire!* » s'écriait, il y a peu d'années, un pieux pèlerin de Terre Sainte, « *les catholiques, les Grecs, les Arméniens qui habitent le Liban, etc., en un mot tous les peuples chrétiens ont à Jérusalem des représentants, dont la voix s'élève sans cesse avec l'encens vers Dieu, qui sacrifia son Fils unique pour sauver le monde : une seule voix n'y murmure pas le nom de Jésus-Christ!..... c'est celle du protestant*[1]..... »

Depuis cette époque, et après trois siècles d'oubli, le protestantisme a enfin songé..... à quoi? au Sépulcre de notre Sauveur, à la Voie Douloureuse, à Gethsémani? Non, toutes ces choses ne sont pour lui que des pierres apocryphes, aujourd'hui comme hier, comme aux premiers jours de la Réformation... Il a songé à la conversion

[1] *Pèlerinage à Jérusalem*, par le R. P. Marie-Joseph de Géramb, tome I, ch. XVI.

des Juifs ! Mais la dispersion du peuple d'Israël a eu lieu depuis longtemps ; il y a mille fois plus de Juifs en Europe qu'en Palestine, plus à Londres qu'à Jérusalem : pourquoi donc traverser les mers avec tant de bruit pour aller combattre le Talmud sur le mont Sion, tandis que la Société biblique trouverait, à moins de frais, des Juifs à convertir en Angleterre ?

La mission protestante de Jérusalem a été fondée en 1840 ; elle a pour but avoué, ou plutôt pour prétexte, la conversion des Juifs : nous verrons tantôt quels sont les succès qu'elle a obtenus, sous ce rapport, après huit années d'existence.

Cependant l'évêque actuel, pour écarter, comme l'a dit un auteur protestant, *les charbons ardents de la responsabilité qui pèse sur lui*, annonce le Christ aux pèlerins de toutes les nations, en leur vendant des Bibles à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, et aux Bédouins du désert, en leur envoyant un évangéliste arabe, monté sur un cheval chargé de livres.

C'est madame de Gasparin[1] qui nous donne ces curieux renseignements.

« J'ai appris avec joie, dit-elle, qu'on avait quelquefois vendu les Écritures aux pèlerins sur le parvis extérieur de l'église du Saint-Sépulcre. Vendu, et non *donné*, parce qu'on voit revenir page après page, et sous forme de cornets ou d'enveloppes, les Saints Livres qu'on remet sans exiger une petite rétribution en retour[2]. »

« *La lumière du monde*, continue le même auteur, doit luire pour *tout le monde ;* elle n'est placée sur la montagne que pour cela. Notre respectable ami, M. Gobat, le sent si bien, qu'il vient d'entreprendre d'évangéliser les Bédouins. *Le commencement est petit*. Dieu les aime tels. — Un Arabe de Jérusalem lui sert d'évangéliste ; il part avec un cheval chargé de livres, et va lire la Bible aux habitants des villes et des villages situés au delà du Jourdain. On se

[1] *Journal d'un Voyage au Levant*, tome III, page 257.

[2] L'usage qu'on fait de ces Bibles n'a rien de bien étonnant si, à Jérusalem, comme en Abyssinie, M. Gobat en distribue à des gens qui ne savent pas lire.

Parce qu'un chef, nommé Cantiba, avait fait mettre aux fers un prêtre, M. Gobat lui fit cadeau d'un exemplaire de l'Évangile : « Je n'ai encore vu personne, dit-il, qui témoignât un si grand plaisir à recevoir l'Évangile ; *cependant il ne savait pas lire.* » (*Journal d'un séjour en Abyssinie*, page 193.)

rassemble en foule autour de lui, on l'écoute avec avidité, on lui adresse ce reproche, qui nous couvre de honte : *Vous saviez ces choses, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt*[1] ? »

Il faut convenir que ce n'est pas mal raisonner pour des Bédouins.

Oui, *ces choses*, qu'aux erreurs près les protestants tiennent des catholiques, ils les savaient depuis longtemps, c'est-à-dire, depuis trois siècles, et *ils ne sont venus qu'hier*. C'est madame de Gasparin qui le dit : *cela les couvre de honte*. Je n'aurais pas prononcé moi-même de si dures paroles, mais j'ai le droit de les citer.

Pour regagner le temps perdu, voici avec quelle violence elle conseille à M. Gobat de poursuivre son œuvre.

« Il est impossible, dit-elle, que la mission anglicane à Jérusalem *n'élargisse* pas les limites de son œuvre, n'entame pas, coûte que coûte, l'évangélisation des pèlerins.

— Que diront les Patriarches ?

— Ce qu'ils voudront.

— Que deviendra la bonne intelligence des communions ?

— Ce qu'elle pourra. Les âmes se perdent, il faut les sauver ; les pèlerins viennent chercher Christ à Jérusalem, il faut qu'ils y trouvent Christ, non le diable[2]. »

Ce ton, s'il n'était d'une femme, est bien plus conforme au despotisme sanglant du Coran qu'à la douceur de l'Évangile. Heureusement que madame de Gasparin n'a pas la main armée d'un sabre, sans quoi les malheureux pèlerins qui refuseraient ses livres sous les parvis de l'église du Saint-Sépulcre seraient contraints plus d'une fois d'implorer la protection des Turcs.

Ainsi tous ces pieux fidèles qui, sans interruption, depuis dix-huit cents ans, sont venus pleurer sur le Calvaire et adorer le Sauveur du monde aux lieux qu'il a fécondés de son sang ; ces pèlerins de toutes les nations, qui sont venus à Jérusalem avant l'établissement de l'évêché anglican pour y chercher Jésus-Christ, *n'y ont trouvé que le diable !*

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, tome III, page 257.
[2] *Journal*, page 257.

On pourrait pardonner ce fanatisme de langage à une femme enthousiaste; malheureusement nous allons voir que le chef actuel de la mission protestante partage les mêmes préjugés, et parle avec tout autant de passion et d'aveuglement.

C'est dans son *Journal d'un séjour en Abyssinie* que nous allons connaître comment M. Gobat, alors missionnaire de l'Évangile au service de la Société épiscopale d'Angleterre, s'exprime relativement aux sociétés chrétiennes qui diffèrent de l'Église anglicane. La publication de cet ouvrage ayant beaucoup contribué à la réputation de M. Gobat, et la tendance de ses travaux en Abyssinie, qu'on a voulu récompenser ou développer en le nommant évêque de Jérusalem, étant celle qu'il donne à ses travaux actuels, on pourra juger dans quel esprit a été faite l'érection de cet évêché protestant, et les moyens qu'on emploie pour opérer *des conversions*.

L'Abyssinie[1] avait été convertie au christianisme dès les premiers siècles de l'Église. Son premier apôtre paraît avoir été Frumentius, qui fit naufrage avec son père sur les bords de la mer Rouge vers l'an 330. Frumentius, emmené en esclavage chez le roi d'Aksum, le convertit à la foi chrétienne. Il retourna à Alexandrie, où il fut consacré évêque d'Aksum par saint Athanase, et il mourut en Abyssinie, où il est vénéré sous le nom d'Abb-Salama. Les disputes et les erreurs de l'école d'Alexandrie exercèrent une fâcheuse influence sur les chrétiens d'Abyssinie. Plus tard le mahométisme opprima, sans l'étouffer, cette Église chrétienne; elle se releva, à différentes reprises, aux prédications des missionnaires catholiques, notamment des Jésuites. Aujourd'hui encore, la plus grande partie de l'Abyssinie est chrétienne, mais divisée en plusieurs sectes. Le reste est habité par des Juifs et des mahométans.

J'ai vu le patriarche actuel de l'Abyssinie au Caire, où il fait sa résidence. On le dit tout dévoué à l'Angleterre, qu'il a habitée pendant plusieurs années, et où il doit même avoir fait ses études. Il a une grande influence sur les évêques d'Abyssinie, et même sur le gouvernement. Nous avons vu naguère de violentes persécutions contre l'évêque et les missionnaires catholiques, et même le chan-

[1] Ce nom vient du mot arabe *habes*, et désigne une agglomération de gens qui ignorent leur origine.

gement d'une dynastie qui leur était favorable : nous apprenons ces déplorables événements, mais nous en ignorons les causes, et nous ne nous doutons pas que les fils de toutes ces intrigues sont tenus par les mêmes hommes qui ont asservi la Suisse aux protestants, armé les Druses dans le Liban contre les Maronites, mis le feu à la Sicile, qui soutiennent le Piémont dans sa guerre contre l'Église, et qui soufflent l'esprit de mécontentement et de révolte sur tous les points de l'Italie.

Cependant ce ne sont pas toujours les questions religieuses qui sont en jeu ; ce sont le plus souvent des questions de quincaillerie et de manufacture : si des autorités civiles ou des missionnaires, par esprit de moralité, s'opposent à l'introduction d'objets de luxe ou de boissons dangereuses, de même qu'on a fait la guerre à la Chine pour lui imposer l'opium, on organise une émeute contre les missionnaires, et on renverse les autorités.

Les Grecs n'ont pas de missionnaires, les protestants en ont beaucoup : les résultats sont les mêmes ; jamais ni les uns ni les autres n'ont converti une seule nation au christianisme. La religion grecque et la religion anglicane sont des religions politiques; elles n'auront jamais d'autres moyens d'action que ceux de Henri VIII et de Pierre Ier. Les Anglais, dans leurs colonies, selon que le commandent les intérêts politiques et mercantiles, expulsent les missionnaires catholiques, comme cela est arrivé aux îles Sandwich en 1830, et donnent des subventions pour l'entretien du culte des idoles au nom de la reine, chef d'une religion chrétienne, comme cela s'est vu aux Indes pour le temple de Juggernauth. Il est vrai que dans le même temps que le gouvernement faisait une subvention aux idoles, il en faisait une aussi aux écoles des missions. Les missionnaires attirent à eux des milliers d'enfants, en disant aux indigènes que le plus court chemin à la richesse est une éducation anglaise ; de ce nombre, malgré l'attrait des avantages matériels, rarement un enfant se convertit au protestantisme, et la plupart, lorsqu'ils ont atteint l'âge de discrétion, retournent à la religion de leurs pères en se soumettant à des peines d'expiation d'une incroyable sévérité. Les résultats des missions anglaises sont tels que, d'après les rapports des protestants eux-mêmes, dans l'île de Bombay, par

exemple, où il y a une population indigène de cinq cent mille âmes, et cinquante missionnaires protestants, après deux siècles de durée de la domination anglaise, *on ne peut trouver aujourd'hui une demi-douzaine d'indigènes convertis.* « Ce résultat, ajoute le correspondant du *Times*, est bien décourageant lorsque nous le comparons *au succès rapide, étendu et permanent*, obtenu par les missionnaires jésuites sous le gouvernement qui nous a précédés dans l'Indostan occidental[1]. »

Tels ont été les résultats des missions des Jésuites en Abyssinie, en Chine, en Amérique; tels sont partout aussi les résultats stériles des missionnaires protestants, qui ne peuvent remplir momentanément leurs temples qu'en donnant une prime quotidienne à leurs néophytes ou en les y menant à coups de bâton, selon que cela se pratique dans les îles Sandwich, au dire d'un témoin oculaire, le voyageur Kotzebue. *Nos missionnaires ont échoué partout*, dit un autre voyageur protestant, le docteur Madden, dans le livre qu'il a publié sur l'Orient ; et il en donne des raisons que les *chevaliers errants du christianisme*, comme il appelle les missionnaires, devraient méditer attentivement s'ils avaient à cœur la propagation de la vérité et le salut des âmes.

Maintenant écoutons M. Gobat, afin de savoir comment les missionnaires anglicans prêchent l'Évangile. M. Gobat a fait deux fois le voyage de l'Abyssinie ; voici quelques extraits de son *Journal*.

Dans un entretien qu'il eut avec un jeune Abyssin nommé Habeta-Selassé, il lui prouva d'une manière tout à fait curieuse que la Sainte Vierge était pécheresse.

Habeta-Selassé. « Quelle est la cause de la mort? »

M. Gobat. — « Le gage du péché, c'est la mort, dit saint Paul. »

Habeta-Selassé. « Pourquoi donc la sainte vierge Marie est-elle morte, puisqu'elle était sans péché ? »

M. Gobat. « Vous pouvez voir ici à quelles erreurs on est entraîné quand on suit les doctrines humaines, comme vous le faites ; car, outre les passages généraux de la Bible qui disent que tous les hommes sont pécheurs, menteurs, égarés, etc., je veux vous prou-

[1] Voir le *Times* des derniers jours de juillet 1851.

ver par deux passages de l'Évangile que Marie était pécheresse, avant et après la naissance de Jésus-Christ, aussi bien que les autres enfants d'Adam. D'abord vous avouerez que tous ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, et que tous ceux qui ne sont pas pécheurs perdus n'ont pas besoin de sauveur ; or Marie elle-même appelle le Seigneur son sauveur. » (Luc, I.)

Habeta-Selassé (et tous les autres se regardant les uns les autres). « C'est incontestable. »

M. Gobat. « Le second passage est en saint Luc : quand Marie et Joseph vinrent à Jérusalam avec Jésus âgé de douze ans, il est dit que l'enfant Jésus demeura à Jérusalem sans que Marie s'en aperçût. »

Habeta-Selassé (interrompant M. Gobat.) « Oui, il faut avouer que c'était un péché que de se séparer de Jésus[1]. »

D'où M. Gobat conclut qu'il ne faut pas *adorer* Marie.

Voilà donc la sainte Vierge déclarée pécheresse par M. Gobat et Habeta-Selassé, et d'une manière fort étrange, on en conviendra. C'est dans le *Magnificat* que M. Gobat est allé chercher la preuve que Marie est aussi au nombre des *pécheurs perdus*. Après qu'un ange fut descendu du ciel pour venir saluer l'humble vierge de Nazareth par ces paroles : « Je vous salue, Marie, *pleine de grâce*, » et non *pleine de péché*, comme le veut M. Gobat, elle alla visiter sa cousine Élisabeth, et, dans le transport de sa joie et de sa reconnaissance pour les grandes choses que le Tout-Puissant avait opérées en elle, elle s'écria : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu *mon sauveur*. » (Luc, I, 46.)

A quoi donc en est réduit le protestantisme, pour chercher si niaisement à souiller le nom de la plus pure des créatures ? Voilà donc la preuve de sa culpabilité dans le seul aveu qu'elle fait que Dieu est son sauveur, comme il est le sauveur de tous les hommes ! Ce qui m'étonne, c'est que M. Gobat n'ait pas aussi prouvé que Jésus-Christ lui-même n'a pas été sans péché, puisqu'il s'est mis au rang des pécheurs par sa circoncision et son baptême. Qui ne voit que Marie, préservée de tout péché par un privilége spécial, et

[1] *Journal d'un séjour en Abyssinie*, page 165.

uniquement en vertu des mérites de son divin Fils, a pu appeler Dieu son sauveur dans un sens très-vrai, puisqu'en la *préservant* il l'a *sauvée* d'une manière bien plus excellente que le reste des créatures?

Le second argument vaut le premier : *Marie s'est séparée de Jésus sur le chemin de Jérusalem ;* donc c'est une pécheresse. Jésus avait sa mission à remplir; aussi il répondit à sa mère qui lui adressait de tendres reproches après l'avoir retrouvé dans le temple : « Pourquoi me cherchiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père? » (Luc, II.)

Au reste, nous demanderons à M. Gobat comment il sait que cette courte séparation fut un péché, puisqu'elle n'est pas qualifiée ainsi dans l'Écriture. Heureusement que l'évêque anglican n'a aucun intérêt à incriminer l'enfant Jésus lui-même, sans quoi il le mettrait aussi au nombre des pécheurs perdus, attendu qu'un enfant qui se sépare *volontairement* de sa mère pourrait paraître aussi coupable qu'une mère qui se sépare *involontairement* de son enfant; car l'Écriture nous dit que c'est l'enfant Jésus qui *demeura* à Jérusalem sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Lorsqu'on voit, aujourd'hui encore, comment on voyage dans ces contrées quand on est en société nombreuse, comme c'était alors le cas au retour de la fête de Pâque, on comprend cette séparation momentanée, même quand on ne veut lire qu'avec des yeux charnels la vie du Fils de Dieu. On n'est pas réuni par familles, mais d'après le sexe et l'âge. Tous les hommes marchent ensemble, les femmes de même, les petites filles avec leurs mères, les jeunes garçons indistinctement dans un groupe ou dans l'autre. La sainte Vierge pouvait croire que l'enfant Jésus était avec saint Joseph, comme celui-ci pouvait supposer qu'il était avec sa mère ou ses autres parentes. Ce ne fut qu'à la première station[1] que, remarquant tous les deux l'absence de leur fils, ils le cherchèrent parmi leurs parents et ceux de leur connaissance.

Quand les apôtres allaient en un lieu, ils annonçaient Jésus-Christ, sa doctrine, ses vertus, sa vie, ses miracles, sa résurrection; quand les missionnaires protestants parcourent le monde, c'est

[1] Voyez ci-après, chapitre XXXVIII, *El-Bîr*.

couper le bois comme les Sidoniens. » (III Rois, v, 6.) Nous lisons dans l'*Iliade* que, déjà avant la guerre de Troie, les Sidoniennes étaient habiles à broder les plus fines étoffes.

Pendant que la ville de Sidon était soumise aux Perses, fatiguée d'un joug trop dur, elle s'unit avec l'Égypte contre Artaxerxès Mnémon, et plus tard contre Artaxerxès Ochus. Tennès, roi de Sidon, soutenu par les Grecs commandés par Mentor, battit l'armée persane. Mais Ochus vint lui-même à la tête d'une autre armée, Mentor conseilla alors traîtreusement à Tennès de livrer une ville si bien fortifiée. Les plus notables citoyens furent mis à mort, et les Sidoniens, qui avaient auparavant brûlé leurs vaisseaux afin que personne ne pût fuir, se brûlèrent eux-mêmes dans leur désespoir avec tous leurs biens, et ne laissèrent à Ochus que l'or et l'argent fondus au milieu des ruines fumantes de leur ville. Elle fut rebâtie, mais elle ne recouvra plus jamais son indépendance.

Les plus habiles ouvriers qui travaillèrent à la construction du temple de Jérusalem étaient de Tyr et de Sidon. Quelque temps rivale de Tyr, qu'elle avait fondée, Sidon lui fut soumise ensuite, et passa sous la domination de Cyrus, d'Alexandre et des Romains.

L'abbé Millot regarde comme fabuleuse la touchante histoire d'Abdalonyme, ce prince de Sidon qui travaillait la terre lorsque les envoyés d'Alexandre le Grand vinrent lui offrir la couronne. Suivant Quinte-Curce, Straton, roi de Sidon, étant attaché aux intérêts de Darius, fut dépossédé par Alexandre. Éphestion chercha un homme digne de monter sur le trône; on lui désigna Abdalonyme, qui, quoique de sang royal, était dans une si excessive pauvreté, qu'il était contraint, pour vivre, de travailler à la journée en un jardin des faubourgs. Amené devant Alexandre, qui lui demanda comment il avait supporté tant de misère : *Plaise aux dieux*, lui répondit-il, *que je puisse aussi bien supporter la royauté! Ces bras ont fourni à tous mes désirs, et, n'ayant rien, je n'ai manqué de rien*[1].

Sidon fut visitée par notre Sauveur : *Alors, quittant de nouveau les confins de Tyr, Jésus alla par Sidon près de la mer de Galilée.* (Marc, VII, 31.) On croit communément que c'est dans les environs de cette

[1] Justin; Quinte-Curce, l. IV.

ville qu'il guérit la fille de la Chananéenne, et qu'il dit à sa mère : *Femme, votre foi est grande : qu'il vous soit fait comme vous voulez*[1]. On montre dans un jardin une petite mosquée ressemblant à une ancienne chapelle, que les Turcs appellent Zalusa : on dit qu'elle a été bâtie sur le lieu où Jésus-Christ prononça ces paroles.

Du temps de notre Sauveur, cette province, réunie à la Syrie, s'appelait Syro-Phénicie (Marc, VII, 26). Au quatrième siècle, elle était encore belle et peuplée de grandes villes[2], tandis qu'au seizième elle était inculte et déserte comme aujourd'hui[3].

Saint Paul s'arrêta à Sidon en se rendant en Italie : *Et le jour suivant nous vînmes à Sidon; et Jules, traitant Paul avec humanité, lui permit d'aller vers ses amis, et d'accepter leurs services.* (Act., XXVII, 3.)

Nous voyons aussi dans l'Évangile qu'il se trouvait un grand nombre de Sidoniens parmi les disciples de notre Sauveur[4].

Dans les temps de persécution, cette ville eut aussi ses martyrs, entre autres Zénobius, prêtre et médecin, qui mourut à Antioche[5].

Les premiers croisés, passant à Sidon, furent attaqués par quelques soldats musulmans; mais rien ne *pouvait plus les distraire de leur grande entreprise :* ils continuèrent leur route vers Jérusalem.

Sidon ne tomba au pouvoir des chrétiens qu'en 1111 : Baudouin l'assiégea et la prit au bout de six semaines. L'émir et les principaux habitants offrirent de remettre les clefs de la ville au roi de Jérusalem, et ne demandèrent que la liberté de sortir de la place avec ce qu'ils pourraient porter sur leurs têtes et sur leurs épaules. Cinq mille Sidoniens profitèrent du traité; les autres restèrent et devinrent les sujets du roi. Baudouin fut puissamment secondé au siége de

[1] Comparez Matth., XV, 22; Marc, VII, 25. Adrichomius in Aser, 73. Quaresm., c. XI.

[2] Phœnice regio plena gratiarum et venustatis, urbibus decorata magnis et pulchris Amm. Marcellinus, l. XIV, c. VIII.

[3] Regio in fœcundissimos colles vallesque fertilissimas distincta agrorum fertilitate nulli terrarum cedit, inculta tamen hodie pleraque atque deserta jacet. Cotwik, 1 vol., I part.

[4] Luc, VI, 17.

[5] L'Église célèbre sa fête le 20 février. Eusèb. Bolland.

Sidon par des pèlerins de Frise, d'Angleterre et de Brême, et surtout par dix mille Norvégiens, commandés par Sigur, fils du roi Magnus, qui ne demanda au roi de Jérusalem, pour prix de ses services, qu'un morceau du bois de la vraie croix[1].

Pendant les croisades, Sidon, sous le nom de *Saïette*, était une seigneurie dépendante du roi de Jérusalem; le seigneur de Saïette avait droit de battre monnaie en son nom.

Les murs de Sidon ayant été détruits par les musulmans de Damas, saint Louis les fit rebâtir en 1252. Pendant que les chrétiens étaient occupés au rétablissement de cette cité, les Turcomans vinrent fondre sur eux, et la population tout entière expira sous le fer des barbares. Le roi de France se trouvait à Tyr lorsqu'il apprit ce désastre. Il voulut venger ses frères massacrés, et s'en alla assiéger les Turcomans dans le château de Panéas, où ils s'étaient retirés. Revenu sur la rive sidonienne, le saint roi trouva les cadavres des chrétiens répandus autour de la ville; déjà ces tristes restes tombaient en putréfaction : le monarque ordonna de les ensevelir; mais chacun reculait d'effroi. Alors Louis invite le légat du pape à bénir un cimetière, puis il descend de cheval, et, prenant un cadavre qui exhalait une odeur infecte : *Allons, mes amis*, s'écrie-t-il, *allons donner un peu de terre aux martyrs de Jésus-Christ*. Tous s'empressent de l'imiter, et les chrétiens que les barbares avaient égorgés reçurent ainsi les honneurs de la sépulture[2].

Ce fut en 1289 que les chrétiens furent pour la dernière fois dépossédés de cette ville par les Sarrasins.

Une lettre que l'empereur Frédéric écrivit à Henri, roi d'Angleterre, nous montre l'importance qu'avait encore cette ville à l'époque des croisades : « On nous a restitué Sidon, dit-il, avec la plaine et ses dépendances. Cette ville doit être d'autant plus utile aux chrétiens, que jusqu'à présent elle a été considérée par les Sarrasins comme une des plus riches de la contrée; car elle était l'entrepôt et le lien de communication entre Damas et Babylone[3]. » Sous les pre-

[1] Michaud, tome II, liv. V.

[2] Poujoulat, *Corresp. d'Orient*, tome V, suite de la Lettre CXXXVII.

[3] Histoire de Matthieu Pâris, rapportée dans la IIe partie de la *Bibliothèque des Croisades*.

ou si ce n'est pas un ange. J'ai vu plusieurs blancs, mais je n'en ai jamais vu comme celui-ci. Un autre a dit : Si je le trouvais seul à la campagne, je prendrais la fuite, ou je mourrais de crainte. Un troisième : Ces cheveux flottant sur les épaules, cette longue barbe rouge et ce visage blanc le rendent vraiment supérieur à l'archange Michel[1] ? »

M. Gobat ne dit pas qu'il les ait détrompés.

Combien cette opinion n'a-t-elle pas dû augmenter chez ces pauvres Abyssins quand ils ont vu le révérend missionnaire *connaître jusqu'à leurs pensées*, et leur expliquer ce que Jésus n'a pu faire dans le langage humain. Je me hâte de laisser parler M. Gobat lui-même.

« Ensuite, me tournant vers toute la compagnie, je leur ai dit : Je vous vois tous très-stricts à observer le jeûne, tandis que je connais vos mauvaises pensées[2]. »

Cette prétention est bien autrement grande que celle de passer simplement pour être un archange ; car dans la Bible ce n'est que de notre Sauveur qu'il est dit qu'il connaissait les pensées des hommes. (Matth., xii, 25 ; Luc, xi, 17.)

Ailleurs, dans un dialogue avec l'Etchégué, c'est-à-dire chef des moines, nous trouvons le passage suivant : *L'Etchégué.* « Comment s'opère la régénération dans l'homme? » *M. Gobat.* « Il paraît que Jésus ne pouvait pas l'expliquer dans le langage humain : combien moins le pourrais-je, moi qui suis encore si faible dans votre langue ! Mais, en rassemblant les passages de l'Écriture qui en parlent, voici comment je crois qu'on peut l'expliquer. » Alors M. Gobat donne les éclaircissements laissés imparfaits par l'impuissance où était Jésus-Christ de s'exprimer ou de rassembler les passages de l'Écriture ; puis il termine par ces paroles remarquables : « Voilà la faible description de la régénération que je puis vous donner. Mais, comme Jésus-Christ dit du vent (Jean, iii) qu'on ne sait ni d'où il vient ni où il va, mais qu'on en entend simplement le son, de même celui qui est né de l'esprit sait qu'il en est ainsi,

[1] *Journal*, page 232.
[2] *Id.*, page 141.

comme nous savons qu'il y a du vent quand nous en entendons le son[1]. »

Qu'aurait dit M. Gobat si l'Etchégué lui avait fait ce faible raisonnement :

Ma religion est véritable, et la vôtre est fausse; moi, qui suis né de l'Esprit tout comme un autre, je sais qu'il en est ainsi, sans pouvoir dire d'où me vient cette science, ni où elle va, comme je sais qu'il y a du vent quand je l'entends mugir à travers les plaines de Gondar.

Mais continuons :

« Ensuite l'Etchégué m'a dit : Quand Jésus-Christ est mort pour nous sauver, est-ce son humanité seule qui est morte, ou bien sa divinité a-t-elle aussi souffert la mort? »

M. Gobat. « C'est une question difficile à expliquer, et si la parole de Dieu ne me donnait pas une étincelle de lumière là-dessus, je me croirais incapable et indigne de vous répondre un seul mot ; mais saint Paul dit à Timothée que Dieu est *immortel*, et saint Pierre dit que Christ a souffert *en la chair;* d'où j'ose conclure que ce n'est que l'humanité qui a souffert.....[2] »

C'est fort heureux que cette étincelle soit venue si à propos, sans quoi nous demeurions dans le doute si la divinité est morte ou si elle vit encore.

L'Etchégué. « C'est aussi là notre opinion ; mais, si ce n'est que l'humanité de Jésus qui est morte, qui est-ce qui est né de la Vierge Marie? »

M. Gobat. « Cette question est aussi très-difficile, parce que la Bible ne s'explique pas clairement à cet égard. Il y a eu beaucoup de troubles et de confusion dans l'Église à ce sujet, *parce que les hommes veulent toujours en savoir plus que ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler* (témoin M. Gobat, qui, en cent endroits de son livre, prétend suppléer à l'obscurité ou à l'insuffisance de la révélation de Jésus-Christ et de la Bible par des révélations et des *étincelles* particulières); toutefois écoutez mon opinion, et vous en jugerez. Il me

[1] *Journal*, page 211.
[2] *Id.*, page 212.

semble qu'il n'y a rien de plus naturel que de croire que ce qui est né dans le temps, c'est ce qui est mort. D'ailleurs, la raison nous dit que la mère doit exister avant le fils; mais Marie n'a point existé avant que Jésus-Christ fût Dieu : d'où je conclus que c'est une grande erreur que d'appeler Marie mère de Dieu, malgré tout le respect que j'ai pour elle, la plus heureuse des femmes. Je crois que nous devons nous contenter d'appeler Marie *mère de Jésus*, comme les apôtres faisaient. »

Toutes les fois que M. Gobat croit avoir vaincu le catholicisme, il ne manque jamais de se faire applaudir par l'Etchégué ou quelque autre Abyssin qui s'écrie : « *Eounate nao*, *eounate nao*, c'est la vérité, c'est la vérité[1]. »

« Je crois, ajoute M. Gobat, qu'aucun des assistants ne s'attendait à une pareille réponse; du moins ils paraissaient tous hors d'eux-mêmes..... L'Etchégué a paru très-content de notre conversation, et moi je ne me suis jamais exprimé aussi facilement en amharique[2]. »

M. Gobat se rend témoignage à lui-même; il est très-satisfait d'avoir été plus clair en amharique que les auteurs sacrés ne l'ont été dans leur propre langue et sous l'inspiration de Dieu. Si les Abyssins ne s'attendaient pas à une pareille réponse, j'avoue que je ne m'y attendais pas non plus, surtout après avoir lu un autre passage où M. Gobat admet expressément cette *grave erreur* : « Un prêtre, dit-il, me demande subitement pourquoi je ne voulais pas qu'on appelât Marie *mère de Dieu* : *je lui répondis simplement que, Jésus-Christ étant vrai Dieu et vrai homme, je ne m'opposais point à ce que, dans un sens, on appelât Marie mère de Dieu*, mais pourvu qu'on n'en tirât pas la conséquence qu'il faut l'invoquer et l'adorer, parce qu'une faible créature ne peut être placée à côté du seul vrai Dieu et sauveur du monde dans l'œuvre de notre rédemption[3]. »

Les Abyssins, pas plus que nous, n'appellent Marie *mère de*

[1] *Journal*, page 208 et passim.
[2] *Id.*, page 212.
[3] *Id.*, page 433.

Dieu pour l'adorer, mais parce qu'elle est mère de Jésus-Christ, qui est vrai Dieu et vrai homme.

Que dirait l'Etchégué de cette contradiction du missionnaire?

Cette expression de *mère de Dieu* choque extrêmement le protestantisme, comme elle a choqué les hérésies de tous les temps[1]; il voudrait la remplacer par celle-ci, *mère de Jésus*, que nous acceptons aussi de grand cœur. Mais les anglicans, dont M. Gobat a adopté la doctrine et les préjugés, qui nous accusent d'adorer la sainte Vierge et les saints parce que nous traitons avec respect leurs images, doivent, selon les injonctions de la reine Élisabeth et le dix-huitième canon de la seconde année de Jacques Ier, faire la révérence au nom de Jésus. Voici ce canon : *Il est ordonné que toute personne, jeune ou vieille, rende au nom de Jésus le respect qui lui est dû, en faisant une révérence profonde, et en se découvrant la tête, comme cela est nécessaire en pareil cas*[2].

Si ces marques de respect se rapportent à un *son* ou à l'humanité de Jésus, la reine Élisabeth et Jacques Ier doivent encourir le reproche d'idolâtrie; si, au contraire, elles se rapportent à *Jésus-Dieu*, pourquoi cette pointilleuse distinction entre mère de Jésus et mère de Dieu?

Au reste, mieux que dans les édits des rois d'Angleterre, il est dit dans l'Écriture qu'*au nom de Jésus tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* (Pilip., II, 10.) Quels honneurs plus grands peut-on rendre au nom de Dieu?

A quel misérable amas de subtilités et de contradictions il faut avoir recours quand on est loin de la vérité!

On a pu remarquer que M. Gobat, malgré la supériorité qu'on lui attribue sur l'archange Michel, est souvent obligé d'avouer, quelquefois mal à propos, il est vrai, que des passages de l'Écriture sont fort obscurs; il est même fier de pouvoir dire de temps en temps : *Je ne sais pas.* D'autres fois il explique un texte par un autre, ou bien

[1] Julien l'Apostat, qui reprochait aux chrétiens d'adorer Jésus comme le fils de Dieu, leur faisait aussi un crime d'appeler Marie *theotocos*, mère de Dieu; il est ainsi devenu un témoin irrécusable de la doctrine de la primitive Église. (Jul., *Opera*, tome II.)

[2] Wilk, *Con.*, vol. IV, pages 188, 582.

il donne son interprétation sans la justifier autrement que par cette raison plausible : « Je sais qu'il en est ainsi, comme je sais qu'il y a du vent, sans savoir d'où il vient ni où il va. » Ce qui ne l'empêche pas de laisser dire à l'Etchégué, sans le reprendre : « Jamais il n'est venu en Abyssinie un homme comme Samuel (M. Gobat), qui prouve tout ce qu'il dit par la parole de Dieu, et qui persiste toujours à rejeter toute autorité en matière de foi. Les Anglais sont *sûrs* de toutes les parties de leur religion[1]..... »

Voilà un témoignage qui doit flatter étonnamment l'*Église établie*, à qui il est sans doute adressé par M. Gobat, ainsi que plusieurs autres compliments de la même espèce. Notre révérend missionnaire aurait pu dire aux Abyssins que les Anglais sont tellement sûrs de toutes les parties de leur religion, qu'ils ont eu une confirmation spéciale de l'Esprit-Saint pour chaque altération successive du même dogme, à mesure que les circonstances les obligeaient de modifier leur croyance.

Par exemple, le Saint-Esprit a dicté au Parlement et à Édouard VI, alors âgé de onze ans, une formule eucharistique qui renfermait le dogme de la présence réelle.

Deux ans après, on s'aperçut de cette bévue et on rédigea, sous l'inspiration du même Saint-Esprit, une formule qui rejetait la présence réelle ou corporelle du Christ dans la sainte Eucharistie.

Mais plusieurs personnes timorées se scandalisèrent de ce nouveau langage de l'Esprit-Saint, de sorte qu'on fut obligé, dans la troisième année du règne d'Élisabeth, de fondre, toujours avec le soufle du Saint-Esprit, ces deux formules opposées en une formule mixte, qui arrangea tout le monde, parce qu'elle est claire... comme les oracles de l'antiquité, et que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver[2].

Voilà donc *trois révélations divines différentes* sur la même vérité !

Ajoutez à cela que dans l'intervalle, c'est-à-dire, après la mort d'Édouard, sa sœur Marie, qui était restée catholique, lui ayant suc-

[1] *Journal*, page 387.
[2] Voir Gilbert, évêque de Sarum, *sur les trente neuf articles*, art. XXVIII.

cédé, les auteurs de l'Église anglicane, du livre des Prières publiques et du dogme en question, excessivement alarmés, non de la destruction de leur Église, de leur livre et de leur dogme, dont ils étaient menacés, mais de la perte possible de l'immense masse de propriétés de l'Église et des pauvres, fruit et explication de leur apostasie, consentirent à abolir non-seulement ce dogme inspiré par le Saint-Esprit, mais tout l'édifice de leur Église, pourvu qu'on les laissât jouir en paix du tiers des biens du royaume, qu'ils avaient enlevé à l'Église et aux pauvres.

Ces faits incroyables sont constatés par des actes du Parlement[1]. L'auteur protestant auquel je les emprunte s'étonne avec raison qu'on n'ait pas inventé quelque moyen pour effacer du recueil de ces actes des choses si déshonorantes pour l'aristocratie anglaise et d'une infamie si flétrissante[2].

Que dire de la bonne foi des missionnaires anglicans, qui vont au loin faire accroire à des peuples abusés que leur Église est *sûre* de toutes les parties de son enseignement, tandis qu'en Europe l'Église anglicane, ébranlée jusque dans sa base, divisée même sur le point fondamental de la régénération baptismale, offre à tous les yeux le spectacle de sa dissolution, et fait dire à un de ses évêques les plus éminents (l'évêque d'Exeter) « que des doutes très-sérieux se sont élevés dans l'esprit d'un grand nombre sur le point de savoir si l'Église anglicane ne perd pas ses droits à être regardée comme une portion de l'Eglise de Jésus-Christ? »

Comme tous ses coreligionnaires, M. Gobat rejette toute autre autorité que la sienne, et dans les passages les plus inintelligibles, quand l'Écriture lui manque, il se prend à l'*esprit*, à l'*étincelle*, au *vent;* mais, quand l'esprit de ses auditeurs dit blanc lorsque le sien dit noir, que leur étincelle ne vient pas à temps ou que leur vent souffle dans une autre direction, alors surgit la tempête. C'est ce qui lui est arrivé plusieurs fois avec les prêtres et les moines d'Abyssinie, qu'il traite *d'ignorants*, *de mondains*, *d'esprits obtus*, *infiniment inférieurs aux plus grossiers paysans*, *qui ont cependant assez*

[1] Le premier et le second acte du règne de Marie, chap. III.
[2] W. Cobbett, *Nouvelles Lettres*, Ire.

de ruse pour cacher leur ignorance aux plus simples, et qui maintiennent, par une sagacité déhontée, leur réputation auprès d'un petit nombre d'idiots qui les entretiennent[1].

M. Gobat fait à ce sujet cette observation : « Plus je reprends rudement les prêtres et les autres, et plus ceux qui l'entendent ont de respect pour moi... Il est vrai que je tâche toujours de m'exprimer *fortiter in re, leniter in modo*, fortement quant au fond, *avec douceur* dans la forme[2]. » Cette douceur n'est pas angélique, on en conviendra, et pourtant M. Gobat nous dit : « Je crois que, si je voulais maintenant me faire passer pour un ange, il y aurait à peine la dixième partie d'entre eux qui doutât de mon assertion[3]. » Tant il les avait bien disposés à n'admettre que la vérité ! Dans un autre endroit, il dit aux prêtres, en présence de tout le monde : « Vous êtes vous-mêmes pécheurs, et vous avez besoin d'un sauveur pour vous absoudre; *par conséquent toutes vos messes ne servent de rien ni aux vivants, ni aux morts*[4]. »

Comment *Samuel, qui prouve tout ce qu'il dit par la parole de Dieu*, prouverait-il tout cela, notamment que les messes ne servent de rien ni aux vivants, ni aux morts?

Évidemment son zèle l'emporte trop loin; car l'Église épiscopale, dont il est missionnaire, n'a jamais nié, que je sache, que les prières, même des pécheurs, ne puissent être utiles aux vivants. Est-ce que M. Gobat considérerait encore la messe comme une *horrible idolâtrie*, ainsi qu'il a été révélé à Luther par le diable[5] ?

Quant aux morts, on sait comment le protestantisme s'est débarrassé de ce texte du second livre des Maccabées : *C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés* (XII, 46) : il a rejeté les Maccabées. Nous verrons plus bas que des auteurs, tout en demeurant protestants, ont rejeté l'Évangile de saint Matthieu, l'Évangile de saint Marc,

[1] *Journal*, page 220.
[2] *Id.*, page 306.
[3] *Id.*, page 356.
[4] *Id.*, page 374.
[5] Voir le récit de la conférence du diable avec Luther, fait par Luther lui-même, 1681, in-12.

l'Évangile de saint Luc, l'Évangile de saint Jean, l'Épître aux Hébreux, les Épîtres de saint Jean, les Psaumes, etc., etc.

Au reste, voici bien d'autres choses que Samuel affirme, et qu'il serait fort embarrassé de prouver par l'Écriture. Un moine vivait dans la solitude, comme les Pères du désert ; pour ce seul fait il est convaincu de péché.

« Pour le convaincre de péché, dit M. Gobat, j'ai commencé par lui dire que sa vie est en opposition directe avec l'Évangile ; car ou il n'a point de lumière, et dans ce cas il est un hypocrite de se faire passer pour un enfant de lumière devant les hommes ; ou il a de la lumière, et alors il pèche contre le précepte de Jésus-Christ qui veut que ses disciples fassent luire leur lumière devant les hommes[1]. »

Par le même raisonnement, M. Gobat condamne trente années de la vie de notre Sauveur. Il n'est guère possible d'abuser plus étrangement de la parole pour se tromper soi-même et pour tromper les autres.

D'abord M. Gobat dit lui-même, quelques lignes plus haut, que « c'est le genre de vie de ce moine qui lui donne une réputation de sainteté dans tous les environs ; » ce qui n'est pas du tout la même chose que de se faire passer *pour un enfant de lumière*. En outre, ce moine ne mettait pas la lumière sous le boisseau : puisque M. Gobat nous assure que son genre de vie lui donnait une réputation de sainteté dans tous les environs, il paraît bien que son genre de vie *luisait*.

Si M. Gobat connaissait mieux la vie des solitaires, il ne dirigerait pas contre eux un si calomnieux raisonnement.

Cette vie d'anachorète n'est pas une invention des derniers temps. Saint Paul, en parlant des saints de l'ancienne loi, qui ont *opéré la justice et obtenu les promesses*, ne dit-il pas que ces hommes de foi « dont le monde n'était pas digne, erraient dans les déserts, dans les montagnes, et se retiraient dans les cavernes et dans les trous de la terre ? » (Héb., XI, 33 et suiv.) Saint Jean-Baptiste a passé sa vie dans le désert, et pourtant notre Sauveur n'a-t-il pas dit de lui : *Jean était une lampe ardente et luisante?* (Jean, V, 35.)

[1] *Journal*, page 417.

Et qui a fait luire la lumière d'une manière plus éclatante que tous ces reclus volontaires qui allaient tremper leur génie dans la solitude et dans la contemplation de Dieu? « Un seul monastère de Bénédictins, a dit Gibbon, a produit plus de bons ouvrages que toutes nos universités. » Et M. Gobat ignore-t-il donc si complétement l'histoire des premiers siècles de l'Église qu'il n'ait jamais entendu parler de saint Athanase, qui écrivait dans les sables et parmi les sépulcres de l'Égypte; de saint Grégoire de Nazianze, qui a fini sa glorieuse carrière dans sa retraite de Cappadoce; de saint Basile, qui a donné des règles à la vie cénobitique; de saint Chrysostome, qui a vécu plusieurs années sur les montagnes et dans les cavernes; de saint Jérôme, de ses œuvres et de son désert? Du fond de leur solitude, tous ces grands hommes ont-ils porté assez haut la lumière, ou l'ont-ils étouffée sous le boisseau?

Et ces autres grandes figures de la Thébaïde, ces Paul, ces Antoine, ces Pacôme, ces Macaire, ces Hilarion et ces légions d'autres ascètes, qui ne sortaient de leurs grottes que pour venir siéger dans les conciles, dans les synodes et dans les conseils des empereurs, pour pacifier les peuples, ou pour implorer le pardon des villes rebelles quand tous les autres tremblaient devant la colère des gouverneurs et des rois, ne resplendissent-elles pas autant dans le monde par l'éclat de leurs travaux et de leur courage que cet apôtre du protestantisme qui ose se rire de leur pénitence sur le théâtre même de leurs vertus?

Ne pas sentir, d'ailleurs, ce qu'il peut y avoir de consolant et de sublime dans une vie de retraite et de recueillement, c'est comprendre aussi peu le cœur de l'homme que l'esprit du christianisme.

Ailleurs M. Gobat, voulant sans doute condamner l'usage des autels, répond à l'Etchégué, qui lui demandait quelle était la forme de la table dans les églises protestantes :

« Elle n'a pas toujours la même forme; mais elle ressemble à une table ordinaire de famille, parce que, quand Jésus-Christ institua la sainte cène, il le fit avec une table ordinaire, puisqu'il venait de souper avec les douze apôtres[1]. »

[1] *Journal*, page 337.

L'Écriture ne dit rien de précis sur la forme des tables chez les Hébreux [1]; mais si, dans ces points peu essentiels, on voulait s'en tenir à une exactitude pharisaïque, il faudrait aller chercher la forme d'une table ordinaire, non à Londres, mais en Palestine ; et, depuis que M. Gobat est évêque de Jérusalem, il a pu se convaincre que les tables ordinaires de famille de ce pays-là ne ressemblent en rien à celles des temples protestants, puisque, comme au temps de notre Sauveur, on se couche encore pour manger. *Et ingressus* Jesus *recubuit*. (Luc, xi, 37.)

Josèphe, en faisant la description du palais qu'Hérode I[er] construisit au lieu même où se trouve le temple anglican, nous apprend que dans les salles de festins il y avait une centaine de lits autour des tables [2].

L'usage de se coucher à table ne fut introduit à Rome et dans tout l'empire qu'environ deux cents ans avant Jésus-Christ. Mercurialis en donne pour motif l'usage fréquent des bains, après lesquels on se couchait et l'on mangeait autour de chaque table. Il n'y avait pas de chaises, mais un lit (*clinium*) sur lequel on était couché en s'appuyant sur le coude gauche ; on n'avait de libre que la main droite. D'après cette disposition, on comprend mieux ce passage de saint Luc : « Une femme de la ville, qui était pécheresse, ayant su que Jésus était à table chez le pharisien, vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfum ; et, se tenant derrière à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et les oignait de ce parfum. (vii, 37. 38.) Si Jésus eût été assis, sainte Marie-Magdeleine aurait dû se mettre

[1] Sur la forme des autels de la primitive Église, consultez Martène, *De antiquis Ecclesiæ ritibus*, lib. I, part. I, cap. iii, art. vi ; J.-B. Thiersius, *De Altaribus*. Le plus ancien monument de ce genre est sans doute l'autel que l'on conserve à Rome dans l'église de Sainte-Praxède, et sur lequel on croit que saint Pierre a dit la messe. Il a à peu près la forme de nos autels, et il est en bois. (*Bréviaire romain*, 9 nov.) Celui que sainte Marie-Magdeleine et les autres saintes femmes élevèrent en abordant en Provence était en terre. Dans l'Église d'Orient, au lieu d'autel, on s'est servi longtemps d'un simple tapis consacré. Pendant les persécutions, on a même offert le saint sacrifice dans les prisons sur les mains des diacres ou sur la poitrine des martyrs. (Martène, art. v et vii.)

[2] Josèphe, *Guerre*, liv. V, chap. iv.

devant lui, sous la table. Aussi saint Matthieu dit-il positivement que notre Sauveur était couché : « Et effudit super caput ipsius *recumbentis.* » (Matth., xxvi, 7.) Il en est de même de ce verset où il est dit : « Or un des disciples, que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus, » etc..... (Jean, xiii, 23.) Comme deux ou trois personnes se plaçaient sur le même lit, le convive qui était le plus rapproché de celui qui occupait la première place pouvait facilement appuyer la tête sur son sein. De là aussi est venue cette expression : « Il fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham » (Luc, xvi, 22), pour dire : il alla au ciel ; parce que reposer sur le sein de l'ami de Dieu, du père du peuple juif, au banquet éternel, dans la demeure des bienheureux, c'était occuper une place d'honneur dans le royaume céleste[1].

Je fais la même observation pour le *pain ordinaire de la table*, dont parle M. Gobat. Le pain des Hébreux était des galettes fort minces, comme on les voit encore aujourd'hui dans tout le Levant, et qui ressemblaient beaucoup plus à nos hosties qu'aux pains d'une hauteur démesurée qu'on mange en Angleterre.

Toutes les fois que l'occasion se présente, M. Gobat condamne les pénitences qu'on impose pour les péchés, comme opposées à la Bible, le jeûne, non-seulement comme une chose inutile, mais *criminelle* : « Ce n'est pas, dit-il entre autres, par des jeûnes de quarante jours, ni par le célibat, que Jésus-Christ veut que ses disciples se fassent connaître au monde[2]. » Encore une condamnation du jeûne de Jésus-Christ et de son célibat.

Relativement aux pénitences, M. Gobat paraît être en désaccord avec tout ce qu'il y a de plus estimé dans l'Église anglicane.

On lit le passage suivant dans le *Livre des prières communes*, que les lords, les communes et le roi ont déclaré avoir été composé avec l'aide du Saint-Esprit. « Il y avait anciennement une discipline *sainte*, d'après laquelle, au commencement du Carême, les personnes convaincues de péchés notoires étaient condamnées à une pénitence publique, et punies ainsi afin que leurs âmes pussent être sauvées

[1] Justi Lips., *Antiquarum lectionum* liber III.
[2] *Journal*, page 191.

au jour du Seigneur; et il serait très-désirable que ladite discipline pût être renouvelée. »

Ce n'est qu'un pieux désir, sans doute, de l'Église anglicane; mais ce langage est bien différent de celui de M. Gobat. Il dit encore: « La prétendue puissance de lier et de délier attribuée aux prêtres, l'invocation des saints et des anges, le jeûne, les pèlerinages, etc., sont autant de faux sauveurs et d'antechrists que le diable a établis pour éloigner du vrai Sauveur les âmes travaillées et chargées[1]. »

Le diable est toujours là pour tenir la place de l'Écriture. Quant au jeûne, si c'est une œuvre non-seulement inutile, mais criminelle, comment se fait-il que toutes les années encore un jour de jeûne est ordonné par le chef de l'Église anglicane? Il est vrai qu'il ne ressemble guère à celui qui fut ordonné par le roi de Ninive lorsqu'il eut connaissance de la prédiction de Jonas. Il se leva de son trône, comme on sait, il quitta ses habits, se couvrit d'un sac et s'assit sur la cendre. Ensuite il publia cet ordre: « Que les hommes, les chevaux, les bœufs et les brebis ne mangent rien... » L'Écriture ajoute que Dieu considéra les œuvres des Ninivites, qu'il eut compassion d'eux et leur pardonna. (Jon., III, 6 et suiv.) Ce jeûne-là ne paraît donc pas avoir été inutile à ces âmes chargées. Il y a environ cent passages dans la Bible où le jeûne est loué, recommandé, prescrit, comme une chose sainte et salutaire : qu'il est affligeant de voir des hommes qui se disent ministres de l'Évangile attirer sciemment des peuples à l'erreur par l'appas de la sensualité et du relâchement!

Un Abyssin ayant consulté M. Gobat sur le projet qu'il avait formé de faire le pèlerinage de Jérusalem : « Comme je le fais dans de pareils cas, dit notre missionnaire, je lui ai donné une réponse *équivoque*[2] : » ce qui était d'autant plus prudent, que M. Gobat lui-même a fait depuis le pèlerinage de Jérusalem.

Un jeune prêtre lui ayant demandé son avis sur le même objet: « Je le lui ai déconseillé, dit-il, en lui citant le passage de saint Jean, IV, 21, 23[3]. » Or ce passage est celui-ci : « Jésus dit à la

[1] *Journal*, page 358.
[2] *Id.*, page 203.
[3] *Id.*, page 206.

Samaritaine : *Femme, croyez-moi : le temps va venir où vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem.* »

Si M. Gobat considère cette parole du Sauveur comme une défense d'adorer Dieu sur le mont Garizim et à Jérusalem, il est assez étonnant qu'il soit allé, quelques années plus tard, élever son église épiscopale sur le sommet du mont Sion.

Le protestantisme, qui a commencé par la violation du célibat dans la personne de Luther, en a toujours eu depuis une horreur étrange. Aussi notre missionnaire, à son endroit, est-il implacable, et, pour le combattre plus avantageusement, il calomnie les intentions.

« Le vœu du célibat, dit-il, est par soi-même un péché, et par conséquent illicite. En effet, il est basé sur les propres forces de l'homme, et non sur la parole de Dieu[1]. »

Ici il est question du vœu, du célibat et de la pensée présomptueuse de celui qui s'y engage. Le vœu, en lui-même, n'est pas un péché, puisque l'Écriture loue ceux qui en font[2]. Le célibat n'est pas un péché non plus, sans quoi notre Sauveur ne s'en serait pas rendu coupable. Quant à la pensée, M. Gobat ne la connaît pas.

M. Gobat dit ensuite aux Abyssins que « dans son pays il y a plusieurs personnes qui ne se marient pas; mais elles se contentent de dire : Aujourd'hui je ne suis pas marié ; mais pour demain Dieu seul sait ce qui me convient. » J'ignore si les célibataires anglais font un vœu de chasteté à courte échéance ; mais ce que je sais, c'est qu'il faut aussi la grâce de Dieu pour ne pas l'offenser, même pendant un jour.

L'évêque anglican de Jérusalem, qui n'a pas été élevé en Angleterre, oublie sans doute que les professeurs des universités d'Oxford et de Cambridge, c'est-à-dire, les maîtres qui élèvent tous les hommes instruits du Royaume-Uni, sont tenus au célibat. A la vérité, les

[1] *Journal*, page 287.

[2] Voir, entre autres, Gen., XXVIII, 20, 22 ; Lev., XXVII, 1-25. — Il est singulier de voir un évêque qui admet l'Écriture condamner ce que Dieu approuve. On lit aux Nombres, ch. VI : « Jéhovah parla à Moïse, disant : Parle aux enfants d'Israël, et tu leur diras : L'homme ou la femme qui aura fait le vœu de nazaréen, afin de se consacrer à Jéhovah, s'abstiendra de vin, etc. Telle est la loi du nazaréen. » Saint Jean-Baptiste s'était ainsi consacré au Seigneur.

fondateurs de ces deux célèbres universités, qui ont imposé cette condition, étaient catholiques; mais, dans le courant du siècle dernier, cette disposition ayant été attaquée dans la Chambre des communes comme tenant à la superstition romaine, elle fut maintenue par la Chambre à l'unanimité. Voilà donc la Chambre des communes et les universités d'Oxford et de Cambridge censurées par M. Gobat.

Au reste, voici qui est plus sérieux. Quand M. Gobat écrivait ces lignes, il n'était pas évêque; il l'est devenu depuis, du moins il en a pris le titre[1]. Or, d'après saint Paul, il faut que l'évêque soit irrépréhensible, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, prudent, grave et modeste, chaste, aimant l'hospitalité, capable d'instruire, etc., etc. (I Tim.) Or n'y a-t-il pas là des choses au moins aussi difficiles à observer que le célibat? Comment donc M. Gobat et tous les évêques de l'Église anglicane ne tremblent-ils pas d'assumer cet immense fardeau, non-seulement pour un jour, mais pour la vie entière? Cette *présomption* est-elle basée sur les forces de l'homme, ou sur la grâce de Dieu? Ici, au lieu de ces mots : « Il faut que l'évêque n'ait épousé qu'une femme, » M. Gobat fait dire à saint Paul que « l'évêque doit être mari d'une seule femme[2]. » Plaisant précepte que celui qui met la femme parmi les qualités d'un évêque! Or saint Paul, qui aurait donné ce précepte, n'avait pas de femme; il s'est donc condamné lui-même.

Voici encore quelques points saillants d'un livre qu'il faudrait transcrire tout entier si l'on voulait rapporter toutes les fausses allégations qu'il renferme.

On voulait faire M. Gobat *aboun*, c'est-à-dire, évêque; il refuse, et il ajoute : « Quand rien ne s'opposerait à ce que je revêtisse cette charge, je ne pourrais pas supporter les *adorations* qu'on rend à un évêque en Abyssinie et dans tout le Levant. »

Demander la bénédiction à un évêque est une idolâtrie, lui baiser la main est un péché[3]!

Il paraît que l'évêque anglican de Jérusalem est peu au courant

[1] Voyez *Nullité des ordinations anglicanes*, par le P. Lequien.
[2] *Journal*, page 282.
[3] *Id.*, page 362.

de ce qui se passe à la cour d'Angleterre, où il aurait souvent la plus belle occasion du monde de convaincre d'idolâtrie les membres du Parlement, ces Pères du concile permanent de l'Angleterre, les conseillers de la reine, ces défenseurs de la vraie foi, et toutes les sommités de la nation, qui vont périodiquement *adorer* leur divinité, en baisant la main de la reine, ce chef visible de l'*Église établie par la loi*. Que dirait-il aussi en voyant à l'ouverture du Parlement le lord-chancelier présenter *à genoux* le discours du trône à la reine?

Il y a à Rome, à la Bibliothèque du Vatican, un ouvrage que je recommande extrêmement, non-seulement à M. Gobat, mais à tous les évêques d'Angleterre : ils trouveront dans ce livre une foule de choses, *notamment sur les sept sacrements*, que l'anglicanisme a rejetées depuis longtemps, et qui y sont parfaitement exposées et défendues par un auteur bien remarquable, par Henry VIII[1]. L'exemplaire du Vatican, qui avait été offert au pape, porte la signature authentique de Henry VIII. Mais ce qui étonnera prodigieusement M. Gobat, c'est que le roi s'est fait peindre, sur le frontispice, *agenouillé aux pieds de Léon X*.

M. Gobat cependant oublia un jour ce qu'il avait dit tant de fois, et baisa la main, non à un évêque, bien entendu, mais au chef Saba-Gadis : « Je voulus, dit-il, lui baiser la main; mais il ne voulut me le permettre qu'après qu'il eut baisé la mienne[2]. » Les voilà pris tous les deux en flagrant délit d'idolâtrie.

M. Gobat dit en blâmant les écrits de saint Éphrem : « Qu'Éphrem soit saint ou non, je n'en sais rien. Ce sont peut-être ses écrits qui ont enfanté le Coran des musulmans; du moins Mahomet n'en fait que trop usage pour séduire ses disciples[3]. »

Il faut donc aussi condamner la Bible tout entière ; car Mahomet

[1] Cet ouvrage est intitulé :

« Assertio septem Sacramentorum adversus Martin. Luther., ædita invictissimo Angliæ et Franciæ rege et do. Hyberniæ Henrico ejus nominis octavo. »

In fine :

« Apud inclytam urbem Londinum in ædibus Pynconianis an. M.D.XXI. quarto idus Julii. Cum privilegio a rege indulto. »

[2] *Journal*, page 282.

[3] *Id.*, page 162.

en a fait un bien plus grand usage encore. Et tous les hérétiques ne se sont-ils pas servis des Écritures pour séduire leurs disciples ?

On demande à M. Gobat pourquoi il y a tant de croyances et de sectes parmi les chrétiens? Il répond : « C'est parce qu'ils négligent la parole de Dieu pour suivre les doctrines des hommes, toujours sujettes à l'erreur[1]. » Cette fois il est dans le vrai ; mais quel terrible aveu contre le protestantisme !

On lui demande encore : « Combien comptez-vous de livres du Nouveau Testament? »

Il répond : « Vingt-sept.

— Et de l'Ancien Testament?

— Trente-neuf[2]. »

M. Gobat, qui prouve tout ce qu'il dit par l'Écriture, comme on sait, *a oublié* de citer le passage de la Bible où il a trouvé ces deux chiffres importants. Plus loin, il reproche aux prêtres abyssins d'avoir reçu les livres apocryphes des papistes[3], sans leur dire de qui lui, M. Gobat, tient les livres qui ne sont pas apocryphes : s'il ne les tient pas des papistes, de qui les tient-il?

On trouve dans l'*Histoire de Luther*, par M. Audin, un curieux rapprochement sur le chiffre auquel se réduiraient les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament si l'on voulait s'en rapporter au témoignage des auteurs protestants. L'un rejette le Nouveau Testament comme n'ayant pas conservé intacte la pure doctrine de Jésus-Christ ; un autre, l'Évangile de saint Matthieu, comme n'étant l'œuvre ni d'un apôtre, ni d'un témoin oculaire ; un autre encore, les Évangiles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, comme extraits d'un manuscrit araméen ; un autre assure que l'Évangile de saint Jean est l'œuvre d'un philosophe d'Alexandrie ; Lucke assigne la même origine à l'Épître aux Hébreux ; Claudius attribue les Épîtres de saint Jean à un Juif inconnu ; Haffner nous apprend que le livre de Judith est un roman pieux, et le Cantique

[1] *Journal*, page 163
[2] *Id.*, page 176.
[3] *Id.*, page 276.

des Cantiques une idylle pastorale; Bretschneider appelle les Psaumes le produit d'un cerveau exalté, etc.[1]. Faut-il s'étonner si les peuples du Levant, voyant à quoi se réduisent les dogmes et les pratiques religieuses des protestants, se demandent *si ces hommes ont une religion?*

M. Gobat assure que le jour de Pâques, en Abyssinie,« est un jour de gourmandise, comme chez les autres sectes antibibliques, et que ce jour-là on ne doit pas faire de visites. » Il a aussi oublié la citation de l'Écriture. C'est dommage : lui qui n'admet pas le jeûne du carême, il nous aurait peut-être indiqué l'endroit où notre Sauveur a ordonné de jeûner le jour de Pâques. Quant aux visites défendues ce jour-là, ne serait-ce peut-être pas un précepte humain, attendu qu'il ne se trouve pas dans la Bible?

Ensuite il ajoute : « J'ai passé quelques heures avec Habeta-Selassé, qui m'a dit que ses amis et lui s'étaient convaincus que les Anglais sont de vrais chrétiens, parce que je distribue l'Évangile gratis; » et il a ajouté : *Nous ne sommes chrétiens que de nom : nous ne donnons rien gratis; les meilleurs prêtres même n'instruisent que pour de l'argent*[2].

Si Habeta-Selassé et ses amis savaient à combien s'élève annuellement l'enseignement *gratuit* des évêques et du clergé d'Angleterre, que diraient-ils de la bonne foi dans laquelle les a laissés M. Gobat au sujet de ce curieux argument de son orthodoxie[3]?

« On a ensuite parlé de la confession des péchés aux prêtres et de l'absolution. Ce sont ces deux coutumes, lui ai-je dit, qui sont la cause de la corruption du pays[4]. »

D'où il suit que les peuples qui n'ont ni confession ni absolution doivent être innocents comme des enfants nouveau-nés ; ce qui est notoire pour chacun de nous. Toutefois l'honneur de cet argument ne revient pas entièrement à M. Gobat; car déjà en 1806 l'évêque de Durham avait assuré à son clergé *que les terribles conséquences*

[1] Tome II, chap. XXI.
[2] *Journal*, page 299.
[3] L'enseignement *gratuit* du clergé anglican se paye de cinq à huit millions de livres sterling, c'est-à-dire 200,000,000 francs. (Wil. Cobbett., *Nouvelles Lettres*, Ire.)
[4] *Journal*, page 301.

de la Révolution française étaient dues aux pratiques corrompues de l'Église romaine[1].

Un des endroits les plus curieux du *Journal d'un séjour en Abyssinie* est celui-ci :

Un prêtre : « Il y a la foi des Grecs, celle des Francs, celle des Arméniens, etc. : de quelle foi êtes-vous ? »

M. Gobat. « Tous ces différents noms de croyance n'ont rien à faire avec la véritable foi. Ces divisions prouvent plutôt l'incrédulité et la désobéissance des hommes : c'est parce qu'ils ont abandonné la parole de Dieu pour suivre des doctrines humaines qu'ils se sont ainsi divisés. Saint Paul dit qu'il n'y a qu'une seule foi. »

Il paraît qu'à la suite de ce discours notre missionnaire a entendu les cent mille voix discordantes de l'*unité protestante*, et que ce concert varié l'a empêché de dire : Cette foi *une*, c'est le protestantisme.

Voici comment un auteur plus indiscret parle d'une cérémonie religieuse présidée par sa seigneurie l'évêque Gobat le jeudi saint de l'année 1848, à Jérusalem :

« Il y avait là des représentants *de plusieurs communions évangéliques* agenouillés à côté les uns des autres dans un *même esprit*, dans un même amour. On a lu les saintes Écritures, on a prié, on a chanté en anglais, en allemand, en français et en hébreu : en hébreu pour un Juif prosélyte qui recevra demain le baptême. Je ne comprenais pas l'hébreu, pas l'allemand, guère l'anglais, mais nous comprenions tous que le Seigneur était au milieu de nous, et que nous étions *un* en lui[2]. »

Ce que je comprends, moi, moins que l'allemand, moins que l'anglais, moins que l'hébreu, c'est cette *unité* de *plusieurs communions*, et comment un même esprit qui réunit tant de sectes opposées, tant de dogmes contradictoires et tant de symboles plus variés encore par le fond que par la langue, comme ceux des luthériens, des calvinistes, des quakers, des anglicans, des méthodistes, des trembleurs, des sauteurs et de tant d'autres, ne réunirait pas encore

[1] *Exhortation adressée au clergé du diocèse de Durham*, par Shute.
[2] *Journal d'un voyage au Levant*, tome III, page 238.

les monophysites de l'Abyssinie : ce qui offrirait le double avantage d'accroître l'unité et d'épargner aux membres de la société épiscopale de pénibles missions, comme celle de M. Gobat, qui n'a eu d'ailleurs pour résultat que de lui faire dire après tant de fatigues : « *Perdidi annum !* J'ai perdu mon année[1]. »

M. de Maistre écrivait naguère : « Un protestant de nos jours est un homme qui dit, comme la Fontaine : J'ai lu votre Nouveau Testament : c'est un assez bon livre. Il lui reste cette idée vague, *qu'il y a dans le christianisme quelque chose de divin ;* mais, lorsqu'on en vient au détail, personne n'est d'accord, excepté *sur les grandes bases*, comme ils disent, c'est-à-dire, *Je crois en Dieu et en son Fils quelconque.* » Depuis le temps de M. de Maistre les grandes bases se sont encore élargies, si possible, et elles ont fini par devenir une immense table rase sur laquelle tous les incroyants peuvent se rencontrer à l'aise dans la plus vaste unité, pourvu qu'ils n'aient rien conservé des vérités catholiques.

Je terminerai ici cet examen, déjà trop long, de la manière dont l'évêque actuel de l'Église protestante de Jérusalem a exercé sa mission en Abyssinie.

Cependant je ne veux pas quitter ce sujet sans faire encore la réflexion suivante.

La communion religieuse qu'a voulu évangéliser le missionnaire anglican n'appartient point à l'Église catholique : elle s'en est séparée dès les premiers temps du christianisme ; elle a été ensevelie sous l'oubli des peuples, comme les antiques monuments de l'Éthiopie l'ont été sous les sables du désert. Au seizième siècle, quand ce monument vivant des institutions primitives apparait tout à coup aux nations de l'Occident, qui, dans le cours des siècles, s'étaient entre-déchirées par des questions théologiques et des révoltes incessantes contre l'Eglise, il peut bien, dans son isolement, avoir subi quelque altération partielle, mais, dans son ensemble, il se montre tel qu'il était à son origine. C'est ainsi que, dans les colonies du Canada, du Mexique, de l'Islande, on retrouve les mœurs, le costume de la mère patrie, comme ils étaient à l'époque où ces colonies

[1] *Journal*, page 406.

en ont été séparées. De même encore, dans les catacombes de Rome, on découvre, avec les premières églises du christianisme, les preuves matérielles de la foi des premiers chrétiens[1]. Or à quoi ressemble cet Herculanum religieux de l'Abyssinie, avec ses pèlerinages, ses couvents, ses jours de jeûne et d'abstinence, le dogme de la présence réelle, la messe, la confession, l'invocation de la sainte Vierge[2] et des saints, le célibat ecclésiastique, les bonnes œuvres, etc., c'est-à-dire, tout ce que les novateurs des derniers temps ont renié et flétri ? Autant vaudrait-il affirmer que la lune est la continuation de notre planète que de dire : Les doctrines négatives du seizième siècle sont les filles légitimes du christianisme des premiers siècles. Dès le temps des apôtres, le fléau nécessaire des hérésies a ravagé l'Église ; mais elle les a continuellement rejetées de son sein par

[1] Voir l'ouvrage publié par le P. Marchi intitulé : *Monumenti delle arti cristiane primitive nella metropoli del cristianesimo* (*architettura*) *per cura di G. M. d. C. d. G.*, et les admirables cartons de M. Perret publiés aux frais du gouvernement français : les *Catacombes de Rome*, par M. L. Perret.

[2] Il y a peu d'années qu'un ministre anglican (le jeune comte Talbot) se convertit au catholicisme après une visite aux catacombes, où il avait trouvé les preuves des dogmes contestés par l'hérésie ; devenu prêtre, il obtint la faveur de pouvoir célébrer la messe dans les catacombes de Sainte-Agnès, sur le tombeau au-dessus duquel est peinte la *Madone avec l'enfant Jésus*. Dans ces catacombes, où les chrétiens des premiers siècles sont comme pris sur le fait dans l'exercice de leur culte, on trouve la piscine du baptême, l'autel du sacrifice, la sainte table, et jusqu'au tribunal de la confession auriculaire. Dom Ruynart, dans les *Acta Martyrum*, cite un tableau qui représente une vierge invoquant la mère de Dieu ; les protestants en sont donc réduits à taxer d'idolâtrie les premiers chrétiens, qui subissaient le martyre plutot que de consentir au moindre acte idolâtrique.

Il est bon de rapporter ici ce qui s'est passé tout récemment à Rome (le 6 février 1856). Les nombreux Anglais qui se trouvaient à Rome firent venir exprès d'Angleterre un prédicateur pour le carême. Le mercredi des Cendres, ils se rassemblèrent dans une salle devant la porte *Del Popolo*. Le prédicateur parait, mais il demeure muet, et son embarras est visible. Au bout d'un moment, il dit d'une voix émue : Qu'il ne savait que faire; que, depuis son arrivée à Rome, il avait visité assidûment les bibliothèques et les catacombes, assisté aux fonctions religieuses et étudié le gouvernement de l'Église ; que depuis lors de nouvelles convictions s'étaient emparées de son âme ; que, si l'assemblée lui permettait de parler librement de ce qu'il avait vu et de l'impression qu'il en avait ressentie, il était disposé à le faire, mais qu'autrement il devrait se taire et se retirer. De toutes parts on lui cria de parler en toute liberté. Alors ce prédicateur anglican fit un sermon catholique à une assemblée protestante.

l'autorité infaillible de ses conciles. La plupart de ces rameaux desséchés ont disparu, plusieurs sont encore là ; ils ont été retranchés de l'Église à différentes époques ; mais, à part l'erreur particulière de chacune d'elles, toutes ces antiques communautés chrétiennes sont d'accord avec l'Église mère sur l'ensemble des traditions apostoliques et l'interprétation des Écritures. Seul, le protestantisme se détache de l'antique et unanime croyance ; il vient, après une période de quinze siècles, attaquer cet inébranlable édifice, mettre une orgueilleuse raison à la place de la raison universelle, et admettre plutôt une révélation individuelle et controuvée que de se soumettre à l'autorité de l'Église, qui a pour elle la plus haute antiquité historique, comme elle a seule l'autorité divine.

Maintenant que nous connaissons sous quels auspices se trouve la mission protestante de Jérusalem, disons un mot des succès qu'elle a obtenus jusqu'ici et de ses projets pour l'avenir. A part le personnel des consulats de Prusse et d'Angleterre, et celui de la mission, qui se compose d'un évêque, de deux missionnaires, d'un médecin et d'une institutrice, elle compte une cinquantaine de Juifs aventuriers, venus des quatre points cardinaux, et qui se convertissent pour le temps qu'ils sont à Jérusalem, moyennant un subside quand ils sont en santé, et un lit à l'hôpital quand ils sont malades ; après quoi ils redeviennent plus Juifs que jamais dès qu'ils ont atteint Jaffa, Hébron ou Tibériade.

Quant aux Juifs qui sont domiciliés dans la ville sainte, ou qui viennent à Jérusalem pour être enterrés dans la vallée de Josaphat, on conçoit facilement qu'ils n'abandonneront pas, dans la cité de David, la loi donnée à leurs pères sur le mont Sinaï, pour adopter un culte qui ne remonte qu'au mariage adultère de Henri VIII. Voici comment M. Munk parle de la propagande anglicane exercée au milieu de ses coreligionnaires : « Le prosélytisme protestant a profité des derniers événements pour essayer d'établir à Jérusalem un foyer de propagande ; pour la première fois, la ville sainte renferme dans ses murs un *siége épiscopal* protestant. Il est inutile de dire que les tentatives de l'évêque Alexandre, ex-Juif, envoyé en Palestine sous les auspices de l'Angleterre et de la Prusse, n'ont eu

jusqu'ici aucun succès parmi les anciens coreligionnaires du nouvel apôtre[1]. »

Les autres prosélytes sont des espèces de Juifs errants qui forment la partie flottante de la ville avec les pèlerins et quelques industriels de toutes les nations et de toutes les religions. Mais, comme me le disait un protestant de Jérusalem, très à même de connaître ces conversions, « elles font peu d'honneur à la mission : c'est pourquoi à Londres on pense plutôt à la restreindre qu'à lui donner de l'extension. »

Voici un fait qui s'est passé depuis peu, et qui m'a été raconté par Méhémet-pacha. Un Juif qui s'était fait anglican afin d'avoir un schelling par jour tomba malade et fut transporté à l'hôpital de la mission. Voyant que la chose devenait sérieuse, il fit appeler un rabbin, confessa sa faute, rentra dans le sein du judaïsme et mourut. Il s'agissait de savoir à qui il appartenait et qui devait l'enterrer. Il y eut une lutte entre les protestants et les Juifs à qui ne l'aurait pas. Pendant la nuit, on attacha notre pauvre homme par un pied, on le hissa par-dessus le mur de la ville, et on le déposa au cimetière, qui, pour lui, ne fut pas un lieu de repos ; car il dut faire encore plusieurs fois le trajet de la vallée de Josaphat au cimetière protestant, et du cimetière protestant à la vallée de Josaphat : personne n'en voulait. Enfin l'autorité musulmane trancha la question, et le fit mettre dans un terrain neutre, où maintenant il repose en paix.

C'est à de pareilles conversions que se borne tout le succès obtenu par la mission protestante.

J'ai été plusieurs fois témoin, pendant mon séjour à Jérusalem, des débats survenus entre les consuls au sujet d'individus qui avaient passé si souvent d'une religion à une autre, qu'à leur mort on ne pouvait constater à quelle croyance et à quelle nationalité ils appartenaient.

Un auteur protestant révèle des circonstances assez curieuses sur les succès des missions. « J'ai vu un Juif, raconte le docteur Madden dans son ouvrage sur l'Orient, j'ai vu un Juif que le révérend Joseph

[1] Munk, *Palestine*, page 655.

Wolff s'est vanté d'avoir laissé pénétré des vérités du christianisme. Ce Juif me montra un riche exemplaire des Écritures qui lui avait été donné par le missionnaire, et, comme je m'étonnais que le Nouveau Testament eût été arraché du volume, ce prétendu converti m'avoua avoir déchiré les Évangiles après le départ de M. Wolff. J'ai accompagné à la synagogue un ministre qui, au milieu de la cérémonie, se mit à distribuer des brochures protestantes. Je vis les unes jetées à terre et les autres mises à l'écart sans qu'on daignât les regarder. »

Il est donc très-probable que le but avoué de la mission protestante à Jérusalem, qui est la conversion des Juifs, ne sera pas atteint. D'un autre côté, les pèlerins renvoient la Bible sous forme de cornets aux missionnaires dont ils l'avaient reçue ; les Arabes du désert font le plus accablant reproche à l'évangéliste qui a pensé si tard à leur salut ; les Turcs demeurent impassibles aux luttes religieuses qui se livrent autour d'eux ; les nombreuses communions chrétiennes de l'Orient, si expansives dans leur culte, se demandent encore si les nouveaux venus de l'Angleterre ont une religion ou s'ils n'en ont point : faut-il donc s'étonner si, depuis 1840, à peine une cinquantaine de protestants de toutes les communions et autant de Juifs forment seuls l'évêché protestant de Jérusalem, qui est assurément le plus petit de l'univers ?

Quel champ reste donc ouvert au zèle bien connu de l'évêque et de ses missionnaires ?

C'est encore madame de Gasparin qui va nous l'apprendre. « Bientôt, dit-elle, les travaux rayonneront en tous sens. Notre excellent ami, M. Gobat, *songe* à faire évangéliser par un missionnaire itinérant les populations chrétiennes de la Judée ; il y a une grande lassitude de Rome chez les âmes qui lui sont encore assujetties : qu'on sache lire, qu'on possède la Bible, et la réforme se fera toute seule[1]. »

Voilà donc ce grand projet, caché soigneusement par ses auteurs

[1] *Journal d'un voyage au Levant*, tome III, page 274. Je n'attache pas plus d'importance à ces paroles qu'elles ne méritent ; mais je les cite, parce que les renseignements que j'ai recueillis sur les lieux s'accordent parfaitement avec le plan que madame de Gasparin prend la peine de nous dévoiler.

sous un masque judaïque, qui nous est révélé tout à coup par l'indiscrétion d'une femme.

Chasser Rome de la Judée! Que le Saint-Père, que les catholiques de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal, qui ont fait tant de sacrifices, se tiennent pour avertis!

Partout ailleurs la concurrence protestante est peu à craindre; mais dans un pays où l'on obtient tout du gouvernement par l'argent, où les catholiques ont déjà à lutter contre les richesses des Grecs, l'influence de la Russie, l'avidité des pachas et l'indifférence des gouvernements catholiques de l'Europe, un nouvel ennemi soutenu par la protection de l'Angleterre, dont il est le servile instrument, peut amener sur les populations chrétiennes de la Palestine des malheurs plus grands encore que ceux qui ont naguère si cruellement ensanglanté le Liban. Avec de l'or, on trouve partout des Druses prêts à égorger les moines, à piller les couvents, à incendier les villages et à profaner les églises. Le protestantisme ne s'établira pas plus dans les montagnes de la Judée que chez les Maronites; mais, si l'on parvient à exciter les haines de populations demi-sauvages contre les faibles établissements que nous avons en Palestine, les sanctuaires révérés de Jérusalem, de Bethléem, du Carmel, de Nazareth, que nous ne possédons déjà plus qu'à moitié, seront bientôt des ruines fumantes comme les églises catholiques du Liban. Mais là, il y avait trois cent mille Maronites, sinon pour les défendre, du moins pour les reconstruire; ici il y a quatre mille catholiques pauvres et dispersés, que le fanatisme et la barbarie peuvent faire disparaître en un jour.

Ce serait là un beau résultat évangélique, dont pourrait s'applaudir la société des missions anglaises, et un spectacle édifiant à donner aux populations non chrétiennes de la Palestine. Il n'y avait donc pas assez de rivalités autour du berceau du christianisme : il faut de nouvelles jalousies et de nouvelles guerres! Si le protestantisme était venu à Jérusalem uniquement pour se prosterner au pied du Calvaire, et avoir un représentant en adoration devant le Sauveur du monde sur la terre qu'il a arrosée de son sang, on ne pourrait que louer un si pieux motif; mais trois siècles d'oubli prouvent assez quel est son respect pour les Lieux Saints. Si

donc, par l'influence d'un diplomate connu par son animosité contre l'Église catholique[1], la société des missions, sous la protection de deux puissances, l'une anglicane, l'autre luthérienne, envoie à Jérusalem un évêque mixte, d'abord hébraïque-anglican, puis anglican-évangélique, il est facile de prévoir que de ces éléments hostiles et hétérogènes il ne sortira que de la confusion et de la haine.

Les gouvernements des puissances catholiques, en voyant naître cet établissement, qui est antichrétien, puisqu'il ne doit amener que des dissensions, ont cru avoir tout fait en se moquant de cet évêché amphibie et du long cortége de progéniture épiscopale qui suivait l'évêque Alexandre quand il fit son entrée à Jérusalem.

Maintenant, ridicule ou non, cet établissement existe, il est à l'œuvre, on connait sa tendance. « L'évêque de Jérusalem, nous dit l'auteur cité plus haut, marche avec prudence, mais il marche avec fermeté; ses pas ont de la sûreté, parce qu'il les mesure d'avance[2]. » On peut penser ce que l'on voudra des travaux apostoliques de M. Gobat; pour moi, j'ai acquis la conviction que par la persuasion ils n'auront aucun résultat, mais que, s'il survient des troubles, comme ceux de 1846, par exemple (et au besoin on pourra les faire naître), l'existence de nos établissements religieux de Terre Sainte est fortement compromise. Ce n'est pas l'Église anglicane qui recueillera notre héritage, ce sera la barbarie; mais peu importe au protestantisme, qui feint de croire qu'en détruisant nos églises il détruit des repaires d'idolâtrie. Cette mission a commencé par l'hypocrisie et le mensonge, elle finira par la corruption et la violence.

Un vaste champ serait ouvert au zèle de ses missionnaires parmi les nations païennes, s'ils avaient vraiment à cœur la propagation de l'Évangile. Sous le pontificat de Grégoire XVI, près de quarante évêchés catholiques ont été érigés dans les missions étrangères, la plupart en Amérique et dans l'Océanie : c'est à Gibraltar, à Malte, à Jérusalem, au milieu des populations catholiques, que le protestantisme établit les siens.

[1] M. de Bunzen.

[2] Madame de Gasparin, tome III, page 310.

« Plutôt musulman que papiste ! » était la devise d'une des ligues protestantes. C'est là forcément que doit en venir le protestant animé par l'instinct qui lui fait connaître où est la vérité qu'il ne veut pas embrasser, et qui s'irrite contre elle comme contre un remords : c'est là le secret de la ligue de toutes les hérésies contre l'Église catholique. Déjà dans le second siècle saint Justin martyr, disciple de saint Jean l'Evangéliste, dans sa première *Apologie* pour les chrétiens à Antonin le Pieux, fait observer que les païens persécutaient les seuls chrétiens, tandis que les méchants étaient tolérés ou comblés d'honneurs, comme Simon de Samarie, qui du temps de l'empereur Claude se livrait à la magie avec l'aide des démons dont il était possédé, et qui reçut à Rome les *honneurs divins*. Cela est dans la nature des choses ; il en sera toujours de même.

C'est avec la plus profonde douleur que l'on songe à l'effet que toutes ces luttes doivent produire ici sur les infidèles. C'est pour chasser les chrétiens qui, depuis plus de dix-huit cents ans, sont continuellement en prières auprès du tombeau du Christ, c'est pour détruire leurs établissements maintenus à travers les siècles au prix du martyre, que le protestantisme envoie à grands frais jusqu'au pied du Calvaire ce qu'il appelle des apôtres et des ministres du pur Évangile ! Et l'on s'étonne que le christianisme fasse si peu de progrès en Orient ! C'est là, parmi tant d'autres, une des plus déplorables conséquences de la grande insurrection qui s'est élevée contre l'Église il y a trois siècles : elle a entravé le développement de la religion chrétienne dans le monde entier. « Figurez-vous, dit le plus profond écrivain que l'Espagne ait produit de nos jours, figurez-vous que tous les ports, depuis la Baltique jusqu'à l'Adriatique, envoient leurs missionnaires à l'orient et à l'occident, comme le faisaient la France, le Portugal, l'Espagne et l'Italie ; figurez-vous que toutes les grandes cités de l'Europe soient autant de cités où se réunissent les hommes, où s'accumulent les moyens matériels destinés à ce grand objet ; figurez-vous que tous les missionnaires soient dirigés par les mêmes vues, dominés par une même pensée et brûlant d'un même zèle pour la propagation d'une même foi : en quelque lieu qu'ils se rencontrent, ils se reconnaissent pour collaborateurs dans une œuvre commune ; tous sont soumis à une même autorité : ne vous semble-

t-il pas voir la religion chrétienne obtenir partout les triomphes les plus signalés[1] ? » Et l'on trouve encore des hommes qui prétendent que le protestantisme a été favorable à la civilisation !

La religion catholique craint peu les luttes engagées sur le terrain de la discussion et de la science ; aussi nous donnerions volontiers le conseil aux savants missionnaires qui se contentent de distribuer clandestinement des Bibles à la porte des églises de Jérusalem, ou de déclamer contre les doctrines du papisme devant quelques pauvres Abyssins, d'employer plus utilement leurs talents pour retenir dans le sein de leur Eglise tous ces docteurs des universités anglaises qui l'abandonnent journellement : ce que nous craignons pour les chrétiens de la Palestine, c'est le vandalisme qni menace leurs églises, c'est la ruse et la séduction, c'est l'appel aux passions, ce sont les piéges que l'on tend à des hommes sans défiance en leur offrant quelques mots d'un faux savoir en échange de leur foi, et plus souvent en achetant les consciences avec de l'or ; en un mot, nous craignons l'action incessante de l'intrigue, de la richesse et du despotisme, c'est-à-dire, de la Russie, de l'Angleterre et de la Porte, et c'est ce triple ennemi que nous signalons aux catholiques.

C'est là que se terminait ce que j'avais à dire de la mission protestante à Jérusalem en publiant la première édition de cet ouvrage. Je me permettrai d'ajouter les faits suivants survenus depuis.

Le jeudi saint de l'année 1853, pendant que les Juifs célébraient la fête du *Purim*, trois ministres protestants se rendirent dans leur quartier en face de la synagogue, et se mirent en devoir de convertir ces derniers rejetons d'Israël. Les ministres furent d'abord accueillis par des huées ; mais peu à peu les femmes et les enfants se mettant de la partie, on poussa l'irrévérence à leur égard jusqu'à les couvrir de boue et d'immondices. La scène finit par une véritable émeute. Le kakhem fit prévenir le pacha, et informa en même temps les consuls qu'il ne pourrait répondre de sa nation si les ministres protestants venaient encore les provoquer. Cet accueil et les supplications de leurs femmes tempérèrent le zèle des ministres envers cette portion obstinée des enfants de Juda.

[1] Balmès, le *Protestantisme comparé au Catholicisme*.

Tout cela était prévu, et on peut prédire en toute assurance qu'en fait de *conversions*, M. Gobat pourra répéter en quittant Jérusalem ce qu'il a si ingénument avoué en quittant l'Abyssinie : *J'ai perdu mon temps!* Il le comprend à merveille : c'est pourquoi il dirige ses efforts ailleurs, et il commence à mettre à exécution les projets qu'il avait confiés à madame de Gasparin. Je ne citerai que des témoignages irrécusables.

Dès que les scandales donnés à Jérusalem par les missionnaires anglicans furent connus en Europe, et que l'on sut les nouvelles tendances de M. Gobat, on s'en émut même en Angleterre, et dès le mois de mai le *Morning-Chronicle*, entre autres, publia l'article suivant :

« Désespérant de convertir les Juifs, l'évêque Gobat a récemment appliqué ses efforts à faire du prosélytisme au sein des autres Églises. Dans une récente communication, publiée par la *Gazette ecclésiastique*, ce prélat se vante de ses succès dans l'entreprise de former des congrégations protestantes avec des Grecs, des Arméniens et des Latins. Cependant aucun engagement ne saurait être plus précis et plus solennel que celui donné par l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres, par lequel il est déclaré que la fondation du siége épiscopal n'avait pas pour but de chercher à faire des prosélytes au sein des Églises indigènes. La preuve fournie par l'évêque Gobat de ses menées schismatiques, en cherchant à attirer à lui les membres des diverses communions orientales, n'en est pas moins positive. »

En voulant se vanter de ses succès, *tout à fait mensongers*, pour le dire en passant, M. Gobat a soulevé contre lui tout ce qu'il y avait d'honnête en Angleterre, et qui se souvenait que l'évêque Alexandre, en partant pour Jérusalem, portait une lettre de l'archevêque de Cantorbéry aux évêques de l'Orient où il était dit : « *Nous croyons juste de vous faire savoir que ledit évêque, notre frère, a reçu la recommandation de ne se mêler en rien dans la juridiction des prélats ou autres dignitaires ecclésiastiques qui ont autorité dans les Églises d'Orient.* » En conséquence, un mémoire fut rédigé pour être envoyé aux patriarches d'Orient, dans lequel on proteste contre la conduite de M. Gobat. Ce mémoire a été signé par plusieurs évêques

et un grand nombre d'ecclésiastiques. Mais les chefs de l'Église anglicane, parmi lesquels figure en première ligne le successeur de ce même archevêque de Cantorbéry qui avait voulu rassurer les Églises d'Orient lors de l'envoi de l'évêque anglo-prussien, voyant le péril qui menaçait M. Gobat, prirent sur eux de le soutenir publiquement en violant tous les engagements qui avaient été pris. Voici cette pièce, qui mérite d'être citée en entier :

« Attendu que certains ecclésiastiques ont adressé aux patriarches d'Orient un mémoire dans lequel l'évêque anglican de Jérusalem est accusé d'avoir outre-passé l'objet de sa mission et introduit le schisme dans les Églises d'Orient ;

« Attendu que quelques-uns des noms apposés à ce document sont ceux de personnes occupant des positions officielles dans l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande, et que l'on pourrait supposer, du moins à l'étranger, qu'une censure dudit évêque, pour avoir agi sans autorité de la part de son Église, n'aurait pas été faite par des personnes qui elles-mêmes n'étaient revêtues d'aucune autorité ;

« En conséquence, nous, les métropolitains de l'Église unie d'Angleterre et d'Irlande, jugeons opportun de rendre publique cette déclaration, afin que l'on sache que ledit mémoire n'émane en aucune manière de ladite Église ni de personnes autorisées par cette Eglise à prononcer ces décisions.

« Nous sommes déterminés à faire cette démarche, d'abord afin de prémunir contre le danger qui pourrait naître pour notre propre Église de l'exemple du procédé irrégulier et sans autorité des signataires du mémoire en question, et ensuite parce que nous sympathisons avec notre frère l'évêque anglican de Jérusalem dans sa position difficile, et que nous sommes assurés que sa conduite, dans les circonstances où il est placé, sera toujours réglée par la sagesse de son jugement et sa discrétion.

1er novembre 1853.

« J.-B. Cantuar (Cantorbéry).
« T. Ebor (York).
« John G. (Armagh).
« Richard (Dublin). »

Ainsi les tentatives de schisme avouées par M. Gobat lui-même, et faites contre les autres communions en violation des assurances données par le primat d'Angleterre, sont approuvées par les quatre métropolitains de Cantorbéry, d'York, d'Armagh et de Dublin! Comme on le voit, cette question a grandi outre mesure; mais, fatalement unie aux éléments qui ont présidé à sa naissance, elle conserve dans chacune de ses phases l'empreinte du scandale et du mensonge.

Ce n'est pas par des moyens si peu évangéliques que les apôtres ont propagé l'Evangile.

Je n'ajouterai plus qu'un seul fait, très-récent, qui achèvera de faire voir le cas qu'on doit faire de la vérité répandue par ces missionnaires.

Au mois de mai 1856, on a présenté à la Chambre des communes en Angleterre une pétition adressée à la reine, et signée par M. R. Wilson, président de la Société biblique de Londres, demandant une révision totale de la traduction anglaise de la Bible, et donnant pour motif que la traduction existante, qui date du règne de Jacques I[er], et qui fut publiée l'année 1611, remontant par conséquent à une époque où la philologie se trouvait encore dans son enfance, *contient de graves erreurs*.

Ainsi tous ceux qui, depuis deux siècles et demi, ont répandu dans le monde un nombre infini de ces Bibles, n'ont fait que répandre partout l'erreur et le mensonge.

Ce sont eux-mêmes qui le disent : je n'ai pas voulu dire autre chose[1].

Les revenus annuels de la *Société biblique* d'Angleterre seulement étaient, ces dernières années, de dix millions de francs ; avec cela on fait imprimer des Bibles et on envoie dans tous les coins de la terre des missionnaires, c'est-à-dire, des Révérends qui ont envie de voyager aux frais du public : le nombre de ces derniers était de quatre mille, sans compter ceux d'Amérique. Plus de trente millions de Bibles *mutilées*, selon l'expression du docteur Madden, tra-

[1] Voyez l'ouvrage de Samuel Sharpe intitulé : *Critical Notes on the English translation of the New Testament.*

duites en une centaine de langues *avec de graves erreurs*, comme le dit l'honorable président de la Société, ont été répandues dans le monde entier. A la vue du plus formidable arsenal de l'erreur qu'on ait pu élever sous l'inspiration de l'esprit du mensonge, on serait tenté de craindre pour la vraie Église; mais, en présence d'aussi nuls résultats, on se convainc une fois de plus que *la vie n'est que dans la vérité.*

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



NOTES

NOTE A,

RELATIVE A LA PAGE 31.

SUR L'INVENTION DU VERRE.

Voici dans son entier le passage de Pline :

« Il est dans la Syrie une contrée nommée Phénicie, confinant à la Judée, et renfermant, entre les racines du mont Carmel, un marais qui porte le nom de Cendevia. On croit qu'il donne naissance au fleuve Bélus, qui, après un trajet de cinq mille pas, se jette dans la mer auprès de Ptolémaïs, colonie. Le cours en est lent, l'eau malsaine à boire, mais consacrée aux cérémonies religieuses. Ce fleuve limoneux et profond ne montre qu'au reflux de la mer le sable qu'il charrie. Alors, en effet, ce sable, agité par les flots, se sépare des impuretés et se nettoie. On pense que dans ce contact les eaux de la mer agissent sur lui, et que sans cela il ne vaudrait rien. Le littoral sur lequel on le recueille n'a pas plus de cinq cents pas, et pendant plusieurs siècles ce fut la seule localité qui produisît le verre. On raconte que des marchands de nitre, y ayant relâché, préparaient, dispersés sur le rivage, leur repas; ne trouvant pas de pierres pour exhausser leurs marmites, ils employèrent à cet effet des pains de nitre de leur cargaison; ce nitre soumis à l'action du feu avec le sable répandu sur le sol, ils virent couler des ruisseaux transparents d'une liqueur inconnue; et telle fut l'origine du verre. » (Plin., *Hist. nat.*, liv. XXXVI, c. LXV, trad. de M. E. Littré.)

Cette version, souvent reproduite d'une manière absolue, bien que les termes en soient assez dubitatifs, perd toute vraisemblance dès qu'elle est soumise à l'examen. Le nitre, dont les marchands avaient formé les supports de leurs vases culinaires, étant fusible à 350° centigrade, et très-rapidement décomposable par le charbon embrasé, à la première impression du feu se serait donc décomposé, liquéfié et soustrait à son office; le liquide contenu dans les vases brusquement privés de leurs supports se serait répandu, et tout aussi brusquement aurait mis fin à l'expérience. On sait d'ailleurs que la température convenable à l'ébullition des liquides et à la préparation des aliments est très-loin de suffire, non-seulement à la fusion du verre le plus fusible, qui a lieu à 50° pyrométriques, mais surtout à sa formation, qui exige un feu violent et soutenu pendant plusieurs heures.

Je ferai cependant observer que Berzelius admet sans commentaire l'explication de Pline [1].

Au lieu d'attribuer entièrement au hasard la découverte si importante de la préparation du verre, ne serait-il pas plus juste de l'attribuer à l'esprit observateur que l'on ne saurait contester aux anciens? Certaines opérations industrielles, telles que la fabrication des poteries et l'extraction des métaux, ne leur étaient-elles pas très-familières? Exigeant l'emploi d'une température élevée et soutenue, et des matériaux d'une nature déterminée, ces opérations ne pouvaient livrer alors que ce qu'elles nous livrent aujourd'hui dans les poteries et les scories des fourneaux de réduction : des silicates plus ou moins vitrifiés, plus ou moins colorés, plus ou moins translucides ou diaphanes, dont le verre n'est qu'une espèce plus parfaite.

Tout fait croire cependant que les Phéniciens furent les inventeurs du verre, et que cette invention se fit avec le sable du Bélus. Josèphe dit que ce sable servait principalement à faire le verre. (*Bell. Jud.* l. II, c. 17.) Strabon assure que tout le sable de cette côte était propre à sa fabrication (liv. XVI). Moïse semble avoir voulu désigner le verre et la pourpre en parlant des trésors cachés dans le sable. (Deut., XXXIII, 19.) Job nous prouve aussi l'antiquité du verre et le prix qu'il avait de son temps : *L'or et le verre*, dit-il, *ne sont pas comparables à la sagesse*. (Job, XXVIII, 17.) S'il est quelquefois question de vitres et de miroirs dans les auteurs anciens, on sait qu'ils n'étaient pas en verre [2]. Les vitres étaient faites avec une pierre transparente, qui ne permettait de voir les objets extérieurs que d'une manière confuse. (Plin., *Hist. nat.*, l. XXXIV, c. 18.) Quant aux miroirs, dont les femmes ont trouvé depuis si longtemps l'usage, ils étaient en métal; ce que nous prouve un passage de l'Exode (XXXVIII, 8). Ce texte nous fait voir aussi qu'elles savent en faire quelquefois généreusement le sacrifice. Ce ne fut qu'aux troisième et quatrième siècles qu'on commença à avoir des carreaux de vitre, quoique les Romains eussent connu la fabrication du verre, et même du verre coloré, ce que prouvent les objets trouvés à Herculanum; cet art s'était perdu, et il ne fut rapporté en Europe que pendant le douzième ou le treizième siècle par les croisés. Cette industrie fut d'abord établie à Venise; ensuite elle fut introduite en France par Colbert.

NOTE B,

RELATIVE A LA PAGE 171.

TABLEAU HYPSOMÉTRIQUE DE LA PALESTINE.

	Pieds.
Ain es-Sultan (fontaine d'Élisée).	— 540
Ainette (village du Liban).	4,800

[1] Voyez *Chimie minérale : Des sels de sodium*. L'édition de Berzelius de 1829 est une traduction de Jourdan sur des documents inédits de l'auteur et sur la dernière édition allemande. Cet ouvrage est donc antérieur à celui de Dumas, qui n'admet point la version de Pline (p. 553), et la place « au rang de ces vaines suppositions par lesquelles les anciens commentateurs ont souvent essayé de suppléer au silence de l'histoire, et qui se sont transformés en articles de foi par quelque méprise de copiste ou quelque erreur d'un nouveau commentateur. »

[2] Voyez Ménard, *Recherches sur les miroirs des anciens;* Eberhardus de Weihe, *De speculi origine, usu et abusu.*

	Pieds.
Balbek	3,580
Barrada (source)	3,610
Bekfaïa	2,650
Belfort (ruines près du Léontès)	2,070
Bethléem	2,450
Bloudan (sommet de la montagne)	6,800
Carmel (couvent)	517
Cèdres (sur le Makmel)	5,820
Cédron (fond du torrent près de Saint-Saba)	50
Damas	2,250
Djebbel el-Drus	5,000
Djennin (village)	390
Dumas (village près de Damas)	3,550
Ebal (mont)	2,550
El-Sath (entre la mer Morte et la mer Rouge)	300
Fontaine d'Élisée (Ain es-Sultan)	— 540
Garizim (mont)	2,350
Gelboë (montagne)	1,200
Hasbeya (village)	2,200
Hasroun (village près des cèdres)	5,250
Hébron	2,740
Hermon (Grand), Djebbel el-Scheik	9,500
Hermon (Petit)	1,747
Hittin (Montagne des Béatitudes)	1,030
Houleh (lac)	40
Jébrud (fontaine)	2,300
Jéricho	— 630
Jérusalem (mont Sion)	2,450
Jesréel	440
Jourdain (bains des Pèlerins)	— 1,190
Jourdain (source)	1,200
Jourdain (source Tell el-Kadi)	400
Jourdain (embouchure)	— 1,235
Kamma (Kefr, entre le mont Tabor et Tibériade)	240
Kenisseh (montagne)	6,800
Khan el-Achmar (entre Jérusalem et Jéricho)	840
Latroun (village entre Jaffa et Jérusalem)	620
Léontès (source près de Balbek)	4,000
Loubban	1,480
Loubieh (fontaine dans la plaine d'Esdrelon. — Point de partage des eaux entre la Méditerranée et le Jourdain)	100
Makmel	9,030
Merg (village au passage du Léontès, près de Sahleh)	2,880
Mer morte	— 1,235
Montagnes au-dessus de Tibériade	700
Montagne des Oliviers	2,550

	Pieds.
Nahr el-Kelb (à sa source)	4,800
Nahr Ibrahim (Adonis) à sa source	5,800
Naplouse	1,690
Nazareth	1,030
Point de partage des eaux entre le Jourdain et le Léontès, près d'Hasbeya	2,300
Passage du Liban entre Tripoli et Balbek	7,100
Passage du Liban entre Beyrouth et Zahleh	4,220
Ramleh (tour des 40 martyrs)	350
Safed	2,600
Saint-Saba (couvent)	700
Sébaste	1,410
Semoua	2,300
Samuel (Nebi)	2,850
Sannin	8,770
Sanour (plaine)	1,210
Souk (village)	3,120
Tabor (mont)	1,760
Tibériade	— 700
Wadi el-Araba	— 91
Zahleh	3,150
Zebedani	3,800

NOTE C,

RELATIVE A LA PAGE 185.

SAINTS LIEUX AUXQUELS L'ÉGLISE A ATTACHÉ DES INDULGENCES.

Il y a dans la Terre-Sainte beaucoup de lieux auxquels sont attachées des indulgences, les unes plénières, indiquées dans la liste suivante par une †, les autres de 7 ans et de 7 quarantaines, qu'on gagne en honorant ces lieux, et en y récitant une fois l'oraison dominicale avec la salutation angélique. Quaresmius les divise en 25 pèlerinages, de la manière qui suit :

I. De Joppé a Jérusalem.

† La ville de Jaffa [1].
La ville de Ramla.
L'église de saint Jean.
L'église des Quarante-Martyrs.
Lydda, et dans cette ville l'église de Saint-George.
Le bourg du Bon-Larron.
L'église des SS. Maccabées.

[1] Cette même indulgence est également attachée à tout autre port par où les pèlerins abordent en Palestine.

L'église du saint prophète Jérémie.
La vallée de Térébinthe.
† La ville sainte de Jérusalem.

II. Dans la ville sainte.

L'église de Saint-Sauveur, et dans cette église :
† L'autel du Saint-Esprit, en mémoire de la Pentecôte. [1]
† L'autel de l'Institution de l'Eucharistie.
† L'autel de l'Apparition de Jésus-Christ à saint Thomas.
Le lieu où Jésus-Christ apparut aux femmes après sa résurrection, et leur dit : *Je vous salue.*
† L'église de Saint-Thomas, apôtre.
L'église de Saint-Jacques le Majeur.
† Le temple de la Présentation de la sainte Vierge.
La prison de saint Pierre, apôtre.
L'église de Saint-Jean-l'Évangéliste, appelée aussi la maison de saint Jean et de Zébédée.
L'église ou la maison de Marie, mère de Jean.
† La maison du Pharisien, dite aussi de sainte Magdeleine, qui y reçut le pardon de ses péchés.
La piscine probatique.
† L'église de Sainte-Anne, et le lieu de la conception et de la naissance de la sainte Vierge.
† Le temple du Seigneur, appelé communément le temple de Salomon.

III. Mont de Sion.

† L'église des SS. Apôtres, où se trouve :
Le Cénacle.
Le lieu où Jésus-Christ lava les pieds à ses disciples.
Le lieu où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres.
Le lieu où fut le tombeau de David.
Le lieu où le sort tomba sur Matthias.
Le lieu où les apôtres se séparèrent.
Le tombeau de saint Étienne, premier martyr.
† La maison où, après l'ascension de N. S., vécut et mourut la sainte Vierge.
La chapelle de saint Jean l'Évangéliste, dans laquelle il célébrait les divins mystères en présence de la sainte Vierge.
Le lieu où les Juifs voulurent perdre le corps de la sainte Vierge lorsqu'on le portait au tombeau.
La grotte où saint Pierre pleura amèrement.

IV. Voie de la captivité, hors de la ville sainte.

Vallée de Josaphat.
† Torrent de Cédron.

[1] Ces trois indulgences ont été transférées du mont Sion à l'église de Saint-Sauveur.

Villa de Gethsémani.
Le lieu où Jésus-Christ renvoya les huit apôtres.
Le lieu où Jésus-Christ laissa les trois apôtres lorsqu'il alla prier son Père.
† Le lieu où Jésus-Christ pria et sua le sang.
† Le lieu où Jésus-Christ fut trahi par un baiser, pris par les Juifs, abandonné de ses disciples, etc.
† Vestiges du Sauveur imprimés sur le rocher de Cédron.
† La maison d'Anne, grand-prêtre des Juifs.
Olivier dans la maison d'Anne, auquel fut lié Jésus-Christ.
† La maison du grand prêtre Caïphe, et dans cette maison :
La prison de Jésus-Christ.

V. Voie de la Croix ou Voie douloureuse, dans l'enceinte de la ville.

† Le palais de Pilate, gouverneur, et autres saints lieux.
† L'église et le lieu de la Flagellation de Notre-Seigneur.
† Le palais d'Hérode, tétrarque de Galilée.
† L'arc où Pilate montra Jésus-Christ aux Juifs en disant : *Voilà l'homme*.
Le temple de Notre-Dame des Douleurs.
Le carrefour où Simon de Cyrène fut contraint de porter la croix de Jésus, etc.
La maison de sainte Véronique.
La porte Judiciaire.

VI. Hors de la ville sainte, a l'orient.

L'église de la Sainte-Vierge dans la vallée de Josaphat, où se trouve :
† Le tombeau de cette même Vierge, mère de Dieu.
Le tombeau de saint Joseph, époux de Marie.
Les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, parents de la sainte Vierge.
Le tombeau de Josaphat.
La grotte de saint Jacques le Mineur.
Le tombeau du prophète Zacharie, que les Juifs tuèrent entre le temple et l'autel.
La vallée de Siloé.
Le puits de Néhémie ou du Feu.
Endroits où s'étaient cachés les apôtres après avoir abandonné Jésus-Christ.
Haceldama, c'est-à-dire, le Champ du sang.
La fontaine de la B. V. Marie.

VII. Mont des Oliviers.

Le lieu où saint Etienne fut lapidé.
Le lieu où gisait le corps de saint Etienne avant d'être enseveli.
Pont construit sur le torrent de Cédron.
Mont des Oliviers.
Le lieu où la sainte Vierge se reposa et pria.
L'endroit où l'apôtre saint Thomas trouva la ceinture de la sainte Vierge après son assomption.
Le lieu où Jésus-Christ pleura sur la ville.

VIII. Suite du mont des Oliviers.

L'endroit où les Apôtres composèrent le Symbole.
Le lieu où Jésus-Christ pria et enseigna à prier.
Les tombeaux des Prophètes.
Le lieu où Jésus-Christ prédit la destruction de Jérusalem et la fin du monde.
La grotte de sainte Pélagie, pénitente.
† L'endroit où Jésus-Christ monta au ciel.
L'endroit appelé *Hommes de Galilée.*
Le lieu où la sainte Vierge sur le point de mourir reçut une palme d'un ange.

IX. De Jérusalem a Béthanie et a Bethphagé.

Le champ où Jésus-Christ maudit un figuier et le fit sécher.
La maison de Simon le Lépreux, pharisien.
Le château de Lazare, frère de Marie-Magdeleine et de Marthe.
† Le tombeau de Lazare.
Le bourg de Béthanie.
La maison de sainte Marie-Magdeleine.
La maison de sainte Marthe.
La citerne de sainte Marthe.
† La pierre de Béthanie sur laquelle Jésus-Christ fut assis.
Bethphagé.
Le château appelé *Contra vos* ou de *l'Anesse.*
† La porte de la Ville sainte par laquelle Jésus-Christ entra le jour des Palmes, appelée la *porte d'Or.*

X. Saint-Sépulcre.

† La chapelle de l'apparition de Jésus-Christ à la sainte Vierge.
† La colonne de la Flagellation.
La prison de Notre-Seigneur.
La chapelle de Saint-Longin, ou du Titre de la sainte Croix.
La chapelle du Partage des vêtements de Jésus-Christ.
† L'endroit où a été trouvée la sainte Croix.
† La chapelle de Sainte-Hélène.
La chapelle *Improperiorum Christi.*
† Le mont sacré du Calvaire où Jésus-Christ fut crucifié.
† Le lieu où il fut élevé en croix, et où il rendit l'âme; la fente de la montagne.
La chapelle d'Adam.
† La pierre de l'Onction de Jésus-Christ Notre-Seigneur.
Le lieu où les proches de Jésus-Christ se tenaient loin de lui lorsqu'on le crucifiait, et où étaient les femmes pendant qu'on oignait son corps.
† Le Saint-Sépulcre.
Le lieu où Jésus-Christ apparut à Marie-Magdeleine sous la forme de jardinier.
Le tombeau de Joseph d'Arimathie.

Le térébinthe de la sainte Vierge Marie.
La citerne des Trois-Rois.
Saint Élie, prophète.
Le prophète Habacuc, c'est-à-dire, le lieu de sa transla tion.
La maison ou tour de Jacob.
Le tombeau de Rachel, épouse de Jacob.
† Bethléem, cité de David.

XIII. Lieu de la naissance du Sauveur.

L'école de saint Jérôme.
L'église de la Sainte-Vierge.
† L'église de Sainte-Catherine, vierge et martyre.
† La grotte de la Naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ.
† Le lieu où il était couché dans la crèche.
† Le lieu où il fut adoré par les Mages.
La chapelle de Saint-Joseph, époux de la Mère de Dieu.
Le tombeau des saints Innocents.
L'oratoire de Saint-Jérôme.
Le tombeau de saint Jérôme.
Le tombeau de sainte Paule et d'Eustochie, sa fille.
Le tombeau de saint Eusèbe, abbé de Crémone.

XIV. Environs de Bethléhem.

La grotte de la Sainte-Vierge, ou l'église de Saint-Nicolas.
Le monastère de Sainte-Paule.
La maison de saint Joseph, époux de la sainte Vierge.
La maison des Pasteurs.
† L'église des Saints-Anges, à l'endroit où la naissance de Jésus-Christ fut noncée aux pasteurs.
La ville de Thécua.
Le désert d'Engaddi, où David se cacha.
Le monastère de saint Sabas, abbé.

Le désert et la grotte de saint Jean-Baptiste.
La maison de Zacharie, dans laquelle entra la sainte Vierge lorsqu'elle salua Élisabeth.
† L'église et le lieu où est né saint Jean-Baptiste.
L'église de la Sainte-Croix.

XVI. De Jérusalem au bourg d'Emmaüs.

Le lieu où Jésus-Christ se joignit aux deux disciples qui allaient à Emmaüs.
† Le bourg d'Emmaüs, et la maison de Cléophas, où Jésus-Christ fut reconnu à la fraction du pain.
Le tombeau de saint Samuel, sur la montagne d'Ephraïm.
La fontaine de Saint-Samuel.
Les tombeaux des juges d'Israël.
Les tombeaux des rois d'Israël.

XVII. De Jérusalem au Jourdain.

La fontaine des Saints-Apôtres.
† Le fleuve du Jourdain.
L'église de Saint-Jean-Baptiste.
Le monastère de Saint-Jérôme, dans une vaste solitude.
La maison de Zachée le publicain.
La ville de Jéricho.
La fontaine du prophète Élisée.
† Le mont sacré de la Quarantaine.

XVIII. De Jérusalem a Hébron.

La maison de la bienheureuse Vierge Marie.
La vallée de Mambré.
Le lieu où Abraham donna l'hospitalité aux Anges.
La ville d'Hébron.
La double caverne du champ Damascène.
L'église des Quarante-Martyrs.

XIX. De Judée en Galilée jusqu'a Nazareth.

El-Bir, où il y avait une église de la Sainte Vierge Marie.
† Le puits de la Samaritaine et le domaine de Jacob.
La ville de Sichem ou Naplouse.
Sébaste, où il y a une église de Saint Jean-Baptiste.
Jemni ou Ginin, bourg de Samarie.
† La ville de Naïm.
† Le mont Thabor.
† La ville de Nazareth et l'église de l'Annonciation de la sainte Vierge.
La maison de saint Joseph, époux de la Mère de Dieu.
La fontaine de Jésus et de Marie, ou l'église de Saint-Gabriel.
L'église appelée vulgairement S. *Maria del Timor*.

NOTE E,

RELATIVE A LA PAGE 243.

L'HISTORIEN NICÉPHORE ÉNUMÈRE AINSI LES TEMPLES FONDÉS PAR SAINTE HÉLÈNE [1] (*Hist.*, l. VII, c. XXX) :

Hélène, mère de l'empereur Constantin, bâtit sur le Calvaire et au lieu de la résurrection un temple qui ne le cédait à nul autre en grandeur et en magnificence, auquel elle donna le nom de *Nouvelle Jérusalem*. Elle construisit aussi à ses frais deux autres églises magnifiques, l'une à Bethléem, renfermant dans l'enceinte du sanctuaire la crèche et la grotte sacrée où est né Jésus-Christ; l'autre, au sommet du mont des Oliviers, à l'endroit où il est monté au ciel. Elle éleva à Gethsémani un temple admirable à la Mère de Dieu, dont le sépulcre fut soigneusement renfermé dans le sanctuaire; et, comme ce lieu est en pente, elle y fit faire un escalier en marbre du côté de l'orient. Elle bâtit, en outre, à l'endroit où l'ange annonça aux bergers l'heureuse nouvelle, une église dédiée aux anges, une autre à la Mère du Verbe, une autre à Joseph, époux de Marie. De là passant à Béthanie, elle en construisit une très-remarquable en l'honneur de Lazare, l'ami de Jésus-Christ, à deux mille pas de Jérusalem. Ensuite, se dirigeant vers le fleuve sacré du Jourdain, au lieu où se trouve la grotte qui servit de demeure à Jean-Baptiste, elle éleva au saint Précurseur un temple superbe, et vers le penchant de la montagne, un autre à Elie de Thesbé. De là, ayant franchi une distance de quatre journées, elle vint près de Tibériade, et bâtit le temple des *Douze Trônes* là où Jésus-Christ nourrit les cinq mille hommes. Dans cette contrée se trouve Capharnaüm, où arriva le miracle du Centenier, celui du paralytique descendu par le toit et guéri sur-le-champ, et celui de la femme au flux de sang; elle s'arrêta aussi dans un endroit appelé les *Sept Sources*, où le Seigneur fit ce grand miracle de la multiplication des sept pains et des quelques poissons. Elle vint ensuite à la pêche de Tibériade, et au lieu où Magdeleine fut guérie. En divers endroits, elle bâtit des églises en l'honneur des apôtres. Dans la ville de Tibériade, trouvant la maison de la belle-mère de Pierre, elle y éleva un beau temple à ce saint. Elle en fit autant au mont Thabor, où l'on prétend que Melchisédech bénit Abraham. Au lieu même de la transfiguration, elle érigea une magnifique église aux trois apôtres témoins de la gloire du Sauveur, et elle y laissa une somme considérable en faveur de ceux qui voudraient y demeurer. De là, des-

[1] Il est difficile d'admettre que sainte Hélène, pendant le peu de temps qu'elle a été en Palestine, ait fait construire un si grand nombre d'églises. Elle a sans doute témoigné le désir que des temples fussent consacrés au Seigneur dans ces différents endroits, et contribué, ainsi que Constantin, à une partie des dépenses. Cette énumération de Nicéphore ne doit donc être regardée que comme une indication des premières églises qui ont été bâties en Palestine, après la conversion de Constantin. Il est certain qu'il y avait des églises dans tous les lieux cités par l'historien, et, pour la plupart, leurs ruines existent encore aujourd'hui. Sainte Hélène n'a été que deux ans en Palestine; elle est morte vers l'an 328, âgée de quatre-vingts ans. Son corps fut transporté à Rome, et, vers le milieu du neuvième siècle, dans l'abbaye de Hautvilliers, diocèse de Reims. Pour le sauver de la profanation, deux religieux de cette abbaye l'enlevèrent l'année 1791, avec tous les documents renfermés dans sa châsse : il ne fut rendu à la vénération des fidèles qu'en 1820, et placé par les ordres de l'archevêque de Paris dans l'église paroissiale de Saint-Leu.

cendant vers l'occident, elle vint à Nazareth, et, ayant trouvé la maison où Marie fut saluée par l'ange, elle y éleva un très-beau temple en l'honneur de la Mère de Dieu. Elle en bâtit encore un autre à Cana en Galilée, où furent célébrées les noces de Simon le Cananéen, auxquelles on servit un vin d'une origine mystérieuse. Ensuite, retournant dans la ville sainte, elle construisit à Sion un temple immense, dans lequel se trouvait la maison où les apôtres s'étaient enfermés par la crainte des Juifs; où avaient eu lieu la sainte Cène, le lavement des pieds, la descente du Saint-Esprit; où Jacques avait été nommé premier évêque de Jérusalem. On y voyait aussi la colonne de marbre à laquelle le Sauveur fut attaché pendant la flagellation. Du côté gauche était placé, à une assez grande élévation au-dessus du sol, le sépulcre de David, dont on admirait la magnificence. Elle dédia aussi, dans le jardin de Caïphe, un autre temple au prince des apôtres. Elle fit décorer la fosse de Jérémie et la fontaine de Siloé d'ouvrages merveilleux. A l'instigation de son fils Constantin, elle bâtit sur les ruines de l'idolâtrie grecque une grande et magnifique église près du térébinthe de Mambré, à 15 stades au nord d'Hébron, et à environ 250 stades de Jérusalem. C'est là qu'on croit avec raison qu'Abraham donna l'hospitalité au Fils de Dieu en même temps qu'aux anges qui allaient vers Sodome; c'est là que lui fût annoncée la naissance d'Isaac. Enfin, cette sainte impératrice fit encore construire dans ces saints lieux diverses autres églises, en sorte que le nombre s'en éleva à plus de trente, après quoi elle alla rejoindre son fils en Occident.

Constantin de son côté fit bâtir un temple à Héliopolis en Phénicie, et plusieurs autres en différents endroits.

NOTE F,

RELATIVE A LA PAGE 250.

FIRMANS DES ANNÉES 1852 ET 1853 RELATIFS AUX SANCTUAIRES EN LITIGE ENTRE LES DIFFÉRENTES COMMUNIONS CHRÉTIENNES.

Firman adressé à Hafiz-Ahmed-pacha, gouverneur de Jérusalem, ainsi qu'au cadi et aux membres du conseil municipal de ladite ville, en date de la deuxième décade de reblul-akhir 1268 (10 *février* 1852).

Les contestations qui s'élevaient de temps en temps entre la nation grecque et la communauté latine au sujet de certains lieux de visitation situés soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de Jérusalem, venant d'être renouvelées, une commission, composée de muschirs, de kaziaskers et autres fonctionnaires, a été formée pour examiner cette question dans tous ses détails. Cette commission, et les différents conseils des ministres tenus postérieurement pour le même sujet, ont déclaré comme résultat de leurs investigations :

1° Que les lieux en litige entre les deux parties sont la grande coupole de l'église de la Résurrection, la petite coupole au-dessus de l'endroit appelé Tombeau de Jésus, sur qui soit la paix! et situé dans l'intérieur de cette même église; la pierre de l'Onction; le Calvaire, qui se trouve également dans l'église de la Résurrection; les

sept arceaux de Marie; la grande église située au village de Bethléem, y compris la grotte de la Nativité de Jésus, sur qui soit la paix! qui se trouve sous ladite église, et qui est l'endroit précis de la naissance; enfin le tombeau Sainte-Marie, en qui Dieu se complaise!

2° Que, parmi ces lieux, la grande coupole dont il est fait mention appartenant à l'église entière, les prétentions des Latins d'en avoir la jouissance exclusive, ainsi que de la petite coupole, de la pierre de l'Onction, du Calvaire, des sept arceaux de Marie et de la grande église et du lieu de la Nativité situés à Bethléem, ne sont pas fondées en droit, et que le *statu quo* de tous ces lieux doit être maintenu;

3° Que, ainsi que les Grecs, les Latins et les Arméniens ayant autrefois reçu une clef des deux portes du nord et du sud-est de ladite grotte de la Nativité, ainsi que de l'une des portes de l'église où elle est située, cette disposition, sanctionnée par le firman impérial accordé à la nation grecque l'an de l'hégire 1170 (de l'ère chrétienne 1757), doit être maintenue sur le même pied; mais que, comme il n'a jamais été permis que cette disposition, ni l'état actuel de ladite église, fussent altérés, que la communauté latine y exerçât son culte, ni enfin qu'aucune des deux parties, en introduisant des innovations, soit pour le passage de l'église à la grotte, soit sous d'autres rapports, modifiât en rien ce qui existe aujourd'hui et a été de tous temps, l'on ne devra jamais admettre de prétentions à cet égard;

4° Qu'aucun changement ne doit être fait à l'état actuel des portes de ladite église;

5° Que les deux jardins attenant au couvent des Francs, à Bethléem, et réclamés par les Latins, étant placés, d'après les anciens et les nouveaux documents, sous la surveillance commune des deux parties, cet état de choses doit être confirmé;

6° Que, bien que la communauté latine, se basant sur certains firmans qu'elle a en mains, prétende à la jouissance exclusive du tombeau de Sainte-Marie, cette prétention est également injuste;

7° Que néanmoins, puisque aujourd'hui les Grecs, les Arméniens, les Syriens et les Coptes exercent tous leur culte dans ce tombeau, et que dès lors ce lieu n'est pas exclusivement réservé à une seule confession, il est de toute justice de confirmer l'autorisation octroyée de tout temps aux chrétiens du rit catholique d'exercer leur culte dans ce lieu, où plusieurs autres confessions exercent le leur, à condition toutefois qu'ils n'apporteront aucun changement à l'administration ou à l'état actuel de ce tombeau.

Cette décision a obtenu mon approbation souveraine, comme raffermissant et corroborant des droits acquis à mes sujets grecs par de gracieuses concessions de mes augustes ancêtres, droits que j'ai ratifiés et sanctionnés par des firmans impériaux revêtus de mon khatti-chérif impérial, et dont le maintien forme l'objet de mes vœux les plus chers.

En conséquence, j'ai daigné ordonner que personne ne contrevienne à ladite décision, et, comme la communauté latine exerce actuellement son culte, une fois par an, et cela le jour de l'Ascension de Jésus, sur qui soit la paix! dans l'intérieur de la coupole l'Ascension, située sur le mont des Oliviers, à Jérusalem, tandis que les Grecs ne prient qu'en dehors de la coupole, ma justice souveraine ne saurait aucunement permettre que les sujets de ma Sublime Porte qui professent la religion grecque soient privés du droit d'exercer aussi leur culte dans l'intérieur de cette même coupole, qui, par le fait qu'elle contient un *mihrab* musulman, ne peut être de nulle

manière affectée exclusivement à aucune des confessions chrétiennes, et il est conforme à ma volonté impériale que les Grecs soient aussi admis, pendant les jours destinés au culte chrétien, à exercer le leur, à l'instar des Latins, dans l'intérieur de la coupole de l'Ascension, à condition toutefois qu'aucun changement ne sera apporté à son état actuel, et que la porte en sera toujours gardée, ainsi que par le passé, par un portier musulman. Tels étant mes ordres catégoriques, qui devront être émargés sur la copie du firman impérial émané dans la deuxième décade du *cheval* 1254 (janvier 1839), le présent ordre souverain, revêtu de mon khatti-chérif impérial, a été expédié par les bureaux de mon divan impérial, et remis aux mains de la nation grecque, etc.

TRADUCTION D'UN FIRMAN RELATIF A LA RECONSTRUCTION DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE, ADRESSÉ AU PACHA ET AU CADI DE JÉRUSALEM, ET REMIS AUX AMBASSADES DE RUSSIE ET DE FRANCE A CONSTANTINOPLE, LE 5 MAI 1853.

Ceci est mon ordre impérial adréssé à mon vizir Hafiz-Ahmed-pacha, gouverneur du Sandjàk *de Jérusalem et dépendances, et au cadi de cette ville.*

Un firman impérial délivré de ma part en 1257 (1841) prescrivait la réparation de quelques parties de l'église du Saint-Sépulcre qui avaient besoin d'être restaurées. Ce firman, d'après un nouveau rapport qui vient de m'être soumis, était resté jusqu'ici sans exécution; la restauration de cette coupole n'ayant donc pas eu lieu jusqu'à présent, elle menace ruine et a besoin de réparations, circonstances qui ont été constatées par l'ingénieur envoyé *ad hoc* à Jérusalem. Nous avons donc ordonné et ordonnons ce qui suit:

Cette coupole sera restaurée par ma Sublime-Porte, dans sa forme actuelle *telle quelle*. S'il était apporté quelque altération à cette forme, le patriarche grec de Jérusalem est autorisé à faire ses observations pour que cette altération n'ait pas lieu.

En outre, comme les maisons attenantes à l'église du Saint-Sépulcre sont des lieux de retraite et de prières musulmans qui ne sauraient être démolis, on condamnera les fenêtres qui donnent sur cette église en les murant.

Un firman impérial, contenant les dispositions qui précèdent, a été délivré et vous est expédié.

Vous donc, qui êtes le gouverneur et le cadi susmentionné, aussitôt que vous connaîtrez ma résolution souveraine de faire réparer et restaurer cette coupole par un préposé *ad hoc* de la part de ma Sublime-Porte et en la maintenant dans sa forme actuelle, vous aurez soin de publier cette résolution et d'aviser à son exécution, comme aussi de faire immédiatement clore les fenêtres dont il est question plus haut, afin d'en écarter les inconvénients.

Sachez-le ainsi, et prêtez foi à ce noble signe.

Écrit à Constantinople, dans les derniers jours du mois de Redjeb 1269.

Ceci est mon ordre impérial adressé à mon vizir Hafiz-Ahmed-pacha, gouverneur du Sandjàk *de Jérusalem et de ses dépendances, au cadi, au mufti, au substitut du Nakibul Echraf, et autres membres du conseil de ladite ville.*

Dans le but d'aplanir et de régler les différends et les contestations qui s'étaient élevés entre les Grecs et les Latins au sujet de certains sanctuaires situés dans l'intérieur et hors de la ville de Jérusalem, un hatti-chériff impérial, en date de la der-

nière décade de Gemaziul evrel 1268 (mars 1852), avait été adressé à toi, qui es le gouverneur susmentionné, et aux autres autorités compétentes. Il vient d'être porté à notre connaissance impériale que quelques-unes des dispositions de ce hatti-chérif n'ont pas encore reçu leur exécution. Or, comme mon désir impérial est que cette exécution ait lieu, cette question a fait l'objet des délibérations de mes ministres réunis en conseil, et, afin d'éclaircir et de *confirmer* la teneur dudit hatti-chérif, et d'en compléter et d'en expliquer le sens, il a été présenté et soumis à ma sanction impériale un écrit contenant les six articles suivants :

Bien qu'une clef de la grande porte de l'église de Bethléem ait été donnée aux Latins, il leur a été seulement donné le droit de passer par cette église, à l'instar de *ce qui se pratiquait anciennement;* mais il ne leur a pas été *donné le droit d'officier dans cette église, ni de la posséder en commun avec les Grecs.*

De même, il n'a pas été donné aux Latins la permission d'altérer en quoi que ce soit l'état actuel de cette église ni d'y exercer leur culte, et, en un mot, il ne leur est pas permis de changer ce qui se pratique de tout temps et actuellement en ce qui concerne le passage par l'église à la grotte, aussi bien que sous tout autre rapport, ni d'apporter à quoi que ce soit, dans cette église, la moindre innovation.

Attendu que le portier de l'église de Bethléem se trouve être depuis longtemps un prêtre grec, sujet de ma Sublime-Porte, et que ce portier n'a pas la faculté de refuser le passage aux nations qui ont, dès une époque reculée, le droit d'y passer, cela continuera à avoir ainsi lieu à l'avenir comme par le passé.

Par l'étoile qui vient d'être nouvellement posée dans la grotte de l'église de Bethléem, COMME UN SOUVENIR SOLENNEL A LA NATION CHRÉTIENNE DE NOTRE PART IMPÉRIALE, et pour mettre fin à toute dispute, d'après le modèle de l'étoile qui se trouvait à cette grotte et a disparu en 1847, il n'est donné à l'une ou à l'autre des nations chrétiennes aucun droit nouveau ou particulier. JAMAIS, ET EN AUCUN TEMPS, il ne sera apporté à ce point le moindre changement.

Les nations chrétiennes qui ont le droit de visiter le tombeau de la sainte Vierge et d'y célébrer leur culte, y officieront tous les jours.

Les Grecs y officieront LES PREMIERS, en commençant au lever du soleil, avec la condition de ne pas s'opposer à ce que les autres nations y accomplissent aussi les cérémonies de leur culte. Après eux LES ARMÉNIENS, et, après ces derniers, les Latins, et tous y officieront durant une heure et demie. Cet arrangement a été fait sur l'ordre et avec l'autorisation de ma Sublime-Porte.

NOTE G.

RELATIVE AUX PAGES 254 ET 274.

LETTRE DU PÈRE BONIFACE, AUTREFOIS GARDIEN DU MONT SION, ET PLUS TARD ÉVÊQUE DE STAGNO.

Le Frère Boniface Stephani, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siége, évêque de Stagno, à tous ceux qui verront les présentes lettres, salut dans Notre-Seigneur.

L'année de notre salut 1555, comme le petit monument si célèbre qui recouvre le saint sépulcre de Notre-Seigneur, et qui avait été construit par sainte Hélène, mère du grand Constantin, menaçait ruine, et s'était déjà même écroulé en grande partie, au grand détriment de la piété chrétienne, le pape Jules III, que Charles-Quint, empereur des Romains, et son illustre fils Philippe, engagèrent par leurs prières à entreprendre cette œuvre, déplorant la perte imminente de cet édifice, nous commanda expressément à nous qui, dans ce moment, étions revêtu de la charge de Préfet apostolique et de gardien du couvent de saint François à Jérusalem, de faire réparer au plus tôt ce lieu saint tombant en ruines: ce dont nous pressait déjà l'illustre seigneur François Vargas, ambassadeur de Sa Majesté impériale auprès de la République de Venise, en nous assignant, au nom de l'empereur, des sommes considérables pour la construction de cet ouvrage. C'est pourquoi, après en avoir obtenu l'autorisation de Soliman Othman, empereur des Turcs, autorisation que nous sollicitions depuis longtemps et que nous n'avons obtenue qu'à force de démarches, d'efforts et d'argent, nous nous sommes empressé de nous mettre à l'œuvre.

Comme il paraissait nécessaire d'égaler au sol cette construction, afin de donner plus de solidité à celle qui devait la remplacer, quand on l'eut démolie, le sépulcre de Notre-Seigneur s'offrit à découvert à nos yeux tel qu'il avait été taillé dans le roc. On y voyait peints deux anges, dont l'un portait un écriteau avec ces mots : *Il est ressuscité, il n'est plus ici;* et l'autre, montrant du doigt le sépulcre, cette inscription : *Voilà le lieu où ils l'ont placé.* Ces deux tableaux, du moment où ils furent en contact avec l'air, tombèrent en grande partie en poussière. La nécessité nous ayant forcé à soulever une des tables d'albâtre que sainte Hélène y avait fait placer pour recouvrir le sépulcre afin de pouvoir y célébrer la sainte messe, nous vîmes à découvert ce lieu ineffable où Notre-Seigneur reposa pendant trois jours. Il nous semblait à tous voir les cieux pleinement ouverts devant nous. Ce lieu, où l'on distinguait encore, dans tous ses contours, des traces du sang de Notre-Sauveur, mêlé à cet onguent qui avait servi à l'embaumer, offrait à nos yeux comme l'image d'un soleil resplendissant. A cette vue, nous poussâmes de pieux gémissements, des larmes de joie s'échappèrent de nos yeux, nos lèvres baisèrent avec amour ces restes vénérés et divins. Tous ceux qui étaient présents, et le nombre en était grand, car il y avait une foule de chrétiens des nations de l'Orient et de l'Occident, ne pouvaient contenir les transports de leur tendresse à la vue de ce divin trésor; les uns versaient un torrent de larmes, les autres faillirent en perdre la vie, si grand était l'enthousiasme, l'espèce d'extase, de sainte stupeur qui régnait dans toute l'assemblée.

Au milieu même de ce lieu sacré, nous trouvâmes placé un bois enveloppé d'un linge précieux. Ayant pris respectueusement le suaire entre nos mains pour y déposer nos baisers, du moment où il se trouva exposé à l'air il s'en alla en rien, *inter manus nostras sudarium in nihilum abiit,* et il n'en resta entre nos mains que quelques fils d'or qui avaient servi à sa texture. Quant au bois contenu dans le suaire, il avait porté autrefois des inscriptions, mais qui maintenant étaient tellement endommagées par le temps qu'il fut impossible d'en recomposer une seule phrase entière, quoique en tête d'un parchemin on put lire distinctement en lettres majuscules latines ces deux mots : HELENA MAGNI [1]; ce qui nous amène à con-

[1] Cette inscription était probablement ainsi conçue : *Helena Magni Constantini mater.*

jecturer, bien qu'on ne puisse l'affirmer d'une manière positive, que ce bois devait être une parcelle de la vraie Croix retrouvée par sainte Hélène, et placée par elle à Jérusalem, comme c'est d'ailleurs conforme à l'histoire. Une croix faite de ce bois a été laissée par nous à Jérusalem dans la chapelle de Sainte-Marie de l'Apparition, à côté du saint sépulcre, sur l'autel dédié à la sainte croix. Nous en avons apporté une autre partie à Rome avec nous, et nous l'avons partagée en plusieurs petites croix, dont l'une a été offerte par nous au Souverain Pontife qui gouverne maintenant l'Église, Pie IV, et deux autres à deux illustres cardinaux, hommes d'une grande piété, du nom de *de Carpo* et de *Ara Cœli*. Nous avons gardé pour nous-même une petite croix faite de ce même bois, que nous portons avec respect chaque fois que nous sommes en fonction, etc. [1].

NOTE H,

RELATIVE A LA PAGE 256.

TITRE DE LA CROIX.

Imago Triumphalis Tituli vivificæ Crucis D. N. Jesu Christi qualis hodie Romæ apud Cistercien. intra Basilicam S. Crucis in Jerusalem seu intra capellam sanctarum Reliquiarum conspicitur; cujus Tituli veritatem atque inventionem bulla Alex. VI. dat. Romæ die 29 julij 1496 plene testatur : characteres autem infabre tunc temporis sculptos, ut vides, vetustas paulatim læsit, sed hebraïcas magis.

[1] Cette lettre est rapportée tout entière par Quaresmius, tome II, page 512.

Le P. Drach, rabbin converti, a rétabli le titre en caractères hébreux, presque entièrement effacés, comme suit :

(Yeschuah Notsri melèkh Yehudàya.).
Jesus Nazarenus rex Judæorum [1].

Selon son sentiment, ces caractères, qui n'appartiennent point à l'écriture carrée, appelée *aschschurith*, exclusivement réservée depuis la captivité de Babylone pour les saintes Écritures et tout ce qui y avait rapport, sont écrits dans la langue vulgaire qu'on parlait à Jérusalem du temps de notre Sauveur. Cette écriture s'appelait *hébraïque* : « *Et erat scriptum hebraice, græce et latine.* » (Jean, xix, 20.) L'Écriture sacrée a été appelée *aschschurith*, du mot hébreu *aschschur*, c'est-à-dire Assyrie, depuis qu'Esdras eut enjoint à tous les individus de la nation de se servir uniquement de ce caractère pour copier le livre de la loi. Les tables de la loi et le Pentateuque déposés dans l'arche sainte étaient écrits en cette langue ; mais, jusqu'au retour d'Assyrie, il avait été loisible à tout Israélite de la copier en caractères hébreux.

La forme grossière de l'inscription en grec et en latin fait soupçonner avec raison que le titre entier dans les trois langues a été tracé par la même main, probablement par un Juif attaché au proconsulat. Considérant l'hébreu comme le texte, et le grec et le latin comme traductions, il a écrit ces deux dernières langues de droite à gauche, afin que sous chaque mot hébreu se trouvât sa double traduction. Au reste, les Grecs et les Romains étaient habitués à cette écriture renversée, qu'on remarque sur plusieurs médailles anciennes.

Les trois langues inscrites sur le titre de la Croix, et qui sont précisément celles dont se sont servis notre Sauveur dans ses divins enseignements et le Saint-Esprit dans l'inspiration des saintes Écritures, sont considérées par les catholiques comme langues sacrées, et ont été pendant les trois premiers siècles exclusivement employées pour la liturgie de l'Église dans toutes les contrées où s'est établi le christianisme, et où elles n'étaient pas les langues vulgaires. Renvoyez donc au pied de la Croix ceux qui demandent pourquoi l'Église tient tant à l'hébreu, au grec et au latin. Ces langues inscrites d'une manière providentielle par le gouverneur romain au-dessus de la tête du Fils de Dieu, et placées entre le ciel et le divin médiateur, ont été admises par l'Église comme intermédiaires entre le ciel et la terre. Dans plusieurs occasions, notamment à Gethsémani et sur le Thabor, notre Sauveur a choisi trois de ses disciples pour être les témoins les plus intimes de ses souffrances et de sa gloire, et ce furent ceux qui devaient annoncer son Évangile dans ces trois langues : saint Pierre, à Rome, en latin ; saint Jean, à Éphèse, en grec, et saint Jacques, en hébreu, à Jérusalem.

[1] P.-L.-B. Drach. L'*Inscription hébraïque du titre de la sainte croix restituée.*

NOTE I,

RELATIVE A LA PAGE 274.

TÉMOIGNAGE DE FLAVIUS JOSÈPHE TOUCHANT JÉSUS-CHRIST.

« Dans le même temps parut Jésus, homme sage, si toutefois on doit l'appeler un homme ; car il fit une infinité de prodiges, et il enseigna la vérité à tous ceux qui voulurent l'entendre. Il eut plusieurs disciples qui embrassèrent sa doctrine, tant parmi les Gentils que parmi les Juifs. C'était le Christ ; et Pilate, poussé par l'envie des premiers de notre nation, l'ayant fait crucifier, cela n'empêcha pas ceux qui lui avaient été attachés dès le commencement de continuer à l'aimer ; car il leur apparut vivant trois jours après sa mort, comme les prophètes l'avaient prédit de lui avec mille autres choses merveilleuses ; et encore aujourd'hui subsiste la secte des chrétiens qui porte son nom. »

Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. XVIII, ch. IV.

Cet aveu de la part d'un prêtre juif, pharisien, qui est né trois ou quatre ans après la mort de Jésus-Christ, avait trop de poids : on l'a considéré comme une interpolation. Quand les auteurs profanes attaquent le christianisme, ce sont des autorités irrécusables ; quand ils lui sont favorables, ils deviennent suspects.

NOTE J,

RELATIVE A LA PAGE 325.

GÉNÉROSITÉ DE M. DE LAMARTINE A NAZARETH.

Les voyageurs sont généreux ou ils ne le sont pas, et dans un cas comme dans l'autre ils sont discrets, et les Pères Franciscains le sont aussi. Un seul voyageur a cru devoir faire parade de sa générosité : nous en sommes fâché pour lui ; car il nous autorise à faire le calcul suivant.

M. de Lamartine, en partant de Beyrouth pour Jérusalem, écrit ces mots : « Monté à cheval avec *dix-huit chevaux* de suite ou de bagage formant la caravane. » tom. I, p. 271. Ordinairement on prend plus d'hommes encore que de chevaux ; mais admettons un nombre égal : voilà donc dix-huit personnes et dix-huit bêtes de somme.

M. de Lamartine est arrivé à Nazareth le 12 octobre 1832, et il en est parti le 21, ce qui fait un intervalle de huit jours ; en déduisant les deux journées du 14 et du 15 employées à la course de Tibériade, il reste six journées entières passées au couvent. Comme je l'ai fait remarquer ailleurs, quand même on est convenu avec ses moucres que leur entretien est à leur charge, il est d'usage que lorsqu'on reçoit l'hospitalité dans des couvents, chez des évêques, ou chez les cheiks et les émirs, les gens sont aussi entretenus comme les hôtes, et ils trouvent toujours le moyen de vivre à leurs dépens. Voilà donc dix-huit personnes à la suite de M. de Lamartine, entretenues

pendant six jours dans le couvent, ce qui égale l'entretien de cent huit personnes pendant un jour.

En partant M. de Lamartine donna 500 piastres, qui valent 125 francs ; ce qui fait 1 franc 60 cent. par personne pour le logement et la nourriture. Les chevaux ne sont pas compris dans ce calcul, ni les provisions de voyage dont parle M. de Lamartine. « Tous les Pères espagnols et italiens du couvent, dit-il, réunis dans la cour (au moment du départ), se pressent autour de nos chevaux, et nous offrent les uns des vœux et des prières pour notre voyage, les autres des provisions fraîches, du pain excellent *cuit pendant la nuit*, des olives, et du chocolat d'Espagne. » (Tom. I, pag. 321.)

Puis il ajoute immédiatement : « Je donne *cinq cents piastres* au supérieur pour *payer* son hospitalité. Cela n'empêcha pas quelques-uns des jeunes Pères espagnols de me glisser tout bas leur requête à l'oreille, et de recevoir furtivement quelques poignées de piastres pour s'acheter le tabac et les autres petites douceurs monacales qui distraient leur solitude. » (Tom. I, page 322.)

Tout le monde conviendra que, malgré la munificence de 1 fr. 60 cent. par jour, les Pères auraient bien eu quelque droit à un peu de tabac, n'eût-ce été que pour le chocolat d'Espagne, et le pain qu'ils avaient cuit tout exprès pendant la nuit ; et il est peu digne d'un homme qui passait pour le *prince des Francs*[1] de leur reprocher une poignée de piastres (*des pièces de 25 centimes*), lui surtout qui avait jeté une poignée de *pièces d'or* à deux jeunes filles syriennes parce qu'elles s'habillaient en plein air. (Tom. I, page 164.)

J'ai pris d'ailleurs des renseignements, et un pareil fait est inouï parmi les Pères de Terre-Sainte, parmi les habitants, comme parmi les voyageurs ; aussi eût-il été bien étonnant que les jeunes Pères de Nazareth se fussent précisément adressés à M. de Lamartine pour commettre une pareille infraction à leur règle, eux qui savent si bien que la plupart des voyageurs écrivains qui leur demandent l'hospitalité ne la payent que par des relations aussi fausses qu'elles sont ingrates. Ce sont là les douceurs monacales, plus amères sans doute que les avanies des musulmans, qu'ils offrent au bon Dieu dans leur solitude.

Déjà Volney avait fait le calcul suivant : « L'on conçoit que le séjour de cette foule à Jérusalem pendant cinq à six mois y laisse des sommes considérables : à ne compter que quinze cents personnes, à cent piastres par tête, *c'est un million et demi*[2] ! » Et moins de *cent pèlerins*, dont la moitié ne donne rien, et dont les plus riches donnent 1 fr. 60 cent. par jour, combien cela fait-il ?

Si, à Saint-Jean dans le désert, la générosité de M. de Lamartine n'a pas été plus grande, son langage a été beaucoup plus convenable : « Nous remîmes, dit-il, à ces bons Pères une aumône à peine suffisante pour les indemniser des dépenses que nous leur avions occasionnées ; ils comptèrent pour rien le péril que nous leur avions fait courir. » (Tome I, p. 496.) Ce péril n'était autre que de s'exposer à gagner la peste.

Comme pendant de celui de M. de Lamartine, je citerai le trait suivant rapporté par un voyageur très-véridique. Après la bataille du mont Thabor, Napoléon alla au

[1] « Je leur donne (à des Arabes) des présents d'étoffes d'Europe, quelques armes, une montre, de petits bijoux de peu de valeur, dont j'ai apporté une grande quantité ; ils retournent enchantés de notre accueil ; ils vont répandre au loin la réputation de l'émir Frangi, c'est ainsi qu'ils m'ont nommé, *le prince des Francs*. » (Tome I, page 183.)

[2] *Etat politique de la Syrie*, ch. VI.

couvent de Nazareth; parmi les religieux, il trouva un homme qu'il avait connu dans son enfance : il se jeta à son cou, et en le quittant, il voulut lui laisser une poignée d'or; mais le moine lui répondit : « La Terre-Sainte me suffit[1]. »

NOTE K,

RELATIVE AUX PAGES 337 ET SUIV.

LÉGENDE DU PLAN DE JÉRUSALEM.

Cette ville est bâtie sur un plateau ayant la forme d'une presqu'île, dont les bords abrupts sont circonscrits par les vallées étroites et profondes de Josaphat, de Gibon et de Gehenna. Ce plateau a plusieurs sommets de hauteur inégale (voir la coupe au bas du plan), formant entre eux des collines dont les principales sont : Sion, Acra, Moriah, sur lesquelles la ville est assise.

QUARTIERS.

La ville de Jérusalem est divisée par quartiers (hâreth).

QUARTIER DES ARMÉNIENS.

Il occupe les hauteurs de Sion, entre le quartier des Chrétiens au nord, la vallée de Gibon et la rue qui, partant de l'ancienne porte de Gennath, aboutit au sud à l'enceinte actuelle. Il renferme :

1. La citadelle.
2. Le temple protestant.
3. Le couvent syrien sur l'emplacement de la maison de saint Marc.
4. Le couvent arménien avec son église de Saint-Jacques (Mar Jakûb), comprenant dans son enceinte l'emplacement de la maison de saint Thomas.
5. Emplacement de la maison du grand-prêtre Anne. C'est aujourd'hui un couvent de religieuses arméniennes.
6. Cimetières des chrétiens.
7. Bains.
8. Grotte où saint Pierre pleura amèrement.

QUARTIER DES JUIFS.

Ce quartier est à l'est du quartier des Arméniens.

Mont Moriah, colline nivelée par Salomon pour la construction du temple. Elle renferme quatre mosquées et plusieurs autres édifices consacrés au culte musulman.

9. Mosquée d'Omar, Kubbet el-Sachrah, sur l'emplacement du temple de Salomon.
10. Mosquée el-Akza, ancienne église de la Présentation.
11. Mosquée des Maugrebins.
12. Cour de justice.

[1] Comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*.

13. Bazars couverts.
14. Couvent de derviches.
15. Autre couvent de derviches.
16. Piscine probatique.
17. L'emplacement du prétoire, et premières stations de la *Voie douloureuse*.
18. Ruines de l'église et du couvent de Sainte-Anne.
19. Ruines du couvent de Sainte-Madeleine.
20. Arc de l'*Ecce Homo*.
21. Emplacement du palais d'Hérode-Antipas, où fut traduit notre Sauveur.
22. Lieu où Jésus tomba pour la première fois et où il rencontra Simon le Cyrénéen.
23. Maison du mauvais riche.
24. Lieu où Jésus tomba pour la seconde fois.
25. Porte judiciaire.

Depuis la Porte judiciaire jusqu'à Golgotha, on ne peut plus suivre la *Voie douloureuse*, parce que des maisons ont été bâties sur cet emplacement, qui alors était hors de la ville.

26. Le couvent latin des Minorites de Saint-Sauveur. Il est situé sur l'emplacement occupé successivement par le camp des Assyriens et le deuxième camp de Titus.
27. L'église du Saint-Sépulcre.
28. Réservoir d'Ézéchias, appelé Amygdalon; bains du Patriarche.
29. Prison de saint Pierre, et près de là le palais aujourd'hui en ruines des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.
30. Église de Saint-Jean.
31. Maison du grand prêtre Zacharie.
32. Maison de l'évêque anglican.
33. Maison du patriarche latin.
34. Emplacement de la maison d'Urie.
35. *Casa Nuova*, dépendance du couvent de Saint-Sauveur pour le logement des pèlerins.

HORS DES MURS.

Les points les plus remarquables situés hors des murs de Jérusalem sont, en sortant par la porte de Jaffa :

a Aqueduc d'Ézéchias.
b Réservoir supérieur ou des Serpents, Birket el-Mamilla, auquel touche vers le nord un cimetière musulman. C'est près de cette piscine que Salomon fut sacré roi et qu'Isaïe prédit que le Messie naîtrait d'une vierge.
c Tombeaux d'Hérode-Agrippa.
d Le fort de Goliath, *Kasr Dshalûd*.
e Tour Psephina (de l'enceinte d'Agrippa).
f Tour des Femmes.
g Tombeaux des rois, *Kubûr el-Mulûk*.
h Tombeau de Simon le Juste.
i Tour de l'Angle.

k Tombeau du Foulon.
l Réservoir nommé *Birket el-Hidschah.*
m Autre réservoir nommé le Bain de la sainte Vierge, *Birket Hammâm sitti Marjam.*
n Lieu où Judas se pendit.
o Tombeau de Josaphat.
p Pilier d'Absalon.
q Crypte de saint Jacques.
r Tombeau de Zacharie.

NOTE L,

RELATIVE A LA PAGE 394.

SUR LES GLOBES DE FEU QUI ONT EMPÊCHÉ LA RECONSTRUCTION DU TEMPLE PAR JULIEN.

On trouve la note suivante dans l'ouvrage intitulé : *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* par Gibbon, traduite par M. Guizot, tom. IV, p. 401. Paris, chez Ledentu, 1828. (La note est de M. Guizot.)

« Michaëlis a donné une explication ingénieuse et assez probable de ce fait singulier, que le témoignage positif d'Ammien, contemporain et païen, ne permet guère de révoquer en doute ; un passage de Tacite la lui a fournie : cet historien dit en décrivant Jérusalem : « La place, dans une assiette très-forte, était encore défendue par une masse d'ouvrages, qui même dans une position faible l'eussent rendue respectable. Il y avait deux coteaux d'une hauteur immense (la montagne de Sion et la montagne du Temple, placées l'une à côté de l'autre dans la partie méridionale de Jérusalem), tout bordés de murs artistement construits, et pleins de saillies et d'enfoncements qui mettaient le flanc des assiégeants à découvert de tous côtés. Le temple lui-même était une espèce de citadelle qui avait aussi ses murs encore mieux construits et mieux fortifiés que le reste : les portiques mêmes qui régnaient autour du temple étaient une excellente fortification. Il y avait une fontaine qui ne tarissait point, de vastes souterrains, et des citernes pour conserver l'eau des pluies. (Tacite. *Hist.*, liv. v, ch. 11 et 12.)

« Ces souterrains et ces citernes devaient être fort considérables ; celles-ci fournirent de l'eau pendant toute la durée du siége de Jérusalem à onze cent mille habitants, pour qui la fontaine de Siloa ne pouvait suffire, et qui n'avaient point d'eau de pluie, le siége ayant eu lieu du mois d'avril au mois d'août, époque de l'année pendant laquelle il pleut rarement à Jérusalem. Quant aux souterrains, ils servaient depuis et même avant le retour des Juifs de Babylone pour renfermer, non-seulement les provisions d'huile, de vin et de blé, mais encore les trésors que l'on avait à garder dans le temple. Josèphe a raconté plusieurs traits qui indiquent quelle était leur étendue. Lorsque Jérusalem fut sur le point d'être prise par Titus, les chefs des rebelles, mettant leur dernière espérance dans ces vastes cavités (ὑπόνομοι, ὑπόγαια, διώρυχες), formèrent le projet de s'y cacher et d'y rester pendant l'incendie de la

ville, et jusqu'à ce que les Romains se fussent éloignés. La plupart n'eurent pas le temps de l'exécuter; mais l'un d'eux, Simon, fils de Gioras, s'étant pourvu de vivres et d'outils pour creuser la terre, descendit dans cette retraite avec quelques compagnons; il y resta jusqu'à ce que Titus fût parti pour Rome. La faim, la soif, le pressaient : il sortit tout à coup à l'endroit même où avait été le temple, et parut au milieu des gardes romaines. Il fut arrêté et conduit à Rome en triomphe. Son apparition fit supposer que d'autres Juifs pouvaient avoir choisi le même asile. On fit des recherches, et l'on en découvrit un grand nombre. (Josèphe, *de Bell. jud.*, liv. 7, ch. 7.)

« Il est probable que la plupart de ces souterrains étaient des restes du temps de Salomon, où l'on avait coutume de travailler beaucoup sous terre : on ne peut guère leur assigner une autre date. Les Juifs, en revenant de l'exil, étaient trop pauvres pour entreprendre de pareils travaux, et quoique Hérode, en reconstruisant le temple, ait fait creuser quelques souterrains (Josèphe, *Ant. jud.*, xv, 11, 7), la précipitation avec laquelle cette construction fut achevée ne permet pas de croire qu'ils appartiennent tous à cette époque. Les uns étaient des cloaques et des égoûts; les autres servaient à recéler les immenses trésors que Crassus avait pillés cent vingt ans avant la guerre des Juifs, et qui sans doute avaient été remplacés depuis. Le temple fut détruit l'an 70 de Jésus-Christ; les tentatives de Julien pour le rétablir, et le fait rapporté par Ammien, coïncident avec l'an 363; il s'était donc écoulé entre ces deux époques un intervalle d'environ trois cents ans, pendant lequel les souterrains, obstrués par les décombres, avaient dû se remplir d'air inflammable; les ouvriers employés par Julien arrivèrent, en creusant, dans les souterrains du temple; on dut prendre des torches pour les visiter; des flammes subites repoussèrent ceux qui approchaient, des détonations se firent entendre, et le phénomène se renouvela chaque fois que l'on pénétra dans de nouvelles cavités. Cette explication est confirmée par le récit que fait Josèphe d'un événement à peu près semblable[1].

« Le roi Hérode avait entendu dire que d'immenses trésors avaient été cachés dans le tombeau de David; il y descendit de nuit avec quelques hommes de confiance : il ne trouva dans un premier souterrain que des joyaux et des habits; mais, avant de pénétrer dans un second souterrain fermé depuis longtemps, il fut repoussé dès qu'il l'ouvrit par des flammes qui tuèrent deux de ceux qui l'accompagnaient. (*Antiq. jud.*, xvi, 1.)

« Comme il n'y avait pas ici lieu à miracle, on peut regarder ce fait même comme une nouvelle preuve de la vérité de celui que rapporte Ammien et les écrivains contemporains. »

Telle est la note de M. Guizot, j'ai voulu la citer en entier, tant à cause de son intérêt historique et de l'importance de son auteur, que pour qu'on soit mieux à même d'en apprécier toute la portée.

Reprenons chaque allégation de cette note.

Le passage de Tacite n'a de rapport au fait qui nous occupe qu'autant qu'il confirme l'existence d'une fontaine sur le mont Moriah, et celle des citernes, des piscines

[1] « C'est un fait aujourd'hui populaire, que lorsqu'on ouvre des souterrains fermés depuis longtemps, il arrive de deux choses l'une : ou les flambeaux s'éteignent, et les hommes tombent d'abord évanouis et bientôt morts; ou, si l'air est inflammable, on voit voltiger autour de la lampe une petite flamme qui s'étend et se multiplie, jusqu'à ce que l'incendie devienne général, soit suivi d'une détonation, et tue ceux qui se trouvent là. »

et des souterrains. Tout cela se trouve confirmé par plusieurs passages soit de la Bible, soit de Josèphe, et existe encore en partie; seulement il faut remarquer que *cette fontaine qui ne tarissait pas* prenait ses eaux à trois lieues de Jérusalem, où elles étaient amenées *par des aqueducs*.

L'assertion déduite d'un passage de Josèphe sur la grandeur de ces citernes qui durent fournir de l'eau à onze cent mille habitants pendant toute la durée du siége est inexacte. Josèphe dit que onze cent mille habitants périrent pendant la durée du siége de Jérusalem, mais il ne dit nulle part qu'ils vécurent sur le mont Moriah; ils étaient répandus dans toute la ville, où ils enduraient tant de privations, qu'ils s'exposaient à être tués par les Romains en allant manger un peu d'herbe hors de la ville; il en périssait ainsi cinq cents par jour. A la fin du siége, ceux qui avaient échappé à la mort furent refoulés dans l'enceinte du temple, et chaque jour on jetait par-dessus les murs dans la vallée de Josaphat une infinité de cadavres de ceux qui avaient péri d'inanition. Quelle eau auraient-ils pu avoir? Les aqueducs étaient entre les mains des Romains, et on ne peut douter qu'ils ne les eussent coupés. La piscine probatique, qui était au pied de la forteresse Antonia, tomba aussi en leur puissance quand ils se furent emparés de cette forteresse. Le puits *Ain esch-Schéfah*, en admettant même qu'il ait encore été en leur possession, était une faible ressource; il ne restait donc que les citernes, et Josèphe ne dit pas qu'elles fournirent suffisamment d'eau à cette multitude, qui fut réduite à de telles extrémités en tous genres, que des mères mangèrent leurs enfants.

Mais ce n'est pas de cette époque qu'il s'agit. Quand même il serait vrai que pendant la prospérité de Jérusalem les approvisionnements d'eau eussent été suffisants pour un million d'hommes sur l'esplanade du temple, comment peut-on admettre qu'après sa destruction on ait entretenu sur le mont Moriah, alors totalement abandonné, les aqueducs, les citernes et les piscines? car sur cette montagne *il n'y a pas une goutte d'eau que celle qui tombe du ciel.*

Quant aux souterrains, à quelque époque qu'ils aient été construits, il est hors de doute qu'il y en avait de fort considérables; il est probable qu'ils remontent au temps de Salomon, et plusieurs existent encore. On peut facilement admettre qu'un phénomène pareil à l'explosion qui a renversé les deux satellites d'Hérode puisse se reproduire même aujourd'hui, si l'on pénétrait dans ces souterrains un flambeau à la main. Mais qu'y a-t-il de commun entre l'entreprise de Julien et celle d'Hérode? Vouloir trouver une similitude entre ces deux faits, c'est s'abuser soi-même. Hérode, après l'accident arrivé à ses satellites, a-t-il craint d'ériger un monument à l'entrée du souterrain du mont Sion pour expier son crime? Alypius s'est-il contenté de visiter clandestinement les souterrains du mont Moriah pour s'enfuir à une première explosion? Les Juifs ont été convoqués de toutes parts, et jamais ils ne montrèrent plus d'enthousiasme. Tout le monde travaillait avec ardeur, en plein air, lorsque de redoutables globes de feu sortirent du milieu des fondements; ils éclatèrent fréquemment, ils blessèrent les travailleurs, leur rendirent le terrain inaccessible; le feu s'élançait sur eux, les poursuivait, les dévorait, et leur fit abandonner l'entreprise.

A quelle cause naturelle pourrait-on attribuer ce phénomène unique dans les annales du monde? Cette cause ne pourrait résider que dans des substances gazeuses de deux espèces, les *phosphures* et les *carbures d'hydrogène*. La première offre seule un

gaz spontanément inflammable; mais comme ce gaz (le sesqui-phosphure d'hydrogène) ne puise son origine que dans la décomposition de certaines matières animales, par cela même il ne peut se présenter sur un point en quantité suffisante pour donner lieu à une explosion violente. Aussi sa présence n'est-elle signalée que dans les cimetières et les lieux d'enfouissements humides, et pour le cas unique des feux follets. Ce gaz, altérable par une foule d'agents, l'est d'ailleurs spontanément, au point qu'abandonné à lui-même, il ne peut subsister *deux jours* entiers, et les matières animales capables de le produire auraient été là depuis *deux siècles*, en admettant que les cadavres y fussent restés depuis les derniers massacres des Juifs par Jules Sévère. Le mont Moriah, comme nous l'avons vu, n'offre pas les conditions d'humidité hors desquelles ce gaz ne peut ni se produire ni exister. Il est ainsi exclu des causes du phénomène, et, avec lui, celle de l'inflammation spontanée.

Il ne reste plus que les gaz de la seconde espèce (les carbures d'hydrogène). Ils peuvent se dégager successivement des gisements carbonifères, traverser les failles des terrains supérieurs jurassiques ou crétacés, se répandre dans leurs cavités en s'y mêlant à l'air atmosphérique, ou, en le déplaçant dans des fissures longues et étroites, parvenir à sa suite à la surface du sol. Dans l'un comme dans l'autre cas, ces gaz veulent le contact d'un corps en ignition pour s'enflammer. Le premier donne lieu aux explosions violentes avec dégagement de lumière instantanée comme l'éclair; l'autre ne produit qu'une lumière tranquille, durable et sans bruit.

Or, si la cause du phénomène avait été un carbure d'hydrogène mêlé d'air atmosphérique, dont les explosions se seraient répétées à plusieurs reprises, n'est-il pas surprenant que parmi ces témoins nombreux, ouvriers et directeurs des travaux, il ne se soit pas trouvé un esprit calme, un observateur, ayant reconnu que les travaux se poursuivaient sans trouble aussi longtemps que l'emploi du feu ou sa présence à la proximité des failles n'avait pas lieu? Le creusage des fondements d'un édifice ne s'exécute-t-il pas d'ailleurs en plein jour, sans l'emploi d'une lumière artificielle quelconque? Combien d'accidents funestes n'est-il pas arrivé au commencement de ce siècle, au fond des houillères, par l'explosion du feu grisou! a-t-on pour cela abandonné une seule mine de houille? Et l'on pourrait admettre que là où il y avait de la part des Juifs un intérêt matériel, un intérêt de nationalité, un intérêt religieux; de la part du gouverneur et d'Alypius, l'exécution d'un devoir et une satisfaction d'amour-propre, et de la part de Julien un intérêt d'impiété, on aurait reculé ou devant un danger que l'on provoquait soi-même, ou devant des feux follets!

Dans ces observations si simples, personne ne verra la recherche des preuves d'un miracle : c'est l'exposé des *seules* causes naturelles qui peuvent produire un phénomène analogue. Je laisse aux personnes de bonne foi à juger si avec ces causes on peut expliquer la cessation des travaux entrepris par Julien.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE XVII.

DE TYR AU MONT CARMEL.

CHAPITRE XVIII.

DU MONT CARMEL A TANTOURA.

CHAPITRE XIX.

DE TANTOURA A JAFFA.

CHAPITRE XX.

DE JAFFA AU PUITS DE JOB.

CHAPITRE XXI.

DU PUITS DE JOB A JÉRUSALEM.

CHAPITRE XXII.

LA PASSION RACONTÉE SUR LES LIEUX.

CHAPITRE XXIII.

SANCTUAIRES DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE. — LEUR AUTHENTICITÉ.

CHAPITRE XXIV.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE.

CHAPITRE XXV.

LES PÈRES DE TERRE SAINTE.

CHAPITRE XXVI.

ENCEINTES DE JÉRUSALEM. — MONT SION.

CHAPITRE XXVII.

MONT MORIAH.

CHAPITRE XXVIII.

QUARTIER DES MUSULMANS. — QUARTIER DES CHRÉTIENS.

CHAPITRE XXIX.

PROMENADE AUTOUR DES MURS.

CHAPITRE XXX.

PROMENADE AUTOUR DES MURS (SUITE.)

CHAPITRE XXXI.

MISSION PROTESTANTE.

NOTES DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE ANALYTIQUE

DU DEUXIÈME VOLUME.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

ERRATA.

Page 33, ligne 19, *au lieu de :* dessus, *lisez :* dessous.
— 190, — 7, *au lieu de :* avec le récit, *lisez :* au récit.
— 351, note 2, *au lieu de :* temple, *lisez :* palais.
— 471, ligne 3, *au lieu de :* ci-après, *lisez :* à la fin du IIIe volume.
— 491, — 1, *au lieu de :* dans la vallée ; ses......, *lisez :* dans la ville, dont les.....


Stanford University Libraries
3 6105 011 867 640



